

Université Lumière Lyon 2

Ecole doctorale ScSo

Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes

**Le cadre de vie et de prière des bénédictins
de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe
de la province de Lorraine aux XVII^e et XVIII^e siècles**

1^e partie

par Claude FALTRAUER



Thèse de doctorat d'histoire

Sous la direction de MM. Philippe MARTIN et Pierre SESMAT

présentée et soutenue publiquement le 16 décembre 2014

devant un jury composé de :

M. Daniel-Odon HUREL, CNRS – université Jean Monnet, Saint-Etienne

M. Philippe MARTIN, université Lumière Lyon 2

M. Pierre SESMAT, université de Lorraine, Nancy

Mme Hélène ROUSTEAU-CHAMBON, université de Nantes

Frère Patrick PRETOT osb, institut catholique de Paris

Les monuments ont été les premières pages de l'histoire des peuples et sont demeurés les témoins de l'existence des événements dont la parole et l'écriture ont conservé le souvenir.

Abbé Pierre-Etienne GUILLAUME

Remerciements

Les directeurs et le personnel des centres d'archives de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Moselle, du Haut-Rhin et des Vosges,

Le personnel et les bénévoles des bibliothèques municipales et diocésaines,

Les propriétaires publics et privés des anciennes maisons vannistes et de leurs églises,

Les curés des églises visitées qui m'ont parfois aussi ouvert leur presbytère,

Toutes celles et tous ceux qui m'ont soutenu, tout particulièrement mon épouse Hélène, le professeur Philippe MARTIN pour sa grande disponibilité à toutes les étapes de ce travail et les opportunités qu'il m'a offertes de faire partager mes recherches ainsi que le professeur Pierre SESMAT pour ses conseils.

TABLE DES MATIERES

Remerciements	3
Table des matières	5
<i>Table des matières du volume 2</i>	<i>15</i>
Les sources	21
Sources d'archives	23
I- Centres nationaux	23
1) Centre historique des Archives nationales	23
2) Médiathèque du Patrimoine, Paris	24
II- Centres régionaux et départementaux	25
1) Service régional de l'inventaire général	25
2) Archives départementales de Meurthe-et-Moselle	25
3) Archives départementales de Meuse	26
4) Archives départementales de Moselle.....	26
5) Archives départementales des Vosges	27
III- Services municipaux	28
1) Archives municipales de Saint-Avold.....	28
2) Bibliothèque municipale de Saint-Dié	29
3) Bibliothèque municipale de Nancy	29
4) Bibliothèque intercommunale d'Epinal-Golbey	29
5) Bibliothèque diocésaine de Nancy	29
III- Sources imprimées	30
Bibliographie.....	32
I- Bibliographie générale.....	32
1) Ouvrages généraux.....	32
2) bibliographie lorraine	37

II- Bibliographies spécifiques	46
1) Les abbayes	46
a) <i>Moyenmoutier</i>	46
b) <i>Saint-Mihiel</i>	48
c) <i>Longeville les Saint-Avold</i>	49
d) <i>Saint-Avold</i>	50
e) <i>Nancy</i>	52
f) <i>Toul, Saint-Mansuy</i>	52
g) <i>Toul, Saint-Epvre</i>	53
h) <i>Bouzonville</i>	53
i) <i>Senones</i>	54
j) <i>Munster</i>	55
2) Les prieurés	55
a) <i>Flavigny</i>	55
b) <i>Saint-Nicolas-de-Port</i>	56
c) <i>Lay Saint-Christophe</i>	56
d) <i>Le Saint-Mont</i>	56
e) <i>Commercy</i>	57
f) <i>Morizécourt</i>	58
g) <i>Châtenois</i>	58
h) <i>Le Ménil</i>	58
Abréviations.....	59
Introduction générale.....	61
I- Etat de la question.....	66
II- Les bénédictins et l'architecture	69
III- L'état de la congrégation au fil des ans.....	71
IV- Le cadre de cette étude	74
1) Le cadre géographique et chronologique	74
2) Analyse des sources	77
Première partie : le corpus	80
Introduction à la première partie	82
Note méthodologique.....	86
L'abbaye Saint-Hydulphe de Moyenmoutier	88
Historiographie.....	88
I- Présentation historique.....	90
1) Le contexte de la fondation de Moyenmoutier	90

2)	Le moyen âge et le début de l'époque moderne	91
3)	L'ère vanniste	93
4)	La Révolution française et le devenir des bâtiments.....	99
II-	Histoire architecturale	101
1)	Les premiers bâtiments	101
	a) <i>les bâtiments médiévaux</i>	101
	b) <i>au début de l'époque moderne</i>	102
2)	L'abbaye de dom Belhomme	105
III-	L'abbaye de dom Barrois	107
1)	Le déroulement du chantier.....	107
2)	Les intervenants	109
	a) <i>dom Humbert Barrois, une forte personnalité</i>	109
	b) <i>la question de l'architecte</i>	112
	c) <i>dom François Maillard</i>	114
IV-	Description	115
1)	La réalisation à la veille de la Révolution.....	115
2)	Modifications apportées depuis la Révolution française	118
3)	Le plan de l'église	119
4)	Les élévations.....	121
5)	Le décor	124
V-	Le mobilier	125
1)	Le mobilier conservé.....	125
	a) <i>les autels</i>	125
	b) <i>les stalles</i>	125
	c) <i>la grille du chœur</i>	131
	d) <i>l'orgue</i>	131
	e) <i>l'autre mobilier</i>	134
2)	Le mobilier disparu	137
3)	Le mobilier déplacé.....	140
	L'abbaye Saint-Michel de Saint-Mihiel	145
	Historiographie.....	145
I-	Présentation historique.....	146
1)	Le contexte de la fondation et les premiers temps	146
2)	Du XI ^e siècle à la réforme vanniste.....	148
3)	L'ère vanniste	152
4)	La Révolution française et le devenir des bâtiments.....	157
5)	Histoire architecturale	159
II-	Le chantier de l'abbaye de Saint-Mihiel	162
1)	Le déroulement du chantier de l'église.....	163
2)	Le déroulement du chantier de l'abbaye.....	165
3)	Les intervenants	173

a)	<i>les commanditaires</i>	173
b)	<i>les artisans, architectes et ouvriers</i>	174
III-	Description et analyse architecturale de l'église	176
1)	Plan et élévations	177
a)	<i>le plan</i>	177
b)	<i>les élévations extérieures</i>	178
c)	<i>les élévations intérieures</i>	180
2)	Le mobilier.....	181
a)	<i>l'autel</i>	181
b)	<i>les stalles</i>	182
c)	<i>le grand orgue</i>	183
d)	<i>l'autre mobilier</i>	185
e)	<i>le mobilier disparu</i>	186
h)	<i>la sacristie</i>	188
IV-	Description et analyse architecturale de l'abbaye	188
1)	Les élévations.....	189
a)	<i>les élévations extérieures</i>	189
b)	<i>les intérieurs préservés</i>	192
2)	Le palais abbatial	193
3)	La bibliothèque	194
4)	Le mobilier et les œuvres d'art de l'abbaye	196
	L'abbaye Saint-Martin de Glandières à Longéville-les-Saint-Avold	197
I-	Présentation historique	198
1)	De la fondation à l'époque moderne	198
2)	L'ère vanniste.....	200
3)	La Révolution française et après	203
II-	Histoire architecturale	204
1)	Constructions précédant les vannistes.....	204
2)	Les constructions vannistes.....	205
3)	Etat de l'abbaye aujourd'hui	207
III-	L'abbaye, architecture et mobilier	208
1)	Description et analyse architecturale	208
2)	Le mobilier	209
	L'abbaye Saint-Nabord de Saint-Avold	211
I-	Présentation historique	212
1)	De la fondation à l'entrée dans la congrégation	212
2)	L'ère vanniste	214
3)	La Révolution française et le devenir des bâtiments.....	220
4)	Histoire architecturale	223
II-	Le chantier naborien	224
1)	La construction.....	225

2)	Les intervenants	228
	a) <i>les architectes</i>	228
	b) <i>la famille Melling</i>	228
	c) <i>Jacques Gounin</i>	229
	e) <i>les ouvriers</i>	230
3)	Modifications apportées aux bâtiments depuis leur construction	230
III-	Description et analyse architecturale et mobilière.....	233
1)	Le plan de l'abbaye.....	233
2)	L'église abbatiale.....	235
	a) <i>le plan et les élévations</i>	235
	b) <i>l'élévation intérieure de l'église et son décor</i>	239
3)	Le mobilier de l'église	241
	a) <i>stalles et lambris</i>	241
	b) <i>l'orgue</i>	244
	c) <i>l'autre mobilier</i>	245
4)	Les bâtiments monastiques	247
	a) <i>le palais abbatial</i>	247
	b) <i>le cloître</i>	249
	c) <i>les communs</i>	250
	L'abbaye Saint-Léopold de Nancy.....	252
	Historiographie.....	252
I-	Présentation historique.....	253
1)	La fondation	253
2)	L'abbaye	255
3)	La Révolution française et après	257
II-	Histoire architecturale	258
III-	Description et analyse architecturale	262
1)	Les plans	262
	a) <i>l'église</i>	262
	b) <i>l'abbaye</i>	263
2)	Les élévations	263
	a) <i>l'église</i>	263
	b) <i>l'abbaye</i>	265
3)	Les décors	265
4)	Le mobilier de l'église	266
	L'abbaye Saint-Mansuy de Toul.....	268
	Historiographie.....	268
I-	Présentation historique.....	269
1)	De la fondation à l'époque moderne.....	269
2)	L'ère vanniste	270
3)	La Révolution française et après	271

II- Histoire architecturale	272
1) Les constructions précédant l'ère vanniste	272
2) Les constructions vannistes.....	274
3) Etat de l'abbaye aujourd'hui	275
III- Description et analyse architecturale	275
L'abbaye Saint-Epvre de Toul	278
Historiographie.....	278
I- Présentation historique.....	278
1) Les premiers temps	278
2) L'ère vanniste	283
II- Histoire architecturale	284
III- Description et analyse architecturale	286
1) Les plans et élévations	286
2) Le mobilier	287
L'abbaye Sainte-Croix de Bouzonville	288
Historiographie.....	288
I- Présentation historique.....	289
1) De la fondation à l'époque moderne	289
2) L'ère vanniste	290
3) La Révolution française et après	295
II- Histoire architecturale	299
1) Les premières constructions.....	299
2) Les constructions vannistes.....	299
3) Etat de l'abbaye aujourd'hui	302
III- Les constructions.....	303
1) Les plans	303
2) Les élévations.....	305
3) Le mobilier	306
L'abbaye Saint-Pierre de Senones	311
Historiographie.....	311
I- Présentation historique.....	313
1) Le contexte de la fondation de Senones et les premiers siècles.....	313
2) L'ère vanniste	317
a) <i>les premiers temps de la réforme</i>	317
b) <i>Senones et dom Petididier</i>	320

c)	<i>dom Calmet</i>	322
d)	<i>les derniers abbés de Senones</i>	323
e)	<i>la Révolution française</i>	324
II-	Histoire architecturale	326
1)	Jusqu'à l'époque moderne.....	326
2)	Les constructions vannistes.....	328
3)	Pendant et après la Révolution française	334
4)	Les intervenants	336
III-	Description et analyse architecturale	337
1)	Plan et élévation de l'église abbatiale.....	337
2)	Le plan de l'abbaye.....	338
3)	Les élévations de l'abbaye.....	339
a)	<i>les élévations extérieures</i>	339
b)	<i>les élévations intérieures conservées</i>	343
IV-	Le mobilier	344
1)	Le mobilier disparu	344
a)	<i>les objets du culte et les reliquaires</i>	344
b)	<i>les sculptures et monuments</i>	346
c)	<i>le mobilier et les décors</i>	347
2)	Le mobilier conservé.....	348
3)	Le mobilier reconstitué	349
	L'abbaye Saint-Grégoire de Munster	350
	Historiographie	350
I-	Présentation historique	351
1)	La fondation et les premiers siècles	351
2)	L'époque vanniste.....	355
3)	La Révolution française et après	357
II-	Histoire architecturale	359
1)	Les premières constructions.....	359
2)	Les constructions vannistes.....	359
a)	<i>historique</i>	359
b)	<i>description</i>	361
3)	Etat de l'abbaye aujourd'hui	361
4)	Mobilier	362
	Le prieuré Saint-Firmin de Flavigny-sur-Moselle	364
I-	Présentation historique	365
1)	De la fondation à l'époque moderne.....	365
2)	L'ère vanniste	367
3)	La Révolution française et le devenir des bâtiments.....	370

II- Histoire architecturale	373
1) Les premières constructions	373
2) Les constructions vannistes	374
3) Depuis la Révolution française	377
III- Description et analyse architecturale	378
1) Le plan	378
2) Les élévations	378
3) Le décor	379
4) Le mobilier	380
Les prieurés cures.....	384
Le prieuré de Saint-Nicolas-de-Port.....	386
I- Présentation historique.....	386
II- Histoire architecturale	390
III- Description et analyse architecturale	392
1) Le plan	392
2) Les élévations.....	393
3) Décor et mobilier	394
4) Le mobilier de l'église	394
Le prieuré des Saints-Innocents de Rosières aux salines.....	400
I- Présentation historique.....	400
II- Le cadre de vie.....	402
Les autres prieurés conventuels	406
Le prieuré Saint-Clou de Lay-Saint-Christophe	407
Historiographie.....	407
I- Présentation historique.....	408
II- Histoire architecturale	411
1) Les bâtiments médiévaux	411
2) Les constructions vannistes et leur mobilier	412
3) La Révolution française et le devenir des bâtiments.....	414
III- Description et analyse architecturale	415
1) Le plan	415
2) Les élévations.....	417
3) Décor et mobilier	418

Le prieuré du Saint-Mont.....	419
Historiographie.....	419
I- Présentation historique.....	420
1) Le contexte de la fondation.....	420
2) Le renouveau spirituel du Mont.....	421
3) La Révolution française et après.....	423
II- Histoire architecturale.....	425
III- Description et analyse architecturale.....	429
1) Le plan.....	429
2) Le décor.....	429
3) Le mobilier.....	430
Le prieuré Notre-Dame du Breuil à Commercy.....	433
Historiographie.....	433
I- Présentation historique.....	434
1) Le contexte de la fondation et l'époque médiévale.....	434
2) L'ère vanniste.....	434
II- Histoire architecturale.....	437
III - Description et analyse architecturale.....	439
1) Le plan.....	439
2) Les élévations.....	440
3) Le mobilier.....	441
Le prieuré Saint-Georges de Morizécourt.....	444
Historiographie.....	444
I- Présentation historique.....	444
1) Le contexte de la fondation.....	444
2) L'époque vanniste.....	446
3) La Révolution française et après.....	448
II- Histoire architecturale.....	450
III- Description et analyse architecturale.....	450
Le prieuré Saint-Pierre de Châtenois.....	453
Historiographie.....	453
I- Présentation historique.....	453
1) Les premiers temps.....	453

2) L'ère vanniste	455
II- Histoire architecturale	456
III- Description et analyse architecturale	458
1) Le plan	458
2) Les élévations.....	459
3) Le décor	459
4) Le mobilier	460
Le prieuré Sainte-Marie de l'Annonciation du Ménil de Lunéville.....	477
Historiographie.....	477
I- Présentation historique.....	477
1) Le contexte de la fondation	477
2) Une courte histoire	478
II- Histoire architecturale	479
III- Description et analyse architecturale	482
1) Le plan	482
2) Les élévations.....	483
3) Le décor	484
4) Le mobilier	485
Conclusion de la première partie.....	487

TABLE DES MATIERES DU VOLUME 2

Table des matières volume 2	489
Deuxième partie	495
Introduction à la deuxième partie	497
I- Le cadre des reconstructions	498
II- Le milieu artistique	502
1) Un contexte lié aux aléas politique et guerrier	502
2) Des arts marqués par le religieux	506
Le poids du passé et de la politique	510
I- Des maisons qui se redécouvrent anciennes et fières	511
1) Les origines revues par les vannistes	512
a) <i>les fondations primitives</i>	513
b) <i>le regard des vannistes sur les fondateurs</i>	515
c) <i>des fondations toujours marquées par le religieux</i>	522
2) Les fondations plus récentes et les re-fondations	526
3) L'impact sur l'architecture et la situation des abbayes	530
a) <i>l'implantation des abbayes</i>	531
b) <i>l'architecture, signe d'une histoire</i>	533
c) <i>un passé glorifiant</i>	535
II- Une congrégation lorraine et des abbayes de nul diocèse	540
1) Un attachement à la Lorraine ?	541
2) Le cas des abbayes de nul diocèse	552
III- Nouvelle application de la règle, nouveaux besoins ?	558
1) Les conditions de l'intégration	558
2) La cohabitation	562

3)	Au contact des populations	567
a)	<i>la charge curiale</i>	568
b)	<i>l'édification des fidèles</i>	571
c)	<i>les œuvres de charité</i>	576
d)	<i>au service de l'éducation</i>	577
IV	La vie en clôture	579
1)	Le quotidien des religieux au rythme de la prière	579
2)	Les bibliothèques lieu du savoir et la vie intellectuelle	582
3)	Une spiritualité vanniste ?	599
	Pour un "bon" chantier	602
I-	Les grandes phases de l'évolution des bâtiments	602
1)	Evolution générale du patrimoine bâti	603
2)	Des choix à faire, des renoncements à opérer	610
3)	Quand démarrent les chantiers et quels sont-ils ?	612
a)	<i>le début des chantiers</i>	612
b)	<i>qu'est-ce qui est reconstruit à l'arrivée des vannistes ?</i>	614
c)	<i>les grands chantiers du XVIII^e siècle répondent-ils aux mêmes priorités ?</i>	618
II-	De l'architecte à l'architecture ou de la théorie à la pratique	621
1)	Les théories et théoriciens de l'architecture	622
2)	Le choix de la forme, des maîtres d'œuvres et des artisans	627
3)	Les maîtres d'œuvres	630
a)	<i>les maîtres d'œuvre bénédictins</i>	632
b)	<i>les maîtres d'œuvre laïcs</i>	637
III-	Le chantier et son financement	643
1)	Le financement du chantier	643
2)	Le déroulement d'un chantier vanniste	649
3)	Artistes et artisans	655
	Les bâtiments de la vie monastique	665
I-	L'église au centre de la vie religieuse	666
1)	Une église vanniste ?	667
a)	<i>le lieu église</i>	667
b)	<i>avant tout : un lieu au service de la liturgie</i>	670
c)	<i>les églises vannistes parmi les autres églises</i>	674
2)	Typologie des églises vannistes	679
a)	<i>les plans</i>	680

b)	<i>les élévations extérieures</i>	683
c)	<i>les élévations intérieures</i>	685
d)	<i>le décor architectural</i>	691
3)	Séparation ou pas entre le chœur et la nef ?.....	695
4)	Le lieu des moines, le chœur.....	689
a)	<i>un austère lieu de prière ?</i>	699
b)	<i>les autels</i>	701
c)	<i>les stalles</i>	707
5)	La sacristie.....	714
a)	<i>un espace de préparation à la célébration</i>	714
b)	<i>les objets du culte</i>	718
6)	La nef.....	721
a)	<i>les meubles de la réforme catholique</i>	722
b)	<i>images et reliques</i>	726
c)	<i>les orgues</i>	731
II-	Les lieux de vie des religieux	735
1)	Le cloître.....	737
a)	<i>les galeries</i>	740
b)	<i>les escaliers</i>	742
2)	Les lieux de la vie commune.....	746
a)	<i>la salle capitulaire</i>	747
b)	<i>le réfectoire</i>	749
3)	Des lieux pour une vie plus personnelle.....	754
a)	<i>leurs chambres</i>	755
b)	<i>des lieux moins attendus</i>	760
4)	Un lieu à part : la bibliothèque.....	762
III-	Les autres bâtiments de l'enclos monastique	769
1)	Les palais abbatiaux et hôtels prieuraux.....	769
a)	<i>l'emplacement</i>	770
b)	<i>l'architecture des palais abbatiaux</i>	772
c)	<i>les hôtels prieuraux</i>	777
2)	Les autres lieux.....	778
a)	<i>les lieux ouverts : hôtellerie et chambres d'invités</i>	778
b)	<i>les communs</i>	780
IV-	Une abbaye vanniste ?	783
1)	Vers un plan vanniste.....	784
a)	<i>l'église au cœur de l'ensemble</i>	784

b) <i>une architecture fonctionnelle tendant à la standardisation</i>	787
c) <i>les contraintes de l'emplacement</i>	791
d) <i>le cas du palais abbatial</i>	793
2) Des élévations vannistes ?.....	794
a) <i>les façades vitrines</i>	795
b) <i>les autres élévations extérieures</i>	797
c) <i>les élévations intérieures et le décor</i>	799
En guise de conclusion, et après les vannistes ?	803
I- La Révolution française : encore une fois, que faire de cet héritage ?	803
1) Des murs et des hommes face à la tourmente.....	804
2) Les orages apaisés, une nouvelle vie ?.....	807
3) Sauver les meubles ?.....	810
II- La nouvelle vie des maisons vannistes	812
1) Une nouvelle vie et une nouvelle identité.....	812
2) La reconnaissance d'un héritage.....	815
Conclusion générale	819
I- Une histoire et une conscience vannistes	819
1) Une mémoire à préserver ad intra.....	820
2) une catéchèse ad extra.....	821
II- Une réalité architecturale vanniste ?	823
1) Une architecture qui évolue.....	823
2) L'architecture vanniste : un style, des habitudes ?.....	825
3) Un genre vanniste.....	828
4) Les églises vannistes, cœur et parole du monastère.....	830
Annexe : Pièces justificatives	833
Moyenmoutier	835
I- La description de l'abbaye par Carbonnar (1791)	835
II- La description de l'église par André Philippe (1933)	839
Saint-Mihiel	841
I- Marchés avec Marc Boulanger pour la construction du grand logis	841
1) Premier marché du 22 novembre 1682.....	841
2) Marché du 22 janvier 1685.....	842

II- Marché du père procureur avec Jean Thomas, architecte et entrepreneur de bâtiments pour l'élévation des trois arcades et du mur de la cour donnant sur la vieille bibliothèque et la construction du grand escalier (5 septembre 1689)	844
III- Marché avec les frères Thomas pour la construction des quatre arcades flanquant le grand escalier (18 avril 1691)	846
IV- Visite de l'abbaye de Saint-Mihiel en 1745	847
V- Marché pour la construction de la charpente de l'aile sud du cloître	867
VI- Pièces concernant les travaux et procès avec Jean-Nicolas Chrétien	867
1) Engagement de J. N. Chrétien et Jean Maire pour la construction de l'escalier de la bibliothèque	867
2) Etat des ouvrages qui restent à faire à la charge de l'entrepreneur tant à la cage de l'escaillier quaux pavés du grand corridor, fait en losange, composé en vingt-cinq parties, soutenus par des chênes en pavé	868
3) Mémoire des augmentations faites et fournies à l'escalier de Messieurs les Révérends Pères bénédictins de St Mihiel de ce qui excède le plan et dessin	870
4) Procès des Révérends Pères Religieux contre Jean-Nicolas Chrétien au sujet de la construction défectueuse de l'escalier de la bibliothèque (20 juillet 1769)	875
5) Visite, reconnaissance et estimation des ouvrages de Jean-Nicolas Chrétien à l'abbaye	878
VII- Visite et estimation de l'hôtel abbatial en 1791	883
VIII- Projet de division en plusieurs lots de la maison abbatiale	885
Saint-Avold	891
I- Extraits de l'état des lieux fait au palais abbatial en 1787 pour la succession de l'abbé de La Galaizière	891
II- Journaliers de dépenses de 1754 à 1764	900
Etat abrégé tiré des journaliers et des comptes faits avec les ouvriers de la dépense de l'église et des tours de l'abbaye de Saint-Avold	900
Journalier des dépenses pour l'église et pour tout ce qui peut y avoir rapport qui commence au mois d'avril 1757	901
Etat des comptes faits avec le serrurier Pierre Husson suivant mémoires, quittances et liasses que je réduis ici en argent de France	906

Bouzonville	908
I- Description de l'église en 1715	908
II- Devis pour l'orgue (1717)	909
III- Description de l'abbaye en 1792	912
IV- Description de l'abbaye en 1795	915
Flavigny	918
Traité avec Antoine Zanette de Flavigny (22 janvier 1714)	918
Le Breuil	919
Description du prieuré en 1754 commentée par Charles Croix en 1931	919

LES SOURCES

Afin d'éviter une liste trop longue, n'ont été reportées ici que les cotes générales des séries consultées. Dans le corps de texte, les références exactes et précises d'un document sont données par une note de bas de page.

I- Centres nationaux

1) Centre historique des Archives nationales

- F¹⁹ : 454 : procès-verbaux de la Commission des Arts et édifices religieux
- 643 : travaux aux églises
- 664 : secours (1811-1828)
- 1101² : attribution des archives, bibliothèques et objets d'art (1908-1913)
- 1476 : secours 1877-1882
- 1478 : secours 1883-1885
- 4372 : inscriptions des églises (1871-1904)
- 4377 : clés et clochers (1884)
- 4691 : demande de secours
- 4697 : réparations (XIX^e siècle)

4728 : 2nd Empire et 3^{ème} République

4742 : 1877-1890

7200 : attribution des biens culturels (1906-1913)

F²¹ : beaux-arts

G⁹ 34 : congrégation de Saint-Vanne :

pièce 174 : état général de la congrégation Saint-Vanne. Tableaux des provinces de Lorraine, de Champagne et de Franche-Comté (1768)

533 et 534 : état de la Congrégation Saint-Vanne et Saint-Hydulphe en 1786 (chapitre de Saint-Mihiel)

4 AP : collection Loménie de Brienne¹

Q² 183 : acquisition de biens nationaux par les communes des Vosges

2) Médiathèque du Patrimoine, Paris

fond 80/3 : monuments historiques durant les guerres 1914-18 et 1939-45

fond 80/7/13 : archives relatives aux objets mobiliers, récolement des objets classés

fond 80/7/16 : classements

fond 80/15 à 25 : procès-verbaux de la commission supérieure des Monuments historiques et des sous-commissions

fond 81/88 : travaux sur les monuments historiques

fond 82/88 : plans d'édifices des Vosges

fond 82/54 : plans d'édifices de Meurthe-et-Moselle

¹ Cette collection issue des archives du président de la commission des réguliers regroupe quelques pièces non présentes dans la série de ladite commission et notamment de la correspondance.

II- Centres régionaux et départementaux

1) Service régional de l'inventaire général

Dossiers des communes concernées établis le plus souvent par des bénévoles et destinés à recenser les richesses artistiques de la France. Ces dossiers se présentent sous forme de formulaire à remplir avec les renseignements historiques et techniques concernant les bâtiments ou les œuvres concernés. Ils se doublent généralement d'une couverture photographique. Certains dossiers présentent en outre une bibliographie assez fouillée et constamment mise à jour et parfois même des brochures ou reproductions d'articles consacrés à l'objet d'étude.

Par ailleurs, le Service régional de l'Inventaire dispose d'une bibliothèque généraliste sur l'histoire de l'art et les techniques artistiques ainsi que des monographies régionales.

2) Archives départementales de Meurthe-et-Moselle

Ms 325	visite de dom Guyton en Lorraine, archives déposées de la Société Lorraine d'Archéologie
3 F 309 à 311	affaires religieuses en Lorraine
H 1-16	abbaye Saint-Epvre de Toul (tout spécialement ² H 14 à 16)
H 17-44	abbaye Saint-Léopold de Nancy (tout spécialement H 18 et 44)
H 45	abbaye Saint-Mansuy de Toul
H 103-162	prieuré de Flavigny (tout spécialement H 109, 110, 112 et 125)
H 185-225	prieuré de Lay-Saint-Christophe (tout spécialement H 192 et 206 à 213)
H 226-263	prieuré de Le Ménil (tout spécialement H 262-263)
H 264-270	prieuré de Rosières (tout spécialement H 266)
H 271-302	prieuré de Saint-Nicolas de Port (tout spécialement H 278, 282, 283 et 299)

² Sont ainsi précisées les séries touchant directement à l'histoire architecturale de l'abbaye.

3) Archives départementales de Meuse

- E dpt 91 archives communales de Commercy déposées (tout spécialement E dpt 91-5 à 15 et 251)
- F 29 collection Clouet-Bouvignier : congrégation Saint-Vanne et Saint-Hydulphe
- 11 F 31 généralités sur la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe
- 4 H abbaye de Saint-Mihiel (tout spécialement 4 H 65, 114, 147, 149, 150, 154,156, 157, 158, 220, 221)
- 9 H prieuré du Breuil de Commercy (tout spécialement 9 H 2)
- Q 181 biens nationaux, PV d'estimation
- Q 714- 717 biens nationaux, inventaires mobiliers
- Q 729-731 biens nationaux, ventes
- Q 732 bien nationaux, envois à la Monnaie
- Q 825 établissements supprimés

4) Archives départementales de Moselle

- G 287 rapport du curé de Vigneulles sur les bénédictins de Saint-Avoid
- H 328-332 abbaye de Saint-Avoid (tout spécialement H 332)
- H 352-388 abbaye de Bouzonville (tout spécialement H 352, 357, 380 à 388)
- H 505 chapitres généraux et diètes, 1747-1788 (fonds de l'abbaye Saint-Clément)
- H 1031-1053 abbaye de Longeville (tout spécialement H 1031, 1044, 1047, 1048 et 1053)
- H 2037 chapitres généraux de la congrégation
- H 2038 règlement de la congrégation
- J 6204 abbaye de Longeville : bail général des revenus de l'abbaye (1610), état de recettes (XVII^e s), mémoire sur droit d'élection de l'abbé (XVII^e s)

- J 6667 procès-verbal de visite des immeubles de la mense abbatiale (1787-1789)
- 1 J collection Finot (pièces sur Longeville, Moyenmoutier, Saint-Avold, Saint-Mihiel)
- 3 J 12 documents cédés par les archives d'Etat de Coblenche et Wiesbaden, Saint Avold (1316 - XVII^e siècle)
- 18 J papiers du chanoine Morhain (histoire religieuse de Moselle)
- 19 J 679 fonds du grand-séminaire : *Matricula* de l'abbaye Saint-Vincent de Metz, édition de 1782 mise à jour jusqu'à la Révolution
- 29 J fonds du diocèse de Metz (comptes des fabriques, rapports de visites pastorales, recherches historiques, enquêtes sur monuments et objets d'art)
- 2 L 39-43 Révolution française à Saint-Avold

5) Archives départementales des Vosges

- E dpt 324 archives communales de Moyenmoutier
- 1 H abbaye de Moyenmoutier (tout spécialement 1 H 10, 16 et 17)
- 2 H abbaye de Senones (tout spécialement 2 H 16 à 18)
- 6 H prieuré de Châtenois (tout spécialement 6 H 27 à 30, 46, 48, 52 et 54 à 57)
- 7 H prieuré du Saint-Mont (tout spécialement 7 H 35 et 55)
- 10 H prieuré de Morizécourt (tout spécialement 10 H 17)
- 1 J 56 divers articles de journaux écrits par Lucien Vernier.
- 2 J fonds Buvignier-Clouet, Moyenmoutier
- 59 J fonds Jérôme
- 181 J fonds Bécherand : Fiches pour un inventaire des églises des Vosges
- 2 O 331/11 Moyenmoutier
- 2 Q Instructions et correspondance relatives à la vente des biens nationaux (1790- 1822)

3 Q	Soumissions, enregistrements (1790-1967)
4 Q pro	Déclarations, estimations et soumissions (1790-an IV).
5 Q	Procès-verbaux de vente des biens nationaux (1790-an IV).
8 Q	États des biens nationaux (1790-1806).
9 Q	Mobilier des établissements religieux (1790-an IV)
11 T 24	monographie communale de Moyennoutier
12 T	beaux-arts
5 T 81	inventaire des richesses d'art de la France
4 V	Immeubles et bâtiments paroissiaux. (an VIII-1905)
5 V	Fabriques (an VI-1913).

III- Services municipaux

1) Archives municipales de Saint-Avold

Non inventorié : reproduction de photographies et cartes postales anciennes sur l'église.

CB 706	anonyme, Histoire de l'insigne abbaye de Saint-Avold, mémoire pour servir à l'histoire ecclésiastique et littéraire de Metz (photocopie d'un manuscrit du XIX ^e s, copie d'un autre manuscrit du XVIII ^e s (ap 1763).
250 D 1-1 à 4	registres de Ville, 1790-1820
1 S	archives paroissiales
4 S (Cote provisoire)	: copies d'articles et documents divers sur l'église et l'abbaye
644 M 7	édifices communaux : église (1791-an VI)
645 M 7	édifices communaux : église (1802-1862)
651 M 13	édifices communaux
11 W 41 - 42	dommages de guerre

2) Bibliothèque municipale de Saint-Dié

- Ms 26 registre de la cour spirituelle de Senones (1663-1776)
- Ms 43 histoire de l'abbaye de Senones par dom Calmet
- Ms 80 recueil sur Senones, Lorraine par dom Calmet ; catalogue des collections de l'abbaye
- Ms 83 actes capitulaires de Senones
- Ms 95 actes capitulaires de Moyenmoutier (1711 à 1750)

3) Bibliothèque municipale de Nancy

Matricula religiosorum professorum clericorum et sacerdotum congregationis sanctorum Vitoni et Hydulphi Nancy, 1782 continué à la main jusqu'en 1806

- Ms 12 annales puis histoire de Saint-Avoid par Gérardy
- Ms 539-541 (151) : pièces diverses et lettres aux abbés de Moyenmoutier, Senones et Etival

4) Bibliothèque intercommunale d'Epinal-Golbey

- LV 66 Recueil de planches et plans
- Ms 54694-54697 OLIVIER abbé, *Biens d'Eglise vendus, Etat ecclésiastique du département des Vosges pendant la Révolution*, Epinal, 1918-19

5) Bibliothèque diocésaine de Nancy

- Ms 215, 216, 217 : recueil de correspondance provenant de bénédictins lorrains

III- Sources imprimées

BAYON Jean de, *Chronicon mediani monasterii*³

BELHOMME Humbert, *Historia Mediani in monte Vosago Monasterii, ordinis sancti Benedicti, congregationis sanctorum Vitoni et Hidulfi*, Strasbourg, Dulssecker, 1724

CALMET Augustin, *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de Saint-Benoît*, 2 vol., Paris, Emert, Saugrain, Martin, 1734

CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 vol., 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973

CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 2 vol., 1756, rééd Nîmes, Lacour, 3 vol., 1997

CHEVRIER François-Antoine, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine avec une réfutation de la bibliothèque lorraine de dom Calmet, abbé de Senones*, 2 vol., Bruxelles, 1754

CORDEMOY Jean-Louis de, *Nouveau traité de toute l'architecture__utile aux entrepreneurs, aux ouvriers et à ceux qui font bâtir*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1706

DE L'ISLE Joseph, *Histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel*, Nancy, Haener, 1757

DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 4 vol., Nancy, Vve Leclerc, 1778-1779

FANGE Augustin, *La vie du très révérend père dom Augustin Calmet*, Senones, Pariset, 1762

GERBERT Martin, *Iter allemanicum, accedit Italicum et Gallicum....*, Typis San-Blasianis, 1765

MABILLON, Jean, *Iter Germanicum*, Hamburgi, Christiani Liebezeit, 1742

PERRIN Jacques, *Vita Humberti Barrois, XIV^e Abbatis Medii Monasterii*, 1778⁴

³ Imprimé par dom Belhomme dans son histoire de Moyenmoutier

⁴ Annexée à l'histoire de Moyenmoutier par dom Belhomme dans l'exemplaire conservé aux Archives paroissiales de Moyenmoutier. Elle est donnée ici avec le nom d'auteur que lui attribue Gérard Michaux dans sa thèse de doctorat, néanmoins il ne donne pas d'explication sur cette attribution.

PICART Benoît, *Histoire ecclésiastique & politique de la ville et du diocèse de Toul*, Toul, A. Laurent, 1707

PICARD Benoît, *Pouillé ecclésiastique et civil de Toul*, 2 vol., Toul, Rolin, 1711

Regula S. P. Benedicti et constitutiones congregationis SS. Vitoni et Hydulphi, editio nova, Paris, G. Desprez, 1774

RUINART Thierry, "Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace", trad. dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome VII, Nancy, Wiener, 1862

THIBAUT François-Timothée, *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, Nancy, Antoine Pierre, 1763

I- Bibliographie générale

1) Ouvrages généraux

"Architecture monastique (L'), Actes et travaux de la rencontre franco-allemande des historiens d'art en 1951" dans *Bulletin des relations artistiques France-Allemagne*, mai 1951, n° spécial

ARDURA Bernard, *Abbayes, prieurés et monastères de l'Ordre de Prémontré en France*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993

BAUDOIN Jacques, *Champagne-Lorraine*, coll. La sculpture flamboyante, Brioude, éditions Créer, 1990

BAZIN Germain, *Les palais de la foi, le monde des monastères baroques, Italie, Pays ibériques, France*, Fribourg - Paris, Office du livre - éditions Vilo, 1980

BEAUNIER Charles, *Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*, nouvelle édition revue et complétée par les moines de Ligugé, Ligugé - Paris, abbaye Saint-Martin - Vve Poussielgue, 1906

BIELER André, *Liturgie et architecture*, Genève, Labor et Fides, 1961

BONNET Philippe, *Les constructions de l'ordre de Prémontré en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Droz, 1983

- BREMOND Henri, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, 11 vol., Paris, 1916-1933, réédition Paris, A. Colin, 1967-1968
- BUGNER Monique, *Cadre architectural et vie monastique des bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur*, Nogent-le-Roi, Librairie des Arts et Métiers, 1984
- CABROL Fernand - LECLERC Henri, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, fasc. CXXIV-CXXV, col. 2.203, Paris, Letouzey, 1934
- CASTEX Jean, *Renaissance, baroque et classicisme, histoire de l'architecture, 1420-1720*, Paris, éditions La-Villette, 1990
- CHATELLIER Louis, *L'Europe des dévots*, Paris, Flammarion, 1987
- CHEDOZEAU Bernard, *Chœur clos, chœur ouvert, de l'église médiévale à l'église post-tridentine*, Paris, Le Cerf, 1998
- CHEVALIER Pierre, *Loménie de Brienne et l'ordre monastique*, 2 vol., Paris, Vrin, 1959-1960
- CHOAY Françoise, *La règle et la norme, Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Le Seuil, 1980, nouvelle édition revue et corrigée, Le Seuil, 1996
- COGNET Louis, *De la dévotion moderne à la spiritualité*, coll. Je sais, je crois, Paris, Fayard, 1958
- DOMPNIER Bernard - JULIA Dominique (dir.), *Visitation et visitandines aux XVII^e et XVIII^e siècles*, actes du colloque d'Annecy 3-5 juin 1999, CERCOR travaux et recherches XIV, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2001
- ESCHAPASSE Maurice, *L'architecture bénédictine en Europe*, Paris, éditions des Deux Mondes, 1963
- EVANS Joan, *Monastic architecture in France from the Renaissance to the Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1964
- FABRE Pierre-Antoine, *Décréter l'image ? La XXV^e session du concile de Trente*, coll. L'ymagier, Paris, Les Belles Lettres, 2013

- FICHET Françoise, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1979
- GALLET Michel - GARMS Jörg (dir), *Germain Boffrand 1667-1754, l'œuvre d'un architecte indépendant*, Paris, Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris, 1986
- GAUTHIER Nancy - PICARD Jean-Charles, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*, Paris, De Broccard, 1986
- HARDY Georges, "L'administration des paroisses au XVIII^e siècle. Les réparations des bâtiments ecclésiastiques", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°15, 1911, pp. 5-23
- HAUTECŒUR Louis, *Histoire de l'architecture classique en France*, 7 vol., Paris, éditions Picard, 1948-1965
- HELIOT Pierre, "Eglises françaises de l'est et du midi influencées par l'art médiéval aux XVII^e et XVIII^e siècles", *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1953, Paris, 1956, pp. 207 à 231
- HOURS Bernard, *L'Eglise et la vie religieuse dans la France moderne, XVI^e-XVIII^e siècles*, coll. Premier Cycle, Paris, PUF, 2000
- HUREL Daniel-Odon, *Les secrets des abbayes et des monastères*, Paris, Vuibert, 2013
- LEBEDEL Claude, *Histoire et splendeur du baroque en France*, Rennes, éditions Ouest France, 2003
- LECESTRE Léon, *Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France. Liste générale d'après les papiers de la commission des réguliers en 1768*, Paris, A. Picard et Fils, 1902
- LE BRAS Gabriel (dir), *Les ordres religieux, la vie et l'art*, Paris, Flammarion, 1979
- LE GALL Jean-Marie, *Les moines au temps des réformes, France (1480-1560)*, Seyssel, Champ Vallon, 2001
- LE GOFF Jacques - REMOND René (dir) : *Histoire de la France religieuse*,
tome 2 : "Du christianisme flamboyant à l'aube des lumières, XIV^e - XVIII^e siècles",
Paris, Le Seuil, 1988,

tome 3 : "Du roi très chrétien à la laïcité républicaine, XVIII^e - XIX^e siècles", Paris, Le Seuil, 1991

LIEZ Jean-Luc, *L'art des Trinitaires en Europe (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011

MALE Emile, *L'art religieux après le Concile de Trente*, Paris, Armand Colin, 1932

MARTIN Philippe, *Le théâtre divin une histoire de la messe XVI^e - XX^e siècles*, Paris, CNRS éditions, 2010

MATHON G. - BAUDRY G.H. - GUILLUY P., *Encyclopédie Catholicisme hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Letouzey et Ané, 1981

MOISY Pierre, *Les églises des jésuites de l'Ancienne Assistance de France*, 2 vol., Rome, Bibliotheca Instituti Historici, 1958

Monasticon Gallicanum, préf. DELISLE Léopold, Paris, Victor Palmé éditeur, 1871

MOSSER Monique - RABREAU Daniel, "L'Académie royale et l'enseignement de l'architecture au XVIII^e siècle"; *Archives d'architecture moderne*, n° 25, 1983, pp. 47-67

NORBERG-SCHULZ Christian, *Architecture baroque*, Paris-Milan, Gallimard-Electa, 1992

O'MALLEY John W., *Le concile de Trente, ce qui s'est vraiment passé*, coll. La Part-Dieu, Bruxelles, Lessius, 2013

PEROUSSE DE MONTCLOS Jean-Marie, *L'architecture à la française, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Picard, 2^e édition, 2001

PEROUSSE DE MONTCLOS Jean-Marie, *Architecture, méthode et vocabulaire*, 4^e édition, Paris, Documentation française, 2002

PICON Antoine, *Architectes et ingénieurs au siècle des lumières*, Marseille, éditions Parenthèses, 1988

PLONGERON Bernard, *La vie quotidienne du clergé français au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1974

POREE Adolphe-André, *Guillaume de la Tremblaye, sculpteur et architecte (1644-1715)*, Caen, Leblanc - Hardel, 1884

ROSTAND André, "L'œuvre architecturale des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en Normandie (1616-1789)", *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, tome XLVII, année 1939, Caen - Rouen - Paris, Jouan et Bigot - Lestringant - A. Picard, 1940, pp. 82-223

SESMAT Pierre, "Les églises-halles, histoire d'un espace sacré", *Bulletin monumental*, tome 163-1, Paris, Société française d'archéologie, 2005

SCHMITZ Philibert, *Histoire de l'ordre de Saint Benoît*, Maredsous, éditions de Maredsous, 1949,

tome 4 : *Du concile de Trente au XIX^e siècle*

tome 6 : *Œuvre civilisatrice du XII^e au XX^e siècle*

SUMMERSON John, *L'architecture du XVIII^e siècle*, Londres, Thames & Hudson, 1969, trad franç, Londres, Thames & Hudson, coll. L'Univers de l'Art, 1993

TAPIE Victor-Louis, *Baroque et classicisme*, Paris, Hachette, 1957

TARALON Jean, *La France des abbayes*, Paris, Hachette, 1978

TOURNIER René, *Les églises comtoises, leur architecture des origines au XVIII^e siècle*, Paris, éditions Picard, 1954

VANUXEM Jacques, "La querelle du luxe dans les églises après le concile de Trente", *Revue de l'Art* n°24, 1974, pp. 46 à 58

VENART Marc, "La construction des églises paroissiales du XV^e au XVIII^e siècle", *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, n°190, 1987, pp. 7-24

WOLFFLIN Heinrich, *Renaissance et baroque*, [1888], Bâle, Benno Schwabe et Cie, 1961

ZANATTA François, *La résistance à la commission des réguliers : l'exemple du Nord (1766-1780)*, Mémoire de DEA Droit et Justice, mention Histoire du Droit, Université Lille 2

2) bibliographie lorraine

"Actes de la 16^e rencontre des historiens des Hautes-Vosges : abbayes, les réseaux transvosgiens", *Dialogues transvosgiens*, Neuf-Brisach, association des Dialogues transvosgiens, 2007

ANDRIOT Cédric, *Les chanoines réguliers de Notre-Sauveur*, Paris, Riveneuve éditions, 2012

ARBOIS de JUBAINVILLE Henri d', "Les monastères de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine et dans les Trois Evêchés avant 1789", *Mémoires de l'Académie Stanislas*, 5^e série, t. V, 1888, Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1889, pp. 23-76

Art en Lorraine au temps de Jacques Callot (L'), catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Nancy, Paris, éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1992

Art religieux dans la région vosgienne (L'), catalogue d'exposition, Musée départemental des Vosges, Epinal, 1967

Autour de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe, l'idée de réforme religieuse en Lorraine, Actes des Journées d'étude meusiennes, Bar-le-Duc, Société des lettres, sciences et arts, 2006

BALLAND Jacqueline - JANEL Claude, *Déodatie, l'ancien monde*, Remiremont, Gérard Louis, 1993

BAUMONT Georges, "Notice historique sur la bibliothèque publique de Saint-Dié" *Le pays lorrain et le pays messin*, 12^e année, 1920, Nancy, Le Pays lorrain, 1920, pp. 241-250 et 310-318

BAZELAIRE Edouard de, *Promenades dans les Vosges, souvenirs historiques et paysages*, Paris, Debécourt, 1848

BENOÎT Arthur, "Les inscriptions du département de la Meuse", *MSLSA de Bar-le-Duc*, Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, 1897, pp. 178-179

BIGOT Cassien, *Journal* publié dans *Documents d'histoire lorraine* tome XIV, Nancy, Lucien Wiener, 1869

BORNERT René, *Les monastères d'Alsace*, 7 vol., Strasbourg, éditions du Signe, 2009

- BOQUILLON Françoise - GUYON Catherine - ROTH François, *Nancy, du bourg castral à la communauté urbaine, 1000 ans d'histoire*, Nancy, éditions Place Stanislas, 2008
- BOUVET Mireille-Bénédicte, "Les églises dans la main des Dames, un chapitre bâtisseur ?" *Le Pays de Remiremont des origines à nos jours, Actes des journées d'études vosgiennes 2000*, Remiremont, Le Pays de Remiremont, 2001, pp. 159-180
- BOUVIER Félix, *Les Vosges et la révolution, 1789-1795-1800*, Paris, Berger-Levrault, 1885
- BUR Michel - ROTH François (dir.), *Lorraine et Champagne, mille ans d'histoire*, actes du colloque des 8 et 9 octobre 2008, Comité d'Histoire régionale, Annales de l'Est numéro spécial 2009, Nancy, Association des Historiens de l'Est, 2009
- CABOURDIN Guy, *La vie quotidienne en Lorraine aux 17^e et 18^e siècles*, Paris, Hachette, 1982
- CABOURDIN Guy (dir), "Les temps modernes", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, 2 vol., Nancy, Presses universitaires de Nancy - Metz, éditions Serpenoise, 1990
- CABOURDIN Guy - GERARD Claude, *Lorraine d'hier, Lorraine d'aujourd'hui*, Nancy-Metz, Presses universitaires - éditions Serpenoise, 1987
- CHAVE Isabelle (dir), *Chantiers publics, chantiers privés, l'expérience architecturale dans les Vosges, 1800-1920*, catalogue de l'exposition aux Archives départementales des Vosges, Epinal, Conseil Général des Vosges, 2007
- CHEREST Gilbert, "Catalogue des religieux en charge", *Annales de l'Est*, 1968, pp. 159-184
- CHEREST Gilbert, *Matricula religiosorum professorum clericorum et sacerdotum congregationis Sanctorum Vitoni et Hydulphi*, nouvelle édition revue et traduite par, Paris, Bibliothèque d'histoire et d'archéologie chrétienne, 1963
- CHEREST Gilbert, *Correspondance de dom Rémi Cellier, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne (1688-1761)*, Paris, Revue Mabillon n°210, 1962, pp. 155-181
- CHEVALIER Pierre, "Les sources de l'histoire de la congrégation de Saint-Vanne", *Annales de l'Est*, 1963, pp. 49-95
- COLIN Marie-Hélène, *Les saints lorrains, entre religion et identité régionale, fin XVI^e - XIX^e siècles*, Nancy, éditions Place Stanislas, 2010

- Collectif, *Répertoire des architectes nés ou actifs dans les Vosges, 1800-1920*, Epinal, Archives départementales des Vosges, 2007
- COLLIN Jean-Marie, *Nancy avant la Révolution*, Nancy, Presses de Pixy, 2002
- COLLIN Hubert (dir), "La vie artistique", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy, Presses universitaires de Nancy - Metz, éditions Serpenoise, 1988
- COLLIN Hubert, *Les églises romanes de Lorraine*, 4 vol., Nancy, Société d'archéologie lorraine - Musée lorrain, coll. Les guides du Pays lorrain, 1986
- Congrès archéologique de France, Metz, Strasbourg, Colmar, 1920*, Paris, Picard, 1922
- Congrès archéologique de France, Nancy - Verdun, 1933*, Paris, Picard, 1934
- Congrès archéologique de France, Franche-Comté, 1960*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1960
- Congrès archéologique de France, Haute Alsace*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1982
- Congrès archéologique de France, Les Trois-Evêchés et l'ancien Duché de Bar, 149^e session, 1991*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1995
- Croix monastique des Vosges (La)*, collection Terre d'abbayes en Lorraine n°1, La-Petite-Raon - Saint-Dié, Entreprises et culture en Lorraine - Société philomatique vosgienne, 2010
- DAUZET Dominique-Marie - PLOUVIER Martine, *Les Prémontrés et la Lorraine, XII^e - XVIII^e siècles*, Paris, Beauchesne, 1998
- DIDIERLAURENT Edmond, "La correspondance des bénédictins lorrain avec Moreau", *MSAL*, Nancy, René Wiener, 1896, pp. 147-194
- DIGOT Auguste, *Histoire de Lorraine*, 6 vol., Nancy, Vagner, 1856
- DINAGO François, *Histoire de l'abbaye de Senones*, Saint-Dié, Humbert, 1878-1880
- Dictionnaire des églises de France, vol Va, Alsace, Lorraine, Franche-Comté*, Paris, Robert Laffont, 1969
- Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges*, 11 vol, Epinal, Vve Gley, 1868-1896.
- DURAND Georges, *Eglises romanes des Vosges*, Paris, E. Champion, 1913

DUVERNOY Emile, "Les Hæner, imprimeurs nancéens, *Le Pays lorrain 1925-9*, Nancy, Crépin-Leblond, 1925, pp. 385-396

Ecriture et enluminure en Lorraine au moyen âge, catalogue de l'exposition "La plume et le parchemin", 29 mai - 29 juillet 1984, chapelle des cordeliers de Nancy, Nancy, Société Thierry Alix, 1984, pp. 78-82

FALTRAUER Claude, "L'évolution du paysage sous l'influence d'une fondation religieuse, l'exemple de Moyenmoutier dans les Vosges", *Actes du Congrès international du CTHS, Neuchâtel, avril 2010, Paysage et religion*, Paris, éditions du CTHS, à paraître

FAVIER Jean, "'Coup d'œil sur les bibliothèques des couvents du district de Nancy pendant la Révolution," *MSAL*, 1883, 3^e série, XI^e volume, Nancy, Wiener, 1883, pp. 139-194

Figures de Madone, Vierges des Vosges, catalogue d'exposition, Epinal, Musée départemental d'Art ancien et contemporain, 2003

FRANCE-LANORD Albert, *Emmanuel Héré, architecte du roi Stanislas*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy - Metz, éditions Serpenoise, 1984

FOURNIER Alban, *Les Vosges du Donon au Ballon d'Alsace*, Paris, 1901 réédition Est Libris, 1994

GABER Stéphane, *La Lorraine meurtrie*, Nancy - Metz, Presses Universitaires de Nancy éditions Serpenoise, 1991

GAILLARD Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934), les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006

GASSE-GRANDJEAN Marie-José, *Les livres dans les abbayes vosgiennes du Moyen-Age*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992

GODEFFROY Jean-Ernest, *Les bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution française*, Paris, Champion, 1918

GODEFFROY Jean-Ernest, *Les derniers chapitres généraux de la congrégation Saint-Vanne et Saint-Hydulphe*, Ligugé, imprimerie Aubin, 1926

GODEFFROY Jean-Ernest, *Bibliothèques des bénédictins de la congrégation Saint-Vanne et Saint-Hydulphe*, Archives de la France monastique, volume XXIX, Ligugé - Paris, A. Picard, 1925

- GRANDIDIER Daniel, *L'ensemble cathédral de Saint-Dié*, Saint-Dié, Société philomatique vosgienne, 1995
- GROSJEAN Marc, *L'abbaye d'Etival de 1789 à nos jours, évolution intérieure et extérieure*, Etival, Les Amis du Ban d'Etival, 2005
- GUILLAUME Pierre-Etienne, *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, 3 vol., Nancy, Thomas et Pierron, 1866
- GUILLAUME Pierre-Etienne, "Documents inédits sur les correspondances de dom Calmet et dom Fangé", *MSAL*, 3^e série, 2^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1874, pp. 124-234
- Histoire de Lorraine*, Société lorraine des Études locales dans l'Enseignement public, Nancy, éditions Berger-Levrault, 1939
- JACOPS Marie-France, "La reconstruction monastique au XVIII^e siècle", *Vieilles maisons françaises*, 1985, pp. 26-32
- JACQUOT Albert, *Essai de répertoire des artistes lorrains, architectes, ingénieurs, maîtres d'œuvres, maîtres maçons*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1902
- JACQUOT Albert, *Essai de répertoire des artistes lorrains : les orfèvres, les joailliers, les argentiers, les potiers d'étain lorrains*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1906
- JEROME Léon, *Les élections et les cahiers du clergé lorrain aux Etats-Généraux de 1789*, Paris - Nancy, Berger-Levrault, 1889
- JOUVE Louis, *Voyages anciens et modernes dans les Vosges, promenades, souvenirs, descriptions, lettres, etc, 1500-1870*, Epinal, Vve Durand et fils, 1881
- LALLEMAND Pierre, *Les Prémontrés, Pont-à-Mousson*, Sarreguemines, éditions Pierron, 1990
- LAPERCHE-FOURNEL Marie-Josée, *L'intendance de Lorraine et Barrois à la fin du XVII^e siècle : Edition critique du mémoire*, Paris, éditions du CTHS, 2006
- LAURENT André, *Ils sont nos aïeux... les saints de chez nous*, Epinal, éditions de La Vie diocésaine de Saint-Dié, 1979
- LEPAGE Henri - CHARTON C., *Le département des Vosges, statistique historique et administrative*, Nancy, éditions Peiffer, 1845

- LESPRAND Paul, *Le clergé de la Moselle pendant la Révolution*, 4 vol., Montigny-les-Metz, chez l'auteur, 1935
- LEVEQUE Louis., *Petite histoire religieuse de nos Vosges*, Mirecourt, P. Gehin et Cie, 1949
- Lorraine dans l'Europe des lumières (La)*; actes du colloque de Nancy, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1968
- LUTZ Christian, *Inventaire national des orgues, Lorraine, Meurthe-et-Moselle*, Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1990
- LUTZ Christian, *Inventaire national des orgues, Lorraine, Meuse*, Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1992
- LUTZ Christian - FARINEZ Paul, *Inventaire national des orgues, Lorraine, Vosges*, Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1991
- LUTZ Christian - MENISSIER François, *Inventaire national des orgues, Lorraine, Moselle*, 4 vol., Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1997-1999
- MAGGILOLO Louis, "Les monastères de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine et les Trois-Évêchés avant 1789", *Mémoires de l'Académie Stanislas*, Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie, 1887, pp. 23-76
- MARCHAL Corinne, "Les chapitres nobles de dames lorrains et comtois au XVIII^e siècle : les caractères uniformisateurs d'une identité nobiliaire d'exclusion" dans ROTH François (dir.), *.Lorraine, Bourgogne et Franche-Comté, mille ans d'histoire*, Pont-à-Mousson - Moyenmoutier, Comité d'histoire régionale - Edhisto, 2011, pp. 271-288
- MARICHAL Paul, *Dictionnaire topographique du département des Vosges*, Paris, Imprimerie nationale, 1941
- MAROT Pierre, "L'architecte Jean Betto", *Le Pays Lorrain*, Nancy, éditions du Pays lorrain, 1931, pp. 141-146
- MARTIN Eugène, *Histoire des diocèses de Nancy, Toul et Saint-Dié*, 3 vol., Nancy, A. Crepin-Leblond, 1900-1903
- MARTIN Philippe, *Les chemins du sacré*, Metz, éditions Serpenoise, 1995
- MARTIN Philippe, *Une guerre de Trente Ans en Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1997

- MARTIN Philippe, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1997
- MATHIEU Abel, *Les Vosges sous la Révolution*, Vagney, éditions Gérard Louis, 1988
- MAULINI Marcel, *Le ban d'Etival dans les Vosges, Etude archéologique de la préhistoire à la Renaissance*, Vesoul, imprimerie Marcel Bon, 1961
- MICHAUX Gérard, "Réseaux d'abbayes aux XVII^e et XVIII^e siècles", *Monuments Historiques n° 141*, 1985, pp. 20- 27
- MICHAUX Gérard, "Les bibliothèques de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine au XVIII^e siècle", *Patrimoine et culture en Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1980, pp. 465-482
- MICHAUX Gérard, "Les abbayes bénédictines de la Lorraine du Nord à la fin de l'Ancien Régime, étude du temporel", *Congrès national des sociétés savantes 10-15 avril 1978 ; Nancy, Metz*. Paris, éditions du CTHS, 1978, pp. 9-23
- MICHAUX Gérard, "La vie intellectuelle dans la congrégation de Saint-Vanne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, *Sous la règle de Saint-Benoît, structures monastiques et sociétés en France du Moyen Age à l'époque moderne*, abbaye bénédictine Sainte-Marie de Paris, 23-24 octobre 1980, Genève-Paris, Droz-Champion, coll. Hautes études médiévales et modernes n°47, 1982, pp. 325-400
- MICHAUX Gérard, *La congrégation bénédictine de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe de la commission des réguliers à la suppression des ordres religieux (1766-1790)*, thèse de troisième cycle, université Nancy 2, 1979
- MICHEL Louis-Antoine, *Biographie historique et généalogique des hommes marquans de l'ancienne province de Lorraine*, Nancy, imp. Hissette, 1829
- MURATORI-PHILIP Anne, *Le Roi Stanislas*, Paris, Fayard, 2000
- NOËL Maurice, "Le palais épiscopal de Toul", *Le Pays Lorrain*, Nancy, SHAL, 1967, n°3, pp. 92-121
- OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique du Val de Saint-Dié*, Saint-Dié, Freisz, 1934
- OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique de la principauté de Salm, des abbayes de Senones et Moyennoutier*, Saint-Dié, Thouvenin, 1951

- OSTROWSKI Jean, *L'œuvre architecturale du roi Stanislas en Lorraine (1737-1751)*, Nancy, Université de Nancy, 1972
- Pietà de Lorraine, autour de Georges de La Tour*, catalogue de l'exposition éponyme, Vic-sur-Seille en 1996, Metz, éditions Serpenoise, 1996
- PARISSE Michel, (dir.), *Histoire de Lorraine*, Toulouse, Edouard Privat éditeur, 1977
- PARISSE Michel - GABER Stéphane, CANINI Gérard, *Grandes dates de l'histoire lorraine*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1982
- PARISSE Michel, *La Lorraine monastique*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1981
- PARMENTIER Damien, *Abbayes des Vosges, quinze siècles d'histoire*, Metz-Strasbourg, éditions Serpenoise – La Nuée bleue, 2012
- PETITDEMANGE André, *Senones, Moyenmoutier, Etival, pays d'abbayes en Lorraine*, Senones, Office de Tourisme du Pays des Abbayes, 2007
- Prémontrés en Lorraine (Les)*, actes du colloque de Pont-à-Mousson, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1998
- PUPIL François, *Recherches sur les architectes de Nancy de la mort de Héré à la veille de la Révolution*, Thèse de doctorat, Université de Nancy, 1968
- RECHINIAC Isabelle, "Architecte au début du XVIII^e siècle en Lorraine, un métier à multiples facettes. L'exemple de Jean-Nicolas Jennesson (1686-1755)", *Annales de l'Est*, 2007-2, Nancy, Association d'Historiens de l'Est, 2007, pp; 211-226
- RON SIN Albert, *Saint-Dié-des-Vosges, 669-1969*, Nancy, Publicités modernes, 1969
- ROUSSEL Eugène, "L'érection de l'évêché de Saint-Dié au XVIII^e siècle", *BSPV*, 53^e année, Saint-Dié, imp. C. Cuny, 1932, pp. 55-99
- Saint-Mihiel, journées d'Etudes meusiennes*, 6-7 octobre 1973, Nancy, Annales de l'Est, 1974
- SAVE Gaston, "Jean Pèlerin, le Viateur, chanoine de Saint-Dié, de Nancy et de Toul, auteur de la perspective artistique de 1505", *BSPV*, 22^e année, 1896-1897, Saint-Dié, imp. Humbert, 1897, pp. 265-355
- SESMAT Pierre, "L'église des prémontrés de Pont-à-Mousson, sa place dans l'histoire de l'architecture religieuse lorraine", *Le Pays Lorrain*, 1978, n°4, pp. 147-161

- SIMONIN Pierre, "La cathédrale de Nancy, Jules Hardouin-Mansart et la genèse d'une grande église classique" *Le Pays Lorrain*, 1970, n°3, pp. 103-138
- SIMONIN Pierre, "Saint-Dié : la façade de la cathédrale et les églises vénitiennes de Palladio", *Le Pays lorrain*, 2002, n°2, pp. 122-124
- SIMONIN Pierre - TAVENEAUX René, *Eglises, chapelles, maisons religieuses de Nancy à l'aube de la Révolution*, Paris, éditions Messene, 2000
- SOUPLET Maxime, *Abbaye Saint-Vanne de Verdun, Journées vannistes, 5-6 octobre 1968*, Verdun, 1968
- TASSIN Raphaël, *Les églises de la prévôté de Bruyères, réfections et reconstructions (1661-1789)*, Langres, éditions Dominique Guéniot, 2010
- TAVENEAUX René (dir), "La vie religieuse", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy - Metz, Presses Universitaires de Nancy - éditions Serpenoise, 1988
- TAVENEAUX René (dir) "La vie intellectuelle", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy - Metz, Presses Universitaires de Nancy - éditions Serpenoise, 1988
- TAVENEAUX René, *Le jansénisme en Lorraine (1640-1789)*, Paris, Vrin, 1960
- TAVENEAUX René (études réunies par), *Saint Pierre Fourier en son temps*, actes du colloque de Mirecourt, 13-14 avril 1991, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992
- TAVENEAUX René, *Jansénisme et réforme catholique*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992
- TAVENEAUX René, "Les monastères lorrains à la fin de l'Ancien Régime", *Annales de l'Est*, 1961, n°3, pp. 169-180
- TAVENEAUX René - MICHEL Jean-François, Actes du colloque : *Bénédictins entre Saône et Meuse*, Paris, éditions Messene, 1996
- Textes d'histoire lorraine, du VI^e siècle à nos jours*, Société lorraine des Etudes locales, Nancy, 1933
- THIERY A. D., *Histoire de la ville de Toul et de ses évêques*, 2 vol., Paris - Nancy - Toul, Roret - Grimblot et Raybois - Vve Leclerc, 1841
- TRONQUART Martine, *Lunéville, église Saint-Jacques*, collection Itinéraires du Patrimoine, Inventaire général, 1993

Visages lumineux du catholicisme lorrain au XVIII^e siècle (Les), actes du colloque de l'Institut des Sciences Religieuses, Nancy, Délégation épiscopale aux Affaires culturelles du diocèse de Nancy, 2005

Vitrail en Lorraine du XII^e au XX^e siècle (Le), Inventaire général de Lorraine, Metz - Pont-à-Mousson, éditions Serpenoise - Centre culturel des prémontrés, 1983

VOREAUX Gérard, *Les peintres lorrains du XVIII^e siècle*, Paris, éditions Messene, 1998

Vosgiens célèbres (Les), dictionnaire biographique illustré, Vagney, éditions Gérard Louis, 1990

WIESER Michel et Blanche, *Lorraine, terre d'abbayes*, Villers-les-Nancy, éditions de la Gazette lorraine, coll. Tourisme et patrimoine, 2013

II- Bibliographies spécifiques

1) Les abbayes

a) Moyenmoutier

BARDY Henri, "L'Académie de Moyenmoutier", *BSPV*, 1891-1892, 17^e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1892, pp 312-315

BARDY Henri, "Dom Claude Fleurand et son journal d'observation sur les insectes de Lorraine", *BSPV*, 5^e année, 1879-1880, Saint-Dié, imp. Humbert, 1880, pp. 27-38

BENOÎT Arthur, "Quelques mots sur les abbayes de Moyenmoutier et Senones en 1759", *BSPV*, 6^e année, 1880-1881, Saint-Dié, imp. Humbert, 1881, pp. 40-44

CHAPELIER Charles, "Bibliographie de saint Hydulphe", *BSPV*, 1891-1892, 17^e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1892, pp. 255-262

CHAPELIER Charles, "L'ancienne abbaye de Moyenmoutier", *BSPV*, 1887-1888, 13^e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1888, pp. 221-252

DEBLAYE Jean-François, "Reliques de l'église de Moyenmoutier, description et histoire de l'oratoire Saint-Grégoire et du tombeau de saint Hydulphe à Moyenmoutier", *JSAL*, Nancy, A. Lepage, 1856

FALTRAUER Claude, *L'abbaye de Moyenmoutier, son architecture, son architecte*, mémoire de master d'histoire de l'art sous la direction de Pierre Sesmat, Université Nancy 2, 2007

FALTRAUER Claude, "Les stalles de l'abbaye de Moyenmoutier", *Le Pays lorrain 2009-2*, Nancy, SHL, 2009, pp. 123-128

FARON Jules, *Moyenmoutier à travers les âges et son abbaye*, 1896, rééd. Paris, Res-Universis, 1990

FERRAZINI Désiré, *L'église abbatiale de Moyenmoutier de sa construction à nos jours*, dactylographié, 1941⁵

JEROME Léon, "Histoire de l'abbaye de Moyenmoutier",

BSPV, 23e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1898, pp. 117-320

BSPV, 24e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1899, pp. 175-264

BSPV, 25e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1900, pp. 5-188

BSPV, 27e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1902, pp. 49-144

JEROME Léon, *L'abbaye de Moyenmoutier*, Paris, éditions Lecoffre, 1905

JEROME Léon, "La vie intellectuelle dans une abbaye lorraine aux XVII^e et XVIII^e siècles" *Mémoires de l'Académie Stanislas 1910-1911*, Nancy, Berger-Levrault, 1911, pp. XLVII-LXXXIII

GRASSER Jacques, "Les boiseries de Moyenmoutier", *ASEV*, 1e année, 1983, pp. 72-75

MANGIN François, *Contribution à l'étude de la congrégation de Saint-Vanne et Saint Hydulphe – L'abbaye de Moyenmoutier de 1588 à 1663*, mémoire de DES d'histoire, université de Nancy, non daté

MASSON André, "Deux bibliothèques du XVIII^e siècle de plan exceptionnel : Moyenmoutier et Cambrai", *Bulletin des Bibliothèques de France*, 1964, pp. 277-281

MATTER, "Notice sur les abbayes d'Etival, Moyenmoutier et Senones et trois manuscrits de la bibliothèque de Saint-Dié", *Revue d'Alsace*, Colmar, 1852

PFISTER Charles, "Note sur trois manuscrits provenant de l'abbaye de Moyenmoutier", *JSAL*, 39^e année, Nancy, Crépin-Leblond, 1890, pp. 158-166

⁵ Conservé aux Archives paroissiales de Moyenmoutier

POIROT Théodore, "Le dernier abbé de Moyenmoutier", *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, Saint-Dié, 1891, pp. 873-877

SCHNEIDER Michel, *Raon l'Etape des origines au XVIII^e siècle*, Raon l'Etape, Kruch éditeur, 1990

THERY J., *Le libellus des successeurs de saint Hydulphe*, mémoire de maîtrise sous la direction de Michel Parisse, Paris I, 1994

THIRION Jacques, "Art et culture dans une abbaye lorraine aux XVII^e et XVIII^e siècles - les stalles de Moyenmoutier" *Études sur l'Ancienne France offertes à Michel Antoine*, Textes réunis par Bernard Barbiche et Yves-Marie Bercé, Mémoires et documents de l'École des Chartes, n° 69, Paris, 2003, pp. 433-455

VERNIER Lucien, *Moyenmoutier en Vosges, d'hier à aujourd'hui*, Raon l'Etape, imprimerie Fetzer, 1991

VERNIER Lucien, "La bibliothèque de Moyenmoutier de la constitution de son fonds à sa dispersion", *BSPV*, 87^e année, volume LXV, 1961, pp. 5-30

VERNIER Lucien, "Les dernières heures de l'abbaye de Moyenmoutier", *BSPV*, 82^e année, volume LX, 1956, pp. 52-93

b) Saint-Mihiel

BERNARD Henri, "Saint-Mihiel", *Revue lorraine illustrée*, Nancy, imprimerie des Arts graphiques, 1932

BONNABELLE Claude, "Saint-Mihiel, son abbaye, ses dépendances et aperçu sur le canton", *MSLSA de Bar-le-Duc*, Bar-Duc, Constant-Laguerre, 1890

CAZIN Noëlle - HENRYOT Fabienne - MARTIN Philippe - VAST Brigitte, *Les trésors de la bibliothèque de Saint-Mihiel*, Haroué, Gérard Louis, 2013

CHAVANNE Maxime, *Saint-Mihiel, vieux papiers et vieux souvenirs*, Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1908

CAZIN Noëlle - MARTIN Philippe (dir.) *Autour de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe, l'idée de réforme religieuse en Lorraine*, Journées d'études meusiennes Verdun-Saint-Mihiel 2004, Bar-le-Duc, Société des Lettres, Sciences et Arts, 2006

- DEVILLE Jean, *Saint-Mihiel, d'une église à l'autre*, Lyon, imprimerie Lescuyer, 1972
- DEVILLE Jean, *Saint-Mihiel en Barrois*, Metz, compte d'auteur, 2^e édition 1995
- DUMONT Charles, *Histoire de la ville de Saint-Mihiel*, 4 vol., Nancy, 1860-1862
- DUMOLIN Maurice, "Saint-Mihiel, l'église Saint-Michel", *Congrès archéologique de 1933 Nancy Verdun*, Paris, Picard, 1934
- GERMAIN Léon, *Guillaume de Marcellat, prieur de Saint-Thiébaud de Saint-Mihiel*, Nancy, Crépin-Leblond, 1887
- GERMAIN Léon, "Monuments funéraires de l'église Saint-Michel de Saint-Mihiel", *MSSA*, Bar-le-Duc, SLSA, 1886, pp. 1 -121
- LESORT André, *Chronique et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel*, Paris, 1909-12, (Mettensia VI)
- LIPS Elisabeth, *Saint-Mihiel, ancienne abbaye bénédictine, étude historique à partir des sources d'archives*, DRAC Lorraine
- MARTIN Philippe - CAZIN Noëlle, *Le voyage de dom Loupvent : un lorrain en Terre Sainte en 1531, actes des XXVIII^e journées d'études meusiennes, Saint-Mihiel, 7-8 octobre 2000*, Nancy - Bar-le-Duc, Annales de l'Est - SLSA, 2001
- SESMAT Pierre, "L'église abbatiale de Saint-Mihiel : une architecture réformée", *Autour de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, l'idée de réforme religieuse en Lorraine*, Journées d'études meusiennes Verdun - Saint-Mihiel 2004, Bar-le-Duc, SLSA, 2006, pp. 149-166
- TAVENAUX René, "Un bénédictin cartésien, dom Henri Hennezon, abbé de Saint-Mihiel, confesseur du cardinal de Retz", *Lotharingia*, T. VII, 1997, pp. 315-329

c) Longeville les Saint-Avold

- Collectif, *Actes des Journées d'études mosellanes IX*, Longeville-lès-Saint-Avold, 17-18 octobre 1988 in *Les cahiers lorrains*, 1988-4, Metz, SHAL, 1988
- GAUTHIER Nancy, "La fondation de l'abbaye de Longeville-les-Saint-Avold", *Les cahiers lorrains* 1988-4, Metz, SHAL, 1988, pp. 369-378

HAMMAN A.-G., "La renaissance de l'abbaye, témoignage sur la vie franciscaine à Longeville-lès-Saint-Avold en 1928", *Les Cahiers lorrains 1988-4*, Metz, SHAL, 1988, pp. 397-403

LETELLIER Magali, *Le temporel de l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold au XVIII^e siècle*, mémoire de maîtrise, Metz, 1998

TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Le temporel de l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold", *ASHAL*, 1977-3, pp. 73-94

d) Saint-Avold

AUGUSTE Jules, "La bibliothèque de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Avold", *ASHAL*, 47^e année, tome XLIII, Metz, imprimerie Paul Even, 1934, pp. 425-437

BECKER Bernard, *Histoire de Saint-Avold*, Saint-Avold, CES Crusem

BRONDER Philippe, *Histoire de Saint-Avold*, Metz, 1868, rééd Le Livre d'Histoire, 1990

ECKER Jean-Claude - MAURER Roger, *Saint-Avold, cité d'art ?*, 2 vol., Boulay, imprimerie Léon Louis, 1976 et 1977

EISELE Marie-Thérèse, "Arthur Schouler et les vitraux de l'ancienne église abbatiale Saint-Nabord", *Cahier du Pays naborien n° 18*, Saint-Avold, SHPN, 2004, pp.29-50

FABBRI Jacques, *Etude historique de l'abbatiale Saint-Nabord*, Metz, 1999

FALTRAUER Claude, *L'abbaye de Saint-Avold dans le panorama architectural de son temps*, prix Adrienne Thomas de la ville de Saint-Avold

FLAUSS Pascal, "Les correspondants de Saint-Avold", *Dom Calmet, un itinéraire intellectuel*, MARTIN Philippe - HENRYOT Fabienne (dir.), Paris, Riveneuve éditions, 2008, pp. 257-267

FLAUSS Pascal - MARTIN Philippe, "A la croisée des temps anciens et nouveaux, Saint-Avold en 1788-1789", *Les Cahiers lorrains*, octobre 1989, pp. 179-196

FLAUSS Pascal - PICHLER André, "Saint Nicolas à Saint-Avold" *Cahier du Pays naborien n° 18*, Saint-Avold, SHPN, 2004, pp. 17-20

- HIEGEL Charles - JACOPS Marie-France, "De Sierck à Saint-Avold, une dynastie de menuisiers et de sculpteurs, les Melling", *Les cahiers lorrains*, 2002 -3 , Metz, SHAL, 2002, pp. 255-282
- JACOPS Marie-France - MANIENSUA Danuta, *Les cantons de Freyming-Merlebach et Saint-Avold*, coll. Images du patrimoine, Metz, Service régional de l'inventaire – éditions Serpenoise, 1983
- KERN René, "Restauration et dotation sous le ministère de l'archiprêtre Nicolas Dicop de 1906 à 1929", *Les cahiers naboriens n°7*, Saint-Avold, SHAL, section de Saint-Avold, 1993, pp. 107-125
- METZER Denis, "Livres, bibliothèques et lecture à Saint-Avold au XVIII^e siècle", *MANM*, Metz, 1999, pp. 89-111
- MEYER Albert, *Saint-Avold, contribution à son histoire*, Saint-Avold, SHPN 1997
- MICHAUX Gérard, "L'abbaye de Saint-Avold au siècle des lumières", *Les Cahiers lorrains : Actes des Journées d'études mosellanes (12-13 octobre 1996 ; Saint-Avold)*; septembre 1997, n° 3, pp. 189-203
- PIROT Jean-Henri, "La révolte de mai 1789 à Saint-Avold", *Les cahiers naboriens*, n° 17, Saint-Avold, SHPN, 2003, pp. 54-62
- PICHLER André, "Des monuments médiévaux dans le ressort de l'abbaye de Saint-Avold", *Le Cahier du Pays naborien n° 23*, SHPN, 2009, pp. 76-88
- SCHNEIDER Denis, *Saint-Avold aux XVIII^e et XIX^e siècles (1680/90 à 1870/90) croissance et stagnation d'une petite ville aux confins germaniques*, thèse de doctorat, Université de Metz, 1998
- TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "La reconstruction de l'église abbatiale de Saint-Avold (1755-1769)", *Le Pays lorrain*, 1975-1, Nancy, Société d'Archéologie lorraine et du Musée historique lorrain, 1975, pp. 39-43
- TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "L'abbaye bénédictine de Saint-Avold sous l'abbatit d'Henri-Ignace Chaumont de La Galaizière (1763-1771)", *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine*, tome LXXIX, Metz, SHAL, 1979, pp. 115-127

TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Deux abbayes lorraines à la veille de la Révolution, Bouzonville et Saint-Avold, 1784-1788", *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, CXLVII^e année, Ve série, tome XI, 1965-1966, Metz, éditions Le Lorrain, 1968, pp. 65-83

TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Manuscrits de l'abbaye de Saint-Avold", *Saint-Chrodegang*, Metz, Le Lorrain, 1967, pp. 183-201

VOLTZ Eugène, "L'église abbatiale de Saint-Avold", *Les Cahiers lorrains*, 1982-1, Metz, SHAL, 1982, pp. 23-39

e) Nancy

LIONNOIS Jean-Jacques, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788*, 3 vol., Nancy, Hæner, 1811

PFISTER Christian, "Le prieuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Léopold de Nancy", *BSAL*, Nancy, SAL, 1908, pp. 85-92, 106-112 et 124-136

PFISTER Christian, *Histoire de Nancy*, 3 vol., Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1902

f) Toul, Saint-Mansuy

BENOIT Arthur, "Notes sur les deux derniers abbés commendataires de l'abbaye Saint-Mansuy de Toul", *JSAL*, 22^e année, 1872, Nancy, Crépin-Leblond, 1872, pp. 70-72

GUILLAUME Pierre-Etienne, "Notice sur l'abbaye de Saint-Manui-lès-Toul", *MSAL*, 3^e série, VII^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1879, pp. 5-52

SCHAEFFER Michèle, "Les abbayes Saint-Evre et Saint-Mansuy aux X^e et XI^e siècles", *Etudes toulaises*, n^o 27, Toul, Institut de Recherche régionale de Nancy 2 - Cercle d'Etudes Locales du Toulais, 1982, pp. 55-63

VANSON Charles-Victor, *La crypte de Saint-Mansuy. Notice historique et archéologique*, Nancy, Vagner, 1885

g) Toul, Saint-Epvre

Chronique de Frédégaire, MGH SRM 2, p. 147, édition et traduction par O. Devillers et J Meyers, Brepols, 2001

FAWRIER, Robert, "La bibliothèque et le trésor et la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Evre-lès-Toul à la fin du XI^e siècle d'après la manuscrit 10 292 de Munich", *MSAL* Nancy, SAL, 1911, pp. 123-156

LIEGER-MARGUET-GUILLAUME, "Sépultures mérovingiennes de l'abbaye Saint-Epvre de Toul", *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 1984, n° 3-4, pp. 301-317

ROZE Francine, "L'abbaye Saint-Evre de Toul au haut moyen âge", *Le Pays lorrain*, 1981-1, Nancy, 1981, pp. 73-83

SCHAEFFER Michèle, "Les abbayes Saint-Evre et Saint-Mansuy aux X^e et XI^e siècles", *Etudes toulouses*, n° 27, Toul, Institut de Recherche régionale de Nancy 2 - Cercle d'Etudes Locales du Toulous, 1982, pp. 55-63

h) Bouzonville

BASTIEN Alain, *L'ancienne abbatale Sainte-Croix, église paroissiale de Bouzonville, Moselle*, Mémoire de maîtrise, Université Nancy 2, Nancy, 1994

BENOIT Arthur, " Les derniers jours de l'abbaye de Bouzonville (1790) ", *MAIM*, XXV^e année, 1895-1896, Metz, N. Houpert, 1897

BOULANGE Georges, " Les sépultures Lorraines de Bouzonville, l'abbaye Sainte-Croix de Bouzonville ", *Austrasie*, 3^e vol., Metz, 1855

DICOP Nicolas, *Bouzonville et son abbaye, la belle histoire d'une abbaye lorraine*, Metz, éditions, Le Lorrain, 1978

MICHAUX Gérard, "La vie quotidienne à l'abbaye de Bouzonville aux XVII^e et XVIII^e siècles", *Les Cahiers lorrains*, 2^e et 3^e trimestres 1984, Metz, SHAL, 1984, pp. 189-201

TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Deux abbayes bénédictines lorraines à la veille de la Révolution, Bouzonville et Saint-Avold, 1784-1788", *MANM*, CXLVII^e année, V^e série, tome XI, 1965-1966, Metz, édition Le Lorrain, 1968, pp. 65-83

VOLTZ Eugène, "L'église Sainte-Croix de Bouzonville", *Les Cahiers lorrains*, 2^e et 3^e trimestres 1984, Metz, SHAL, 1984, pp. 167-188

i) Senones

BAUMONT Georges, "La relation du voyage de dom Fangé à Vienne", *BSAL* 2^e série, tome XVII^e, volume 66, Nancy, SAL, 1922, pp. 41-60

CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, publiée par DINAGO François, Saint-Dié, L. Humbert, 1880

CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, publiée dans *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges*, tomes V et VI, Epinal, Vve Collot, 1879

CHIPON Léone, "Le cabinet de curiosité de l'abbaye de Senones", *L'essor*, Schirmeck, septembre 2001, n° 191, pp. 2-8

CHIPON Léone, "Dom Fangé", *L'essor*, Schirmeck, septembre 1999, n° 184, pp. 23-24

FISCHER Gérard et Marie-Thérèse, "Les abbés de Senones et les fêtes chômées au XVIII^e siècle", *L'essor*, Schirmeck, septembre 1984, n° 124, pp. 8-11

FOURNIER Alban, "La fondation de Senones et le fondateur", *AE*, 8^e année, Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1894, pp. 417-424

GERARD Aurélie, *Dom Augustin Calmet et l'abbaye de Senones, un milieu littéraire*, Langres, éditions Dominique Guéniot, 2012

Histoire des Terres de Salm (actes des journées d'études 16-17 septembre 1994, Senones-Saint-Dié), Saint-Dié, Société philomatique vosgienne, 1994

MAGGIOLO Louis, *Eloge historique de dom Calmet*, Nancy, Grimblot Th.- Raybois impr, 1839

PELINGRE Auguste, "Monographie communale de Senones", *ASEV*, Epinal - Paris, E. Busy - Aug. Goin, 1889, pp. 183-237

PERNOT Michel, "Le temporel de l'abbaye de Senones", *BSEL*, 1979, nouvelle série, n° 46, 1973-2, Nancy, SEL, 1973, pp. 17-29

PETITDEMANGE André, *Senones, Moyenmoutier, Etival, Pays d'abbayes en Lorraine*, Senones, Office de tourisme du Pays des Abbayes, 2007

SEILLIERE Frédéric, *Rapport présenté à la commission du monument de dom Calmet*, Saint-Dié, L. Humbert, 1873

SEILLIERE Frédéric, *Documents pouvant servir à l'histoire de la Principauté de Salm et de sa capitale Senones*, Colmar, J.-P. Gyss, 2e édition, 1982

TAVENEAUX René, "Un projet de retraite de Pasquier Quesnel à Senones (1716-1717)", *Annales de l'Est*, 1962-2, 5^e série, 15^e année, Nancy, Berger-Levrault, 1962, pp. 107-126

j) Munster

BOBENRIETER Gérard, *L'histoire d'une histoire, 1704-2004, tricentenaire de l'Histoire de l'abbaye de Munster écrite par dom Augustin Calmet*, Munster, 2004

CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Munster suivie de remarques sur les premiers évêques de Strasbourg et sur la fondation de l'abbaye de Munster, avec un nouveau catalogue de tous ses abbez.*, textes inédits annotés et publiés avec une préface par F. DINAGO, Colmar, Lorber-Jung, 1882

INGOLD Auguste-Marie-Pierre, *L'Abbaye de Munster au val Saint-Grégoire*, Strasbourg; Paris Imprimerie Strasbourgeoise, 1898

LESER Gérard, *Repères pour une histoire du val et de la ville de Munster*, 1988

SCHMITT Robert, "Treize siècles d'histoire : Munster au val Saint-Grégoire", *Saison d'Alsace n° 70*, 1979, pp. 15-24 ou plaquette, 1973

2) Les prieurés

a) Flavigny

DEDENON Alphonse, *Histoire du prieuré bénédictin de Flavigny-sur-Moselle*, Nancy, imp; Wagner, 1936

GUILLAUME Pierre-Etienne, "Notice sur le prieuré de Flavigny-sur-Moselle et sur quelques personnages qui l'ont illustré", *MSAL*, 3^e série, V^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1877, pp. 223-328

Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Eustase (966-12924) par les religieuses de la communauté, Nancy, société d'impressions typographiques, 1924

b) Saint-Nicolas-de-Port

Association Connaissance et Renaissance de la basilique, *La basilique de Saint-Nicolas en Lorraine*, Saint-Nicolas, 1979

BADEL Emile, "Simon Moycet et l'église de Saint-Nicolas", *MSAL*, Nancy, Crépin-Leblond, 1889, pp. 86-140

MAISSE Odile, "Le témoignage des fidèles : les récits de miracle de Saint-Nicolas-de-Port au début du XVII^e siècle", *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, tome LXXV, n° 194, janvier-juin 1989, Paris, Société d'histoire religieuse de la France, 1989, pp. 177-185

MAZERAND Michel, *Une ville lorraine chargée d'histoire, Saint-Nicolas-de-Port*, Saint-Nicolas-de-Port, association Connaissance et renaissance de la basilique, 1985

WAGNER Anne, "Le prieuré de Saint-Nicolas-de-Port (XI^e-XIV^e siècles)", *Actes du symposium de juin 1985*, diffusés par l'association Connaissance et Renaissance de la Basilique, 1986, pp. 27-31

c) Lay Saint-Christophe

CALMET Augustin, *Histoire du prieuré de Lay* publiée par LEPAGE Henri, Nancy, Wiener, 1863

d) Le Saint-Mont

BERGEROT Victor-Augustin, *Remiremont pendant la Révolution*, 1901

Le Saint-Mont, lieu sacré de la montagne vosgienne, bulletin de la société d'histoire locale de Remiremont et sa région, n°7, Remiremont, 1985

DURAND Georges, *Souvenirs du Saint-Mont*, Remiremont, H. Haut, 1940

HEILI Pierre, *Anne-Charlotte de Lorraine (1714-1773), abbesse de Remiremont et de Mons, une princesse européenne au siècle des Lumières*, Remiremont, Société d'histoire locale et Gérard Louis éditeur, 1996

KLIPFEL Michel, *Le Saint-Mont au XVII^e siècle*, mémoire de maîtrise, Nancy, 1969

KRAEMER Charles, *Aux origines de Remiremont, le Saint-Mont, guide historique et archéologique du Saint-Mont et de ses environs*, Epinal, GRAHV, 1991

KRAEMER Charles, "Le Saint-Mont : un lieu d'inhumations privilégiées dans les Vosges du Sud du VII^e au XVIII^e siècle, approche historique et archéologique", *ASEV*, nouvelle série, n° 9, années 1995-1997, Epinal, SEV, 1997, pp. 29-42

MATHIEU Abel, *Histoire du Saint-Mont*, Dommartin-les-Remiremont, compte d'auteur, 1971

PARISSE Michel (dir.), *Remiremont, l'abbaye et la ville*, actes de journées d'études vosgiennes, Remiremont, 17-20 avril 1980, Nancy, Presses universitaires, 1980

RENAULT Joseph-Louis, *Histoire abrégée du Saint-Mont*, Remiremont, Leduc, 1867 (publié par E. de Vacca)

e) Commercy

CROIX Charles, "L'enseignement à Commercy de 1750 aux premières années du XIX^e siècle", *Le Pays lorrain*, 1930-10, Nancy, Crépin-Leblond, 1930, pp. 557-572

CROIX Charles, "L'ancien prieuré de bénédictins de Notre-Dame-de-Breuil", *Le Pays lorrain* 1931-11-12, Nancy, Crépin-Leblond, 1931, pp. 598-603

DUMONT Charles-Emmanuel, *Histoire de Commercy*, 3 vol., Bar-le-Duc Numa-Rolin, 1843

MEDARD Roger, *La paroisse de Commercy et l'église Saint-Pantaléon*, Bar-le-Duc, imprimerie du Barrois, 1986,

PICART Jean, *Mémoire des choses les plus mémorables du prieuré de Breuil*, rééd Nîmes, Lacour-Rédivia, 2005

ROUSSEL François - GUILLAUME F., *Commercy*, collection Images du patrimoine, Nancy, Inventaire de Lorraine

f) Morizécourt

DUBOIS Jules, *Martigny-les-Bains et ses environs*, Bar-le-Duc, Comte-Jacquet, 1900

TAVENEAUX René – MICHEL Jean-François, *Bénédictins entre Saône et Meuse*, Paris, éditions Messene, 1996

g) Châtenois

CHANTEAU Francis de, *Anciennes sépultures de l'église du prieuré de Saint-Pierre à Châtenois*, Nancy, Crépin-Leblond, 1880

GUYON Catherine, "Le prieuré Saint-Pierre de Châtenois au moyen âge", dans ROTHOT Jean-Paul - HUSSON Jean-Pierre (dir.), *Pays de Châtenois, la ruralité dans la plaine des Vosges*, actes des journées d'études vosgiennes, 27-29 octobre 2006, Epinal, Société d'Emulation des Vosges, 2007, pp. 131-157

STAHL Charles, "Histoire et vie du prieuré de Châtenois", *Bulletin municipal de Châtenois*, Vittel, 1996

h) Le Ménil

BRICQUEL Paul - HATTON abbé, "La religion à Lunéville pendant la grande révolution", *Le Pays Lorrain 1924-1*, Nancy, Crépin Leblond, 1924, pp. 12-24

ABREVIATIONS

Arch. nat.	Archives nationales - CARAN
Arch. dép.	Archives départementales
Arch. mun.	Archives municipales
Bibl. mun.	Bibliothèque municipale
Bibl. dioc.	Bibliothèque diocésaine
AE	Annales de l'Est
ASEV	Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges
ASHAL	Annuaire de la Société d'archéologie lorraine
ASHVVM	Annuaire de la Société d'histoire du val et de la ville de Munster
BSAL	Bulletin de la Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorraine
BSEL	Bulletin de la Société des études locales
BSPV	Bulletin de la Société philomatique vosgienne
LCL	Les Cahiers lorrains
LPL	Le Pays lorrain
MAIM	Mémoire de l'Académie impériale de Metz
MANM	Mémoire de l'Académie nationale de Metz
MAS	Mémoire de l'Académie Stanislas
MSAL	Mémoire de la Société d'archéologie lorraine
SALMH	Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain
MSLSA	Mémoire de la Société des Lettres, Sciences et Art de Meuse
SHAL	Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Lorraine
SHPN	Bulletin de la Société d'histoire du Pays naborien

Environnement créé, l'architecture ne laisse pas indifférent. Quelles que soient les options retenues et les goûts de chacun, elle dépasse en fait tout a priori car elle remplit un double rôle : le premier, très prosaïque et matériel, de cadre de vie avec toutes les fonctionnalités qu'il est possible d'y attendre mais aussi lieu d'affirmation d'un pouvoir et aussi lieu d'exercice d'un culte. Ce pouvoir peut être lu à différents niveaux, de la belle demeure aux édifices publics. La III^e république laïque s'affirme notamment dans ses bâtiments publics et tout spécialement ses écoles - dans les plus petites communes, les mairies-écoles. La devise républicaine s'y affiche et la volonté d'éducation y est clairement énoncée. Les grands régimes autoritaires du XX^e siècle vont aussi développer une architecture spécifique dans laquelle se ressent un certain état d'esprit. Les architectures fascistes italiennes ou allemandes, l'architecture russe des années 1930, puisent au répertoire général de l'architecture et du décor architectural de leur temps et savent parfois aussi conserver un lien avec l'architecture d'un passé glorifié et réinterprété. Néanmoins, chacun de ces styles se reconnaît par ses caractéristiques dont la première est sûrement le goût du colossal. L'architecture est certes celle qui se construit mais il y a aussi celle qui doit disparaître. Le développement de la Chine sacrifie aux édifices contemporains des quartiers historiques entiers alors que les églises de Russie ont été détruites par le régime soviétique. Néanmoins, lorsque le tourisme se développe ou que le régime politique change, des retours en arrière s'opèrent et les édifices religieux emblématiques renaissent tant en Chine qu'en Russie. L'architecture, notamment celle

chargée d'un sens symbolique, constitue bien un témoin des évolutions d'une société. Tous ces rapports à l'architecture prennent une dimension particulière lorsqu'il s'agit de l'architecture religieuse car le lieu matériel se double alors d'une charge spirituelle et quelque part affective pour les croyants. Dans la tradition chrétienne, les églises occupent une place toute particulière en la matière. Elles changent dans leur forme et dans leur aménagement en fonction de l'évolution de la pensée chrétienne mais aussi de la société. L'histoire de l'art le rappelle et l'architecture contemporaine y participe. Les changements de la société entraînent des mouvements de populations et des mutations dans la composition de celle-ci. Les diocèses sont aujourd'hui confrontés à des choix pastoraux et doivent s'engager sur l'avenir des églises qui leur appartiennent ou leur sont affectées. Et pourtant, l'architecture religieuse est bien vivante. De nouveaux édifices s'élèvent, des lieux anciens sont aménagés pour répondre aux besoins de la liturgie d'aujourd'hui, des formes nouvelles pour les églises et les œuvres et mobiliers qui les habitent, naissent, parfois même dues à des personnes non croyantes. Ce dialogue entre l'Eglise et la société, l'adaptation des édifices n'est pas une nouveauté. A chaque grande évolution de la société, l'Eglise a dû s'adapter notamment par le moyen de réformes liturgiques - sommet de l'iceberg visible par le plus grand nombre - mais aussi de manière plus fondamentale, plus spirituelle. Si la réforme liturgique souhaitée par le concile Vatican II est toujours au cœur de certains débats, elle a un précédent tout aussi marquant, la réforme liturgique voulue par le concile de Trente. Véritable révolution dans l'Eglise, ce concile répond aux préoccupations des catholiques dans un monde qui vient de prendre d'autres dimensions matérielles avec la découverte du Nouveau Monde, sociétales avec le développement de l'imprimerie, religieuses avec les réformes protestantes, historiques avec une certaine redécouverte de l'Antiquité. Dans ce bouillonnement, l'Eglise s'adapte et se dote d'un nouveau visage, d'une nouvelle organisation. Parmi les évolutions introduites par le concile de Trente, figure la refondation des ordres religieux qui sont incités à s'organiser en congrégations. Y figure aussi l'invitation à traduire dans l'architecture et le décor des églises, l'expression de la foi catholique réaffirmée. Tout cela induit de nouvelles formes architecturales ou, pour le moins, de nouveaux aménagements liturgiques qui s'accompagnent aussi dans le cas des ordres religieux, d'une réorganisation spatiale des monastères. Inscrit dans la grande histoire de l'Eglise et de l'Occident, l'ordre bénédictin en traverse les périodes heureuses et douloureuses et se doit de s'adapter aux conditions temporelles. Ce souci a été bien réel à la suite du concile de Trente qui bouleverse profondément les habitudes ecclésiales de son temps. L'architecture et le mobilier

religieux sont repensés en totalité et les édifices sont conçus selon un schéma nouveau, guidés par une foi renouvelée et en butte aux contestations de plus en plus fréquentes.

C'est aussi dans notre sujet, de s'éloigner d'un présupposé dû grandement au fait de vouloir tout classer : "l'art religieux est médiéval ; l'art profane est renaissant ou moderne. Le premier est compris dépouillé de toutes les polychromies et des encombrements d'objets hétéroclites qui supportaient les dévotions et les curiosités d'antan. On ne dira jamais assez combien l'admirable collection du Zodiaque est responsable de cette vision réductrice du moyen âge pour avoir montré des sanctuaires vides"⁶. Et depuis le moyen âge, deux autres grandes vagues iconoclastes sont passées : celle de la Révolution française et le retour à la simplicité voulu par la réforme liturgique issue du concile Vatican II qui a conduit, dans une trop grande précipitation, à la perte de nombreux objets et décors. Appréhender aujourd'hui cette architecture religieuse régulièrement qualifiée de style caserne, dont les églises ont été détruites ou malmenées, se révèle exotique car ce sujet n'apparaît pas non plus comme une priorité dans l'étude de la vie religieuse, pourtant si riche, de l'époque moderne alors que les clichés sur une vie régulière relâchée perdurent.

Pour prendre un langage militaire qui convient bien à ce souci de réforme alors nécessaire, les ordres religieux sont autant de divisions, sur lesquelles l'Eglise a besoin de s'appuyer. Comme dans les corps d'armée, ils ont chacun leurs spécificités qui, d'ailleurs, peuvent varier assez sensiblement selon leur territoire d'implantation. Ainsi, dans ce que le professeur Taveneaux a défini comme une dorsale catholique, la Lorraine tient une place particulière : par son histoire déjà, par son emplacement dans l'échiquier européen d'alors et par la forte présence d'une Eglise soutenue par les souverains. Citadelle de la foi, chaque monastère se doit de faire face aux réalités du monde qui l'entoure. Agités par les grands courants de pensées qui traversent ces siècles auxquels notre société doit beaucoup, les monastères sont aussi soumis à une réforme en profondeur tout en restant parties prenantes de la vie ecclésiale.

Dans le paysage religieux d'alors, la Lorraine se démarque aussi par la volonté forte d'appliquer les réformes tridentines. Pleinement intégrée à l'axe catholique allant de l'Italie à la Belgique actuelle en passant par la Savoie, elle est aux limites de l'avancée

⁶ PUPIL François; "L'effervescence artistique de la Lorraine des lumières au service de la foi" dans *Visages lumineux du catholicisme lorrain au XVIII^e siècle*, Nancy, Institut des Sciences religieuses – Délégation épiscopale aux Relations culturelles, 2005, pp. 15-21, ici p. 15

protestante. Par l'engagement d'évêques réformateurs, parties prenantes du concile de Trente, puis celui de la famille ducale de Lorraine, le pays voit éclore en quelques années trois fortes congrégations : l'Antique Observance est rétablie dans l'ordre de Prémontré à partir de Pont-à-Mousson, siège d'une université jésuite, alors que la personnalité de Pierre Fourier cristallise la réforme des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Pour les bénédictins, c'est la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Cette volonté de réforme trouve en Lorraine, un terreau favorable tant la province est une terre d'abbayes. Cette forte empreinte religieuse est visible dès le moyen âge avec plusieurs grandes vagues d'établissements religieux. C'est déjà, après les premières fondations du haut moyen âge, l'arrivée massive des ordres mendiants. La grande famille franciscaine colonise les bourgs et villes de Lorraine, s'aventurant même parfois en pleine campagne. Les chanoines réguliers et séculiers contribuent à leur manière à cette prégnance de la vie religieuse en Lorraine, tout comme la présence forte de couvents de moniales et même dans le sud lorrain, des grands chapitres de dames nobles.

En particulier, le désir de réforme de l'ordre bénédictin se fait jour dès la fin du XVI^e siècle sous l'impulsion du légat, évêque de Metz, Charles de Lorraine. Or il se heurte à un problème de taille, il ne reste alors pas un seul bénédictin en Lorraine qui ait connu la règle dans sa stricte application. Le cardinal légat fait donc venir de Trèves, deux religieux qu'il installe à Nancy dans un prieuré destiné à devenir la "pépinière des nouveaux bénédictins"⁷ mais c'est un échec. Il décide alors de réformer l'abbaye de Saint-Mihiel afin d'en faire le centre d'une nouvelle congrégation. Cependant, là encore, c'est un échec. Ses envoyés sont reçus par les religieux du lieu peu enclins à se laisser troubler dans leur quotidien par le zèle du prélat. C'est alors qu'il songe à l'abbaye Saint-Vanne de Verdun pour y faire vivre les religieux de manière "honnête"⁸. Étudiée, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe l'a été tout comme nombre des maisons la composant mais une approche matérielle de la vie quotidienne de cette congrégation ne l'a pas encore été et c'est ce que nous nous proposons de faire. Par les choix et habitudes - ou non-habitudes - architecturaux, par le choix des décors des églises et des bâtiments abbatiaux eux-mêmes, par la vie quotidienne et ses objets, il est possible d'avoir une nouvelle vision de cette congrégation particulièrement active et présente sur le sol lorrain qui l'a vue naître. Préalablement à cette étude, il convient de dresser un état des lieux des travaux réalisés et des sources disponibles tant sur la congrégation elle-même que sur ses

⁷ DIGOT Auguste, *Histoire de Lorraine*, 6 vol., Nancy, Vagner, 1856, ici tome III, p. 326
⁸ *ibid*, p. 327

voisins bénédictins ou autres. En effet, jésuites et prémontrés ont fait l'objet d'études architecturales globales dans les ouvrages respectifs de Pierre Moisy et de Philippe Bonnet. Pour les bénédictins, les mauristes ont été plus chanceux avec deux études d'ensemble, celle de Monique Bugner sur le cadre de vie des religieux – leurs bâtiments claustraux – et une régionale, en Normandie par Pierre Rostand.

Les vannistes qui essaient en France et dans les Ardennes, se doivent d'être, par leur implantation ancienne et essentiellement rurale, des relais efficaces et sûrs de la réforme tridentine. Par leur présence forte et leur poids dans la société rurale de l'époque, ils ne sont pas sans influence sur les populations, ne serait-ce aussi que comme seigneurs d'Ancien Régime. Ainsi, il apparaît naturel de chercher à comprendre ce que leur architecture et les choix décoratifs de leurs églises et monastères disent d'eux, de la manière dont ils relaient la doctrine de l'Eglise et dont ils se perçoivent eux-mêmes avec le corollaire de l'image contrôlée ou non qu'ils veulent donner d'eux. Leur architecture, témoin d'un pouvoir, d'un état d'esprit, est aussi sûrement la traduction de leurs principes religieux. Par la trace de leurs monuments, de leur cadre de vie, les vannistes montrent ce qui leur paraissait le plus important entre les honneurs du monde et la rigueur doctrinale, entre leur goût des études et la place de la prière dans leur quotidien et il serait possible d'ajouter entre la France envahissante et la Lorraine s'éteignant. Hommes d'époques révolues au quotidien parfois dur, ils se sont engagés au service d'un idéal religieux dont leurs vies et leurs écrits portent le témoignage tant par leur action pastorale malgré les problèmes de leur temps, que dans la pierre. Dans une région à l'histoire riche, les bénédictins de Lorraine ont laissé une trace profonde. Des premiers temps lorsqu'ils défrichaient les monts Vosges jusqu'à la Révolution française, ils ont été présents, parfois proches de populations dont ils sont issus, parfois moins ; parfois très préoccupés par la politique ou par les débats théologiques et parfois sources d'innovations pastorales ; parfois très zélés en religion, parfois très zélés en travail intellectuel. De toute cette richesse de vie d'une congrégation, les bâtiments au-delà des écrits et archives témoignent de l'engagement de ces hommes et de leur vie. Plus même que les livres ou lettres, leur cadre de vie peut être un élément révélateur très intéressant de leur état d'esprit et de leur quotidien dans ce qu'il a de plus matériel et loin de toute considération basée uniquement sur des statistiques qui, si elles ont toute leur utilité, ne permettent pas vraiment de connaître les hommes qui se cachent derrière les chiffres.

Par contre, cette approche présente beaucoup plus de dangers dont le principal est de transposer notre état d'esprit du début du XXI^e siècle dans celui des XVII^e et XVIII^e siècles. Des questions qui se posaient alors, se posent encore parfois aujourd'hui et il est plus facile de réfléchir avec deux siècles supplémentaires d'histoire que selon les critères de l'époque moderne. L'autre grande difficulté est que le quotidien laisse bien souvent peu de traces écrites. Les choix architecturaux, de décors, de mobilier ne sont pas l'objet de grands débats laissant des procès-verbaux de discussions acharnées en chapitre mais ils relèvent plutôt des habitudes, goûts et usages d'une époque, voire d'une personne avec sa propre histoire et ses propres convictions.

I- Etat de la question

Maurice Echapasse a publié une étude très large et générale sur l'architecture de l'ordre bénédictin, dépassant le cadre national⁹. Il est évident qu'avec un cadre géographique et chronologique tel, seules quelques grandes maisons aient retenu son attention. Il est dommage que ce n'ait été le cas d'aucune des maisons vannistes de Lorraine. La seule mention d'une maison lorraine est celle de Moyenmoutier reconstruite par dom Belhomme dans le cadre général de l'architecture mauriste¹⁰. L'absence d'une étude d'ensemble sur celles-ci en est peut-être la cause car certaines abbayes lorraines présentent un intérêt certain à l'instar des abbayes messines ou de Saint-Mihiel. Néanmoins, son ouvrage permet d'avoir un aperçu de l'évolution architecturale des bénédictins dans le temps et l'espace. Les mêmes causes ayant les mêmes effets, de semblables remarques peuvent être faites pour le très bien illustré ouvrage de Germain Bazin sur *Les palais de la foi, le monde des monastères baroques*¹¹, dont le titre montre tout de suite la teneur du propos et le parti pris d'une vision particulière de la religion catholique en butte au protestantisme notamment et teintée d'un ultramontanisme certain et implacable.

Dans un cadre déjà plus réduit, Joan Evans a étudié l'architecture monastique en France à l'époque moderne dans son ouvrage de référence bien que plusieurs erreurs ou

⁹ ECHAPASSE Maurice, *L'architecture bénédictine en Europe*, collection architecture, Paris, éditions des Deux-Mondes, 1963

¹⁰ *ibid.*, p. 59. Lorsque l'auteur présente les travaux de dom de la Tremblaye.

¹¹ BAZIN Germain, *Les palais de la foi, le monde des monastères baroques*, 2 vol., Fribourg – Paris, Office du Livre – éditions Vilo, 1980

lacunes puissent y être décelées. Il est vrai que l'ampleur de la tâche est telle que cela est excusable bien que cet ouvrage demeure la seule vue panoramique sur cette question de l'architecture régulière à l'époque moderne pourtant toujours non traduite en français¹². Louis Hauteœur accorde de nombreuses pages à l'architecture religieuse dans sa monumentale *Histoire de l'architecture classique en France*¹³ qui reste incontournable mais là aussi, se perçoit cet a priori d'une architecture non révélatrice et simple avatar d'une architecture avant tout civile et qui ne saurait être qu'une mise au goût du jour de vieux sanctuaires. Nous terminerons cet état de la recherche en précisant que plusieurs autres ordres religieux ont été étudiés sous l'angle de l'architecture. C'est notamment le cas des jésuites avec l'ouvrage de Pierre Moisy¹⁴ ou de l'ordre de Prémontré avec celui de Philippe Bonnet¹⁵. Dans le premier cas, seules les églises ont été étudiées mais l'apport de l'auteur sur les rapports que les jésuites entretiennent avec l'architecture et surtout les biographies des architectes en font un ouvrage particulièrement intéressant. Dans le second cas, cette ample étude porte sur plus de quatre-vingt-dix maisons de l'ordre de Prémontré. Les grandes lignes de l'architecture de l'ordre y sont complétées par des notices tant sur les bâtiments eux-mêmes que sur les architectes et artistes qui y sont intervenus. Cela en fait un ouvrage incontournable sur ces questions.

L'architecture bénédictine de l'époque moderne, si elle n'a pas été étudiée pour les vannistes lorrains jusqu'alors, l'a été pour d'autres régions ou congrégations. André Rostand a ainsi publié "L'œuvre architecturale des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en Normandie (1616-1789)"¹⁶. Il y présente vingt-cinq maisons. Après une introduction, l'auteur propose une notice sur chaque maison étudiée avant une conclusion où se résument les grandes tendances de l'architecture mauriste en Normandie, conclusion dépassant largement le cadre régional d'ailleurs. D'une visée plus large, Mme Monique Bugner a étudié le *Cadre architectural et vie monastique des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*¹⁷. Dans ce travail d'envergure, l'auteur étudie l'évolution architecturale des bâtiments conventuels, à l'exclusion des églises et hôtels abbatiaux, des

¹² EVANS Joan, *Monastic architecture in France from the Renaissance to the Revolution*, New-York, Hacker Aer Books, 1981

¹³ HAUTECOEUR Louis, *Histoire de l'architecture classique en France*, 8 tomes en 10 vol., Paris, éditions Picard, 1948-1965

¹⁴ MOISY Pierre, *Les églises des Jésuites de l'Ancienne Assistance de France*, 2 vol., Rome, Bibliotheca Institutii Historici, 1958

¹⁵ BONNET Philippe, *Les constructions de l'ordre de Prémontré en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Droz, 1983

¹⁶ *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie XLVII*, Caen, Jouan-Bigot, 1940, pp. 82-223.

¹⁷ Nogent-le-Roi, Jacques Laget – librairie des Arts et métiers éditions, 1984

cent-quatre-vingt-treize maisons mauristes dont trente-six prieurés, réparties sur l'ensemble du pays. Pour elle, les mauristes n'ont pas fait œuvre de recherches particulières en ce qui concerne les grandes lignes architecturales de leurs maisons qui se rapprochent beaucoup de l'architecture civile. Une différence existe entre les mauristes et les vannistes en ce sens que les premiers n'ont pas fondé de couvents alors que les seconds en ont créés quelques-uns. Par contre, elle s'est attachée à essayer de "définir l'attitude de religieux vis-à-vis des constructions déjà existantes"¹⁸. Cependant, elle n'a pas mené une "étude exhaustive des monastères mauristes [...]. Seuls ont été retenus ceux pour lesquels [elle disposait] de documents connus". Mme Bugner constate le peu d'intérêt pour les constructions mauristes de l'époque moderne même si les études sur le même sujet pour la période médiévale sont relativement nombreuses. Certes, les monographies dont presque toutes les abbayes ont été l'objet au cours des XIX^e et début XX^e siècles suppléent le manque. Les églises abbatiales ont, pour leur part, été plus largement étudiées, que ce soit sous forme monographique, de travail universitaire ou encore dans les publications de la Société française d'archéologie. Ce constat peut s'appliquer également aux maisons de la province vanniste de Lorraine. La plupart des couvents ont été l'objet d'au moins une étude historique voire architecturale pour certaines églises, mais les bâtiments modernes y sont presque toujours omis.

Ainsi, par les travaux du professeur Taveneaux et ceux menés à sa suite, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe est mieux connue dans ses aspects humains et économiques. Si son histoire générale reste à écrire, il est un sujet la concernant qui n'a jusqu'alors été traité que de manière indirecte dans ces travaux historiques, c'est celui des rapports que les vannistes entretiennent avec l'architecture de leurs maisons. La congrégation est divisée en trois provinces et notre travail porte uniquement sur celle de Lorraine qui regroupe dix abbayes, deux prieurés-cures et sept prieurés conventuels. D'une importance inégale, ces différentes maisons n'en partagent pas moins la vie de la congrégation et toutes sont l'objet de travaux dans la période qui nous intéresse.

¹⁸ BUGNER Monique, *Cadre architectural et vie monastique des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Nogent-le-Roi, Jacques Laget – librairie des Arts et métiers éditions, 1984, p. 2

II- Les bénédictins et l'architecture

Ordre constructeur et répandu très tôt sur l'ensemble du continent européen, les bénédictins partent d'une simple recommandation de leur fondateur dans sa règle, au chapitre LXVI : "Il faut pour autant que l'on pourra, bâtir les monastères dans une situation commode, où l'on puisse avoir les choses nécessaires comme de l'eau, un moulin, un jardin, une boulangerie et d'autres lieux qui donnent facilité pour exercer des arts et des métiers différents, afin que les moines ne soient pas obligés de sortir de l'enceinte des murs"¹⁹. Les grands principes sont donnés et privilégient la clôture dans sa rigueur. La richesse venant, les monastères oublient ce souci de pauvreté et de devoir allier travail et prière. Aux activités manuelles sont préférés les travaux de l'esprit et à la sobriété des premières constructions succèdent des maisons dans le goût du temps. L'évolution de la situation administrative des monastères qui tombent sous le régime de la commende n'en favorise pas l'esprit régulier. Aussi, l'œuvre réformatrice souhaitée par le concile de Trente doit-elle aussi s'appuyer sur un renouveau architectural favorisé par la négligence des religieux non réformés et les malheurs du temps.

Chez les mauristes, faisant suite au modèle cassinien, des procédures sont établies pour les travaux à entreprendre dans les maisons de la congrégation. La congrégation du Mont-Cassin prévoit ainsi des degrés d'importance dans les travaux nécessitant l'autorisation, pour les plus grands projets, du chapitre général. Les mauristes reprennent cette procédure en la simplifiant tout en fixant des règles plus précises. Ainsi, les membres de la diète doivent-ils approuver toute nouvelle construction de même que le visiteur de la province qui tient compte des travaux en cours, des ressources et besoins du monastère demandeur. Le supérieur général doit approuver les plans proposés par des architectes, plans qui ne peuvent alors plus être modifiés²⁰. Au chapitre des statuts commentant le numéro LXVI de la règle, il est stipulé que les visiteurs et autres supérieurs doivent veiller à ce que les édifices des monastères soient réguliers, commodes pour ceux qui y vivent régulièrement, solides, sobres et simples ; ils doivent y interdire l'or, les peintures variées et tous autres ornements vains et inutiles ; ils ne doivent pas permettre que, pour la construction de ces bâtiments, les monastères se chargent de dettes, à l'exception de ce qui paraîtrait absolument nécessaire pour l'observance de la régularité. Et encore, comment définir ce qui est absolument nécessaire

¹⁹ *La règle de Saint Benoît, traduction nouvelle*, Paris, François Muguet, 1689, p. 204

²⁰ ROSTAND, *op cit*, p. 89

à la règle ? Dans les faits, le nécessaire cède parfois le pas aux envies du commendataire qui perçoit la majorité des revenus de la maison. Les religieux se trouvent alors dépourvus et bien obligés de s'endetter. Le contrôle des supérieurs doit plutôt être compris comme une veille pour éviter un surendettement. Ces prescriptions peuvent s'appliquer aux vannistes. Les constitutions de la congrégation aussi abordent ces questions des lieux de vie tout en laissant une relative liberté de choix aux décideurs. Malheureusement, dans de nombreux cas, pour ne pas dire presque tous les procès-verbaux de chapitre consultés, il n'est pas fait mention de travaux même si d'autres sources mentionnent bien cet accord.

Les vannistes, à l'instar de leurs descendants et confrères mauristes ont à faire face à leur arrivée à des bâtiments très souvent peu engageants. Cette situation s'aggrave en Lorraine au XVII^e siècle suite à la guerre de Trente Ans qui s'y prolonge longuement, accompagnée des fléaux que toute guerre entraîne avec elle. Ainsi, pour les premières maisons réformées, les constructions purement vannistes à peine achevées sont-elles menacées et il faut tout reconstruire à partir des deux dernières décennies du XVII^e siècle. Le calme retrouvé dans l'état ducal et l'économie redressée vont favoriser, à l'image de ce qui se passe dans les maisons mauristes, une nouvelle campagne de reconstructions dans le courant du XVIII^e siècle, d'autant qu'en Lorraine, le mécénat de Stanislas favorise les arts et l'architecture même si les vannistes n'en profitent que fort peu directement.

En Lorraine, comme partout, le contexte politique et socio-économique n'est pas sans effet sur les domaines artistiques mais il prend dans les duchés une ampleur particulière à cause de la taille même de l'Etat. L'étude à grands traits de ce contexte s'avère ainsi nécessaire et il en est de même pour le contexte artistique, tout spécialement dans le domaine de l'art religieux influencé par les spiritualités et courants de pensée présents dans les territoires lorrains. Les monastères, par leur organisation en congrégation, par les relations qu'ils entretiennent avec les grands du monde laïc et par le mouvement incessant des religieux, ne sont pas des îlots préservés de tout aléa et repliés sur eux-mêmes. Bien au contraire, ce sont d'actifs foyers de vie intellectuelle bien sûr mais aussi de discussion philosophique et théologique où les débats religieux se mêlent à la politique environnante.

Par leurs études historiques à caractère général ou monographique, les vannistes sont parmi les précurseurs de l'histoire et de l'histoire de l'art moderne. Cependant, bien intégrés dans leur siècle, ils ne sont pas animés d'un souci réel de préservation ou de conservation du patrimoine selon notre sens contemporain et leur prêter de telles idées serait un anachronisme flagrant. Néanmoins, par leurs travaux, ils sont en capacité d'émettre des jugements sur l'art médiéval ou antique, pratique bien partagée à leur époque hors des milieux religieux. Ce lien au passé qu'ils entretiennent ne se comprend que dans sa relation à leur présent. Derrière l'histoire, se cache une évidente, parfois moins évidente mais néanmoins bien présente, idée politique qu'elle soit liée à leur abbaye, leur ordre ou leur nation. De même, dans leurs constructions prédomine le quotidien. La préservation des monuments du passé n'est pas une obligation systématique, ainsi semblent primer les nécessités du présent. Mais est-ce une réalité intangible ou des aménagements sont-ils possibles ?

III- L'état de la congrégation au fil des ans

Le jansénisme marque l'histoire des bénédictins d'une empreinte profonde dès le milieu du XVII^e siècle et se ressent dans le quotidien de la congrégation en termes de politique monastique, spiritualité, liturgie, vie quotidienne et renaissance intellectuelle. La politique suivie après le chapitre général de 1730 porte un coup sévère au mouvement janséniste. L'usage de méthodes répressives, l'utilisation d'une procédure extraordinaire, les pressions et les menaces écartent des charges officielles les jansénistes déclarés ou simplement suspects. Il s'ensuit un divorce entre les supérieurs majeurs recrutés uniquement parmi les acceptants et la masse des religieux parmi lesquels se compte bon nombre de jansénistes. La suppression des jésuites en 1764 et la commission des réguliers à partir de 1766 créent des conditions propices à un nouvel essor qui se vérifie selon des témoignages comme celui de l'évêque de Toul, Mgr Drouas, dans une lettre de septembre 1766 à Mgr de la Roche-Aymon : "J'ai à leur reprocher que mon diocèse ayant été jusqu'ici exempt des orages qui en ont agité tant d'autres, ils ont depuis deux ans troublé la paix dont je jouissais. Leurs études sont perverties ; un de leurs théologiens s'est avisé d'imprimer un fort mauvais livre où le jansénisme, le baïunisme et le quesnellisme sont enseignés comme on ne l'a fait nulle part. Ce religieux se nomme

Mougenot ; il vient de faire imprimer l'*Anti-Tournely* qui ne vaut pas mieux. On vient de le charger de visiter et de diriger toutes les études de cette congrégation. J'ai fait ce que j'ai pu auprès des premiers supérieurs pour empêcher le progrès du mal. On ne m'a fait aucune justice et on lève le masque ouvertement²¹. D'autant que depuis 1758-1760, les effets de la politique répressive s'estompent et des jansénistes notoires se voient confier des responsabilités dans les monastères²². Cela se confirme avec les *Nouvelles ecclésiastiques* dont le chroniqueur écrit en 1769 : "Actuellement la congrégation de Saint-Vanne bénéficie d'une assez grande paix. Les supérieurs en usent bien avec les Appelants et n'ont pas moins d'égard avec les Acceptants"²³. Toutefois, ce compromis est soumis à une condition, la grande réserve de la part des religieux jansénistes et une obéissance extérieure excluant tout éclat²⁴.

L'atmosphère jansénisante et gallicane qui règne au lendemain de la suppression des jésuites et plus encore la protection que Loménie de Brienne accorde à la congrégation accélèrent le processus de retour aux supériorités des religieux jansénistes. Pour être informé de la situation réelle de la congrégation, Brienne s'est entouré de religieux dont les sentiments jansénistes ne font guère de doute comme les lorrains doms François George et Alexandre Grosjean, le champenois dom Bercaire Gillet et le comtois dom Colomban Mouton²⁵. L'attitude de tolérance officielle s'apparente au silence de la paix de l'Eglise et encourage les menées jansénistes. Le jansénisme est aussi visible dans la révision des constitutions en 1768 que préside Loménie de Brienne. Un esprit démocratique d'inspiration richériste souffle alors. Les conventuels participent désormais avec voix délibérative aux scrutins de révisions institutionnelles et une majorité des deux tiers est requise. D'autre part, les propositions de transfert des religieux doivent émaner d'un collège de trois supérieurs au lieu du seul prieur. Enfin, les nouvelles constitutions suppriment la référence à la congrégation Sainte-Justine de Padoue, coupant tous liens ultramontains. La mainmise française sur la congrégation, comme sur la région, trouve ici une de ces illustrations, mais pénètre-t-elle vraiment en profondeur dans les esprits vannistes ?

²¹ Arch. nat.,4 AP 99, Réguliers suivant les diocèses : Toul, lettre de Drouas à La Roche-Aymon, Moselli, 6 septembre 1766

²² MICHAUX Gérard, *La congrégation bénédictine de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe de la commission des réguliers à la suppression des ordres religieux (1765-1790)*, Thèse de doctorat pour le troisième cycle, ss dir. professeur René Taveneaux, Université de Nancy, 1979, p. 612

²³ *Nouvelles Ecclésiastiques*, 28 février 1763, p. 34

²⁴ MICHAUX, *thèse cit*, p. 613

²⁵ *ibid*, p. 625

Les académies monastiques, institutions par excellence du rayonnement janséniste, disparaissent mais le jansénisme persiste dans l'enseignement dispensé au sein de la congrégation. Cela est valable pour les cours de philosophie bien sûr, notamment ceux de dom J. François à Saint-Clément de Metz et aussi en théologie. Dans l'un et l'autre cas, l'influence de l'œuvre de dom Desgabets est manifeste²⁶. Le quesnellisme s'adjoint au richérisme alors que naît un sentiment de "classes" chez les simples religieux. Le malaise suite à l'instauration de la triennalité des chapitres et la rivalité de partis ont creusé un fossé entre les supérieurs au pouvoir et les religieux. Se développe alors dans la congrégation un véritable phénomène de "lutte des classes" inspiré de l'idéal égalitaire de Quesnel. Les débats suscités par la réunion de la commission des réguliers, la bienveillance que les "libéraux" rencontrent auprès de Loménie de Brienne et la convocation des États-Généraux donnent aux partisans d'une démocratie monastique l'occasion de s'exprimer avec force. Leur pensée n'est codifiée par aucun traité mais explicitée par leur correspondance et dans de multiples mémoires anonymes ou signés. Ainsi, en 1766, dom Simon-N. Dieudonné proclame le caractère "libre et républicain" du régime vanniste²⁷. La congrégation est définie comme une société d'hommes ayant librement embrassé la condition religieuse en parfaite connaissance des lois qui la régissent. Mais ils ne doivent leur soumission qu'à ces lois seules et refusent de reconnaître aux supérieurs un pouvoir autre que celui de les faire respecter²⁸. Aucune modification organique ne peut intervenir sans consultation de chaque religieux et sans une approbation majoritaire. Les supérieurs ne sont, en conséquence, que les ministres d'un gouvernement dans lequel la haute autorité appartient à un corps mixte, formé de supérieurs et de simples religieux. Cette génération de religieux jansénisants va fournir les rangs du clergé constitutionnel à l'instar de dom P. Toussaint à Hurbache puis à Bouxières²⁹. D'autres occupent des fonctions plus importantes³⁰ : dom Mougnot est vicaire général de Maudru, l'évêque constitutionnel des Vosges³¹ et dom Ybert, vicaire épiscopal de Verdun³².

²⁶ *ibid*, p. 629

²⁷ Arch. nat. G 9 ³³, pièce 22, Mémoire pour les bénédictins de la province de Champagne (1766)

²⁸ MICHAUX, *thèse cit*, p. 635

²⁹ GODEFROY Jean-Ernest, "Bibliothèque des bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe", *Archives de la France monastique*, vol. XXIX, Ligugé – Paris, abbaye Saint-Martin – A. Picard et Fils, 1925, p. 195

³⁰ MICHAUX, *thèse cit*, p. 641

³¹ GODEFROY, *op cit*, p. 149

³² *ibid*, p. 204

Associant à des degrés divers le dépouillement janséniste, des méthodes érudites originales et la foi dans un rationalisme chrétien, les "libéraux" vannistes s'apparentent à l'*Aufklärung* catholique,³³ Dom George atteste l'enseignement des principes de Wolff, dès 1750, dans le cours des études de l'abbaye de Munster³⁴. C'est à la raison qu'ont recours les religieux qui réfléchissent sur l'organisation de la société monastique. En privilégiant la notion de contrat, l'*Aufklärung* catholique conduit à une révision du schéma de l'Eglise tridentine et se lie donc aux courants richéristes et presbytériens.

Avec son chapitre général, la congrégation apparaît comme une personne morale, de sorte que l'ensemble des monastères la composant est soumis à une autorité centrale et que les vœux de stabilité prononcés par les novices lors de leur profession solennelle, les engagent non envers le monastère où ils les émettent, mais envers la congrégation toute entière. Depuis 1741, le chapitre siège tous les trois ans, le deuxième dimanche après Pâques, dans l'une des grandes abbayes de la congrégation désignée dès la fin du chapitre précédent. Par le nombre important des religieux qui s'y rendent, auxquels il faut ajouter la domesticité des prieurs, le chapitre général est une énorme machine nécessitant de l'abbaye qui en est le siège, de vastes bâtiments permettant d'accueillir et de loger l'ensemble des participants. Au total, près d'une centaine de religieux, les capitulants, participent aux travaux de cette assemblée. Les constitutions ne font aucune place aux abbés et prieurs commendataires qui sont écartés de la direction des communautés. La seule autorité locale est le prieur claustral, et c'est ainsi que certains abbés réguliers sont aussi prieurs de leur maison afin de pouvoir y exercer pleinement leur autorité.

IV- Le cadre de cette étude

1) Le cadre géographique et chronologique

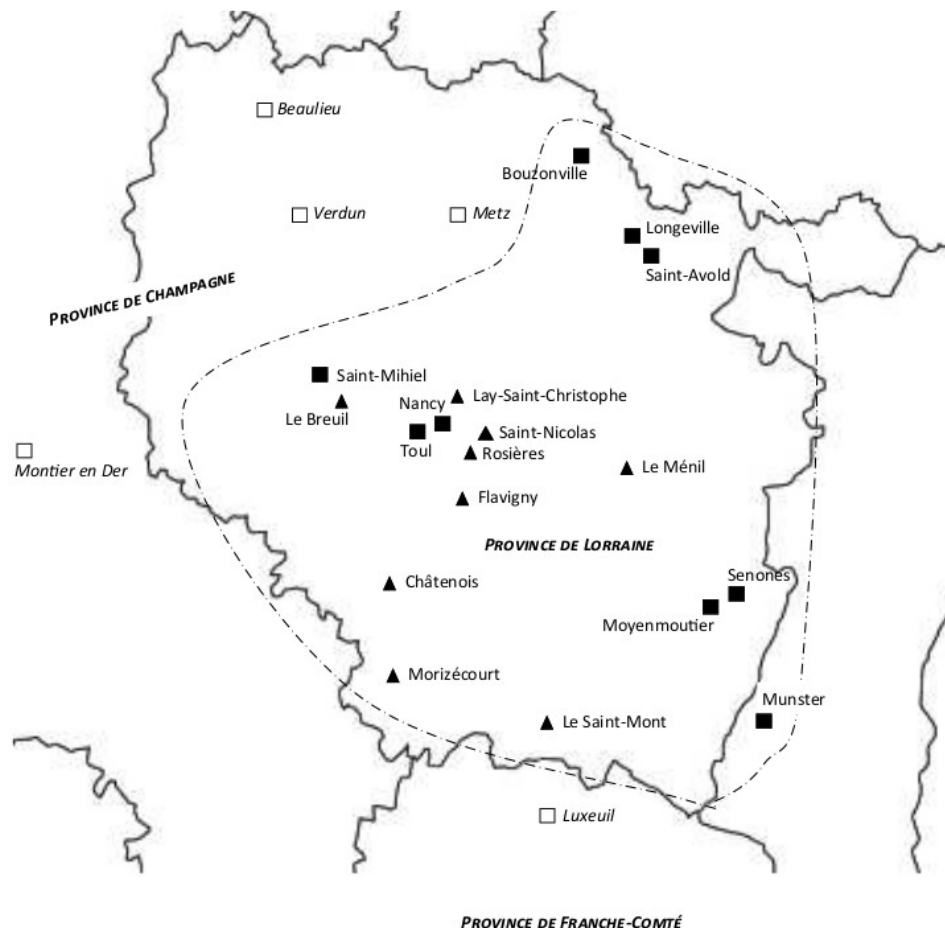
Le cadre géographique est celui de la province vanniste de Lorraine. Berceau de la congrégation, elle couvre le territoire des duchés de Lorraine et de Bar en incluant Toul. A l'opposé, elle écarte les maisons des deux autres villes épiscopales, Metz et Verdun, rattachées à la province de Champagne ainsi que le monastère situé au nord d'une ligne reliant ces deux cités : Beaulieu-en-Argonne. Par contre, elle inclut la seule maison

³³ MICHAUX, *thèse cit.*, p. 654

³⁴ Bibl. dioc. Nancy, ms MB 63, lettre de dom F. George à dom Calmet, 27 novembre 1750

alsacienne de la congrégation : Munster. La province constitue un niveau important de l'organisation de la congrégation qui n'en compte que trois. Le niveau provincial est celui où se décident les noviciats, où se réfléchissent les suppressions éventuelles ou créations de maisons, où un visiteur fait le lien entre le gouvernement central de la congrégation et chacune de ses maisons. Les religieux vivent aussi cette réalité géographique car ils ne sont que fort peu nombreux à passer d'une province à l'autre et il apparaît des spécificités provinciales dans l'organisation même de la congrégation sans négliger pour autant les choix politiques ou l'évolution de la pensée qui évolue différemment selon la province. D'autre part, elle constitue une constante dans les évolutions de la carte religieuse plus générale de cette région à l'est de la France.

Car au-delà même des aspects liés à l'organisation de la congrégation, la province de Lorraine offre une singularité supplémentaire, celle d'être alors dans un pays indépendant, même si cela est à l'époque moderne, tout relatif. Parmi les originalités de cette province également, la quasi égalité de représentation entre abbayes et prieurés conventuels d'une part et, d'autre part, parce que chacune de ces catégories s'enrichit d'au moins une maison au cours de la période concernée sans en perdre une seule malgré quelques menaces, surtout au moment de la commission des réguliers. Les dix-neuf maisons se répartissent en dix abbayes et neuf prieurés conventuels. Parmi ces prieurés, la diversité de situation est tout aussi intéressante puisqu'un prieuré a l'importance d'une abbaye par la place qu'il occupe dans la province sans toutefois en obtenir le titre, que s'y trouvent aussi des prieurés-cures dont l'un dessert le grand pèlerinage lorrain de Saint-Nicolas-de-Port. Parmi les autres prieurés conventuels, l'un sert aussi de collège aux bénédictins allant étudier à l'université jésuite de Pont-à-Mousson et, tant parmi les abbayes que les prieurés, plusieurs possèdent des classes d'humanités ouvertes à tous. Ainsi, d'une étendue géographique assez limitée, la province de Lorraine offre tous les cas de figure pouvant se rencontrer dans la variété de statuts et d'histoire des maisons vannistes. Des maisons isolées au fond des vallées vosgiennes et aux origines se perdant dans le haut moyen âge aux fondations toutes récentes en milieu urbain ; de la grande abbaye co-chef d'ordre au simple prieuré-cure desservi par quelques religieux en passant par le prieuré au statut intermédiaire, toutes les situations sont représentées et peuvent constituer un excellent échantillon de la perception que des religieux cloîtrés des XVII^e et XVIII^e siècles peuvent avoir de leur cadre de vie et de la manière dont ils le concrétisent.



LA CONGRÉGATION DE SAINT-VANNE ET SAINT-HYDULPHE
PROVINCE DE LORRAINE

- Munster Abbaye vanniste de la province
- ▲ Le Saint-Mont Prieuré vanniste de la province
- Verdun Abbaye vanniste d'une autre province

Autre cadre de cette étude, celui de la chronologie s'étendant de la fondation de la congrégation en 1604 à sa disparition lorsque les ordres religieux sont supprimés par l'assemblée constituante en 1791. Néanmoins, il est apparu important de ne pas entendre ce cadre comme une limite stricte. En effet, à trois exceptions près, toutes ces maisons ont déjà un passé important au moment de leur intégration dans la congrégation. Ce passé n'est pas sans conséquence directe sur le quotidien des vannistes. Certes, cela paraît évident en termes d'architecture puisque les religieux réformés s'installent dans des bâtiments déjà existants, mais ce l'est tout autant au niveau économique et aussi au niveau pastoral. En effet, grands propriétaires terriens, les monastères sont aussi des seigneurs d'Ancien Régime et connaissent l'évolution générale de ce statut. En ce qui concerne la pastorale, les vannistes héritent également de traditions solidement ancrées et

auxquelles les populations sont parfois très attachées. Ainsi, il ne nous a pas semblé possible d'aborder les abbayes à l'époque vanniste sans les resituer dans leur histoire antérieure particulière. Dans une même démarche, ces éléments sont aussi à prendre en compte lorsque la Révolution française éclate car cela permet d'aborder ainsi l'état d'esprit des voisins des abbayes. Qu'elles aient été appréciées ou honnies, elles ont laissé une empreinte après leur disparition. Plus largement, l'impact de leur intégration à un territoire laisse des traces jusqu'à nos jours et pas seulement lorsque les bâtiments existent encore.

Tous ces éléments doivent concourir à définir un éventuel style vanniste dans l'architecture et le décor, montrant sous un jour particulier le quotidien des religieux qui composent cette grande congrégation d'une cinquantaine de maisons en Lorraine et en France, mère de congrégations réformées en France et en Belgique et sœur d'autres réformes monastiques nées en Lorraine dans les premières années du XVII^e siècle.

2) Analyse des sources

Lorsque les vannistes prennent possession des maisons qui s'agrègent à la congrégation, ils se trouvent dans une situation très souvent peu enviable, pris entre les anciens religieux qui refusent la réforme mais qu'il faut toutefois loger et pensionner, les exigences des abbés commendataires et la situation matérielle voire la précarité tant des revenus que des bâtiments eux-mêmes. Tout est objet de négociations et de compromis.

Les abbayes peu peuplées, où la vie régulière est pratiquement abandonnée, ne sont pas des édifices bien entretenus et de loin s'en faut. Le redressement qu'y apportent les jeunes vannistes est de plus, très vite contrarié par les aléas politiques et surtout guerriers du XVII^e siècle lorrain. Si la congrégation poursuit son œuvre réformatrice et voit les abbayes la rejoindre, il faut quasiment attendre le XVIII^e siècle pour que ce renouveau soit également visible dans l'architecture. Malheureusement, les vannistes ne dressent pas de plans d'état des lieux au moment de leur entrée dans une abbaye nouvellement unie comme le font par la suite, les mauristes qui entreprennent un recueil de planches gravées représentant l'ensemble des maisons de leur congrégation connu sous le nom de *Monasticon Gallicanum*. Même si les carences de ce beau projet sont connues, il n'en présente pas moins un intérêt certain pour une connaissance des églises abbatiales et de l'état réel ou projeté des abbayes telles que les ont voulues les mauristes. De même, les

fonds Gaignières et Destailleur de la Bibliothèque nationale de France ne nous apportent rien sur les maisons lorraines. Ainsi, c'est avec un fort déficit iconographique que notre sujet doit être abordé. A cet état d'indigence en termes d'iconographie s'ajoutent la faiblesse des fonds d'archives et la disparition des bâtiments eux-mêmes rendant dans certains cas, toute recherche presque impossible. Au-delà même des sources disponibles, tout aussi révélateur est l'intérêt porté à ces maisons et à leur architecture par les historiens et érudits locaux ou non. Si certaines maisons de la province de Lorraine n'ont encore fait l'objet d'aucune monographie ni étude universitaire, certaines ont bénéficié d'un réel intérêt et d'une littérature aux qualités variables mais pouvant être très nombreuse. Au-delà des qualités intrinsèques des écrits du XIX^e siècle, ils constituent une source souvent non négligeable car leurs auteurs pouvaient avoir recours à des documents aujourd'hui perdus.

A la disparité tant quantitative que qualitative des sources d'archives ou bibliographiques, s'ajoute la diversité des états actuels des maisons vannistes. Certaines ont totalement disparu ; pour d'autres à peine plus nombreuses, seuls subsistent quelques vestiges et pour une bonne partie, les bâtiments ont survécu mais de manière plus ou moins retouchée par leurs occupants successifs. La Révolution française a surtout entraîné la disparition d'un certain nombre d'églises abbatiales ou prieurales qui n'avaient plus de raisons d'être après la disparition de la congrégation. A quelques exceptions près, les bâtiments monastiques sont vendus à des particuliers qui les transforment et les aménagent et très souvent détruisent alors l'église plus ou moins tôt dans le courant du XIX^e siècle. Les exceptions concernent les abbayes occupées par des services municipaux, départementaux ou nationaux. Aucune n'est détruite immédiatement pendant la Révolution.

*

* *

C'est donc avec un passé certain que nous devons aborder les maisons vannistes afin de tenter de connaître de manière plus intime ceux qui y vivaient au-delà des stéréotypes laissés pour une bonne part par l'historiographie contemporaine. Plus intéressant encore est le rapport que le tourisme assez présent dans les montagnes des

Vosges va entretenir avec ces bâtiments jusqu'à aujourd'hui. S'inscrivant dans un contexte dépassant de loin les frontières de la Lorraine, s'ancrant dans un passé voulu ou représenté comme prestigieux, ouvrant des perspectives de développement économique dans les mondes des XIX^e et XX^e siècles, les maisons de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe sont à redécouvrir tant dans leur individualité que d'une manière plus globale afin d'approcher les réalités des religieux sans lesquels elles n'auraient pu survivre. Ainsi, nous nous proposons de dresser un état des lieux des abbayes avant, pendant et après la période vanniste, suivant en cela les travaux de MM. Rostand et Bonnet afin de pouvoir ensuite relever les éléments pouvant être révélateurs d'une pensée, de pratiques conduisant à un éventuel style vanniste. Aussi, avons-nous fait le choix, inspiré des travaux précédents, d'aborder déjà chaque maison individuellement en la resituant dans son contexte propre, en nous appuyant essentiellement sur les travaux existants et notamment ceux des érudits du tournant des XIX^e et XX^e siècles qui ont beaucoup œuvré sur les abbayes de Lorraine. Sans qu'ils puissent être considérés comme seule et unique source fiable, ils présentent néanmoins l'avantage de reproduire fidèlement (le plus souvent) des documents originaux, voire d'en publier, documents qui depuis se sont perdus. D'autre part, ils constituent aussi à notre sens, un marqueur de l'intérêt pour les maisons bénédictines alors même qu'elles n'existent plus en tant que telles. Ensuite, et avant d'aborder les aspects strictement liés à l'architecture et au mobilier, nous avons choisi de revenir sur ce qu'il est possible de connaître de l'état d'esprit des commanditaires des travaux et des moyens qu'ils mettent en œuvre pour y parvenir.

De la même manière qu'il nous semble important de resituer chaque monastère dans son contexte historique, il nous a paru pertinent de regarder ce qui se passe pendant et après la Révolution française comme étant un élément révélateur de la perception des religieux et de leurs maisons dans leur environnement local.

PREMIERE PARTIE : LE CORPUS

INTRODUCTION A LA PREMIERE PARTIE

La congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe naît à l'aube du XVII^e siècle dans la province de Lorraine. Terre résolument catholique, le concile de Trente y est reçu et appliqué assez rapidement par des prélats convaincus. Ils vont s'employer à renforcer ce petit pays dans son rôle de frontière de catholicité. La vie monastique y est présente depuis les premiers temps du christianisme dans la région, et tout particulièrement dans la montagne vosgienne. Cette dernière est colonisée par d'importantes abbayes qui en assurent le contrôle et le développement tant sur le versant lorrain que sur le versant alsacien. Si l'histoire des deux provinces diverge, elles sont pourtant unies dans la religion par ces forteresses de catholicité. Leur rôle va s'avérer particulièrement important au moment de la Réforme protestante et naturellement, c'est sur ces arsenaux de la foi que paraît s'appuyer la réforme catholique en Lorraine. En 1604, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe naît et va connaître une rapide expansion jusqu'en Normandie et en Auvergne mais son élan est brisé par le royaume de France qui se dote de sa propre congrégation, celle de Saint-Maur, en 1618. Pour renaître ainsi à une vie monastique renouvelée, les abbayes lorraines vont s'appuyer sur leur histoire et leur ancrage territorial qui n'est pas sans être source de revendications. Atteignant une cinquantaine de maisons à son apogée, la congrégation va être divisée en trois provinces, notre étude porte sur celle de Lorraine, berceau de la congrégation et située hors de France jusqu'en 1766.

Il nous est apparu important au seuil de ce travail de présenter l'une après l'autre les maisons composant notre corpus. En effet, toutes offrent une singularité qui la rend légèrement différente des autres même si de nombreux points les unissent notamment en termes d'histoire. Chaque maison est l'objet d'une fiche au plan identique présentant une rapide historiographie avant d'en aborder les grands faits historiques avant et après l'intégration à la congrégation. En effet, si une grande majorité de ces maisons ont des origines similaires, elles présentent par la suite une diversité d'histoires car chacune d'elles s'intègre dans un environnement local spécifique. Les besoins des débuts évoluent tant pour les monastères que pour les populations qui se fixent autour. Certaines maisons sont vite doublées de cités florissantes alors que d'autres restent auprès de villages isolés. De même, dans ces contextes spécifiques, figurent les aléas de la grande histoire qui ont leurs échos locaux. Enfin, la partie historique ouvrant chaque fiche monographique permet d'appréhender le passé et donc, l'état des maisons à leur entrée dans la congrégation. Cette notice s'appuie sur les travaux déjà réalisés et notamment, car elles restent très majoritaires, les œuvres d'érudits locaux du tournant des XIX^e et XX^e siècles avec les qualités et les défauts connus de ces ouvrages.

Logiquement, c'est l'histoire de l'abbaye ou du prieuré après son entrée dans la congrégation qui est présentée ensuite. Là, chacune prend une place dans la nouvelle institution avec, pour certaines, des ambitions alors que d'autres se contentent de vivre tranquillement. Pour deux d'entre elles, c'est seulement le moment de leur naissance car, contrairement à la congrégation de Saint-Maur, la congrégation vanniste fonde deux nouvelles maisons : une abbaye et un prieuré. Cet exposé historique général est aussi l'occasion de se rendre compte matériellement de l'importance que chacune d'entre elles a revêtu pour les historiens locaux ou régionaux qui ont travaillé sur les abbayes bénédictines de Lorraine. En effet, comme cela a été dit dans l'introduction générale, toutes n'ont pas bénéficié de la même aura auprès des chercheurs ou plus prosaïquement des auteurs et éditeurs de guides touristiques. Venant parfois alourdir cette absence, celle d'archives est encore plus gênante pour le chercheur d'aujourd'hui car, quelle que puisse être la valeur des travaux accomplis dans le passé, le recours aux sources originales et aux archives restent primordial. Lorsque les bâtiments et leur mobilier ont aussi disparu, alors ne restent que des témoignages indirects à prendre avec beaucoup de précautions mais ne permettant pas d'établir une fiche complète ou exhaustive.



Carte de la congrégation Saint-Vanne et Saint-Hydulphe au XVIII^e siècle

Se heurtant aux mêmes difficultés, la deuxième partie de ces fiches comprend une présentation et analyse architecturales avant et après l'intégration dans la congrégation. Chaque grand chantier y est rapidement évoqué pour la période précédant l'entrée chez les vannistes et de manière plus approfondie pour les chantiers menés aux XVII^e et XVIII^e siècles. Accompagnant et complétant ces informations architecturales, viennent les relevés de petits travaux mais aussi d'acquisitions de mobilier et d'éléments de décor. Utilisant les sources disponibles et notamment les fonds révolutionnaires, il est ainsi possible de reconstituer une bonne partie du mobilier disparu et principalement des objets en métal parmi lesquels les vases sacrés tiennent une place privilégiée. De même, lorsque cela est possible, nous avons étudié un élément mobilier spécifique de l'église abbatiale, l'orgue. En effet, la présence de ce qui peut sembler une pièce mobilière supplémentaire nous apparaît comme révélatrice du rapport à la liturgie au cours de laquelle il est utilisé.

De plus, le décor du buffet permet de voir s'il y a un souci d'harmonisation du décor de l'église. Cette remarque amène aussi à s'interroger sur un autre lieu décoré particulier dans l'église et pour le culte, les stalles. Malheureusement, les renseignements manquent souvent sur ces pièces pourtant essentielles et toujours présentes dans les églises monastiques. Le recours à des descriptions, récits de voyage ou autre, permettent par les appréciations laissées par les auteurs de se faire une idée de la décoration générale et de l'aspect des maisons même lorsque celles-ci n'existent plus aujourd'hui. Parfois, ces renseignements subjectifs sont complétés par une représentation de l'abbaye ou un plan de cette dernière.

L'ordre de présentation a été fait en fonction du titre d'abord, les abbayes précédant les prieurés, puis de la date d'entrée dans la congrégation. Par souci de commodité, les prieurés ont été traités dans une seule et même partie à l'exception de Flavigny dont la place et l'histoire riche en font quasiment une abbaye.

Les fiches monographiques qui composent cette partie ont été rédigées en deux grandes parties afin de rendre compte déjà de la réalité de la maison à l'arrivée des vannistes, c'est l'approche historique ; et en développant ce qui touche à notre étude, les cadres de vie et de prière. Pour la première partie, les notices historiques s'appuient presque uniquement sur les sources imprimées. En cela, non seulement elles constituent le socle du passé où viennent s'inscrire les vannistes mais aussi, elles rendent compte de la fortune historiographique de la maison concernée, même si une note en ce sens est présentée pour chaque maison.

De même, dans ce qui constitue notre étude proprement dite, la recherche s'appuie sur un travail d'archives aujourd'hui disponibles même si nous avons également eu recours aux œuvres d'érudits du tournant des XIX^e et XX^e siècles avec les précautions et remarques qui s'imposent dans la mesure où elles proposent des éléments dont l'archive correspondante a aujourd'hui disparu.

Enfin, il nous est apparu important de bien distinguer les différents lieux et types de mobiliers qui peuvent s'y trouver en 1789 car c'est la date qui permet d'en avoir le meilleur aperçu mais aussi au fil de l'histoire de chacune des maisons selon les sources disponibles. En effet, si le cadre de vie apparaît comme simple à définir, ce n'est pas si évident dès lors que rentre en ligne de compte l'aspect privé de certains lieux, comme les cellules des religieux. A l'opposé, se situent les lieux purement communautaires comme les salles capitulaires et les lieux susceptibles d'accueillir des hôtes comme les

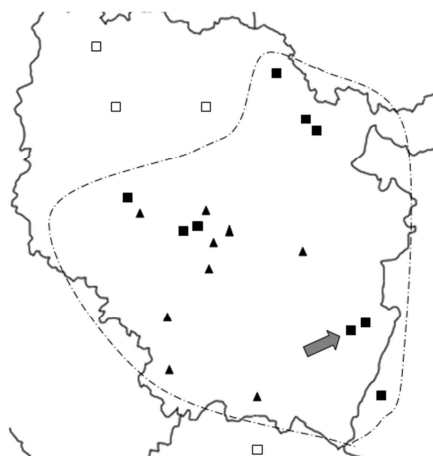
bibliothèques et réfectoires. De même, nous avons le choix de rester dans l'enceinte monastique et de ne pas prendre en compte les autres lieux où les religieux interviennent de manière régulière comme les églises paroissiales qu'ils desservent ou les petits prieurés, bien souvent aussi cures, qu'ils occupent de manière non pérenne et qui ne sont pas autonomes dans leur gestion mais totalement intégrés à la gestion de l'abbaye même.

Enfin, au niveau du mobilier liturgique, nous avons distingué le mobilier à demeure (stalles, orgues et tableaux par exemple) et le mobilier ne servant que dans le cadre strict de la liturgie (vases sacrés, vêtements liturgiques par exemple).

Enfin, est abordée la question de la Révolution française et du devenir des bâtiments. Il nous a semblé opportun de regarder cet aspect de l'histoire des maisons vannistes comme un témoignage persistant ou non de la présence bénédictine et de leurs rapports à la population. La manière dont est traitée chaque maison alors que les religieux les ont quittées, est révélatrice des relations de voisinage que les religieux avaient avec la population civile. De même, en poussant ce regard jusqu'à aujourd'hui, c'est l'occasion de voir comment une mémoire peut ou non renaître en fonction de l'évolution socio-économique d'un secteur.

Historiographie

L'abbaye de Moyenmoutier a été le sujet de deux grandes "histoires". La première en date est celle que publie à Strasbourg, son abbé d'alors, dom Humbert Belhomme, en 1724. Rédigée en latin, elle reprend probablement une partie du travail amorcé par son prédécesseur, dom Hyacinthe Alliot dont aucun écrit de ce genre ne nous est parvenu. Cet ouvrage présente l'avantage, passé l'inconvénient de la langue, de proposer à ses lecteurs les récits de la vie de saint Hydulphe tels qu'ils lui étaient alors parvenus. La seconde grande histoire de Moyenmoutier est celle qu'a entreprise l'abbé Léon Jérôme et qui a été publiée deux fois, une première dans quatre bulletins successifs de la Société philomatique de Saint-Dié et une seconde en un volume paru chez Lecoffre à Paris. Malheureusement, l'abbé Jérôme est décédé avant de pouvoir faire éditer le second tome de cette histoire de l'abbaye mais ses notes pour celui-ci qui couvre les années 1600-1800, ont été conservées et se trouvent actuellement aux Archives départementales des Vosges³⁵. Travail d'historien rigoureux et très scientifique pour un ouvrage du tournant



³⁵ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J

des XIX^e et XX^e siècles, la richesse des sources et la pertinence des analyses en font un ouvrage incontournable.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, des aspects de la vie matérielle mais surtout intellectuelle de l'abbaye ont été étudiés dans des articles dus aux collaborateurs de la Société philomatique vosgienne pour une bonne part. Les aspects matériels et architecturaux l'ont été également, l'église étant classée depuis 1840. Ainsi, Moyenmoutier est-elle une étape dans plusieurs récits de voyages dans les Vosges dès l'époque moderne. Il en est de même au XIX^e siècle avec notamment l'abbé Grégoire ou encore Edouard de Bazelaire³⁶ qui, en 1848, écrit que les bâtiments de l'abbaye ont un "aspect grand majestueux, qui frappe et qui plaît"³⁷.

La lacune d'importance est la perte des archives de l'abbaye. Le fonds actuellement consultable sous forme microfilmée aux Archives départementales des Vosges est des plus lacunaires. Quelques pièces éparses sont présentes dans d'autres centres d'archives ou bibliothèques de Lorraine. La fin de l'Ancien Régime est mieux documentée par les rapports de la commission des réguliers d'une part et par les procès-verbaux des chapitres généraux de la congrégation vanniste.

Par sa position de co-chef d'ordre, l'histoire de Moyenmoutier est bien entendu traitée dans les ouvrages concernant la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe et dans les *Cahiers vannistes* notamment. Il est vrai que sa régularité renforce son importance, l'autre co-chef d'ordre étant sous le régime de la commende. Il en est de même en ce qui concerne les chroniques et études diverses publiées au fil des siècles sur les abbayes de la région de Saint-Dié telles que la *Chronique* de Richer ou celle de Jean de Bayon et bien entendu dans les écrits de dom Calmet traitant de l'histoire lorraine.

Notons enfin que le baron Seillière, auteur d'une importante monographie sur Senones et la principauté de Salm, a également abordé dans cet ouvrage l'histoire de l'abbaye de Moyenmoutier alors convertie en usine placée sous sa direction comme Senones. Si les archives (ou du moins une partie de celles-ci) de la famille Seillière sont consultables en microfilms aux Archives départementales des Vosges, nous ne savons pas ce qu'il est advenu des objets liturgiques ou décoratifs (dont plusieurs de

³⁶ BAZELAIRE Edouard de, *Promenades dans les Vosges, souvenirs historiques et paysages*, Paris, Debécourt, 1848

³⁷ cité dans : JOUVE Louis, *Voyages anciens et modernes dans les Vosges, promenades, souvenirs, descriptions, lettres, etc., 1500-1870*, Epinal, Veuve Durand et fils, 1881, p. 198

Moyenmoutier) qui constituaient la collection familiale exposée à la fin du XIX^e siècle dans l'ancien hôtel abbatial de Senones.

I- Présentation historique

1) Le contexte de la fondation de Moyenmoutier

Des différents récits de la vie de son fondateur, Hydulphe, il est possible d'admettre comme raisonnables les faits suivants. Hydulphe est originaire de Ratisbonne où il reçoit la cléricature avant de mener une vie religieuse à l'abbaye Saint-Maximin de Trèves, ville dont il devient chorévêque³⁸. Vers 671 il décide de s'installer dans une vallée vosgienne pour y vivre en ermite³⁹. Devant l'afflux de disciples, il se voit contraint de créer un monastère. Il y reçoit son frère⁴⁰ Ehrard, évêque de Ratisbonne qui devient le parrain d'une jeune fille aveugle, Odile, qui recouvre la vue lors de son baptême par Hydulphe⁴¹. Hydulphe meurt le 11 juillet, probablement 707⁴².

Moyenmoutier est le premier exemple lorrain de séparation des manses. Réalisée lorsque Charlemagne donne le monastère vosgien au patriarche Fortunat de Grado, elle est connue par une lettre de Frothaire à Louis le Pieux après sa visite à Moyenmoutier avec Smaragde, abbé de Saint-Mihiel⁴³. Ils y interviennent suite à la réunion des manses que fait leur abbé régulier, Ismond, en ne laissant aux religieux que trop peu pour vivre, selon eux. Ainsi, il semble bien que les abbatiats laïcs n'aient pas été une gêne pour les religieux. Mieux valait un abbé lointain qu'un abbé trop présent et rigoureux...⁴⁴ Selon le livre de confraternité de Reichenau, Moyenmoutier compte au IX^e siècle, vingt-trois noms en plus de l'abbé Sundrabert⁴⁵. Si des documents existent sur les services dus par les abbayes royales au roi, Moyenmoutier est la seule en Lorraine à en avoir conservé

³⁸ JEROME Léon, "Histoire de l'abbaye de Moyenmoutier", *BSPV*, 23^e année, Saint-Dié, 1898, p. 217

³⁹ CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 1756, rééd Nîmes, Lacour, 1997, col 928

⁴⁰ Est-ce son frère en religion ou de sang ? Les hagiographes ne le précisent pas.

⁴¹ Cet épisode de la vie d'Hydulphe est toujours sujet à discussion. Nous pouvons seulement noter la présence ancienne dans l'iconographie locale de cet épisode. En effet, la scène est déjà représentée sur le reliquaire du saint dès le XII^e siècle.

⁴² Ses reliques sont transférées dans un reliquaire au moment de sa canonisation à la fin du VIII^e siècle.

⁴³ GAILLARD Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934), les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p.111

⁴⁴ *ibid*, pp. 157-158

⁴⁵ *ibid*, p. 213

une trace. Dans le *Libellus succesoribus*⁴⁶, il est écrit : "L'abbé contraint de s'engager dans l'expédition royale et de contribuer aux continuelles et excessives levées de soldats [...] refusa de fournir à l'armée, comme c'était la coutume, le groupe de guerriers cuirassés, c'est-à-dire trente soldats avec le nombre habituel de mains munies de boucliers"⁴⁷.

2) Le moyen âge et le début de l'époque moderne

Suite aux guerres du haut moyen âge, l'abbaye finit vide de religieux et ses biens tombent dans l'escarcelle ducale au début du X^e siècle. Cette situation prend fin avec le duc Frédéric qui y fait venir un réformateur originaire de Gorze, Adalbert vers 950. Ce dernier apporte la réforme clunisienne et Moyenmoutier se trouve ainsi rattachée à ce vaste mouvement comme l'est alors aussi Senones.⁴⁸ Le successeur d'Adalbert est Almann. Il apporte beaucoup de soin à la reconstruction de l'abbaye et y ouvre une école de grammaire vers 985 qu'il accompagne de la création d'une bibliothèque. Il achève les travaux de reconstruction de l'église Sainte-Marie dont les tours marquent pour les siècles à venir le paysage de Moyenmoutier⁴⁹. De ce foyer religieux et intellectuel qu'est redevenu Moyenmoutier, émerge un homme qui change définitivement le visage de l'Eglise, le moine Humbert. Ami et proche du pape Léon IX, ancien évêque de Toul, il est fait cardinal-évêque de Sainte-Ruffine en 1051⁵⁰. L'égat du pape à Constantinople auprès du patriarche Michel Célaire pour résoudre la querelle des pains, Humbert s'emporte et dépose en 1054 sur l'autel de Sainte-Sophie une bulle excommuniant le patriarche et ses partisans qui répondent de la même manière, divisant ainsi l'Eglise.

L'abbaye de Moyenmoutier prend part au développement de l'industrie du bois dans sa vallée en signant des actes régissant le flottage et l'exploitation des forêts en accord avec l'abbaye voisine de Senones et avec les comtes de Salm au cours du XIII^e siècle⁵¹. Le développement du territoire abbatial est signifié en 1279 par la signature d'un acte d'accompagnement pour la fondation d'une ville neuve fortifiée aux limites des

⁴⁶ Reproduit par CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 vol., 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome III, col CXCIVss

⁴⁷ trad par THERY J., *Le libellus des successeurs de saint Hydulphe*, mémoire de maîtrise ss dir Michel PARISSE, Paris I, 1994 (dactylographié), § 5

⁴⁸ JEROME, *op cit*, I, p. 289.

⁴⁹ *ibid*, p. 309

⁵⁰ JEROME, *op cit*, II, p. 199

⁵¹ OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique de la principauté de Salm, des abbayes de Senones et de Moyenmoutier*, Saint-Dié, Thouvenin, 1951, pp. 32-33

terres de l'abbaye et au pied d'un château du duc. C'est la naissance de Raon-l'Etape⁵². Néanmoins, les orages n'en sont pas moins présents. Ainsi, en 1346, l'abbaye est pillée par des bandes venues d'Alsace probablement en raison de désaccords à propos des biens que l'abbaye possède dans les vallées alsaciennes⁵³. En 1381, l'abbé et les religieux de Moyenmoutier décident de ne prendre comme novices que des jeunes nobles. Cette décision qui ne favorise pas le recrutement est finalement abandonnée⁵⁴.

Après plusieurs tentatives de la part de divers clercs, les religieux sont contraints de subir le régime de la commende. Quitte à avoir un abbé commendataire autant le choisir dans la famille ducale de Lorraine qui apporte son nom et son prestige à l'abbaye. Ainsi les religieux élisent Nicolas de Lorraine comme abbé⁵⁵. Ce dernier dispose de l'abbaye de 1535 à 1546 puis, marié trois fois, il a quinze enfants dont deux sont aussi abbés commendataires de Moyenmoutier ! C'est sous son abbatiat qu'apparaissent les premières traces de l'indépendance spirituelle du monastère. En effet, c'est dans les bulles de commende pour Nicolas de Lorraine que Moyenmoutier est qualifiée pour la première fois de "dépendant immédiatement de l'Eglise de Rome"⁵⁶.



Gravure réalisée pour Erric de Lorraine
(fin du XVI^e siècle)

Elle présente au premier plan le miracle de saint Hydulphe exorcisant un possédé puis, au deuxième plan, le baptême de sainte Odile et enfin, en fond, l'abbaye de Moyenmoutier fortifiée et ses environs.

⁵² SCHNEIDER Michel, *Raon l'Etape des origines au XVIII^e siècle*, Raon l'Etape, Kruch éditeur, 1990, p. 39

⁵³ OHL, *op cit*, p. 35

⁵⁴ *ibid*, p. 39

⁵⁵ JEROME, *op cit*, IV, p. 53

⁵⁶ *ibid*, p. 58

3) L'ère vanniste

C'est l'un des enfants de Nicolas de Lorraine, Erric⁵⁷, qui introduit à Moyenmoutier la réforme initiée à l'abbaye Saint-Vanne de Verdun par dom Didier de La Cour mettant l'abbaye vosgienne au premier rang d'une congrégation qui rayonne sur Lorraine, Franche-Comté, Alsace, Champagne et Ardennes jusqu'à la Révolution française. Elu prieur de son monastère, Didier de La Cour, né à Montzéville près de Verdun en 1550, impose le retour à la règle dans l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun en 1598⁵⁸. Tous les religieux qui y entrent sont dès lors tenus de suivre la règle appliquée au Mont-Cassin ; les religieux refusant la réforme sont envoyés à Moyenmoutier. En effet, les deux abbayes ont alors le même abbé commendataire ce qui facilite les transferts. La réforme démarrant bien à Verdun, Erric et son oncle le cardinal Charles de Lorraine décident de l'étendre à l'abbaye vosgienne. Dom Claude François y est envoyé en 1603. Les difficultés aplanies et le retour à la règle effectué, les deux maisons signent une union de prière qui jette les bases de la congrégation vanniste⁵⁹.

En 1607, Erric de Lorraine résigne son abbaye de Moyenmoutier en faveur de son neveu, François de Lorraine alors âgé de huit ans⁶⁰. Néanmoins, étant donné le jeune âge de son successeur, il continue d'assurer l'administration temporelle et spirituelle de l'abbaye pendant un an. En effet, le 6 août 1608, François de Lorraine prend officiellement possession du monastère et nomme un procureur pour l'y représenter en l'occurrence dom Pierre Rozes, prieur de Moyenmoutier. Le procureur et l'abbé s'engagent à veiller à un retour à la régularité en termes d'élection abbatiale, à défendre l'abbaye en toutes circonstances, à en préserver les biens, à maintenir



Sceau de Moyenmoutier au bas de l'acte de dotation de la nouvelle abbaye nancéenne le 23 août 1701 (Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 18)

⁵⁷ Erric de Lorraine reçoit Moyenmoutier en 1588 et remet sa charge en 1608.

⁵⁸ TAVENEAUX René (dir), "La vie religieuse", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy-Metz, Presses universitaires-éditions Serpenoise, 1998, p. 121

⁵⁹ *ibid*

⁶⁰ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 740

les religieux dans leurs droits et privilèges et enfin, à remplir leurs devoirs et obligations envers ces mêmes religieux⁶¹. Ces engagements sont tenus car dans les années qui suivent, plusieurs dîmes qui avaient été usurpées reviennent au monastère⁶². Cependant, François de Lorraine qui reste à la tête de Moyenmoutier pendant cinquante-trois ans, n'apparaît dans l'histoire de celle-ci qu'au cours des premières années. Il réside en effet loin de Moyenmoutier et les religieux sont ainsi très indépendants. Cependant, il sait se montrer généreux et les religieux ont de la sympathie pour lui.

En 1620, il est décidé que n'auraient plus lieu les offices réciproques à Saint-Dié et Moyenmoutier comme cela se faisait depuis les premiers temps des deux maisons. Cette même année, des reliques de saint Déodat sont données à Moyenmoutier par le chapitre de Saint-Dié⁶³. Ces célébrations en grande pompe s'accompagnent d'un nouvel élan de ferveur pour les reliques de Saint-Hydulphe, un des patrons de la toute jeune congrégation. Ce renouveau d'intérêt amène en 1623, la publication d'une nouvelle *Vie* de saint Hydulphe, rédigée par le prieur, dom Jacques Pichard, et les religieux de Moyenmoutier⁶⁴. Une autre *Vie* avait été composée par dom Théodore Moy⁶⁵ en 1621, complétée d'un *Essai sur certaines guérisons miraculeuses opérées à Moyenmoutier* dont il dit avoir été témoin⁶⁶. Cela engendre aussi un plus grand nombre de pèlerins lors de la fête de saint Hydulphe. Les religieux de Moyenmoutier se chargent de les accueillir et d'écouter leurs confessions⁶⁷.

Rien en cela ne laisse présager ce qui va s'abattre sur la Lorraine pourtant géographiquement au centre du conflit qui marque tout son siècle, la guerre de Trente Ans. Il est vrai que la région va vivre le conflit en différé, de 1631 à 1661 et non de 1618 à 1648. Louis XIV et Richelieu souhaitent d'abord renforcer la présence française dans les Trois-Évêchés⁶⁸ puis finalement la guerre s'étend sur les villes et les campagnes du duché lorrain. Les Vosges sont parmi les régions les plus touchées⁶⁹. 1636 compte parmi les plus terribles années qui voient se succéder les pillages et les batailles dont une à Raon-l'Etape, sur les terres de l'abbaye à quelques kilomètres de celle-ci, le 16 mars. En

⁶¹ *ibid*, f° 742-743

⁶² *ibid*, f° 756

⁶³ Arch. dép. Vosges 1 H 71, *Recueil des titres de l'abbaye de Moyenmoutier*, layette 3° cotée E.

⁶⁴ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 753

⁶⁵ Né à Saint-Mihiel en 1593, profès à Saint-Vanne en 1613, mort à Nancy en 1625

⁶⁶ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 3, f° 1082-1083

⁶⁷ *ibid*, 59 J 2, f° 754

⁶⁸ MARTIN Philippe, *Une guerre de Trente Ans en Lorraine, 1631-1661*, Metz, éditions Serpenoise, 2002, p. 46

⁶⁹ *ibid*, p. 105

novembre 1638, c'est à Moyenmoutier même que s'affrontent les cavaliers lorrains de Cliquot qui "sont bousculés" par les Français⁷⁰. Par la suite, la région de Saint-Dié et d'une manière générale les marges vosgiennes sont relativement épargnées. Pillages et batailles, insécurité permanente qui règnent dans une contrée désolée⁷¹ y sont moins nombreux qu'en d'autres secteurs. L'abbaye ne semble pas pour autant être gravement endommagée mais souffre néanmoins du conflit ainsi qu'en témoigne un acte de l'abbé François de Lorraine qui se plaint du sort réservé à son abbaye à cause "des malheurs des guerres étant survenus et accrus de jours en jours et la grande absence qu'il a été contraint de faire à cause des mêmes troubles de guerre"⁷².

A l'annonce de la mort de François de Lorraine en 1661, les religieux de Moyenmoutier s'empressent d'élire un abbé régulier. Ils portent leur choix sur leur prieur, originaire de Verdun et profès à Saint-Epvre de Toul, dom Philibert Galavaux⁷³. Avant de prendre possession de son abbaye, dom Galavaux s'enquit des autorisations du président de la congrégation et du duc de Lorraine Charles IV. Cependant, ce dernier change d'avis et demande des bulles de commende pour son frère, le prêtre Nicolas-François. Mais ce dernier se retire rapidement au bénéfice de l'abbé régulier⁷⁴ qui doit tout de même encore attendre deux ans pour recevoir la bénédiction abbatiale au Mont-Sainte-Odile de l'évêque *in partibus* de Tripoli, suffragant de Strasbourg. Ce même évêque vient en 1665 à Moyenmoutier pour donner le sacrement de confirmation aux fidèles de Moyenmoutier et tonsurer un futur prêtre de l'abbaye⁷⁵. Le règne abbatial de dom Galavaux est des plus paisibles. En 1676, l'abbé se sentant malade obtient des lettres de coadjuterie pour dom Hyacinthe Alliot. Ceci lui permet d'assurer sa succession de manière régulière. Il meurt peu après à Bar-le-Duc et est inhumé au prieuré Notre-Dame, son cœur étant transporté à Moyenmoutier⁷⁶.

Cette période de rayonnement intense qu'est le XVIII^e siècle, démarre avec l'accession au siège abbatial de dom Hyacinthe Alliot (1676-1705). C'est sur son impulsion que le 6 juin 1685 s'ouvre à l'abbaye, une Académie, foyer intellectuel de la Lorraine des Lumières avec des disciplines aussi variées que l'archéologie, la médecine,

⁷⁰ *ibid*, pp. 128-130 et 135-136

⁷¹ *ibid*, p. 228

⁷² Actes de tabellions et de chartes lorraines du XVII^e siècle, pièce n°53, Bibl. mun. Nancy, cité par MARTIN, *op cit*, p. 311

⁷³ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 761

⁷⁴ *ibid*, f° 762-763

⁷⁵ *ibid*, f° 764

⁷⁶ *ibid*, f° 764

l'entomologie, l'histoire sainte et profane, la philosophie, l'exégèse... L'abbaye participe alors pleinement au développement de ces véritables foyers intellectuels qui apparaissent à partir de 1670⁷⁷ car d'autres Académies se créent dans les monastères vannistes. C'est le cas notamment à Senones ce qui permet des échanges et coopérations entre voisins immédiats et surtout Saint-Mihiel, véritable centre intellectuel de la congrégation. Ces "centres de recherches"⁷⁸ publient plusieurs ouvrages de référence dont une partie des œuvres de dom Calmet⁷⁹. C'est dans ce contexte d'émulation intellectuelle et de développement de la recherche historique que les abbayes vosgiennes de la vallée reçoivent les érudits mauristes, dom Mabillon et dom Ruinart⁸⁰. Ce sont d'ailleurs les frères Hyacinthe et Pierre Alliot, respectivement abbés de Moyenmoutier et de Senones, qui préparent le voyage des savants mauristes. Les frères Alliot leur servent de guides dans leurs pérégrinations en Alsace et en Lorraine cette année 1696⁸¹.

Dom Alliot se choisit un coadjuteur en la personne de l'abbé de la nouvelle abbaye Saint-Léopold de Nancy, dom Humbert Belhomme. Ce dernier prend officiellement possession de sa charge peu avant de recevoir de Mgr Christophe Hanss, suffragant de Bâle, la bénédiction abbatiale dans l'église des jésuites de Molsheim. Dom Alliot meurt trois ans plus tard en 1705 alors qu'il vient d'être élu président de la congrégation après avoir été procureur général à Paris, prieur de plusieurs maisons vannistes et quatre fois visiteur de la province de Lorraine⁸². En 1678, dom Alliot fait sa profession de foi contre le jansénisme entre les mains de l'official de Toul⁸³. Dom Belhomme, son successeur, et dom Claude Paquin, religieux de Moyenmoutier, signent le premier en son nom, le second au nom de sa communauté, le formulaire proposé lors du chapitre général de Luxeuil en 1713 pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*⁸⁴. Né à Bar-le-Duc le 25 décembre 1685, dom Belhomme fait ses études et sa profession religieuse à Saint-Mihiel. Il y est, pour partie, le secrétaire des mémoires du cardinal de Retz avant d'être élu par le chapitre général premier abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1702. Savant, il écrit l'histoire de son monastère (Strasbourg, Dulssecker, 1724) et prend part aux débats de

⁷⁷ TAVENEAUX René (dir) "La vie intellectuelle", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy-Metz, Presses universitaires - éditions Serpenoise, 1988, p. 80

⁷⁸ TAVENEAUX René, *Le jansénisme en Lorraine, 1640-1789*, Paris, Vrin, 1960, p. 137

⁷⁹ *ibid*

⁸⁰ OHL des MARAIS, *op cit*, p. 98

⁸¹ MULLER Claude, "Des réseaux transvosgiens des abbayes bénédictines à la géographie de l'Alsace au tournant du XVIII^e siècle" *Dialogues transvosgiens*, Munster, 2007, p. 78

⁸² Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f^o 786

⁸³ *ibid*, f^o 1078

⁸⁴ *ibid*, f^o 1078

son temps en soutenant l'élection de dom Maillet à Saint-Mihiel et celle de Pierre Alliot à Senones⁸⁵. Il occupe à plusieurs reprises des postes importants, dont la présidence, au sein de la congrégation vanniste. Localement, la grande préoccupation de dom Belhomme est la bibliothèque de l'abbaye dont il fait une des plus importantes de la région⁸⁶ mais il est aussi le maître d'œuvre de la restauration de l'abbaye. Il reçoit le duc Léopold en 1716 qui loue la bibliothèque de l'abbaye⁸⁷. Cette même année toutefois, les religieux de Moyenmoutier s'opposent à la volonté ducale de les déposséder de leur juridiction quasi-épiscopale au bénéfice d'un futur évêché à Saint-Dié⁸⁸. Les relations entre dom Belhomme et le duc de Lorraine se détériorent encore plus quand il prend la défense des abbés de Senones et de Saint-Mihiel en tant que président de la congrégation, face à des compétiteurs choisis par Léopold. Ce dernier lui fait intimer, au matin du 16 octobre 1723, l'ordre de quitter son abbaye et le duché. Alors en Alsace, dom Belhomme y reste⁸⁹. Il finit par céder et reçoit ses lettres de rappel le 10 mai 1724⁹⁰.

A dom Belhomme, succède dom Humbert Barrois (1727-1771) qui entreprend la reconstruction des bâtiments de l'abbaye. Les seuls comptes conservés de l'abbaye datent de l'abbatit de dom Barrois. Il ne s'agit pas vraiment de comptes détaillés mais simplement des grandes lignes de ceux-ci soumis au visiteur de la congrégation qui les contresigne. Malgré leur caractère de résumé, ils montrent une grande stabilité du nombre de religieux, convers et domestiques comme de revenus sur la période concernée soit 1734 à 1743 et 1762-1763 ; les comptes se faisant de 1^{er} mai au 30 avril de l'année suivante⁹¹. Aucune campagne de travaux n'y est malheureusement spécifiquement mentionnée. En juillet 1771, le roi nomme l'Intendant de Lorraine, Antoine Chaumont de La Galaizière, pour assister au chapitre chargé d'élire le nouvel abbé de Moyenmoutier. L'importance de cette élection qui dépasse largement le cadre du monastère vosgien, n'échappe ni au roi, ni à la commission des réguliers. Par sa fonction de co-chef d'ordre contestée par la France justement, par sa condition canonique qui lui confère une certaine indépendance à l'égard de l'autorité épiscopale, par sa situation géographique face au monde germanique, par l'importance de ses biens et revenus, par la forte personnalité du

⁸⁵ DUMONT Charles, *Histoire de la ville de Saint-Mihiel*, 4 vol., Nancy, 1860-1862, tome IV, p. 321

⁸⁶ VERNIER, Lucien, "La bibliothèque de Moyenmoutier de la constitution de son fonds à sa dispersion", *BSPV*, 87^e année, volume LXV, Saint-Dié, 1961, pp. 5-30

⁸⁷ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 4, f° 802-803

⁸⁸ OHL des MARAIS, *op cit*, p. 106

⁸⁹ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 4, f° 805

⁹⁰ *ibid*, f° 807

⁹¹ Arch. dép. Vosges, 1 H 18-19, Comptes de l'abbaye

dernier titulaire qui n'est autre que le président de la congrégation, par le foyer d'opposition qu'elle constitue dans l'affaire des nouvelles constitutions, l'abbaye de Moyenmoutier représente pour son abbé un poste de choix. Dès lors, son élection revêt l'allure d'un test pour toute la congrégation. La nomination de l'Intendant de Lorraine en personne montre assez le prix qu'attache le pouvoir français au choix du successeur de dom Barrois afin de briser définitivement l'opposition lorraine. La Galaizière a été pourvu de pouvoirs discrétionnaires comparables à ceux des commissaires aux chapitres généraux. Il doit "veiller aux contestations éventuelles, autres que celles concernant la discipline régulière⁹²" et a le pouvoir "d'abrèger ou prolonger le temps du chapitre et de faire sortir celui qui y mettrait le trouble⁹³". Les instructions sont plus explicites encore. Elles rejettent formellement l'élection de dom Mougnot⁹⁴, prieur de Moyenmoutier et elles proposent une liste de sept religieux susceptibles d'être élus⁹⁵. Tous occupent des fonctions importantes au sein de la congrégation mais la manœuvre échoue. Ni les pressions du pouvoir central, ni la présence de l'Intendant ne parviennent à contraindre les religieux vosgiens qui élisent le desservant de la cure régulière du Ban-de-Sapt, dom François Maillard⁹⁶. Outre l'achèvement des travaux initiés par son prédécesseur, dom Maillard doit se résigner à perdre sa juridiction spirituelle au bénéfice de l'évêché de Saint-Dié érigé en 1777. Néanmoins l'abbé et le premier évêque sont en très bons termes. Les bénédictins sont même prêts à établir à Saint-Dié une classe d'humanités et de philosophie à leur charge, proposition que la ville de Saint-Dié refuse⁹⁷. Dom Maillard achève les travaux démarrés par son prédécesseur et paye notamment l'orgue. Investi dans la vie quotidienne, attentif aux préoccupations des habitants de ses territoires, il participe aux travaux de l'Assemblée provinciale de Lorraine réunie à Nancy en 1787⁹⁸.

Il s'éteint quelques jours avant la suppression des ordres religieux par l'Assemblée constituante non sans avoir, à plusieurs reprises, protesté contre les bandes qui circulent

⁹² BnF, ms fr 13 854, f° 175-176, *Instructions pour M. de La Galaizière... au chapitre de Moyenmoutier*, 1771

⁹³ *ibid*, f° 175-176

⁹⁴ Janséniste convaincu, dom Mougnot ne devait en aucun cas être élu. Dans l'hypothèse contraire, La Galaizière avait l'ordre et le pouvoir de le refuser et de l'exclure.

⁹⁵ Dom Grosjean, président ; dom Conscience, procureur général à Paris ; dom Lelong, visiteur de Champagne ; dom George, procureur de Nancy ; dom Perrin, maître des novices de Moyenmoutier ; dom Varin, visiteur de Franche-Comté et dom Mouton de Luxeuil.

⁹⁶ MICHAUX Gérard, *La congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe de la commission des réguliers à la Révolution française*, thèse de troisième cycle, Nancy, 1979, p. 320

⁹⁷ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 827

⁹⁸ POIROT Théodore, "Le dernier abbé de Moyenmoutier", *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, Saint-Dié, 1891, p. 857

dans la région et rançonnent tant les nobles que les religieux. Il est soutenu en cela par l'assemblée municipale⁹⁹. A sa mort, l'abbé Maillard laisse une succession importante qui défraye la chronique et crée de l'agitation dans la congrégation en sursis. En effet, depuis plusieurs années, l'abbé thésaurise le revenu de sa mense abbatiale qu'auparavant il reversait presque intégralement à la mense conventuelle. Les religieux empêchent les supérieurs de la congrégation de venir vérifier les comptes. Ils ne déclarent que 80 000 livres alors que, selon les comptes d'un anonyme dénonciateur¹⁰⁰, l'abbé aurait accumulé plus de 297 000 livres. La suite donnée à cette affaire est inconnue mais elle dure puisque les religieux ne peuvent toucher leur pension avant le début de 1792 car soupçonnés d'avoir profité discrètement du trésor de dom Maillard¹⁰¹.

4) La Révolution française et le devenir des bâtiments

Devenue Bien national, l'abbaye est peu à peu vidée. Comme partout, la première étape est la rédaction des inventaires des biens suite à la sécularisation. A Moyenmoutier, le premier inventaire se fait le 10 mai 1790. Le document est perdu mais la date est connue par le deuxième inventaire qui a lieu le 30 décembre de la même année¹⁰². La bibliothèque de l'abbaye attend pendant de longues dizaines d'années son transfert à Epinal. En effet, mise à disposition du gouvernement, elle subit des ponctions de la part de différentes bibliothèques au cours des ans sans oublier les livres emportés par les anciens religieux ou ceux qui servent à d'autres usages que la lecture à la population locale. Enfin, ce qu'il en reste parvient à Epinal en 1824 où aucune bibliothèque n'est encore construite. Les livres sont stockés dans des locaux administratifs en attendant l'ouverture de la bibliothèque l'année suivante¹⁰³. Les archives de l'abbaye, rassemblées avec celles des chapitres d'Etival et Saint-Dié, sont finalement vendues à Saint-Dié le 26 septembre 1826 car le maire les trouve trop encombrantes et sans réelle destination future!¹⁰⁴ Heureusement, dom Sébastien Etienne a envoyé en 1789-1790, à l'historiographe de France Moreau, une copie de plus de cent quarante actes jalonnant

⁹⁹ Arch. mun. Moyenmoutier, délibération du 29/07/1789

¹⁰⁰ Arch. nat. D 19 19 Vosges

¹⁰¹ GODEFROY, Jean-Ernest *Les bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, E Champion, 1918, p. 152

¹⁰² Arch. dép. Vosges, série 9 Q 4

¹⁰³ VERNIER, "La bibliothèque..." *art cit*, p. 25-28

¹⁰⁴ BAUMONT Georges, "Notice historique sur la bibliothèque publique de Saint-Dié" *Le pays lorrain et le pays messin*, 12^e année, 1920, pp. 241-250 et 310-318, ici, p. 313

l'histoire du monastère¹⁰⁵. De son côté, l'orgue de l'abbaye est installé à la cathédrale de Saint-Dié sur les instances de l'évêque constitutionnel Maudru.

En 1791, les habitants de l'annexe de Saint-Blaise obtiennent, suite à leur requête faite à l'évêque constitutionnel, la chaire du réfectoire, un petit autel - probablement celui de la salle capitulaire - une cloche et plusieurs vêtements liturgiques¹⁰⁶. Le conseil général de la commune donne son accord à ces transferts¹⁰⁷ à la suite de l'avis positif du directoire de Saint-Dié¹⁰⁸. L'autel et la chaire sont toujours dans la chapelle de Saint-Blaise, rebâtie dans le style des églises-granges au XVIII^e siècle¹⁰⁹. L'abbaye de Moyennoutier ne ferme que le 18 août 1791 ce qui en fait l'avant-dernière maison de sa congrégation à clore définitivement ses portes, la dernière étant Montier-la-Celle en octobre de cette même année¹¹⁰. Les dix-huit religieux et deux convers qui se trouvent encore dans le monastère en 1789 restent majoritairement dans la région.

L'église abbatiale de Moyennoutier ne perd pas, à la différence de nombreuses églises de monastère ou même paroissiales, sa fonction de lieu de culte. Un des arguments de la commune de Moyennoutier pour obtenir l'église abbatiale comme église paroissiale est de la présenter comme ayant déjà cette fonction depuis plusieurs années et c'est en effet le cas. La vieille église paroissiale Saint-Epvre est interdite depuis 1783 car elle menace de s'effondrer. Dom Maillard avait alors autorisé les paroissiens à assister aux offices et à avoir leurs propres offices dans l'église abbatiale. En 1791, le conseil de la commune informé qu'une soumission est faite pour l'achat de l'abbaye, s'adresse au directoire du district de Saint-Dié et lui rappelle "que la Commune se réservait l'église de ladite maison pour célébrer l'office de la paroisse comme on le fait actuellement, attendu que ci-devant, les religieux de la ci-devant abbaye fournissaient le pain et le vin et étaient obligés de nous loger les premiers jours de hauteuse, fournissaient les ornements de même et l'orgue"¹¹¹. L'église abbatiale est alors dotée d'une chaire à prêcher et d'au moins

¹⁰⁵ VERNIER, "La bibliothèque..." *art cit*, , p. 29

¹⁰⁶ FARON, *op cit*, p. 52

¹⁰⁷ Arch. mun. Moyennoutier déposées aux Arch. dép. Vosges, E dpt 324, délibération du 20 novembre 1791

¹⁰⁸ FARON Jules, *Moyennoutier à travers les âges et son abbaye*, 1896, rééd. Paris, Res-Universis, 1990, p. 53

¹⁰⁹ L'arc séparant la nef grange du chœur beaucoup plus ancien porte la date de 1720. L'édifice a été depuis légèrement remanié avec notamment le percement d'une porte en façade vers 1829 (date portée).

¹¹⁰ VERNIER Lucien, "Les dernières heures de l'abbaye de Moyennoutier", *BSPV*, 82^e année, volume LX, 1956, pp. 52-93, ici p.76

¹¹¹ FERRAZINI Désiré, *L'église abbatiale de Moyennoutier de sa construction à nos jours*, dactylographié, 1941, p. 15

un confessionnal qui quittent Moyeuimoutier à une date inconnue mais apparemment avec les stalles de la salle capitulaire car tout cet ensemble finit par être donné à Bussang en 1845 comme provenant d'Epinal¹¹². Aussi est-il possible d'émettre l'hypothèse suivante, ces éléments de mobiliers, destinés à être vendus ont été transférés en même temps que la bibliothèque de l'abbaye dans les locaux départementaux où leur trace se perd ce qui fait dire à certains que les stalles de Bussang sont celles des chanoinesses d'Epinal.

II- Histoire architecturale

1) Les premiers bâtiments

a) les bâtiments médiévaux

Dans ses premières années, le monastère est doté de cinq sanctuaires. Au monastère même d'abord, se trouvent la grande église Saint-Pierre, patron originel de l'abbaye et l'église Notre-Dame, une de chaque côté du cloître¹¹³. Puis viennent les autres lieux de prière avec, pour les hôtes et pèlerins, l'église Saint-Jean-Baptiste ; au cimetière, l'église Saint-Grégoire et, pour la paroisse, l'église Saint-Epvre¹¹⁴. Rien ne prouve que ces cinq sanctuaires aient été construits du vivant d'Hydulphe.

L'église Sainte-Marie est reconstruite après son effondrement partiel vers le milieu du X^e siècle sous le double gouvernement du dernier abbé-comte, Gislibert et d'Adalbert. Ils décident de la rebâtir sur un plan plus vaste et plus somptueux. Les reliques d'Hydulphe y sont d'ailleurs conservées pendant plusieurs siècles. Les travaux de reconstruction de l'abbaye sont poursuivis par le successeur d'Adalbert, Almann, qui les achève. Cette église est en outre dotée d'une crypte ainsi que nous l'apprend un récit miraculeux rapporté par le *Libellus de Successoribus sancti Hildulfi in Vosago, utque ad initia saeculi XI*¹¹⁵. Cela fait de la nouvelle église Sainte-Marie un lieu de pèlerinage, ce

¹¹² Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 8, lettre du curé de Bussang à Léon Jérôme en date du 7 septembre 1895

¹¹³ Ce schéma était celui du Saint-Mont et se retrouve encore aujourd'hui dans l'ensemble cathédrale de Saint-Dié.

¹¹⁴ JEROME, *op cit*, I, p. 219

¹¹⁵ Cet ouvrage est certainement l'œuvre d'un chroniqueur de Moyeuimoutier, Valcand, qui est un des premiers et brillants élèves de l'école de grammaire fondée par Almann. Composé vers 1016-19, il

qui ne sait aller sans une hausse des revenus de l'abbaye. Moyenmoutier s'inscrit alors dans ce vaste mouvement de reconstruction d'églises. Elle est consacrée le 11 novembre 993 par l'évêque de Toul, Etienne de Lunéville¹¹⁶.

En 1019, l'évêque de Toul Berthold fait dépouiller de ses reliques l'autel majeur de l'église Saint-Pierre¹¹⁷. Cet édifice est reconstruit à partir de 1028 environ par l'abbé Norbert¹¹⁸ et achevé vers 1037 par son successeur, Lambert¹¹⁹. Il est à cette occasion déplacé à la droite de l'église Notre-Dame. D'après les chroniques, ce transfert est dû au fait que les moines sont constamment dérangés par les nombreux pèlerins. Ainsi l'église quitte sa position sur un des côtés du cloître¹²⁰. Suite à un incendie, l'abbé Jean de Malla fait reconstruire le monastère et le dote d'un mur d'enceinte entre 1343 et 1361¹²¹. C'est cet état de l'abbaye qui est représenté sur une gravure figurant saint Hydulphe et son pays d'adoption parue dans l'histoire de Moyenmoutier de dom Belhomme. S'y remarque la présence d'une seule église dans l'enceinte, l'église Saint-Pierre ayant déjà disparu.

b) au début de l'époque moderne

L'abbaye est ensuite restaurée par l'abbé Guérard de Gomberval (1488-1524) qui fait rebâtir le cloître. Les travaux sont achevés par son successeur Georges d'Haussonville (1524-1534). Dom Belhomme signale qu'il lui est encore possible de voir les armes de ces abbés sur les voûtes du cloître lorsqu'il en entreprend la rénovation au XVIII^e siècle¹²². La nef de l'église est couverte de voûtes et l'abside reconstruite¹²³. On ne connaît pas exactement le résultat de ces travaux. En 1617, il est établi une chapelle du rosaire apparemment dans l'église abbatiale puisque l'acte est conservé avec les archives de l'abbaye et non de la paroisse. Si cette hypothèse est confirmée¹²⁴, cela en ferait, à notre connaissance, un cas unique car, même si l'église abbatiale de Saint-Mihiel

en existe aujourd'hui deux manuscrits conservés pour le premier dans le fonds latin de BnF et pour le second à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

¹¹⁶ MARTIN Eugène, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, 3 volumes, Nancy, Crépin-Leblond, 1900, tome 1, p. 180

¹¹⁷ JEROME, *op cit*, II, p. 183

¹¹⁸ OHL DES MARAIS, *op cit*, p. 6

¹¹⁹ *ibid*, p. 7

¹²⁰ JEROME, *op cit*, II, p. 190

¹²¹ JEROME, *op cit*, III, p. 95

¹²² *ibid*, pp. 152-153

¹²³ *ibid*, p. 156

¹²⁴ L'abbé Jérôme doute qu'un tel autel ait pu exister dans l'église abbatiale et argue que l'acte a été rangé là par commodité ou tout simplement parce que l'église paroissiale dépend alors totalement de l'église abbatiale (Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2)

accueille également des chapelles et autels, aucune confrérie n'y a apparemment son siège. Malheureusement, le seul élément conservé concernant cette chapelle en est l'acte de fondation¹²⁵. Assortie d'indulgences, cette fondation comprend un autel et une chapelle comme il est clairement stipulé dans l'acte conservé, "*Altare et capellam fundandi*"¹²⁶ mais à aucun moment l'emplacement de cette chapelle n'est donné. Elle est destinée à favoriser la dévotion à la Mère de Dieu. L'année suivante, des orages endommagent fortement les flèches des trois clochers de l'église abbatiale qui sont rétablis aux frais de l'abbé commendataire, François de Lorraine.¹²⁷

Dans les premiers temps de la réforme vanniste, deux vues de l'abbaye sont réalisées. La première est due à un bénédictin allemand qui voyage dans toute la Germanie et ses environs dont Moyenmoutier, Senones et le Saint-Mont. Gabriel Bucelin a laissé ses notes de voyage et surtout des dessins de certaines des maisons qu'il visite¹²⁸. Ainsi, sur la représentation ci-dessous, il nous montre une maison assez importante avec une grande église à

trois clochers surmontés de flèches avec un large cloître sur son flanc nord, cloître précédé d'une petite cour. L'ensemble est clôturé par un mur d'enceinte à plusieurs tours de guet. L'accès se fait par une porte avec un pont-levis.



Gabriel Bucelin (1599-1681), *L'abbaye de Moyenmoutier*

Dessin dans son carnet de voyage, 19 août 1665

Dans cette configuration le monastère se présente encore comme un ensemble fortifié peu ouvert sur le monde extérieur. Dans la seconde représentation de Moyenmoutier en ce début de XVII^e siècle, les grandes lignes se retrouvent mais avec beaucoup moins de finesse. En effet, si l'église et le cloître sont bien repérables, tout comme le mur d'enceinte, il n'en va de même pour le reste des bâtiments. La seule différence notable en

¹²⁵ Arch. dép. Vosges, 1 H 10

¹²⁶ *ibid*

¹²⁷ OHL des MARAIS, *op cit*, p. 87

¹²⁸ Renseignements et illustrations fournis par M. Charles Kraemer que je remercie vivement.



faveur de la représentation de l'abbaye dans la gravure dite "pour Erric de Lorraine, abbé commendataire" est celle des flèches des clochers qui sont la marque caractéristique du monastère, son signe de reconnaissance et en même temps, un de ses éléments les mieux documentés puisque demandant beaucoup d'entretien. Cependant, la gravure de

Bucelin fait apparaître clairement deux cours comme un grand et un petit cloître sur le devant de l'abbaye, configuration qui se retrouve dans la vue cavalière que réalise quelques décennies plus tard, dom Léopold Durand.

Dom Alliot (1676-1705) fait régulièrement intervenir des ouvriers pour améliorer l'abbaye et en marquer les traditions. Ainsi, une grande croix en fer est commandée à Colliquet en 1693. Cette croix de quatorze pieds de hauteur est destinée à être placée en bord de chemin avec un "chapeau" et devant une "voisine" payée par le chapitre de Saint-Dié¹²⁹. Est-ce pour marquer l'endroit de la procession de Belchamp ? Sûrement. En 1694, Nicolas Vincent de Rambervillers est chargé de réparer les petites flèches des tours auxiliaires¹³⁰ avant que trois cloches "pour mettre dans la grosse tour" ne soient livrées le 22 mai 1695 par Nicolas Joly, maître fondeur à Brouval en Bassigny¹³¹. Puis c'est une fontaine qui est demandée par dom Michel Laurent¹³². Par les dates qui sont gravées dessus, nous savons que c'est également dom Alliot qui commande les stalles toujours conservées dans l'église abbatiale.

¹²⁹ Arch. dép. Vosges, fonds Buvignier-Clouet, 2 J 24

¹³⁰ *ibid*

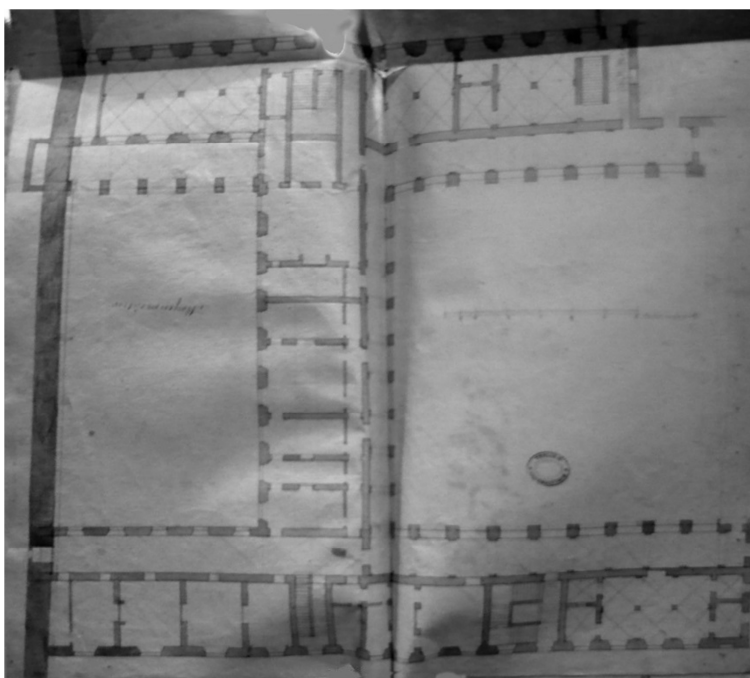
¹³¹ Arch. dép. Vosges, 1 H 17

¹³² *ibid*

2) L'abbaye de dom Belhomme

Au début du XVIII^e siècle, dom Belhomme (1705-1727) fait presque entièrement reconstruire l'abbaye autour de l'antique église Notre-Dame devenue l'église principale du monastère¹³³. Cette église a été remaniée à plusieurs reprises comme cela a été dit plus haut. Il n'est pas possible de savoir si l'espace intérieur est divisé ou unique. En effet, aucun document ne nous renseigne sur la disposition intérieure de cet édifice. Seule la représentation cavalière de l'abbaye par dom Léopold Durand permet de se faire une idée de l'ensemble des bâtiments. Georges Durand voit sur la gravure de dom Durand une église avec une nef moderne, un chœur gothique et un transept au décor encore roman mais avec des ouvertures gothiques¹³⁴. En 1711, il faut en reconstruire une des tours qui menace ruine.

L'architecte bénédictin de Saint-Avold réalise la seule figuration réaliste de l'abbaye aujourd'hui détruite. La bibliothèque multimédia intercommunale d'Epinal-Golbey conserve un recueil factice de planches, gravures et plans¹³⁵ parmi lesquels se trouve le plan d'une partie de l'abbaye de Moyenmoutier telle qu'elle se présente après les travaux de dom Belhomme. Il représente le cloître et ses prolongements vers le Rabodeau. S'y distinguent plusieurs grandes pièces voûtées dont trois se suivent dans l'aile est : la première avec un escalier et un petit dégagement vers le nord pourrait être la sacristie avec un accès au sacraire, puis vient la salle capitulaire et enfin, le réfectoire. L'aile



Plan du rez-de-chaussée de l'abbaye de Moyenmoutier, début du XVIII^e s., BMI Epinal-Golbey, LV66

¹³³ L'église Saint-Pierre est détruite dès avant le XVI^e siècle sans que l'on sache précisément quand.

¹³⁴ DURAND Georges, *Eglises romanes des Vosges*, Paris, Champion - Lille-Bruges-Bruxelles, Desclée, De Brouwer et Cie, 1913, p. 252

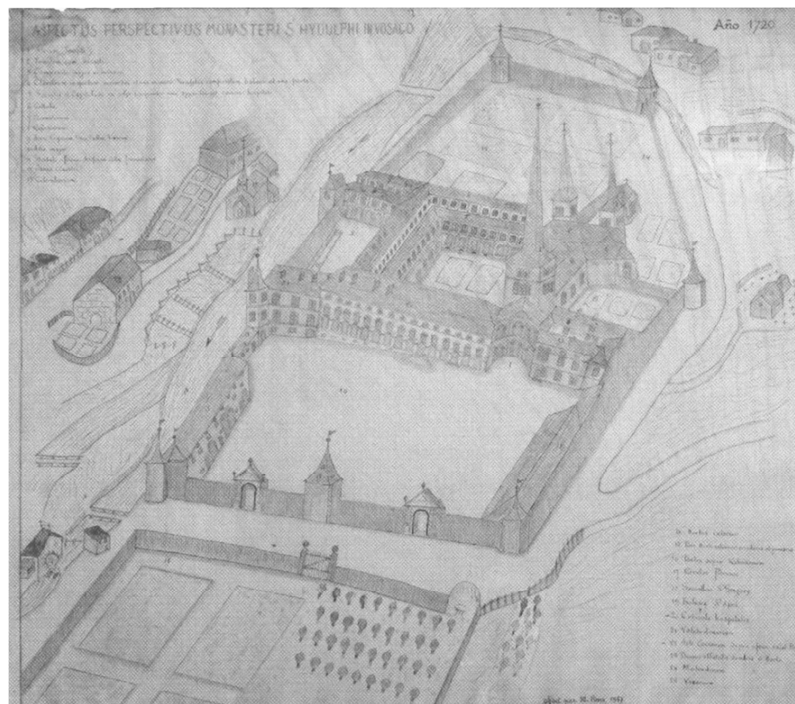
¹³⁵ Bmi Epinal – Golbey, LV 66

parallèle à l'église se compose d'une succession de petites pièces et la troisième aile abrite un vaste vestibule d'entrée quasiment contigu à l'église abbatiale avec des alcôves à chacune de ses extrémités. La suite de l'aile desservie par une galerie allant sans interruption du nord au sud se compose de petits appartements. L'affectation de ces différents lieux est partiellement possible grâce à la légende de la vue cavalière de dom Durand. L'ensemble du cloître est parcouru par une galerie. L'entrée dans l'abbaye se fait par l'aile occidentale du cloître, desservie par deux perrons bien visibles dans la gravure de dom Durand.

Dès 1706, dom Belhomme fait refaire le pavage et les marbres du chœur de l'église où sont ouvertes de hautes et larges fenêtres¹³⁶. En 1708-1709, il fait abattre les vieux murs d'enceinte et combler les fossés. A leur emplacement, il érige de nouveaux bâtiments : greniers, étables et dépendances et une nouvelle maison abbatiale¹³⁷ et en 1710 il pose "au nom du Seigneur, à l'angle du réfectoire contigu au Rabodeau et aux viviers, la première pierre de ces nouveaux édifices. Je menai l'entreprise avec

persévérance et, grâce à Dieu, elle est heureusement achevée"¹³⁸ précise-t-il. Ainsi, c'est bien toute l'abbaye que dom Belhomme veut reconstruire après cette première série de travaux déjà mentionnés. Ainsi sont rebâties, le cloître, le dortoir, l'hôtellerie et la bibliothèque¹³⁹.

C'est à cette occasion



Gravure par dom Léopold Durand

Mairie de Moyenmoutier

¹³⁶ BELHOMME Humbert, *Historia Mediani in monte Vosago Monasterii, ordinis sancti Benedicti, congregationis sanctorum Vitoni et Hidulfi*, Strasbourg, Dulssecker, 1724, p. 427

¹³⁷ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 793

¹³⁸ CHAPELIER Charles, "L'ancienne abbaye de Moyenmoutier", *BSPV*, Saint-Dié, imp. Humbert, 1888, pp. 221-252, ici p. 250

¹³⁹ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 798

qu'y travaille dom Léopold Durand à qui est due la vue cavalière bien connue de l'abbaye. Le plan de la bmi d'Epinal est probablement à rattacher à cette campagne de travaux. En cela, dom Belhomme suit le mouvement général de restauration des maisons religieuses par les ordres réformés. C'est la même année que s'installe à Moyennoutier un jeune savant de son ordre, dom Augustin Calmet.

De ce premier ensemble, il subsiste un bâtiment perpendiculaire à l'enceinte de l'abbaye de dom Barrois. Converti en immeuble d'habitation, ses élévations sont d'une grande sobriété. Aucun élément décoratif ne vient marquer portes et fenêtres. Il est vrai qu'il s'agissait d'un bâtiment des communs de l'abbaye. Autres éléments de l'abbaye de dom Belhomme à avoir survécu, les caves qui sont devenues celles des maisons construites sur l'emplacement de l'ancien cloître au cours des XIX^e et XX^e siècles. Il n'est pas impossible que des parties de bâtiments aient également été conservées dans ces habitations mais il est difficile d'en avoir la certitude. Parmi les éléments ayant survécu à la destruction de la fin du XVIII^e siècle, il y a la bibliothèque de dom Belhomme, transférée dans la nouvelle abbaye puis à Epinal. Dom Belhomme fait de gros efforts pour satisfaire aux besoins des érudits. L'abbé veut la doter de tous les auteurs originaux grecs et latins, de toutes les nouvelles éditions des Pères et tous les livres nouveaux qui en vaudraient la peine afin de la rendre "bonne et complète en ce genre de bibliothèque ecclésiastique et religieuse"¹⁴⁰. Le juriconsulte François-Timothée Thibault atteste en 1763, qu'elle "est une des plus considérables et des plus curieuses d'Europe"¹⁴¹.

III- L'abbaye de dom Barrois

1) Le déroulement du chantier

La date donnée traditionnellement comme étant celle du début des travaux est 1765. Rien cependant ne vient la confirmer ou l'infirmer. Quoi qu'il en soit, le projet est sûrement mûri depuis longtemps par dom Barrois et l'architecte a déjà fait montre de ses talents en reconstruisant le palais abbatial de Senones dont les travaux ne se sont achevés

¹⁴⁰ lettre du 21 mars 1713

¹⁴¹ THIBAUT François-Timothée, *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, Nancy, Antoine Pierre, 1763, p. 214

qu'en 1763¹⁴². L'absence de mention de travaux en cours dans l'état de l'abbaye présenté fin 1766 à la demande de la commission des réguliers¹⁴³ interroge. Certes, l'abbaye n'est pas obligée de tout dire sur son réel état du moment mais pourquoi le faire ? Il est plus raisonnable de penser que les travaux n'ont alors pas encore commencé. Il y est seulement mentionné que la mense conventuelle pourvoit à l'entretien de l'église et des lieux claustraux ainsi qu'à celui de quatorze églises de campagne et vingt-et-une fermes et granges¹⁴⁴. Cependant, le chantier ne doit guère tarder à démarrer puisqu'il l'est, dans tous les cas, avant la mort de dom Barrois en 1771. L'abbé est absent du chapitre général de 1768, officiellement pour cause de maladie ce qui ne l'empêche pas d'y être élu supérieur de la congrégation. La mort de son coadjuteur, dom Nicolas Belhomme, l'année suivante précipite-t-elle le lancement du chantier, son deuxième grand projet ? A défaut de certitude, nous pouvons situer le début de chantier de Moyennoutier entre 1767 et 1771.

La seule date connue avec certitude est celle de la fin de construction de l'église car elle est portée sur le deuxième doubleau de la nef avec le millésime 1776. L'église est réputée être sortie du sol en onze ans. Cela fait relativement long pour cette seule construction mais court si l'on envisage la réalisation de l'ensemble. D'autant plus que le projet initial n'est certainement pas arrivé à son aboutissement total à cette date-là. C'est pourquoi, en s'appuyant sur différents documents ou témoignages, il paraît raisonnable de penser que les travaux ont duré encore plusieurs années. En effet, en 1780, selon le plan des forêts de l'abbaye reproduit par le baron Seillière, il reste encore plusieurs bâtiments à élever, notamment la bibliothèque et le bâtiment qui lui fait pendant mais aussi une aile du cloître et les bâtiments agricoles. Notons que sur ce même dessin, se remarque aussi l'empressement mis à détruire l'antique église Notre-Dame dont les trois flèches caractéristiques disparaissent, à peine la nouvelle abbatiale sortie de terre. Durival, dans son ouvrage sur la Lorraine publié en 1779, mentionne que "le monastère de Moyennoutier est vaste et bien bâti : il y a une riche bibliothèque. L'église a été reconstruite depuis peu"¹⁴⁵. Cette remarque vient en complément du dessin mentionné ci-dessus. La bibliothèque ne peut alors n'être que dans les anciens bâtiments, ce qui

¹⁴² CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, publiée dans *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges*, tomes V et VI, Epinal, Vve Collot, 1879, p. 155

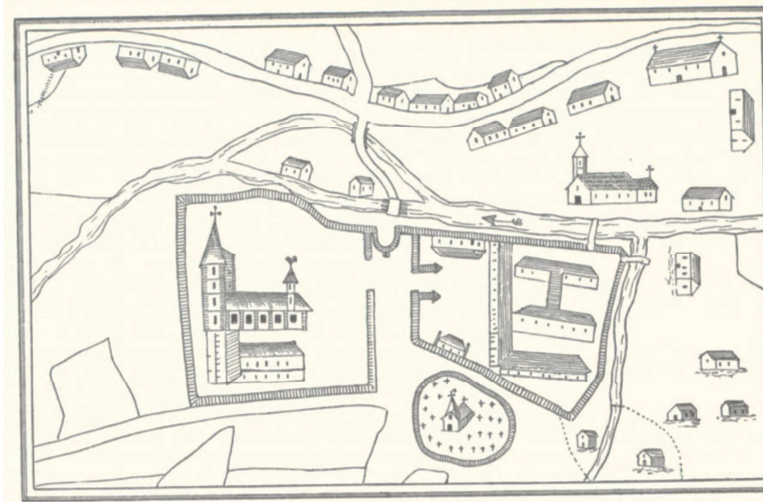
¹⁴³ Arch. nat. 4 AP 83, pp. 463- 467

¹⁴⁴ *ibid.*, pp. 466-467

¹⁴⁵ DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, Vve Leclerc, 4 vol., 1778-1779, tome II, p. 189

n'enlève rien à sa qualité. Le seul bâtiment neuf qu'il mentionne est l'église. Pour lui, les autres édifices sont bien bâtis et il en est ainsi des bâtiments actuels comme sûrement aussi de ceux qui ont disparu. D'autre part, il est certain que la surface de l'ensemble abbatial est vaste car, pendant cette période de transition, elle englobe les deux clos des abbayes successives. Les édifices et lieux de vie des moines se répartissent entre les deux ensembles et doivent suivre l'évolution du chantier.

Les travaux durent donc une vingtaine d'années de 1767-1768 à 1785-1786¹⁴⁶. Cette date de fin de chantier s'appuie sur le millésime porté sur la porte d'entrée de l'abbaye d'une part et sur le fait qu'à la veille



Moyenmoutier en 1780

selon le plan des forêts de l'abbaye reproduit par le baron Seillière

de la Révolution française, le conseil municipal relatant l'indigence et la pauvreté de la population locale, signale qu'heureusement "pendant une vingtaine d'années, les bâtiments de l'abbaye ont occupé presque tous les habitants, les ont faits subsister tout doucement"¹⁴⁷. A cette première explication sociale peut être ajouté un souci d'économie des derniers abbés qui ne souhaitent pas dilapider les revenus de l'abbaye de manière brutale mais de manière régulière, comme un investissement.

2) Les intervenants

a) dom Humbert Barrois, une forte personnalité

Dom Humbert Barrois, né à Bar-le-Duc en 1673, fait profession religieuse à Moyenmoutier en 1711. Il est d'abord élève puis enseignant à l'Académie de cette abbaye. Choisi comme coadjuteur par dom Belhomme, son oncle, en 1719, il est élu abbé

¹⁴⁶ 1785 est la date portée sur la porte monumentale.

¹⁴⁷ Arch. mun. Moyenmoutier, délibération du 5 octobre 1788

en 1727, à la mort de ce dernier¹⁴⁸. D'un caractère bien trempé, il reste à Moyennoutier de sa profession religieuse à sa mort, cas unique dans la congrégation au XVIII^e siècle. Fêré de grec et d'hébreu, il parle également l'italien¹⁴⁹. Condisciple de dom De L'Isle aux cours de dom Cellier dont il fait l'admiration, il le remplace dans ses cours de philosophie et théologie de 1713 à 1723 alors que celui-ci enseigne à Saint-Maurice d'Agaune. Dom Barrois prend une part très importante dans la vie de sa congrégation. Il en est président à deux reprises, de 1759 à 1762 et de 1768 à 1771¹⁵⁰. Il est ainsi souvent en première ligne lors des négociations avec le pouvoir royal. Le président de la commission des réguliers, Loménie de Brienne, qui désire faire rédiger de nouvelles constitutions pour la congrégation dans le cadre de sa réforme, participe au chapitre général de 1768 qui se tient à l'abbaye de Montier-en-Der, le plus grand monastère vanniste à proximité de Paris. Pendant ce chapitre, des commissaires rédigent les nouvelles constitutions, probablement sur un canevas de l'archevêque de Toulouse car ils sont très rapides alors qu'une autre commission s'occupe du renouvellement des études¹⁵¹. Tenu informé des événements par son coadjuteur, dom Nicolas Belhomme, dom Barrois est élu président de la congrégation, très certainement à cause de son caractère fort qui le rend capable de tenir tête à Loménie de Brienne. Ainsi, il fait suspendre les nouvelles constitutions. La force étant du côté de son adversaire, dom Barrois finit par céder mais l'opposition à la commission et aux constitutions qu'elle impose ne s'arrête pas pour autant. Dom Barrois réunit une diète extraordinaire pour voir ce qu'il est possible de faire. Prévenu par un de ses partisans, Loménie de Brienne exige un procès-verbal de cette réunion et rappelle son souhait de faire reprendre les études de manière plus approfondie au sein de la congrégation. Dom Barrois semble ne pas s'inquiéter de ce dernier sujet et Jean-Ernest Geoffroy fait de lui "l'un des grands responsables du manque d'écrivains dans la congrégation pendant tout le milieu du XVIII^e siècle"¹⁵². Cette remarque ne peut que surprendre tant les études semblent tenir une grande place dans la vie de dom Barrois. Une bonne raison à cela serait qu'il ait été, comme nombre de ses collègues, effrayé des réactions face au jansénisme qui fait rage dans la congrégation et qui, du coup, la menace¹⁵³. Ne voulant pas prendre le risque de voir la congrégation surveillée de trop

¹⁴⁸ MICHAUX, *thèse cit*, p. 281

¹⁴⁹ *ibid*, p. 282

¹⁵⁰ MICHAUX, *thèse cit*, p. 283

¹⁵¹ GODEFFROY, Jean-Ernest, *Les derniers chapitres généraux de la congrégation Saint-Vanne et Saint-Hydulphe*, Ligugé, imprimerie Aubin, 1926. pp. 28-29

¹⁵² *ibid*, p. 33

¹⁵³ *ibid*, pp. 44-46

près pour cette raison ni, au contraire, obligée de travailler dans l'esprit du siècle et de Loménie de Brienne, il aurait freiné toute initiative touchant au domaine des études. Enfin, malgré la maladie - il souffre de goutte et de calculs aux reins – dom Barrois s'oppose encore à Loménie de Brienne¹⁵⁴ à propos de l'édition d'un bréviaire. Cependant, revers pour les bénédictins vosgiens, le bréviaire de dom Barrois et dom Fangé¹⁵⁵ est refusé, le chapitre décidant d'attendre l'impression d'un bréviaire de Saint-Maur¹⁵⁶. Le rejet de cet ouvrage est dû à la mésentente entre les supérieurs des trois régions : le lorrain dom Barrois, le champenois dom Etienne Pierre et le franc-comtois dom Jérôme Coquelin. Suite au chapitre en question et à ses prises de positions, dom Barrois entretient une correspondance assez importante avec Loménie de Brienne¹⁵⁷.

Ce fort investissement dans la vie de la congrégation ne le fait pourtant pas négliger son abbaye vosgienne. Au contraire, il s'occupe personnellement du temporel de celle-ci. Il cumule ainsi les fonctions de prieur à celle d'abbé autant que les constitutions vannistes le lui permettent soit pendant trente-deux ans sur les quarante-quatre qu'il est abbé.¹⁵⁸ Confirmant cet intérêt pour la maison qu'il dirige, il obtient du pape Clément XII une bulle accordant à perpétuité le droit aux religieux d'élire librement leur abbé. Cette bulle de 1730 est confirmée par Stanislas en 1740 puis par le conseil du roi en son arrêt du 16 février 1765¹⁵⁹.

A sa mort, un panégyriste latin rédige sa biographie. L'abbé Jean-François Deblaye trouve cette "vie" de dom Barrois imprimée en 1778 sans nom de lieu, d'imprimeur, ni d'auteur. Elle est alors reliée à un exemplaire de l'*Historia Mediani Monasterii* de dom Belhomme provenant d'un bénédictin, ancien curé d'Hurbache. L'abbé Deblaye ajoute qu'il ne l'a vue nulle part ailleurs. Elle est insérée entre le texte et la table, reliée avec le volume de Belhomme¹⁶⁰. Gérard Michaux identifie ce biographe comme étant dom Jacques Perrin. Ce dernier fait profession religieuse à Moyenmoutier en 1725. Sous-prieur de l'abbaye, il est ensuite visiteur de la province puis prieur de Munster avant de l'être à Senones. Maître des novices à Moyenmoutier en 1771, il y écrit en 1778 cette

¹⁵⁴ MICHAUX, *thèse cit*, p. 281

¹⁵⁵ Neveu et successeur de dom Calmet comme abbé de Senones.

¹⁵⁶ MICHAUX, *thèse cit*, p. 282

¹⁵⁷ Arch. nat. 4AP 83

¹⁵⁸ MICHAUX, *thèse cit*, p. 283

¹⁵⁹ *ibid*, p. 284

¹⁶⁰ Note manuscrite datée du 9 mai 1872 de l'abbé J.-F. Deblaye précédent le texte recopié de façon manuscrite dans l'édition de l'*Historia Mediani Monasterii* de Belhomme conservée aux Archives paroissiales de Moyenmoutier. L'exemplaire original n'a pas été retrouvé à ce jour.

biographie de dom Barrois avant de mourir en 1781¹⁶¹. Dom Jacques Perrin nous apprend ainsi que dom Barrois a l'ambition de créer "un monastère solide, commode, qui exclut la pompe du siècle, qui n'attire pas le regard, propice à la solitude, à la prière, à la méditation, à la lecture et aux autres exercices de la vie monastique ; un oratoire digne de Dieu"¹⁶². Selon lui, dom Barrois souffre de l'éclat trop fastueux de son abbaye jalouée par les gens du monde et qui réclame de lourdes charges d'entretien. Il voudrait simplifier les motifs de sculpture du cloître¹⁶³. Mais en fait de simplification, il supprime tout bonnement ce cloître en détruisant le monastère pour en bâtir un nouveau beaucoup plus sobre. Dom Barrois meurt le 8 mai 1771 à l'âge de 78 ans sans avoir vu son œuvre achevée. A sa mort, ses qualités religieuses sont vantées par tous. Le nonce de Lucerne, Mgr Luigi Valenti Gonzaga dit de lui qu'à "bien des qualités qui le distinguaient et l'ont titré restaurateur de son abbaye, il joignait une piété exemplaire et une tendresse vraiment paternelle pour tous ses religieux"¹⁶⁴. Même son adversaire politique, Mgr de Brienne reconnaît en dom Barrois "un religieux respectable par ses mœurs et sa régularité"¹⁶⁵. Ce fort sentiment religieux se remarque dans l'attention qu'il porte à son abbaye mais aussi à sa spiritualité visible dans ses actes et dans le monastère qu'il laisse.

b) la question de l'architecte

L'abbé Poirot, dans son article sur dom Maillard, donne comme prénom à l'architecte Pierson, Ambroise¹⁶⁶. D'où tient-il cette information ? Il est le premier à faire paraître ce prénom alors que dans les autres documents de son époque, il est question de François ou Antoine-François. Cependant, dans nombre de documents officiels actuels, l'architecte de Moyenmoutier est "Pierson Ambroise, moine de Senones". Jusqu'alors, cette affirmation était retenue mais les problèmes surviennent dès que l'on cherche à en savoir plus sur ce moine.

Dans les éditions du *Matricula* consultées, il n'existe pas d'Ambroise Pierson sauf dans l'édition revue et traduite par Gilbert Cherest où il est fait mention d'un "PIERSON

¹⁶¹ MICHAUX, *thèse cit*, p. 282, note 96

¹⁶² traduction dans MICHAUX, *thèse cit*, p. 284

¹⁶³ Notes anonymes conservées aux Archives paroissiales de Moyenmoutier et ayant dû servir pour les notes d'histoire locale parues dans les bulletins paroissiaux.

¹⁶⁴ Archives vaticanes, Secrétairerie d'Etat, Nunziatura di Svizzera, vol. 226, f° 155, lettre du nonce à dom Mougnot, prieur de Moyenmoutier, 19 juin 1771

¹⁶⁵ CHEVALLIER Pierre, *Loménie de Brienne et l'ordre monastique*, 2 vol., Paris, librairie Vrin, 1959, tome II, p. 14

¹⁶⁶ POIROT, *art cit*, p.842

Ambroise, Senones (Vosges) 10 janvier 1765, Saint-Epvre 16 janvier 1786". Il est également absent des listes de religieux établies lors des chapitres généraux de la congrégation et des "mutations" de moines qui y sont rapportées. En fait, sa seule mention sur un document ancien est dans l'exemplaire du *Matricula* conservé dans le fonds Favier de la bibliothèque municipale de Nancy. Il y figure avec les dates données par G. Cherest. Les registres de Saint-Epvre ayant disparu, il est impossible d'y vérifier la présence d'Ambroise Pierson de même que dans les Vosges. Une autre piste est à suivre car dom Ambroise Pierson a bien existé bien qu'il n'ait pas été architecte mais naturaliste. Mentionné également dans la *Bibliothèque de Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe* de Jean Godefroy, il est né à Senones en 1765. Il fait profession religieuse à Toul en 1786 puis part à la recherche de La Pérouse avec D'Entrecasteaux comme aumônier. Malade du 11 au 19 septembre 1792, sa trace se perd ensuite¹⁶⁷. Il nous paraît impossible qu'il ait œuvré comme architecte à Moyenmoutier à moins de l'avoir fait dès sa naissance.

Selon le baron Seillière, Antoine-François Pierson construit le palais abbatial de Senones en 1760-1763, chantier confirmé dans l'histoire de l'abbaye de Senones parue dans *Les documents rares et inédits de l'histoire des Vosges*¹⁶⁸. Dom Fangé a le souhait de reconstruire une bonne partie de l'abbaye mais les religieux l'en empêchent et finalement, il ne fait rebâtir que l'hôtel abbatial par le sieur Pierson¹⁶⁹. Ce dernier doit être un architecte entrepreneur réputé car les princes de Salm font également appel à lui en 1789 afin de dresser un plan du parc du château à la demande du prince Constantin. Ce dessin est signé : "Levé et dressé en 1789 par Pierson"¹⁷⁰. Ce qui est sûr, c'est qu'il connaît les grandes réalisations de son temps et notamment celles de Nancy où œuvrent les Mique à la suite d'Emmanuel Héré. De même, il est très certainement au fait des travaux de Blondel qui exerce une forte influence sur les architectes lorrains¹⁷¹. Selon Seillière, Antoine-François Pierson se marie avec Agnès Campin et quitte Senones pour Sarrebourg le 22 octobre 1790¹⁷² où sa trace se perd.

¹⁶⁷ GODEFROY Jean-Ernest, *Bibliothèque des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe*, Ligugé-Paris, abbaye Saint-Martin – Picard, 1905, p. 167

¹⁶⁸ Dans les volumes V et VI, 1879.

¹⁶⁹ CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones*, *op cit*, p. 155

¹⁷⁰ SEILLIERE Frédéric, *Documents pouvant servir à l'histoire de la Principauté de Salm et de sa capitale Senones*, Colmar, J.-P. Gyss, 2e édition, 1982, pp. 197-198

¹⁷¹ PUPIL François, *Recherches sur les architectes de Nancy de la mort de Héré à la veille de la Révolution*, thèse de doctorat, Nancy, 1968, pp. 106-107

¹⁷² SEILLIERE, *op cit*, p. 197

c) dom François Maillard

Né le 6 août 1710 à Ligny-en-Barrois, dom Maillard fait profession religieuse à Moyenmoutier en 1731. Il devient le principal collaborateur de dom Barrois à la mort du coadjuteur et neveu de ce dernier, dom Nicolas Belhomme¹⁷³ sans toutefois, selon l'abbé Poirot, en être le coadjuteur¹⁷⁴. Cela est fort probable car lors de l'élection du successeur de dom Barrois, il n'a jamais été fait mention d'un coadjuteur. Cette élection est d'ailleurs placée sous haute surveillance, celle du chancelier de La Galaizière qui a pour mission de faire élire un partisan de Loménie de Brienne et d'écarter, au nom du roi, dom Mougenot du siège abbatial. Ce dernier, janséniste notoire, est pourtant le prieur choisi pour Moyenmoutier le 24 avril 1771, lors du chapitre général de Montier-en-Der¹⁷⁵. Parmi les noms proposés figure celui de dom Perrin, pourtant grand admirateur de dom Barrois. Néanmoins, les religieux choisissent l'un des leurs, desservant à ce moment-là la cure de Ban-de-Sapt, dom François Maillard¹⁷⁶. L'élection se fait en juillet 1771, dom Barrois étant mort depuis le 8 mai. Succédant à un personnage au caractère fort et aux idées bien arrêtées, la tâche semble bien délicate pour cet homme discret et effacé. Dom Maillard prend part à la vie de son temps et participe en 1787 à l'Assemblée provinciale de Lorraine, prélude aux États-Généraux de 1789. Il y est élu président du Bureau du commerce, de l'agriculture et autres objets d'utilité publique¹⁷⁷. Homme calme, il sait apaiser les tensions et écouter. Son expérience de grand propriétaire foncier est sûrement pour une bonne part dans cette élection car cela doit faciliter sa compréhension des problèmes évoqués lors des travaux de cette commission.

Dom Maillard paye une partie des travaux de l'abbaye en cours d'achèvement. Cela se sait par les problèmes que pose sa succession, affaire qui dure plusieurs années et au cours de laquelle un familier du défunt abbé fait état des revenus et dépenses de celui-ci. Il apparaît dans sa lettre à l'Assemblée nationale que dom Maillard a donné 28 800 livres "au procureur de la maison en différentes fois pour aider à achever le bâtiment de l'abbaye"¹⁷⁸. Il paye également entièrement l'orgue de l'église abbatiale ce qui lui coûte

¹⁷³ MICHAUX, *thèse cit*, p. 284, note 105

¹⁷⁴ POIROT *art cit*, p.842

¹⁷⁵ MICHAUX, *thèse cit*, p. 319

¹⁷⁶ *ibid*, p. 320

¹⁷⁷ POIROT, *art cit*, p. 857

¹⁷⁸ VERNIER, "Les dernières heures...", *art cit*, p. 67

quelques 20 000 francs¹⁷⁹. Il meurt le 2 février 1790, quelques jours avant la suppression des ordres religieux par l'Assemblée constituante.

IV- Description

1) La réalisation à la veille de la Révolution

La disposition et l'utilisation des bâtiments sont connues par la description de l'abbaye qu'en fait Carbonnar en vue de leur vente comme Bien national¹⁸⁰. L'architecte déodatien ne dresse alors malheureusement pas de plan de l'abbaye, en tous cas, aucun qui ait été conservé, cependant, il donne les dimensions et positions des différents bâtiments en commençant par le "parallélogramme" de la "maison conventuelle". En suivant cette description, existe en 1791 un cloître complet avec une galerie voûtée sur trois côtés et autour duquel se répartissent sacristie et salle capitulaire, salles à manger d'été et d'hiver pour les hôtes, cuisine, office et autres celliers, réfectoire des moines, des chambres d'hôtes et la procure pour le rez-de-chaussée. Le premier niveau est occupé par le noviciat, les cellules et dortoirs des religieux.

Deux autres petits bâtiments viennent se greffer à cette base : la bibliothèque d'une part et d'autre part des chambres d'hôtes au rez-de-chaussée et le logement de dom Maillard à l'étage. Au centre du cloître doté d'une galerie sur trois côtés se trouve un préau. Le cloître est éclairé par quatre lanternes en fer blanc vendues en 1792¹⁸¹.

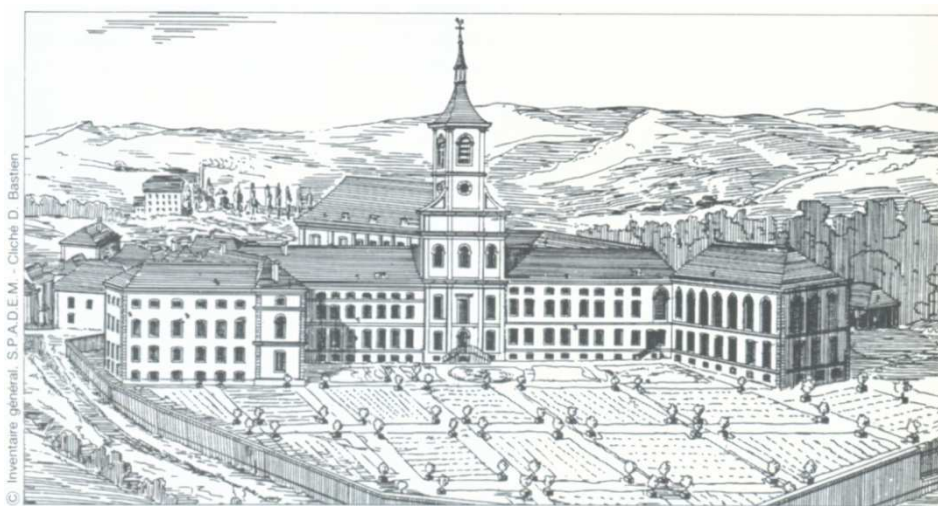
De l'autre côté de l'église se trouvent encore des bâtiments. Le premier d'entre eux qui prolonge la troisième aile du cloître abrite l'appartement du portier, une cuisine et des salles à manger d'été et d'hiver ainsi que des appartements et des chambres. Ce bâtiment est partiellement réservé aux femmes ce qui explique qu'il y ait eu besoin d'une seconde cuisine et de nouvelles salles à manger. Une porte avec perron spécifique existe en plus de la porte d'entrée de l'abbaye qui est contiguë au logement du portier ; elle est sise au milieu du bâtiment.

¹⁷⁹ *ibid.*, p. 67

¹⁸⁰ Texte reproduit en annexe

¹⁸¹ Arch. dép. Vosges, 9 Q 4

Un dernier bâtiment fait pendant à la bibliothèque et ferme la composition. Il s'agissait de greniers. Enfin, le bâtiment qui, sur une ligne parallèle à la grande façade occidentale, reliait l'abbaye au Rabodeau, était construit sur un petit bâtiment de décharge cité par Carbonnar. Ce dernier a été remplacé au début du XIX^e siècle par un nouvel édifice utilisant les pierres des ailes détruites du cloître¹⁸² avant d'être abattu en 2010. L'ensemble de ces bâtiments est couvert en ardoise avec des noues et faîtes en plomb et corps pendants en fer blanc.

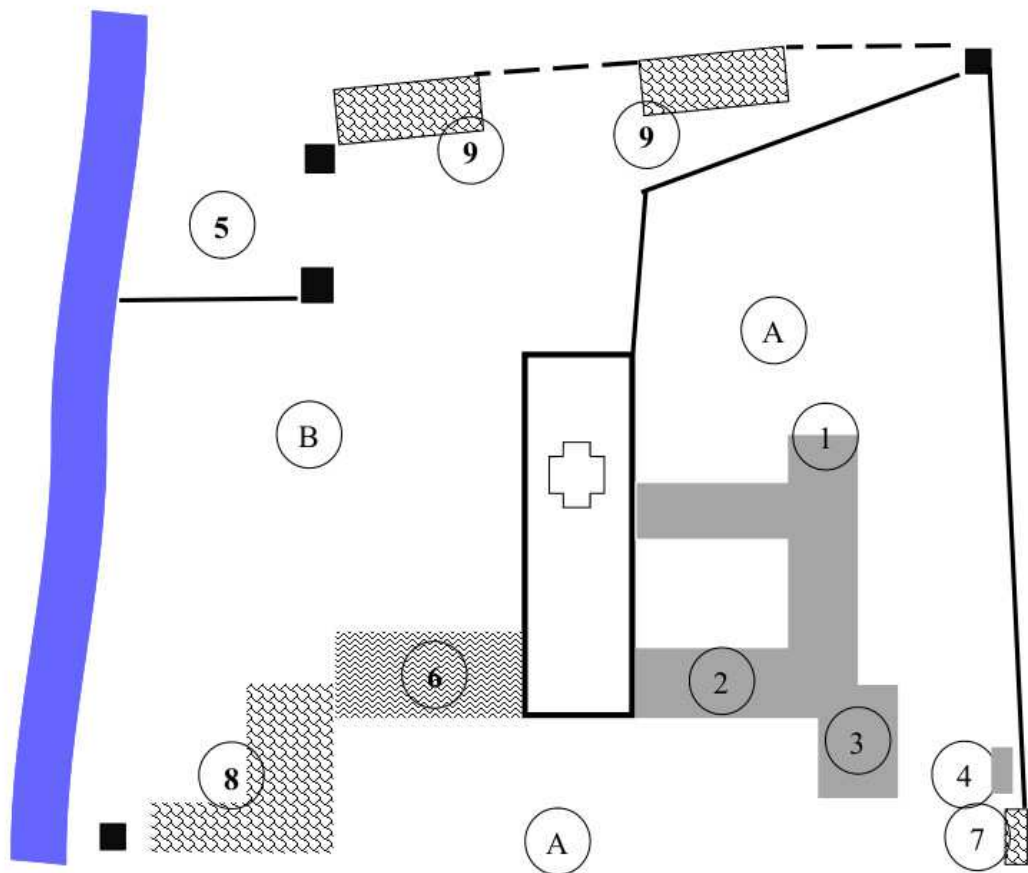


L'abbaye de Moyennesmoutier au XVIII^e siècle

Restitution par l'architecte diocésain Fontaine à la demande du baron Seillière
dernier tiers du XIX^e siècle

Nous avons fait mention d'un changement de parti dans la réalisation finale. Les bâtiments de l'abbaye en elle-même sont bien achevés et agencés très certainement comme dom Barrois l'a souhaité. Le changement intervient dans les accès à l'enceinte abbatiale. Il est plus que probable que l'entrée de la nouvelle abbaye devait se faire par un nouveau pont sur le Rabodeau donnant accès au grand parc longtemps occupé par les usines et offrant au visiteur la grande façade qui se développe sur plus de cent mètres. L'austérité de cette façade, rompue seulement par le clocher au centre, impose définitivement l'abbaye comme un lieu de prestige. Cependant, le nouveau pont qui devait permettre l'accès à cette façade n'a pas été construit car il y a d'abord nécessité de rebâtir le grand pont existant déjà sur le Rabodeau et qui permet de communiquer entre les deux rives du village. Ceci explique que dom Maillard ait finalement fait aménager

¹⁸² ALGRIN Thierry, étude préalable, p. 8



- | | |
|-------------------------------------|--|
| A : espace réservé aux religieux | B : espace ouvert aux fidèles |
| ■ Bâtiments claustraux | ▨ Bâtiments des hôtes |
| 1 : pavillon de l'abbé | 5 : porte principale de l'abbaye |
| 2 : salle capitulaire et réfectoire | 6 : Hôtellerie et bâtiment des servantes |
| 3 : bibliothèque | ▩ Communs |
| 4 : billard | 7 : boulangerie |
| ■ Tour d'angle | 8 : greniers |
| | 9 : fermes |

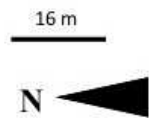


Schéma de l'abbaye de Moyenmoutier en 1789

une entrée avec une porte monumentale près de ce pont reconstruit et pas en face du vide d'un pont encore à édifier.

Cet aménagement donne ainsi une disposition peu commune de l'abbaye et de ses accès. Cette entrée est formée d'une grande porte avec un fronton cintré sur une frise dorique reposant sur des pilastres cannelés. De chaque côté de celle-ci se trouvent deux petites portes et sur l'avancée de l'ensemble, vers le pont, deux tourelles carrées ferment la composition. Actuellement, une seule subsiste, la seconde a été remplacée par une

maison d'habitation au cours du XIX^e siècle. Dans l'enclos abbatial, plusieurs murs séparaient les différentes parties de celui-ci en isolant notamment les religieux des parties accessibles aux fidèles. Enfin, l'ensemble était clos d'un haut mur sur lequel prenaient appui plusieurs petits bâtiments : remises, écuries, boulangerie et même billard.

Carbonnar conclut son estimation des bâtiments en disant qu'ils "sont neufs, très bien et solidement construits, ils seraient d'un très grand prix s'ils étaient dans une ville, mais, à moins que d'un heureux hasard qui procurerait quelque marchand qui pût en tirer parti pour quelque manufacture, leur étendue et leur situation ne peut permettre de les estimer que pour la valeur des objets dont on pourrait tirer parti à la longue"¹⁸³ [...] En conséquence, nous avons évalué les dits bâtiments à la somme de 30 000 livres"¹⁸⁴. Dans le cours de cette description, Carbonnar signalant l'existence d'un canal partant du ruisseau du Paire pour irriguer les jardins de l'abbaye, dit que les bâtiments pourraient par la qualité des eaux, servir de blanchisserie et c'est ce que font les manufactures qui s'y installent au XIX^e siècle. Le jardin était aménagé en potager pour une part, en verger et en prairie. Ces espaces étaient légèrement surélevés par rapport à l'entrée de l'abbaye.

2) Modifications apportées depuis la Révolution française

Peu de documents existent pour faire connaître l'évolution de la disposition intérieure des bâtiments de l'abbaye dans leurs premières décennies. Les Archives départementales des Vosges conservent néanmoins un plan et la lettre d'accompagnement d'une modification apportée aux pièces situées contre l'église, dans l'aile nord de l'abbaye occupée par des logements¹⁸⁵. Il s'agit en fait du percement d'un mur originel pour faciliter la communication de l'appartement du directeur de la blanchisserie, M. Vincent avec un escalier qui vient d'être aménagé. Malheureusement, le document n'est pas daté mais M. Vincent dirige l'usine à la toute fin du XIX^e siècle.

Deux ailes du cloître sont détruites en mars 1807 selon le baron Seillière¹⁸⁶. Un seul autre document vient témoigner de leur existence remise en cause parfois, il s'agit des pièces concernant la création de la sacristie actuelle¹⁸⁷. Il y est fait mention de morceaux de murs de l'ancien bâtiment encore à détruire et des réfections que cela

¹⁸³ en fait au prix des matériaux qui les composent s'ils étaient démolis.

¹⁸⁴ VERNIER, "Les dernières heures...", *op cit*, p. 92

¹⁸⁵ Arch. dép. Vosges, E dpt 1M4

¹⁸⁶ SEILLIERE, *op cit*, p.237 et ALGRIN Thierry, ACMH, Etude préalable de 1997, p. 9

¹⁸⁷ Arch. dép. Vosges, E dpt 324/1M4

impose à la façade de l'église. Enfin, en 1963, sont retrouvées les caves voûtées de l'aile est du cloître. Elles ne communiquent aucunement avec le sous-sol de l'église où il n'y a jamais eu de crypte bien que certains en aient rêvé. Cependant, elles ont été consciencieusement comblées de sable et de pierres¹⁸⁸. La partie supérieure de cette voûte a été percée lors de la création d'une nouvelle installation électrique, confirmant bien l'existence de cette aile du cloître.

Les principales modifications apportées aux bâtiments tiennent en leur reconversion en bâtiments



L'aile ouest du cloître après restauration (état en 2010)

industriels. Même si l'aile nord est occupée par des logements, le cloisonnement en est presque entièrement repris à quelques éléments de décor près mais encore ont-ils mal vécu les années d'abandon qui ont suivi l'ère industrielle. De même, l'aile ouest du cloître, seule subsistante du cloître a été transformée en gymnase puis incendiée. Restaurée en 2009, elle a retrouvé ses élévations et couverture originelles. Le cloisonnement intérieur originel restant inconnu, une nouvelle distribution pourra être réalisée en fonction de la future utilisation de ces locaux.

3) Le plan de l'église

Voici ce que dit André Philippe du plan de l'église abbatiale de Moyenmoutier : "Cette vaste église, qui apparaît avec l'austère simplicité d'un bâtiment industriel, est, intérieurement, le plus beau monument religieux du XVIII^e siècle de la région vosgienne. Elle se compose d'une nef de cinq travées barlongues, d'un transept peu saillant, d'un chœur barlong et d'une abside semi-circulaire"¹⁸⁹.

L'accès à l'église se fait par une grande porte ouvrant sous la tribune de l'orgue et communiquant avec un vestibule desservant les ailes de l'abbaye et par une porte ouvrant

¹⁸⁸ VERNIER Lucien, "Notes d'histoire locale" dans le Bulletin paroissial *Autour du clocher de Moyenmoutier*, 1963, p. 3, imprimerie Fetzer, Raon l'Etape

¹⁸⁹ PHILIPPE André, "L'église abbatiale de Moyenmoutier", *Congrès archéologique de France, Nancy-Verdun*, 1933, Paris, A. Picard, 1934, p. 148 (description reproduite en annexe, p. 715)

sur les jardins de l'abbaye côté village, soit sur le mur nord de l'église. Longtemps murée et dissimulée derrière les fonts baptismaux, cette porte avait été remplacée par une porte percée en vis-à-vis qui lui est identique. Elle est aujourd'hui à nouveau ouverte.

La nef compte cinq travées barlongues séparées par des arcs doubleaux ornés de rosaces ou d'un motif ornemental spécifique. La succession des pilastres crée de chaque côté de la nef principale, une succession de chapelles latérales sous de fausses grandes arcades. Il est d'ailleurs amusant de constater que lorsque Fontaine, architecte diocésain au XIX^e siècle, représente l'église telle qu'elle était censée être au temps des moines, il creuse l'espace entre le mur et le contrefort donnant l'illusion d'un édifice beaucoup plus large et pour le coup, très proche d'un espace de type basilical à défaut de halle. L'église n'a pas de transept au sens traditionnel du terme mais plutôt un avant-chœur légèrement plus large que la nef mais sans pour autant présenter de saillie à l'extérieur. Il est surmonté d'une vaste coupole sur pendentifs atteignant trente mètres de hauteur. Il abrite les stalles des religieux. Cet avant-chœur, indiqué par la coupole et par un élargissement de la travée correspondante, se retrouve dans quelques églises comme Saint-François-de-Paule à Toulon ou Condé-sur-l'Escaut (1751 par Constant d'Ivry). Plus fréquemment, il se détache à peine voire est absent¹⁹⁰.

Le chœur proprement dit se compose d'une travée de même dimension et apparence que celles de la nef. Il s'achève par une abside semi-circulaire alors que le chevet présente cinq pans. Ceci en fait une variante du schéma général



Vue intérieure de l'église abbatiale (état en 2010)

qui veut que les chœurs présentent une abside arrondie¹⁹¹. Le passage de la forme semi-circulaire aux pans du chevet polygonal se fait par des chapelles trapézoïdales qui poursuivent les arcades de la nef, formant elles aussi chapelles latérales.

¹⁹⁰ HAUTECOEUR Louis, *Histoire de l'architecture classique en France*, 7 vol., Paris, éditions Picard, 1948-1965, tome III, p. 377

¹⁹¹ *ibid*

La tribune de l'orgue est située légèrement plus bas que la moitié de la hauteur de l'édifice. Un niveau supérieur existe, il s'agit d'une galerie ceinturant totalement l'église. Elle ouvre à l'arrière de l'orgue sur trois pièces contiguës. L'affectation de ces pièces est restée inconnue. Elles se situent au second niveau d'élévation de la façade de l'église. Ces trois pièces qui se situent derrière l'orgue ne sont plus que des lieux où sont déposées toutes sortes de gravats. Des traces de soutènement d'un plancher sont encore visibles. Elles se situent entre le vestibule et le clocher. Elles ne communiquent pas directement avec les bâtiments monastiques. Elles ne sont accessibles que par l'intérieur de l'église, par l'escalier qui ouvrait sur le vestibule, l'orgue, le couloir des cellules des moines et la galerie qui parcourt l'église.

Au rez-de-chaussée, le plan de l'église présente un narthex communiquant avec les deux ailes des bâtiments abbatiaux et ouvrant sur le vaste parc longtemps occupé par des locaux industriels. Il est flanqué à ses angles occidentaux de deux petites pièces dont l'utilisation primitive est inconnue. Ces pièces sont couvertes par des voûtes d'arêtes.

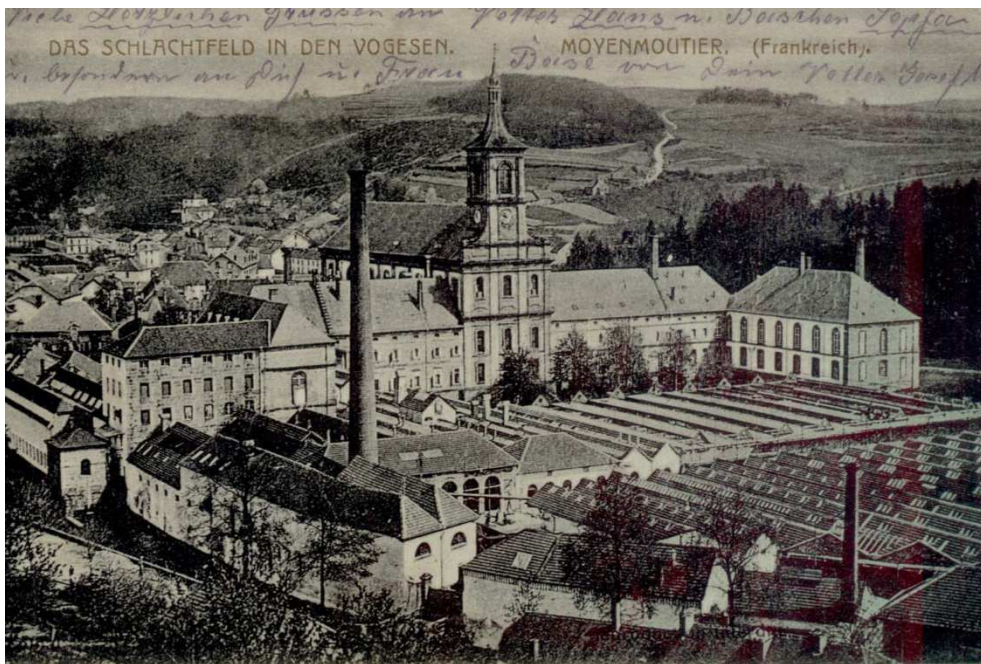
4) Les élévations

L'église abbatiale ne présente pas une façade particulièrement ornée. C'est le cas également des autres façades de l'église comme de celles des bâtiments monastiques. Néanmoins, la façade s'accorde avec les lignes des bâtiments qui l'entourent¹⁹². Cette façade occidentale et la tour sont en pierres de taille de grès bigarré. Cet ensemble pourrait être la grande façade d'un palais de son temps. A l'exception du clocher, rien ne marque son caractère religieux. De même, pour la façade ouvrant sur un parc et pensée comme accès à l'abbaye, la porte se trouve sur un perron à double volée d'escaliers.

La façade de l'église s'inscrit dans l'alignement de la façade des bâtiments abbatiaux. Cet ensemble s'étend sur une longueur d'environ 100 mètres. Les niveaux d'élévation sont les mêmes. Pour les bâtiments, sur un sous-sol, s'élèvent trois niveaux : deux d'habitation et un de combles ; pour l'église, sur le même soubassement voûté, s'élèvent deux niveaux de grandes fenêtres et un troisième avec deux niches entourant une grande fenêtre. Le deuxième niveau d'élévation de l'église fait suite aux deux derniers niveaux des bâtiments qui se prolongent à l'intérieur de l'édifice ; ce deuxième niveau extérieur correspondant en fait à deux niveaux intérieurs. Un cordon mouluré

¹⁹² *ibid*, p. 355

marque la séparation entre les deux premiers niveaux et le troisième. Il est sensiblement plus haut que la base des toitures des bâtiments adjacents. Deux autres cordons entourent un quatrième niveau d'élévation aveugle sur lequel sont posés la tour et deux acrotères enserrant la base de celle-ci. De vastes caves servent de soubassement aux bâtiments abbaciaux y compris sous le vestibule de l'église. Cette dernière n'a pas de sous-sol.



Les bâtiments industriels gagnent du terrain (état vers 1915)

Les autres façades de l'église sont en maçonnerie à l'exception des cordons et des pilastres. Chaque travée est en effet marquée extérieurement par le pilastre sur lequel la voûte repose. Néanmoins, ce pilastre situé à l'intérieur de l'édifice, n'est visible à l'extérieur que par ce rang de pierres de taille s'élevant sur toute la hauteur de la façade. Ceci fait de l'église un bâtiment sans saillie extérieure, ce qui renforce son austérité et l'impression de sobriété extrême qu'elle donne. La maçonnerie n'est rompue que par ce jeu de lignes en pierres de taille verticales et horizontales ainsi qu'autour des grandes fenêtres dont l'encadrement ne supporte aucun motif décoratif, ni moulures, ni agrafes qui pourraient s'y trouver. Les lignes horizontales sont données par un cordon très large qui sépare les niveaux d'élévation et par l'entablement supportant la toiture de l'église. Le toit à forte pente est lui-même couvert d'ardoises.

La tour carrée a un côté correspondant au module central de l'élévation. Chaque grande fenêtre est entourée d'un cordon encastré qui, partant du perron, s'élève jusqu'à la tour sur laquelle il se prolonge comme un pilastre encastré en ses angles. La tour elle-

même présente pour sa part, deux niveaux d'élévation. Le premier est percé d'oculi, un par face ; le second l'est de grandes ouvertures reprenant la forme et sensiblement la taille des grandes fenêtres de la façade. Bouchées par des abat-sons, ce sont les ouvertures de l'étage campanaire. La toiture est une pyramide évasée et tronquée, surmontée d'un clocheton ajouré et terminé par un petit dôme. Le clocher sert de motif central à la composition architecturale des bâtiments.

Les arcs-boutants sont évités et le rôle de contrefort est confié aux pilastres de l'église qui supportent les poussées des doubleaux. Ce procédé est très certainement inspiré d'une technique utilisée dans certains édifices contemporains où les contreforts sont dissimulés entre les chapelles latérales. Ils ne sont pas pour autant rendus invisibles puisque très souvent surmontés de pots à feu ou de pinacles à l'extérieur de l'édifice, ce qui n'est pas le cas ici.

Au-dessus de l'entablement, dans chaque travée de la nef, dans l'avant-chœur et le chœur, est ouverte, sous un arc en plein cintre, une galerie voûtée en berceau, avec balustrade à la partie antérieure. A l'abside, elle épouse le plan des chapelles du rez-de-chaussée. Les murs de fond des chapelles, des croisillons et de la galerie sont sur un même plan vertical qui contourne le chevet. L'église est très éclairée, les chapelles, le transept et la galerie ayant de larges fenêtres amorties en arc de cercle.

Des arcs en plein cintre relient les contreforts intérieurs à impostes moulurées. Le même procédé a été adopté au chœur et autour de l'abside sur laquelle ouvrent trois chapelles de plan trapézoïdal, ce qui donne à l'extérieur un chevet polygonal. Ces arcades formant suite sur les côtés de la nef sont séparées par un ordre comme cela est le cas presque partout à la même époque. Il est ici ionique, pouvant suggérer que l'église est dédiée à Notre-Dame comme l'édifice qu'elle remplace ; Saint-Hydulphe étant le patron du monastère. En effet, l'ordre ionique est jusqu'alors, car l'usage change à cette époque,



L'allée de l'église (état vers 1930)

utilisé pour les églises de congrégations féminines ou consacrées à des saintes¹⁹³. Les contreforts intérieurs sont plats et ne présentent aucun motif décoratif.

A l'époque, la croisée du transept est très souvent couverte d'une coupole. En l'occurrence, la coupole recouvre l'avant-chœur avec les stalles. Son rôle acoustique y est manifeste. Elle repose directement sur les pendentifs, sans tambour. Si quelques coupoles sont peintes dans l'est de la France, ce n'est pas le cas ici comme le montrent des sondages réalisés par les Monuments historiques.

5) Le décor

Le décor peint sur les murs de l'église est particulièrement réduit. Il consiste en la succession de ses croix de consécration. Placées au bas de chaque pilastre, elles ont été préservées lors du badigeonnage de l'église réalisé en 1887. Seule la porte d'entrée de côté présente un décor peint. Son encadrement est souligné d'un motif peint consistant en une succession de petits arcs en plein cintre noirs reliés par une goutte dorée. Ils séparent deux aplats de couleurs unies, gris et vert. Le tout est encadré d'un liseré doré. L'embrasure de la porte est ornée de feuillages.

Les clés des arcs d'entrée des chapelles sont saillantes et sculptées ; des guirlandes de feuillage les réunissent aux chapiteaux des pilastres. Les doubleaux et les arcs sont tous décorés à leur intrados de panneaux rectangulaires et de rosaces. Ils présentent en clé, une succession de motifs. Ainsi, sur le deuxième doubleau, après celui surmontant l'orgue, se trouve le millésime de l'église, 1776 ; sur le doubleau suivant est figuré le monogramme IHS ; puis celui de saint Hydulphe. Dans le chœur, la clé de l'abside est composée de deux pierres accolées présentant les armes des abbés constructeurs, dom Barrois et dom Maillard. Les motifs ont malheureusement été martelés pendant la Révolution française¹⁹⁴. Les clefs des arcades sont réunies par une guirlande de feuillage. Parcourant toute l'église, elle s'interrompt derrière le buffet de l'orgue. Il est vrai que ce motif décoratif se retrouve sur celui-ci sensiblement à la même hauteur.

L'orgue repose sur une tribune en nid d'hirondelles ornée de trophées d'instruments de musique. Ces trophées d'instruments sont bien dans la lignée des créations identiques de leur époque et sans grande originalité. Néanmoins, ils rappellent l'importance donnée

¹⁹³ *ibid*, p. 383

¹⁹⁴ Arch. mun. Moyenmoutier, délibération du 17 pluviôse an II.

à la musique dans cette église puisqu'elle est déjà très présente dans les stalles et à nouveau ici. A l'opposé des autres motifs en relief, ceux-ci sont rapportés et non taillés directement dans la masse.

V- Le mobilier

1) Le mobilier conservé

a) les autels

Le maître-autel date de la construction de l'église. Il a la forme liturgique d'un tombeau et est orné d'une croix pattée et rayonnante sur la face avant et d'une rose des vents à la face arrière. A l'occasion de la réfection du carrelage du chœur en 1897 par le marbrier Guénion de Mirecourt, le maître-autel est démonté, nettoyé, repoli, surélevé d'une marche et légèrement avancé. La marque au sol de son ancien emplacement est encore visible. Il est orné d'une croix et de six candélabres en cuivre doré. La croix porte l'inscription suivante : "1734 hoc factum est san deo bartholomao pointe" ce qui donne la date, le lieu de fabrication ainsi que le nom du créateur de l'ensemble.

Datant de 1837, les devis et délibérations pour la construction d'un nouvel autel à saint Hydulphe¹⁹⁵ n'apportent malheureusement aucune indication sur l'autel précédent. Il en est de même pour le premier autel à la Vierge de Malfosse qui lui fait face.

b) les stalles

Réalisées sous l'abbatit de dom Hyacinthe Alliot, en 1698, les stalles de l'église abbatiale de Moyenmoutier ont été réaménagées en 1740. Les deux dates sont portées sur des cartouches aux entrées des stalles hautes : pour la première au centre de l'ensemble ; pour la seconde, en bout du pupitre des stalles hautes, du côté du maître-autel et de façon symétrique. La datation est confirmée par la présence sur une miséricorde, du monogramme de l'abbé Alliot, un H et un A entremêlés. Cependant, l'emplacement de ce dernier motif, sur la dernière stalle basse, côté épître, vers le maître-autel, est insolite. En effet, ordinairement, ce genre de décor est placé sur la stalle du personnage lui-même et

¹⁹⁵ Arch. dép. Vosges, E dpt 324/1M4

non ailleurs comme c'est le cas aujourd'hui. De plus, dans son état actuel, cette stalle est placée dans la partie ajoutée en 1740 soit bien après la mort de dom Alliot. Il pourrait s'agir d'un remontage hasardeux au moment du transfert de l'ensemble dans la nouvelle église à la fin du XVIII^e siècle mais cela semble peu probable car subsiste une différence de taille entre les sièges des supérieurs (plus larges) et ceux des religieux. De plus, située dans le rang inférieur, elle est placée dans la partie réservée aux convers et assistants et non aux religieux profès. Une hypothèse plausible est celle d'une miséricorde réalisée en souvenir de l'abbé constructeur même si cette solution semble peu satisfaisante par son originalité. Quoi qu'il en soit, l'ensemble installé dans l'avant-chœur de l'église compte deux rangées totalisant trente-six sièges répartis en douze stalles hautes et six basses de chaque côté. Les stalles font retour de chaque côté à l'ouest de sorte que la stalle de l'abbé et celle du prieur qui lui est symétrique, permettent à leurs occupants d'être face à l'autel et de pouvoir surveiller l'ensemble des moines. Cette disposition permet également de ne pas gêner la vue du maître-autel depuis la nef tout en séparant la communauté monacale de celle des fidèles assistant aux offices.



Stalles de l'église abbatiale côté nord (XVII^e-XVIII^e siècles)

Les stalles hautes sont adossées à un mur de sculpture de plus de trois mètres de hauteur. Cet ensemble présente une ordonnance corinthienne composée d'une succession d'arcades scandée par des pilastres. Elles prennent appui sur un stylobate découpé au

même rythme en panneaux rectangulaires et en petits panneaux prolongeant les pilastres. Tous sont couverts de sculptures en bas-relief. Le stylobate présente de gracieuses compositions où alternent motifs religieux et musicaux. Ces panneaux sont identiques symétriquement à une exception près, les panneaux des sièges d'honneur qui sont ornés chacun d'un motif unique, un encensoir avec sa navette pour la stalle de l'abbé et des candélabres croisés pour le prieur. Tous ces instruments destinés au service religieux - y compris les motifs musicaux - sont disposés sur des feuillages. Les petits panneaux intermédiaires présentent des grappes de baies, fleurs et feuillages tenus par un lien en tissu. Ils sont tous différents sur un côté. Ces motifs végétaux se retrouvent sur les panneaux de la frise supérieure. L'ensemble est couronné d'un entablement où, sous une corniche à modillons, court une frise découpée en panneaux qui répondent à ceux du stylobate, tout en étant plus minces. Ils sont ornés de motifs végétaux tous différents sur un côté et identiques symétriquement.

Au-dessus des stalles d'honneur, l'entablement s'incurve de manière à former un fronton cintré au-dessus duquel se trouvaient des cartouches armoriés. Ils ont été déposés pour une raison inconnue et sont conservés à la sacristie de l'église abbatiale. Dans le cartouche du côté droit des stalles, se trouvent une croix alaisée et un lion qui forment les armoiries de dom Alliot. Le lion a été gratté probablement durant la Révolution française. Au même moment sûrement, c'est à dire en février 1794, la mitre et la crosse qui surmontaient le cartouche ont été sciées¹⁹⁶. Le fronton est supporté par des cariatides - l'une en pied, l'autre engagée - et non par des pilastres, notes baroques dans un ensemble somme toute assez austère. Leur mouvement est tourné vers l'intérieur des stalles. Elles ont une apparence androgyne, la poitrine juvénile largement dénudée et la tunique fendue pour faire apparaître une jambe pourraient faire penser à un ange¹⁹⁷.

Au-dessus des stalles de l'abbé et du prieur, deux grands bas-reliefs en chêne représentent deux miracles d'Hydulphe. Le premier montre le saint fondateur exorcisant un possédé. Le prélat en tenue de chœur et avec sa croix archiépiscopale esquisse un geste de bénédiction tout en regardant le ciel, la bouche entr'ouverte comme pour dire à voix basse la prière d'exorcisme. Il occupe la majeure partie de la sculpture alors que le possédé est réduit à un buste au visage tourmenté et recrachant dans un jet vaporeux, une

¹⁹⁶ FERRAZINI, *op cit*, p. 10-11

¹⁹⁷ THIRION Jacques, "Art et culture dans une abbaye lorraine aux XVII^e et XVIII^e siècles - les stalles de Moyennoutier" *Études sur l'Ancienne France offertes à Michel Antoine*, textes réunis par Bernard BARBICHE et Yves-Marie BERCE, coll. Mémoires et documents de l'Ecole des Chartes, n°69, Paris, 2003, pp. 433-455, ici p. 436

espèce de scarabée. Cette scène est reprise sur une gravure publiée par dom Belhomme dans son histoire de l'abbaye. Réputée être la reprise d'une gravure du XVI^e siècle destinée à présenter Moyennoutier à son nouvel abbé commendataire, Erric de Lorraine, cette représentation est signée dans l'exemplaire conservé à la BnF, "D. Leopoldus Durand delineavit, 1720 – B.Bourcier excudit"¹⁹⁸. Sur ce nouveau support, la scène est nettement plus frustre. Les détails d'une très grande richesse sur le bois ont quasiment disparu sur le papier.

Le pendant de cette scène représente le baptême de sainte Odile. La jeune fille recouvre la vue lors de cet acte célébré par Hydulphe qui tient ici sa croix à double traverse et une coquille d'eau bénite. Le frère d'Hydulphe, Erhard, parrain de la petite alsacienne est à ses côtés. Comme pour l'autre bas-relief, les détails des vêtements et des chevelures sont finement rendus et travaillés montrant la maîtrise de leur auteur demeuré inconnu.



Le baptême de sainte Odile
panneau sculpté en chêne, XVII^e s. stalles

Le choix de ces sujets hagiographiques peut s'expliquer par le fait que dom Alliot, commanditaire plus que probable de cet ensemble, a des raisons de glorifier les origines de la maison qu'il dirige. En effet, depuis plusieurs dizaines d'années, elle est une des têtes de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Entretien une correspondance avec les mauristes dont le célèbre dom Mabillon qu'il reçoit et guide en Alsace-Lorraine, ainsi qu'avec Papebrock et les bollandistes, l'histoire tient une grande place dans sa vie. Il entreprend, sans l'achever, une histoire de l'abbaye et des vies du fondateur sont encore rédigées ou éditées à son époque. La suite des stalles est surmontée d'une succession d'architecture alternant, sur un sol en damier, des voûtes d'arêtes et des voûtes en berceau à caissons.

¹⁹⁸ THIRION *art cit.*, p. 437

Les parclozes présentent des têtes de fauves à langue pendante et longue crinière. Ils forment la base d'un accoudoir alors que des boules d'acanthé servent d'appuie-main. Les miséricordes sont remarquables par leur grande qualité d'exécution. Conformément à ce qui se pratique à l'époque, on n'y trouve pas de figures bibliques ou de bestiaire mais des têtes assez classiques et souvent très proches des mascarons de portes et fenêtres des hôtels et fontaines contemporains. Elles sont presque toutes assorties d'une draperie retenue avec élégance par des nœuds ou des volutes de manière à retomber sur les côtés en plis ondulés. Elles sont, en outre, souvent soulignées d'un motif de cuir découpé hérité de la Renaissance. La très grande majorité d'entre elles est entourée d'une paire d'ailes ressemblant davantage à une membrane côtelée qu'aux plumes angéliques. Le démon craché par le possédé dans le grand bas-relief en présente de similaires. Le traitement des cheveux, barbes et sourcils montre une grande variété d'exécution. Il en est de même pour les paupières traitées avec un grand souci de réalisme. Ce même souci du détail et la finesse d'exécution ont déjà été soulignés pour les grands bas-reliefs.

De nombreuses figures juvéniles sont présentes dont une jeune femme à la chevelure cachée par une parure de fleurs. Néanmoins, la caricature n'est pas absente de cet ensemble, d'autant qu'elle est un genre particulièrement prisé dans ce type de mobilier. Ce sont des visages jeunes avec des cornes ou grimaçants mais aussi des turqueries, têtes enturbannées avec des perles aux oreilles. Ce dernier genre est très à la mode au XVII^e siècle¹⁹⁹. Cependant, la plus grande partie des visages présente un caractère sombre, triste voire sévère. On y trouve un malade, des vieillards grimaçants. Quelques religieux et religieuses sont également figurés, reconnaissables à la tonsure ou au chapelet qui les identifient.

Sur les jouées se trouvent quatre figures féminines, symboles de vertus. Situées aux portes des stalles, ce sont, contre la stalle de l'abbé, *la Charité* allaitant et accueillant des enfants ; à ses côtés *la Justice*. Face à elles, contre la stalle du prieur est figurée *la Force* et à côté, *la Prudence*. Ce sont donc trois vertus cardinales (Prudence, Force et Justice) et une vertu théologale (Charité) qui sont ici alors que manquent Tempérance, Foi et Espérance. Pour Jacques Thirion, ces bas-reliefs sont inspirés d'un modèle graphique dû à un artiste maniériste de premier plan et il avance le nom d'Hendrick Golzius²⁰⁰. Ce dernier a réalisé une suite avec les sept vertus, suite qui a été gravée vers 1585-1589 par

¹⁹⁹ THIRION, *op cit*, p. 443

²⁰⁰ *ibid*, p. 448-449

Jacques Matham. Le sculpteur a néanmoins adapté, traduit ses modèles avec virtuosité. Des modifications, dues à la transposition sur bois pour une grande part, permettent de donner plus de lisibilité au sujet. Si les bas-reliefs étaient disposés autrement, les quatre figures se regarderaient de chaque côté des portes qu'elles encadrent. En effet, le fait que le sculpteur ait inversé des figures par rapport aux gravures originales²⁰¹ semble aller dans ce sens. La présence de ces figures sur les jouées des stalles est conforme à leur succès. Fréquentes sur les tombeaux, elles ne le sont pas moins dans le décor des chœurs, sur les dorsaux²⁰², les jubés²⁰³ ou encore le trône épiscopal²⁰⁴. Les sculptures ont été réalisées un siècle après leur création gravée mais Moyenmoutier n'est pas le seul exemple de ce phénomène. Sur les jouées du côté des stalles basses, se trouvent deux lions vénitiens d'époque Louis XIII. Légèrement différents l'un de l'autre, ils se font face et tiennent dans leurs pattes des têtes de bélier. La différence entre ces deux lions tient dans la position de leurs pattes. L'un a ses deux pattes avant posées sur la tête de mouton et l'autre n'en a qu'une.

Au dos des stalles, se trouvait une série de portes formant ainsi placards. L'abbé Martin entreprend en 1890 de les faire transférer dans le chœur pour orner les deux premières chapelles. On voit toujours l'emplacement des ferrures pour leur fermeture. Cependant, l'ensemble n'est pas assez grand pour faire le tour du chevet et il commande donc des boiseries similaires pour les trois chapelles autour du maître-autel. Cet aménagement est terminé après son départ de Moyenmoutier en 1882²⁰⁵.

En 1900, afin d'augmenter le nombre de places dans l'église, le curé et le conseil de fabrique font poser au-dessus des stalles un plancher accessible par un petit escalier à vis en fonte. Ce plancher subsiste encore aujourd'hui du côté Evangile. Les stalles sont démontées en 1918 par l'entreprise Gigoux de Rambervillers et entreposées au Bois-Chenu à Domremy²⁰⁶. En fait, seule la partie haute quitte l'abbatiale, les sièges restent, protégés par des sacs de sable. La même entreprise intervient pour les stalles d'Etival. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, elles sont juste protégées par des sacs de sable. En 1971, un incendie ravage une partie de l'ensemble. Les parties détruites sont reconstituées notamment grâce à des photos de bonne qualité. Sont ainsi recréés plusieurs

²⁰¹ Ce sont Force et Prudence qui sont inversées, comme vues dans un miroir.

²⁰² À Auch ou Saint-Bertrand de Comminges

²⁰³ À Saint-Etienne de Troyes

²⁰⁴ À Toulouse

²⁰⁵ FERRAZINI, *op cit*, p. 130

²⁰⁶ Arch. dép. Vosges, E dpt 324/1M4

bas-reliefs ornés des motifs musicaux et religieux, quelques perspectives et surtout, le grand bas-relief montrant saint Hydulphe exorcisant un possédé. Plusieurs miséricordes portent encore la trace des flammes.

Enfin, il existe aussi un petit ensemble de six stalles derrière le maître-autel dont la facture est plus frustre que l'ensemble de l'avant-chœur, bien que très proche. Jusqu'ici non étudiées, ces stalles sont en mauvais état et incomplètes. La majorité des miséricordes a été plus ou moins adroitement arrachée.

c) la grille du chœur

Cette grille qui marque la clôture entre la partie réservée aux religieux et celle des fidèles est contemporaine de l'édifice dans lequel elle s'insère. En fer forgé et tôle repoussée dorée, ses portes sont ornées de médaillons représentant les armes de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Ces armoiries se retrouvent au fronton du grand tableau du chœur alors que les armes de l'abbaye n'apparaissent nulle part dans l'édifice. Les ornements en tôle étant fragiles, la grille a été plusieurs fois restaurée et aurait encore besoin d'une intervention.

Une grille similaire ornait la tribune de l'orgue. Elle a été emmenée à Saint-Dié avec l'instrument. Elle est bien visible sur d'anciennes cartes postales montrant l'orgue réinstallé dans l'édifice déodatien. A Moyennoutier, elle a été remplacée par une barrière en bois réalisée par Nicolas Sayer de Senones et payée 300 francs le 21 septembre 1826²⁰⁷.

d) l'orgue

L'orgue installé dans la toute nouvelle église abbatiale l'est vraisemblablement dès ses premiers jours. Il est payé par dom Maillard environ 20 000 francs. Cela apparaît dans les procédures qui suivent son décès. Le premier organiste du nouvel instrument est François-Antoine Heilman qui signe son contrat en 1776. Il a déjà joué sur l'ancien

²⁰⁷ Arch. dép. Vosges, 2 O 331/11

instrument de l'abbaye. Par ailleurs, il était auparavant l'organiste de l'abbaye de Saint-Mihiel²⁰⁸.

Pendant longtemps, cet instrument a été attribué au facteur Nicolas Dupont, auteur d'instruments prestigieux dont ceux des cathédrales de Nancy, Toul et Verdun mais aussi des chanoines de Lunéville pour leur collégiale Saint-Rémy, aujourd'hui église Saint-Jacques. Cependant, cette attribution n'est que peu réaliste ne serait-ce que par les différences notables existant dans le style des buffets. Le buffet de Moyennoutier, bien que présentant une montre 16 en façade, n'a cependant pas grand-chose à voir avec les buffets conservés de Dupont. Christian Lutz, technicien conseil auprès de la DRAC Lorraine pour les orgues analyse cette attribution dans son volume d'inventaire des orgues de Lorraine consacré aux Vosges. Selon lui plusieurs éléments plaident en faveur d'une non-attribution à Nicolas Dupont. La première d'entre elles est qu'à la date présumée de construction de l'instrument, Nicolas Dupont est déjà occupé à la fabrication de deux grands instruments : Salival et Neuvillerles-Saverne. Ensuite vient le fait déjà mentionné que le buffet ne correspond pas aux habitudes de Dupont même si cela ne constitue pas une preuve suffisante. Enfin, l'instrument présente des défauts de construction (d'alimentation notamment) que Dupont n'aurait pas commis car il avait l'expérience d'instruments de cette ampleur²⁰⁹.

Ainsi en 1991, Christian Lutz attribue l'instrument à Joseph Bergäntzel avant de l'attribuer en 1997, dans la notice consacrée à l'orgue de l'ancienne abbatale Saint-Nabord de Saint-Avold, à Barthélémy Chevreux²¹⁰. De ce facteur on ne sait que peu de choses si ce n'est qu'il vit à Bouzonville et qu'il travaille pour des paroisses mosellanes et pour plusieurs abbayes bénédictines de l'est de



Vue de la tribune avec l'orgue Didier
(carte postale vers 1920)

²⁰⁸ Arch. nat., D 19-92 D 801, pièces 25 à 30, pétition envoyée par Heilman en 1791 à l'Assemblée nationale car il n'est plus payé par les moines.

²⁰⁹ LUTZ Christian - FARINEZ Paul, *Orgues de Lorraine, Vosges*, Metz, éditions Serpenoise, 1991, p. 407

²¹⁰ LUTZ Christian, *Orgues de Lorraine, Moselle*, Metz, éditions Serpenoise, 1997, p. 1775

la France, Bouzonville et Munster notamment²¹¹. Il est vrai que les deux instruments de Moyenmoutier et Saint-Avold présentent des similitudes au niveau de leurs buffets respectifs. Parmi leurs traits communs, relevons le fait que les tuyaux de façade de la montre 16 étaient en fait postiches, faits d'une feuille d'étain sur un rondin de bois. L'instrument narborien date de 1769-1770. Aujourd'hui, seul le buffet de Chevreux, réalisé avec le menuisier Joseph Gounin²¹² subsiste, la partie instrumentale ne date que de 1987, due à Yves Koenig, facteur à Sarre-Union.

L'organiste Heilmann reste en poste longtemps à Moyenmoutier où il se marie le 24 avril 1796 avec Claire Jacquel, veuve de Nicolas Pierson²¹³. Le 29 juin 1791, il touche 38 livres et 15 sous pour "avoir touché l'orgue les dimanches et festes pendant l'année"²¹⁴. Le 7 janvier 1793, il reçoit ses gages à charge pour lui de payer le souffleur et jouer les dimanches et fêtes ainsi qu'aux messes solennelles célébrées le premier jeudi de chaque mois²¹⁵.

Avec la Révolution française, l'orgue est menacé de vente et une expertise est effectuée en 1796 par Goeury, administrateur forestier résidant à Senones. Ce dernier estime l'instrument à 15 ou 16 000 livres²¹⁶. Finalement, ce n'est qu'en 1803 que le maire de Saint-Dié réclame l'orgue mediani-monasterien pour la cathédrale dépourvue d'instrument depuis 1796. La principale raison invoquée est le manque de moyens de la commune de Moyenmoutier. Le 24 novembre 1803, Saint-Dié a gain de cause, Rambervillers n'a pas la même chance en convoitant l'orgue d'Etival²¹⁷. Ce sont les facteurs Grégoire Rabiny et François Callinet qui démontent et remontent l'instrument qui perd une partie de son décor car la hauteur manque sous les voûtes de la cathédrale. Plusieurs fois remanié, l'instrument est détruit le 9 novembre 1944 lors du dynamitage de la cathédrale par l'occupant allemand en retraite²¹⁸. Son remplaçant a enfin été installé fin 2007.

²¹¹ LUTZ, *Orgues de Lorraine, Moselle op cit*, p. 1776

²¹² *ibid*, p.1783

²¹³ FERRAZINI, *op cit*, p. 41

²¹⁴ FARON, *op cit*, p. 51.

²¹⁵ FERRAZINI, *op cit*, p. 41

²¹⁶ LUTZ - FARINEZ, *Orgues de Lorraine, Vosges, op cit*, p. 408

²¹⁷ *ibid*, p. 287

²¹⁸ *ibid*, p. 536

e) l'autre mobilier

Datés du XVIII^e siècle, les trophées appliques sont cependant antérieurs à l'actuelle église. Suspendus aux extrémités est et ouest de la nef, ils sont au nombre de quatre. Ce genre de sculpture apparaît fréquemment comme élément décoratif de boiseries ou de portes. Oppenord, dans les ensembles qu'il réalise pour Saint-Sulpice à Paris, sait unir les objets ecclésiastiques avec feuillages et rubans. Ce style se répand en province à Dijon, Strasbourg et Langres par exemple²¹⁹. Mais on en trouve aussi plus près de là, à Lunéville et dans bien des églises de la région. Cependant, ces motifs sont ceux de panneaux et non pas indépendants comme les sculptures de Moyenmoutier. Au milieu de feuillages et fleurs, y sont représentés mitre, croix, bénitier, calice, ostensor, missel et encensoir.

Datée de 1740 environ, le tableau de *La Cène* est attribué à Dumont le Lorrain. Cependant, nous nous heurtons là à un problème de date. Les Dumont, peintres actifs ou originaires de Lorraine²²⁰, ne travaillent que dans la seconde moitié du siècle. Gérard Voreaux attribue sans certitude, le tableau de Moyenmoutier à Laurent Dumont (né à Lunéville en 1743). Cela voudrait dire que dom Barrois a commandé ce tableau et son cadre pour la nouvelle abbaye qu'il fait construire et que l'œuvre ne daterait que de 1776 environ. Laurent Dumont est signalé comme peintre à Paris en 1779 mais sa carrière reste inconnue. Il aurait ainsi pu réaliser cette œuvre avant son départ pour la capitale. Cela permet de conserver comme probable l'attribution du tableau de Moyenmoutier à un Dumont mais change sa datation d'une trentaine d'années. Cette hypothèse viendrait renforcer la volonté d'affirmation de la Présence réelle dans l'église voulue par dom Barrois en donnant à l'abside l'aspect d'un retable. Quoi qu'il en soit, il reste très classique et présente, dans une composition claire, le groupe des douze apôtres entourant le Christ, réunis à l'avant d'une tenture verte avec, pour les éclairer un lustre à trois flammes. Au premier plan, se trouve le récipient qui a servi au lavement des pieds. Son imposant cadre est en chêne sculpté et doré. Les armes de la congrégation sont représentées sur le fronton du cadre. Ce tableau a bien failli quitter l'église abbatiale. En effet, le préfet souhaite le faire transférer au musée départemental. Le conseil municipal s'y oppose par une délibération du 15 juin 1834 et en profite pour rappeler que l'église a été dépouillée de beaucoup de choses jusqu'à son orgue parti pour la cathédrale de Saint-Dié. Le conseil

²¹⁹ HAUTECOEUR, *op cit*, tome II. p. 394

²²⁰ VOREAUX Gérard, *Les peintres lorrains du XVIII^e siècle*, Paris, éditions Messene, 1998, p. 210

souligne également que l'église demande des réparations urgentes et coûteuses, recourant à la "bienveillance de Monsieur le Préfet pour venir à son aide dans cette circonstance. La bonté de ce magistrat, l'intérêt qu'il porte à la conservation d'édifices précieux lui sont sûrs garants que ses vœux ne seront pas repoussés"²²¹. La réponse du préfet n'a pas été retrouvée mais le tableau est encore à Moyenmoutier. En 1918, le tableau et son cadre doivent quitter l'église avec les autres objets nécessitant une protection. Devant la difficulté et surtout la fragilité du cadre, ce dernier reste en place. Il n'a d'ailleurs pas non plus quitté sa place lorsqu'en 1965, le tableau est restauré.

Un autre tableau du XVIII^e siècle est présent dans l'église. Il sert de retable à l'autel de saint Hydulphe, au-dessus de la niche où sont conservées les reliques du fondateur de l'abbaye. Non attribué, il fixe sur la toile le *Baptême de Sainte Odile*. Il présente une composition beaucoup plus baroque que le précédent. Les figures s'y accumulent et la foule se presse autour du saint fondateur tout occupé à accomplir le rite du baptême. Les tons dorés y sont utilisés à profusion dans une ambiance vaporeuse. Saint Hydulphe a une pose proche de celle qu'il a dans le bas-relief où il exorcise un possédé. Ce tableau, alors très abîmé, a fait l'objet d'une restauration en 1961.

Parmi les statues qui ornent l'église abbatiale de Moyenmoutier, il en est deux qui lui sont antérieures de plusieurs siècles. Ces deux statues proviennent de l'ermitage de Malfosse. Ce dernier prend son nom actuel seulement à la fin du moyen âge quand la celle monastique originelle²²², remontant selon la tradition au VIII^e siècle, devient une léproserie. Après cette utilisation due aux malheurs du temps, un ermite continue à y vivre et y entretient des viviers. La Vierge de Malfosse devient la protectrice des enfants morts-nés et l'ermitage, un sanctuaire à répits. Un récit daté de 1672 confirme cette pratique par la suite condamnée. Au moment de la Révolution française, l'ermitage qui sert alors de relais au garde forestier du monastère est vidé de son mobilier puis vendu. Détruit petit à petit, seule en subsiste aujourd'hui la cave transformée en chapelle basse. La statue de la Vierge est pour sa part cachée par un ancien moine, dom François Rémy, puis donnée à la mort de celui-ci à l'église paroissiale où elle est toujours conservée. Debout sur un croissant de lune, la Vierge est revêtue d'un manteau bleu aux plis abondants et contrastés couvrant une tunique rouge. Son front bombé est encadré de cheveux ruisselant sur les épaules ; elle ne porte pas de voile ni de couronne. Hanchée,

²²¹ FERRAZINI *op cit*, p. 94

²²² Le premier nom de ce lieu est Gobert-Fosse, probablement en référence à Gondelbert, fondateur de Senones.

elle porte l'enfant Jésus, nu, sur son bras droit²²³. La mère et le fils échangent de tendres regards faisant oublier la divinité de l'enfant. Elle est datée du milieu du XVI^e siècle et est en bois polychrome²²⁴.

Portant également le nom de Malfosse et sur un support accroché sur le côté de l'autel de la Vierge, une pietà du XVI^e siècle présente encore la mère et son fils²²⁵ mais au moment de la mort de celui-ci. Egalement en bois polychrome, la réalisation est cependant plus frustrée. Restée l'œuvre d'un artiste anonyme, elle présente le Christ retenu assis sur les genoux de sa mère qui lui redresse le torse et le présente à ceux qui les regardent. Elle n'a d'yeux que pour lui et son ample vêtement la dissimule. Les drapés sont épais et les visages traités avec une touche naïve.

Les reliquaires aujourd'hui conservés à Moyenmoutier datent du XVIII^e siècle. Les châsses plus anciennes disparaissent pendant la Révolution française. Il existait un reliquaire médiéval abritant les restes de saint Hydulphe. Remplacé par une nouvelle réalisation, la translation des reliques est effectuée par le prieur Jacques Richard le 10 juillet 1619 au cours d'une grande cérémonie en présence des autorités civiles et religieuses parmi lesquelles se trouve dom Didier de La Cour²²⁶. Ce nouveau reliquaire est en métal ciselé et il reçoit les plaques d'argent du reliquaire précédent datant du XII^e siècle et présentant des scènes de la vie de saint Hydulphe. Dom Barrois fait réaliser en 1759 un second grand reliquaire en bois doré destiné aux processions²²⁷, et qui renferme aujourd'hui tous les restes du saint fondateur. En 1851, Mgr Caverot, évêque de Saint-Dié, fait procéder à la reconnaissance des reliques. Elle a lieu à Moyenmoutier le 16 octobre de cette même année et est assurée par les abbés Jean-François Deblaye curé de Sainte-Hélène, Jean-Baptiste Bourgon et Benjamin Imatte respectivement curé et vicaire à Moyenmoutier et le docteur Jacquot. La châsse de saint Hydulphe contient le squelette presque complet du saint fondateur auquel s'ajoutent des os de mains et pieds de saint Déodat mais aussi, hors faisceau, un humérus "d'une teinte plus foncée que les autres ossements de la même châsse" mais qui était conservé avant "la grande Révolution dans le bras de saint Hydulphe en argent doré" et une tunique en soie blanche réputée être celle de saint Hydulphe. Cette tunique a été l'objet d'un article de J.-F. Deblaye et était

²²³ *Art religieux dans la région vosgienne (L')*, catalogue d'exposition, 1967, pp. 22-23

²²⁴ *Figures de Madone, Vierges des Vosges*, catalogue d'exposition, Epinal, Conseil général des Vosges, 2003, p. 155

²²⁵ *ibid.*, p. 15

²²⁶ BELHOMME Humbert, *Historia mediani monasterii*, traduction anonyme conservée aux archives paroissiales de Senones

²²⁷ OHL, *op cit*, p. 126

conservée aux fins d'expertise à l'évêché de Saint-Dié lorsque ce dernier a été détruit par l'occupant allemand en 1944. La tunique a été détruite du même coup.

Les deux autres grands reliquaires conservent des ossements des saints Jean et Bénigne d'une part et d'autre part, des saints Maximin et Boniface. Sont aussi visités quatre autres reliquaires, deux petits et deux moyens de même type que les grandes châsses ainsi que deux reliquaires sur pied et un bras reliquaire, tous en bois doré. Les reliquaires quittent Moyennoutier avec une bonne partie des œuvres d'art conservées dans l'abbaye en juin 1918. Ils sont entreposés d'abord au dépôt de Dijon puis au dépôt du Brou à Bourg-en-Bresse²²⁸. Ils ne rejoignent l'abbatiale qu'en 1921, le procès-verbal de restitution est daté du 19 janvier de cette année-là. Ainsi, la reconnaissance épiscopale de 1854 permet d'authentifier toutes les reliques connues lors de la reconnaissance de 1707²²⁹.

Pour présenter les deux grands reliquaires du chœur, sont utilisées deux crédences d'époque Louis XIV en bois sculpté et doré qui sont placées de part et d'autre du chœur. Leur dessus est en marbre veiné. Elles sont datées du XVII^e siècle. Il s'agit donc d'un réemploi datant probablement de l'aménagement du chœur lors de sa création. Les reliquaires les plus petits sont conservés à l'abri des convoitises.



Les reliquaires en bois doré du XVIII^e siècle
(carte postale vers 1930)

2) Le mobilier disparu

Suite à la loi du 10 septembre 1792, l'inventaire de l'argenterie religieuse de l'abbaye est effectué afin de préparer les envois à la monnaie de Metz. Celui-ci se déroule

²²⁸ Arch. dép. Vosges, E dpt 324/1M4

²²⁹ COLIN Marie-Hélène, *Les saints lorrains, entre religion et identité régionale, fin XVI^e-XIX^e siècles*, Nancy, éditions Place Stanislas, 2010, p. 210

le 11 novembre en présence du curé bénédictin Nicolas Le Queux qui montre à la réquisition du maire :

"1 encensoir d'argent avec son avicule et une petite cuillère le tout pesant 3 livres moins 3 onces,

une petite statue de saint Hydulphe, en argent, pesant 4 onces $\frac{1}{2}$

le buste de saint Spinule, d'argent pesant 2 livres moins 1 once,²³⁰

le bras de saint Hydulphe, argent doré pesant 6 livres moins $\frac{1}{4}$ ²³¹

trois burettes, vases d'onction d'argent pesants 11 onces ;

Il y a la châsse de saint Hydulphe qui est en cuivre et en fer et revêtue en partie de petites lames d'argent".²³²

Suite à cet inventaire et face au coût que représente le déplacement du grand reliquaire de saint Hydulphe, seuls les objets et statues de petites tailles sont remis au directoire du district pour être fondus. Auparavant le curé a retiré les reliques qui y sont conservées, à savoir le bras de saint Hydulphe et la mâchoire inférieure de saint Spinule. Mais ce n'est là que partie remise. En effet, en 1793, le représentant du peuple dans les Vosges, Balthazar Faure, s'emploie à faire disparaître tous les métaux plus ou moins précieux encore conservés dans les églises. Ainsi le maire de Moyennoutier remet-il au directoire du district de Saint-Dié 37 marcs, 5 onces d'argent doré ; 333 marcs, 5 onces de galons, franges et broderies d'argent ; 326 livres de cuivre jaune et rouge, 88 livres de cuivre et étain après qu'en 1791 aient été livrés 109 marcs, 5 onces et 3 gros d'argent.

Le reliquaire refait en 1618²³³ disparaît alors. Il était l'œuvre de l'orfèvre Claude de Saint-Nicolas-de-Port²³⁴. Avec lui, sont fondus les petits bas-reliefs en argent de 1139 provenant du reliquaire du XII^e siècle et représentant :

- sainte Odile menée à saint Hydulphe par ses parents
- le baptême de la sainte par les saints Hydulphe et Ehrard

²³⁰ C'est là la seule mention connue de ces objets.

²³¹ Il existe un second bras de saint Hydulphe en bois doré du XVIII^e siècle qui a été volé dans les années 1970 à l'abbatiale et non retrouvé, et encore un bras en bois doré de la même époque mais plus petit, de saint Spinule.

²³² FERRAZINI, *op cit*, p. 22

²³³ Arch. dép. Vosges, 1 H 71 *Recueil des titres de l'abbaye de Moyennoutier*, layette 3e cotée E: "Etat de l'argent fourni pour raccommode la chasse des reliques de saint Hydulphe". Malheureusement aucun autre détail n'est donné.

²³⁴ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 749

- la dédicace d'une église par ces deux saints²³⁵
- saint Hydulphe visitant saint Déodat sur son lit de mort²³⁶.

Parmi les pièces disparues, ajoutons un crucifix d'ivoire attribué alors à Pigalle et inventorié dans la collection de M. Goethe de Raon l'Etape en 1879 lors de l'inventaire des richesses d'art. "Ce crucifix, d'assez grande dimension, est d'une exécution remarquable. La tête, surtout, a été traitée d'une façon magistrale et l'artiste a su donner au visage une expression singulièrement douloureuse. Cette sculpture est signée PG²³⁷". Il s'ajoute aux autres pièces de mobilier dispersées lors des ventes révolutionnaires et parmi lesquelles apparaissent plusieurs portraits des abbés dom Barrois et dom Maillard.

Bien que mis de côté comme œuvres d'art, plusieurs tableaux disparaissent au cours de la Révolution française. Le 15 juin 1791, Nicolas-Joseph-François Richard, commissaire nommé par le district pour l'encans des meubles de l'abbaye fait déposer dans la bibliothèque, les tableaux, gravures et médailles suivants²³⁸ :

- 1- quatre tableaux à cadre doré représentant les arts de six pieds de longueur sur quatre de haut
- 2- un d'une Descente de Croix de 2 pieds 4 pouces de large sur 2 pieds 7 pouces de haut,
- 3- un d'une Vierge d'un pied 10 pouces de large sur deux pieds sept pouces de haut,
- 4- un d'une Naiss^e de JC d'un pied 2 po de large sur un pied 4 po de haut,
- 5- deux dont un de S^t Benoît et l'autre de S^t François sur cuivre de six pouces quarrés,
- 6- une ruine flamande sur bois de deux pieds 2 pouces de large sur un pied 7 po de haut,
- 7- un de la Dormition de la Vierge sur cuivre d'un pied 4 pouces de large sur un pied 9 po de haut,
- 8- un de la naiss^e de JC sur bois de deux pieds 2 po de large sur un pied sept po de haut,
- 9- un de la Madgeleine sur bois d'un pied six pouces de large sur un pied 4 pouces de haut."

²³⁵ Il s'agit vraisemblablement de la dédicace de l'église paroissiale Saint-Epvre, fondée selon la tradition par Ehrard lors de son séjour à Moyenmoutier.

²³⁶ Notons au passage, qu'Hydulphe succède à Déodat comme abbé du monastère de Galilée et qu'il semble bien que les deux saints aient été particulièrement proches l'un de l'autre.

²³⁷ Arch. dép. Vosges, 15 T 81

²³⁸ Arch. dép. Vosges, 9 Q 4

Cependant, nombre d'autres œuvres disparaissent dans les ventes révolutionnaires. C'est le cas de plusieurs estampes cédées à divers particuliers entre autres objets de la vie courante tels que casseroles, nappes et draps parmi lesquels se remarquent des chenets et des cadres dorés. Sont également cédés, au curé du Ban-de-Sapt : un portrait de dom Barrois pour 15 livres 10 sols, quatre portraits d'abbés de Moyennoutier à Devic de Senones pour 16 livres, 10 sols, deux vieux portraits à Sébastien Badrot pour une livre, neuf tableaux au juge de paix d'Hurbache pour 66 livres 5 sols, trois autres grands tableaux à Jeandel juge de paix pour 31 livres, un autre portrait de dom Barrois au sieur Etienne, greffier, pour 9 livres 15 sols, deux tableaux au curé d'Hurbache pour 15 livres 10 sols, six vitraux au curé de Moyennoutier pour 6 livres et une paire de chandeliers pour 7 livres 15 sols, le portrait de l'abbé défunt (dom Maillard) à l'abbé Christophe pour 31 livres²³⁹. Aujourd'hui, tous ces objets ont disparu ou, en tous cas, ils ne sont pas localisés.

3) Le mobilier déplacé

Comme il a été dit précédemment, plusieurs pièces de mobilier sont déplacées lors de la Révolution française. L'église du hameau de Saint-Blaise conserve l'autel de la salle capitulaire et la chaire du réfectoire de l'abbaye. Le premier est en bois peint. De forme rectangulaire, il présente sur sa face avant un agnus dei doré, l'autel est lui-même bleu. Il est surmonté d'un tabernacle doré présentant des têtes d'angelots dans une nuée sur sa porte galbée. D'une grande simplicité, il est également de taille assez réduite. La chaire est d'une plus grande simplicité encore puisqu'aucun élément décoratif hormis les moulures des panneaux pleins qui la composent, ne viennent rompre son austérité.



Confessionnal aujourd'hui à Bussang
(état en 2010)

²³⁹ *ibid*, vente du 2 mai 1792

A l'opposé, l'ornementation des pièces de mobilier aujourd'hui à Bussang est marquée par un certain goût pour le baroque. Le confessionnal, d'assez grandes dimensions, présente la forme traditionnelle d'un tel meuble. La place pour le pénitent est particulièrement large et ce dernier est bien caché par deux panneaux pleins sur les faces avant et arrière du confessionnal. Ces panneaux sont de mêmes dimensions et forme que la porte du prêtre ; cette dernière est néanmoins dotée d'ouvertures vitrées insérées dans le décor. Les motifs représentés sont tous végétaux. Sur les trois parties de devant et les deux parties arrières concernées, les panneaux aux formes chantournées sont ornés de rinceaux de feuillages. Il en est de même pour les trois petits panneaux formant la partie supérieure de ce premier niveau. Le meuble est coiffé, au-dessus d'un entablement très marqué, d'un fronton arrondi, se terminant de chaque côté par une volute surmontée d'un vase de feuillage. Une croix située sur l'axe du fronton est retenue de chaque côté par une rampe de feuillage.

La chaire porte le millésime MDCCXXXV dans un cartouche au bas de son dorsal. Toujours sur ce même dorsal, mais dans sa partie supérieure, un cartouche encadrerait une croix pattée aujourd'hui grattée. Le décor en rinceaux peut rappeler celui qui est présent sur le confessionnal alors que la croix pattée rappelle celle qui se trouve sur la face avant de l'autel majeur de Moyenmoutier. Il est également orné d'un feston de bois avec des pompons suspendus. Une jouée fait pendant à un retour concave de chaque côté. L'abat-voix de la chaire est orné sur sa face interne d'une colombe rayonnante entourée de petits nuages. Cet abat-voix porte une couronne galbée s'achevant par un angelot. La rampe est ornée de panneaux moulurés portant une chute de feuillage pour tout motif décoratif. Il en est autrement de la cuve amortie par un cul-de-lampe. Celle-ci se compose de cinq panneaux rectangulaires moulurés. Ils représentent les quatre évangélistes entourant le Christ prêchant. La composition des différents panneaux est sobre mais dénote un caractère baroque par le recours aux nuées et à des effets de perspective. Chaque évangéliste est représenté assis en train d'écrire avec à ses côtés son symbole. Dans un angle du panneau, un arbre compose l'élément paysager commun aux quatre bas-reliefs. Le panneau central montre le Christ nimbé, la main gauche levée et la main droite tendue vers l'avant. Il est présenté en orateur sur un rocher avec à sa droite un tronc d'arbre coupé ayant encore une branche avec des feuilles et à sa gauche, une fleur alors que des angles supérieurs descendent des nuées.

Les stalles actuellement installées dans le chœur de l'église de Bussang sont au nombre de quarante. Les sièges ont été adaptés à cet emplacement car des marques de recoupe sont visibles dans les angles aménagés pour épouser la forme de leur nouvel emplacement. De même, les lambris ont été largement modifiés, voire complétés car des panneaux semblent être passés de la verticale à l'horizontale au vu du motif qu'ils présentent.



Stalles de la salle capitulaire aujourd'hui à Bussang
(état en 2010)

L'ensemble revêt un décor assez riche mais sans surcharge aux accents rocaille. Les panneaux sculptés présentent un décor différent sur chacun d'eux. Les miséricordes sont également composées de motifs baroques d'une grande variété. D'un nombre sensiblement égal à celui des stalles du chœur, et tout à fait identique en comptant les stalles des chantres derrière le maître-autel, elles semblent postérieures à l'ensemble de l'église et datables comme la chaire de la fin du XVIII^e siècle. La similitude du vocabulaire décoratif plaide en ce sens. Les stalles hautes sont dotées d'un pupitre. Elles sont séparées par des parcloles aux motifs végétaux d'une grande richesse. Toute la parclose est ornée, dans sa partie basse d'un motif en damier losangé, dans la partie centrale, de rinceaux, l'accoudoir étant une feuille d'acanthé enroulée ; enfin le niveau supérieur se termine par une volute prenant appui sur un rameau d'acanthé.

Le lambris se compose de grands panneaux scandés par un ordre composé de pilastres cannelés reposant sur un stylobate orné de motifs végétaux et coiffés d'un chapiteau corinthien supportant une corniche rythmée au-dessus de chaque pilastre d'une succession de feuilles d'acanthé. Des chutes de feuillages occupent partiellement les cannelures des pilastres. Dans sa disposition actuelle, l'ensemble est coupé par deux portes qui se font face. Il s'organise autour d'une sorte de loge à baldaquin, élément de retable. Aucun siège n'est actuellement présent dessous. Comme dans une chaire, le baldaquin est orné dans sa partie intérieure d'une colombe rayonnante. Il est actuellement sommé d'un retable où a pris place un groupe représentant le calvaire qui paraît avoir été

rapporté à cet emplacement. Il porte sur un phylactère la mention de sa donatrice à la fin du XIX^e siècle. Il se compose de deux montants où une colonne torse ornée de feuillage prend appui sur un haut soubassement mouluré et flanqué d'une jouée aux accents nettement baroques. Chaque colonne est coiffée d'un chapiteau corinthien supportant un large entablement puis un fronton en plein cintre où le décor végétal se poursuit. L'ensemble est sommé d'une croix. Le fond de ce retable est actuellement fait d'un tissu rouge.

Les boiseries de la bibliothèque de Moyenmoutier sont aujourd'hui conservées à la bibliothèque intercommunale d'Epinal-Golbey. Ces boiseries renferment certes des livres de l'abbaye de Moyenmoutier mais pourraient aussi se révéler être des témoins de l'abbaye de dom Belhomme. En effet, passionné de livres, il renouvelle la bibliothèque de son abbaye. Parallèlement à la reconstruction de l'antique abbaye, il s'est fixé comme objectif de former la bibliothèque de la maison selon le plan qu'il s'est proposé : "d'avoir tous les auteurs grecs et latins, toutes les nouvelles éditions de Paris et tous les nouveaux livres qui en vaudront la peine"²⁴⁰ . Selon les préconisations de la congrégation, un catalogue²⁴¹ de la bibliothèque est établi par l'abbé. Il comporte les indications suivantes : titre du livre, format, nombre de volumes, nom de l'auteur, date et lieu d'impression, l'ordre occupé dans les layettes auquel le lettré vosgien ajoute le prix.

Le vocabulaire décoratif de ces meubles fait de coquilles et la facture très large des torsades plaident plutôt pour une réalisation du début du XVIII^e siècle. Ceci sous-entend que dans la nouvelle abbaye commandée par dom Barrois au deuxième tiers de ce même XVIII^e siècle, l'architecte a créé un édifice aux dimensions de l'ancienne bibliothèque. Ce ne serait pas à Moyenmoutier un exemple unique de réadaptation d'anciennes pièces de mobilier, il suffit de penser aux stalles de la fin du XVII^e siècle, déjà adaptées au milieu du XVIII^e siècle puis à nouveau à leur installation dans l'église actuelle. Un indice (bien maigre certes mais pouvant confirmer la datation du début du XVIII^e siècle), se trouve dans le courrier que dom Belhomme échange avec dom Calmet le 12 mai 1716 : "Nous allons travailler au catalogue de notre bibliothèque qui pourra être rangée dans sa nouvelle place"²⁴². Les ouvrages vont alors être inventoriés et surtout ordonnés selon un plan de classement strict dans une pièce nouvellement aménagée pour eux. Le déménagement suivant à Moyenmoutier même, a dû se faire après 1780, puisqu'à cette

²⁴⁰ Correspondance avec dom Calmet le 1/2/1710, Bibl. dioc. Nancy. MB 61-67

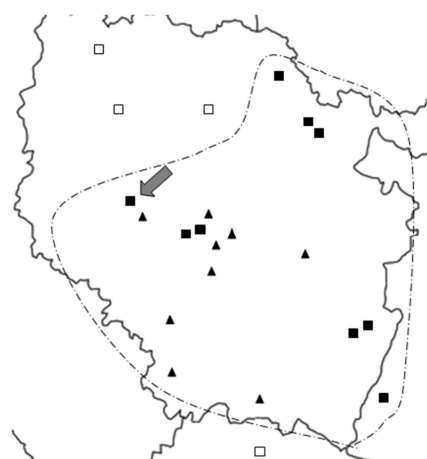
²⁴¹ Conservé à la bmi Epinal-Golbey

²⁴² Correspondance avec dom Calmet, Bibl. dioc. Nancy, . MB 61-67

date le bâtiment qui l'abrite n'est pas encore construit, et avant 1786, date de la fin des travaux de l'abbaye. Cette hypothèse ne constituerait d'ailleurs pas un précédent puisqu'il existe des bibliothèques construites aux dimensions des boiseries à réemployer : la Mazarine à Paris et Clermont-Ferrand.

Historiographie

L'abbaye de Saint-Mihiel est un objet d'étude très tôt dans son histoire. Dès le XI^e siècle, un chroniqueur en retrace les premiers temps. Une traduction récente de cette chronique a été réalisée lors de stages organisés à l'initiative de M. Michel Parisse avec majoritairement des étudiants de l'université Paris I Panthéon Sorbonne où il enseignait.



Par la suite, il faut quasiment attendre l'ère vanniste pour que paraissent plusieurs histoires de l'abbaye suivant le mouvement d'étude des bénédictins de l'époque moderne. La première, aujourd'hui perdue, est celle de dom Hydulphe Jobart (+ 1632), profès à Moyenmoutier puis occupant des responsabilités dans la congrégation avant de venir à Saint-Mihiel. Viennent ensuite dom Henri Hennezon qui publie une *Histoire de l'insigne abbaye de Saint-Mihiel en Lorraine, diocèse de Verdun* chez Alexis Laurent en 1684 puis enfin, dom Joseph de L'Isle en 1757.

Chronologiquement, vient ensuite le juge de paix Dumont qui écrit au XIX^e siècle, une histoire de la ville de Saint-Mihiel qui présente les avantages et les inconvénients bien connus des écrits de ce siècle. Il en est de même pour l'ouvrage du conservateur de la bibliothèque, et par ailleurs avocat, Henri Bernard. Dans les années 1970-1980, Jean

Deville publie une plaquette sur les deux églises de Saint-Mihiel et un ouvrage sur l'histoire de la cité.

Plus récemment, la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc a édité plusieurs études sur des aspects particuliers de l'histoire ou des monuments de Saint-Mihiel et ce, jusqu'à ces dernières années notamment à l'occasion des journées d'études meusiennes de 1973, 2000 et 2004. Enfin, l'abbaye a été visitée par les participants aux congrès archéologiques de 1933 et 1991. A ces occasions, des notices fort instructives ont été publiées, la première par Maurice Dumolin avec nombre de dessins et de plans réalisés par l'architecte des Monuments historiques Delangle. Dans le second cas, la notice est de M. Hubert Collin qui la développe dans le numéro V de la revue *Lotharingia* sous le titre : *L'abbatiale de Saint-Mihiel, un monument à secrets archéologiques difficilement révélés*.

Cependant, les monuments de Saint-Mihiel sont majoritairement éclipsés par les œuvres de l'artiste dominant qu'est Ligier Richier, mettant dans l'ombre d'autres réalisations importantes et notamment l'autre mobilier religieux à l'exception de l'orgue qui a été l'objet d'une monographie par l'organologue réputé Félix Raugel en 1919.

I- Présentation historique

1) Le contexte de la fondation et les premiers temps

Un premier établissement est fondé vers 709 par un seigneur local, Wulfoald, pour abriter les reliques de saint Michel qu'il a rapportées d'un voyage en Italie. Cette église est desservie par une petite communauté religieuse. Vers 751-774, un autre comte Wulfoald se rebelle contre Pépin le Bref et construit un château¹. Son domaine est saisi et donné à Saint-Denis. Charlemagne lui confère en 772 un privilège d'immunité² confirmé par Louis le Pieux qui y ajoute l'exemption de tonlieu³. Au cœur de l'empire carolingien, l'abbaye s'illustre dans les activités diplomatiques avec deux abbés qui sont conseillers de Charlemagne, Ermengaud et Smaragde.

¹ GAILLARD Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934), les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p.71

² DEVILLE Jean, *Saint-Mihiel, d'une église à l'autre*, Lyon, imp. Lescuer, 1972, p. 2

³ LESORT André, *Chroniques et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel*, Paris, Société nationale des Antiquaires de France, 1909-1912 (Mettensia VI), n° 4, 5 et 8, pp. 54-67

Saint-Mihiel, à l'instar de Moyenmoutier, a très tôt une vie intellectuelle féconde. En effet, son quatrième abbé, Smaragde (début du IX^e siècle), fonde une école monastique pour la jeunesse locale et écrit un traité de grammaire et orthographe⁴. C'est sous son abbatiat, entre 817 et 824, que le monastère quitte en partie son emplacement primitif pour se fixer dans la plaine à proximité de la Meuse⁵. L'organisation de cette double communauté - les deux parties sont séparées par plus de six kilomètres l'une de l'autre - n'est pas sans problèmes. Des moines continuent à vivre sur l'ancien site et les religieux y sont enterrés jusqu'à la fin du XI^e siècle. Cette double localisation peut s'expliquer par différentes raisons : l'exiguïté du site de hauteur ne permettant pas des agrandissements du monastère, les contacts trop fréquents avec les pèlerins venus y adorer les reliques de saint Michel, évidemment sur un site de hauteur, l'approvisionnement en eau qui pose problème et oblige les moines à quitter la clôture. Tout cela ne peut que déranger les plans de réforme de Smaragde et l'application stricte de la règle bénédictine⁶ dont cet abbé est un des fers de lance dans le cadre de la réforme de la vie monastique entreprise au début du IX^e siècle. Il participe pleinement à ce mouvement en écrivant certains des textes fondateurs de cette réforme dont le *Diadema monachorum* et un commentaire de la règle de saint Benoît⁷.

L'abbaye connaît ensuite le destin de nombre de ses contemporaines, profitant des largesses de la noblesse locale pour s'enrichir et développer son emprise sur ses territoires. Cependant, ses possessions restent concentrées jusqu'au IX^e siècle dans un rayon de vingt-cinq à trente kilomètres autour du monastère à l'exception des poêles à sel de Marsal et Vic. A partir du IX^e siècle, l'abbaye entre en possession de biens plus éloignés : à Toul, dans le Saintois et dans l'Ornois⁸. Le monastère est ravagé par les invasions normandes à fin du IX^e siècle⁹. Néanmoins, dans les années qui suivent, l'école de Saint-Mihiel retrouve une certaine grandeur. Jean de Vandières y fait ses premières études sous la direction d'Hilдеболд, grammairien qui y introduit la méthode d'Auxerre¹⁰.

⁴ DUMONT Charles, *Histoire de Saint-Mihiel*, 4 vol., Nancy, 1860-1862, tome 1, p. 12

⁵ DUMONT, *op cit*, I, p. 15

⁶ GAILLARD, *op cit*, p. 153-154

⁷ *ibid*, p. 150

⁸ *ibid*, p. 100

⁹ DUMONT *op cit* I, p.23

¹⁰ DUMONT *op cit* IV, p. 359

Les biens du monastère sont divisés dès le règne de Lothaire I^{er} (840-855) en trois parts plus tard dénommées menses : une pour les moines, une pour l'abbé et une troisième à disposition du roi semble-t-il et pour les grands travaux du monastère¹¹.

2) Du XI^e siècle à la réforme vanniste

Le chroniqueur du début du XI^e siècle ne savait pas grand-chose sur son abbaye si ce n'est ce que pouvaient lui apprendre les chartes et diplômes alors encore conservés. La légende de la fondation qu'il relate n'est peut-être que le fruit de son imagination ou, au mieux, celui d'une tradition orale dans laquelle quelques parcelles de vérité pourraient subsister¹². Cette chronique anonyme est néanmoins recopiée en tête du cartulaire de l'abbaye¹³. Son auteur écrit dans sa vieillesse, sous l'abbatiat de Natère (1036-1051). Il a été moine au Vieux-Moûtier où il a été témoin de miracles qu'il relate puis au prieuré d'Harréville¹⁴.

Vers 1090, le monastère est incendié par les troupes de l'évêque de Verdun au cours de la Querelle des Investitures, le monastère et la comtesse Sophie de Bar étant du côté papiste et l'évêque du côté impérial¹⁵. L'élection de l'abbé Sigefroy de Verdun réglée, la comtesse Sophie confie le château de Saint-Mihiel à un des siens qui, seize ans plus tard, violente l'abbaye qui paye une somme de 200 marcs en échange de l'abandon du château¹⁶. Cependant Sophie de Bar donne à l'abbaye les prieurés d'Amance et de Bar-le-Duc, tout juste fondés, en 1085 et 1088¹⁷. Au cours de même XI^e siècle, l'abbaye est rattachée à la vaste réforme clunisienne. A cette occasion, l'abbé Nantère se rend à Rome d'où il rapporte des reliques de saint Calixte et de saint Etienne, pape¹⁸. L'abbé Oldaric obtient par la suite le droit de battre monnaie et achète le château au comte Renauld de Bar¹⁹.

¹¹ GAILLARD, *op cit*, p.117

¹² *ibid*, p. 39

¹³ Arch. dép. Meuse , 4 H 5

¹⁴ Introduction à la traduction de la chronique de Saint-Mihiel, séminaires Parisse

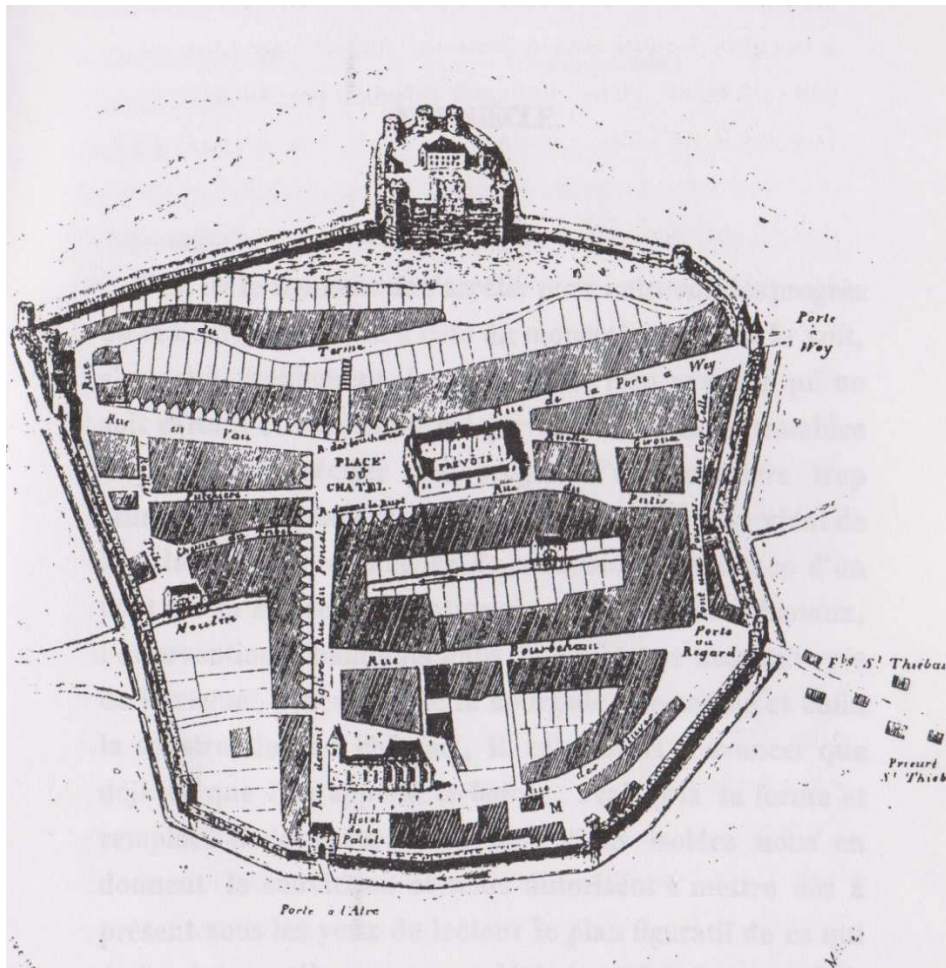
¹⁵ DUMONT *op cit* I, p. 42

¹⁶ BONNABELLE Claude, "Saint-Mihiel son abbaye, ses dépendances et aperçu sur le canton", *MSLSA* de Bar-le-Duc 2^e série, tome VIII, Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1890, p. 37

¹⁷ BONNABELLE, *op cit*, p. 38

¹⁸ DEVILLE, *D'une église à l'autre, op cit*, p. 3

¹⁹ *ibid*, p. 4



Plan masse de Saint-Mihiel au XII^e siècle

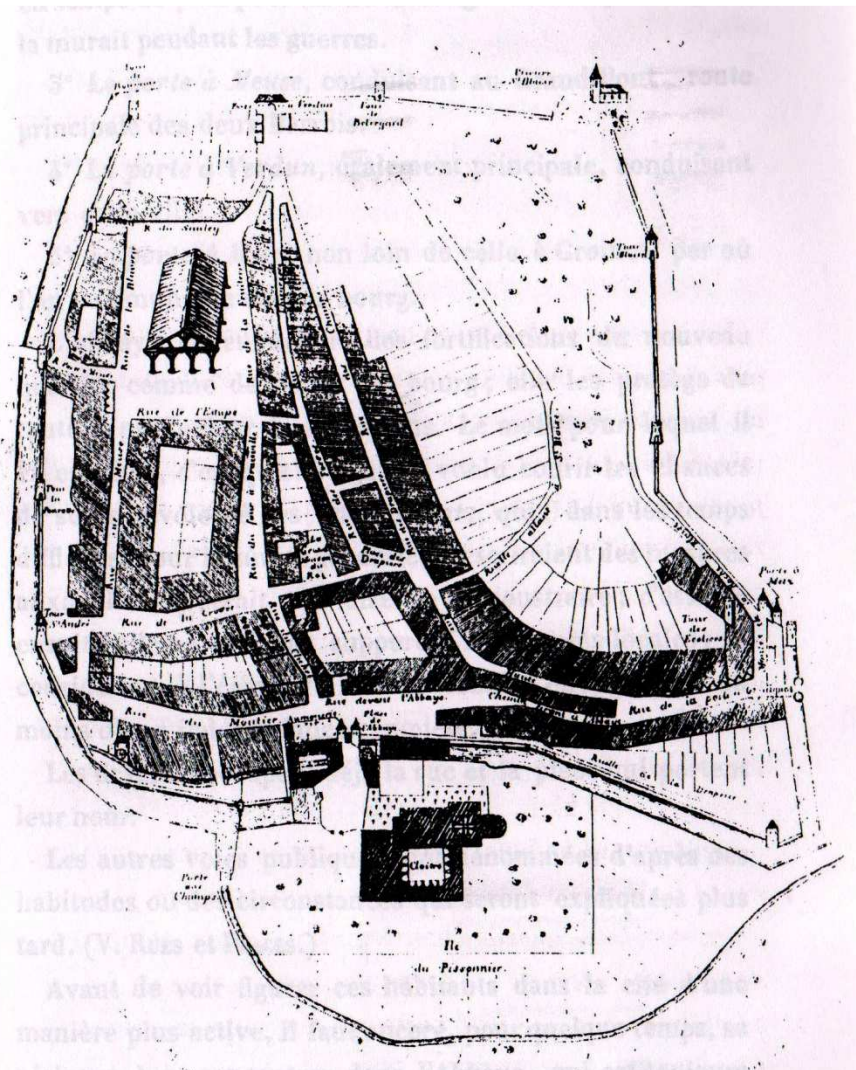
(Dumont, *Histoire de Saint-Mihiel vol. 1, op cit, p 4 9*)

Au début du XIII^e siècle, l'abbé Gauthier prend deux décisions qui ont des conséquences sur l'essor de la ville et de son église abbatiale. La première est l'autorisation qu'il donne aux drapiers de Verdun de s'installer à Saint-Mihiel avec quelques privilèges et la seconde, la possibilité pour les bourgeois de cette ville d'être inhumés dans l'église abbatiale moyennant une redevance assez importante²⁰. Ce même XIII^e siècle semble être une période de grande prospérité pour la maison bénédictine car les dons y affluent, essentiellement en nature (terres, granges, propriétés diverses) mais aussi en argent (dîmes, dons, legs et fondations). A l'opposé, le siècle suivant est celui des guerres incessantes et des épidémies dont la peste, qui décime la campagne et la cité. Cependant, c'est au cours de ce même XIV^e siècle que s'ouvre, montrant bien

²⁰ DUMONT *op cit* I, p.73

l'importance du commerce et du développement de la cité, un hôtel de la monnaie qui fonctionne jusqu'au XVII^e siècle²¹. Le duc Robert de Bar (1351-1411) s'installe à Saint-Mihiel longuement et les fêtes y sont alors nombreuses²².

Au début du XV^e siècle, l'abbé Henri de La Rappe (mort en 1407) dirige une communauté de vingt religieux et procède à des acquisitions qui lui valent un procès²³, ceci dans un contexte peu favorable de guerre et d'hébergement fréquent de gens de guerre à commencer par le duc de Lorraine et son entourage que l'abbaye reçoit, ne serait-ce que pour s'en ménager²⁴. Alors que la situation politique ne s'améliore pas,



Plan masse de Saint-Mihiel au XIV^e siècle

(Dumont, *Histoire de Saint-Mihiel*, vol 1, op cit, p. 91)

²¹ CHAVANNE Maxime, *Saint-Mihiel, vieux papiers et vieux souvenirs*, Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1908, p. 10

²² BONNABELLE, *op cit*, p. 42

²³ DUMONT *op cit* I, p. 146

²⁴ *ibid.*, p. 148

l'abbé Geoffroy de Nicée (1407-1433) s'occupe de la bibliothèque du couvent en commandant plusieurs reliures d'ouvrages et bien sûr des livres²⁵. La paix revenue, malgré des épidémies sporadiques, l'abbaye remet en valeur sa bibliothèque au cours du siècle. C'est ainsi qu'en 1463 est acheté un graduel à Paris pour 186 francs, 3 gros. Il est enrichi de miniatures de grande qualité²⁶. A cette somme s'ajoutent les 5 livres payées au commissionnaire parti le chercher²⁷. Le train de vie des moines semble alors peu conforme à la règle. Certes, même si l'abbé est élu, il vit séparé des autres religieux et ces derniers ne se refusent pas non plus des plaisirs bien profanes tels ceux de la chair mais aussi des amusements avec troubadours en tous genres²⁸. Ainsi en 1459, ils se rendent à un spectacle donné en ville. Ils reçoivent également des hôtes de marque pour des repas où la nourriture n'a rien de monastique²⁹.

Le XVI^e siècle est marqué par l'apparition de la commende bien que dans les siècles précédents quelques tentatives aient été menées. C'est la maison de Lorraine qui s'y impose face notamment aux clercs romains qui convoitent cet important bénéfice³⁰. Le désordre semble s'être à nouveau installé dans la maison puisqu'en 1545, un nouveau règlement est promulgué en chapitre conventuel. Il rétablit l'autorité du prieur claustral, interdit les sorties sans permission et seul, oblige les bénéficiers à résider à l'abbaye tout en rendant leur bénéfice non perpétuel³¹. En 1569, un moine de l'abbaye est élu abbé. Il s'agit de René Marlin, issu d'une famille très influente de Bar³².

Ce même XVI^e siècle est aussi le siècle où les idées de la Réforme se répandent en Lorraine et Saint-Mihiel semble avoir été particulièrement touchée. Aux arrestations, emprisonnements et confiscations, succède en 1560, une supplique de cent-vingt-six bourgeois réformés habitant la cité au duc Charles III. Parmi les signataires se trouvent dix-sept maires (sur une période de vingt-trois ans) et Ligier Richier. La réponse est sans appel : l'immigration dans un délai d'un an avant que leurs biens ne soient confisqués³³.

²⁵ *ibid*, p. 154-155

²⁶ DUMONT *op cit* I, p. 173

²⁷ CHAVANNE, *op cit*, p. 16

²⁸ DUMONT *op cit* I, p. 200

²⁹ BERNARD Henri, *Saint-Mihiel*, Nancy, Revue Lorraine illustrée, 1932, p. 14

³⁰ DUMONT *op cit*, p.208

³¹ *ibid*, p. 213

³² *ibid*, p. 220

³³ BONNABELLE, *op cit*, pp. 45-46

En 1598, sont adoptées de nouvelles coutumes qui sont révisées en 1609³⁴. C'est l'occasion de signaler un office peu courant, le prévôt-moine de l'abbaye qui a un rôle de police : la surveillance des rues, cafés, corps de métiers. Il est aussi le gruyer du couvent et passe les baux. Il a ainsi le droit de scel ³⁵.

3) L'ère vanniste

En 1587, c'est le cardinal Charles de Lorraine qui est pourvu de l'abbaye par élection suivant une ferme recommandation de son père, le duc Charles III³⁶. Le nouvel abbé fait alors procéder à une vérification de la séparation des menses par un comptable extérieur, François Godet, qui gère dès lors la mense abbatiale contre une rente à l'abbé de 18 000 francs³⁷. Tâche allant avec son titre de légat du pape, le cardinal Charles convoque en 1594, à Saint-Mihiel, tous les abbés et prieurs bénédictins en vue de la réforme de leurs maisons. Seuls quatre prieurs et autant d'abbés répondent à l'appel. Il est vrai que guerre et épidémies ravagent alors la Lorraine. C'est en 1605, qu'il fait entrer son abbaye de Saint-Mihiel dans la toute nouvelle congrégation vanniste, prêt pour cela à avoir recours à la force car cela ne se fait pas sans heurts. En effet, en 1606, certains religieux se défendent en disant "qu'ils n'avaient jamais fait profession ni tacite ni expresse et qu'ils avaient été placés là dès leur enfance"³⁸. Les moines alors dans l'abbaye acceptent l'arrivée des réformateurs contre un logement et le droit de conserver leurs revenus. Le prélat cependant, leur donne une pension, les loge dans les bâtiments de la première cour, jouxtant le cloître, et impose des règles de vie plus austères comme l'interdiction d'aller à la chasse, de recevoir dans leurs cellules des femmes suspectes ou de pratiquer les jeux de hasards.

Au cardinal, succède en 1607, un autre membre de la famille ducale, Henri de Lorraine. Très rapidement, il se délie ou se fait délier de ses obligations abbatiales de sorte qu'il n'est plus obligé de résider à Saint-Mihiel³⁹. Néanmoins, il fonde dans l'église abbatiale une confrérie du Saint-Sacrement qui organise, le jeudi suivant le premier

³⁴ CHAVANNE, *op cit*, p. 18

³⁵ *ibid*, p. 12

³⁶ DUMONT *op cit* I, p. 255

³⁷ *ibid*, p. 257

³⁸ Bibliothèque vaticane, fonds latin, 7 923 f° 459, *Relation de la visite de dom Lucalberti dans les monastères de Lorraine, 1605-1606*

³⁹ DUMONT *op cit* II, p. 14-17

dimanche du mois, une grand-messe puis une procession dans le cloître⁴⁰. A la mort d'Henri de Lorraine en 1626, c'est Nicolas-François qui est élu abbé de Saint-Mihiel par la volonté du duc. C'est alors que l'évêque - abbé doit intervenir dans les affaires de la congrégation secouée par une querelle interne.

En effet, les supérieurs se perpétuent dans leurs charges au mépris des statuts de la congrégation. Le prieur de Saint-Mihiel, dom Claude François, soutient cette cause qui n'est pas vraiment résolue avant plusieurs décennies⁴¹. Fin politique, Nicolas-François se démet précipitamment de ses bénéfices religieux pour épouser sa cousine et ainsi devenir duc de Lorraine. Aussitôt la nouvelle connue à Saint-Mihiel, les religieux élisent leur prieur dom Paul Cachet comme abbé⁴². Muni des confirmations de sa congrégation, de son prédécesseur et de l'archevêque de Trèves, le tout ratifié par la cour souveraine de Saint-Mihiel, il a néanmoins à combattre, sans succès, la volonté du pape qui donne l'abbaye à un de ses cardinaux. Ce dernier, en sa qualité de nonce, est présent lors du siège de la ville par Louis XIV. En effet, en 1635, la résistance du duc Charles IV, organisée à partir de la place forte de Saint-Mihiel vaut à la cité une attaque en règle des troupes françaises commandées par le roi en personne. A la suite de la rançon que la ville doit payer et du logement des troupes qui vivent sur la population, Vincent de Paul et sa congrégation viennent en aide à la cité et à ses habitants⁴³.

Le cardinal Bicchi, commendataire de Saint-Mihiel, est à la cour du roi de France lorsqu'elle réside au château de Kœur. Mal perçu par les moines qu'il dit animés d'une haine mortelle à son endroit, il va jusqu'à les assigner devant le parlement de Metz. Il est vrai que les religieux retiennent une part de sa mense⁴⁴. Pour les habitants de Saint-Mihiel, l'abbaye fait office de lieu refuge ne serait-ce que pour les valeurs dont ils disposent, valeurs bien menacées par la situation de la cité. Ainsi, Goëry Marionnel, avocat de l'abbaye et ami du prieur, dom Paul Cachet y dépose son or qui disparaît mystérieusement. Dom Cachet s'engage à le rembourser à hauteur de 4 000 livres, engagement non tenu ce qui vaut aux bénédictins une enquête de l'un des visiteurs de la congrégation en 1640⁴⁵. A la mort du cardinal Bicchi, le pape dispose de l'abbaye afin d'en doter son nouveau nonce en France, le cardinal Coellius de Piccolomini, archevêque

⁴⁰ DUMONT *op cit* IV, pp 24-25

⁴¹ DUMONT *op cit* II, pp.24-25

⁴² *ibid*, p. 31

⁴³ *ibid*, pp. 64-65

⁴⁴ *ibid*, p. 68

⁴⁵ *ibid*, pp. 69-70

de Césarée⁴⁶. Ce dernier visite son abbaye lorraine en 1658 en compagnie de l'ambassadeur de Venise et du résident de Modène⁴⁷. Il est représenté à Saint-Mihiel par Louis de Capponi, chanoine de Rimini et abbé de Saint-Amat qui administre aussi les revenus de Beaupré, autre commende du cardinal⁴⁸.

En 1666, le cardinal de Retz favorise la nomination de dom Hennezon comme abbé de Saint-Mihiel alors qu'il vient d'entrer en possession de Saint-Avold. Après avoir été religieux puis prieur de l'abbaye meusienne, il y revient comme abbé en titre moyennant une pension de 3 146 francs barrois. Il profite de l'occasion pour donner l'abbaye mosellane à son parent, dom Galliot⁴⁹. Le monastère de Saint-Mihiel renoue alors avec une activité intellectuelle intense due à son importance propre, à sa situation géographique à l'entrée de la Lorraine sur la route de Paris et à la présence à Commercy du cardinal de Retz. Le monastère entretient un réseau de relations sur lequel circulent les idées et les livres, relations avec Haute-Fontaine, Saint-Germain-des-Prés et Port-Royal. La personnalité dominante est alors dom Hilarion Monnier qui arrive à Saint-Mihiel au moment où commence la querelle entre dom Mabillon et Rancé sur les études⁵⁰. Les liens du cardinal de Retz avec Saint-Mihiel et surtout dom Hennezon sont tels que ce dernier lui achète sa chapelle d'argenterie pour 7 000 francs et la partie de sa bibliothèque restée à Paris pour 1 400 francs, transport compris⁵¹.

A la fin du règne de dom Hennezon, s'ouvre à Saint-Mihiel une Académie dirigée par un jeune religieux, professeur de théologie à l'abbaye depuis 1682, dom Mathieu Petitdidier (1659-1728). Les travaux portent à partir de 1686⁵² sur l'Écriture sainte et l'histoire ecclésiastique, en plus des cours de philosophie et théologie de dom Petitdidier⁵³. A la différence des premières Académies, celle de Saint-Mihiel vient prolonger les entretiens de Commercy, visant moins à former les religieux qu'à toucher un public cultivé, extérieur à la congrégation. Par les personnalités qui président à ses destinées, cette Académie est avant tout un actif foyer de jansénisme et dom Petitdidier, par ses relations, y contribue pleinement⁵⁴. Ses publications d'alors lui valent des ennuis

⁴⁶ *ibid*, p. 90

⁴⁷ *ibid*, p. 94

⁴⁸ *ibid*, p. 105

⁴⁹ *ibid*, p. 106

⁵⁰ TAVENEAUX René, *Le jansénisme en Lorraine*, Paris Vrin, 1960, pp. 143-144

⁵¹ BERNARD, *op cit*, p. 22

⁵² TAVENEAUX, *op cit*, p. 148

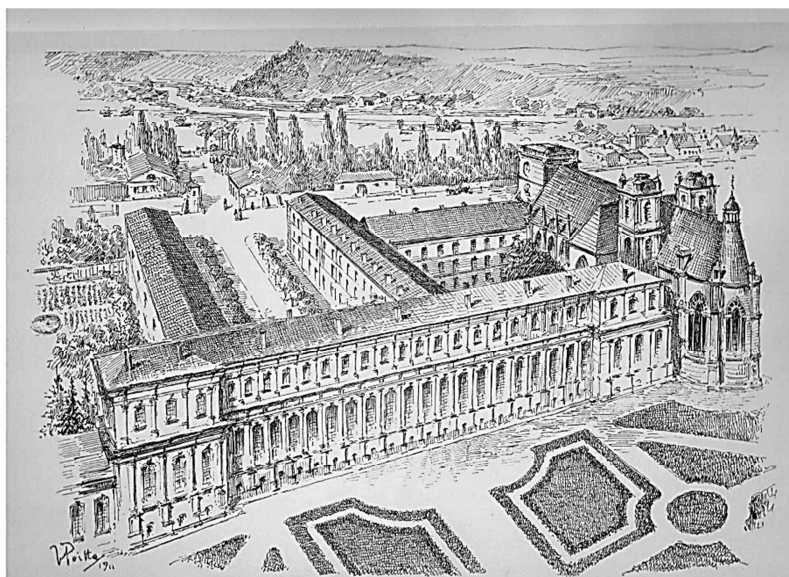
⁵³ BERNARD, *op cit*, p. 21, sur la personnalité et la carrière de dom Petitdidier, se reporter à la fiche sur Senones

⁵⁴ TAVENEAUX, *op cit*, p. 149

avec la monarchie française et la Compagnie de Jésus. Louis XIV demande à Léopold de lui livrer dom Petitdidier pour l'embastiller. Le duc de Lorraine refuse mais interdit la publication du troisième volume de *l'Apologie*⁵⁵.

Autre figure marquante de l'abbaye sammielloise, dom Joseph De L'Isle (1687-1766) fait profession religieuse à Moyenmoutier en 1711 après un début de carrière militaire. Il y enseigne les humanités, la philosophie et la théologie avant d'aller à Saint-Maurice-en-Valais. En 1755, il est nommé prieur de Haréville puis abbé de Saint-Léopold de Nancy et enfin, prieur de Saint-Mihiel. C'est là qu'il publie en 1757,

L'histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel. Cette histoire est alors loin de recueillir des éloges mais ce n'est pas là son seul ouvrage puisqu'il publie également plusieurs hagiographies et traités religieux⁵⁶.



Restitution de Saint-Mihiel à la fin du XVIII^e s.

Malheureusement le retour à la régularité avec l'élection de dom Hennezon n'est que de courte durée puisque le roi de France décide de lui donner comme successeur Pierre-Henri-Thiebault de Montmorency-Luxembourg. Les religieux élisent rapidement dom Gabriel Maillet, leur prieur, élection aussitôt contestée en cour de Rome qui laisse traîner l'affaire si bien que dom Maillet doit s'exiler en Allemagne⁵⁷. Il ne prend possession de son abbaye qu'en 1699, au retour de Léopold dans ses Etats⁵⁸. Cependant, il rencontre encore un compétiteur en 1711, en la personne de Louis de Lenoncourt, chanoine de Saint-Léopold à Saint-Mihiel et prieur de Châtenois. Après procès et discussions, ce dernier est confirmé dans sa charge d'abbé en 1719. Les affaires n'en restent pas là car les moines sont farouchement opposés à Louis de Lenoncourt. Par une

⁵⁵ *ibid*, p. 152

⁵⁶ DUMONT *op cit* IV, pp. 343-346

⁵⁷ DUMONT *op cit* II, pp. 135-137

⁵⁸ *ibid*, p. 140

manœuvre politique en cour de Rome, ils font valider l'élection de dom Benoît Bellefoy, bénédictin envoyé à Rome par l'abbaye de Senones qui souffre des mêmes maux. Ce dernier obtient ses bulles en 1722. Le duc Léopold qui avait favorisé la prise de possession par Lenoncourt s'engage à nouveau dans la bataille. Au final, Saint-Mihiel finit par avoir trois abbés : Lenoncourt, Maillet en exil et Bellefoy. Les choses s'arrangent lorsque dom Bellefoy se contente du titre de coadjuteur⁵⁹. Cette affaire occupe la congrégation tout entière qui choisit comme prieur pour Saint-Mihiel, dom Sébastien Mourot⁶⁰. Enfin, en 1744, dom Bellefoy est privé de sa coadjuterie, peu avant la mort de M. de Lenoncourt.

La succession de l'abbé de Lenoncourt est par contre bien vite réglée. Par un indult, le pape a laissé la nomination des bénéfices de Lorraine au roi Stanislas puis au roi de France ensuite. Le marquis de La Galaizière, intendant de Lorraine, dispose donc de Saint-Mihiel en faveur de son fils alors âgé de sept ans, Barthélémy-Louis-Martin. En attendant la majorité de celui-ci, l'intendant gouverne l'abbaye lui-même et dom Bellefoy est élu abbé de Saint-Léopold⁶¹. La vie de l'abbaye se poursuit néanmoins et l'intérêt pour la formation des novices occupe les esprits à l'instar de celui de dom François Georges qui soumet en 1756 à dom Calmet, le plan d'études qu'il pense adopter pour ses élèves de Saint-Mihiel⁶². En 1758, le monastère est la proie des flammes et surtout d'un pillage par la population qui profite de l'occasion. Pris dans le bâtiment de l'hôtellerie, l'incendie le détruit et du même coup plusieurs œuvres d'art⁶³. Les bâtiments détruits sont reconstruits sur ordre de l'abbé de La Galaizière⁶⁴. Une partie en a survécu jusqu'à aujourd'hui, transformée en maison d'habitation.

Dans l'état général des maisons religieuses dressé pour la commission des réguliers, l'abbaye de Saint-Mihiel est considérée comme la maison la plus opulente de la province⁶⁵. Elle compte vingt profès et onze convers auxquels s'ajoutent dix-sept domestiques payés 25 écus par an, frais pris en charge par la mense conventuelle⁶⁶. Si, pour l'entretien des lieux claustraux, église abbatiale et murs de clôture, aucune somme

⁵⁹ *ibid*, pp. 172-173

⁶⁰ *ibid*, p. 175

⁶¹ *ibid*, p. 180

⁶² GUILLAUME Pierre-Etienne, "Documents inédits sur les correspondances de dom Calmet et dom Fangé", *MSAL*, 3^e série, 2^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1874, pp. 124-254, ici p. 162

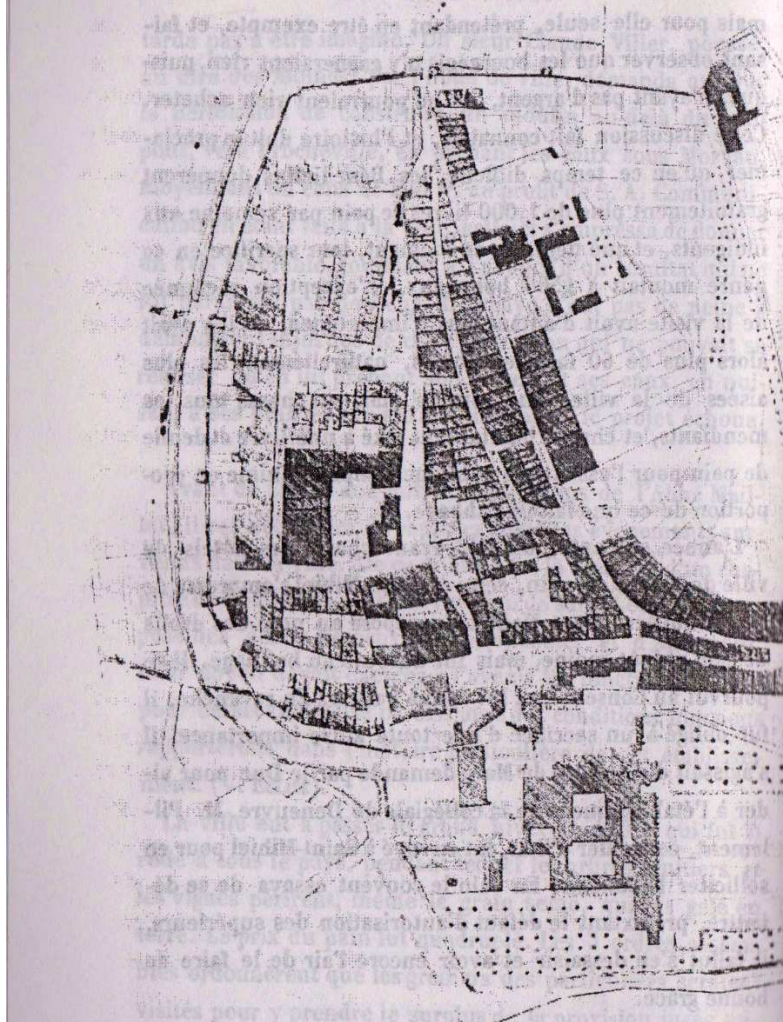
⁶³ BONNABELLE, *op cit*, p. 67

⁶⁴ *ibid*, p. 67

⁶⁵ Arch. nat., 4 AP 82, p. 315

⁶⁶ Arch. nat., 4 AP 83, p. 469

n'est mise en vis-à-vis, ce n'est pas le cas pour les vingt-deux églises paroissiales dont elle assure l'entretien, construction et fourniture d'ornements ce qui représente 880 livres annuelles⁶⁷.



Plan masse de Saint-Mihiel au XVIII^e siècle
(Dumont, *Histoire de Saint-Mihiel*, vol. 2, *op cit*, p.168)

4) La Révolution française et le devenir des bâtiments

Le 20 mars 1789, les Trois Ordres convoqués pour élire les députés aux États-Généraux se réunissent dans la grande salle de l'abbaye. Le 7 mai 1790, il est procédé au premier inventaire des biens du monastère par François-Etienne Thierry. Selon les déclarations et constats d'alors, nous apprenons que le revenu de l'abbaye est de 55 849

⁶⁷ *ibid*, p. 470

livres, 11 deniers⁶⁸. L'abbaye est fermée le 7 février 1791 et la bibliothèque transformée en garde-meubles. Lors de la saisie opérée ce jour-là, il y a trente tableaux de grandes dimensions dans l'abbaye. Un frère servant conserve un portrait de dom Hennezon⁶⁹. Le 1^{er} juin, une nouvelle paroisse est créée avec l'abbatiale comme église paroissiale.

Cette même année 1791, des habitants organisent un autodafé détruisant tout ce qui rappelle la superstition⁷⁰, en fait de nombreux objets et sculptures en bois dont le groupe de la *Crucifixion du Christ* de Ligier Richier dont ne subsiste que la *Pâmoison de la Vierge*⁷¹. Sur la place de l'abbaye "s'élève une montagne de bancs, de chaises, de lutrins, de confessionnaux, dais, croix, bannières, chaires, tableaux, vêtements, ornements, etc., que la torche municipale dévora sans pitié... Là disparurent, parmi d'insignifiants débris, quelques chefs-d'œuvre difficilement échappés aux injures du temps, ces admirables sculptures en bois dues au ciseau de Richier, si louangées par les contemporains. Ainsi périrent de la même manière les célèbres saint Jacques et saint Christophe, le grand saint Eloi, et les Auges, et les Nôtres Dames, et tous les patrons des corporations... En même temps, traitées avec la même colère, les images en pierre, mutilées sur place, tombaient sous pareils coups, accompagnées des mêmes malédictions. Profanations inutiles ; leçon perdue"⁷².

En 1791, est dressé un procès-verbal de reconnaissance de l'hôtel abbatial loué depuis 1766 par l'abbaye au président du directoire des Eaux et Forêts⁷³. La même année, l'abbaye est divisée en lots afin d'en permettre une utilisation plus pertinente. Si ce document ne donne pas les anciennes affectations des différents édifices, il permet toutefois d'avoir une idée plus précise de l'état originel de ceux-ci avant les premières modifications qui les affectent quelques années seulement après leur achèvement pour certains d'entre eux⁷⁴.

⁶⁸ DUMONT *op cit* II, p. 226

⁶⁹ *ibid*, p; 228

⁷⁰ DEVILLE, *D'une église à l'autre*, *op cit*, p. 8

⁷¹ COLLIN Hubert, "L'abbatiale de Saint-Mihiel", *Congrès archéologique de France 1991, Les Trois-Évêchés et le duché de Bar*, Paris, SFA, 1996, pp. 293-339, ici p. 297

⁷² DUMONT *op cit* II, pp. 234-235

⁷³ Arch. dép. Meuse , Q 181, reproduit en annexe

⁷⁴ *ibid*

5) Histoire architecturale

De la première abbaye sur son mont Saint-Michel, peu de choses sont connues. Occupé depuis lors, le site n'a pas fait l'objet de fouilles archéologiques si ce n'est celles des propriétaires successifs dont le résultat est limité. Cependant, dom De L'Isle apporte quelques précisions. Le monastère lui-même comprend une grande église pour les religieux et sur son côté, une autre église dédiée à saint Pierre à l'usage du fondateur qui abrite par la suite son tombeau et celui de son épouse.

Dans le monastère près de la Marsouppe, l'abbé Albert II entreprend de rebâtir l'église abbatiale et la grosse tour entre 1044 et 1069. La bénédiction en est faite par Udon, archevêque de Trèves, Udon, évêque de Toul et Thierry le Grand, évêque de Verdun⁷⁵. C'est afin de financer ces travaux que l'église paroissiale est donnée au monastère par l'évêque de Verdun, Thierry⁷⁶. Au XII^e siècle, la tour-porche est remaniée puis au siècle suivant, le transept est voûté d'ogives⁷⁷.

En mars 1470, l'évêque de Cantorbéry en Angleterre, séjournant en France avec la fille du roi René, femme du roi d'Angleterre, consacre un nouvel autel dans l'infirmierie du couvent⁷⁸. Cinq ans plus tard, René d'Anjou fait remettre en état les murs de la ville et condamne les religieux à réparer les murs de la cité fermant aussi leur propriété⁷⁹.

L'abbé René Merlin entreprend de grands travaux à l'abbaye. La maison abbatiale, délaissée par les précédents abbés commendataires qui ne viennent jamais ou presque à Saint-Mihiel, est reconstruite en 1580. Le salon est alors orné d'une cheminée monumentale que dom Joseph de L'Isle attribue à Ligier Richier mais qui est plus vraisemblablement due à Gérard Richier. Ses bas-reliefs sont ensuite en possession du juge Dumont. Ils représentent les premiers martyrs⁸⁰ et Moïse faisant jaillir l'eau de la roche⁸¹. La maison abbatiale avance alors sur l'actuelle place de l'abbaye depuis le cloître à l'angle de la tour porche qui se trouve ainsi en net retrait par rapport aux bâtiments de l'abbaye.

⁷⁵ COLLIN, *Congrès archéologique cit*, p. 295

⁷⁶ DUMONT *op cit* 1, p. 39

⁷⁷ DEVILLE, *D'une église à l'autre, op cit*, p. 9

⁷⁸ DUMONT *op cit* 1, p. 178

⁷⁹ *ibid*, p. 180

⁸⁰ *ibid*, p. 221

⁸¹ BERNARD, *op cit*, p. 83

Le jubé est l'objet de travaux en 1534 lorsqu'est payée à Didier et Jean Jenson la somme de 1 franc pour avoir "levé les images au jubé, fourni les poulies et cordages, avec leurs personnes"⁸². En 1632, ce même jubé est relié au cloître par une galerie donnant sur le premier étage de celui-ci en passant par la chapelle des abbés⁸³.

Dom Loupvent fait ériger dans le jardin au côté nord de l'église, une reproduction du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Les comptes de construction de ce chantier sont conservés à la bibliothèque de Saint-Mihiel. Cette chapelle se compose alors de deux petits pavillons carrés surmontés de croix de Jérusalem dorées et d'une chapelle ronde centrale, coiffée d'un dôme supporté par douze colonnes. Les sculptures y sont réalisées par l'imagier Claude et la peinture par Cuny Bertin de Rembercourt. L'architecte en est Pieresson La Chausse. Il est engagé en 1539 pour 200 francs, fournitures comprises. Le 8 mars 1540, un nouveau marché est passé avec Michel La Chausse et son père Pieresson pour la "coiffe et la tourelle" qui coûtent 43 francs⁸⁴. En 1541, Cuny Bertin de Rembercourt est engagé pour peindre deux chapelles pour 60 francs. Elle est achevée en 1548 et consacrée par Clément, évêque de Chrysopolis et vicaire pontifical de Toul⁸⁵. Cet édifice est démoli en 1756 si l'on en croit le catalogue des manuscrits de la bibliothèque dressé en 1779⁸⁶. Dom Loupvent fait également ériger la "belle croix" sur un dôme flanqué de trois arcades de chaque côté et surmonté d'un calvaire en triangle orné d'un côté de Dieu le Père, de l'autre du Christ et sur le troisième côté du Saint-Esprit⁸⁷.

Lors de l'introduction de la réforme vanniste à l'abbaye, les nouveaux religieux sont logés dans une partie de l'abbaye mais le cardinal Charles de Lorraine s'est engagé à donner 6 000 francs pour leur construire de nouveaux bâtiments. A sa mort, il reste 4 000 francs toujours non reçus par le monastère ce dont les religieux informent son successeur, Henri de Lorraine. Les travaux se poursuivent en 1607. Ces bâtiments existent toujours au milieu du XVIII^e siècle sous le nom de petit dortoir⁸⁸. C'est peu après que quarante-deux stalles sur quatre-vingt sont déplacées derrière l'autel afin que les nouveaux

⁸² DUMONT *op cit* IV, p. 6

⁸³ *ibid*, p. 7

⁸⁴ SESMAT Pierre, "Les bâtiments de l'abbaye de Saint-Mihiel au temps de dom Loupvent", dans MARTIN Philippe, CAZIN Noëlle, *Le voyage de dom Loupvent : un lorrain en Terre Sainte en 1531, actes des XXVIII^e journées d'études meusiennes, Saint-Mihiel, 7-8 octobre 2000*, Nancy - Bar-le-Duc, *Annales de l'Est - Société des Lettres, Sciences et Arts*, 2001, pp. 33-46, ici p. 35

⁸⁵ BERNARD, *op cit*, pp. 82-83

⁸⁶ Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Mihiel, 1779, 58 folios, manuscrit, Bibl. mun. Saint-Mihiel

⁸⁷ BERNARD, *op cit*, p. 88,

⁸⁸ DE L'ISLE, *op cit*, pp. 271-172

religieux puissent célébrer plus au calme. Cela ne se fait pas sans "murmures de la part des non religieux"⁸⁹.

Les meubles de l'abbaye servent en 1633, à renforcer une des portes de la ville lors d'un des nombreux sièges qu'elle a à subir de la part des Français pendant la guerre de Trente Ans⁹⁰. Alors que l'abbé commendataire Nicolas-François de Lorraine renonce à son état ecclésiastique pour se marier et prendre les rênes du duché, les religieux élisent leur prieur, dom Paul Cachet comme abbé. Cependant, la mense abbatiale est saisie par le procureur-général. Ainsi les religieux doivent demander à ce dernier une somme de 1 000 livres pour réparer le dortoir qui est au-dessus du chapitre car, en 1634 et selon dom De L'Isle, il croule de vétusté⁹¹. La somme leur est accordée et les travaux entrepris. Peu après, ce sont des réparations aux clochers de l'église qui sont nécessaires, dom Cachet en convient et les paye après avis d'une commission d'experts⁹². D'autres travaux d'entretien sont entrepris en 1662 quand des marchés pour des pierres de taille, de la chaux et du bois sont passés. La pierre sert pour des "cheminées, croisées, parties pavées et autres semblables ouvrages" ; le bois pour "façonner de lessain (des essentes) et ce qui sera nécessaire pour cette maison"⁹³. Des travaux sont ensuite menés par dom Hennezon, prieur de l'abbaye dès 1665. Il s'agit d'un bâtiment communiquant par le grand escalier avec les anciens édifices. Cet escalier de cinquante marches est posé par Mansart et l'ouverture d'une arcade de communication est faite par les frères Toussenat⁹⁴.

Le palais abbatial occupé par le cardinal de Retz est l'objet de grands travaux en 1675. Ses ornements sont alors réalisés par le sculpteur Mathurin Rondeau⁹⁵. En 1677, Claude Poirson, vitrier, pose des vitres à la bibliothèque et d'autres à la maison abbatiale⁹⁶. L'année suivante, on fait blanchir cette même maison et "recouvrir le grand pavillon, le cloître d'un bout à l'autre, les collatéraux de l'église"⁹⁷

En 1725, un violent orage fait tomber le dôme de la grosse tour de l'église abbatiale qui s'effondre sur la toiture de l'église. Ce même orage abat la flèche d'une des tours du

⁸⁹ *ibid*, pp. 272-273

⁹⁰ DUMONT *op cit* II, p. 40

⁹¹ DE L'ISLE, *op cit*, p. 311

⁹² *ibid*, p. 312

⁹³ Arch. dép. Meuse, 4 H 158, n° 95

⁹⁴ DUMONT *op cit* II, pp. 114-115

⁹⁵ *ibid*, p. 115

⁹⁶ Arch. dép. Meuse, 4 H 146, n° 16

⁹⁷ *ibid*

transept. L'abbé paye les réparations comme prévu dans les actes de séparation des menses mais les travaux n'interviennent que neuf ans plus tard en 1734⁹⁸.

En 1749, l'abbé de La Galaizière fait abattre l'épaisseur de deux chambres dans l'aile de cloître accolée à la tour de l'église afin de se ménager un jardin⁹⁹. L'année suivante, l'abbaye se sent l'âme d'un promoteur immobilier en décidant de faire construire deux maisons le long du mur de clôture. Ces demeures, ayant huit fenêtres de face sont destinées l'une pour un marchand, l'autre pour un honnête homme¹⁰⁰.

La tour porche est coiffée d'un édicule abritant les cloches au début du XIX^e siècle, caché par une balustrade de la fin du XVIII^e siècle¹⁰¹. Le XIX^e siècle apporte, avec les nouvelles affectations des différentes ailes de l'ensemble abbatial, un nombre important de modifications. Les premières sont décrites dans le projet de 1791 qui est suivi d'effet. Ensuite, l'occupation du grand logis par l'Armée et le tribunal en apporte d'autres. Enfin, la réhabilitation des locaux en mairie et ses annexes au cours des dernières années sont les dernières en date. Certes, un retour à l'état originel resterait en grande partie hypothétique, mais la réhabilitation d'une part notable de cet édifice reste possible et même souhaitable. Il en est de même pour l'église abbatiale bien triste aujourd'hui.

II- Le chantier de l'abbaye de Saint-Mihiel

C'est dom Henri Hennezon, abbé de Saint-Mihiel en 1666 après l'avoir été à Saint-Avold, qui a le souci de reconstruire sa maison. Ce chantier dure plus d'un siècle, aboutissant à une abbaye presque totalement neuve au moment de la Révolution française¹⁰². Peu prolixo sur ces affaires architecturales, dom Joseph De L'Isle dans son *Histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel*, signale tout de même l'importance prise dans ce domaine par dom Hennezon et le chantier du grand logis, "bâtiment fort estimé"¹⁰³. En ce qui concerne les travaux entrepris par son successeur,

⁹⁸ DE L'ISLE, *op cit*, p. 416 et Arch. dép. Meuse, 4 H 114 (21)

⁹⁹ DUMONT *op cit* IV, p. 209

¹⁰⁰ *ibid*, p. 205

¹⁰¹ COLLIN, *art cit*, p. 314

¹⁰² SESMAT Pierre, "L'église abbatiale de Saint-Mihiel : une architecture réformée.", *Autour de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, l'idée de réforme religieuse en Lorraine*, Journées d'études meusiennes Verdun-Saint-Mihiel 2004, Bar-le-Duc, Société des Lettres, Sciences et Arts, 2006, pp. 149-166, ici p. 150

¹⁰³ DE L'ISLE, *op cit*. 317

dom Gabriel Maillet (1689-1711), il ne reste que son épitaphe disant qu'il est à l'origine de la reconstruction de l'église abbatiale et de son décor¹⁰⁴.

1) Le déroulement du chantier de l'église

La reconstruction du chœur de l'église abbatiale est documentée dans sa phase finale. Dans les archives de l'abbaye de Moyenmoutier, il subsiste un acte daté du 25 juin 1707 disant que l'abbaye vosgienne a prêté à dom Maillet, abbé de Saint-Mihiel la somme de 18 000 francs dont le rembourse-



Eglise abbatiale, vue générale (état 2010)

ment devait se faire sous forme d'une rente annuelle de 900 francs, prêt "pour la plus grande utilité de sa mense"¹⁰⁵. Il est possible de voir là tout ou partie du financement des travaux du chœur de l'abbatiale. L'exercice 1708-1709 est celui de la finition du chantier avec "la frise du contour de chœur qui consiste en 222 pieds à raison de 20 sols le pied", marché obtenu par le sculpteur Mollet pour 137 livres, 13 sols le 7 mai 1709. Cette même année, de novembre à avril, le sculpteur Simard reçoit 87 livres, 9 sols pour la "sculpture des autels"¹⁰⁶. La voûte du chœur est peinte en 1710, la peinture étant fournie par Boulard¹⁰⁷. Probable étape préalable au chantier du chœur lui-même, les religieux de Saint-Mihiel font appel à leurs "massons pour avoir crépi et briqueté le sacraire et fait un cabinet à la porte" en décembre 1697¹⁰⁸.

¹⁰⁴ *ibid.*, p. 338, Sa pierre tombale est aujourd'hui dressée sous le porche.
¹⁰⁵ Arch. dép. Vosges, 1 H 72, abbaye de Moyenmoutier, pièces diverses
¹⁰⁶ Arch. dép. Meuse, 4 H 149
¹⁰⁷ DUMONT *op cit* II, p. 164
¹⁰⁸ Arch. dép. Meuse, 4 H 154 (6)

A l'opposé, le chantier de la nef reste lui presque totalement inconnu avec précision. La seule mention claire qui en soit faite est celle du sculpteur Simard qui reçoit 100 écus pour "canneler les piliers de l'église"¹⁰⁹. La nef aurait alors été construite entre 1699 et 1711, date de la disgrâce de dom Maillet¹¹⁰. En tout état de cause, l'église est encore l'édifice médiéval lorsque dom Ruinart et dom Mabillon la visitent pendant l'été 1696 sous la conduite de dom Mathieu Petitdidier¹¹¹.



Nef halle de l'église abbatiale de Saint-Mihiel, (état 2010)

Dès mars - avril 1739, la toiture de l'église est reprise totalement comme en témoignent les achats de 12 000 clous d'ardoise et 14 milliers d'ardoise pour la toiture de l'église¹¹². L'opération est renouvelée le 5 octobre 1742 avec l'achat pour 971 livres, 10 sols, 7 deniers de "plomb, 117 000 ardoises, port sur la voûte de l'église, clous divers soudures, nouës, ciment, chaux"¹¹³. Cependant, tous les problèmes ne sont pas résolus puisqu'il est fait appel aux couvreurs attirés de l'abbaye, les Michel, pour recouvrir "en ardoise les deux bois qui trangle le toure du portail pour empecher qu'elle ne se sépare de la nef"¹¹⁴

¹⁰⁹ Arch. dép. Meuse, 4 H 149

¹¹⁰ SESMAT, "L'église abbatiale de Saint-Mihiel..." *art cit*, p. 156

¹¹¹ RUINART Thierry, *Voyage littéraire en Alsace et en Lorraine*, trad MARCHAL, *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, Nancy, Wiener, 1862, p. 33

¹¹² Arch. dép. Meuse, 4 H 156 (4)

¹¹³ Arch. dép. Meuse, 4 H 156 (9)

¹¹⁴ Arch. dép. Meuse, 4 H 157 (8)

2) Le déroulement du chantier de l'abbaye

Le projet de grand logis remonte d'après Dumont à 1673. Selon lui, un architecte vosgien nommé Retho reçoit alors 6 écus pour s'être rendu à Saint-Mihiel. Il pourrait s'agir de Giovanni Betto qui travaille pour plusieurs maisons religieuses en Lorraine au fil de sa carrière. En 1682, il quitte Bosserville et le chantier de la chartreuse pour se rendre à Saint-Mihiel sans qu'il soit possible de lui attribuer une part de la réalisation en cours. Toutefois, il donne régulièrement des dessins et plans en plus des chantiers qu'il dirige comme c'est le cas dans ses aller-retours depuis Metz où il est occupé à l'église des carmes, et Bosserville¹¹⁵. Les dessins de détails sont faits par frère Nicolas alors que frère Jean surveille et dirige les ouvriers. Ce sont les prieurs dom Henri Chastel puis Hydulphe Billault qui règlent les dépenses¹¹⁶. Au total, ces dernières se montèrent à 146 147 francs barrois du 21 octobre 1679 au 22 mai 1691¹¹⁷. En préambule aux comptes figure cette mention : "le grand logis que l'on commence à plaisir est pris dans le jardin et avance de 50 pieds du vieux corps de logis"¹¹⁸. Les différentes étapes du chantier sont décrites et chiffrées. Ce sont d'abord les fondations en 1682, les échafaudages en 1683 puis la fourniture de 32 000 tuiles tant plates que creuses entre le 5 août 1686 et le 3 février 1687, la sculpture des chapiteaux du réfectoire pour 40 sous d'argent en 1687, l'année suivante les marches du grand escalier et enfin, en 1689, la pose du lambris du grand dortoir et "les chapiteaux et les clefs du premier étage du nouveau bâtiment selon l'ordre ionique"¹¹⁹.

Maître Marc Boulanger intervient dès 1679 et le marché pour la seconde tranche de travaux sur le grand logis est passé avec lui le 20 novembre 1682¹²⁰. Le premier traité d'une somme de 11 280 francs est signé le 21 octobre 1679, le deuxième, du 20 novembre 1682 pour 5 000 francs et le troisième, le 22 janvier 1685, pour 21 700 francs¹²¹. Marc Boulanger travaille avec ses fils Nicolas et Christophe et son gendre Antoine Greinfeld dit Champvert¹²². Mais, il fait appel à un autre entrepreneur établi à Commercy lorsqu'il s'agit d'élever la façade est du grand logis. C'est alors maître Martin

¹¹⁵ MAROT Pierre, *L'architecte Jean Betto (1640-1722)*, Nancy, éditions du Pays lorrain, 1931, p. 3

¹¹⁶ DUMONT *op cit* II, p. 117

¹¹⁷ Arch. dép. Meuse , 4 H 147

¹¹⁸ *ibid*

¹¹⁹ *ibid*

¹²⁰ *ibid*, f°35-36

¹²¹ DUMONT *op cit* II, p. 117

¹²² *ibid*, p. 118

Le Brun qui signe le marché du 23 décembre 1686¹²³ : "Scavoir, le dit Le Brun s'oblige par ces présentes de faire et façonner à dire d'expers la grosse muraille sur la fasse en deçà du jardin de la ditte abbaye, sur les fondemens qui sont déjà commencés, et sur ceux qui sont achevés au bout du corps de logis de la montagne, de quatre pieds de largeur, jusqu'au troisième étage, et le troisième étage de deux pieds et demy, ou environ de mesme quelle est commencée, à l'autre bout du costé de la ditte abbaye avec le tallus nécessaire.

La revestir du dehors de quarraux de pierre de taille, d'y faire tailler, poser à l'étage d'en bas sept ou huit fenestres de mesme façon, mais moins grandes que celles des offices de la fassade dudit bastiment ; en l'étage du milieu y poser huit fenestres de mesme grandeur que celles qui sont déjà faites à l'autre bout du costé de l'église, hors quelles seront ouvertes jusqu'en bas, c'est à dire que les embrasures régneront jusqu'au plain-pied et pareille quantité de huit fenestres au troisieme étage, moins grandes que celles cy dessus dittes avec la grande fenestre qui répond au bas de ladite grande allée

De tailler et poser le cordon qui est soub la naissance du berseau de la dite grande allée comme il est commencé de l'autre bout, de faire et poser les arrachemens qui doivent porter les voûtes d'en bas avec la petite niche qui doit parachever le tout".

Les derniers travaux mentionnés pour cette aile de bâtiment sont l'achèvement de l'escalier près du pavillon et le pavage de la sacristie en marbre et pierre blanche sur 468 pieds¹²⁴. Le 14 février 1688, un marché est passé avec maîtres Lyouville, Bonnet et Rouys pour le pavement de la cuisine et du réfectoire du nouveau bâtiment¹²⁵. Les travaux se poursuivent



Le grand-logis de Saint-Mihiel, façade est,
(état 2010)

¹²³ Arch. dép. Meuse, 4 H 147, f° 107-112

¹²⁴ Arch. dép. Meuse, 4 H 147, f° 27, marché avec MM. Cuny et Lyouville

¹²⁵ *ibid*, f° 45 et 46

avec maîtres Rouys et Lyouville seulement pour les pavements du chapitre et de la grande salle¹²⁶. Néanmoins, les travaux ne sont pas terminés pour autant car la même année, sont entrepris les travaux de menuiserie et notamment de lambris, "trois mille pièces de panneaux propres pour de la menuiserie qui doivent avoir au-dessus de trois pieds de hauteur et un bon pouce d'épaisseur après qu'ils seront bien regalés, et dix pouces au moins de largeur, et même jusqu'à quatorze pouces s'il est possible".¹²⁷ Le décor y est assez recherché puisqu'il est fait mention d'un "peintre allemand qui a peint la cheminée de la chambre boisée du nouveau bâtiment et pour aussi copié deux tableaux de la Magdelaine sur les portes de la grande salle"¹²⁸.

Reste alors à finaliser la construction avec l'établissement de sa grande entrée aujourd'hui disparue, remplacée par un tunnel routier. C'est alors Jean Thomas, architecte et entrepreneur qui signe le marché du 5 septembre 1689. Ce marché comporte la construction du grand escalier, des retours et chiens assis, des escaliers intérieurs tant du côté du cloître que du côté du logement de l'abbé et sur l'ouverture de fenêtres et les voûtes qu'il convient alors d'élever¹²⁹. Par le même marché, Jean Thomas doit "élever les trois arcades et la muraille de la cour qui regarde sur le bastiment de la vieille bibliothèque"¹³⁰.

Enfin, en 1691, les frères Thomas sont chargés de construire deux grandes arcades de chaque côté du grand escalier et divers petits aménagements dont des fenêtres à demi comblées, des cloisons et une grande "arcade au fond de l'allée qui va du côté de l'église de la même hauteur et largeur que celle qui regarde sur le jardin"¹³¹. Puis ce sont les travaux de lambrissage tant au dortoir qu'au-dessus du grand escalier et dans les endroits où les bâtiments anciens et nouveaux font jonction. Ce marché est passé avec Jean et Martin Husson le 22 mai¹³². D'autres travaux viennent compléter cette réalisation comme la taille de la cheminée du chauffoir en 1700¹³³. Les années 1730 sont ponctuées de diverses petites réparations dont en 1741, des travaux de maçonnerie dans la maison sans

¹²⁶ *ibid*, f° 35

¹²⁷ *ibid*, f° 41

¹²⁸ *ibid*, f° 41

¹²⁹ *ibid*, f° 115-119, reproduit en annexe.

¹³⁰ *ibid*

¹³¹ *ibid*, f° 128-129

¹³² *ibid*, f° 133-141

¹³³ Arch. dép. Meuse, 4 H 154 (4)

qu'il soit précisé de quels travaux il s'agit¹³⁴. Les années 1737 et 1739 à 1741 sont l'occasion de travaux dans les appartements de l'abbé malheureusement non détaillés. Ils sont confiés au maçon Claude Guyot¹³⁵. En 1737 encore, c'est le noviciat qui est remis en état avec "différents ouvrages de menuiseries dans les chambres" puis "une séparation de bois dans le chaufoir des novices"¹³⁶. Puis vient le tour des chambres d'hôtes en 1740 avec la pose de cinq manteaux de cheminées¹³⁷.

Il faut alors attendre une dizaine d'années pour qu'un nouveau chantier d'envergure s'ouvre à l'abbaye. En 1747, "l'on a fait bâtir un gregnier magnifique sur l'aile de la procure où étoit une ancienne bibliothèque délabrée, ce qui n'a pas peu coûté"¹³⁸. Puis, en 1750, ce sont des annexes de l'abbaye qui sont reconstruites, en l'occurrence des maisons flanquant la porte d'entrée du monastère et ouvrant sur la ville. Il s'agit de maisons destinées à la location puisque dans l'une d'elles se trouve une boutique¹³⁹. Cette même année sont posés des grands vitraux au "bout du dortoir et de la grande allée à l'aspect du midy" pour 2 300 livres¹⁴⁰. Néanmoins, quelques travaux d'entretiens ont été accomplis les années précédentes comme en 1748, le fait de "blanchir toute la maison qui depuis bien des années ne l'avait été"¹⁴¹. L'année 1749 est marquée par des démolitions, d'abord celle du sommet de la tour qui est au-dessus de la porte enclos de l'abbaye amenée au niveau des toits de l'église de l'hôpital et de la maison du prévôt-moine, puis celle de deux pièces et un grand arc "qui donnait contre le pilier butant de l'église au-dessus du Bonet qui touche à la porte qui entre du cloître à l'église du côté de la grosse tour"¹⁴². Ce genre de petit aménagement se poursuit avec par exemple en 1764, la pose par Robin Courier de "312 crochets de chevaux à la grande façade sur le jardin"¹⁴³

¹³⁴ Arch. dép. Meuse, 4 H 150 (5), "*à Sébastien Goullier et Pierre Didier pour la main d'œuvre de l'escalier, de la porte et de la muraille... 300 livres*" et "*aux mêmes pour différents ouvrages de maçonnerie dans la maison 26 livres 10 sols*"

¹³⁵ Arch. dép. Meuse, 4 H 150 (4) et (10)

¹³⁶ *ibid.*, (4)

¹³⁷ Arch. dép. Meuse, 4 H 156 (4)

¹³⁸ Arch. dép. Meuse, 4 H 114, f° 27

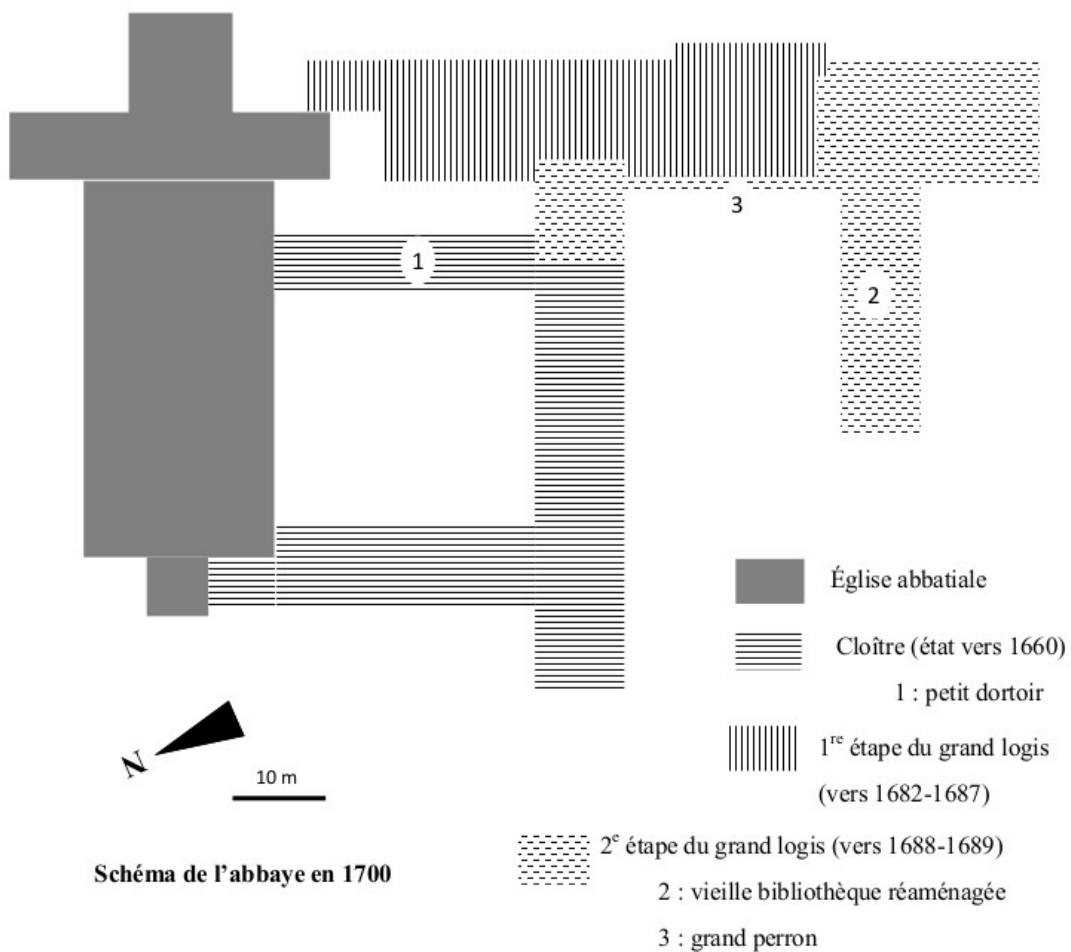
¹³⁹ Arch. dép. Meuse, 4 H 114, f° 27 et 31

¹⁴⁰ Arch. dép. Meuse, 4 H 157 (7)

¹⁴¹ *ibid.*, f° 128

¹⁴² Arch. dép. Meuse, 4 H 114, f° 30

¹⁴³ Arch. dép. Meuse, 4 H 157 (8)



Ainsi, de ces documents, nous pouvons dire que le grand logis se construit en quatre phases distinctes et se trouve divisé en lots de construction tant dans sa hauteur que dans sa surface. Cela peut laisser supposer qu'il coexiste, au moins un certain temps, avec le bâtiment qu'il remplace sur cette aile est du cloître. Ce dernier bâtiment était de taille plus modeste et se situait 16 pieds plus à l'ouest, c'est-à-dire, dans le cloître actuel. En effet, au niveau du transept des traces d'arrachement subsistent. Une porte ouvrant dans l'église à l'angle sud-ouest du transept laisse supposer une communication avec une aile de bâtiment disparue comme cela se rencontre régulièrement dans les autres maisons vannistes. De même, pris de l'intérieur l'aile dite de la gendarmerie aujourd'hui, soit l'aile sud du cloître, présente deux niveaux pour sa galerie de circulation. La plus basse correspond au niveau du sol de cloître. Il lui faut se surélever de quelques marches pour parvenir au niveau du rez-de-chaussée du grand logis. Cette jonction se fait au niveau du bâtiment disparu qui est certainement le vieux dortoir apparaissant dans les livres de comptes sans que sa situation précise soit donnée. De même, si cette jonction est bien celle de trois arcades que Jean Thomas construit en même temps que le grand escalier,

tout correspond et nous permet même de situer l'ancienne bibliothèque puisque la muraille de cette cour regarde ce bâtiment de la vieille bibliothèque.

Cette vieille bibliothèque déménage pour gagner l'aile sud du cloître pendant près de cent ans. La reconstruction de l'aile sud du cloître et le bâtiment de la nouvelle bibliothèque toujours visible aujourd'hui, sont élevés à partir de 1768. La bibliothèque, dite alors nouvelle, est achevée en 1689 lorsque Jean Thomas la crépi et blanchi, y retaille et ragrée ses piliers¹⁴⁴ avant que les fenêtres n'y soient posées en 1690¹⁴⁵. Le 18 août 1753, le marché pour la fourniture des bois de charpente pour le nouveau bâtiment, aile sud du cloître, est passé avec Jean et Georges Michel¹⁴⁶. Le 11 septembre suivant, c'est Antoine Laurent, maître maçon et carrier qui est chargé de délivrer les pierres de tailles pour ce même bâtiment¹⁴⁷. Enfin, c'est le Sieur Le Tixerant qui perçoit le 15 juillet 1754, des honoraires pour ses devis, état, reconnaissance et plan du petit dortoir¹⁴⁸. La construction est assez lente puisqu'il faut attendre le 2 juillet 1761 pour que Bernard Vouistop et Thomas Philippot, maîtres charpentiers à Hattonville et Hattonchâtel, soient engagés pour construire sa charpente¹⁴⁹. Les finitions de serrurerie et de menuiserie intérieure sont signées en 1762 et 1763¹⁵⁰. Les derniers aménagements de charpente sont réalisés par Jean et Georges Michel en 1763¹⁵¹. Ainsi, le 14 mars 1764, l'abbaye peut solder le compte de l'architecte Casner pour ses gages d'entrepreneur d'un montant de 1 032 livres¹⁵². Mais il est vrai qu'entre-temps, en 1758, l'abbaye subit un incendie qui détruit une bonne partie des communs, "de la classe des écoliers de la ville, ladite classe située proche de la chambre du portier, toute l'aile de dessus des basses-cours fut réduite en cendres"¹⁵³. Les communs détruits sont reconstruits dès 1759 pour 6 000 livres¹⁵⁴. Puis, l'année suivante, est engagée la dernière campagne de travaux, celle du bâtiment de l'actuelle bibliothèque bien que grandement occultée par les difficultés que l'abbaye rencontre avec l'architecte Jean-Nicolas Chrétien¹⁵⁵. Dans le mémoire que les religieux dressent contre l'architecte du grand escalier d'angle, ils rapportent en l'article 34 que

¹⁴⁴ Arch. dép. Meuse, 4 H 147

¹⁴⁵ *ibid*, f° 41, marché passé avec M. Mollet, Marc Antoine La Chapelle, M. Jean Regnault...

¹⁴⁶ Arch. dép. Meuse, 4 H 158

¹⁴⁷ *ibid*

¹⁴⁸ Arch. dép. Meuse, 4 H 157

¹⁴⁹ Arch. dép. Meuse, 4 H 158

¹⁵⁰ Arch. dép. Meuse, 4 H 158 et 65

¹⁵¹ Arch. dép. Meuse, 4 H 158

¹⁵² Arch. dép. Meuse, 4 H 157

¹⁵³ Arch. dép. Meuse, 4 H 114

¹⁵⁴ *ibid*

¹⁵⁵ Arch. dép. Meuse, 4 H 65, pièces reproduites en annexe pp. 745-760

"Chrétien sans aucune réquisition de son propre mouvement dans l'intention d'attirer les produisans [les religieux] à un nouveau traité pour la construction de la bibliothèque, s'est avisé de dresser des plans de cette même bibliothèque"¹⁵⁶. Le bâtiment est en construction à partir de 1760, année où sont creusées les fondations poursuivies en 1761, l'élévation débute cette même année et le bâtiment est couvert en 1762. Le procès-verbal de la visite de reconnaissance et estimation des ouvrages de Jean Nicolas Chrétien à l'abbaye est dressé le 15 décembre 1769 par Léopold Demangeot et Pierre Verneau, architectes à Saint-Mihiel et Commercy¹⁵⁷. En effet, Chrétien remplace la porte de la bibliothèque par une très mauvaise selon les religieux¹⁵⁸ ce qui veut dire que son emplacement existe même si la bibliothèque en tant que telle n'est pas achevée. Les architectes venus reconnaître le travail de Chrétien parlent du "restant d'un ancien mur qui se trouve dans le corps de bâtiment commencé pour la bibliothèque"¹⁵⁹. En 1769, il est consacré à ce chantier 11 360 pieds de pierres de taille payés 2 798 livres auxquels s'ajoutent les frais du chantier, 2 519 livres. Il faut ensuite attendre 1775 pour que des artistes italiens viennent y créer le décor de stuc¹⁶⁰. Parallèlement à l'achèvement de ce bâtiment, c'est la façade du grand-logis qui est reprise. L'avant-corps servant d'entrée côté ouest est supprimé pour aligner la façade sur le "grand corridor". En 1765-1766, ce chantier "a coûté six mille livres". Il est aussi l'occasion de découvrir un endroit caché. "On a démolé le grand degré ancien sous lequel on a trouvé le fourneau monté de Barthoh fameux chimiste de ce siècle, ce fourneau était artistement construit et était double et des mieux inventé"¹⁶¹.

Notons enfin que l'escalier de Chrétien remplace un escalier déjà défectueux construit par Jean Maire qui reconnaît la mauvaise qualité de son ouvrage et s'associe à Chrétien pour en construire un meilleur en ces lieux et place. La statue de Samson qui était précédemment à cet emplacement est déplacée dans le chapitre¹⁶². L'existence d'une telle statue, atlante supportant la volée d'escalier apparaît ainsi au détour d'un document sans d'aucune trace archéologique ou description plus précise, n'en demeurent. Cependant, Jean-Nicolas Chrétien n'œuvre pas seulement à l'escalier de la bibliothèque

¹⁵⁶ Arch. dép. Meuse, 4 H 65

¹⁵⁷ *ibid*

¹⁵⁸ *ibid*

¹⁵⁹ *ibid*

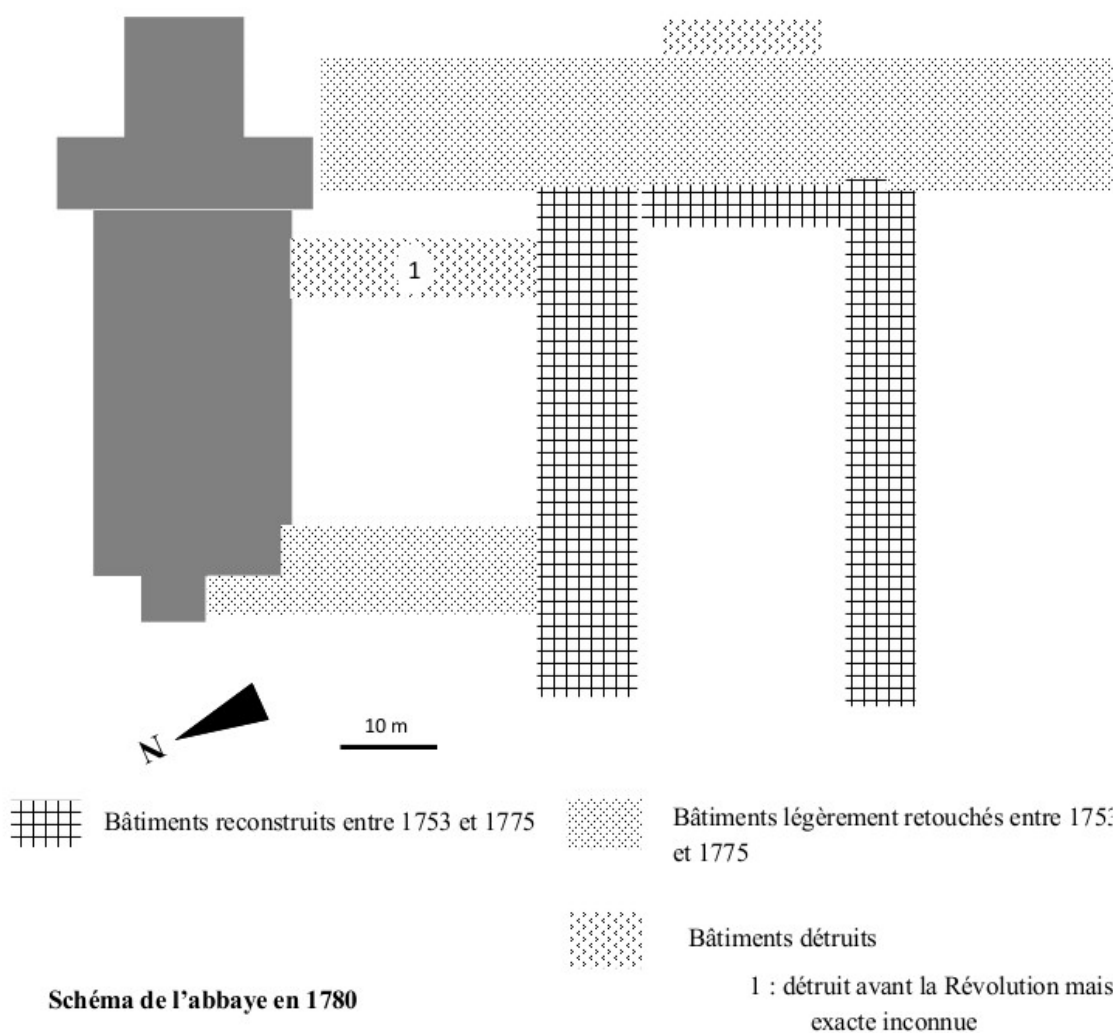
¹⁶⁰ DUMONT *op cit* II, p. 188

¹⁶¹ Arch. dép. Meuse, 4 H 114

¹⁶² Arch. dép. Meuse, 4 H 65. Elle apparaît aussi dans la visite, reconnaissance et estimation des ouvrages de Jean Nicolas Chrétien à l'abbaye.

mais se charge également d'autres travaux, moins importants, dans l'abbaye. Parmi ceux-ci se trouve la pose de pavés en losange dans le grand corridor de l'abbaye composé de vingt-cinq carrés. Ce pavage en dalle de pierre va de "la porte grillée près la sacristie jusqu'à la fenêtre qui est au fond"¹⁶³.

Tous ces chantiers et aménagements posent beaucoup de questions d'autant que souvent les précisions manquent pour situer exactement les lieux. C'est un jeu de logique qui permet de reconstituer les états successifs de l'abbaye entre le milieu du XVII^e siècle et la fin du siècle suivant.



¹⁶³ Arch. dép. Meuse, 4 H 65

3) Les intervenants

a) les commanditaires

Dom Hennezon est bien connu par son parcours dans la congrégation. Natif de Saint-Mihiel dans une famille supposée originaire d'Angleterre, anoblie en Lorraine en 1563, il est le fils de Henri Hennezon, procureur général des terres communes de Marville puis procureur général des Grands-Jours de Saint-Mihiel et ensuite conseiller d'Etat. Sa mère, Lucie Sarrazin, appartient également à une famille noble. Après des études à Dôle puis au prieuré du Breuil, il gravit tous les échelons de la hiérarchie vanniste ayant fait profession le 8 juillet 1635 au monastère du Mont-Roland. Il devient successivement prieur de Saint-Epvre puis du Breuil et abbé de Saint-Avold le 21 février 1660. Il va deux fois à Rome dont la seconde avec le cardinal de Retz et c'est lors de ce voyage, en 1666, qu'il est officiellement pourvu de Saint-Mihiel ; l'abbé commendataire d'alors, le cardinal Piccolomini, résignant sa charge. Il publie une dizaine d'ouvrages dont une histoire de Saint-Mihiel imprimée à Toul en 1684, soit cinq ans avant sa mort. Si l'ampleur du bâtiment qu'il commande peut paraître surprenante, c'est selon dom De L'Isle avec "l'intention de bâtir un Monastère qui put être propre à contenir une assemblée générale ou Chapitre de la Congrégation. Aussi est-il arrivé qu'on s'y est assemblé plus souvent qu'en toute autre Maison ; la raison est que Saint-Mihiel est presque situé dans le centre de la Congrégation, et qu'on y trouve assez facilement les choses nécessaires à la vie"¹⁶⁴.

L'abbé, dom Maillet, successeur de dom Hennezon, fait poser les boiseries de la sacristie et exécuter par l'orfèvre sammiellois Belhomme, six grands chandeliers en argent¹⁶⁵. Dom Gabriel Maillet fait sa profession religieuse à Saint-Mihiel en 1656, il en devient prieur puis abbé régulier. Sa place lui est refusée par la France occupant la ville. Rétabli par les ducs de Lorraine, il a alors à lutter contre l'autorité romaine qui ne lui reconnaît pas son titre et il est obligé de s'exiler au bénéfice d'un abbé commendataire. De retour à Saint-Mihiel, il y meurt en 1727. Il a été le principal artisan de la reconstruction de l'église et des bergeries¹⁶⁶.

¹⁶⁴ DE L'ISLE, *op cit*, pp. 317-318

¹⁶⁵ BERNARD, *op cit*, p. 23

¹⁶⁶ DUMONT *op cit* IV, p. 385

b) les artisans, architectes et ouvriers

Deux des architectes du chantier de l'abbaye sont connus par leur monument funéraire. Aucun lien de parenté n'a été à ce jour démontré entre ces deux architectes portant le même nom de famille, bien qu'il semble fort probable qu'il y en ait un¹⁶⁷. Pour le second, frère Hilarion Boulanger, la pierre tombale a disparu mais l'inscription relevée avant sa disparition le signale comme architecte de l'église, mort le 5 juillet 1731¹⁶⁸. Pour le premier, la dalle funéraire est conservée¹⁶⁹ :

D. O. M

Cy gist maitre marc bovlenger
architecte dv grand corps de logis
de cette abbaye, tovrné a l'orient qvi
ayant achevé cet ovurage deceda
regretté par messievr les abbé et religievx
et estimé d'vn chacvn povr vn homme de
bien loyal et pievx l'an mil six cent
qvattre vingt et sept, le IVe de novembre
agé de 44 ans
priez diev povr son ame

L'abbaye ne se montre pas ingrate avec son architecte car il est inhumé dans l'église aux frais de la communauté, sa veuve reçoit une pension de 100 francs et ses enfants, une gratification de 1 709 francs¹⁷⁰. Dumont lui donne une origine allemande¹⁷¹ et n'est pas tendre avec lui puisqu'il remet en cause sa qualité d'architecte en arguant que Marc Boulanger ne sait qu'à peine écrire son nom¹⁷². Les fondations sont creusées par des ouvriers allemands que Boulanger aurait amenés avec lui¹⁷³. Les autres architectes qui interviennent sont les frères Thomas. Ils succèdent à Martin Le Brun, maître-maçon de Commercy appelé à la mort de Boulanger¹⁷⁴. Travaillent alors sur le chantier les ouvriers des frères Thomas et des ouvriers allemands et encore Jean Niquel, Thomas Tardy, Pierre

¹⁶⁷ SESMAT, "L'église abbatiale de Saint-Mihiel..." *art cit*, p. 152

¹⁶⁸ GERMAIN Léon, "Monuments funéraires de l'église Saint-Michel de Saint-Mihiel" *MSLSA*, Bar-le-Duc, 1886, p. 16

¹⁶⁹ Sous le porche de l'église également

¹⁷⁰ *ibid*, p. 118

¹⁷¹ *ibid*, p. 117

¹⁷² *ibid*, p. 117

¹⁷³ *ibid*, p. 118

¹⁷⁴ *ibid*, p. 119

et Sébastien Goulier qui avec Nicolas Husson, font les trois arcades communiquant entre l'ancien et le nouveau bâtiment¹⁷⁵.

Sur le chantier du grand-logis, interviennent les tailleurs de pierres, Pierre Bonnet dit Montpellier et son fils Claude¹⁷⁶. Maître Claude Mollet livre les chapiteaux du réfectoire et la frise du pourtour du chœur alors que Simard livre les autels puis, peu après, fait la cannelure des colonnes de la nef. Ce même Simard intervient avec le frère Hilarion Boulanger dans l'église Saint-Etienne de la ville afin d'y réorganiser les autels le long des murs¹⁷⁷. Autres sculpteurs à intervenir, Claude Lenoir et Nicolas Coyn font les marches du grand escalier fournies par Jacques Guillaume. Christophe Boulanger, fils de l'architecte, réalise les chapiteaux du premier étage et les portes et fenêtres des caves. La voûte de la grande salle est entreprise par A. Spingue¹⁷⁸ mais reste inachevée alors que Noël Jobé, marbrier à Maizières fournit la grande cheminée¹⁷⁹. Intervient également un potier, Vignot, qui fournit 5 000 petits carreaux verts pour le réfectoire¹⁸⁰. Puis Coyn de Mécrin (carrière d'où proviennent les pierres du bâtiment) touche 3 écus et demi pour la livraison de deux colonnes de 10 pieds¹⁸¹. Vient ensuite le temps de la charpente dont les travaux dirigés par le frère Launay, sont effectués par Christophe et Claude Haraucourt de Kœur, Gérard Tisserand, Guillaume Leblond, Claude Michel, Jean Husson. La menuiserie est l'œuvre de François Molet et Marc-Antoine Lachapelle¹⁸². La vitrerie en petits carreaux est réalisée par Thomas Bourdache et P. Baudin pour 2 500 francs¹⁸³. Enfin, la décoration et la menuiserie d'ameublement sont confiées à Humbert La Veufve, Jean Nottrel et Louis Langlois pour le transport des boiseries de la bibliothèque ; Pierre Rouby et Languedoc pour les placards des chambres du dortoir et les cadres des tableaux du réfectoire ; Joseph Guillaume, Jean et Dominique Brouault pour les portes de la grande allée et des travaux à la grande salle¹⁸⁴.

¹⁷⁵ *ibid*

¹⁷⁶ *ibid*

¹⁷⁷ DUMONT *op cit* III, p. 284

¹⁷⁸ Ne serait-ce pas plutôt Spinga de la famille d'origine italienne et installée en région messine ? Tailleurs de pierre, entrepreneurs, maitres-maçons et architectes, la famille Spinga œuvre sur tous les grands chantiers de l'époque et notamment pour les abbayes bénédictines de Metz. Si tel est le cas, ce serait une des premières réalisations de la famille en Lorraine.

¹⁷⁹ DUMONT *op cit* II, p. 121

¹⁸⁰ *ibid*, p. 119

¹⁸¹ *ibid*, p. 120

¹⁸² *ibid*

¹⁸³ *ibid*, p. 122

¹⁸⁴ *ibid*, p. 121

A partir de 1707-1708, les comptes se font par ouvrier et non plus par tâche. Apparaissent ainsi cette année-là tous les ouvriers qui œuvrent sur le chantier des tailleurs de pierre aux voituriers en passant par les charpentiers, vitriers et manœuvres¹⁸⁵. Mais un journalier des comptes tenu à partir de 1699 pour l'abbé dom Maillet¹⁸⁶, signale à partir de cette même année à peu près tous les corps de métier sans que, malheureusement, la nature du chantier soit mentionnée.

Enfin, dans le courant du XVIII^e siècle, l'abbaye de Saint-Mihiel semble avoir passé un contrat d'entretien des bâtiments avec Jean et Georges Michel qui reçoivent 40 livres le 19 décembre 1746 "pour le second terme de l'entretien de l'église et couvent"¹⁸⁷. Ils sont déjà intervenus en 1740 pour des réparations à la charpente de la buanderie à hauteur de 60 livres¹⁸⁸. Leur contrat se poursuit puisqu'ils apparaissent à nouveau dans les comptes le 24 juin 1748 "pour demi année d'entretien : 50 livres"¹⁸⁹. A ce contrat s'ajoutent des interventions ponctuelles payées directement comme "pour recouvrir la toiture de dessus l'appartement de l'abbé, fait des volets pour la procure, un chez la servante, remanier la toiture de la bergerie... 70 livres"¹⁹⁰. Le contrat semble s'achever avec le paiement de la demi-année en décembre 1748 même s'ils interviennent encore par la suite. Parallèlement, un maître maçon nommé Nicolas Grosbert assure divers travaux à partir de 1748 sans qu'il soit pour autant établi de contrat d'entretien semble-t-il¹⁹¹.

III- Description et analyse architecturale de l'église

Bâtie sur un plan en croix latine, l'abbatiale de Saint-Mihiel comprend une nef halle et un vaste chœur, encadrant le transept conservé de l'ancien édifice¹⁹². De grandes dimensions, l'édifice mesure soixante-dix mètres de longueur pour dix-huit mètres de hauteur. Le transept est saillant de plus de sept mètres alors que le chœur est long de vingt-cinq mètres. Cela en fait un des plus grands édifices vannistes.

¹⁸⁵ Arch. dép. Meuse, 4 H 149

¹⁸⁶ Arch. dép. Meuse, 4 H 154

¹⁸⁷ Arch. dép. Meuse, 4 H 157

¹⁸⁸ *ibid*

¹⁸⁹ *ibid*

¹⁹⁰ *ibid*

¹⁹¹ *ibid*

¹⁹² SESMAT, "L'église abbatiale de Saint-Mihiel...", *art cit*, p. 154-157

1) Plan et élévations

a) le plan

Probablement dus au même architecte, Hilarion Boulanger, et voulus par l'abbé dom Maillet, la nef et le chœur de l'abbatiale sont pourtant bien différents. La nef halle où dominant régularité, simplicité et lumière s'oppose au "chœur plus complexe, plus sombre et animé d'effets surprenants"¹⁹³. Ce dernier résolument baroque, tranche avec la nef dont il est séparé par le transept médiéval réaménagé.

Venant s'appuyer sur la grosse tour romane plusieurs fois remaniée la nef est divisée en trois vaisseaux de cinq travées sur lesquelles viennent se greffer des chapelles latérales, trois au nord et quatre au sud. Le transept d'assez amples proportions, 34 m de longueur et 11 m de largeur, comporte deux travées inégales dans chaque croisillon. La plus étroite correspondant au collatéral de la nef, la plus large fait saillie sur l'extérieur. Lors de la pose de l'orgue en 1679, la baie ouvrant sur la salle du premier étage de la tour a été obturée¹⁹⁴. Aux aisselles du transept et du chœur, la travée la plus étroite est flanquée d'une tour carrée. A côté d'elle, se trouvent deux chapelles ouvrant sur les croisillons, aujourd'hui par des portails classiques remplaçant des arcades en plein cintre. Le bas des tours communique également avec le chœur par des portails classiques. Au fond du transept sud, la chapelle des abbés a été augmentée en deux temps. Déjà en 1661 lorsqu'y est transférée la châsse de saint Anatole puis en 1710, lors de la construction du nouveau chœur. Elle est aujourd'hui fermée.

Le chœur se présente sous la forme d'une vaste et haute abside développée sur trois travées de profondeur, plus larges dès la deuxième travée que le vaisseau central de la nef. Espace réservé aux religieux, il se situe à l'arrière du maître-autel et dispose d'un autel secondaire accueillant alors la châsse de saint Anatole, aujourd'hui remplacé par un orgue de chœur en ruine. Cet espace s'élève sur la crypte, lieu de sépulture de nombreux abbés et nobles, Notre-Dame des Grottes. Après avoir exhumé les corps qui y étaient conservés, la crypte est comblée vers 1710, soit quelques années avant que la même opération ne soit conduite à la cathédrale de Verdun par le chanoine Chaligny de Plaine¹⁹⁵. Faute de documents et de fouilles, l'emprise de celle-ci et du chœur précédent

¹⁹³ *ibid*, p. 156

¹⁹⁴ COLLIN, *Congrès archéologique*, cit, p. 314

¹⁹⁵ COLLIN, Hubert, "L'abbatiale de Saint-Mihiel, un monument à secrets archéologiques difficilement révélés", *Lotharingia V*, Nancy, Société Thierry Alix, 1993, p. 71

reste inconnue¹⁹⁶. C'est lors de la construction du chœur actuel que l'ancien jubé, probablement édifié vers 1534¹⁹⁷, est démoli avec les deux autels qui le devançaient et les tombeaux comtaux qui le flanquaient.

b) les élévations extérieures

La massive tour-porche a conservé sa structure romane et une partie de son décor d'alors, notamment une baie ouvrant sur les combles actuels de la nef et des gargouilles à têtes de loup à son sommet. Elle est couronnée d'une balustrade depuis la fin du XVIII^e siècle. Son couvrement actuel est constitué d'un édicule de pierre assez massif mais qui offre l'avantage de résister au vent qui a emporté les flèches successives et même le couvrement en planches de 1792¹⁹⁸.

Au contraire, les tours auxiliaires sont construites en continuité des travaux du chevet sur des souches médiévales. Les étages de ces tours s'élèvent à partir de la corniche du toit du chevet. Le premier d'entre eux est d'une grande sobriété avec des ouvertures en plein cintre, ornées d'agrafes. Les tours sont ornées d'une superposition d'ordres, toscan au niveau intermédiaire et corinthien au niveau supérieur. Au deuxième niveau marqué par un fort entablement, les pilastres sont géminés. Le troisième niveau reprend la même disposition. La couverture de ces tours est constituée, au-dessus d'une corniche à denticule, de bulbes surbaissés à arêtes, cantonnés de quatre guérites aveugles, le tout d'ardoise.

L'élévation de la nef est rompue par les chapelles latérales saillantes avec des ouvertures alternativement en arcs brisés et cintrés. Couvertes indépendamment de la couverture principale des nefs, elles se glissent entre les contreforts. Ceux-ci sont à trois ressauts et sont surmontés de pinacles pyramidaux. Si leurs noyaux sont sûrement médiévaux, ils ont été rhabillés au XVIII^e siècle. Ils sont pourvus de tailloirs moulurés au-dessous des talus de retraite. La couverture de la nef est une très haute toiture d'ardoises à deux pentes s'étendant sur les trois nefs. A la base du toit, une série de lucarnes en zinguerie sert à l'aération de l'ouvrage. Le transept a conservé son élévation médiévale d'une grande sobriété à l'exception des baies percées au XVIII^e siècle. Il était flanqué sur son bras sud d'un escalier en pierre extérieur, probablement dans une tour

¹⁹⁶ SESMAT, "L'église abbatiale de Saint-Mihiel...", *art cit*, p. 163

¹⁹⁷ COLLIN, *Congrès archéologique cit*, p. 317

¹⁹⁸ *ibid*, p.301-302

d'escaliers à jour de genre italien comme il en a existé d'autres à Saint-Mihiel¹⁹⁹. Cette tourelle est remplacée par un escalier à l'intérieur du grand-logis en 1835²⁰⁰. Plusieurs autres ouvertures qui donnaient accès à l'église abbatiale depuis les bâtiments monastiques, sont encore visibles²⁰¹,

S'opposant à la nef au décor extérieur très sobre, le chœur est davantage orné. Son élévation est scandée par de puissants contreforts sommés d'une console renversée prenant appui sur une base massive. Ils sont à ressauts en forme de pilastre avec des caissons. Les divisions horizontales sont fortement



L'église Saint-Pierre de Novy-Chevrières



Le chevet de Saint-Mihiel

marquées par des moulures. Les contreforts du chœur se prolongent assez haut et sont amortis par une volute ovale et sinistroygre avant de s'achever par une lucarne à fronton cintré ouvrant sur les combles. Le dos même des contreforts est mouluré avec des motifs variés. Le contrefort axial présente un panneau sculpté en bas-relief d'entrelacs engendrant un quadrilobe avec, au centre, dans un cartouche à décor végétal, un écusson supporté par deux rameaux fleuris. Ici, comme par d'autres éléments, l'influence de l'église du prieuré de Novy, rebâtie de 1686 à 1704, se fait ressentir.

¹⁹⁹ DUMOLIN Maurice, "Saint-Mihiel l'église Saint-Michel", *Congrès archéologique de 1933 Nancy Verdun*, Paris, Picard, 1934, p. 321

²⁰⁰ Arch. dép. Meuse, 2 O 1069

²⁰¹ COLLIN, *Lotharingia*, art cit, p. 70

c) les élévations intérieures

Les ouvertures du mur occidental sont modifiées par la suppression de la baie de tribune et de l'arcade du porche en 1679 pour faire place au nouvel orgue. Peu après, la porte d'entrée est modifiée par la diminution de l'arcade et la pose d'une nouvelle porte²⁰².

Dans les trois nefs, les voûtes d'ogive portées par des doubleaux brisés culminent à 17 mètres de hauteur. Par leur aspect de larges bandeaux plats avec un mince corps latéral de moulures, les doubleaux ne provoquent aucune rupture. Les clés des voûtes tant de la nef que des collatéraux sont lancées sur des croisées d'ogives aux clés pendantes et ouvragées. Le cintre des doubleaux de la nef est brisé ; celui des grandes arcades et des doubleaux des nefs latérales est en tiers-point. Les dix baies en arcs brisés sont garnies de meneaux rectilignes y compris dans le remplage supérieur aux motifs losangés. Les supports sont de deux types : pilastres sur les murs gouttereaux et massives colonnes cannelées entre les vaisseaux. Les chapiteaux présentent un riche décor sur une base dorique. Le gorgerin est orné de rinceaux et d'échine d'oves et de rais de cœur. Les consoles à volutes ménagent le passage du plan circulaire au carré du tailloir saillant. Les bases courtes sont ornées de griffes.

Les chapelles latérales ouvrent avec une grande régularité sur les nefs latérales par des arcs en anse de panier. Voûtées en berceau, elles ont été aménagées aux XV^e et XVI^e siècles²⁰³. Elles alternent des baies à remplage gothique et Renaissance.

Le transept a conservé ses murs médiévaux. Ses chapelles sont coiffées par des coupes sur pendentifs et servent actuellement de débarras... Les supports des voûtes modernes ont été mis au goût du jour au XVIII^e siècle de même que les ouvertures, portes et baies. Ce sont aujourd'hui des pilastres à panneaux moulurés pourvus de chapiteaux identiques à ceux de la nef. Au fond des bras du transept, s'ouvrent deux grandes baies du XVIII^e siècle au dessin différent de celui de la nef. C'est un triplet en plein cintre et un réseau de tympan à neuf lobes rangés en éventail. Elles sont garnies de vitraux du XIX^e siècle.

Le chœur est percé de six fenêtres dont les quatre plus orientales sont aménagées dans des parois concaves, l'emplacement de la fenêtre axiale étant occupé par un mur plein. Le voûtement rompt avec le reste de l'édifice puisque les voûtes d'ogive cèdent la

²⁰² COLLIN, *Congrès archéologique... op cit*, p. 314

²⁰³ *ibid*, p. 316

place à des coupoles sur pendentifs peu bombées. Ses deux premières travées sont rectangulaires, la troisième est trilobée. Le rond-point forme chapelle axiale où le choix a été fait d'une partition en deux fenêtres avec une voûte à deux quartiers séparés par un demi-doubleau. Cette disposition est tout-à-fait originale puisqu'elle impose la présence centrale d'un massif de pierre à pilastre intérieur et contrefort extérieur.

Sa richesse décorative met en valeur cette partie de l'édifice. Prenant appui sur les stalles, des pilastres au fût orné de panneaux moulurés et coiffés d'un chapiteau corinthien, présentent des tailloirs reliés entre eux et aux segments des remplages des fenêtres par un bandeau mouluré. Les doubleaux accueillent une succession de caissons ornés de roses ou autres motifs floraux. Les voûtes sont l'objet d'une recherche décorative particulière et originale dans l'architecture bénédictine de l'époque en Lorraine. L'intrados des voûtes porte des stucs aux motifs variés : étoiles, cartouches, angelots dans les écoinçons et un soleil. Deux atlantes gainés encadrent l'entrée de la chapelle axiale, supportant une nuée et garnissant les pendentifs. Ils ont été réalisés par le peintre-stucateur Boulard²⁰⁴. Les deux rôles et le soleil de la voûte sont l'œuvre du sculpteur des stalles, Simard qui touche pour cela 7 livres 10 sous²⁰⁵.



La voûte ornée du chœur

2) Le mobilier

a) l'autel

L'autel actuel est d'époque Louis XV, en marbre veiné, avec une forme galbée. Il porte sur sa face avant un cartouche en marbre blanc aux armes de la congrégation

²⁰⁴ COLLIN, *Congrès archéologique... op cit*, p. 324

²⁰⁵ DUMONT *op cit* II, p. 164

vanniste. Il est installé à l'entrée du chœur, les stalles des religieux étant à l'arrière de celui-ci. Cette disposition peut surprendre dans une église utilisée alors uniquement par des religieux siégeant ordinairement dans le chœur. Il est vrai néanmoins que l'abbaye meusienne est régulièrement le siège du chapitre général réunissant alors les responsables et délégués des maisons vannistes des trois provinces de la congrégation. Cet autel a été agrandi et surhaussé au XIX^e siècle²⁰⁶. A l'origine, il possède un tabernacle ouvrant sur les deux côtés créé sous l'abbatit d'Henri de Lorraine (1607-1628) et soutenu par deux anges²⁰⁷. Ce tabernacle, reposant sur une Arche d'Alliance cantonnée des deux figures de la Vierge et de l'archange Gabriel figurant l'Annonciation, a été transporté au fond du chœur où il est encore conservé au milieu du XVIII^e siècle²⁰⁸. Il semble avoir disparu dans la tourmente révolutionnaire ou, au plus tard, dans le courant du XIX^e siècle.

Le précédent maître-autel, dû à Henri de Lorraine, était surmonté d'un baldaquin à pourtour de drap d'or à crépines d'or supporté par quatre colonnes torsées en cuivre rouge payées par Alix Méniand de Verdun. Ces colonnes, apparemment dues au fondeur Sansonnet de Saint-Mihiel, ont plus tard supporté un baldaquin fait pour les chanoinesses de Remiremont et acheté en 1714 pour 1 000 livres²⁰⁹. Au centre du baldaquin, la réserve eucharistique était suspendue à une croce. Les colonnes sont démontées par dom Maillet puis fondues pendant la Révolution²¹⁰.

b) les stalles

Avant l'entrée de Saint-Mihiel dans la congrégation vanniste, les stalles se trouvent dans l'enclos du jubé, devant le maître-autel, l'espace arrière étant lui vide. Cependant, selon dom De L'Isle, l'habitude prise par des laïcs de venir s'y installer perturbe les religieux réformés qui font



Les stalles

²⁰⁶ DEVILLE *D'une église à l'autre, op cit*, p.11

²⁰⁷ DE L'ISLE, *op cit*, pp. 278-279

²⁰⁸ *ibid*, p. 278

²⁰⁹ BERNARD, *op cit*, p. 68

²¹⁰ DUMONT *op cit* IV, pp. 8-9

transférer quarante-deux stalles derrière l'autel²¹¹. Cet ensemble est remplacé lors des travaux de dom Maillet. Réalisées par les sculpteurs Pierre Rouby et Jean Simar²¹² vers 1710²¹³ les stalles au nombre de quatre-vingts sur deux rangs, s'appuient sur les murs du chœur recouverts d'un lambris constitué d'une suite de hauts dossiers à caissons scandés par des cariatides engainées présentant une très grande variété de visages essentiellement de chérubins. Les éléments décoratifs sont essentiellement à base de motifs végétaux à l'exception des miséricordes aux motifs géométriques, des accoudoirs bas dans les jouées des stalles qui sont ornés de têtes d'enfants presque tous à chevelure bouclée sauf quelques-unes portant un bonnet et se poursuivant très souvent par des ailes d'anges. Aux portes des stalles, différents motifs apparaissent. Ce sont des perspectives de cloître ou deux arcs géminés ou encore des motifs floraux. Tous les panneaux à motif comme les miséricordes sont différents. Il en est de même pour les cariatides des lambris. Tous les visages tant des miséricordes que des cariatides sont masculins ou androgynes. Notons enfin que le plan des stalles épouse parfaitement la structure architecturale de l'édifice. Ainsi, les cinq premières stalles de chaque côté sont sur un seul rang car adossées aux pilastres puis les sièges passent sur deux rangs jusqu'au fond du chœur. L'abside est actuellement occupée par un orgue de chœur interrompant la succession des sièges et du lambris. Au-dessus de ce lambris, court une frise en pierre formée de rinceaux et bordée d'oves et de denticules, exécutée par le sculpteur François Molet qui touche 20 écus par pied de frise sur une longueur totale de 222 pieds (plus de 67 mètres)²¹⁴.

c) le grand orgue

La plus ancienne mention d'un orgue dans l'église abbatiale concerne des réparations faites en 1425 par frère François et l'accord de l'instrument par maître Gauche. Des nouveaux travaux sont engagés sur l'instrument, alors un des premiers en Lorraine, en 1466, 1470 puis 1485²¹⁵. Des travaux de serrureries au fil du XVI^e siècle indiquent la présence de deux orgues. En 1594, les fêtes de Pentecôte sont jouées par Nicolas Platel, curé de Courouvre et facteur d'orgues²¹⁶.

²¹¹ *ibid*, p. 11

²¹² DEVILLE, *D'une église à l'autre, op cit*, p. 11

²¹³ DUMOLIN, *op cit*, p. 361

²¹⁴ DUMONT *op cit* II, pp. 164-166 et DUMOLIN, *op cit*, p. 355

²¹⁵ LUTZ Christian, *Inventaire national des orgues, Orgues de Lorraine, Meuse, Metz, Assecarm – éditions Serpenoise, 1992, p.416*

²¹⁶ *ibid*, p. 417

Les deux instruments sont reconstruits en 1623 par Nicolas Hocquet qui reçoit 500 livres pour "*la façon des grosses et menues orgues*". Le buffet est alors orné de volets peints et le nom du menuisier apparaît dans les comptes, maître Aubin²¹⁷. Ces instruments sont remplacés dès la fin du même siècle selon la volonté de dom Hennezon. Un marché est signé le 1^{er} août 1679 avec Jean Adam de Nancy pour un montant de 700 francs. Ce nouvel instrument doit réutiliser le buffet et une partie de la tuyauterie de l'ancien orgue. Finalement, dom Hennezon décide de donner l'ancien orgue à l'église paroissiale, objet d'un deuxième marché avant un troisième qui augmente le projet du nouvel instrument²¹⁸.

Les sculptures du buffet ont été réalisées par le sculpteur Mollet pour 652 livres²¹⁹. Cette décoration sculptée est d'une grande richesse, harpies sous les tourelles latérales, masque barbu grimaçant sous la tourelle centrale, aigles soutenant les guirlandes au-dessus des plates-faces, têtes de lions et d'anges au-dessus des tourelles, anges agenouillés embouchant des trompettes au sommet et entourant une couronne royale alors que des couronnes ducalès somment les tourelles de pédale. L'orgue est jouable dès 1681 puisqu'un organiste, Joseph Dageville, est engagé le 1^{er} juin de cette année-là. Il reste à Saint-Mihiel jusqu'en 1687 puis y revient de 1691 avant de partir à Saint-Léopold de Nancy en 1703²²⁰.

L'orgue est l'objet de grosses réparations en 1764-65 par François-Adam Huberty qui touche au total 3 300 livres. Néanmoins, un projet d'orgue neuf dans l'ancien buffet est en cours lorsqu'éclate la Révolution française. Un marché est signé en ce sens avec l'ancien élève de Nicolas Dupont, François Vautrin le 20 juillet 1789. Si la description de l'orgue d'origine est restée inconnue, le devis de Vautrin est lui conservé²²¹. Le marché s'exécute malgré tout car l'église abbatiale est devenue le siège d'une nouvelle paroisse. L'instrument est achevé en 1792. Il a coûté au total 10 000 livres²²². L'instrument est transformé radicalement par Théodore Jacquot en 1880-81. La fin de l'instrument classique a lieu en 1917 lorsque les tuyaux de métal sont réquisitionnés par l'occupant allemand. C'est Jacquot de Rambervillers qui remplace la tuyauterie par des jeux neufs.

²¹⁷ *ibid*

²¹⁸ *ibid*

²¹⁹ *ibid*,

²²⁰ *ibid*, p. 418

²²¹ *ibid*

²²² *ibid*, p. 420

La dernière restauration remonte à 1958-1959 à la demande de l'abbé Pierre Camonin alors curé de Saint-Mihiel.

Le grand orgue présente un rare buffet du XVII^e siècle dont la grande spécificité est d'avoir des tourelles de pédale à la manière nordique. En effet, le buffet de Saint-Mihiel est le seul orgue lorrain d'Ancien Régime à avoir des tours de pédale. Si les menuisiers sont connus par les comptes de l'abbaye, si leur superviseur, frère Jean, l'est également, l'auteur du dessin du meuble est lui demeuré anonyme²²³. Les deux colonnes qui soutiennent originellement le meuble sont supprimées en 1879 et remplacées par deux harpies anciennes de provenance inconnue. Les médaillons sculptés représentant l'*Annonciation* et la *Décollation de Jean-Baptiste* ont, eux, été déposés.

d) l'autre mobilier

La chapelle de l'extrémité du transept nord conserve deux statues, celle de l'empereur saint Henri et celle de saint Yves, d'époque Renaissance sous des arcades géminées de même style. Les chapelles latérales ont également conservé un riche décor. Plusieurs d'entre elles contiennent une niche avec une statue. Des petits bustes aux détails très travaillés ornent les clés des arcs des chapelles nord. Ce sont un homme avec un crâne couronné, un pape avec sa tiare, une femme aux yeux bandés, un guerrier barbu en armure et une autre jeune femme. Dans la deuxième chapelle latérale nord, se trouve un autel avec un retable en marbre noir représentant la translation de reliques par des moines. Retable et fenêtre sont encadrés de colonnes corinthiennes qui soutiennent une archivolte à deux éléments enroulés avec une clé²²⁴. L'autel de la troisième chapelle sud lui fait pendant en figurant le martyr de sainte Catherine.

Dans la première chapelle latérale sud, la *Pâmoison de la Vierge* par Ligier Richier est tout ce qu'il reste d'un groupe du Christ au calvaire. Les autres personnages étaient le Christ en croix, un temps déposé au réfectoire de l'abbaye et dont seule subsiste la tête aujourd'hui au Louvre, Marie-Madeleine, saint Longin et quatre anges porteurs du calice recueillant le sang du Christ. Ces statues en noyer polychrome ont précocement été vermoulues et ont été détruites dans l'autodafé de 1792. Dû à Jean Richier, le monument funéraire de Warin de Gondrecourt est aujourd'hui dans la chapelle des fonts

²²³ *ibid*, p. 422

²²⁴ DEVILLE, *D'une église à l'autre, op cit*, p. 12

baptismaux, à droite en entrant, contre le clocher. Datant de 1608, il présente notamment un bambin rieur assis sur une console ionique et jouant avec deux têtes de mort, illustration de la brièveté de la vie. Le transept comporte aujourd'hui un grand autel au fond de chaque croisillon. Ces autels du XIX^e siècle remplacent des petits autels de chapelle.

Parmi les tableaux qui ornent aujourd'hui l'église abbatiale, plusieurs remontent certainement à la période monastique sans qu'il soit possible d'en avoir la certitude. Ils sont très majoritairement en mauvais état. Ils représentent des scènes de la vie du Christ : *L'Adoration des Mages* ou *Le Christ servi par les anges*, et des scènes religieuses variées : *Le Martyre de saint Liévin*, *Saint Michel terrassant le dragon*, copie d'un tableau de Guido Reni par un sammiellois, Nicolas Saunois, *Saint Vincent de Paul au secours d'une famille* et *Sainte Catherine*.

e) le mobilier disparu

Le trésor de l'abbaye était particulièrement riche et important. Selon dom De L'Isle, il est "le plus riche de la Lorraine"²²⁵. L'abbé Henri de Lorraine l'a doté de plusieurs objets précieux dont une grande croix reliquaire en argent doré d'environ quatre pieds de hauteur ornée de pierres précieuses, un crucifix avec la Vierge et saint Jean en argent. Avec une statue de Sainte-Anne de même métal, il a reçu ces œuvres en présent et les fait remettre à l'abbaye de Saint-Mihiel en 1610²²⁶. Il acquiert également le tabernacle à deux faces déjà mentionné.

Les objets liturgiques représentent une part importante de ce trésor avec un ostensor représentant la tour de la cathédrale de Strasbourg, deux grands chandeliers de dix pieds de haut, un soleil, un crucifix, toutes ses pièces étant ornées de pierres précieuses. En 1689, un certain Compagnon réalise un soleil d'or et pierreries pour la chapelle de l'abbaye²²⁷. Certaines, comme le grand soleil en 1725, sont encore réparées au fil du XVIII^e siècle avec pierreries et argent²²⁸ ou encore acquises comme les deux calices en argent, "coupes dorées pour l'usage quotidien de la sacristie" en 1764. S'y ajoute une croix servant pour l'office du Vendredi Saint et contenant une relique de la

²²⁵ DE L'ISLE, op cit, p. 317

²²⁶ *ibid*, p. 275

²²⁷ JACQUOT Albert, *Essai de répertoire des artistes lorrains : les orfèvres, les joailliers, les argentiers, les potiers d'étain lorrains*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1906, p. 12

²²⁸ Arch. dép. Meuse, 4 H 114 (21)

vraie Croix acquise en 1430 par l'abbé Geoffroy de Nicey²²⁹. Enfin, le monastère reçoit la chapelle du cardinal de Retz avec deux chandeliers, crucifix, calice, crosse, deux bassins en vermeil et deux burettes et un bénitier. Enfin, viennent les vêtements liturgiques avec une chasuble faite dans le manteau royal de Louis XIV et une autre portée par le cardinal Charles de Lorraine au concile de Trente²³⁰.

Le reliquaire de saint Anatole est entièrement refait en 1764 par Belhomme, orfèvre de la cité pour une somme de 3 840 livres²³¹. Cette châsse remonte à l'abbé Gauthier (+ 1206) et est en argent. Elle porte des lames d'argent et des figures antiques.²³² Sur un pilier du chœur est peinte une représentation de saint Quentin, probablement en souvenir d'un conseiller du duc de Lorraine, Henri de Saint-Quentin, inhumé dans l'église²³³.

Le chœur est également orné d'éléments suspendus dont un pélican et deux aigles en cuivre jaune de cinq pieds de hauteur achetés à Dinan en 1487 avec une croix pour la somme de 50 francs. Le pélican devait être particulièrement orné puisqu'en 1552, il faut ressouder un de ses prophètes²³⁴. L'entrée dans le chœur est signalée par un calvaire suspendu qui est déposé par l'abbé Maillet²³⁵.

Parmi les autres œuvres qui ont disparu de l'église abbatiale, il y a nombre de pierres tombales anciennes. La première vague de destruction a lieu lors du chantier de reconstruction de la nef. Dom Calmet en déplore la disparition. "On remarquait dans la nef les mausolées de plusieurs ducs et comtes de Bar, représentés en relief, d'une assez mauvaise sculpture ; mais où l'on voyait leurs anciens habillemens, et d'autres choses remarquables, qui seraient aujourd'hui très précieuses aux personnes éclairées et qui ont du goût pour l'antiquité. Mais les maçons ont tout mis en pièces, à leur ordinaire; la faute qu'on a fait, c'est de ne les avoir pas fait dessiner avant qu'on démolît l'ancienne église. On voyait de même quelques tombeaux des anciens abbés et d'autres personnes de la

229 DUMONT IV, p. 31
230 BERNARD, *op cit*, pp. 81-82
231 DUMONT IV, p. 10
232 *ibid*, p. 10
233 BERNARD, *op cit*, p. 69
234 DUMONT IV, p. 9
235 *ibid*, pp. 9-10

ville, mais presque tout cela a été détruit par les ouvriers qui ont travaillé à l'église moderne²³⁶.

h) la sacristie

Située à l'extrémité nord du grand-logis, elle en est indépendante. Communiquant avec l'église abbatiale par la dernière chapelle du transept sud dont la porte est sommée d'une frise en réemploi de l'ancien jubé. Y sont représentées une danse macabre d'un côté et la légende de l'arrivée des reliques de Saint-Michel à l'origine de la fondation de la maison. Ouvrant dans cette chapelle, la sacristie proprement dite est de plan rectangulaire couverte de six voûtes sur croisée d'ogives avec des doubleaux en plein-cintre. Les voûtes reposent, à la rencontre des murs, sur des pilastres à chapiteaux corinthiens et, au centre, sur deux colonnes corinthiennes au fût légèrement galbé. Les chapiteaux ont été exécutés par Pierre Gillet²³⁷. Les murs sont recouverts de lambris sculptés jusqu'à hauteur des chapiteaux. Ces boiseries à panneaux moulurés ferment des armoires murales avec des pilastres corinthiens et une frise à rinceaux. Le coût de ces boiseries et armoires a été de 5 000 livres²³⁸. L'ensemble est aujourd'hui bien préservé et constitue l'un des rares exemples de sacristies vannistes conservées.

IV- Description et analyse architecturale de l'abbaye

Au XVIII^e siècle, l'ensemble se compose de plusieurs bâtiments ordonnés autour de l'église et du cloître dont l'aile orientale dépasse des deux tiers de sa longueur le carré conventuel. A cette aile, le grand logis, et à une des ailes du cloître s'attache une aile supplémentaire avec à son premier étage la célèbre bibliothèque de l'abbaye. Face au grand logis, se trouvent l'hôtellerie de l'abbaye et la bergerie ; les deux étant mitoyennes en retour d'équerre. L'hôtellerie est un bâtiment modeste. A l'extrémité de la bergerie une porte fortifiée ouvre sur un pont enjambant la Marsoupe. Face à l'hôtellerie, au nord de l'ensemble, se trouve l'hôpital, pris dans l'enclos abbatial. Entre ces deux derniers bâtiments s'élève la grange aux dîmes. Sur le flanc est de l'hôpital s'élève la porte

²³⁶ CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 1756, 2 vol. , réed Nîmes, Lacour, 1997, 3 vol., tome 1, col. 883

²³⁷ DUMOLIN, *art cit*, p. 355

²³⁸ DUMONT *op cit* II, p. 164

principale de l'enceinte monastique et, à l'est de celle-ci, la résidence du prévôt-moine appuyée contre la tour-porte d'entrée de l'enclos monastique. L'hôtel du prévôt-moine est mitoyen de celui de l'abbé qui a une porte séparée ouvrant sur la cour de l'abbaye. Le jardin du palais abbatial se trouve entre ce dernier et la tour-porche et les deux premières travées de l'église conventuelle. Le reste de la clôture abrite les vergers et jardins du monastère. La superficie de l'ensemble de l'enclos abbatial est d'environ 70 hectares ce qui est particulièrement vaste.

1) Les élévations

a) les élévations extérieures

Les bâtiments abbatiaux du grand-logis sont rythmés sur trois niveaux d'élévation par un ordre corinthien. Les pilastres sont cannelés comme dans l'église donnant au bâtiment une grande parenté décorative avec l'abbatiale. Le décor sculpté est de Claude Huart²³⁹. Cette élévation a été perturbée par deux ouvertures pratiquées dans l'alignement strict des fenêtres et pilastres. La première est réalisée en 1850 avec le percement d'un passage routier à peu près en son milieu²⁴⁰. Pour le malheur de l'historien de l'art d'aujourd'hui, cette ouverture est pratiquée à l'emplacement du grand perron avec son arcature et son fronton.

La façade a deux niveaux, un rez-de-chaussée surélevé sur caves voûtées et un étage. Les travées sont marquées par des pilastres superposés, ioniques au premier niveau et corinthiens au second. Les fenêtres sont à cintre surbaissé avec une agrafe, y compris celles des ouvertures, aujourd'hui en soupirail, des caves²⁴¹. Les deux niveaux sont séparés par un entablement mouluré à forte saillie formant ressaut au niveau des pilastres. Ce modèle se répète dans la corniche sous toiture. Les pilastres sont portés par un socle à forte base au niveau des caves. Une très légère moulure marque le niveau du rez-de-chaussée. Le tunnel routier est aménagé entre deux colonnes doriques surmontées chacune d'une colonne ionique au second niveau d'élévation. Dans le tunnel même, deux escaliers ont été aménagés afin de communiquer avec d'une part le tribunal et d'autre part

²³⁹ DUMOLIN, *art cit*, p. 362

²⁴⁰ DEVILLE Jean, *Saint-Mihiel en Barrois*, compte d'auteur 2^e édition, 1995, p. 132

²⁴¹ En effet, aujourd'hui le niveau du sol a été aligné de chaque côté du grand logis ce qui n'était pas la situation originelle où le côté jardin était plus bas que le côté ville. Ainsi, la façade est, côté jardin, devait se rapprocher de la configuration encore actuelle de la façade principale de Moyennoutier. Cela est confirmé à la lecture du marché de construction de cette façade (Arch. dép. Meuse, 4 H 147)

avec la division militaire, aujourd'hui mairie. L'accès à cette dernière se fait par un porche aménagé dans l'ancien réfectoire de l'abbaye amputé ainsi d'une travée. Cet aménagement est réalisé au XIX^e siècle lorsque l'armée est installée à l'abbaye.

La façade occidentale amorce un retour d'équerre amorti en quart de rond à chacune de ses extrémités. C'est à cet endroit que sont venues se greffer deux ailes en retour : celle de la bibliothèque au sud et une des ailes du cloître au nord. Avec le perron disparu et ses deux ailes en retour, le grand-logis ne devait pas manquer d'allure. Cette façade occidentale présente également une élévation à deux niveaux sur caves. Au premier niveau, les fenêtres sont encadrées de pilastres doriques ; au second ce motif se répète avec des pilastres ioniques. Un large codon mouluré marque la séparation entre les deux niveaux alors qu'une corniche en forte saillie marque la base du toit. La base des pilastres doriques est à ressaut marquant le niveau de caves ouvertes par des soupiraux. Les fenêtres sont amorties en arc surbaissé, les clés n'ayant pas reçu de décor sculpté. A chaque extrémité de cette composition, le quart de rond est marqué par un pot à feu. Notons que le sol a été rehaussé d'environ un mètre. La couverture de ce grand-logis, aujourd'hui en bâtière assez plate et avec des tuiles mécaniques remplace vraisemblablement une autre toiture à l'aspect différent mais néanmoins couverte de tuiles au vu des quantités commandées et en l'absence de mention d'un autre type de couverture dans les comptes²⁴².

L'aile de la bibliothèque a été édifiée entre 1768 et 1775²⁴³. Elle communique avec le grand-logis par un escalier au côté duquel, sous la première salle de la bibliothèque se trouve une pièce avec cheminée au premier niveau. Si extérieurement, l'aile de la bibliothèque présente deux niveaux marqués par un cordon très léger et des encadrements de fenêtre rectangulaires et plats, ce sont bien trois rangs d'ouvertures qui sont visibles laissant deviner un entresol. Le premier niveau, aujourd'hui coupé en deux, est voûté d'ogives, ces dernières reposant sur des files de colonnes superposées. L'étage noble abrite les deux salles de la bibliothèque. Une première pièce de deux travées sert aujourd'hui de salle d'accueil. La richesse de son décor en stuc est remarquable. La symbolique de l'esprit universel digne de *l'Encyclopédie* s'y ressent avec les allégories des continents et des saisons. Vient ensuite la grande salle de la bibliothèque elle-même. Sa richesse ornementale est tout aussi grande bien que composée exclusivement

²⁴² COLLIN, *Congrès archéologique cit.*, p. 332

²⁴³ DUMONT *op cit* II, pp. 187-188

d'éléments décoratifs végétaux. Due à des artistes italiens, ces réalisations rompent avec ce qui est connu et préservé comme élément de décor dans les autres parties des bâtiments et notamment les parties communes. La perte des logements de l'abbé, du prieur et des invités d'une part, du perron d'autre part nous prive peut-être encore d'un décor baroquisant qui se retrouve dans le chœur de l'abbatiale.

L'aile parallèle à la bibliothèque a conservé en son rez-de-chaussée sa galerie de cloître originelle. Cette aile compte quatorze travées et deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée, soit

trois niveaux d'élévation. Elle se raccorde à la galerie du grand logis par un escalier de dix marches, les deux bâtiments n'étant pas au même niveau. La galerie de cloître est voûtée d'arêtes reposant



Le bâtiment de la bibliothèque vu du pavillon sud du grand logis
(état en 2010)

sur des pilastres carrés d'une très grande sobriété. Si le plan de 1791 présente sur le côté de cette galerie une série de cellules, presque toute la distribution et le décor originel ont disparu lors de son affectation comme gendarmerie. Son élévation extérieure est à trois niveaux marqués par un léger cordon mouluré et sa toiture, par une corniche à assez forte saillie. Les fenêtres sont amorties en arc surbaissé et sans aucune clé ou agrafe.

La troisième aile du cloître, en retour à l'aile précédente et rejoignant l'église au niveau de la tour porche, est aujourd'hui l'école de musique après avoir été longtemps le collège de la ville. Ces affectations en ont rendu la disposition intérieure autre que celle d'origine. La porte actuelle de ce bâtiment et l'escalier central sont des aménagements du XIX^e siècle. Ce bâtiment présente une suite de sept travées plus une non construite à la jonction avec l'aile sud qui fait fonction de porte ouvrant sur la galerie de cloître qui se prolonge complètement jusqu'à l'aile méridionale en suivant le même dessin. Son élévation en façade est de deux niveaux, en pierres de taille. L'espace entre ses fenêtres

est occupé par de grandes niches rectangulaires à fond plat et sans profondeur mais à arêtes vives qui rythment la façade restant malgré tout d'une grande austérité.

b) les intérieurs préservés

La distribution intérieure originelle est connue par le plan qui est dressé en 1791. L'entrée principale du grand-logis se trouve alors au niveau du tunnel routier actuel et débouche sur la grande galerie. Cette dernière part des logements de l'abbé, du prieur et des hôtes pour aboutir à la sacristie en logeant le réfectoire et la salle capitulaire.

Cette dernière est demeurée presque intacte. Elle est du même agencement que la sacristie avec une file de colonnes la divisant en deux travées. Les colonnes sont nues et galbées, les chapiteaux d'aspect corinthien sont, pour certains, historiés avec des aigles aux ailes déployées. Les voûtes prennent appui au niveau des murs sur des consoles, celle du sud porte les armes de dom Hennezon. Les voûtes sont à croisées d'ogives, chaque clé est ornée d'un fleuron.



La salle capitulaire, (état en 2010)

Le réfectoire est aujourd'hui amputé de plusieurs travées, une au nord servant de hall d'entrée à l'actuelle mairie, aménagement datant de l'occupation militaire des lieux ; et de trois travées pour le passage routier déjà évoqué. Son décor de boiserie est posé en 1766 pour une somme de 133 louis comprenant tant le bois que la façon et le vernis sans oublier le blanchiment des voûtes²⁴⁴. Les décorations sculptées (chapiteaux et clés de voûtes) sont de François Mollet, Pierre Gillet, Jacques Guillaume et Christophe Boulanger²⁴⁵.

²⁴⁴ Arch. dép. Meuse, 4 H 114 (21), f° 44

²⁴⁵ DUMOLIN, *art cit*, p. 362

2) Le palais abbatial

Ce bâtiment est relativement bien connu car il en subsiste deux descriptions la première réalisée dans le cadre de l'inventaire après décès de l'abbé de Lenoncourt et la seconde en 1791, avec le procès-verbal de visite et estimation des biens nationaux²⁴⁶. Datée de 1745, la première description est signée par Jean-Nicolas Jennesson, Nicolas François Letixerant et Léopold Demangeot²⁴⁷. Entre ces deux descriptions, l'abbé de La Galaizière souhaite se défaire de ce bâtiment contre un autre à construire aux frais de l'abbaye derrière la grange aux dîmes afin de pouvoir disposer d'un jardin. En 1755, le couvent refuse car la maison abbatiale est alors en mauvais état et louée à Robert d'Hammoncelle, gouverneur de la ville puis au baron de Montauban qui y meurt en 1765²⁴⁸. Il s'agit d'un petit édifice dont l'état général n'est pas des meilleurs. Les façades sont abîmées ; plusieurs vitres et serrures manquent ; des cheminées sont hors d'usage. Il s'agit d'un petit hôtel particulier avec un rez-de-chaussée sur cave de quatre pièces avec cuisine et dépendances. L'escalier communiquant avec l'étage est en pierre avec une rampe en ferronnerie. L'étage ouvre également sur l'auditoire de l'abbaye où se tiennent certaines réunions présidées par l'abbé. Cette vaste salle est voûtée avec des colonnes en son milieu. Elle est contiguë à deux salles plus petites. Les appartements de l'abbé sont la partie la meilleure du bâtiment et la plus ornée. En effet, il y dispose d'une grande salle et de trois chambres avec leurs cabinets dont il est dit "chambre totalement boisée en architecture de menuiserie, ornée de sculpture et de quatre tableaux de fleurs au-dessus des portes et deux portraits l'un sur la cheminée qui est pareillement boisée, et l'autre en la partie vis à vis qui se font cimetricie [sic], et le plafond est pareillement boisé en architecture renfoncée de la hauteur des sommiers et garnie de sculpture, en état, de même que l'alcôve de la dite chambre au haut duquel sont les armoiries d'un cardinal, icelles blasonnées"²⁴⁹. La distribution intérieure n'a pas changé entre les deux visites de 1745 et 1791. L'état général du bâtiment s'est toutefois nettement amélioré semble-t-il.

²⁴⁶ Arch. dép. Meuse, Q 181, reproduit en annexe p. 761

²⁴⁷ Arch. nat. E 3171, reproduit en annexe p. 723

²⁴⁸ DUMONT *op cit* IV, p. 206

²⁴⁹ Arch. nat., E 3171

3) La bibliothèque

En 1677-1678, des travaux de vitreries y sont entrepris, de même que la couverture d'une partie des bâtiments et de blanchiment de la galerie du bâtiment neuf²⁵⁰ mais il ne s'agit pas là du bâtiment actuel. L'emplacement de cette bibliothèque, après avoir été l'église elle-même a été mouvant au fil des siècles. Ce bâtiment neuf dont il est fait mention peut être situé à l'emplacement actuel de l'aile sud du cloître, édifice reconstruit quelques décennies plus tard. Parmi les personnalités qui marquent cette bibliothèque de Saint-Mihiel, il convient de citer dom Ildephonse Cathelinot (1671-1756). Profès à Saint-Mansuy de Toul en 1694, il est ensuite envoyé à Saint-Mihiel où il occupe jusqu'à sa mort les fonctions de bibliothécaire. Auteur prolifique, ses œuvres sont restées quasiment toutes inédites. Les ouvrages de la bibliothèque conservent aujourd'hui encore son souvenir par les nombreuses annotations qu'il en fait.

L'actuelle bibliothèque est édiflée avant 1775, année où son décor par des artistes italiens est réalisé. La chronologie de ce chantier n'est pas connue avec certitude, occultée par les démêlés des religieux avec leur architecte du moment, Chrétien. Après la Révolution française, la bibliothèque partage son bâtiment avec la cour d'assise de la Meuse et surtout la prison jusqu'en 1965 et ce, depuis 1796. Les derniers éléments du système judiciaire quittent l'abbaye de Saint-Mihiel seulement en 2010.



La bibliothèque

La salle de la bibliothèque même sert également à d'autres fins depuis la Révolution française. En effet, elle est d'abord le dépôt de mobilier des religieux en attente d'être vendu puis le lieu de rassemblement des collections de livres confisqués dans les autres maisons religieuses de la ville²⁵¹. C'est l'homme de loi Joly qui est chargé

²⁵⁰ Arch. dép. Meuse, 4 H 146, n° 16

²⁵¹ DUMONT IV, p. 280

de cette opération et de mettre de l'ordre dans les ouvrages alors au nombre de 11 249. Le 6 ventôse an II, les citoyens Grandvoinet et Thouin remplacent gratuitement Joly mais leur mission est plus honorifique que réelle. Dans les années qui suivent, dom Maugérard fait une ponction dont l'estimation varie suivant les auteurs puis M. Perrin, ancien prêtre, est chargé par le préfet de classer les archives des couvents qui y sont déposées, faute d'un autre lieu.

En 1814-1815, la bibliothèque est convertie en hôpital militaire et les disparitions d'ouvrages se multiplient. Le graduel est alors transporté dans une boutique de tailleur où il reste plusieurs années avant de rejoindre la bibliothèque. Par lettre du maire datée du 9 janvier 1816, cette dernière devient le temple protestant d'un régiment prussien de hussards²⁵². A la suite de cela, la ville refuse d'en devenir propriétaire et il faut attendre 1830 pour que la bibliothèque suscite un regain d'intérêt dans la commune et finalement, le dépôt est confié à la ville en 1848. Un catalogue est alors dressé²⁵³. Entre temps, en 1830, elle accueille le banquet offert aux députés libéraux puis en 1842 le bal offert par la ville au duc de Nemours²⁵⁴.

Endommagée au cours de la Deuxième Guerre mondiale, la bibliothèque est en partie reconstruite. Elle est constituée de deux pièces en enfilade. La première, qui abrite probablement les archives de l'abbaye est un carré de huit mètres de côté. Son décor présente, aux quatre angles, les quatre éléments (eau, air, terre et feu) et aux centres des côtés du carré, les quatre continents (Europe, Amérique, Asie et Afrique). Le centre du plafond est orné d'éléments végétaux rappelant les quatre saisons. Les murs sont couverts de boiseries et les trumeaux sont composés de pilastres cannelés à chapiteaux corinthiens. S'y ouvrent deux portes, la première communique avec l'escalier et la seconde avec la grande salle de la bibliothèque agencée sur cinquante mètres de longueur et huit mètres de largeur comme les bibliothèques traditionnelles de l'époque, à savoir succession d'étagères et de fenêtres. Ces dernières sont en plus grand nombre au sud (onze) qu'au nord (cinq). Le plafond, largement restauré, présente une frise de feuillages. Les boiseries, cinquante-huit trumeaux, sont en chêne et d'un décor simple. Comme le parquet, l'ensemble a été refait après la Première Guerre mondiale.

²⁵² *ibid*, p. 281

²⁵³ *ibid*, p. 282

²⁵⁴ *ibid*, p. 279

4) Le mobilier et les œuvres d'art de l'abbaye

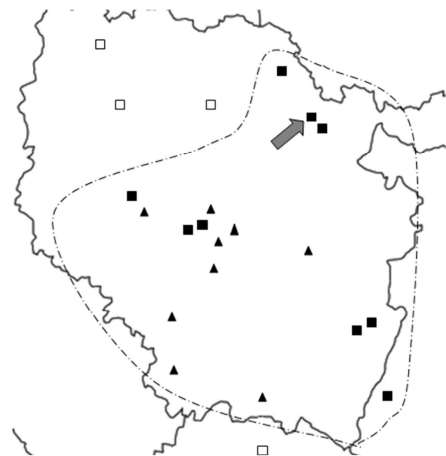
Dom Henri Hennezon acquiert plusieurs tableaux pour son abbaye²⁵⁵ et, en 1766, le monastère achète le grand lustre du salon de Commercy pour 200 francs et le prie-Dieu en velours cramoisi de Stanislas²⁵⁶. Ces quelques éléments complètent les collections de l'abbaye sur lesquelles bien peu de chose est connu. Est-il irraisonnable de penser que devait s'y trouver un cabinet de curiosité comme cela est le cas dans d'autres maisons ? Dans tous les cas, la richesse tant de son trésor que de sa bibliothèque et la présence de nombreux tableaux en font un édifice où l'art a toute sa place.

²⁵⁵ DE L'ISLE, *op cit*, p. 317

²⁵⁶ *ibid*, p. 33

Historiographie

Aucune histoire de l'abbaye n'est parvenue jusqu'à nous et cette dernière n'a été, finalement, que peu étudiée. Heureusement, les Journées d'études mosellanes de 1988 ont permis de lever un peu le voile de mystère qui entoure cet établissement pourtant parmi les plus importants de la congrégation. Dire que rien n'a été écrit en dehors des actes de cette journée d'études serait tout de même abusif. En



effet, des travaux plus généraux sur la congrégation permettent, au détour des pages, d'en apprendre beaucoup sur la vie de l'abbaye même si la période concernée est essentiellement l'époque moderne. Les écrits anciens fournissent aussi des informations à l'image de ceux des érudits vannistes et tout particulièrement dom Calmet ou encore du *Journal* de dom Cassien Bigot.

Par contre, une histoire de l'abbaye reste à faire car la matière archivistique ne manque pas. Les Archives départementales de Moselle offrent au chercheur un fonds important provenant de Saint-Martin de Glandières alors que celui de Saint-Avold, abbaye pourtant toute proche, est particulièrement limité. Cette recherche historique n'étant pas le but de ce présent travail, notre recherche s'est concentrée sur les aspects de

cette étude. Néanmoins, une particularité de ce monastère mérite d'être soulignée, celle d'être resté en règle très longtemps, le premier abbé commendataire étant nommé en 1756. Ainsi, dom Calmet peut souligner le fait dans la courte notice qu'il lui consacre dans ses écrits¹.

Ce manque d'histoire du monastère est déjà souligné par le rédacteur du *Registre de la mense conventuelle et des offices de coteries et de pitancerie, et des rentes et revenus diceux appartenant aux religieux de ladite abbaye pour l'année 1730*² qui fait précéder ses comptes d'une courte notice sur les origines et le passé récent de la maison.

I- Présentation historique

1) De la fondation à l'époque moderne

Selon une tradition contestée, l'abbaye Saint-Martin de Glandières a été fondée en 587 par les saints Digne, Bodagis et Undo³. Sa première mention avérée date de 875 où elle apparaît, comme les abbayes royales de la Croix sacrée de Lorraine, dans la part de Louis de Germanique au traité de Meersen⁴. De plus, cette même année, l'empereur donne un acte pour faire retrouver à l'abbaye ses biens spoliés, notamment la ville de Grünstadt dans le diocèse de Worms⁵. Les seuls noms donnés dans cet acte sont ceux du titulaire, saint Martin, et celui du confesseur Undo qui pourrait être le premier abbé. Dans le martyrologe historique de Saint-Avold, deux noms viennent s'ajouter, ceux des saints confesseurs Digne et Bodagis⁶. L'abbaye est ensuite richement dotée par Louis le Débonnaire, son épouse et son fils⁷.

Malgré les zones d'ombres entourant la fondation de Longeville, il est cependant certain que le monastère ne saurait remonter en-deçà du VII^e siècle. Le *Livre des*

¹ CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 1756, 2 vol. , rééd Nîmes, Lacour, 1997,3 vol., tome 1, col. 676-678

² Arch. dép. Moselle, H 1053

³ Arch. nat., 4 AP 83, p. 473

⁴ GAILLARD Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934), les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 76

⁵ GAUTHIER Nancy, "La fondation de l'abbaye de Longeville-les-Saint-Avold", *Les cahiers lorrains 1988-4*, Metz, SHAL, 1988, pp. 369-378, ici p. 371

⁶ *ibid*

⁷ BRONDER Philippe, *Histoire de Saint-Avold*, Metz, 1898, rééd, Paris, Le livre d'histoire, 1990, p. 19

confraternités de Reichenau⁸, essentiellement du IX^e siècle mais poursuivi les siècles suivants, permet une nouvelle hypothèse sur la naissance de Saint-Martin de Glandières. En effet, dans cette liste figure un monastère de Buxbrunno qui pourrait être notre abbaye. Cette possibilité permet du même coup de comprendre la dénomination de "Nova Cella" donnée à Saint-Avold⁹. Ainsi, le monastère Saint-Martin de Buxbrunno aurait pu être fondé fin du VII^e siècle-début VIII^e siècle par le noble Bodagislus et confié à un clerc expérimenté, Undo.

Quoi qu'il en soit, le temporel de cette maison est rapidement assez étendu. Dès 768, dans la charte de Lorsch, l'abbé de cette ville et l'évêque de Metz, Agelram, échangent des biens dans le diocèse de Worms dont certains font partie du temporel de l'abbaye de Longeville¹⁰. Il comprend donc des biens dans le diocèse de Worms et en Lorraine¹¹. Ces biens sont listés dans le privilège accordé à l'abbé Richizon par Etienne de Bar en 1121. A partir de cette date-là, les actes rappelant les possessions du monastère se suivent jusqu'au XIII^e siècle avec la création d'un hôpital en 1215. En 1295, le pape Boniface VIII accorde à l'abbaye de pouvoir hériter et disposer de tous les biens meubles et immeubles (sauf fief) de ses religieux¹².

En 1459, l'abbé de Longeville obtient le droit de porter les insignes épiscopaux¹³. Il fait désormais partie de ces abbés mitrés et crossés qui ont rang d'évêque sans en avoir les pouvoirs. En effet, même avec un anneau au doigt, il ne peut donner la bénédiction solennelle après la messe et les vêpres que si aucun évêque ou légat de Saint-Siège n'est présent¹⁴.

Au début de l'époque moderne, l'abbaye a perdu une bonne part de ses biens, "détenus par les hérétiques"¹⁵. En effet, l'abbaye souffre particulièrement des malheurs du XVII^e siècle, elle doit lutter contre les puissances laïques qui réclament terres, droits et dîmes. De plus, elle souffre de l'incurie de son abbé, dom Claude Eliphy (abbé de 1582 à 1606). La situation est quasiment désespérée selon les termes de dom Lucalberti

⁸ Conservé à la Zentralbibliothek de Zurich (Ms Rh hist 27)

⁹ GAUTHIER, *art cit.*, pp. 376-377

¹⁰ *ibid.*, p. 378

¹¹ TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Le temporel de l'abbaye de Longeville-les-Saint-Avold au moyen âge", *ASHAL*, 91^e année (1977), tome LXXVII, Metz, SHAL, 1977, pp. 73-94, ici p. 74

¹² *ibid.*, p. 75

¹³ SCHMITT Clément, "Le bullaire de l'abbaye Saint-Martin-des-Glandières à Longeville-les-Saint-Avold (1163-1756)", *Les cahiers lorrains*, 1988-4, Metz, SHAL, 1988, pp. 379-386, ici pp. 385

¹⁴ Arch. dép. Moselle, H 1053

¹⁵ Arch. nat., 4 AP 83, p. 473

venu visiter les abbayes lorraines en 1605-1606 : "Les bâtiments étaient en ruines, les revenus hypothéqués, les terres aliénées et chargées de dettes, l'église sans calice, sans livres de chœur, sans ornements. Là vivaient quatre ou cinq moines qui ne disaient point la messe, même le dimanche"¹⁶.

2) L'ère vanniste

L'abbaye de Longeville entre très tôt dans la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, dès le 29 septembre 1606. Le monastère est alors dans un triste état. Presque dépeuplé, seuls y vivent quatre ou cinq religieux et un abbé régulier pourtant, dom Claude Eliphy, qui, tous, mènent une vie particulièrement dissolue. Déposé, c'est son coadjuteur depuis 1603, dom François Thierry, qui lui succède¹⁷. Très rapidement, six religieux réformés prennent possession des lieux avec, à leur tête, l'ancien prieur de Saint-Airy de Verdun redevenu novice en 1599, dom Blaise Waltier¹⁸. Longeville est ainsi le quatrième monastère à rejoindre la congrégation¹⁹. Cet empressement peut s'expliquer par l'emplacement de l'abbaye à proximité immédiate de fiefs réformés. L'abbaye connaît alors un redressement total tant au temporel qu'au spirituel et le nombre de religieux double en quelques années²⁰.



Tour d'angle (état en 2013)

En 1625, l'abbé de Longeville, dom François Thierry, offre aux supérieurs de la congrégation de transférer sa mense abbatiale à Nancy afin que la capitale ducale puisse être dotée d'une maison bénédictine. Le pape Urbain VIII envoie la bulle de transfert le 7 août 1625 mais il s'agit alors du transfert de "toute l'abbaye, la mense abbatiale comme la

¹⁶ Relation des visites à la Bibliothèque Vaticane, fonds latin n°7923 cité par MICHAUX Gérard, "Les débuts de la réforme vanniste à l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold", *Les Cahiers lorrains*, 1988-4, Metz, SHAL, 1988, p. 388

¹⁷ MICHAUX, *art cit*, p. 389

¹⁸ *ibid*, p. 392

¹⁹ Le premier monastère est l'abbaye Saint-Vanne de Verdun, située en province de Champagne.

²⁰ *ibid*

conventuelle et tout le couvent avec tous les meubles, les ornements, les droits et privilèges, grâces, indults, prérogatives dont jouissait le premier monastère²¹. Mais c'est sans compter avec le chapitre général de la congrégation qui refuse ce transfert intégral²². Les supérieurs s'opposent à la disparition de Longeville et l'abbé, dom Thierry, revient sur sa proposition en se choisissant un coadjuteur avec droit de succession en la personne de son neveu, Etienne de Hénin²³.

Les pillages des troupes engagées dans la guerre de Trente Ans laissent l'abbaye et toute la région dans un état calamiteux. Dès 1635, le monastère est ravagé par les Suédois, alliés des Français puis dix ans plus tard, ce sont les troupes de Turenne qui font installer six cent chevaux dans le monastère²⁴. Enfin, en 1647, ce qui subsiste est raflé "jusqu'à des ferrailles et meubles de cuisine"²⁵... par les troupes du même Turenne de retour d'Allemagne. Il faut tout reconstruire et le redressement s'opère à partir de 1655-1660. Les professions religieuses reprennent²⁶, mais le temps des malheurs n'est pas terminé. En effet, dans la correspondance que les vannistes entretiennent avec Moreau, archiviste du roi, l'un d'entre eux revient sur les incendies successifs de Longeville. Le dernier alors est celui du 16 novembre 1673. Ce cinquième saccage ou incendie est dû à un "parti d'infanterie, d'environ trente hommes, [qui] s'empare de l'abbé, brise et rompt toutes les portes et armoires de la maison et de la sacristie, prend tous les meubles et toute l'argenterie de la sacristie, l'argent que les particuliers avait mis en dépôt, éparpille des papiers, en remplit des sacs et les charge sur quinze chevaux qu'il prend dans les écuries de l'abbé et des religieux"²⁷. C'est donc une maison sinistrée qui doit reprendre vie en cette fin de XVII^e siècle.

Lorsque le duc Léopold, après avoir pris possession de ses Etats, vient à Saint-Avold, il est reçu à la porte de l'abbaye naborienne par l'abbé de Longeville, Claude de Bar qui prononce le discours de bienvenue²⁸. Ce dernier résilie sa charge en 1718. Il est remplacé par Pierre Cachedenier de Vassimont, un des trois frères bénédictins de cette

²¹ CALMET Augustin, *Histoire de la Lorraine*, tome VII, rééd. Palais Royal, 1973, p. 117

²² LIONNOIS Jean-Jacques, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788*, 3 vol., Nancy, Hæner, 1811, tome III, pp. 4-5

²³ MICHAUX, « Les débuts de la réforme... », *art cit*, pp. 394-395

²⁴ *ibid*, p. 395

²⁵ BIGOT Cassien, *Journal* publié dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome XIV, Nancy, Lucien Wiener, 1869, p. 146

²⁶ *ibid*, p. 396

²⁷ DIDIERLAURENT Edmond, "La correspondance des bénédictins lorrain avec Moreau", *MSAL*, Nancy, 1896, pp. 147-194, ici pp. 153-154

²⁸ BRONDER, *op cit*, p. 58

famille du Barrois. Il y a aussi Gabriel, chanoine de Saint-Pierre de Bar, Nicolas, cordelier et trois bénédictins : Pierre ici, Charles et Jean à Flavigny. Les trois bénédictins prononcent leurs vœux à Saint-Mihiel avant de partir très tôt pour Saint-Mansuy de Toul. En 1705, Pierre est pourvu du prieuré Saint-Jacques-au-Mont avant d'être élu à Longeville en 1718²⁹. Au moment où le procureur rédige ses comptes pour l'année 1730, il rappelle que l'abbaye est restée jusqu'alors en règle et que l'abbé de Vassimont a dressé un mémoire sur son abbaye alors que les titres sont conservés en copie dans un livre rouge aujourd'hui perdu³⁰. La séparation des menses est faite en 1712, confirmée par deux papes et par les supérieurs de la congrégation, elle spécifie que la communauté doit être de douze religieux portée à seize religieux en 1627³¹.

Dans la Lorraine allemande, le maïs est introduit très tôt, l'initiative de l'abbaye Saint-Martin s'inscrit dans cette perspective. Les premières mentions de cette céréale apparaissent dans des inventaires après-décès de 1732 et 1738³². L'abbé Henri Faulque (+ 1752) a été le collaborateur de dom Calmet à Paris lors du séjour d'études aux Blancs-Manteaux du savant exégète et historien. Le jeune Henri Faulque "de beaucoup d'esprit se rendit à Paris en 1711 et y resta trois ans"³³. A sa mort en juillet 1752, l'abbaye reste vacante et lorsque le prieur, dom Nicolas Loupmont, veut procéder à l'élection d'un abbé, le duc de Lorraine obtient sa mutation au Saint-Mont...³⁴ En effet, l'idée de transférer Saint-Martin de Glandières à Nancy est toujours présente à son esprit. Henri Faulque est le dernier abbé régulier de Saint-Martin de Glandières. Son successeur est le clerc toulinois Stanislas-Catherine de Boufflers nommé par le pape Benoît XIV à la demande de Stanislas³⁵.

La situation financière du monastère peu reluisante en 1755 s'améliore à partir de 1757. Le déficit chronique des comptes de la mense conventuelle devient à partir de cette année-là un excédent, certes peu important mais stabilisé. Le monastère dispose par ailleurs de créances car il a prêté plus de 5 000 livres à divers débiteurs laïcs des environs et à la mense abbatiale alors que lui-même a emprunté à un noble naborien. La situation

²⁹ DEDENON Alphonse, *Histoire du prieuré de Flavigny-sur-Moselle*, Nancy, Wagner, 1936, p. 130

³⁰ Arch. dép. Moselle, H 1053

³¹ *ibid*

³² SCHNEIDER Denis, *Saint-Avold aux XVII^e et XVIII^e siècles (1680/90-1870/90) croissance et stagnation d'une petite ville*, thèse de doctorat d'histoire, Metz, 1998, p. 176

³³ FANGE Augustin, *La vie du TRP dom Augustin Calmet*, Senones, Joseph Pariset, 1762, p. 15

³⁴ CALMET, *Notice... cit*, col 677-678

³⁵ SCHMITT, *art cit*, p. 386

s'améliore grâce à une réduction importante des dépenses de la maison³⁶. En 1766, elle est, pour la commission des réguliers, celle des trois maisons mosellanes, "dont la conservation est la moins intéressante"³⁷. Cependant, elle se vante d'accueillir encore 17 religieux qui "font l'office divin jour et nuit avec exactitude et avec toute la pompe et majesté convenable et à l'édification du public. Le travail des mains et l'étude sont, après l'office divin, leurs occupations ordinaires"³⁸. Le nombre de religieux est d'une grande stabilité au cours de ces décennies du deuxième tiers du XVIII^e siècle. Ils sont dix-sept en 1759 et l'année suivante, il y a seize religieux, deux convers, un frère lai et quatorze domestiques. En 1761, il est intéressant de noter que les religieux, toujours au nombre de seize se divisent en deux catégories, huit religieux de chœur et huit qui "sont en études"³⁹. En 1779, le nombre de religieux diminue puisqu'ils ne sont plus que douze avec deux convers et neuf domestiques⁴⁰.

Les abbés de Longeville habitent très souvent Saint-Avold. Ils y possèdent un hôtel dans l'actuelle rue des Américains, près d'un des fours banaux⁴¹.

3) La Révolution française et après

Très rapidement, la maison est vidée de ses meubles et effets, l'argenterie versée à l'hôtel de la Monnaie et les religieux partis dès juin 1791⁴². Le 20 mars 1792, l'abbaye est vendue à un cultivateur de Cattenom, Charles Frédéric Durbach pour la somme de 101 000 livres dont 15 695 à payer dans la quinzaine et le reste en douze annuités⁴³. Sa famille la conserve jusqu'en 1893. Le premier propriétaire détruit l'église abbatiale et une aile des bâtiments aussitôt l'ensemble acheté et tente d'en faire déduire le prix de ses annuités dues à l'administration qui ne cède pas⁴⁴. L'église est alors encore partiellement meublée avec trois autels dont un grand de marbre blanc, deux de marbre de couleurs et l'orgue⁴⁵. Ainsi, il ne semble pas que la commune de Longeville ait récupéré, comme elle le souhaite et ainsi que cela lui a été accordé, le maître-autel de l'abbatiale pour remplacer

³⁶ Arch. dép. Moselle, H 1047

³⁷ Arch. nat., 4 AP 82, p. 315

³⁸ Arch. nat., 4 AP 83, p. 484

³⁹ Arch. dép. Moselle, H 1047

⁴⁰ *ibid*

⁴¹ ECKERT Jean-Claude – MAURER Roger, *Saint-Avold, cité d'art ?*, Boulay, imprimerie Léon Louis, 1977-1978, 2 vol. non paginés, ici tome 1

⁴² Arch. dép. Moselle, 18 J 41, papiers Lesprand, district de Boulay

⁴³ *ibid*

⁴⁴ *ibid*

⁴⁵ *ibid*

celui de l'église paroissiale⁴⁶. Les archives sont déménagées rapidement au chef-lieu de district, Boulay⁴⁷.

Ensuite, l'ensemble est vendu en 1893 à quatre négociants qui le revendent rapidement à Claude Stein, boulanger à Stiring qui le cède à son tour en 1905 à l'évêché de Metz⁴⁸. L'évêque d'alors, Mgr Benzler, décide d'en faire une maison de repos pour le clergé mosellan et dont la charge est confiée aux franciscains. La première communauté s'installe en 1905 et, en 1928, le noviciat provincial y est installé. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les statues et les autels de la chapelle sont démolis⁴⁹. Après la libération, les moines franciscains reviennent et commencent la restauration complète de la chapelle avec aménagement d'une belle crypte où sont employés des matériaux provenant de l'ancienne abbaye : colonnes, meules de moulin, etc...

En 1950, la concession d'un bail à l'association " Notre Dame de la Paix " permet l'installation d'une Maison familiale, puis, en 1954, la maison est vendue à la Caisse Primaire d'Assurance Maladie de Thionville qui transforme l'établissement pour fonder une Maison de Repos et de Convalescence agréée depuis 1986.

II- Histoire architecturale

1) Constructions précédant les vannistes

L'acte de consécration de l'église de Longeville dédiée à saint Undo remonte à 1204. Le texte de cette inscription se lit encore au XVII^e siècle, sur un des piliers de l'église. Celle-ci a été consacrée par l'évêque de Metz Bertrand en l'honneur des saints Digne, Bodagiste et Undo. Le titulaire du monastère, saint Martin, ayant déjà disparu pour l'église bien que, parmi les reliques détenues par le monastère, figure un "dent de l'évêque Martin"⁵⁰.

L'évolution architecturale est particulièrement difficile à établir car le monastère a été de nombreuses fois détruit si bien qu'au XVII^e siècle, les reliques des fondateurs eux-

⁴⁶ *ibid*

⁴⁷ *ibid*

⁴⁸ HAMMAN A.-G., « La renaissance de l'abbaye, témoignage sur la vie franciscaine à Longeville-lès-Saint-Avold en 1928 », *Les Cahiers lorrains 1988-4*, Metz, SHAL, 1988, pp. 397-403, ici p. 398

⁴⁹ *ibid*, p. 399

⁵⁰ GAUTHIER, *art cit*, p. 372

mêmes ont été perdues⁵¹. L'abbaye a beaucoup souffert des malheurs du XVII^e siècle. Elle est ainsi pillée et partiellement incendiée par les troupes d'Albert de Brandebourg partant assiéger Metz en 1552⁵². Elle perd au cours des attaques dont elle est l'objet sa bibliothèque et ses trésors religieux⁵³.

2) Les constructions vannistes

En 1606, "les bastiments estoient tout en ruine, ne restant de l'église que le chœur fort mal orné, la nef ruinée, la sacristie sans ornement, le cloître comme un cloaque, sans dortoir, ni autres lieux réguliers, sinon des pauvres petites chambrettes ou plutost taudies épars çà et là où logèrent assez longtemps les premiers pères réformés, non sans beaucoup pâtir et souffrir plusieurs années. Enfin, petit à petit, ils bastirent et agencèrent un petit dortoir et autres lieux réguliers qu'ils ont construits à leurs frais et despenses la platte forme de devant le dortoir avec beaucoup de peine et fatigues. Et, l'an mil six cent trente-deux, fut agrandie de plus de la moitié et commencé la grande enceinte de muraille avec les tours aux despens des religieux, lesquels ont tousjours tasché, selon leur possible, de rebastir la maison" selon dom Cassien Bigot⁵⁴.



Le cloître (état en 2013)

Face à l'état dévasté des locaux et au peu de ressources disponibles, les vannistes eux-mêmes sous l'impulsion de leur prier,

dom Bigot, se mettent au travail et se bâtissent "un petit dortoir et autres réguliers [...] construits à leurs frais et dépenses"⁵⁵. Devenu prier de Longeville en 1632, c'est dom

⁵¹ *ibid*, p. 375

⁵² MEYER Albert, *Saint-Avoid, contribution à son histoire*, Saint-Avoid, SHPN, 1997, p. 25

⁵³ MICHAUX, "Les débuts de la réforme...", *art cit*, p. 391

⁵⁴ BIGOT, *op cit*, p. 13

⁵⁵ *ibid*, p. 2

Bigot lui-même qui fait édifier une muraille avec des tours, autour du monastère alors qu'une aile de celui-ci est agrandie de moitié⁵⁶.

Suite à la guerre de Trente Ans, l'abbaye est en ruine. Dès 1670, dom Hilarion de Bar, abbé de Longeville, entreprend la reconstruction du monastère et de son église⁵⁷. Ainsi, Durival dans sa description de la Lorraine donne cette précision que le chœur de l'église est ancien, probablement le chœur encore debout à l'arrivée des vannistes, mais que la nef est moderne donc des constructions de dom de Bar⁵⁸. En 1691, les jardins et enclos sont repartagés entre les religieux et leur abbé avant que ne soient rebâties la grande aile de corps de logis puis le reste des bâtiments. En 1720-1721, les greniers et autres dépendances sont achevés et enfin sont faites "les murailles du grand jardin et du jardin des novices"⁵⁹. Entre 1756 et 1760, pour ces années de comptes conservées, ne figurent que des petites dépenses pour de l'entretien courant à l'exception de l'exercice 1759-1760 où sont relevés des frais de pierres de taille pour 89 livres, des travaux de ferblanterie et fonderie pour 88 livres, de charpente pour 101 livres, de vitres pour 10 livres, de maçonnerie et taille de pierre pour 333 livres et de menuiserie pour 192 livres. Néanmoins aucune autre information ne vient préciser la nature des travaux entrepris. Au vu des sommes, cela ne devait pas porter sur un grand bâtiment mais plutôt sur une petite dépendance ou simplement une remise en état d'un édifice qui aurait souffert de vieillesse ou intempérie⁶⁰.

En 1780, il faut mastiquer les tuiles de la nef et du chœur de l'église, travail effectué pour 131 livres⁶¹. Cette même année, des petits travaux sont effectués au pressoir de l'abbaye, nouveau dallage, et pour cinq cheminées. La maison compte alors quinze religieux de chœur, trois frères convers et neuf domestiques⁶². Peu de grandes dépenses sont engagées dans ces dernières années de vie par le monastère si ce n'est pour de l'entretien courant comme le nettoyage des chandeliers de l'église abbatiale en 1781 ou le recrépissage des cheminées, la porte de la chambre des domestiques et des consolidations au réservoir du monastère⁶³. Une particularité est la mention faite de

⁵⁶ *ibid*, p. 14

⁵⁷ MICHAUX, « Les débuts de la réforme... », art cit, p. 396

⁵⁸ DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 4 vol., Nancy, Vve Leclerc, 1778-1779, ici tome II, p. 274

⁵⁹ Arch. dép. Moselle, H 1053

⁶⁰ Arch. dép. Moselle, H 1047

⁶¹ Arch. dép. Moselle, H 1048

⁶² *ibid*

⁶³ *ibid*

réparations à la piscine de la sacristie en 1784⁶⁴. Cette même année, ce sont les toitures de la maison qui sont réparées sans que les livres de compte ne précisent de quel type de réparation il s'agit⁶⁵.

La mense conventuelle est chargée de l'entretien de l'église et de maisons et fermes qui lui occasionnent 1 500 livres de dépenses annuelles. Malheureusement, la somme est donnée en globalité⁶⁶, ce qui ne permet pas d'en distinguer la part revenant aux bâtiments même de l'abbaye et de l'église abbatiale. Sont cependant séparées "quinze églises dont on a bâti plusieurs à neuf les années précédentes et d'autres que l'on a été obligé d'agrandir ; c'est ce qui a obligé la maison d'emprunter une somme de quatorze mille cinquante livres dont elle paye la rente à quatre pour cent soit 562 livres"⁶⁷.



Encore dans les premiers temps de la Révolution, des dépenses sont faites pour l'entretien de l'église abbatiale dont 35 livres à un vitrier suite à sa quittance de décembre 1790⁶⁸.

3) Etat de l'abbaye aujourd'hui

L'abbaye est encore à demi debout au milieu du XIX^e siècle, date à laquelle, avec "son aspect de forteresse"⁶⁹, "elle sert de château à l'un des grands propriétaires du

⁶⁴ *ibid*

⁶⁵ *ibid*

⁶⁶ Arch. nat., 4 AP 83, p. 485

⁶⁷ *ibid*, p. 486

⁶⁸ Arch. dép. Moselle, H 1048

⁶⁹ BRONDER, *op cit*, p. 19

pays"⁷⁰. Elle est d'ailleurs appelée *Das schloss* par les habitants du lieu lorsque les franciscains s'y installent⁷¹.

Actuellement, l'abbaye est réduite à une aile de bâtiment avec un léger retour formant pavillon mais qui est en fait le départ d'une seconde aile du cloître abattue, la troisième aile du cloître et l'église ayant été détruites dès 1792. De plus, dans sa configuration actuelle, l'édifice est le fruit d'une reconstruction entreprise après qu'un incendie ait ravagé le deuxième étage et la toiture en 1937. La maison est reconstruite en deux ans grâce à l'appui de la population de Longeville.

III- L'abbaye, architecture et mobilier

1) Description et analyse architecturale

L'abbaye est dotée d'un plan des plus traditionnels avec un cloître fermé sur son quatrième côté par l'église conventuelle. L'absence d'iconographie ancienne et le peu d'éléments originaux subsistants ne permettent pas une description et une analyse approfondie de cette maison qui est pourtant assez importante aux grandes heures de la congrégation. Ainsi, les destructions massives dont le bâtiment est victime tant à la Révolution française qu'au début du XX^e siècle par incendie ne permettent pas d'en établir avec précision le plan. Il est plus que probable qu'il suivait les plans habituels pour tout monastère. L'ampleur de l'aile subsistante fait dire que le monastère devait se présenter comme une des plus vastes maisons de la congrégation. Néanmoins, cette aile tient davantage de la



L'abbaye de Glandières au début du XX^e siècle

⁷⁰ *ibid*

⁷¹ HAMMAN, *art cit*, p. 400

façade vitrine en ayant le double de longueur du cloître. En effet, dans sa partie centrale, un avant-corps d'une part, et d'autre part, la différence de traitement du rez-de-jardin, tendent à montrer cela. L'abbaye se présentait donc sur un plan proche de celui de Saint-Mihiel avec un long corps de bâtiment prenant son attache au chevet de l'église abbatiale qui se trouve flanquée du cloître.

L'aile subsistante se présente assez différente de ce qu'elle était à l'origine. Visible sur d'anciennes cartes postales, l'élévation au tournant des XIX^e et XX^e siècles, est conforme aux modèles de l'architecture classique du début du XVIII^e siècle avec une



Le salon, ancienne salle capitulaire (état en 2013)

toiture à mansardes, application originale de ce type de toiture, et des pavillons d'angles. Les façades sont en pierre de taille, ce qui peut s'expliquer par la situation en sommet de côte d'une maison ainsi largement exposée aux intempéries. L'élévation est d'une très grande sobriété. En effet, les agrafes des fenêtres sont réduites à leur plus simple expression et seuls les frontons cassés des portes rythment l'austère façade.

En ce qui concerne les intérieurs, ils sont assez peu nombreux à avoir survécu à l'incendie de 1937. Le rez-de-chaussée a conservé globalement sa disposition originelle avec la galerie du cloître, l'ancienne salle capitulaire voûtée d'arêtes reposant sur des pilastres et des colonnes au décor très sobre et dont les clés sont armoriées.

2) Le mobilier

En 1782, l'orgue est "raccommodé" tout comme le pied d'un calice ou le linge de la sacristie. Les ornements liturgiques sont complétés par un nouvel ornement complet violet⁷². Des ornements sont pris par la ville au moment de la Révolution française. Ceci

⁷² Arch. dép. Moselle, H 1048

n'est pas d'ailleurs sans leur causer quelques tracas avec l'administration du district qui entend bien récupérer, au moins en argent, la valeur des ornements qu'ils ont pris⁷³. Néanmoins, l'argenterie part à Metz en janvier 1791. Bien pauvre, elle ne comporte que deux calices et leurs patènes, un ciboire, un vieil ostensor et une boîte avec deux ampoules pour les Saintes Huiles⁷⁴. Partent aussi d'autres pièces en métal dont les chandeliers : six grands, douze moyens et quatre petits, des crucifix : un grand et un moyen, un Christ sans croix, une lampe, des chandeliers d'étain et quatre bras d'autel⁷⁵.

Documentées par la photo (Service régional de l'Inventaire), deux statues en bois qui se trouvent jusque dans les années 1970 à Béning-les-Saint-Avold peuvent être attribuées à Melling. Données comme provenant de l'abbaye de Longeville, elles représentent saint Luc et sainte Barbe⁷⁶.

⁷³ Arch. dép. Moselle, 18 J 41, papiers Lesprand, district de Boulay

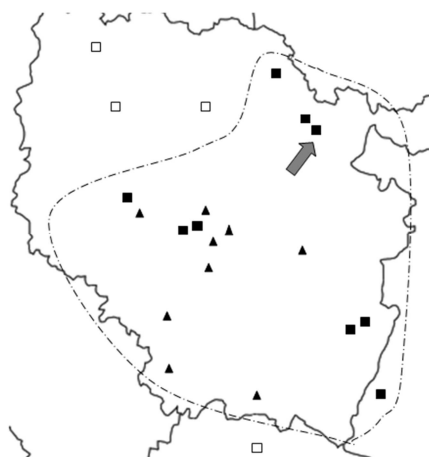
⁷⁴ *ibid*

⁷⁵ *ibid*

⁷⁶ HIEGEL Charles - JACOPS Marie-France, "De Sierck à Saint-Avold, une dynastie de menuisiers et de sculpteurs, les Melling", *Les cahiers lorrains*, 2002 -3 , Metz, SHAL, 2002, pp. 255-282, ici p. 266

Historiographie

Très peu d'histoires de Saint-Avold, et plus spécifiquement de son abbaye, existent. Il est vrai que la perte des archives de l'abbaye ne facilite pas un tel projet, perte cependant atténuée par la richesse des archives municipales. Heureusement cette lacune est en passe d'être comblée par les publications qu'envisage le service des archives municipales et par celles de la Société d'histoire du pays naborien depuis plusieurs années.



Toutefois, l'abbatiale et l'abbaye ont intéressé assez tôt les historiens à l'exemple de Philippe Bronder dans la deuxième moitié du XIX^e siècle alors qu'entre les deux guerres, l'archiprêtre Albert Meyer rassemble une documentation importante et écrit une histoire de la ville publiée par la section locale de la Société d'Histoire et d'Archéologie lorraine bien des années plus tard avec les mises à jour qui s'imposent alors. Le juge Auguste a également travaillé sur l'histoire de la cité et surtout sur celle de l'abbaye. Ses écrits des années 1930 sont aujourd'hui perdus. Mais église et abbaye ont été l'objet d'articles, essentiellement après la Seconde Guerre mondiale.

La conservation des comptes du prieur dom Jacques Haxo, constitue un atout considérable pour suivre l'avancement du chantier. A l'opposé, la perte des documents

d'époque révolutionnaire, notamment ceux concernant les Biens nationaux, lors de la dernière guerre, ne permet pas d'avoir une idée très précise de l'état des bâtiments et du mobilier qui y est alors conservé, à l'exception de la bibliothèque. Cependant, cette période révolutionnaire a été la plus étudiée ce qui fait qu'elle reste relativement bien connue.

I- Présentation historique

1) De la fondation à l'entrée dans la congrégation

Certains historiens font remonter l'origine de Saint-Avold à l'époque gallo-romaine s'appuyant sur les découvertes archéologiques plus ou moins fortuites faites essentiellement au XIX^e siècle. La perte des objets et l'absence de documents présentant nombre de ces découvertes n'aident pas à fixer définitivement l'origine de la cité naborienne. Cette remarque peut également se faire en ce qui concerne la fondation de l'abbaye qui nous occupe. La tradition fait remonter cette fondation, et par là même celle de la ville, au VI^e siècle par saint Fridolin, moine irlandais. A l'étude, les difficultés ne manquent pas. La seule certitude est qu'il existe bien une fondation religieuse dans le secteur au VIII^e siècle, avant les constructions de l'évêque de Metz, Sigebald (+ 741) puisque le nouvel établissement prend le nom de *Nova Cella*¹.

Les premiers temps de l'abbaye restent bien obscurs. Cela se voit également dans le fait que la liste des abbés du monastère est restée incomplète avec seulement onze noms pour ses 500 premières années, ce qui est bien peu². Cette lacune d'importance est déjà constatée par dom Calmet qui s'avoue impuissant à la compléter. En 765, saint Chrodegang y apporte les reliques de saint Nabord dont l'abbaye et la ville prennent le nom qui se déforme en Saint-Avold³. A partir de cette époque, les documents sont plus précis et l'existence de la cité et du monastère attestée. Angelram, évêque de Metz de 768 à 791, affirme son autorité de propriétaire foncier en rappelant ses devoirs à l'avoué de l'abbaye dont il fait reconstruire l'église en l'honneur de saint Nabord⁴.

¹ MEYER Albert, *Saint-Avold, contribution à son histoire*, Saint-Avold, SHPN, 1997, p. 12

² *ibid*, p. 142. L'auteur donne la liste des abbés de Saint-Avold aux pages 143-150 de son ouvrage

³ *ibid*, p. 12

⁴ *ibid*, p. 14

Lorsque la ville est fortifiée dans la première moitié du XIV^e siècle sous l'épiscopat d'Adhémar, l'abbaye est intégrée dans l'enceinte. Elle reçoit ainsi la charge d'entretenir et garder les murailles qui bordent sa propriété. En 1423, l'évêque Conrad Bayer de Boppard rappelle ce devoir aux religieux. Vers 1450, la porte du couvent est murée. Le monastère se décharge de l'obligation de surveillance en 1555 en payant aux bourgeois de la ville un droit de garde⁵.

En 1232, l'abbaye naborienne se trouve rattachée au mouvement de réforme qu'entreprend l'évêché de Trèves. Parmi les quatre visiteurs chargés de surveiller l'application des principes décidés alors, se trouve l'abbé de Saint-Epvre de Toul⁶. Toujours dans un souci de réforme, l'abbaye entre en 1480 dans la congrégation de Bursfeld puis en 1512, sur les instances de l'abbé Adam de Roupeldange, elle s'affilie à Saint-Maximin de Trèves⁷. La maison tréviroise y envoie plusieurs religieux dont trois sont abbés de Saint Avold⁸.

En 1313, l'abbé Jean fait construire une fontaine en ville puis ouvre un hôpital dans la partie haute de la ville où cinquante personnes peuvent être reçues⁹. Cette action, complétée par les dons en nature que le couvent opère, montre son insertion dans la vie locale durant le moyen âge. Il remplit alors pleinement son office de maison religieuse. En 1390, l'abbaye tient une école que fréquente la jeunesse des environs à l'image d'Anselme, le fondateur de l'hôpital local¹⁰. Cet établissement initialement prévu pour la formation des futurs religieux, sert en fait aussi à l'éducation de la jeunesse naborienne. L'abbaye fournit le local qui, jusqu'aux travaux du monastère au XVI^e siècle, se trouve à gauche de l'entrée. Rapidement, l'école est prise en charge par la municipalité¹¹. Néanmoins, les bâtiments en restent à la porte de l'abbaye et l'abbé est obligé de payer les enseignants¹². En 1411, l'abbaye met à disposition de la population son bâtiment de bains. Cependant, elle cherche à se défaire de la charge qu'il constitue. Construit sur les bords de la Merzelle, il est détruit en 1719 pour faire place à une école de la ville¹³.

⁵ *ibid*, p. 21

⁶ *ibid*, p. 141

⁷ *ibid*, p. 142

⁸ *ibid*

⁹ BRONDER Philippe, *Histoire de Saint-Avold*, Metz, 1898, rééd, Paris, Le Livre d'histoire, 1990, p. 40

¹⁰ MEYER, *op cit*, p. 34

¹¹ *ibid*, , p. 78

¹² GERARDY, *Histoire de Saint-Avold*, 2 vol., Bibl. mun. Nancy, ms 12, ici tome I, p. 397

¹³ *ibid*, p. 35

L'abbaye et la cité se trouvent en première ligne face à la menace protestante¹⁴. Les Réformés vont jusqu'à lever une armée que le duc de Lorraine Antoine poursuit et bat à Saverne au cours de la guerre des Rustauds en 1525. Les sires de Créhange, sous-voué du monastère, embrassent très tôt la cause luthérienne et mettent à disposition des prédicateurs, la chapelle de leur hôtel¹⁵.

En 1549, l'abbaye est pillée par le bailli Philippe de Daum qui en force les portes après la mort de son cousin et abbé, Valentin du Châtelet. Les religieux dispersés ne retrouvent leur cloître qu'après plusieurs jours. Ils peuvent alors élire un nouvel abbé, Amand de Liège¹⁶. Dans les années suivantes, Saint-Avold passe du domaine foncier des évêques de Metz à celui des ducs de Lorraine.

2) L'ère vanniste

Saint-Avold rejoint la congrégation de Saint-Vanne en 1607 sous l'abbatiat de l'évêque de Toul, Jean des Porcelets de Maillane. Mais la réforme vanniste met une soixante d'années à s'imposer réellement. En effet, les religieux naboriens ne sont pas prêts à changer leurs habitudes et des procès sont intentés pour défendre les droits de l'abbaye ou la régularité de son siège abbatial. Il est vrai que c'est alors, pour chaque maison, perdre son indépendance au bénéfice d'une structure autre. Jean des Porcelets de Maillane pèse de tout son poids pour faire appliquer la réforme. Il est vrai qu'évêque de Toul, abbé de Saint-Pierremont et de Saint-Mansuy à Toul, il ne manque pas d'influence¹⁷ même s'il rencontre ici un quasi-échec. Saint-Avold est la maison qui met le plus longtemps à intégrer la congrégation, du moins, par le fait de sa seule opposition. A Senones où l'affaire est également délicate, le pouvoir politique entre en action. Et pourtant, à Saint-Avold, le XVII^e siècle est marqué par un nouvel élan spirituel et les effectifs y augmentent malgré les malheurs du siècle¹⁸. L'abbaye vit alors sous le régime de la commende, à la nomination du roi. Ainsi Louis XIII la donne-t-il au prince de Conty puis à Mazarin¹⁹. Le monastère est dans une triste situation, comme beaucoup

¹⁴ BRONDER, *op cit*, p. 44

¹⁵ MEYER, *op cit*, p. 193

¹⁶ *ibid*, p. 147

¹⁷ MEYER, *op cit*, p. 150

¹⁸ MICHAUX Gérard, "L'abbaye de Saint-Avold au siècle des Lumières", *Les cahiers lorrains*, 1997-3, Metz, SHAL, 1997, pp. 189-203, ici p. 189

¹⁹ Arch. dép. Moselle, 29 J 912

d'autres d'ailleurs. Dans ces mêmes années, les deux menses, abbatiale et conventuelle, sont définitivement séparées²⁰.

En 1627 s'ouvre un couvent de religieuses bénédictines venant de l'abbaye de Saint-Nicolas-de-Port. Ainsi, deux établissements de l'ordre de Saint-Benoît coexistent à Saint-Avold²¹. Placé sous le vocable de l'Annonciation, le nouveau monastère se construit en 1631-32, avec une église achevée en 1633²² pour une somme totale de 4 135 francs²³. Cependant, dès 1732, il faut reconstruire le pavillon des sœurs qui tombe en ruine. Elles trouvent refuge dans le bâtiment des pensionnaires puisque leur principale raison d'être est l'éducation des jeunes filles de la cité et ses environs²⁴. Elles ont adopté vers 1660 la règle mitigée de Saint-Maur car moins dure que celle de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe²⁵.

La guerre de Trente Ans n'épargne pas la région et l'abbaye finit presque vide puisque seuls trois religieux y demeurent encore en 1637²⁶. La ville y perd ses fortifications qui sont démantelées. Au plus fort de la crise, les bénédictins assurent le service paroissial²⁷. L'abbaye sort au final peu appauvrie par la guerre car l'institution de la réforme bénédictine et la reprise en mains progressive de ses biens lui assurent un réel redressement. Saint-Avold connaît ainsi une réelle croissance et participe à la prospérité économique générale²⁸.

Lorsque l'abbé dom Pulchrone d'Avignon meurt, la communauté se choisit comme abbé un jeune moine prometteur d'excellente réputation, dom Henri Hennezon. Né à Saint-Mihiel, il fait ses études à Dôle et sa profession religieuse à Mont-Roland en 1635. Il est alors envoyé au prieuré de Breuil pour y reprendre des études religieuses. Il est élu à Saint-Avold le 21 février 1660 mais part en 1665 pour Rome avec le cardinal de Retz. C'est là que, sur recommandation dudit cardinal, il obtient en juillet 1666, la charge

²⁰ *ibid*, p. 150

²¹ BRONDER, *op cit*, p. 50

²² *ibid*, p. 51

²³ MEYER *op cit*, p. 260

²⁴ *ibid*, p. 263

²⁵ *ibid*, p. 269

²⁶ *ibid*, p. 45

²⁷ SCHNEIDER Denis, *Saint-Avold aux XVII^e et XVIII^e siècles (1680/90-1870/90) croissance et stagnation d'une petite ville*, thèse de doctorat d'histoire, Metz, 1998, p. 56

²⁸ MICHAUX, "L'abbaye de Saint-Avold au siècle des Lumières", *art cit*, p. 189

d'abbé de Saint-Mihiel. Il se démet donc de celle de Saint-Avold au bénéfice du prieur sammiellois, son parent, dom Gaillot²⁹.

La reprise se manifeste également dans la vie intellectuelle de l'abbaye. Ainsi, vers 1710, dom Pierre Munier, religieux de l'abbaye prépare-t-il une *Histoire de la réforme de Saint-Benoît en Lorraine*. Ce manuscrit de six volumes a malheureusement disparu³⁰. A sa suite, dom Romain Tabouillot passe pour un des grands historiens de la Lorraine ; il est doyen de Saint-Avold en 1763. Un peu plus tard, dom Pierre Barré, doyen en 1781, invente une *eau de Saint-Avold* composée de plus de cent trente plantes aromatiques. Dom Placide Audenot est l'un des orateurs réputés du début du dernier tiers du XVIII^e siècle, prêchant dans toutes les grandes églises de Lorraine³¹. C'est dans ce domaine que s'illustre aussi dom Rémi Poirot qui prêche la station de carême à Remiremont en 1781, aux cathédrales de Toul en 1787 puis de Saint-Dié en 1789. Il est rappelé à Saint-Avold alors qu'il se prépare à la prédication à la cathédrale de Strasbourg pour le carême 1790³². Cette riche vie intellectuelle se remarque aussi dans la correspondance que certains religieux entretiennent avec dom Calmet. C'est notamment le cas de dom Pierre Munier qui lui donne des informations sur des peignes antiques conservés à l'abbaye³³ et dom Louis Legrand qui le renseigne, dans un courrier du 10 août 1749, sur le mausolée des comtes de Salm de l'église paroissiale Saints-Pierre-et-Paul de Saint-Avold³⁴ alors qu'en 1712-1714, dom Henri Faulque fait part à dom Mathieu Petitdidier, abbé de Senones, du projet d'études qu'il met au point pour ses élèves à l'abbaye³⁵.

A la fin du XVII^e siècle, les bâtiments de l'abbaye offrent cependant une toute autre image, celle d'un visage peu favorable. C'est ainsi qu'un vaste chantier de reconstruction de l'abbaye est lancé au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles par dom André Royer qui, de plus, "dresse une bibliothèque considérable"³⁶, cet élément important de la vie

²⁹ DE L'ISLE Joseph, *Histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel*, Nancy, Hæner, 1757, p. 314

³⁰ MEYER *op cit*, p. 171

³¹ *ibid*, p. 172

³² *ibid*, p. 173

³³ Bibl. dioc. Nancy, 80 24510, cinq volumes de la correspondance de dom Calmet. Plus généralement, sur les relations entre dom Calmet et les abbayes du pays naborien, voir FLAUSS Pascal, "Les correspondants de dom Calmet", dans MARTIN Philippe - HENRYOT Fabienne, *Dom Calmet, un itinéraire spirituel*, Paris, éditions Riveneuve, 2008, pp. 257 - 267

³⁴ Bibl. mun. Saint-Dié, ms 94, p. 196

³⁵ GUILLAUME Pierre-Etienne, "Documents inédits sur les correspondances de dom Calmet de dom Fangé", *MSAL*, 3^e série, 2^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1874, pp. 124-234, ici p. 158

³⁶ CALMET Augustin, *Histoire de Lorraine*, tome VII, col XXII

bénédictine semble alors avoir presque totalement disparu³⁷. Dom Royer (1645-1725) a fait profession religieuse en 1664 à Saint-Mihiel dont il est originaire. Abbé de Saint-Avoid après en avoir été prieur puis coadjuteur, il est le troisième d'une même famille à y occuper cette fonction après dom Henri Hennezon puis le neveu de ce dernier, dom Mathieu Gaillot³⁸.

Dans l'état de l'abbaye donné le 8 octobre 1766 par le prieur du monastère, apparaît comme deuxième poste de charge, juste après les dons gratuits, "78 700 livres de dettes qu'on a emprunté pour le bâtiment de l'église de l'abbaye dont elle paye rente à quatre pour cent, soit annuellement trois mille cent quarante-huit livres"³⁹. Si l'on se rappelle que son bénéfice est de plus de 12 000 livres par an, ces versements en représentent environ un quart, ce qui n'est guère excessif. Dans ce même état, si le prieur signale l'entretien lui incombant des maisons seigneuriales, fermes, granges et églises, il ne donne pas de sommes correspondantes⁴⁰ rappelant que l'abbaye accueille alors dix-huit religieux.

L'abbaye de Saint-Avoid n'attire que peu d'éventuels abbés commendataires car elle a la réputation d'être pauvre. La notable exception est Jean des Porcelets de Maillane (1607-1624). C'est seulement au deuxième tiers du XVIII^e siècle que le nouveau régime s'impose au bénéfice de la famille du chancelier de Lorraine en la personne de son frère, Henri-Ignace Chaumont de La Galaizière. Prêtre et docteur en théologie, il cumule les bénéfices et devient vicaire général du diocèse de Toul puis aumônier de Stanislas et enfin doyen du chapitre primatial de Nancy, charge qu'il refuse néanmoins. Coadjuteur de Saint-Avoid depuis 1752, il en devient abbé dix ans plus tard. Après avoir annoncé sa venue, il envoie un courrier disant son impossibilité de quitter Paris. Il charge alors le lieutenant-général de Boulay de veiller à la séparation des menses et d'évaluer les revenus de la sienne. Il séjourne toutefois à Saint-Avoid de fin avril à mi-mai 1763⁴¹. A sa mort, l'abbaye est placée en économat ce qui signifie que la mense abbatiale est confiée à un économe qui en loue les biens-fonds aux religieux. Néanmoins, l'abbaye enregistre une progression des revenus de sa mense conventuelle remarquable dans le

³⁷ AUGUSTE Jules, "La bibliothèque de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Avoid", *ASHAL*, 47^e année, tome XLIII, Metz, imprimerie Paul Even, 1934, pp. 425-437, ici p. 425

³⁸ DUMONT Charles, *Histoire de Saint-Mihiel*, 4 vol., Nancy, 1860-1862, tome IV, p. 415

³⁹ Arch. nat. 4 AP 83, p. 496

⁴⁰ *ibid*, p. 497

⁴¹ TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "L'abbaye bénédictine de Saint-Avoid sous l'abbatit d'Henri-Ignace Chaumont de La Galaizière (1763-1771)", *ASHAL*, tome LXXIX, Metz, SHAL, 1979, pp. 115-127, ici p. 116

dernier quart du siècle. En 1789, elle se place ainsi au deuxième rang des monastères vannistes de la province de Lorraine en terme de richesse, derrière Saint-Mihiel (55 850 livres) et avant Moyenmoutier (45 000 livres) avec 50 049 livres. En 1766, elle est au huitième rang parmi les cinquante monastères de la congrégation, avec un revenu de 20 026 livres ; le revenu moyen d'un monastère est alors de 13 280 livres⁴².

Le prieur occupe une place de premier rang dans le gouvernement de l'abbaye surtout comme en cas de commende. Il en est ainsi de dom Jacques Haxo qui s'occupe du quotidien du monastère et veille aux intérêts de l'abbé de La Galaizière en gérant également la mense abbatiale. Ainsi, il en fait parvenir les fruits (4 000 livres en juillet et autant en janvier) à son commendataire⁴³. Jacques Haxo obtient cette charge de prieur de Saint-Avold grâce à l'abbé de Moyenmoutier, dom Humbert Barrois. En effet, sous-prieur de l'abbaye vosgienne de 1750 à 1753, il est alors un des proches collaborateurs et un soutien de l'abbé Barrois. C'est lorsqu'il est devenu prieur de Saint-Avold (de 1753 à 1759 et de 1762 à 1768) que démarrent les travaux de l'église abbatiale. Son successeur, nommé au chapitre général de 1768 est dom Pierre Mougenot mais dom Haxo ne quitte Saint-Avold pour Munster qu'en 1771. Il meurt dans l'abbaye alsacienne en 1781 ; quant à dom Mougenot, profès à Moyenmoutier en 1743, professeur de philosophie à Senones, il gravit les échelons de la congrégation avant d'être déposé en 1772 pour ses écrits jansénistes⁴⁴. Le dernier prieur est dom Jacques Bonnaire, profès à Moyenmoutier en 1753 qui pourtant est loin d'être un modèle de vie monastique⁴⁵. Le sous-prieur et économiste est alors dom Jean-Jacques Didierjean, profès à Munster⁴⁶.

Les relations entre la ville et l'abbaye vont au-delà des préoccupations religieuses. Ainsi, lorsqu'en 1773 la ville acquiert deux nouvelles pompes de lutte contre les incendies, ces dernières sont logées dans les dépendances de l'abbaye obligeant à ouvrir une porte entre ce local et la place du marché⁴⁷. De même, lorsque la ville est sollicitée pour loger de nouvelles troupes et leur construire un casernement, elle se qualifie le 8 décembre 1786, "d'on ne sait pas plus pauvre"⁴⁸ alors que son abbaye, vacante et mise en économat, ne dispose que d'un revenu "d'environ 1 500 livres"⁴⁹. Les religieux ont déjà

⁴² MICHAUX, "L'abbaye de Saint-Avold au siècle des Lumières", *art cit*, p. 191

⁴³ *ibid*, p. 117

⁴⁴ *ibid*, p. 127

⁴⁵ MEYER, *op cit*, p. 168

⁴⁶ *ibid*, p. 168

⁴⁷ *ibid*, p. 55

⁴⁸ Arch. dép. Moselle, 29 J 912, archives de l'évêché de Metz

⁴⁹ *ibid*

fait construire un manège à l'usage de la troupe de cavalerie⁵⁰. Cette déclaration de pauvreté est bien loin de la réalité. L'origine des revenus est le meilleur gage de leur stabilité et, comme dans la congrégation d'une manière générale, de leur augmentation. Ils se composent majoritairement des dîmes (42%) et des droits seigneuriaux (29%).

A la lecture de ces événements et d'autres encore comme le fait que les habitants de Saint-Avold se plaignent de ne pas pouvoir accéder à la bibliothèque de l'abbaye pour l'éducation de leur jeunesse, se remarque une certaine animosité entre les grosses entités naboriennes que sont l'abbaye et la cité elle-même. Ce sentiment sort renforcé par le fait que dans ses dernières années, le monastère de Saint-Avold est loin d'être un modèle du genre. Les débordements des religieux et leur libre adaptation de la règle et des statuts de la congrégation sont bien connus de tous. Alors que certaines maisons restent des exemples de régularité et ne se voient guère menacées par les populations locales, d'autres, à l'instar de Saint-Avold, se sont attirées de l'indifférence voire de la rancœur de leurs voisins. Parmi les dérives qui y sont constatées, "l'introduction des femmes dans la clôture, les jeux de toute espèce des religieux entre eux et avec des séculiers, l'entrée libre des chambres des religieux à tout moment de la journée, les invitations des séculiers de l'un et l'autre sexe, les frais de table superflus"⁵¹ en constituent l'essentiel selon dom Colleson. Dans cette période, des édifices sont construits dans la clôture sans le consentement du chapitre et sans qu'aucun détail sur eux ne soit connu⁵².

La forte pénétration des idées maçonniques dans le cloître naborien montre l'ouverture des religieux aux idées du siècle, faisant de l'abbaye un pôle réformateur dans une petite ville conservatrice et attachée à la tradition⁵³. Par ailleurs, la stabilité de ses effectifs et surtout leur jeunesse sont des gages d'une continuité du sentiment religieux en Lorraine germanophone. En 1789, sur seize religieux, douze ont moins de 40 ans et un seul plus de 60 ans...⁵⁴

⁵⁰ *ibid*

⁵¹ TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Deux abbayes bénédictines lorraines à la veille de la Révolution, Bouzonville et Saint-Avold, 1784-1788", *MANM*, CXLVII^e année, V^e série, tome XI, 1965-66, Metz, éditions Le Lorrain, 1968, pp. 65-83, ici pp. 71-72

⁵² *ibid*, p. 72

⁵³ MICHAUX, "L'abbaye de Saint-Avold..." *art cit*, p. 203

⁵⁴ *ibid*, p. 193

3) La Révolution française et le devenir des bâtiments

Lorsqu'éclate la Révolution française, l'abbaye subit le sort commun des maisons religieuses françaises. A Saint-Avold, les moines sont même, pour une bonne part d'entre eux, pressés de sortir et de rejoindre la vie civile dans leurs familles⁵⁵ et ce, dès septembre 1790. Très rapidement, tout est vendu, "meubles, effets et ustensiles" alors que l'argenterie est destinée à la Monnaie. Il doit être établi un catalogue des manuscrits et ouvrages de la bibliothèque, "médailles, tableaux, gravures et autres objets de ce genre" qui y sont conservés⁵⁶. Les archives de l'abbaye sont déposées par le sous-prieur, dom Didier Jean, au greffe de la municipalité. Elles disparaissent ensuite sans laisser de trace⁵⁷. L'argenterie disparaît aussi très rapidement, notamment les objets du culte qui constituent un envoi à la Monnaie de Metz de 13 233 livres.

Le 28 avril puis le 20 septembre 1790, Joseph Becker, administrateur du district de Sarreguemines, inventorie la bibliothèque. Une copie de son inventaire est conservée aux Archives nationales. Cependant, les scellés ne sont pas posés comme le demande la loi et Becker constate donc peu après que des tiroirs ont disparu et que certains rayonnages sont remplis de faux livres en bois masquant l'absence d'ouvrages manquants. L'hémorragie est certaine. Sur les 3 139 livres que doit compter cette bibliothèque, seulement 117 titres formant 760 volumes⁵⁸ sont identifiés par Becker qui ne trouve aucune pièce d'archives relative à la vie monacale, ni aucun procès-verbal des chapitres généraux de la congrégation. L'inventaire de 1790 ne mentionne aucun livre précieux⁵⁹. Cependant, il en existait puisque deux sont conservés et identifiés aujourd'hui⁶⁰. L'un est à la bibliothèque de Metz et l'autre à la BnF. Parmi les collections de l'abbaye, se trouvent aussi un assortiment de fossiles et minéraux et tous les écrits originaux et manuscrits de dom Léopold Durand représentant vingt-quatre traités divers et six cartons remplis de cartes et plans⁶¹. Au final, cela fait peu sur les 2 076 pièces que doivent contenir les 31 cartons de manuscrits et plans⁶².

⁵⁵ Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprand, cahier 1, district de Sarreguemines

⁵⁶ *ibid*

⁵⁷ FABBRI Jacques, *Etude historique de l'abbatiale Saint-Nabord*, Metz, octobre 1999, p. 3

⁵⁸ AUGUSTE "La bibliothèque de l'ancienne abbaye...", *op cit*, pp. 433-436 reproduit cet inventaire Becker

⁵⁹ MICHAUX Gérard, "Les bibliothèques de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine au XVIII^e siècle", *Patrimoine et culture en Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise - SHAL, 1980, pp. 465-482, ici p. 470

⁶⁰ MEYER *op cit*, pp. 140-141

⁶¹ *ibid.*, p. 176

⁶² AUGUSTE, "La bibliothèque de l'ancienne abbaye..." *art cit*, p. 426

Le 21 mai 1790, la municipalité de Saint-Avold revendique de devenir chef-lieu de district par "son antiquité, sa position heureuse [qui la font considérer] comme la capitale et le centre de la Lorraine allemande, sa grande population et la beauté de ses bâtiments, son air salubre, ses quatre superbes fontaines qui procurent la meilleure eau et le point de rencontre de six grandes routes"⁶³. Cette revendication qui fait écho à sa place de chef-lieu du temporaire bailliage d'Allemagne créé par le duc Léopold doit être portée à l'assemblée nationale par le commissaire Gérardy. A défaut d'un établissement administratif, un judiciaire ferait l'affaire d'autant que le ban de Saint-Avold est important. Pour la municipalité naborienne, il risque de ne représenter "plus qu'un désert parce que les particuliers aisés qui y sont établis le quitteront pour se transporter ailleurs"⁶⁴ et de plus, "la suppression de l'abbaye des bénédictins qui était un ornement dans la ville et qui, par l'abandon que les religieux font de cette maison, ne représentera bientôt qu'un monceau de décombe"⁶⁵. Alors que le découpage en département se discute à Paris, Saint-Avold se voit chef-lieu d'un département de Lorraine allemande aux contours évoluant mais avec une préfecture et bien sûr, un évêché et son séminaire qui peuvent prendre place dans l'abbaye, le monastère bénédictin "possédant la plus neuve et la plus grande des églises de Lorraine allemande, la plus propre à devenir le siège d'une cathédrale"⁶⁶.

Alors que les premiers jours de la Révolution sont marqués par des débuts d'émeute, les relations entre les religieux et la population risquent de s'envenimer à nouveau lorsque le monastère se fait livrer cinquante quartes de blé en 1790⁶⁷. Cette même année, les religieux commencent à quitter le monastère "avec leurs effets"⁶⁸ alors que les lois ne parviennent officiellement à Saint-Avold, par l'intermédiaire du district de Sarreguemines que dans les premiers mois de 1791⁶⁹. Parmi ces textes figure la loi pour l'administration des biens des monastères alors que la communauté de treize religieux et

⁶³ Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-1, Registre de ville

⁶⁴ *ibid*

⁶⁵ *ibid*

⁶⁶ SCHNEIDER, *thèse cit*, p. 470

⁶⁷ Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-1, Registre de ville

Sur les événements de 1789 voir : FLAUSS Pascal - MARTIN Philippe, "A la croisée des temps anciens et nouveaux, Saint-Avold en 1788-1789", *Les Cahiers lorrains*, octobre 1989, pp. 179-196 et PIROT Jean-Henri, "La révolte de mai 1789 à Saint-Avold", *Les cahiers naboriens*, n° 17, Saint-Avold, SHPN, 2003, pp.54-62

⁶⁸ Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-1, *Registre de ville, acte de comparution au greffe pour enregistrement de la sortie des religieux*, 20 septembre 1790. Cette opération va se répéter plusieurs jours de suite.

⁶⁹ *ibid*, accusé de réception des 29 janvier et 5 février 1791

trois convers se disperse⁷⁰. Ainsi, par décision municipale du 6 août 1791, toute mesure doit être prise pour assurer "la conservation des livres, tableaux, monuments, des ornements, linges d'église et autres objets précieux".⁷¹ Ainsi, le commissaire Gérardy est-il chargé d'inventorier à nouveau les ouvrages de la bibliothèque. En fait, il n'enregistre, comme beaucoup d'autres, que les livres "respectables par leur antiquité et par les matières dont ils traitent" car il ne convient pas "d'ennuyer l'assemblée nationale par des livres qui ne méritent pas d'être lus"⁷². Cette bibliothèque, comme presque toutes les autres bibliothèques vannistes, est l'objet de disparitions d'ouvrages assez importantes entre 1789 et 1791. Le 10 février 1792, Gérardy est débouté de sa demande d'indemnité pour les frais que le catalogue des bibliothèques bénédictines de la ville lui a occasionnés⁷³. Les biens mis sous séquestre disparaissent quasiment des registres de ville à l'exception de la demande faite par la commune le 12 février 1791, pour le remplacement de l'église paroissiale médiévale par la nouvelle église des bénédictins. La réponse positive, signée par Danton, arrive le 10 septembre 1792⁷⁴.

De nombreux échanges ont lieu à partir de septembre 1791 suite à l'ordre de réquisition des métaux. Il faut alors descendre les cloches des églises pour les faire fondre. La municipalité qui obtient peu après l'échange des églises, souhaite se défaire de la sonnerie paroissiale et conserver intégralement celle du monastère⁷⁵. Cette histoire de cloches perdure encore en novembre 1791 où, après avoir consulté le sieur Olier, entrepreneur pour faire descendre les cloches des deux couvents de bénédictins et bénédictines de la ville, décision est prise de bien conserver la sonnerie de l'église Saint-Nabord en échange de celle de la vieille église paroissiale Saints-Pierre-et-Paul⁷⁶. Le 5 octobre 1791, ce même Olier est autorisé à "faire tous les ouvrages nécessaires et fournitures en cordes de cloches et autres"⁷⁷.

Le 11 février 1792, les derniers religieux se préparent à quitter leur maison en y laissant tout, y compris les bêtes et en arrêtant du même coup l'exploitation de la ferme du Weneck. Entre les deux inventaires, celui du début de la Révolution et celui

⁷⁰ LESPRAND Paul, *Le clergé de la Moselle pendant la Révolution*, 4 vol., Montigny-les-Metz, chez l'auteur, 1935, tome II, p. 2

⁷¹ Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprand, cahier 1, district de Sarreguemines.

⁷² *ibid*, cahier 6, lettres de Gérardy au district de Sarreguemines, mai-août 1791

⁷³ *ibid*

⁷⁴ Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-2

⁷⁵ *ibid*

⁷⁶ *ibid*

⁷⁷ *ibid*

précédant les ventes, des objets disparaissent ou changent de place. Bien que ces inventaires n'aient pas été conservés, des témoignages viennent confirmer ces disparitions et notamment les actes communaux.

En 1791, la municipalité rappelle par différents actes, notamment ceux concernant le ravitaillement en fourrage de la troupe, fourrage livré à l'abbaye bénédictine de la cité⁷⁸, que celle-ci est alors bien affectée à l'armée. Elle n'est vendue comme Bien national que le 8 septembre 1798 à deux spéculateurs dont le sieur Olier déjà mentionné. Au même moment, est vendue l'ancienne maison abbatiale où le curé constitutionnel s'est établi en 1791, remplacé à la suppression du culte par l'administration cantonale⁷⁹. En août 1796, son adjudication est à nouveau à l'ordre du jour. La municipalité qui y est toujours installée la fait évaluer en vue de la vente qui, finalement, est repoussée⁸⁰. Ses jardins sont toutefois loués pour trois ans, par adjudication, en janvier 1797⁸¹. Enfin, le culte est rétabli et un curé installé officiellement le 5 avril 1803. Il s'agit de Jean-Nicolas Houillé qui, ce jour-là, prend possession de l'église paroissiale, ex-abbatiale⁸².

4) Histoire architecturale

L'abbaye connaît plusieurs chantiers au long de son histoire. C'est d'abord une reconstruction au XII^e siècle⁸³, période où de nombreuses abbayes bénédictines se lancent dans de grands travaux à l'instar de celle de Senones rebâtie par l'abbé Antoine de Pavie.

A Saint-Avold, l'église probablement romane d'Adalbéron II est remplacée par un nouvel édifice au début du XVI^e siècle. Le monastère est alors remis au goût du jour par les abbés Mathias de Bitburg (1516-1518) et Nicolas de Saint-Aldégonde (1518-1532). Les nouvelles constructions sont payées par l'abbaye Saint-Maximin de Trèves à laquelle le monastère est rattaché. Commencée en 1515, la nouvelle église est consacrée en 1520⁸⁴. La disposition originelle existe encore en 1647. Le maître-autel est alors situé à

⁷⁸ *ibid*

⁷⁹ VOLTZ Eugène, "L'église abbatiale Saint-Nabord à Saint-Avold", *Les Cahiers lorrains*, 1^{er} trimestre 1982, Metz, SHAL, 1982, pp. 23-39, ici p. 39

⁸⁰ Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprands

⁸¹ Arch. dép. Moselle, 18 J 53, papiers Lesprands, archives de Saint-Avold

⁸² Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-4

⁸³ ECKERT – MAURER, *op cit*

⁸⁴ MEYER *op cit*, p. 132

l'entrée du chœur, sous un arc triomphal auquel est suspendu un calvaire mentionné en 1523⁸⁵.

Au début du siècle suivant, l'évêque de Toul, abbé de Saint-Epvre de cette même ville et de Saint-Avold, Jean des Porcelets de Maillane entreprend des travaux d'agrandissement de l'église à partir de 1609⁸⁶ même si le bâtiment reste globalement celui que l'abbé Mathias de Bitburg a fait édifier un siècle plus tôt. L'abbé prend à sa charge la reconstruction du monastère dont la faiblesse des revenus fait qu'il est, un temps, envisagé de le transformer en simple prieuré. Le cloître avec dortoir, réfectoire et les lieux réguliers sont rebâti pour accueillir les religieux réformés, huit moines et deux frères convers⁸⁷. En effet, c'est lui qui favorise aussi de cette manière toute matérielle, l'arrivée de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe à l'abbaye. A l'occasion des travaux menés dans l'église, le tombeau d'Angelram est redécouvert. La pierre tombale présentant la figure de l'évêque et, à ses pieds, des religieux agenouillés, est alors déposée à la sacristie alors qu'une partie des ossements est transférée à la cathédrale de Metz⁸⁸.

II- Le chantier naborien

Le chantier de l'abbaye contribue au fort développement des métiers du bâtiment⁸⁹ qui se remarque dans les années 1740-60⁹⁰. A côté de chantiers d'importance comme ceux des couvents bénédictins et de quelques notables, c'est majoritairement la population la moins aisée qui reconstruit seulement ses maisons suite aux dommages des guerres et malheurs du siècle précédent, et cela après avoir remis en route les outils de production nécessaires à la vie quotidienne⁹¹.

⁸⁵ *ibid*

⁸⁶ ECKERT- MAURER., *op cit*

⁸⁷ MEYER *op cit*, p. 150

⁸⁸ BRONDER *op cit*, p. 48

⁸⁹ SCHNEIDER, *thèse cit*, p. 268. C'est pendant la période du chantier de l'abbaye que la courbe des effectifs des métiers du bâtiment atteint son plus haut niveau.

⁹⁰ *ibid*, p. 262

⁹¹ *ibid*, p. 263

1) La construction

L'abbaye Saint-Nabord de Saint-Avold voit ses bâtiments reconstruits à partir de 1720. L'ensemble de la réalisation est confié à dom Léopold Durand (1666-1749)⁹². L'abbé dom André Royer (1709-1723) "fait rebâtir tout à neuf la maison, enrichir la sacristie de plusieurs ornements précieux et dresser une bibliothèque considérable⁹³". Comme cet abbé meurt en 1723, on peut penser que le carré claustral est achevé à cette date. L'église est, pour sa part, élevée de 1755 à 1769⁹⁴, soit aussi après la mort de dom Durand et une vingtaine d'années après la fin de la première campagne de travaux. Néanmoins, par son intégration dans l'ensemble, des plans ont déjà dû être dressés. Pendant cet intervalle, des travaux aux communs de l'abbaye, aujourd'hui disparus ou au palais abbatial ont pu avoir lieu. C'est plus que probable. Le monastère subit alors une transformation d'importance puisque le cloître change de côté, passant du nord au sud de l'église abbatiale dont l'emplacement est resté inchangé depuis la reconstruction du IX^e siècle⁹⁵. Les travaux entrepris par dom André Royer sont poursuivis par son successeur, dom Sébastien Mourot (1723-1744) qui fait construire le nouveau palais abbatial et l'hôtellerie⁹⁶ alors que dom Joseph Baudinot (1744-1763) met en chantier la nouvelle église abbatiale avec son mobilier notamment les boiseries⁹⁷. Les fonds à cet effet sont recueillis dès 1747, année où les réserves du coffre de l'abbaye se montent à 18 287 livres pour atteindre, en 1753, 58 000 livres⁹⁸.

Ce désir de nouveauté n'est pas spécifique à Saint-Avold et de loin. La maison se dote ainsi d'une façade majestueuse où se succèdent le palais abbatial, l'église, l'économat, l'hôtellerie et l'entrée des bâtiments claustraux⁹⁹. Cependant, cette façade de quatre-vingt mètres de longueur est rompue en différents endroits et la symétrie de mise y cède la place à un travail de la perspective depuis la porte du monastère ouvrant alors sur l'actuelle place.

⁹² Encyclopédie illustrée de la Lorraine, ss dir. TAVENEUX, *La vie religieuse, op cit*, p. 160 même si dom Calmet précise dans sa bibliothèque lorraine qu'il n'en réalise qu'"une grande partie" (tome IV, col 338)

⁹³ CALMET Augustin, *Histoire de Lorraine*, tome VII, col XXII

⁹⁴ VOLTZ "L'église abbatiale ...", *op cit*, p. 24

⁹⁵ MEYER *op cit*, p. 131

⁹⁶ *ibid*, p. 165

⁹⁷ *ibid*, p. 165

⁹⁸ FABBRI, *op cit*, p. 55

⁹⁹ *ibid*, p. 155

Si les archives de l'abbaye disparaissent pendant la Révolution, des documents du XVIII^e siècle subsistent à l'instar des papiers de dom Jacques Haxo conservés à la bibliothèque de Colmar¹⁰⁰. Ce dernier est le prieur, fondé de pouvoir de l'abbé commendataire, Henri-Ignace Chaumont de La Galaizière (1763-1771). Ils permettent de suivre presque pas à pas l'avancée du chantier. Si la reconstruction de l'église débute en 1755, date de l'approbation par la diète de Mouzon des travaux, "conformément aux plans qui nous ont été présentés et aux corrections y apposées"¹⁰¹, l'affaire est certainement engagée dès 1747 car l'ancienne église menace ruine. Dans les registres municipaux, lorsque la commune veut procéder à l'échange des églises, celle des bénédictins est dite avoir été construite en 1751¹⁰². Néanmoins, ce n'est guère possible car il faut attendre 1756 pour joindre la tour achevée aux bâtiments de l'abbaye. En 1757, pour 16 394 livres, les anciennes fondations sont détruites pour faire place à de nouvelles, montrant que la nef commence alors seulement à s'élever¹⁰³. Puis, au 23 septembre 1759, ce sont trois chapiteaux pour le chœur qui apparaissent dans l'état de dépenses faites pour l'église. Dans le même compte, ce sont aussi les jambages pour les fenêtres du chœur. Ce dernier est alors bien engagé. Il est quasiment achevé lors de la campagne de 1761 puisqu'alors interviennent ceux qui transportent une partie des vitraux du chœur et les appareilleurs et tailleurs de pierre pour la grande archivolt¹⁰⁴. Cette même année, interviennent les couvreurs pour la toiture en ardoise du chœur¹⁰⁵. En 1763, les serruriers ont achevé leur ouvrage et les derniers vitraux du chœur arrivent. Malheureusement, leur provenance n'est pas indiquée¹⁰⁶. Ces années sont marquées par une avancée lente du chantier avec une pause en 1760¹⁰⁷.

Les papiers Haxo fournissent un état détaillé année après année des sommes versées pour le chantier de l'abbatiale¹⁰⁸. Ils constituent une mine de renseignements. Carriers, voituriers, manœuvres, tailleurs de pierre, appareilleurs, charpentiers et couvreurs défilent. De même, les différents matériaux achetés pour le chantier sont cités : plomb, planches de sapin, chaux occupent bien des lignes de ce livre de comptes. Ces

¹⁰⁰ TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "La reconstruction de l'église abbatiale de Saint-Avold (1755-1769)", *Le Pays lorrain*, 1975-1, Nancy, SALMH, 1975, pp. 39-43

¹⁰¹ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *op cit*, p. 39

¹⁰² Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-1

¹⁰³ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *op cit*, p. 41

¹⁰⁴ Papiers Haxo, f° 69, partiellement reproduits en annexe, p. 777

¹⁰⁵ *ibid*, f° 70

¹⁰⁶ *ibid*, f° 75

¹⁰⁷ VOLTZ, "L'église abbatiale ..." *op cit*, p. 24

¹⁰⁸ Papiers Haxo

matériaux proviennent de la région : Nancy pour les pavés de pierre blanche, Sarralbe et Metz pour le bois de sapin, du comté de Nassau pour le chêne et de Warsberg et Metz pour les plombs¹⁰⁹, des carrières de Kreutzberg pour la pierre de grès¹¹⁰.

Fondations et murs sont élevés de façon à former un ensemble homogène sans que les détails soient mentionnés dans les comptes. A l'opposé, les finitions du beffroi avec sa couverture d'ardoises, ses parements extérieurs et intérieurs, ses enduits et peintures, pour certains à base de chaux sont détaillés jusqu'au globe et au coq du clocher sans oublier le plancher pour l'orgue¹¹¹. Malheureusement, si les documents laissés par dom Haxo présentent une coupe et une élévation des bulbes des tours auxiliaires¹¹², il n'en est pas de même pour la tour occidentale à la couverture originale. Notons aussi que, parallèlement aux travaux de l'église, les canalisations d'eau sont réparées et les cellules des moines, restaurées¹¹³.

Financé majoritairement par des emprunts auprès d'autres maisons religieuses pas toutes bénédictines et aussi auprès de particuliers¹¹⁴, le chantier s'échelonne entre 1755-1756 et 1763, de la tour-porche jusqu'au chœur avec des périodes d'inactivité car l'avancement du chantier dépend des rentrées financières¹¹⁵. En complément des emprunts, l'abbaye s'est constituée une réserve d'argent prévue à cet effet qu'elle augmente lors de collectes. Différentes dettes sont par ailleurs contractées jusqu'en 1770¹¹⁶. Les campagnes de travaux se succèdent pour des montants allant de 3 922 livres en 1760 à 20 958 livres en 1769. Le chantier accuse au final un déficit de 22 794 livres financés probablement par d'autres emprunts¹¹⁷. Le coût final de cette opération est de 169 167 livres¹¹⁸.

¹⁰⁹ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *op cit*, p. 43

Les papiers Haxo conservent une correspondance suivie entre le fournisseur de plomb et l'abbaye, notamment tous les bons de livraison.

¹¹⁰ BRONDER *op cit*, p. 60

¹¹¹ Papiers Haxo, f° 56

¹¹² *ibid*, f° non numéroté

¹¹³ MICHAUX Gérard, "Les abbayes bénédictines de la Lorraine du nord à la fin de l'Ancien Régime, étude du temporel" *Actes du 103^e congrès des sociétés savantes*, Paris, CTHS, 1979, pp. 9-23, ici p.15

¹¹⁴ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *art cit*, pp. 40-41

¹¹⁵ VOLTZ, "L'église abbatiale ...", *art cit*, p. 24

¹¹⁶ *ibid*, pp. 39-40

¹¹⁷ *ibid*, p. 42

¹¹⁸ FABBRI, *op cit*, p. 55

2) Les intervenants

a) les architectes

Si la reconstruction de l'église débute en 1753, dom Léopold Durand n'a pu surveiller le chantier car il meurt en 1749 mais il en a sûrement déjà dessiné les plans. Nicolas Mailfert et Louis Traize¹¹⁹, deux architectes de Sarrelouis, interviennent le 17 février 1752 pour donner un avis motivé sur les constructions à entreprendre¹²⁰. De plus, les archives conservent la trace de deux "entrepreneurs à l'abbaye"¹²¹ : Joseph Verdelet pour la tour et J.-F. Leclerc pour l'église alors que Jean Heintz dit l'Espérance est cité comme architecte de l'abbaye¹²². Donc, le chantier de Saint-Avold est vraisemblablement conduit selon l'hypothèse suivante : les architectes Mailfert et Traize¹²³ reprennent les plans primitifs de dom Léopold Durand, peut-être pour une mise à jour, les responsables ayant changés. Le chantier est cependant suivi et conduit par des entrepreneurs locaux dont Jean Heintz, l'Espérance¹²⁴.

b) la famille Melling

Les Melling forment une famille de menuisiers-sculpteurs sur trois générations. Jean-Jacques Melling, bourgeois de Sierck, fils du tisserand Gérard¹²⁵, maire de sa localité de Malling, près de Sierck en 1634¹²⁶ est à l'origine de cette dynastie. Ses fils Jean-Jacques (vers 1640 - 1720) et Jean-Adam (? - après 1692) s'installent à Sierck et prennent le nom de leur commune d'origine, Millinger¹²⁷. A sa succession, deux des sept enfants vivant exercent des métiers du bois à Saint-Avold, Jean I sculpteur, et Nicolas, maître-menuisier. Jean-Jacques est déjà qualifié de menuisier, de sculpteur ou des deux à la fois¹²⁸. Faute de documents, il est impossible de savoir si Jean Melling (1678 - 1748)

¹¹⁹ *Dictionnaire des églises de France*, Paris, Robert Laffont, 1969, tome Va, p. 180

¹²⁰ Arch. dép. Moselle 3 E 6619 - 6757, Minutes des notaires Becker, 1752

¹²¹ VOLTZ, "L'église abbatiale ...", *art cit.*, p. 25

¹²² *ibid.*, et note 8 de cette même page

¹²³ Arch. dép. Moselle 3 E 6619 - 6757, Minutes des notaires Becker, 1742-1769

¹²⁴ MEYER, *op cit.*, p. 156

¹²⁵ Arch. dép. Moselle, 3 E 7300, p. 389, vente des biens des enfants d'Adam, maçon, à Gérard, tisserand.

¹²⁶ Arch. dép. Moselle, B 4579, acte d'une procédure engagée en janvier 1648 devant la prévôté de Sierck par Humbert Halstroff, bourgeois de Sierck contre les habitants de Malling.

¹²⁷ HIEGEL Charles - JACOPS Marie-France, "De Sierck à Saint-Avold, une dynastie de menuisiers et de sculpteurs, les Melling", *Les cahiers lorrains*, 2002 -3 , Metz, SHAL, 2002, pp. 255-282, ici p. 256

¹²⁸ Arch. dép. Moselle, B 4604, 31 décembre 1678 ; 3 E 7328, 30 mai 1683 et 7335, 22 mai 1683 ; Arch. dép. Moselle, 3 E 7340, 4 mars et 17 juin 1706

travaille pour les bénédictins dont le chantier de l'abbaye s'est ouvert. C'est possible mais pour cette période, c'est Jacques Lemaire qui apparaît en 1712 comme sculpteur à l'abbaye.

Frère de Jean I Melling, Nicolas I (1683 - 1735) est avant tout menuisier à Saint-Avoid où il épouse Agnès Metzinger¹²⁹ dont le frère, Valentin, est connu comme peintre¹³⁰. Troisième fils de Jean, Jean-Bernard a parfois été confondu avec son frère aîné, Jean-Remacle. Sa principale réalisation, et la seule connue avec certitude, est le maître-autel de l'église paroissiale des Saints-Pierre-et-Paul commandé le 6 mai 1765 moyennant la somme de 50 louis d'or (soit près de 1 550 livres de Lorraine). Dès octobre, le maître-autel est posé. Il est expertisé par Joseph Minery, doreur à Remiremont¹³¹. Ce magnifique autel qui n'a pas trouvé preneur lors des ventes révolutionnaires est entreposé dans une grange où le maire de Folschviller M. Schang le trouve et l'achète pour en faire don à l'église de son village en 1832¹³². Le fils de Nicolas I, Joseph Melling (1724 - ?) a livré deux tableaux à l'abbatiale de Saint-Avoid. Un seul a survécu jusqu'à aujourd'hui, *L'Assomption de la Vierge* alors que la *Résurrection du Christ* est perdue depuis la dernière guerre.

c) Jacques Gounin

Principal sculpteur de l'abbaye, Jacques Gounin a surtout œuvré en Sarre et dans le Palatinat. A la demande de Friedrich-Joachim Stengel, directeur des bâtiments et architecte de Wilhelm-Heinrich de Nassau-Sarrebruck, il travaille à Sarrebruck à partir de 1750. En 1756, il réalise les sculptures de l'église Saint-Jean puis, en 1765-1766, au palais de la Ludwigplatz et enfin en 1768-1775 à l'église Saint-Louis¹³³. Dans cette église, il réalise le maître-autel, des cariatides, le buffet d'orgue et différentes sculptures. A Saint-Avoid, il participe à plusieurs travaux de sculpture dont le buffet de l'orgue Chevreux et probablement le tambour de la porte d'entrée.

¹²⁹ HIEGEL - JACOBS, *art cit*, p. 270

¹³⁰ MEYER *op cit*, p. 157

¹³¹ Arch. mun. Saint-Avoid, 23 (BB 13), délibération du 30 décembre 1765 et 203 (GG 90), compte de la fabrique pour 1765

¹³² MEYER *op cit*, p 282, note 35

¹³³ ECKERT-MAURER, *op cit*, tome II, p. 64

e) les ouvriers

Les intervenants pour la construction de la tour par laquelle débute le chantier de l'église sont partiellement connus par les registres paroissiaux. L'entrepreneur en est Joseph Verdelet¹³⁴.

Plusieurs autres noms d'artisans apparaissent ainsi, que ce soit dans les papiers de dom Haxo ou dans les registres d'Etat Civil de Saint-Avold. Il en est ainsi de Pierre Husson, serrurier. Des tailleurs de pierre italiens comme Melchior Spinga¹³⁵, allemands comme Antoine Kaiser, tyroliens comme les Rheinstadler¹³⁶, autrichiens comme Victor Kretz, originaire de Souabe comme Michel Reitemann mais aussi des Vosges comme Louis Lavigne, des maçons appareilleurs comme François Lavigne¹³⁷, Antoine Hesse montrent que le chantier attire beaucoup d'ouvriers. Une grande partie de ceux-ci se fixe d'ailleurs définitivement à Saint-Avold.

Il ne faudrait cependant pas croire que les Naboriens sont exclus du chantier, bien au contraire. Ce sont eux qui, notamment, fournissent la matière première à savoir le grès sorti des carrières environnant la cité. Carriers et charrons, voituriers locaux sont à pied d'œuvre pendant la durée du chantier.

3) Modifications apportées aux bâtiments depuis leur construction

A la fin 1787, le palais abbatial est occupé par le contrôleur général des fermes, M. Moreau. Il n'y a alors plus d'abbé à Saint-Avold. C'est chez lui que se tiennent les réunions de la loge maçonnique *La concorde*. Dom Colleson "sait la destination des tabliers de peaux blanches ornés de rubans rouges, des quatre-cent lampions qu'on a fait faire, du chandelier à trois branches" apparemment aux frais de l'abbaye¹³⁸. Cet édifice a été rehaussé d'un étage dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cela ne le dénature pas totalement mais donne l'impression d'un bâtiment beaucoup plus important qu'il ne l'était réellement.

Les bâtiments conventuels sont réparés au début de l'année 1789 après de forts orages survenus en 1788. Cependant ces travaux ne donnent pas satisfaction aux

¹³⁴ VOLTZ "L'église abbatiale Saint-Nabord..." *op cit*, p. 25

¹³⁵ frère de l'architecte messin

¹³⁶ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *op cit*, p. 42

¹³⁷ VOLTZ "L'église abbatiale Saint-Nabord..." *op cit*, p. 25

¹³⁸ TRIBOUT DE MOREMBERT, "Deux abbayes lorraines bénédictines...", *op cit*, p. 18

religieux. L'expert nommé alors est Jean-Baptiste Chardon, architecte à Metz¹³⁹. Il constate effectivement que les crépis ne sont pas bons et qu'ils laissent passer l'humidité.

La Révolution en marche, les premières modifications sont apportées aux bâtiments très rapidement. Dès 1790, la municipalité désireuse de loger des troupes dans l'abbaye, organise une vente des portes, boiseries, persiennes, tableaux du monastère dès octobre de la même année. Des travaux y sont envisagés notamment en terme architectural. C'est le sous-ingénieur et architecte Robin de Faulquemont qui est chargé de préparer le devis des aménagements à faire. Une commission y travaille dès septembre. Pour financer cela, la municipalité a placé le montant de la vente des meubles et effets de l'abbaye et compte également sur le gouvernement et notamment l'armée. Cependant, le 2 décembre, elle décide d'arrêter les travaux suite à l'examen attentif qui est fait des "devis et détail estimatif des ouvrages, réparations et changements" à faire pour transformer l'abbaye en corps de caserne pour un régiment de cavalerie. La commission de transformation "en faisant quantité de plans, profils et élévations plus propres pour le luxe que pour ce que le local exigeait, et par là occasionnait une dépense du triple de ce qu'il en coûtera en travaillant par économie"¹⁴⁰. Malheureusement, les projets ne semblent pas avoir été conservés.

A ces modifications dues à la nouvelle affectation des bâtiments, s'ajoutent les dégâts occasionnés par les militaires logés là. En fait, la troupe devant se rapprocher de la frontière quitte Lunéville pour Saint-Avold. S'étant procuré les clés de l'abbaye, les militaires stockent leurs lits dans l'église. Ils arrachent les lambris du réfectoire, de la salle capitulaire, chambres d'hôtes et les dessus de portes des cellules, le tout étant entreposé dans la bibliothèque. Les portes en fer de la cour et de la bibliothèque, qui reste ainsi ouverte à tous vents pendant plusieurs jours, sont également démontées. Un mur est abattu et une des fenêtres de l'église murée tout comme le dortoir¹⁴¹. Ces dégâts sont signifiés par procès-verbal dressé par le gardien des lieux à son retour après une absence en novembre 1791¹⁴².

Tout cela est cependant fait avec le consentement du maire de l'époque qui est ainsi bien loin de veiller à la conservation des biens nationaux ainsi qu'il en a le devoir¹⁴³.

¹³⁹ Arch. dép. Moselle, 2 L 40

¹⁴⁰ Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-1, *Registre de ville*, délibération du 2 décembre 1791

¹⁴¹ Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprand, cahier 2

¹⁴² *ibid*

¹⁴³ *ibid*

Cette dévastation des bâtiments se poursuit avec le démontage systématique de tous les éléments métalliques : ferronnerie des fenêtres, rampes d'accès et ce, malgré le coût que cela représente. Le gardien des lieux manifeste à plusieurs reprises son hostilité à ce dépouillement mais le commissaire Becker intervient pour forcer les ouvriers à obéir et à poursuivre leur œuvre de démolition¹⁴⁴. Le 8 octobre, la vente des lambris et ferronnerie est interrompue par le conseil municipal qui ordonne la fin des travaux de démontage. Becker se défend avec le rapport de l'architecte Robin destiné à transformer le couvent en caserne, de plus argue-t-il, la vente s'est faite au profit du chantier et aucun élément sécurisant n'a été ôté¹⁴⁵.

Le 30 septembre 1791, une délibération est prise pour vendre portes et restes de lambris, grilles en fer et meubles laissés par les religieux, jusqu'aux persiennes de l'abbaye¹⁴⁶. Il faut alors éponger les dettes de la transformation des locaux. Cela se fait avec d'autant moins de scrupules que Longeville vient de procéder à la vente de tout ce qu'il reste dans sa propre abbaye bénédictine¹⁴⁷. Le 11 octobre, il subsiste encore un autel qui est vendu 72 livres, déduction faite du salaire des ouvriers qui l'ont démonté¹⁴⁸. Le 22 pluviôse an IV, la municipalité demande un bâtiment national pour y loger la brigade de gendarmerie. L'édifice visé est l'ancien palais abbatial, plus précisément, ce sont une chambre et deux cabinets qui sont demandés à titre provisoire¹⁴⁹.



L'église abbatiale
après les travaux de l'abbé Dicop
(Arch. mun. Saint-Avold)

¹⁴⁴ *ibid*

¹⁴⁵ *ibid*

¹⁴⁶ *ibid*

¹⁴⁷ *ibid*

¹⁴⁸ *ibid*

¹⁴⁹ Arch. dép. Moselle, 2 L 39

distribution intérieure est refaite et toute trace de décor disparaît définitivement pendant cette période. En l'absence d'inventaire et de la description précise de ce Bien national, se faire une idée précise de l'état intérieur de l'abbaye au XVIII^e siècle reste difficile. De même, peu de documents subsistent du début du XIX^e siècle et donc peu de renseignements sont disponibles pour tenter de restituer l'état de l'église avant la Révolution. Cependant, les comptes de la fabrique conservés soit aux archives départementales de Moselle, soit aux archives municipales de Saint-Avold, aident à mieux cerner l'évolution intérieure de l'édifice et notamment au niveau du mobilier.

Une grande restauration est menée par l'abbé Dicop au début du XX^e siècle. Elle achève de transformer l'église qui y perd probablement définitivement son caractère originel. Le décapage intérieur réalisé depuis lui confère une austérité et un aspect original. Les dommages de guerre constituent une source de renseignements sur l'état de l'édifice et notamment de ses toitures d'une part et des stalles d'autre part. Malheureusement, dans ce dernier cas, la restauration n'a pas été précédée d'une étude approfondie et s'est accompagnée de la destruction de la partie supérieure de la gloire jugée alors comme faisant partie de la baroquisation de l'église menée par l'abbé Dicop.

III- Description et analyse architecturale et mobilière

1) Le plan de l'abbaye

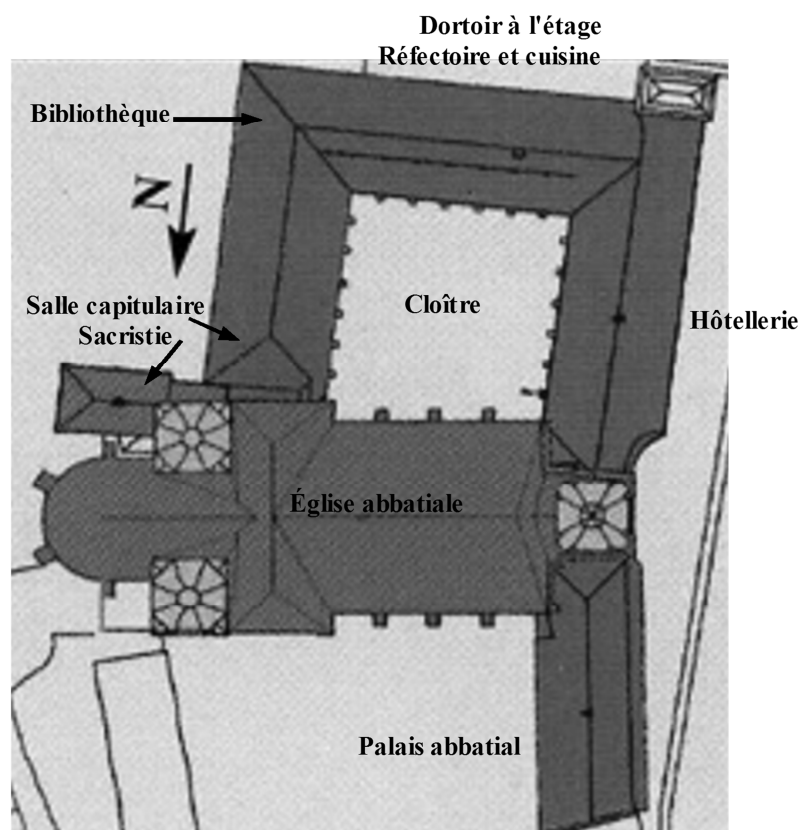
L'église est de type halle avec un transept marqué mais à peine saillant. Elle s'insère dans un ensemble à la disposition traditionnelle avec les bâtiments conventuels autour du cloître au sud et le palais abbatial au nord, l'église étant orientée.

Le cloître est presque totalement achevé en 1723 à la mort de dom Royer. Il abrite alors salle capitulaire, bibliothèque et dortoir. Une partie de ces bâtiments subsiste encore aujourd'hui mais ils ont subi un certain nombre de modifications et de destructions dont l'aile est qui abrite le dortoir. Les côtés ouest et est ouvrent directement dans l'église, pour l'un au fond de la nef et pour l'autre dans le transept¹⁵⁰. Le bâtiment de l'hôtellerie est achevé sous l'abbatit de Sébastien Mourot de même que le palais abbatial¹⁵¹.

¹⁵⁰ MEYER *op cit*, p. 160

¹⁵¹ *ibid*, p. 165

Le cloître est marqué sur trois côtés, le quatrième étant celui de l'église, par une galerie à arcades dont les supports sont stylistiquement très proches des contreforts de l'église. Aujourd'hui seuls subsistent quelques piliers du côté ouest occupé par le presbytère et qui est au XVIII^e siècle l'hôtellerie du monastère avec cuisine, salle de réception, chambres et chapelle. A son premier étage, est la salle capitulaire et le début des cellules des moines¹⁵². Cet emplacement pour la salle capitulaire est tout-à-fait inhabituel mais peut s'expliquer par le fait que ce bâtiment est le bâtiment de prestige ou, du moins, le plus en vue de l'abbaye. Les responsables du monastère y ont leurs cellules et se trouvent ainsi juste à côté de ce lieu des réunions quotidiennes de la vie religieuse.



Plan de l'abbaye de Saint-Avold

Le côté opposé, à l'est, abrite les dortoirs. Enfin, le côté sud est occupé par le réfectoire et les cuisines avec à l'étage les cellules des moines et la bibliothèque¹⁵³. Cette dernière occupe une pièce spacieuse éclairée par deux fenêtres et se trouve au-dessus d'une porte toujours existante¹⁵⁴.

¹⁵² *ibid*, p. 158

¹⁵³ *ibid*

¹⁵⁴ AUGUSTE, "La bibliothèque de l'ancienne abbaye..." *op cit*, p. 425

Dans les plaintes portées contre les dérives de la maison naborienne et de ses responsables, il est signalé "dans le dortoir, une chambre qui a jour sur l'église et qu'on appelle chœur d'hiver"¹⁵⁵. Cette sorte de chapelle de semaine permet aux religieux d'éviter le froid de l'hiver dans l'église abbatiale, au moins pour les petites heures, la messe et les grandes heures devant être célébrées dans l'église. Les habitants peuvent alors assister librement aux offices puisque dans le même document, l'auteur s'interroge sur ce qu'ils peuvent penser des offices tronqués¹⁵⁶.

2) L'église abbatiale

a) le plan et les élévations

L'église abbatiale présente une nef de quatre travées barlongues auxquelles correspondent des travées carrées dans les collatéraux. Le transept à croisée carrée est peu saillant. Ses bras sont d'une travée similaire à celle de la nef et prolongent les collatéraux. Ils sont fermés par un fond plat relié par des angles adoucis par des quarts de cylindre. Le chevet, relativement profond, est de deux travées similaires à celles de la nef et se termine par une abside semi-circulaire couverte en cul-de-four. L'entrée est la base de la tour porche aux épaisses murailles dont celle du sud est percée d'un escalier. Aux aisselles du chœur et du transept, deux escaliers à vis permettent d'accéder aux combles au niveau des tours auxiliaires.

La sobriété de la façade de l'église consistant en une tour porche enserrée entre les deux ailes de l'abbaye, cloître d'un côté, palais abbatial de l'autre, est bien marquée. Très classiquement, les ordres s'y superposent. La porte est surmontée d'une agrafe puis d'une inscription en latin rappelant la reconstruction de l'édifice par les fils de Saint Benoît au milieu du XVIII^e siècle. La niche, située au deuxième niveau, abrite la statue de *la Foi*, réalisée en 1767 par le sculpteur namurois Pierre-François Le Roy (1739 - 1812) et provenant de l'ancien portail classique de la cathédrale de Metz édifié par Jean-François Blondel et remplacé en 1898 par le portail néogothique actuel. Haute de 45 mètres, cette tour occidentale est estimée à 27 096 livres selon un devis du 11 mars 1754 auxquelles s'ajoutent 6 734 livres pour des travaux complémentaires selon une quittance du 24

¹⁵⁵ TRIBOUT de MOREMBERT, "Deux abbayes bénédictines ...", *op cit*, p. 13
¹⁵⁶ *ibid*, p. 13

octobre 1755¹⁵⁷. En 1757, le clocher est certainement en voie d'achèvement voire terminé car la fonte de trois cloches est réalisée¹⁵⁸.

Des réparations y sont faites au début du XIX^e siècle, notamment en 1812 par Mathis Reijn qui intervient sur la toiture du chœur, puis en 1819 lorsque l'horloge communale est installée dans le clocher. Des travaux sont alors aussi entrepris sur les toitures, cette fois sous la conduite de Xavier Robin, conducteur des Ponts-et-Chaussées¹⁵⁹. Néanmoins, ces travaux semblent n'avoir été que de l'entretien. Il n'est pas fait mention de transformations dans l'ordonnement des toitures. Il en est de même lors des campagnes de restauration des dommages de guerre. Les charpentes des clochers sont renforcées mais non modifiées¹⁶⁰.

L'abbatiale Saint-Nabord de Saint-Avold est d'une rigueur toute classique. Dom Léopold Durand dote l'église de trois tours, une tour porche et deux tours aux angles du transept et du chœur. Ces dernières ont deux niveaux d'élévation, le premier correspondant aux murs de l'église dans lesquels il s'intègre. Le second niveau d'élévation est percé de larges ouvertures en plein cintre ornées d'une agrafe et entourées de pilastres cannelés à chapiteaux corinthiens. Elles sont coiffées d'une toiture à double bulbe.

Malgré sa hauteur, la tour occidentale reste néanmoins d'aspect massif. Chaque niveau s'élève légèrement en retrait l'un par rapport à l'autre. Ils ne correspondent pas à l'élévation de l'église elle-même mais sont marqués par la superposition des ordres : ionique au rez-de-chaussée, composite au premier niveau puis corinthien au deuxième étage, juste en-dessous de l'étage campanaire de la tour qui passe alors d'un plan carré à un plan polygonal.

Le premier niveau est constitué du porche unique, en plein cintre et entouré de pilastres géminés. Le deuxième niveau est presque similaire à celui des tours auxiliaires avec un module différent. Le dernier niveau est très proche du deuxième mais passe à une forme polygonale, les angles étant tronqués. Cette tour est coiffée d'une toiture à bulbe également mais différente de celle des autres tours. Elle a coûté au total 33 830 livres dont près de la moitié payée par l'abbé d'alors, dom Baudinot¹⁶¹.

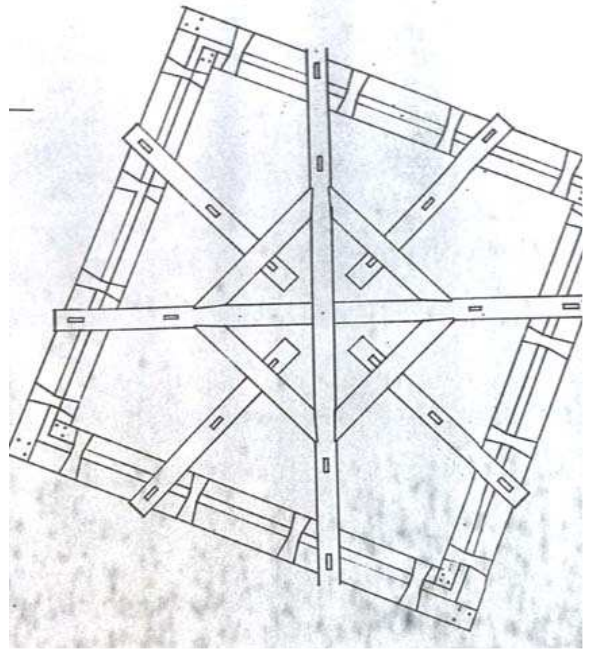
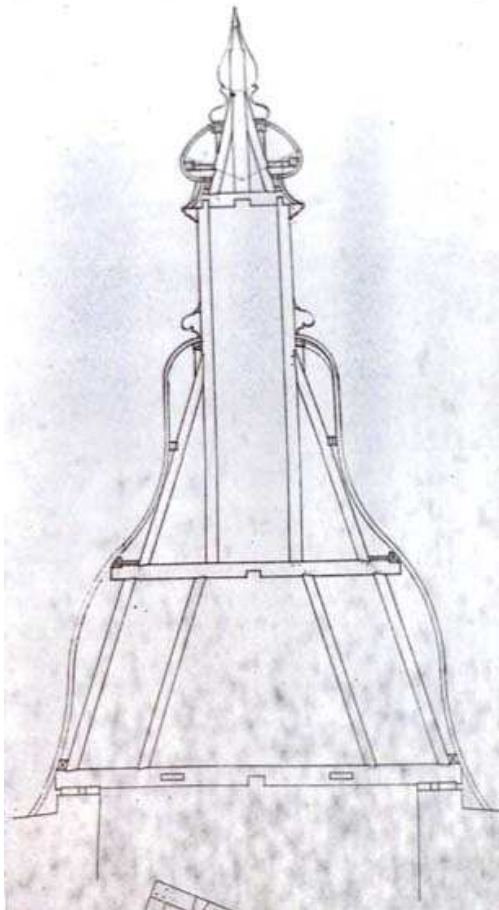
¹⁵⁷ VOLTZ, "L'église abbatiale...", *art cit*, p. 24

¹⁵⁸ *ibid*

¹⁵⁹ Arch. mun. Saint-Avold, G 45

¹⁶⁰ Arch. mun. Saint-Avold, 11 W 41

¹⁶¹ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *op cit*, p. 41



Coupes de la toiture des tours auxiliaires de l'église
abbatiale dans les papiers Haxo
(Original Bibl. mun. Colmar ms 179, copie
microfilmée aux Arch. mun. saint-Avold)

En ce qui concerne l'église abbatiale, les élévations sont marquées par une grande sobriété. Transept et tours auxiliaires sont cantonnés de pilastres de faible saillie. Sommés d'un chapiteau réduit à sa plus simple expression, ils supportent un léger entablement. Le niveau de la frise est totalement nu avant un entablement plus fortement marqué sur lequel repose la couverture en ardoise de l'édifice.

Nef et chœur sont, eux, scandés par des contreforts rectangulaires coiffés d'un aileron à volute très proche de ceux de l'église collégiale de Darney ou de Sainte-Marie-Majeure de Pont-à-Mousson, reconstruites dans les mêmes années. Les fenêtres présentent chacune un léger embrasement mouluré et une agrafe au motif rocaille variant d'une ouverture à l'autre mais très proche des miséricordes des stalles.



Élévation latérale nord de l'église abbatiale

Accrochée au chevet de l'église, une sacristie en pierre de taille est contemporaine des bâtiments monastiques bien que son emplacement légèrement décentré par rapport au chevet et en dehors des autres constructions, soit inattendu¹⁶². Elle a néanmoins conservé ses boiseries en chêne mouluré datant de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le lambris couvre toute la hauteur des murs avec deux séries de panneaux de dimensions variées, ceux du rang supérieur nettement moins haut. Le mur ouest reçoit une double armoire dont les quatre vantaux de portes sont chacun divisés en trois panneaux superposés. Une haute armoire à deux corps est placée sur le mur sud. La partie basse, légèrement débordante, est à six panneaux de portes dont les deux extrêmes, à droite et à gauche, se replient pour dégager les tiroirs à chasubles. La partie haute est faite de deux armoires doubles juxtaposées prises sous des corniches qui s'étirent en segments de cercle. Les quatre vantaux sont divisés en trois par les panneaux s'harmonisant avec le revêtement des murs. À l'extrémité droite du mur sud, un petit placard bas à face cintrée et en forme de coffret pose sur le rebord de la partie basse du meuble. Le mur Est est doublé d'un chasublier à hauteur d'appui. Il comprend trois séries de huit tiroirs superposés entre lesquelles s'intercalent deux groupes plus étroits de quatre tiroirs. S'élevant sur des pieds allongés en forme de consoles, deux armoires doubles posent sur la table et se terminent par des corniches cintrées. Sous les vantaux à deux panneaux de chacune des armoires

¹⁶² FABBRI, *op cit*, p. 41

s'allonge une suite de quatre tiroirs. Le mur nord est creusé de trois armoires à portes cintrées de deux battants à deux panneaux chacun montés sur des ferrures anciennes. Sur le lambris figurent les armoiries d'un prince-évêque sur la corniche du mur ouest, à gauche, ainsi que celles d'un pape, sur la corniche du mur ouest, à droite.

b) l'élévation intérieure de l'église et son décor

L'église Saint-Nabord présente l'élévation typique d'une église halle avec de grandes arcades reposant sur de larges colonnes. Les arcs des fenêtres viennent se fondre dans l'arcade de la nef laissant ainsi amplement entrer la lumière, effet accentué par la voûte en berceau à lunettes de la nef centrale. Les collatéraux présentent une alternance de voûtes d'arêtes et de coupes sur pendentifs. Les fenêtres présentent toutes une agrafe rocaille proche de celles qui se trouvent à l'extérieur comme des miséricordes des stalles.

Les colonnes séparant les trois nefs, légèrement penchées, accentuent l'effet de hauteur de l'édifice. Particulièrement larges, elles reposent sur un stylobate carré à deux niveaux de grande hauteur. Cette hauteur permet d'avoir les bases des colonnes de la nef alignées sur les bases des pilastres du chœur dont le niveau au sol est sensiblement plus élevé. Leur fût lisse est sommé d'un chapiteau corinthien rehaussé de dorure. Au passage entre la nef et le transept, la dernière colonne n'est plus qu'une demi-colonne engagée dans un pilier carré reposant sur un stylobate identique à celui des colonnes et coiffé d'un chapiteau de même modèle. Les premières colonnes de la nef principale sont faiblement engagées dans le mur percé de la tribune d'orgue. Les pilastres du transept, côté chœur, sont identiques à ceux des nefs latérales.

Les arcs doubleaux et formerets alternent caissons et rosaces, aujourd'hui tous rehaussés de dorure. Les caissons ont leurs petits côtés légèrement concaves afin de ménager l'arrondi de la rosace voisine. Ce décor est repris dans les nefs latérales, le transept et le chœur, donnant à l'ensemble une grande unité de style. Ils sont amortis au niveau du mur gouttereau sur des pilastres fortement engagés.

L'élévation du chœur reprend celle du transept et des nefs latérales avec des piliers engagés entre chaque fenêtre. Ils sont coiffés des mêmes chapiteaux corinthiens également avec dorure. Leur faible saillie en fait des éléments de décor davantage que des éléments de soutien nécessaires. Ils sont également marqués à l'extérieur de l'édifice.

La coupole aujourd'hui surbaissée et en pierres appareillées était à l'origine en maçonnerie.

L'abbatiale de Saint-Avold a été décapée notamment après les dégâts dus à la Seconde Guerre mondiale, laissant apparaître le grès bigarré avec lequel elle est construite. Devant certainement contribuer à renforcer l'aspect germanique de l'ensemble déjà noté pour les tours et leurs toitures à bulbe ou double bulbe, un décor de fresques aux accents baroques¹⁶³ a été réalisé sous le ministère de l'abbé Dicop en 1910 - 1911 par les ateliers munichoïses Kolnsperger et Dietrich d'après des dessins de Feuerstein¹⁶⁴ nettement inspirés de la peinture italienne du XVIII^e siècle. Seule en subsiste aujourd'hui un peu de dorure soulignant quelques motifs décoratifs tels les chapiteaux des colonnes et des pilastres et les roses des caissons des doubleaux. Cependant, l'existence d'un enduit avant les travaux de l'abbé Dicop n'est pas à exclure sans qu'il soit pour autant possible d'en attester la présence dès le XVIII^e siècle. Il est seulement question d'une "couche de peinture souillée qui a été enlevée et remplacée par un enduit approprié"¹⁶⁵. C'est toute une couche de produit qui a été enlevée car elle dénaturait la peinture à l'huile, couche remplacée par un enduit neuf sur lequel a été réalisé un décor jugé alors en accord avec le style de l'église¹⁶⁶. Par comparaison avec les édifices de l'époque et ce qu'il est possible de savoir de leur état originel, cela rend parfaitement possible cette présence d'un enduit. D'autant qu'il est fait mention de l'utilisation de blanc de céruse lors des travaux de remise en état de l'église en 1802, en vue du rétablissement du culte¹⁶⁷.

Le dallage est restauré à plusieurs reprises dont la première fois lors des travaux de la fin du XIX^e siècle. Vers 1864, l'entreprise Steinmetz de Bambiderstroff refait le dallage en pierre de Tonnerre pour 132 francs 25. Des dessins en couleur des motifs du sol sont conservés et montrent déjà une tendance au baroque¹⁶⁸, tendance qui s'affirme très nettement avec les travaux que mène dans les décennies suivantes l'abbé Dicop. Ce dallage est encore remplacé en 1956 dans le cadre des dommages de guerre par des dalles de comblanchien pour la nef et de grès pour le chœur¹⁶⁹.

¹⁶³ ECKERT – MAURER, *op cit*

¹⁶⁴ MEYER, *op cit*, p. 160

¹⁶⁵ selon une lettre de l'abbé Dicop adressée le 5 août 1910 reproduite dans KERN René, "Restauration et dotation sous le ministère de l'archiprêtre Nicolas Dicop de 1906 à 1929", *Les cahiers naboriens* n°7, Saint-Avold, SHAL, section de Saint-Avold, 1993, pp. 107-125, ici p. 115

¹⁶⁶ *ibid*, p. 117

¹⁶⁷ Arch. mun. Saint-Avold, 644 M 7

¹⁶⁸ Arch. mun. Saint-Avold, 1 S 22

¹⁶⁹ Arch. mun. Saint-Avold, 11 W 41

L'abbatiale de Saint-Avold conserve dans ses greniers au début du XX^e siècle, plusieurs tableaux qui ont été raccrochés aux murs de l'église, aux endroits qui paraissent alors à l'abbé Dicop comme leurs anciens emplacements¹⁷⁰. Depuis, tous ont disparu et la nudité des murs de grès bigarré n'en est que plus impressionnante.

Une touche baroque se rencontre parfois dans les églises classiques de l'est de la France, y compris dans les édifices vannistes. A Saint-Avold, cela se manifeste par le décor légèrement rocaille des lambris surmontant les stalles dans le chœur mais surtout avec une gloire amputée après la Seconde Guerre mondiale de sa partie supérieure. Dans l'abside, les lambris s'ouvrent pour faire place à une niche dans laquelle est placée une statue de saint Nabord en tenue de légionnaire romain et au pied duquel sont exposées les reliques de l'église. Au-dessus de la niche, la gloire présente aujourd'hui des têtes d'angelots dans des nuées au centre desquelles l'œil de la Providence¹⁷¹ a cédé la place à un cœur transpercé serti d'une couronne d'épines, motif qui n'est pas sans rappeler les armes des bénédictins, à savoir un cœur ardent sommant trois larmes. L'œil divin était surmonté d'un ange doré offrant la communion aux fidèles¹⁷². Cet état ancien est connu notamment grâce à Philippe Bronder qui fait une description de l'église lorsqu'il rédige son *Histoire de Saint-Avold*.

3) Le mobilier de l'église

a) stalles et lambris

Les comptes conservés du chantier naborien permettent de connaître les noms de plusieurs artisans ayant œuvré à l'abbatiale. C'est le cas du sculpteur sur bois Jacques Gounin qui réalise les stalles, le décor du chœur et le buffet d'orgue. Cet artiste dont la vie est restée grandement inconnue a aussi réalisé les boiseries de l'église Saint-Louis de Sarrebruck entre 1762 et 1775¹⁷³.

¹⁷⁰ KERN, *op cit*, p. 118

Rien ne vient affirmer ou infirmer ce fait, cependant, rappelons simplement que l'église abbatiale a accueilli une bonne partie du mobilier de l'ancienne église paroissiale d'une part et d'autre part, la disparition des tableaux ne favorise en rien de nouvelles hypothèses. Notons néanmoins que certains d'entre eux sont connus par des photos ou cartes postales de l'église avant la Seconde Guerre mondiale.

¹⁷¹ BRONDER *op cit*, pp. 83-84

¹⁷² *ibid*, p. 84

¹⁷³ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *op cit*, p. 42

Au nombre de treize stalles hautes et huit basses de chaque côté, elles présentent des miséricordes aux motifs rocaille variés tout à fait en accord avec le décor baroque du chœur de l'abbatiale. Les premières stalles hautes en entrant dans le chœur sont plus larges que les autres. Ce sont très certainement celles du prieur et de l'abbé qui ainsi peuvent surveiller leur communauté assemblée et être face au maître-autel. Les stalles hautes sont face à un pupitre au couvercle rabattable et, pouvant être basculé par le pied, à un crachoir. Les stalles basses ordinairement réservées aux frères convers et aux novices, n'ont ni pupitre, ni crachoir.

Le chœur est recouvert de lambris alternant panneaux larges et étroits, moulurés et chantournés, avec des agrafes et des motifs rocaille. Sur l'entablement de ces lambris, s'alignent angelots et pots à feu. Plusieurs motifs ont été martelés ou sciés durant la Révolution française. De chaque côté de la gloire, deux toiles peintes ont été abîmées par la Deuxième Guerre mondiale. L'une présentant la *Résurrection* est aujourd'hui perdue alors que son pendant figurant *l'Assomption* a été restaurée. Attribuées à Joseph Melling (1724-1796)¹⁷⁴, elles surmontent des crédences aux pieds galbés et sculptées qui leur sont contemporaines¹⁷⁵. Deux petits tableaux ont été apparemment détruits par la bombe tombée à l'entrée du chœur alors que les bustes sculptés de saint Benoît et saint Scholastique qui se trouvaient au-dessus des portes des sacristies¹⁷⁶ pourraient être ceux qui sont aujourd'hui conservés au presbytère de Saint-Avold.

Endommagé pendant la Seconde Guerre mondiale, cet ensemble est restauré à partir de 1959. En fait, les anges et urnes surmontant l'ensemble sont rétablis à partir de 1960 par l'entreprise Martin de Puteaux et leur pose n'est achevée qu'en 1964. Les angelots et urnes neufs ont été réalisés par le sculpteur Dedieux¹⁷⁷. Actuellement, ils sont à nouveau déposés. Et pourtant, c'est dès 1950 que la municipalité s'inquiète du sort de cet ensemble classé. Préalablement aux travaux de restauration, une description précise en a été faite. Dans la niche centrale, la statue de saint Nabord avec au-dessus, le Sacré-Cœur rayonnant dans une gloire où des anges en extase étaient à demi allongés parallèlement au cintre de la niche et, de chaque côté de celle-ci, un panneau à motif eucharistique. Sur le premier, ce sont des angelots dans des nuées tenant ceps de vigne et grains de raisin. Sur le second, ce sont aussi des angelots présentant gerbes de blé et

¹⁷⁴ KERN, *op cit*, p. 108

¹⁷⁵ VOLTZ, "L'église abbatiale...", *op cit*, pp. 33-34

¹⁷⁶ MEYER *op cit*, p. 159

¹⁷⁷ Arch. mun. Saint-Avold, 11 W 42, dommages de guerre

guirlandes de roses. Les parcloles concaves vers les portes des sacristies présentent des chutes d'instruments de musique, d'objets liturgiques et de fleurs, celles vers la nef présentent les vestiges de plusieurs décors sculptés : pour l'un, une lance et une nuée d'une part et d'autre part un dragon ailé frappé par l'éclair ; pour l'autre, un angelot tenant une couronne d'étoiles d'une part, et d'autre part, une tête d'animal.

Le décor originel de la niche centrale est demeuré inconnu. La statue de saint Nabord qui s'y trouve actuellement a été placée là avant 1923¹⁷⁸ mais après le rétablissement du culte. Intégrée au décor baroque de l'abbé Dicop comme la gloire surmontant l'ensemble, elle a été préservée lors de la restauration qui suit la Deuxième Guerre mondiale alors que la gloire, jugée comme un élément du décor récent, commence à être détruite. Ce n'est que lorsqu'on se rend compte que ce décor est sculpté directement dans les pierres de l'église et non rapporté, que la décision est prise de conserver ce qui n'a pas encore été détruit. Les pierres endommagées par le début de démolition de la gloire ont été remplacées par des pierres neuves.

Dans une lettre adressée à l'archiprêtre de Saint-Avold, il est fait mention de plusieurs autres ensembles de stalles du XVIII^e siècle afin de servir de "modèle pour le rétablissement de celles de Saint-Avold"¹⁷⁹. C'est Lunéville qui est finalement jugé le plus proche et des photos sont envoyées par l'expéditeur de la missive datée du 20 août 1932¹⁸⁰. Malheureusement, les travaux menés sur les stalles par l'abbé Dicop ne sont pas documentés ni même mentionnés lors des travaux de restauration des années 1960.

Notons enfin la présence d'un cartouche ayant très certainement été armorié qui pourrait provenir des stalles et qui est aujourd'hui conservé au presbytère de Saint-Avold. Il aurait pu, comme à Moyenmoutier, être fixé sur le lambris faisant retour vers la nef. De même, ont été inventoriés au presbytère, deux demi-reliefs du XVIII^e siècle provenant du décor des stalles de l'abbaye et figurant saint Benoît et sainte Scholastique en buste. Ces pendants sont composés chacun d'un médaillon ovale dans un cartouche de même forme avec deux volutes en enroulement et des coquilles.

¹⁷⁸ Dossier de l'inventaire régional

¹⁷⁹ Arch. mun. Saint-Avold, 1 S 19, cela fait suite aux travaux entrepris par l'abbé Dicop qui quitte Saint-Avold en 1929.

¹⁸⁰ *ibid*

b) l'orgue

Les deux instruments originels de Moyennoutier et Saint-Avold présentent des similitudes au niveau de leurs buffets respectifs. Parmi les traits communs aux deux instruments, il y a le fait que les tuyaux de façade de la montre 16 sont postiches, faits d'une feuille d'étain sur un rondin de bois. L'instrument narborien date de 1769-1770 même si aujourd'hui seul le buffet de Joseph Gounin¹⁸¹ subsiste ; la partie instrumentale ne date que de 1987, due à Yves Koenig, facteur à Sarre-Union.

Les comptes de dom Haxo fournissent cependant des renseignements précieux sur l'avancement de l'orgue. En 1769, en marge des comptes du chantier de l'abbaye, apparaît la mention "il faut ajouter ce qui est dû à Gounin sculpteur et ce que l'on a donné au facteur d'orgue en sus de son traité pour les augmentations qu'on lui a fait faire"¹⁸². Au début de 1771, les travaux de Gounin sont finis puisqu'il lui est versé une rente pour éponger la dette que l'abbaye a envers lui. A propos de la construction de l'orgue, Henri Tribout de Morembert note ces quelques lignes dans son article sur la construction de l'abbatiale : "Le facteur pour l'orgue avait un traité mais comme on a augmenté les conditions du traité, on a aussi augmenté le prix que je ne sais pas ; cela doit être dans les états de dom Mougenot, prieur ; c'est lui qui en a fait la dépense. Il y a eu cinq cent livres d'étain d'Angleterre achetées à Francfort et cent livres achetées à différents encans ; le tout n'a pas été employé pour l'orgue. On a fait de la vaisselle"¹⁸³... Le fait est que si Gounin est cité dans les archives comme sculpteur, le nom du facteur d'orgue n'apparaît nulle part. Cependant, sa présence à Saint-Avold est attestée par sa signature apposée en qualité de témoin sur deux actes notariés où il paraphe comme demeurant à Saint-Avold et, à côté de sa signature, celle de Gounin¹⁸⁴. Il s'agit du facteur de Bouzonville, Barthélémy Chevreux.

Cet orgue est alors, comme celui de Moyennoutier, de bien plus petite taille que ce que son buffet peut laisser croire. A Saint-Avold, le buffet principal est de plus, en partie plaqué contre le mur de la tour et seule sa partie centrale présente une profondeur suffisante pour y placer la tuyauterie d'un orgue de 8 pieds et non de 16 comme le buffet.

¹⁸¹ LUTZ - MENISSIER, *Orgues de Moselle, op cit*, p.1783

¹⁸² Bibl. mun. Colmar, ms 480, dom Jacques HAXO, *Comptes et papiers relatifs à l'abbaye de Saint-Avold*, folio 26

¹⁸³ TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction...", *op cit*, p. 43

¹⁸⁴ Arch. dép. Moselle, 3 E 6702 et 6703

Depuis, le meuble a été avancé et le facteur contemporain a eu la place nécessaire pour y placer un grand instrument.

Dans la période très troublée précédant la Révolution française, parmi les reproches faits, il y eut celui qu'à "la messe conventuelle, on abrège, on tronque, on y touche l'orgue tous les jours au Carême, ainsi qu'à vespres, l'on se contente de chanter un verset des plus longs traits, et si l'organiste rend toutes les notes, on l'avertit si brusquement au son d'une cloche d'être court que cela doit faire sensation sur les assistants"¹⁸⁵. Le dernier organiste de l'abbaye est Nicolas Grumwald qui demande une pension en 1791. En effet, il est employé par les deux couvents bénédictins de la ville percevant 100 livres chez les moines et 128 livres chez les moniales. Le département ne lui accorde qu'une gratification de 114 livres, soit la moitié d'une année de salaire¹⁸⁶.

c) l'autre mobilier

Le 18 août 1792, les effets du régiment de cavalerie logé à l'abbaye sont menacés par la guerre en cours. L'issue des combats étant incertaine, la municipalité décide de faire évacuer ceux-ci et les effets de l'église des bénédictins sur Metz. L'église abbatiale est réquisitionnée et le culte se poursuit à la paroisse avec un minimum de moyens. Le détail des effets en question quittant la cité naborienne n'est malheureusement pas donné. Or, il semble que jusqu'alors, un part non négligeable du mobilier de l'église abbatiale ait été conservé. Depuis, il a été complété par celui de l'ancienne église paroissiale Saints-Pierre-et-Paul¹⁸⁷.

Sur l'autre mobilier de l'abbatiale au XVIII^e siècle, bien peu de chose est connu. La présence d'autels latéraux est attestée sans que soit précisé quelque renseignement à leur sujet. C'est après la vente comme bien national de l'ancienne église paroissiale Saints-Pierre-et-Paul en 1791 et l'église abbatiale devenue la nouvelle paroissiale que du mobilier ancien est apporté de la première à la seconde. C'est le cas notamment de la statue de saint Nicolas récemment restaurée.

Le maître-autel des religieux a été remplacé en 1860 par un autel de marbre blanc¹⁸⁸. L'ancien autel en bois sculpté disparaît alors. Ainsi, l'autel en bois d'origine

¹⁸⁵ TRIBOUT DE MOREMBERT, "Deux abbayes bénédictines ...", *op cit*, p. 13

¹⁸⁶ MEYER *op cit*, p. 177

¹⁸⁷ Arch. mun. Saint-Avold, 250 D 1-2

¹⁸⁸ ECKERT - MAURER, *op cit*

venait probablement s'insérer entre les deux consoles conservées mais sans être collé au lambris. Vraisemblablement surmonté d'un tabernacle, il devait s'intégrer au décor du chœur et notamment être à la base de la composition absidiale s'élevant jusqu'à la voûte avec la gloire.

Parmi les œuvres transportées de l'ancienne église paroissiale Saints-Pierre-et-Paul vers l'église abbatiale devenue la nouvelle paroissiale, se trouve le retable de la *Dormition de la Vierge*. Daté de 1460, il a perdu sa polychromie originelle pourtant plusieurs fois refaite. Sculpté dans de la pierre de Jaumont, il présente en frise les scènes de l'Annonciation, la Nativité, la Dormition et l'Assomption sur 2,70 m de longueur et 0,93 m de hauteur¹⁸⁹. Installé au fond de la nef en 1802 par Jochem et Kuntz¹⁹⁰, son encastrement dans le mur semble dater des restaurations de l'abbé Dicop. La mise au tombeau provient, elle aussi, de l'ancienne église paroissiale¹⁹¹. Le 20 ventôse an X, Joseph Jochem touche 10 livres pour "avoir transporté et dressé le sépulchre de Saint-Avold"¹⁹². Cela se fait à un emplacement prévu à l'avance car dès le 26 brumaire an X, une équipe de menuisiers¹⁹³ touche 21 livres pour divers petits travaux dont un "grillage devant le sépulchre"¹⁹⁴. Il est originellement placé dans une "châpelle pratiquée dans le mur à l'orient de la nef"¹⁹⁵. Datée de 1530 - 1550, cette mise au tombeau de style bourguignon dans son aspect général mais bien rhénane dans le détail, présente le Christ gisant entouré des saintes femmes, de saint Jean et des deux vieillards, Joseph d'Arimathie et Nicodème. A demi allongés devant le sépulchre, deux soldats montent la garde selon une habitude toute germanique.

Le calvaire dit de Maillane porte le millésime de 1624 or il s'agit d'une réalisation rhénane nettement plus ancienne. Datable du début du XV^e siècle, cet ensemble présente le Christ en croix entouré de la Vierge et saint Jean. Ce dernier personnage est à rapprocher des réalisations de la vallée du Rhin par son style et notamment le soin apporté à sa chevelure. L'attribution de ce groupe à la générosité de Jean des Porcelets de Malliane est certainement due au fait que l'abbé commendataire en a, soit favorisé l'installation à Saint-Avold, soit payé une restauration. Il comporte jusqu'à la récente

¹⁸⁹ PICHLER, "Des monuments médiévaux ...", *art cit*, p. 79

¹⁹⁰ Arch. mun. Saint-Avold, 252-11 (D3), Registre de correspondance 1831-1854, lettre du maire au préfet du 5 juillet 1853.

¹⁹¹ KERN, *op cit*, p. 109

¹⁹² Arch. mun. Saint-Avold, 644 M 7

¹⁹³ Nicolas Seter, Charles Barbier et Michel Gilet

¹⁹⁴ Arch. mun. Saint-Avold, 644 M 7

¹⁹⁵ Arch. dép. Moselle, 29 J 73, visite canonique de 1735

restauration de 1956, un phylactère où est inscrit "Propter Scelus Populi Mei percussi Eum, Isaïe 53,8"¹⁹⁶.

Le mobilier ancien a cependant beaucoup souffert et une bonne part de celui-ci a disparu au cours du XX^e siècle, soit par fait de guerre, soit par souci de modernisation. Dans cette dernière catégorie entre la chaire remplacée par une nouvelle lors des aménagements de l'abbé Dicop, l'ancienne étant donnée à la basilique Notre-Dame où elle a été victime des aménagements postconciliaires. Dans la première catégorie, se trouvent deux confessionnaux¹⁹⁷.

Ayant survécu à la dernière guerre bien qu'il porte encore les traces du feu, le tambour d'entrée de l'église s'intègre au décor de l'orgue avec ses chutes d'instruments de musique et son décor rocaille.

L'abbatiale de Saint-Avold peut tout de même s'enorgueillir d'avoir accueilli deux ensembles vitrés assez importants. Le premier datait de 1913 et était dû aux ateliers Zettler de Munich¹⁹⁸. Endommagé lors de la Seconde Guerre mondiale, il a fait place aux réalisations de l'artiste naborien Arthur Schouler (1927-1984) posées de 1969 à 1971¹⁹⁹.

4) Les bâtiments monastiques

a) le palais abbatial

Le palais abbatial est probablement l'édifice le mieux connu de l'ensemble abbatial car il est l'objet d'une description précise en 1787. Réalisée par des architectes, cette description est en fait l'état des lieux réalisé à la mort de l'abbé de La Galaizière. Elle est conduite par Jean-Baptiste Chardon, architecte et bourgeois de Metz et Nicolas Robin, ingénieur des Ponts et Chaussées, inspecteur particulier des bâtiments et usines du domaine du Roy du département de Saint-Avold et Nicolas Gueisler, architecte et bourgeois de Metz²⁰⁰. Cette description, datée du 27 juin 1787, ne s'arrête pas au seul palais abbatial de Saint-Avold mais comprend aussi l'état des maisons et fermes dépendant de la mense abbatiale dont la maison seigneuriale de Porcelette et les églises

¹⁹⁶ PICHLER, *art cit*, p. 86

¹⁹⁷ détruits en 1944. MEYER *op cit*, p. 160

¹⁹⁸ MEYER *op cit*, p. 162

¹⁹⁹ KERN *op cit*, p.109. Sur cet ensemble et la personnalité d'Arthur Schouler voir : EISELE Marie-Thérèse, "Arthur Schouler et les vitraux de l'abbatiale Saint-Nabor", *Le Cahier du Pays naborien* n° 18, Saint-Avold, SHPN, 2004, pp. 29-50

²⁰⁰ Arch. dép. Moselle, H 332, reproduit en annexe p. 768

(ou parties d'églises) qui dépendent de la mense abbatiale. La description de la maison abbatiale est particulièrement minutieuse et les travaux de rénovation chiffrés. Il en est ainsi de la porte d'entrée décrite comme "à deux battants en menuiserie d'assemblage panneaux, peinte d'un petit gris, les bois sont pourris par le bas, il faut remplacer les deux montants, la traverse inférieure et les panneaux d'en bas et tous les bois attaqués par la pourriture, en y remplaçant les anciennes ferrures après qu'elles auront été remises en état, grosse réparation estimée à 85 livres"²⁰¹

De taille moyenne, l'édifice présente alors un rez-de-chaussée sur trois caves en enfilade et accessibles depuis l'entrée de la maison, une cuisine avec son garde-manger contre l'escalier de la cave. "Avant d'entrer dans la cuisine, il y a un passage séparé de l'office par une clôture de plancher avec une petite vitre au milieu". La salle à manger ouvre sur le vestibule par une double porte. Leur font face deux autres portes qui sont notées comme ayant un "tableau au-dessus". Cette salle à manger ouvre aussi sur le jardin par deux portes vitrées. Elle communique enfin avec un salon dans l'enfilade, ce dernier ouvrant également sur le jardin. Outre les cheminées et une "boiserie au pourtour des murs de la salle de compagnie"²⁰², aucun élément décoratif n'est signalé pour ce niveau si ce n'est du papier peint à l'huile sur certains murs. Restent encore à ce niveau, le passage vers le jardin, une garde-robe puis une chambre et son antichambre alors que l'étage compte cinq chambres²⁰³.

L'escalier ouvre sur le vestibule. Il est en bois avec des "marches massives" et "une rampe d'appui en ferrure". Parmi elles, une chambre "prend jour sur le jardin". La cheminée de cette chambre est à "jambage en plâtre marbré, la garniture est ornée d'un tableau dans le milieu"²⁰⁴. A cet étage, existe alors au bout d'un passage sur la cuisine, une "chambre au lard"²⁰⁵ qui sert à ce produit. Deux chambres en enfilade avec leurs garde-robes et deux cabinets complètent le plan du premier étage. A ce même niveau, une galerie (en fait un balcon) longe la maison et donne accès aux latrines qui forment saillie sur le corps de bâtiment principal puisque le rez-de-chaussée dispose du même avantage. Dans la première d'entre ces chambres est une "cheminée en pierre de taille

201 *ibid*
202 *ibid*
203 *ibid*
204 *ibid*
205 *ibid*

avec moulure et garniture en plâtre sur le dessus"²⁰⁶. Au cours du XIX^e siècle, le bâtiment a été rehaussé d'un étage.

Derrière le bâtiment, il y a un "jardin bien cultivé"²⁰⁷ alors que la cour d'entrée est commune avec l'abbaye même, faite de pavés et communiquant avec la ville par une grande porte "ouvrant dans un mur en pierre de taille et orné de pilastres"²⁰⁸. Le jardin est clos par le mur de l'église d'un côté et, sur un autre côté, par l'arrière de maisons particulières. Le quatrième côté est formé de bâtiments de service : buanderie, trois remises et une écurie pour chevaux. L'ensemble est couronné d'un grenier. Restent encore, l'écurie pour les vaches et les porcs avec à nouveau des greniers et un colombier.

Son élévation extérieure reste très sobre. Le couvrement a été modifié par l'adjonction d'un étage vers 1840²⁰⁹. Les deux niveaux du XVIII^e siècle présentent une succession de fenêtres en arc surbaissé sans agrafe. Un cordon à très faible saillie marque chaque niveau. Aucun ordre ne vient rythmer cette façade et son porche est d'une grande austérité. En conclusion, le bâtiment apparaît comme un hôtel particulier de petite ville, bien agencé avec toutes ses dépendances y compris agricoles, mais en assez mauvais état. Nombre de planchers, voire même de grosses poutres sont alors à remplacer. Cela montre surtout la qualité probablement médiocre des bois choisis, pour une part en chêne mais aussi et surtout en sapin.

b) le cloître

Aujourd'hui subsistent deux ailes du cloître, l'une transformée en presbytère et la seconde en local municipal à destination d'associations. Les distributions intérieures ont été profondément transformées et ce, dès la Révolution française. Seul l'aménagement d'une chapelle de semaine dans la première travée du cloître contre la tour porche permet de se faire une idée de ce que pouvaient être ses galeries ouvertes. Voûtées d'arêtes, ces dernières pénètrent directement dans les murs du côté intérieur alors qu'elles reposent sur des piliers fins sans aucun motif décoratif si ce n'est un léger soubassement pour leur partie extérieure. Les arcades sont en plein cintre, toujours visibles dans le bâtiment

²⁰⁶

ibid

²⁰⁷

ibid

²⁰⁸

ibid

²⁰⁹

FABBRI, *op cit*, p. 48

actuel de la cure bien que murées. Les galeries faisaient le tour du carré pour rejoindre l'église abbatiale, la porte communiquant avec celle-ci ayant été conservée.

Les élévations originelles semblent avoir été préservées, au moins partiellement. La façade occidentale de la cure actuelle présente deux niveaux d'élévation sur cave, surmontés d'un attique. Les deux niveaux principaux sont rythmés par des fenêtres couvertes par des arcs surbaissés ornés d'agrafes moulurées. Le niveau d'attique est percé de petites fenêtres carrées. Deux cordons moulurés de très faible saillie séparent le rez-de-chaussée des caves d'une part, et du premier étage d'autre part. Ce bâtiment s'attache à la tour porche par un quart de rond avec un porche surmonté d'un cartouche ovale flanqué de deux agrafes. Les cordons remarquables sur la façade s'y poursuivent. Le bâtiment est en saillie par rapport à l'église. La couverture a été vraisemblablement reprise depuis la construction mais elle ne manque pas d'allure.

L'autre aile du cloître subsistante, l'aile sud, ne présente plus les arcades du cloître et sa façade sud ne présente plus aucun décor. Les fenêtres y sont rectangulaires, encadrées par une sorte de caisson de même forme. Seul élément en très légère saillie, un cordon mouluré marquant les niveaux d'élévation identiques à ceux du bâtiment décrit précédemment.

Pris dans le mur du jardin de la cure, un porche à fronton semi-circulaire est aujourd'hui muré. Il se trouve dans l'angle sud-est du cloître et pourrait être une ancienne porte ouvrant à la fois sur les jardins de l'abbaye et sur l'aile du cloître aujourd'hui disparue. Il s'agit de la porte signalée comme se trouvant en-dessous de la bibliothèque. La galerie du cloître a été arrachée, sa première arcade est encore visible dans le presbytère actuel et le mur présente encore les pilastres qui supportaient la retombée des voûtes de cette galerie. Disparaît avec elle, l'étage qui la surmontait, probablement une circulation pour les religieux. Enfin, la troisième aile du cloître peut être devinée. Des traces d'arrachement sur le mur sud de l'église abbatiale ainsi que les éléments déjà signalés sur l'aile sud du cloître permettent d'en restituer avec précision l'emplacement.

c) les communs

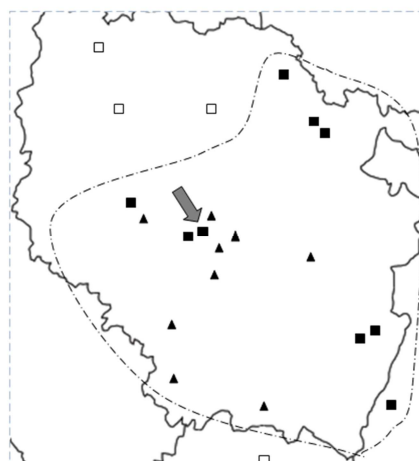
Ils sont connus par une description post-révolutionnaire. Largement modifiés depuis, ils se développent sur le flanc sud de l'abbaye, s'adossant à l'aile du cloître accueillant le réfectoire. La porte cochère qui y donne accès est formée de deux vantaux

en chêne. Elle est qualifiée d'entrée principale de la cour et correspond sans doute à celle qui conduit aujourd'hui au centre de formation. Cette porte est protégée de chasse-roues et couverte d'ardoises. Entre la cour et le jardin, s'interpose la maison du fermier d'une hauteur de deux niveaux sur cave. La couverture est en ardoise et la faîtière en terre cuite. Sur cour, l'entrée de cette maison se fait par une porte à double vantaux et pas moins de cinq portes s'ouvrent sur le jardin. A gauche de la porte d'entrée, se développent six croisées au rez-de-chaussée et cinq à l'étage. Elles étaient occultées par des persiennes. Trois lucarnes ont été construites par le fermier, sur chaque pan de toiture afin d'éclairer le grenier. A proximité de cette maison et donnant sur la cour se trouve alors une buanderie sur cave. Elle est surmontée d'un étage et d'une terrasse. Trois remises se succèdent autour de la cour.

La description reprend sur une seconde porte avec chasse-roue qui ouvre sur la basse-cour. Cette basse-cour n'est pas située mais peut correspondre à celle qui devait exister de l'autre côté de la rue Général de Gaulle. Celle-ci regroupe une écurie à chevaux recouverte de tuiles creuses, les écuries à porcs, un poulailler, une écurie des vaches et un colombier.

Historiographie

L'abbaye Saint-Léopold de Nancy n'a été l'objet que d'une courte monographie jusqu'à ce jour, par Charles Pfister dans les bulletins mensuels de la Société d'archéologie lorraine en 1908. Elle est surtout évoquée dans les grands écrits sur l'histoire de la ville de Nancy et notamment les ouvrages de Lionnois et Pfister. Par ailleurs, elle est présentée dans d'autres ouvrages plus anciens dont les écrits de dom Calmet qui en a été l'abbé et dans quelques articles issus des publications des sociétés savantes de Lorraine.

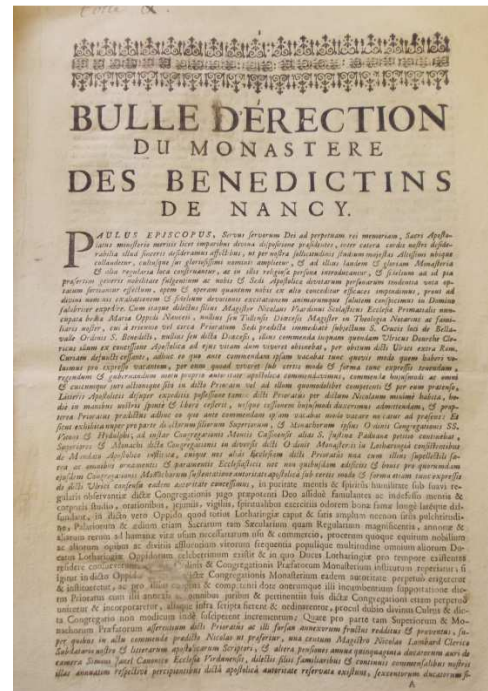


Ses archives sont conservées aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle mais sont très lacunaires. Pour une part d'entre elles, il s'agit de la correspondance des présidents de la congrégation également abbés de Saint-Léopold et regarde les affaires d'autres maisons. Il est ainsi assez difficile d'en reconstituer exactement l'histoire, pourtant courte. A l'opposé, son histoire architecturale est relativement bien documentée par les écrits déjà mentionnés, l'existence de plusieurs documents iconographiques au Musée lorrain et aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle.

I- Présentation historique

1) La fondation

L'abbaye Saint-Léopold bénéficie d'une lente gestation. En effet, la volonté de doter la capitale ducale d'une abbaye bénédictine est acquise assez tôt mais concrètement c'est plus long à réaliser. Il est d'abord question de transformer le prieuré clunisien Notre-Dame en abbaye vanniste et c'est la première abbaye bénédictine de la ville mais sa manse est unie à celle de la Primatiale ce qui entraîne la disparition¹. Très rapidement cependant, elle est remplacée par l'ancien prieuré Sainte-Croix, translation du prieuré de Belval. Il faut attendre le 29 décembre 1616 pour que soient données les bulles d'érection et d'union. L'année suivante, l'évêque de Toul, Jean des Porcelets de Maillane approuve la fondation. Cet établissement devient l'abbaye Saint-Léopold en 1701. Cependant, une nuance est apportée par les vannistes lorsqu'il s'agit de défendre la manualité de l'abbaye nancéenne un siècle plus tard. En effet, pour eux, le prieuré de Belval est mis à disposition de la congrégation pour doter un nouvel établissement à Nancy, dot pouvant éventuellement être complétée par d'autres biens provenant d'autres maisons. Ainsi, même si le prieuré de Belval est en commende, cette situation s'arrête avec la suppression de son titre au bénéfice de la congrégation qui est, elle, régulière. Ce prieuré précédemment attaché à l'abbaye de Moyenmoutier est intégré à la congrégation le 23 janvier 1607. C'est ainsi que les reliques de saint Spinule, disciple et successeur d'Hydulphe, fondateur de Moyenmoutier, données au prieuré de Belval dès sa fondation en 1097², sont solennellement transférées à Nancy en 1647³ marquant la fin de ce prieuré et son transfert total à Nancy sous l'invocation de saint Léopold. Ces reliques sont aujourd'hui conservées à la cathédrale de



Bulle d'érection de l'abbaye Saint-Léopold (Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 17)

¹ PFISTER Charles, "Le prieuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Léopold de Nancy", *BSAL*, Nancy, 1908, p. 85-92, 106-112 et 124-136, ici p. 85
² OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique de la principauté de Salm, des abbayes de Senones et Moyenmoutier*, Saint-Dié, Thouvenin, 1951, p. 8
³ Arch. dép. Vosges, 1 H 71, *Recueil des titres de l'abbaye de Moyenmoutier*, layette 3^e, cotée E.

Nancy. C'est l'abbé commendataire d'alors, Olry d'Ourches, qui introduit la réforme vanniste à Belval et opère la séparation des menses afin d'assurer aux religieux la subsistance⁴.

De 1642 à 1648, la maison nancéenne accueille les reliques de Saint-Firmin de Flavigny. En effet, ces dernières ont été cachées pendant les troubles des guerres chez les religieuses de la Visitation de Nancy. Retrouvées, les reliques sont confiées aux bénédictins nancéens par décision de l'archidiacre de Toul, le siège épiscopal étant alors vacant⁵.

Les malheurs de la guerre de Trente Ans arrêtent tous les travaux. Les jésuites, ne percevant plus aucune rétribution de la ville, ferment leurs classes que les bénédictins rouvrent et tiennent de 1648 à 1651. En contrepartie, la ville leur concède un filet d'eau pour alimenter leur fontaine⁶. L'année suivante, le 18 juillet 1652, le vicaire général de Toul, Jean Midot, leur donne un certificat d'orthodoxie suite aux accusations de jansénisme dont les religieux sont l'objet. La communauté est alors réduite à moins d'une dizaine de religieux à la tête desquels se trouve un sous-prieur⁷.

C'est le retour de Léopold dans ses Etats qui va faire accélérer le développement du prieuré Sainte-Croix. Le duc voulant une maison de chacun des quatre ordres dans sa capitale, rappelle aux bénédictins qu'ils doivent lui apporter une part de leurs revenus pour la faire vivre. Le chapitre de Luxeuil, en 1701, s'empare du sujet et apporte satisfaction au duc Léopold tout en lui demandant de bien vouloir donner à cette maison le statut d'abbaye sous le vocable de Saint-Léopold pour montrer l'attachement de la congrégation à son souverain⁸. La nouvelle maison est donc dotée par plusieurs abbayes lorraines pour entretenir un supérieur régulier et une communauté d'au moins douze religieux. Les abbayes donatrices renonçant à une part de leur manse abbatiale ou conventuelle sont Saint-Mihiel, Moyenmoutier, Senones, Saint-Avold, Longeville et le prieuré de Flavigny. Il est bien précisé que l'abbé de Saint-Léopold est élu par le chapitre général ou le président ou les définiteurs de la congrégation à laquelle le monastère appartient pleinement⁹. L'évêque de Toul accorde sa permission à la nouvelle création le

⁴ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 18

⁵ DEDENON Alphonse, *Histoire du prieuré bénédictin de Flavigny-sur-Moselle*, Nancy, Wagner, 1936, p. 100

⁶ PFISTER Christian, *Histoire de Nancy*, 3 vol., Nancy, Berger-Levrault, 1909, tome II, p. 716

⁷ *ibid*

⁸ *ibid*, p. 719

⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 17

29 octobre 1706. Mgr François Blouet de Camilly se réserve le fait de bénir la nouvelle église, de visiter pastoralement le monastère et autorise l'abbé à porter mitre et crosse uniquement dans son église¹⁰.

2) L'abbaye

A la tête de la nouvelle abbaye, est placé dom Humbert Belhomme. Ce dernier est le premier abbé en titre de Saint-Léopold nommé par le chapitre général. Il quitte Nancy pour Moyennoutier en 1704 et son successeur est dom Mathieu Petitdidier alors prieur de Saint-Nicolas de Port. Après dom Charles Georges, puis à nouveau dom Petitdidier, c'est dom Calmet qui, en 1718, est nommé par le chapitre général, abbé de Saint-Léopold. Celui-ci, après avoir vaqué comme prévu dans les constitutions, est à nouveau nommé abbé de Saint-Léopold en 1727 avant d'être élu abbé de Senones l'année suivante. Il est alors également président de la congrégation¹¹.

En 1713, l'abbé et les religieux de Nancy se rendent à Belval pour recueillir les ossements du fondateur de ce prieuré, Hugues de Vaudémont, qui sont transférés dans la nouvelle église abbatiale et placés sous l'autel de saint Benoît¹². Saint-Léopold n'est alors qu'une abbaye sans réel abbé. Son prieur nommé par le chapitre général, en porte le titre par accommodement. Sa situation d'abbaye manuelle change en 1743 lorsque Stanislas crée une manse abbatiale à Saint-Léopold dont il dote dom Bellefoy¹³ à qui il faut faire oublier Saint-Mihiel. En cela, Stanislas contrevient aux engagements de ses prédécesseurs, et notamment du duc Henri qui, dans son arrêt de création du monastère, stipule bien que "l'abbaye de Saint-Léopold soit et reste abbaïe manuelle et que le supérieur régulier qui sera nommé et établi par le chapitre général, ou par le président et visiteurs de la congrégation pour en avoir l'administration, ait, prenne et conserve en tout et partout le titre d'abbé [...] sans qu'il puisse jamais être indépendant de ladite congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, ni avoir de mense séparée de la mense conventuelle"¹⁴. Afin de procéder à cette séparation des menses, le roi fait faire un état des biens du monastère le 16 août 1743 par Nicolas Gilbert, contrôleur général des

¹⁰ *ibid*

¹¹ PFISTER, *Histoire de Nancy*, tome II, pp. 54-55

¹² LIONNOIS Jean-Jacques, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788*, 3 vol., Nancy, Hæner, 1811, tome III, p. 9

¹³ FANGE Augustin, *La vie du TRP dom Augustin Calmet*, Senones, Joseph Pariset, 1762, p. 47

¹⁴ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 18

domaines et Nicolas Grandeau, procureur à la cour souveraine de Lorraine et Barrois¹⁵ où il est précisé que l'ensemble du prieuré de Belval et ses revenus sont affermés par bail à un avocat pour 5 800 livres par an.

Malgré tout restée en règle, l'abbaye manque de changer de statut en 1744 lorsque le roi de France veut y placer un commendataire. C'est alors dom Rémi Cellier qui négocie pour que le monastère reste hors du système de la commende. Il obtient satisfaction au nom de la congrégation auprès du conseil de roi qui propose alors deux noms d'éventuel abbé régulier mais dom Cellier les récuse et suggère le nom de dom Joseph de L'Isle qui est agréé contre deux pensions à verser, pour l'une par la maison et l'autre par Saint-Mihiel, chacune étant de 1 000 écus¹⁶. En cela, dom Cellier confirme l'exemption de l'indult accordant la nomination au roi de France dont Saint-Léopold bénéficie dès sa fondation¹⁷. Les mémoires concernant ce privilège de Saint-Léopold sont conservés dans les archives de l'abbaye¹⁸. Pour faire valoir ce droit, les religieux se reposent sur le fait que l'abbaye est née de Belval et que, par conséquent, elle bénéficie de ses droits, notamment le rappel fait dans la bulle du 29 décembre 1616 spécifiant que la maison "servira à perpétuité à l'usage et demeure d'un prieur qui serait choisi selon les formes établies et reçues dans la congrégation et de douze religieux au moins"¹⁹. Parmi les droits de l'abbé de Saint-Léopold, se trouve celui de porter la mitre et la crosse. Ainsi, est conservé le reçu de sœur Saint-Benoît pour la réalisation d'une mitre en drap doré²⁰.

Plusieurs noms se distinguent parmi les religieux de Nancy et parmi eux, celui de Grégoire Berthelet. Auteur de plusieurs traités sur la vie religieuse et le droit canon, il est fortement soupçonné de jansénisme et ne peut occuper que la fonction de bibliothécaire du monastère avant d'être envoyé à Saint-Mihiel. Le numismate et historien dom Thierry Mangeart fait davantage l'unanimité et ses travaux sont soutenus par la famille ducale²¹. Cette vitalité intellectuelle de l'abbaye nancéenne est reconnue et en 1751, le duc Stanislas envisageant d'ouvrir une bibliothèque publique et une société littéraire à Nancy, songe en premier lieu à l'abbaye Saint-Léopold. Dom Calmet consulté se déclare prêt à

¹⁵ *ibid*

¹⁶ CHEREST Gilbert, *Correspondance de dom Rémi Cellier, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne (1688-1761)*, Partis, Revue Mabillon n°210, 1962, pp. 155-181, ici, p. 164-165, lettre à dom Calmet

¹⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 18

¹⁸ *ibid*

¹⁹ *ibid*

²⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43

²¹ PFISTER, *op cit*, p. 724

s'investir dans le projet et même à en financer une partie, soit le bâtiment, soit des ouvrages. Finalement, Stanislas choisit un lieu autre pour sa contribution à la vie intellectuelle nancéenne²².

Cette maison reçoit un si grand nombre de bénédictins en qualité d'hôtes qu'elle est obligée d'exiger d'eux le paiement du gîte qu'ils y prennent. Dans son rapport à la commission des réguliers, elle compte alors douze religieux²³. La mense conventuelle a en charge, outre l'entretien de l'église abbatiale et lieux claustraux, quinze églises de campagne. Malheureusement, ces frais ne sont pas chiffrés²⁴. Malgré la réouverture du noviciat en 1768, le nombre de religieux est stable sur quelques années puisque dans ses comptes de 1782-1783, elle compte treize religieux dont deux ne résidant pas à l'abbaye car un est curé à Pont-Saint-Vincent et le second est desservant de Belval. Ils ont chacun un domestique à gages et l'abbaye même en a six²⁵. Cependant, en plus de ses revenus hérités des maisons qui l'ont dotée, l'abbaye possède six maisons à Nancy qu'elle loue à des particuliers. Parmi ces maisons, une est dite la vieille église et deux autres encadrent le portail de l'église abbatiale²⁶.

En cette fin de XVIII^e siècle, l'abbé régulier participe financièrement à la vie de la communauté en payant des reliures de livres ou des vêtements de chœur pour les religieux, des œufs et par sa contribution au remboursement d'une dette envers les dames du Saint-Sacrement. Le tout représente une somme importante de plus de 6 874 livres de Lorraine. Il est vrai que la maison est alors endettée de plus de 7 896 livres, notamment auprès de la communauté de Saint-Mihiel, hôpital et carmélites, mais aussi de leurs confrères de Moyenmoutier et de Longeville pour plus de 3 400 livres chacun²⁷.

3) La Révolution française et après

Pendant la Révolution, quand vient l'heure du choix de mode de vie qu'ils désirent adopter, les quatorze religieux de Nancy optent tous pour la vie commune. Ils se rendent donc à la chartreuse de Bosserville, maison désignée pour accueillir les religieux

²² *ibid*, p. 140

²³ Arch. nat., 4 AP 82, p. 316

²⁴ Arch. nat., 4 AP 83, p. 504

²⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43, comptes de 1782-1783

²⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 18, Etat des biens pour la séparation des menses.

²⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43

désireux de conserver leur état. Mais cette situation ne dure pas et la chartreuse est fermée à son tour²⁸.

Les biens de l'abbaye sont vendus en deux temps. En 1791-1792 puis en 1796 avec le palais abbatial alors que le monastère et l'église restent sans acquéreur. L'armée et la ville de Nancy occupent une partie des locaux et lorsque cela est à nouveau possible, l'église est rendue au culte catholique. Parallèlement, les bâtiments non entretenus commencent sérieusement à se dégrader. En 1798, l'architecte Dominique Saunier dresse le plan de l'ensemble conventuel qu'il divise en trois lots. Aucun acquéreur ne se présente et il faut encore attendre jusqu'au 18 mars 1799 lorsque Brandon acquiert l'église et le monastère pour le compte de l'imprimeur Henri Hæner²⁹. Ce dernier y installe en 1801 la première faïencerie de Nancy. S'y produisent des poêles en faïence de grande réputation. Malheureusement, la fortune de la famille Haener semble essuyer un revers avec la chute de l'Empire et en 1816, Henri Hæner cède l'ensemble aux religieuses de la Visitation³⁰. Anciennes religieuses à Nancy, elles y reviennent et ouvrent un pensionnat sous le règne de Napoléon I^{er}. Elles entrent solennellement dans l'ancienne maison bénédictine en 1817. Trouvant l'ancienne église trop grande et trop froide, elles la font abattre en 1822, sauf une travée et l'abside du chœur et reconstruisent à son emplacement une petite chapelle en 1840³¹. Les derniers bâtiments subsistants de l'abbaye disparaissent en 1928 lorsqu'une nouvelle école supérieure de garçons est construite et les rues redessinées dans ce quartier après que les religieuses aient quitté les lieux en 1921³².

II- Histoire architecturale

Dans les premiers temps de son installation à Nancy, l'abbaye Saint-Léopold est dotée d'un terrain donné par le duc Henri II qu'elle complète en occupant un ensemble de maisonnettes de chaque côté de la rue Notre-Dame avec un vaste jardin. Le tout est toisé en 1615 et en 1617 pour une superficie totale de 480 toises, 96 pieds. Le premier soin des

²⁸ PFISTER, *op cit*, p. 727

²⁹ *ibid*, pp. 729-730

³⁰ DUVERNOY Emile, "Les Hæner, imprimeurs nancéens", *Le Pays lorrain 1925-9*, Nancy, Crépin-Leblond, 1925, pp. 385-396 ici pp. 392-393

³¹ PFISTER, *op cit*, p. 732

³² Article extrait de *L'immeuble et la construction de l'Est*, 33^e numéro, n°15, 11 décembre 1921, p. 1

religieux est de clore leur enceinte³³. Ce faisant, ils ferment les rues Notre-Dame et des Artisans. La ville de Nancy s'oppose à cette construction mais elle est déboutée par un arrêt du Conseil du 20 décembre 1624.

Très tôt s'élève une chapelle provisoire³⁴ dont la construction est autorisée en 1617 par l'ordinaire du lieu, Jean des Porcelets de Maillane³⁵. C'est la congrégation qui finance le premier bâtiment, une grande aile qui subsiste longtemps et l'office se célèbre dans un oratoire provisoire qui dure jusqu'en 1706³⁶. C'est l'évêque Henri de Lorraine qui décide de bâtir une église définitive pour les bénédictins de Nancy. "Elle devait être d'un goût et d'une magnificence extraordinaires"³⁷. Il charge des travaux l'architecte Siméon Drouin qu'il envoie à Rome pour lever et prendre les dimensions de l'église Saint-Jacques des Incurables qui doit servir de modèle³⁸.

Cette église bâtie sur le mausolée d'Auguste au XV^e siècle a été entièrement reconstruite à la fin du XVI^e siècle par François de Volterra et terminée en 1600 par Charles Maderno. C'est ainsi que cette influence forte de l'art italien pressentie en Lorraine est ici démontrée. Néanmoins, il semble que l'architecte n'ait pas été à la hauteur des attentes de son commanditaire car la réalisation est éloignée du modèle romain. Dès le retour de l'architecte français, les travaux débutent. La première pierre est posée par Antoine de Lenoncourt, primat de Lorraine, le 2 juillet 1626³⁹. Malheureusement, la mort d'Henri de Lorraine six mois après leur lancement, arrête les travaux⁴⁰. En 1669, dom Ruinart visitant la Lorraine, s'arrête à Nancy où il trouve l'église commencée à être bâtie, "très spacieuse, mais encore est-elle à peine sortie des fondations"⁴¹. Si la mort d'Henri de Lorraine arrête les travaux de l'église, elle n'empêche pas les bénédictins de poursuivre la construction du monastère même. En effet, en 1627, s'élève le grand corps de logis⁴². Les religieux de Nancy songent alors à en faire la résidence du président de la congrégation et le logement des religieux de passage⁴³.

³³ CALMET Augustin, *Notice de Lorraine*, tome II, col 103

³⁴ *ibid*, p. 714

³⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 18

³⁶ *ibid*

³⁷ DE L'ISLE Joseph, *Histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel*, Nancy, Hæner, 1757, p. 279

³⁸ *ibid* et CALMET, *Notice... cit*, col. 104

³⁹ *ibid*

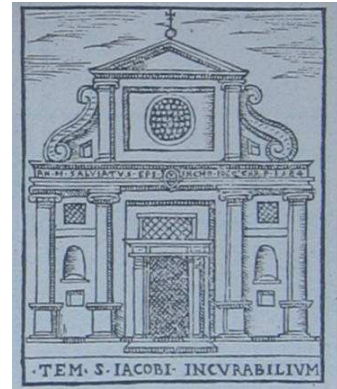
⁴⁰ *ibid*, p. 280

⁴¹ RUINART Thierry, "Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace", *Documents d'histoire lorraine*, Nancy, Wiener, 1869, p. 38

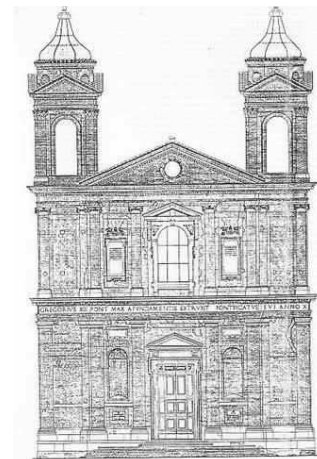
⁴² PFISTER, *op cit*, p. 716

⁴³ LIONNOIS, *op cit*, p. 6

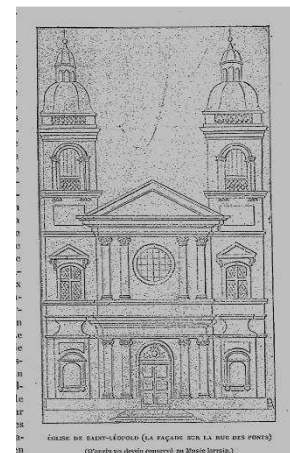
Il faut ensuite attendre 1701 pour que les travaux de l'église reprennent sur les fondations de la construction d'Henri de Lorraine. Une nouvelle première pierre est posée le 4 juin de cette année. L'église est achevée quatre ans plus tard, bénie le 14 novembre 1705 par l'évêque de Toul et consacrée seulement le 30 septembre 1734 par son successeur, Mgr Bégon⁴⁴. Cependant, une question se pose et reste posée : est-ce l'église démarrée quelques décennies plus tôt ou est-ce un nouvel édifice ? La seconde hypothèse semble devoir être suivie⁴⁵ car si les plans de Drouin avaient été suivis, un sérieux problème se fait jour car cela voudrait dire qu'il s'est trompé d'église. En effet, l'église Saint-Jacques des Incurables n'est en rien comparable à ce qui est connu de l'église Saint-Léopold. Mais, à proximité de l'église romaine choisie comme modèle, se trouve une autre église qui, elle, correspond aux représentations et descriptions conservées de l'édifice nancéen. Il s'agit de l'église Saint-Athanase. Cela est valable pour les élévations bien entendu mais aussi et surtout par le plan. En effet, Saint-Jacques des Incurables est de plan ovale à nef unique alors que Saint-Léopold est de plan basilical. Cette différence notable pourrait s'expliquer par le désir des bénédictins d'opter pour une élévation en église-halle, modèle bien connu et repris pour les maisons d'importance. Cependant, l'église nancéenne diffère aussi de son soi-disant modèle par cette même élévation. Et c'est tout particulièrement révélateur par la comparaison possible des façades des trois églises en cause. Saint-Jacques est résolument une basilique romaine avec une façade baroque chantournée alors que Saint-Athanase et Saint-Léopold sont très proches par leur décor classicisant et leur ordonnancement général avec deux tours



Rome, Saint-Jacques



Rome, Saint-Athanase



Nancy, Saint-Léopold

⁴⁴ PFISTER, *op cit*, p. 721

⁴⁵ C'est également ce qu'il est possible de comprendre chez dom Calmet qui parle de la construction d'une nouvelle église (*Notice... cit*, col 104).

encadrant deux niveaux d'élévation sommés d'un fronton triangulaire. Toutefois, dans le détail, de nombreux éléments diffèrent et l'église lorraine tient davantage des réalisations de la région à l'instar de Saint-Jacques de Lunéville ou la primatiale de Nancy que du modèle romain quel qu'il soit.

Parallèlement à la construction de l'église, de grands travaux d'aménagement des lieux claustraux ont lieu. C'est probablement lors de cette campagne qu'est édifiée la porte d'entrée flanquée de colonnes doriques⁴⁶. Dès lors, les bâtiments vont être très régulièrement entretenus comme en témoignent les comptes de l'abbaye avec des travaux de menuiseries, charpente, toitures, vitrerie, serrurerie... recensés au fil des ans jusqu'à un "barbouilleur"⁴⁷. Ainsi, en 1768, la réouverture du noviciat entraîne la remise en état des cellules des novices jusqu'alors fermées⁴⁸.

De même, les objets sont entretenus jusqu'à l'encensoir raccommodé en 1784-1785 pour 12 livres par un orfèvre non nommé⁴⁹. Est-ce le Gédéon cité pour avoir "raccommoder la croix d'argent et avoir doré le calice et la patène de Pont-Saint-Vincent"⁵⁰ ? Cette même année, ce sont les remises de la basse-cour qui sont reconstruites pour 3 149 livres, 6 sols et 9 deniers. Prévoyants, les bénédictins de Saint-Léopold font même provision de tuiles en vue des travaux d'entretien réguliers de leurs toitures⁵¹. Les comptes font apparaître une remise à neuf de la toiture de la grande aile ainsi que du porche de l'église dans le courant de l'exercice 1782-1783 sans qu'il soit pour autant donné plus de détail⁵².

⁴⁶ *ibid*, p. 722

⁴⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43, comptes de l'abbaye 1784-1785. Une photo de cette porte vers 1860 existe au Musée historique lorrain.

⁴⁸ Arch. nat., G 9 34

⁴⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43

⁵⁰ *ibid*, comptes de 1782-1783

⁵¹ *ibid*, comptes de 1781-1782

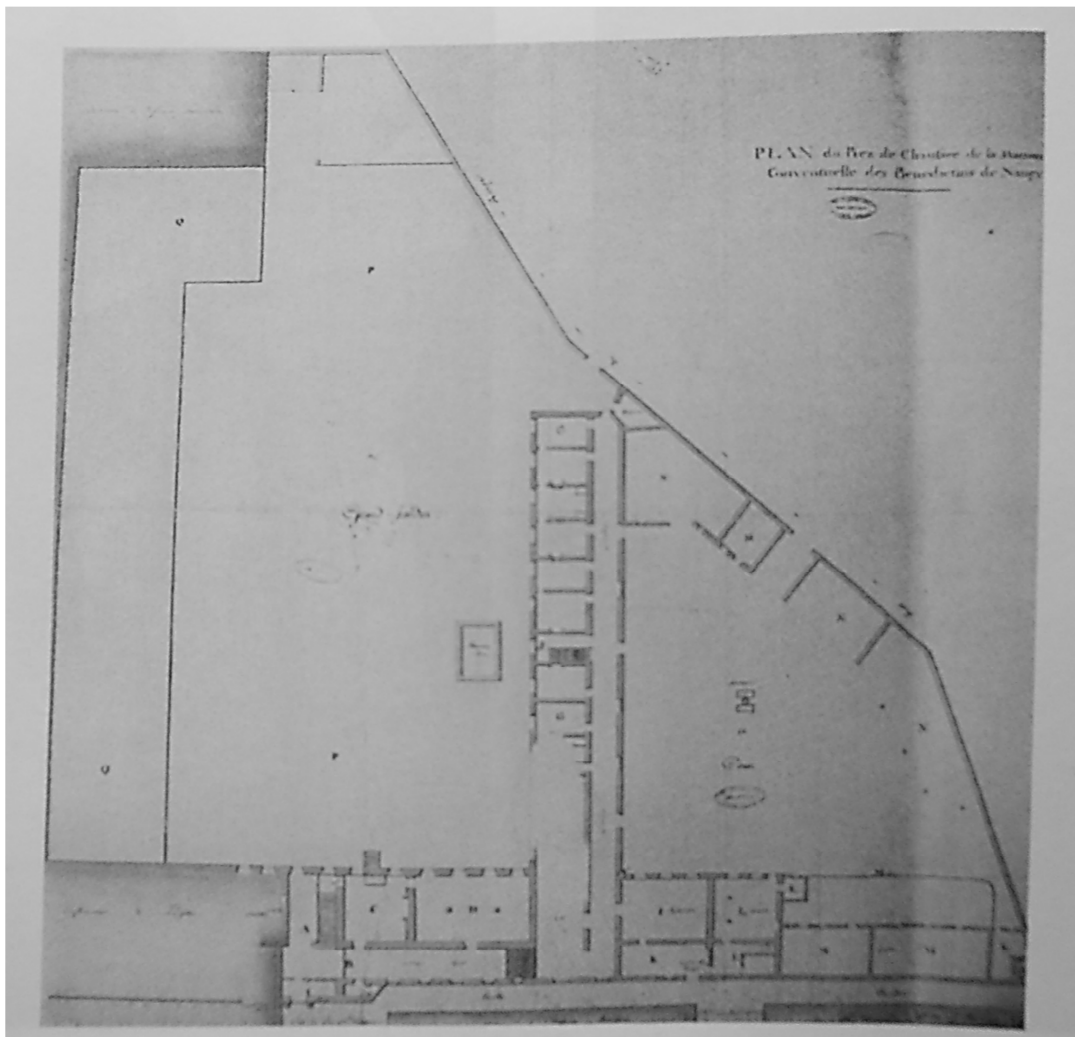
⁵² *ibid*, comptes de 1782-1783

III- Description et analyse architecturale

1) Les plans

a) l'église

Selon Lionnois, l'église Saint-Léopold était "une des plus belles et des mieux proportionnées de Nancy"⁵³. Elle se présente sous la forme d'une église-halle avec trois nefs. Le chœur est surélevé de quelques marches et a un aspect imposant. Sur les nefs latérales s'ouvrent trois chapelles⁵⁴. De l'extérieur, un décrochement est visible entre la nef et le chœur, ce dernier étant moins élevé. Par contre, l'espace intérieur est pris sous une seule toiture à deux pans assez fortement marqués.



Plan de l'abbaye Saint-Léopold,
(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 44)

⁵³ LIONNOIS, *op cit*, p. 10

⁵⁴ PFISTER, *op cit*, pp. 721-722

b) l'abbaye

L'abbaye elle-même se compose de bâtiments à la disposition quelque peu singulière car les religieux ont à subir les contraintes de leur environnement urbain. Il n'y a ainsi pas de cloître mais deux ailes de bâtiment perpendiculaires l'une à l'autre et dont l'une vient s'appuyer sur l'église. L'enclos abbatial est délimité par l'église, l'aile du bâtiment secondaire et une cour précédant l'aile principale. A l'autre extrémité de l'enclos se trouvent différentes maisons louées à des particuliers, moyen pour l'abbaye de s'assurer une rente nécessaire afin de faire face à ses dépenses assez importantes et à la faiblesse de ses revenus fonciers ou d'impôt.

A l'intérieur de ces ailes de bâtiments, la disposition des pièces reste tout à fait traditionnelle. Ainsi, la sacristie fait la jonction entre l'aile secondaire et l'église. Cette même aile abrite, jusqu'à l'aile principale deux salles dont une grande à colonnes - probablement la salle capitulaire - ces salles sont desservies par un corridor voûté. Après le hall desservant le corridor de l'aile principale, ce sont réfectoire et cuisine donnant déjà sur la basse-cour. L'aile principale comporte une succession de petites pièces pouvant être des salons de réception ou chambres d'hôtes.

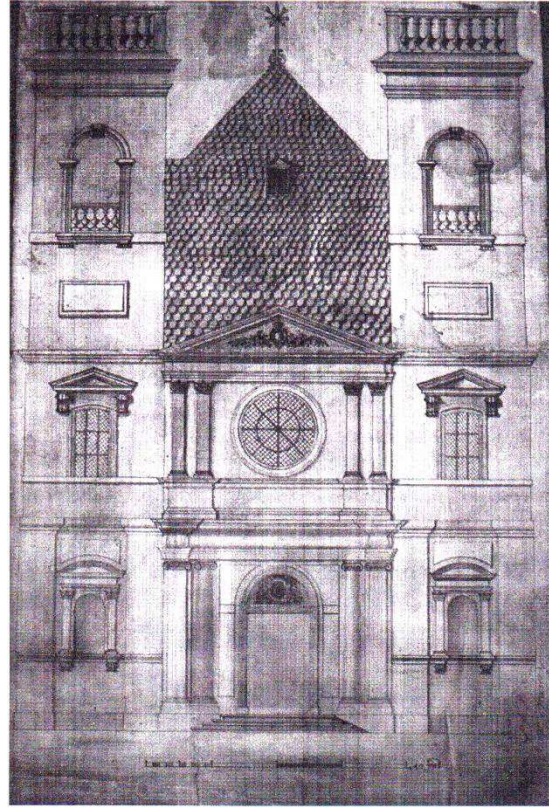
2) Les élévations

a) l'église

La façade de l'église présente deux niveaux d'élévation sur trois travées. Les travées latérales servent de base aux tours de l'église. Le premier niveau, rythmé de pilastres corinthiens jumelés, est percé par la porte d'entrée coiffée d'un fronton semi-circulaire orné de sculptures et ouvrant sur un perron. De chaque côté, une niche en plein cintre à forte mouluration est surmontée d'un cartouche. La partie centrale présente un entablement. Deux imposants cordons superposés séparent ce premier niveau du deuxième. Celui-ci est percé d'une rose centrale séparant des fenêtres en arc surbaissé, une de chaque côté, par, à nouveau, deux pilastres corinthiens. La travée centrale se termine par un fronton triangulaire sans sculpture alors que sur les travées latérales se trouvent les tours ayant chacune, au-dessus d'un cartouche et d'un léger entablement, un niveau troisième d'élévation avant la toiture à bulbe aplati coiffé d'un lanternon et ceint d'une balustrade en pierre. Les tours sont percées de fenêtres en plein cintre flanquées de colonnes ioniques géminées. Les élévations latérales sont peu connues, si ce n'est par une

ancienne photographie présentant l'abside et la dernière travée du chœur⁵⁵. Cette élévation est rythmée de grandes fenêtres en plein-cintre, une par travée, séparées par des contreforts se terminant par une volute. L'église Saint-Léopold est connue également par la gravure des édifices religieux de Nancy et trois vues de Nancy réalisées par le peintre Jean-Baptiste Claudot⁵⁶ où elle est présentée à chaque fois vue du chevet. Ce chevet est connu par une photographie conservée au musée lorrain. Il présente cinq pans soutenus par des contreforts sommés d'une console d'un modèle tout à fait courant.

L'intérieur n'est connu que par sa description par l'abbé Lionnois. L'église présente une succession de colonnes doriques séparant les nefs et correspondant à des pilastres du même ordre dans les nefs latérales, sur les murs gouttereaux. Les doubleaux sont ornés de caissons à rosace. L'église mesure au total environ 54 mètres de long sur 19 m de large (chaque collatéral ayant une largeur d'environ 3,5 m). La hauteur de l'édifice est d'environ 15 m. Le chœur et le sanctuaire occupent légèrement moins de la moitié de la longueur totale (environ 25 m)⁵⁷. Entre chaque pilastre des collatéraux, s'ouvre une sorte de petite chapelle d'environ 1,7 m de profondeur, apparemment sur un seul côté. La base des tours s'ouvre sur les collatéraux par une tribune fermée par une arcade⁵⁸.



Façade de l'abbatiale

(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 1 J 15)

⁵⁵ PFISTER, *op cit*, p. 731

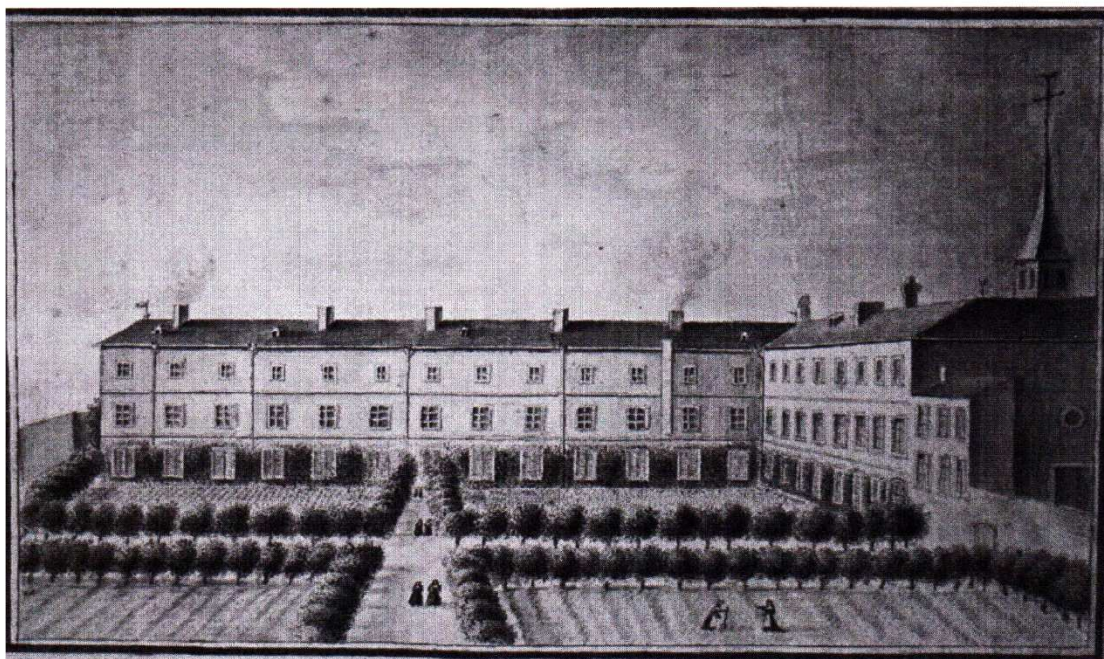
⁵⁶ Tableaux conservés au Musée historique lorrain, *Vue de Nancy*, h/t, inv. 95.677.1, *Vue de Nancy depuis les hauteurs de Beaugard*, h/t, inv. 95.677.2 et *Vue de Nancy depuis Beaugard*, h/t, inv. M.7.17

⁵⁷ LIONNOIS, *op cit*, pp. 10-11

⁵⁸ *ibid*, p. 11

b) l'abbaye

Les élévations extérieures du monastère sont inconnues. L'intérieur est peu décrit par les sources connues. L'abbé Lionnois mentionne seulement le réfectoire, rectangulaire et largement éclairé⁵⁹. Ces bâtiments sont régulièrement entretenus par contrat comme le montre le compte de 1781 où le recouvreur reçoit 48 livres pour l'entretien des toitures⁶⁰. Ce même compte montre des paiements aux serrurier et charpentier, ferblantier et vitrier pour acquis de leurs mémoires respectifs. Quasiment ces mêmes corps de métiers interviennent au cours de l'exercice 1784-1785⁶¹. Enfin, de nouvelles constructions se font encore en 1784-1785 : porte cochère et remises de la basse-cour⁶².



L'abbaye Saint-Léopold en 1823

(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 58 J 9 : *vue du monastère de la Visitation*)

3) Les décors

Claude Charles (Nancy, 1661-1747) travaille pour plusieurs établissements religieux de la cité ducale dont l'abbaye Saint-Léopold pour laquelle il peint un *Saint Benoît* et une *Nativité*. Il a étudié avec Gérard à Nancy et à Rome avec Carle Maratta. Il y

⁵⁹ *ibid*, p. 16

⁶⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43

⁶¹ *ibid*

⁶² *ibid*

reste neuf ans avant de revenir à Nancy en 1688. Recteur et professeur de peinture et de sculpture à l'académie de Nancy, il est aussi peintre ordinaire du duc Léopold⁶³.

Le décor du chœur est composé de cinq grands tableaux insérés dans un lambris de bois doré, chacun sous un vitrail. Ils représentent *L'adoration des mages*, la *Présentation au Temple*, *Jésus dans le désert servi par des anges*, la *Résurrection* et enfin la *Pentecôte*⁶⁴. Ils seraient dus à Duperron⁶⁵ qui s'est assuré, au moins pour le paysage du troisième, la collaboration de Guyon⁶⁶. Plusieurs autres peintres sont sollicités pour fournir les tableaux des chapelles latérales. Ce sont Guyon pour une *Crucifixion*; Provençal pour un *Saint-Léopold présentant l'église du monastère* et une *Sainte-Hélène*.

Le réfectoire des bénédictins accueille le décor réalisé par Claude Charles pour les jésuites de Pont-à-Mousson. L'ensemble de lambris rythmé par des pilastres corinthiens accueille sept tableaux aux sujets évangéliques : la *Cène*, *Jésus chez Marthe et Marie*, *Jésus au désert servi par les anges après la tentation* - un tableau du même sujet se trouve alors dans l'église - la *Sainte-Famille*, la *rencontre avec la Samaritaine*, *Jésus oint par Marie Madeleine* et *Jésus ordonnant à Pierre d'ouvrir le poisson* où se trouve le tribut à payer. Ces sujets restent très particuliers et peu courants dans leur très grande majorité. Même la représentation de la Sainte-Famille est originale puisqu'elle présente Jésus et Joseph à table disant la prière d'action de grâce pendant que Marie apporte le repas⁶⁷. Néanmoins, il semble que ce choix ait été délibéré car les vannistes de Nancy ne manquent pas de moyens et n'en sont pas réduits à acheter uniquement de l'occasion aussi prestigieuse soit-elle.

4) Le mobilier de l'église

Plusieurs autels ornent l'église. Le maître-autel à la romaine, a la forme traditionnelle d'un tombeau. Il est en marbre comme le sont les deux autels latéraux, un dans chaque chapelle terminant les collatéraux. Ces chapelles sont à chevet plat et l'autel est séparé du mur par un couloir menant aux sacristies⁶⁸. Ces autels latéraux sont surmontés d'un retable encadré de pilastres de marbre avec chapiteaux dorés et couronnés par une

⁶³ MICHEL Louis-Antoine., *Biographie historique et généalogique des hommes marquans de l'ancienne province de Lorraine*, Nancy, imprimerie Dissette, 1829, p. 98

⁶⁴ LIONNOIS, *op cit*, p. 11

⁶⁵ *ibid*, et MICHEL, *op cit*, p. 144

⁶⁶ *ibid*, p. 11

⁶⁷ *ibid*, p. 16

⁶⁸ *ibid*, p. 11

gloire avec des têtes d'angelots émergeant des nuées. Dans le compte de 1785-1786, apparaissent trois grands tissus de taffetas bleu pour la chapelle du Jeudi Saint⁶⁹ alors que dans ceux de 1782-1783, l'abbé fait don d'un grand tapis brodé pour les marches de l'autel majeur⁷⁰.

Une grille sépare le chœur de la nef de l'église. Elle est due à un serrurier de Paris qui y travaille en 1706. Elle devait être toute de fer avec des ornements ciselés⁷¹.

Le revers de la façade principale est occupé au deuxième niveau d'élévation par la tribune d'orgue sur laquelle se trouve un instrument et qui présente une grille en fer forgé⁷². Une montre d'orgue est achetée en 1785-1786 pour 1 200 livres, la main d'œuvre ayant été fournie par les frères de l'abbaye⁷³.

Parmi le mobilier, il y a bien évidemment ce que l'on s'attend à trouver dans une église d'abbaye, des stalles. Elles sont au nombre de 48 et selon Lionnois "d'assez bon goût et d'une belle sculpture"⁷⁴. Plusieurs tombeaux et plaques funéraires dont celle du cœur d'Henri de Lorraine et celle des ossements d'Hugues de Vaudémont⁷⁵ occupent la nef de l'église abbatiale.

Enfin, pour les célébrations, les religieux disposent de vêtements dont une partie est due aux libéralités de l'abbé comme en témoignent les comptes de 1781 et 1782-1783⁷⁶.

⁶⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43, comptes de la mense abbatiale pour 1785

⁷⁰ *ibid*, comptes de 1782-1783

⁷¹ LIONNOIS, *op cit*, p. 17

⁷² *ibid*, p. 11

⁷³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43, comptes de la mense abbatiale pour 1785

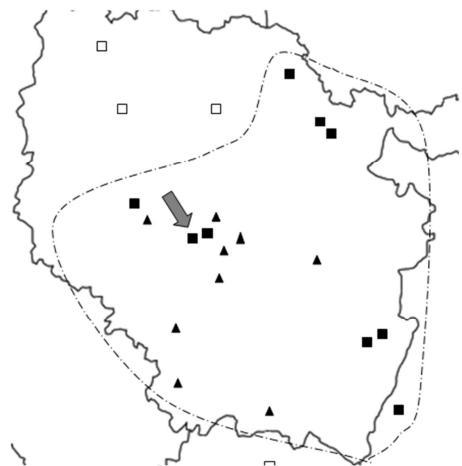
⁷⁴ LIONNOIS, *op cit*, p. 12

⁷⁵ *ibid*, p. 12

⁷⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 43

Historiographie

Il n'existe malheureusement qu'une étude complète sur l'abbaye Saint-Mansuy de Toul et encore s'agit-il d'une grande notice parue dans les *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*. Autrement, rien d'ancien ou moderne hormis quelques articles, souvent traitant simultanément des deux abbayes toulaises. Seule la figure du fondateur et les études archéologiques ont retenu



l'attention des chercheurs. Cette abbaye, comme Saint-Epvre, a par ailleurs vu son fond d'archives réduit à une peau de chagrin ce qui ne facilite pas les recherches sur ces deux monastères pourtant importants, d'une part par leur situation - ils sont les seuls établissements vannistes d'une capitale diocésaine à être dans la province vanniste de Lorraine - et, d'autre part par leur passé notamment intellectuel et artistique. Certes leur implantation en faubourg de Toul, hors les murs de la ville, les rend particulièrement vulnérables et des grands édifices gothiques qu'étaient leurs abbatales, rien ne parvient jusqu'à la Révolution française ou presque. De même, les actions révolutionnaires ne les ont pas ménagés et leur vente en a sonné le glas. Actuellement, seuls quelques éléments architecturaux permettent de les reconnaître dans les habitations modernes qui se sont édifiées à l'emplacement des cloîtres.

I- Présentation historique

1) De la fondation à l'époque moderne

L'église Saint-Pierre où repose le premier évêque de Toul, saint Mansuy, est confiée à son origine à des clercs. L'évêque Gauzelin les remplace en 947, par des religieux bénédictins de l'abbaye Saint-Epvre de Toul. L'abbaye elle-même n'est véritablement fondée qu'en 965 par saint Gérard, évêque de Toul qui en nomme le premier abbé, Adam, moine de Saint-Epvre. De cette époque datent les premières constructions⁷⁷. La nouvelle fondation est confirmée par l'empereur Othon II en 965⁷⁸.

La réforme de Cluny y est introduite, comme à Saint-Epvre, par Guillaume de Volpiano très actif en Lorraine. Ruinée par l'incursion guerrière d'Eudes de Blois en 1036, l'abbaye est relevée de ses décombres et enrichie par les abbés qui se succèdent au long des décennies suivantes⁷⁹. Ses biens sont confirmés par une bulle datée de 1050 donnée par l'évêque de Toul devenu le pape Léon IX⁸⁰. Quelques décennies plus tard, sous l'épiscopat de Pibon (1070-1107), l'abbaye est dotée de cures et surtout de pieux pèlerins "d'une haute distinction" qui sont reçus à Rome par le pape. Ce dernier leur apprend que la cité toulaise conserve de nombreuses reliques de saint Pierre reçues par saint Mansuy. Elles semblent alors totalement oubliées ou presque. Seul l'existence d'un autel des Saints-Apôtres dans l'église le rappelle ; autel qui se trouve dès lors richement orné⁸¹. Les reliques elles-mêmes sont retrouvées par l'abbé Théomare. Il s'agit d'un coffret enserré dans le massif d'un ancien autel. Ce coffre de pierre en renferme un autre de bois qui contient à son tour un reliquaire en plomb. Autour du coffret en bois est écrit qu'il renferme les reliques des saints Pierre et Paul et du bois de la vraie Croix. Le reliquaire en plomb abrite "de la poussière figée avec du sang, onze os de la tête, sept dents et onze petits bois enchâssés l'un dans l'autre. L'abbé mit la poussière dans quatre boîtes, aux quatre angles de l'autel qu'il fait rebâtir, et au milieu de l'autel, il remet le coffre de pierre, avec la cassette de bois, et le reliquaire de plomb [...] Mais il n'y remet

⁷⁷ GUILLAUME Pierre-Etienne, "Notice sur l'abbaye de Saint-Manui-lès-Toul", *MSAL*, 3^e série, VII^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1879, p. 8

⁷⁸ MARTIN Eugène, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, 3 vol., Nancy, Crépin-Leblond, 1900, tome 1, p. 161

⁷⁹ COLLIN Hubert, *Les églises romanes de Lorraine*, 4 vol, Nancy, Société d'archéologie lorraine - Musée lorrain, coll. Les guides du Pays lorrain, 1986, tome IV, p. 83

⁸⁰ MARTIN, *op cit*, p. 204

⁸¹ CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 vol., 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome II, col 317-318

pas ces reliques. Il en met d'autres points précieuses. Quant à celles des saints Apôtres, il les place dans un reliquaire doré au-dessus de l'autel"⁸².

A la fin du premier tiers du XIII^e siècle, l'abbaye est en pleine décadence et l'évêque de Toul, Roger d'Ostenge de Marcey, y fait venir Guillaume, prieur de Flavigny. Après huit années, la discipline y est pleinement rétablie et les bâtiments, église comprise, sont remis en état⁸³. Guillaume est alors élu abbé de Saint-Vanne à Verdun⁸⁴.

Les siècles se succèdent et les incendies aussi, souvent par fait de guerre. C'est le cas en 1378 puis en 1552 lors du siège de la ville par Charles Quint. Ainsi, les travaux faisant suite au premier incendie se sont-ils achevés en 1448, financés par des quêtes dans tout le diocèse et il faut attendre que l'évêque Jean des Porcelets de Maillane, également abbé de Saint-Mansuy en entreprenne la totale reconstruction pour que le monastère soit à nouveau réhabilité. Il l'est à cette occasion doublement puisqu'il entre alors dans la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe⁸⁵.

2) L'ère vanniste

Jean des Porcelets de Maillane soucieux d'appuyer la réforme vanniste naissante, fait affilier l'abbaye toulousaine très rapidement. A sa mort, l'évêque abbé lègue à l'abbaye nombre de tableaux⁸⁶ après l'avoir fait rebâtir. Il lui retire cependant un terrain pour y implanter un couvent de capucins⁸⁷.

Dom Charles Cachedenier de Vassimont est prieur de Saint-Mansuy quand meurt l'abbé Castellan en 1691. Il faut attendre 1697 pour qu'un nouvel abbé soit élu et ce, à cause du régime français qui s'applique à Toul et empêche toute élection, le seul régime reconnu étant la commende. Néanmoins, en 1697, comme aucun commendataire ne se présente, les religieux l'élisent à l'unanimité moins une voix (la sienne). Parmi les religieux se trouvent alors doms Alliot, Belhomme et Calmet. Cependant, le roi de France se souvient alors de l'abbaye et oppose son candidat, le sieur de Vendôme, grand prieur de France. De plus, l'avenir de la maison est alors compromis car Vauban, dans

⁸² *ibid*, col. 347

⁸³ *ibid*, col. 617

⁸⁴ MARTIN, *op cit*, p. 290

⁸⁵ GUILLAUME Pierre-Etienne, *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, 5 vol., Nancy, Thomas et Pierron, 1866, tome 1, p. 95-96

⁸⁶ GUILLAUME, "Notice..." *art cit*, p. 14

⁸⁷ CALMET, *Histoire Lorraine*, tome VI, col. 719-720

son projet de fortification de la ville, prévoit la destruction des deux abbayes vannistes de la cité. Les deux maisons demandent alors à être transférées en Lorraine où, terre d'Empire, le régime de la commende ne s'impose pas de la même manière. Finalement, les plans de Vauban sont modifiés et les abbayes survivent. Après un procès, dom de Vassimont est confirmé dans sa charge d'abbé C'est alors qu'il apprend sa nomination comme coadjuteur de Flavigny⁸⁸.

L'abbaye Saint-Mansuy, avec son revenu annuel de 20 000 livres est, dans ses dernières décennies, donnée par le roi de France à des conseillers de son entourage. Ainsi, Jean-François Boyer, évêque de Mirepoix et chargé de la feuille des bénéfices ecclésiastiques s'en démet en 1745 et aussitôt c'est l'évêque de Mâcon, ancien agent du clergé de France, Henri-Constant de Lort de Sérignan de Valras qui en est pourvu en échange de l'abbaye de Préaux au diocèse de Lisieux qui est alors mise en économat. Il la conserve jusqu'à sa mort en 1763. Puis, après deux ans de vacance, le nouvel abbé commendataire est nommé. Il s'agit de l'abbé Louis Augustin, docteur en Sorbonne, conseiller d'Etat après avoir été conseiller au Parlement de Bordeaux. Son frère n'est alors autre que le contrôleur général des finances. Il doit cependant se démettre de cette charge au profit de l'évêque de Toul nouvellement nommé qui reçoit Saint-Mansuy pour laisser démembrer son diocèse. Il s'agit d'Etienne-François-Xavier de Champorçin en 1775⁸⁹.

En 1779, le président de la commission des réguliers fait supprimer le titre abbatial au profit de la mense épiscopale. C'est probablement une compensation à la perte de nombreuses paroisses suite à l'érection des évêchés de Nancy et Saint-Dié. Cette suppression est demandée par bulle pontificale du 16 septembre 1777. Les lettres patentes de confirmation arrivent en juillet 1779 avant d'être enregistrées au Parlement de Metz en août suivant⁹⁰. Elle entre en vigueur à la mort du dernier abbé.

3) La Révolution française et après

En 1790, les religieux sont expulsés et les reliques de saint Mansuy sont l'objet d'une translation à la cathédrale menée en grandes pompes en 1792. Devenue Bien

⁸⁸ DEDENON Alphonse, *Histoire du prieuré de Flavigny-sur-Moselle*, Nancy, Wagner, 1937, pp. 130-131

⁸⁹ BENOIT Arthur, "Notes sur les deux derniers abbés commendataires de l'abbaye Saint-Mansuy de Toul", *JSAL*, 22^e année, 1872, Nancy, Crépin-Leblond, 1872, pp. 70-72

⁹⁰ GUILLAUME, *Histoire du diocèse de Toul cit*, p.97

national, l'abbaye est vendue cette même année 1792 en petits lots. Les quatre lots sont ainsi vendus séparément⁹¹ et les bâtiments, transformés en petites exploitations agricoles, disparaissent peu à peu ou sont remplacés par de nouvelles constructions. Subsiste cependant la crypte où Hugues des Hazards avait fait construire le tombeau de "l'apôtre des leucis"⁹². Chaque propriétaire a depuis aménagé à sa guise sa partie de l'ensemble ; Les destructions commencent presque aussitôt. C'est le sort subi notamment par l'église aménagée dans l'ancien réfectoire⁹³.

II- Histoire architecturale

1) Les constructions précédant l'ère vanniste

Des premières constructions de Saint-Mansuy, ne subsiste plus que la crypte du saint évêque. Décrite par l'abbé Vanson en 1885, elle est alors une propriété privée. Cette crypte "est un caveau voûté entouré de souterrains voûtés qui y conduisent. S'y trouve le tombeau de saint Mansuy"⁹⁴. Ce dernier est daté du XVI^e siècle et attribué à Mansuy Gauvain⁹⁵. Ce tombeau est longtemps conservé dans une chapelle moderne toujours dans le quartier saint Mansuy à l'emplacement de l'abbaye. Il est aujourd'hui à la cathédrale de Toul. En 1841, Thierry dans son histoire de Toul suggère au propriétaire de la crypte, "isolée au fond de ses caves" d'en faire "bientôt la cession à l'église"⁹⁶.

En 1032, l'abbaye est brûlée par le comte de Champagne, Eude, battu par Conrad le Salique et perdant du siège qu'il fait à la ville de Toul. L'abbé Dodo en entreprend la reconstruction qui est poursuivie par son successeur Grimalde. Ce dernier achève la tour qu'il fait surmonter d'une croix dorée avec un aigle. Il fait également refaire l'autel des Saints-Apôtres⁹⁷ décoré de lames d'argent et de pierres précieuses⁹⁸. Ensuite, l'abbé Albéric poursuit les travaux aux bâtiments conventuels et fait déjà agrandir l'église en lui

⁹¹ GUILLAUME, "Notice..." *art cit.*, p. 15

⁹² GUILLAUME, *Histoire du diocèse de Toul cit.*, p. 96

⁹³ VANSON Charles-Victor, *La crypte de Saint-Mansuy. Notice historique et archéologique*. Nancy, Vagner, 1885, p. 17

⁹⁴ VANSON, *op cit.*, p. 1

⁹⁵ BAUDOIN Jacques, *Champagne-Lorraine*, coll. La sculpture flamboyante, Brioude, éditions Créer, 1990, p. 305

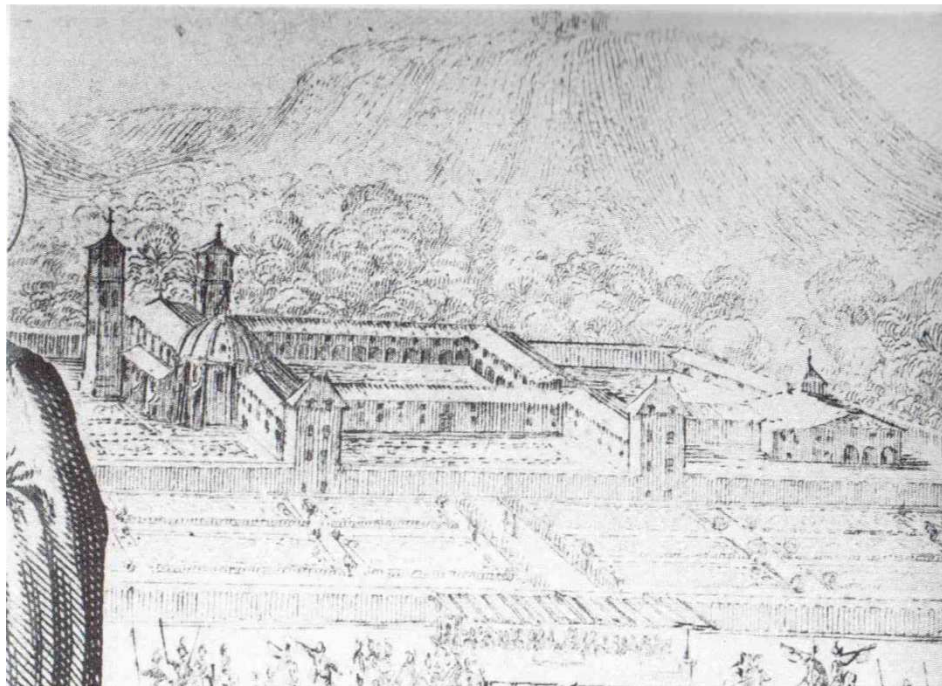
⁹⁶ THIERY A. D., *Histoire de la ville de Toul et de ses évêques*, deux vol., Paris, Robet – Nancy, Grimblot et Raybois – Toul, Vve Leclerc, 1841, tome 1, p. 32

⁹⁷ CALMET, *Histoire de Lorraine*, tome II, col 317

⁹⁸ DEDENON, *op cit.*, p. 11

adjoignant notamment des cryptes⁹⁹. Les travaux sont achevés par l'abbé Théomare et l'évêque Pibon consacre les cryptes en 1090¹⁰⁰. En 1107, lors de cette campagne de travaux, est découverte à l'emplacement de l'ancien chœur, sous la chapelle Saint-Benoît, une crypte avec trois cercueils. Les corps sont alors identifiés comme étant ceux de quatre évêques de Toul et dans le troisième caveau, le couple royal et leur fils qui a été ressuscité par le saint évêque¹⁰¹.

L'église est à nouveau brûlée en 1378 et le monastère pillé. Les travaux de reconstruction s'achèvent en 1448 à grand renfort de quêtes dans tout le diocèse et des largesses de l'évêque Louis d'Haraucourt. Ses successeurs sur le siège épiscopal, Olry de Blâmont et Hugues des Hazards, tous deux également abbés commendataires de Saint-Mansuy, font également des travaux considérables à l'abbaye¹⁰².



L'abbaye dans la gravure des *Miracles de Saint Mansuy* par Israël Sylvestre

A l'occasion du siège de Metz par Charles Quint en 1552, le gouverneur de Toul fait raser les églises conventuelles de la périphérie, Saint-Epvre et Saint-Mansuy¹⁰³. Le mobilier de l'église abbatiale est installé dans le réfectoire qui reste église provisoire jusqu'à la Révolution française. Par la destruction de l'église, le cloître est en partie

⁹⁹ *ibid.*, p. 11

¹⁰⁰ *ibid.*, p. 12

¹⁰¹ VANSON, *op cit.*, p. 6

¹⁰² DEDENON, *op cit.*, p. 13

¹⁰³ *ibid.*, p. 13

endommagé de même que les bâtiments conventuels dont la rénovation est assurée par Jean des Porcelets de Maillane.

Au début du XVI^e siècle, une rénovation partielle des bâtiments claustraux est entreprise par l'évêque de Toul Hugues des Hazards, par ailleurs abbé commendataire de l'abbaye. De fait, le monastère est, pendant plusieurs dizaines d'années, uni à la mense épiscopale toulouise. Les travaux sont confiés à Jean Pèlerin-Viator¹⁰⁴, homme pénétré de l'esprit de la Renaissance, né en Anjou et qui fait toute sa carrière en Lorraine¹⁰⁵. C'est alors, en 1512, que Pèlerin dirige le chantier du cénotaphe de saint Mansuy et son gisant dû à Mansuy Gauvin¹⁰⁶.

2) Les constructions vannistes

"La maison est composée de 17 religieux. Elle est chargée de l'entretien et de la réédification des lieux réguliers qui sont fort étendus et même de l'appartement abbatial. Elle est chargée de l'église abbatiale et de onze autres à la campagne"¹⁰⁷. A la suite de cet état très sommaire et sans chiffre, vient un mémoire sur un établissement bénédictin dépendant de l'abbaye toulouise et installé à Neufchâteau.¹⁰⁸ En fait, il s'agit d'une vaste propriété occupée par un seul religieux. Ce prieuré Notre-Dame comporte des "appartements tapissés, bien meublés et ajustés, ouverts aux personnes de tout sexe et de tout état"¹⁰⁹. Sa "table soutenue de bons revenus qui lui sont fournis ou abandonnés par la maison de St-Mansuy, lui procure l'agréable commerce de la plus riche société"¹¹⁰.

Dom Ruinart visite Toul en 1696 et trouve le cadre de l'abbaye "très agréable"¹¹¹. L'église en a été "d'une beauté et d'une étendue assez rares"¹¹². "Mais depuis qu'au commencement de ce siècle elle a été abattue pour la défense de la place, par les ordres du gouverneur, l'office divin se célèbre dans le réfectoire. La ruine de l'église a entraîné celle d'une partie du cloître ; il n'en reste qu'un petit oratoire (la crypte) où existe le

¹⁰⁴ MARTIN E, *op cit*, tome 1, p. 567

¹⁰⁵ SAVE Gaston, "Jean Pèlerin, le Viateur, chanoine de Saint-Dié, de Nancy et de Toul, auteur de la perspective artistique de 1505", *BSPV*, 22^e année, 1986-1897, Saint-Dié, imprimerie Humbert, 1897, pp. 265-355, ici p. 309

¹⁰⁶ MARTIN E, *op cit*, tome 1, p. 567

¹⁰⁷ Arch. nat., 4 AP 83, p. 505

¹⁰⁸ *ibid*, p. 506

¹⁰⁹ *ibid*, p. 507

¹¹⁰ *ibid*, p. 507

¹¹¹ RUINART Thierry, *Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace*, trad. dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome VII, Nancy, Wiener, 1862, p.122

¹¹² *ibid* p. 122-123

tombeau de saint Mansuy. Car son corps est conservé au trésor dans une châsse d'argent"¹¹³. Partageant l'avis du savant mauriste, dom Calmet regrette lui aussi la disparition de l'ancienne église conventuelle qu'il trouve "grande, belle et bien élevée"¹¹⁴.

En effet, c'est l'évêque de Toul Jean des Porcelets de Mailliane, abbé commendataire de Saint-Mansuy, qui en fait entreprendre la reconstruction au début du XVII^e siècle. Les bâtiments s'organisent alors à l'emplacement de l'ancienne église détruite au siècle précédent. "Un vaste réfectoire, des appartements et des galeries occupent l'emplacement du chœur de l'église et peut-être celui de l'oratoire primitif. La grande nef, entièrement rasée, devient une cour. Des cryptes ou caves sont établies sous les bâtiments nouveaux. L'ancien réfectoire ogival sert d'église"¹¹⁵. Cette description de l'abbé Vanson montre des bâtiments moins amples que les constructions précédentes.

3) Etat de l'abbaye aujourd'hui

Seuls quelques vestiges subsistent. Ce sont la porte d'entrée, une porte gothique et une partie du mur d'enceinte. En 1980, un incendie détruit les dernières toitures et plafonds qui avaient survécu.

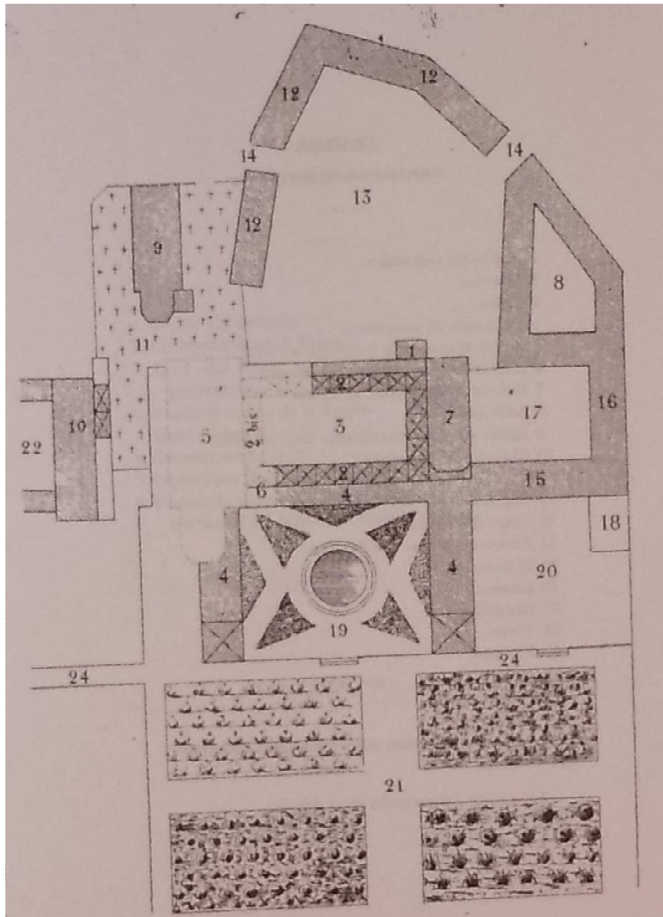
III- Description et analyse architecturale

Jacques Callot réalise une gravure sur les miracles de saint Mansuy en 1621 où est représentée l'abbaye. De plan traditionnel, elle présente alors une église à rotonde orientale avec une nef flanquée de deux tours probablement de façade. Le cloître est carré, muni d'arcades. Repris régulièrement semble-t-il, les bâtiments devaient être un mélange subtil de parties très anciennes et de réparations modernes comme il est possible d'en voir dans d'autres maisons vannistes. Aujourd'hui, ne subsistent en élévation, et encore sont-ils fortement remaniés, que deux portails de l'enceinte de l'abbaye en vis-à-vis. D'époque romane, ils présentent, pour l'un une porte cochère et une porte piétonne aujourd'hui murée et pour le second, une porte cochère également presque entièrement murée et très remaniée.

¹¹³ *ibid* p. 123

¹¹⁴ CALMET, *Notice... cit*, col. 613

¹¹⁵ VANSON, *op cit*, p. 16



Reconstitution du plan de l'abbaye Saint-Mansuy à la fin du XVIII^e siècle (Guillaume, "Notice ..." *art cit*, p. 49)

Le peintre Yard de Bar-le-Duc est employé par les religieux de Saint-Mansuy¹¹⁶ comme probablement d'autres artistes nombreux mais aucun de leur travaux n'est documenté plus précisément.

L'abbé Guillaume reconstitue un plan de l'abbaye de Saint-Mansuy pour son article dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*. Il s'appuie sur la situation des bâtiments au moment où il écrit et sur un plan de Toul en 1700. Il est ainsi possible d'y remarquer que les grandes lignes du plan de la maison n'ont pas évolué depuis les premiers temps et que

l'abbaye n'a, en fait, été qu'aménagée, restaurée, mise au goût du jour sans changement fondamental de parti pris. Même amputé, le cloître (n°3) conserve sa fonction car il n'est pas remplacé. L'église médiévale, chef-d'œuvre d'architecture détruit (n°5), n'est pas remplacée non plus, c'est l'ancien réfectoire (n°7), devenu bien trop grand, qui est aménagé en lieu de culte. La transformation est néanmoins très importante selon les témoignages de l'époque. Les bâtiments de l'abbaye ne sont malheureusement connus que dans leur disposition générale sans qu'il soit possible de préciser tel ou tel usage d'une aile de bâtiment. Les dépendances agricoles se révèlent très importantes. En effet, cela peut s'expliquer par l'importance des propriétés foncières de l'abbaye tant dans la région de Toul que provenant de ses nombreux prieurés, fermes et granges répartis sur tout le territoire lorrain.

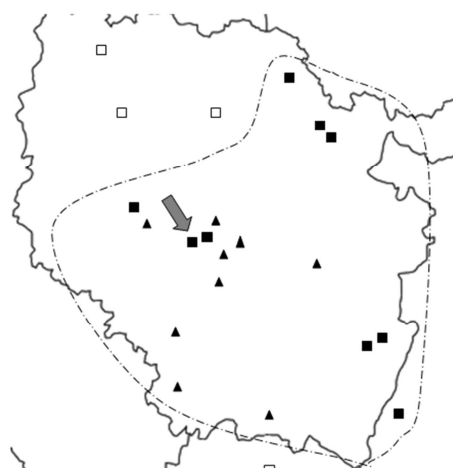
¹¹⁶ DIGOT, *Histoire... cit*, tome VI, p. 142

Aucune pièce de mobilier ne subsiste ou n'a été identifiée comme telle à l'exception de quelques éléments lapidaires ou de sculpture comme un chapiteau conservé au musée de Toul et quelques sarcophages retrouvés lors de découvertes fortuites. Parmi les éléments conservés, la dalle funéraire de S. Mansuy est déposée fin 2012 dans la cathédrale Saint-Etienne de Toul.

Historiographie

Aucune étude d'envergure n'a été menée sur l'abbaye toulaise de Saint-Epvre même si plusieurs articles parus dans différentes revues locales ou régionales font état de recherches sur tel ou tel aspect de l'histoire de cette illustre maison.

Les archives restent peu parlantes pour le domaine qui nous occupe même si, heureusement, l'iconographie vient quelque peu suppléer ce manque.



I- Présentation historique

1) Les premiers temps

A Toul, une seule communauté est bien établie au début du VIII^e siècle, celle de l'abbaye Saint-Epvre. Attestée au début du VII^e siècle¹ en tant qu'*ecclesia*, elle abrite le

¹ *Chronique de Frédégaire, MGH SRM 2*, p. 147, édition et traduction par DEVILLERS et MEYERS, Brepols, 2001

tombeau de l'évêque Aper (VI^e siècle). La seconde dédicace à Saint-Maurice d'Agaune² suggère qu'un monastère a pu s'y développer très tôt, dès le VII^e siècle, voire le milieu du VI^e siècle. Dans ce dernier cas, elle aurait été fondée par saint Epvre puis achevée par son successeur Albaut³. L'évêque Antimonde (dernier tiers du VI^e siècle) aime à s'y retirer et contribue à son embellissement⁴ mais c'est là presque tout ce qu'il est possible de savoir sur cette antique maison dont l'histoire ne devient vraiment sûre qu'au début du IX^e siècle.

Des moines y sont attestés sous l'épiscopat de Frothaire (813-847)⁵. Ce dernier y applique les réformes du concile d'Aix probablement dans les années 820⁶. Il lui adresse ainsi une charte de réforme, copiée par Mabillon d'après l'original aujourd'hui perdu. Il s'y lit ainsi : "C'est pourquoi nous avons décidé de mettre à la tête de cette communauté un abbé qui puisse la diriger selon la règle de saint Benoît et la faire progresser utilement"⁷. Ainsi, l'évêque conserve le contrôle de cette importante maison. Cependant, comme toute abbaye royale, elle reste à la merci d'une confiscation par le souverain. Cela se produit d'ailleurs à plusieurs reprises. Cependant, cela n'a eu que peu d'incidences sur la vie monastique elle-même. "La confiscation signifie que le roi reprend l'abbaye, donc qu'il se réserve le droit d'y nommer l'abbé ou de toucher les revenus des biens abbatiaux ce qui n'empêche pas les moines de continuer à y vivre sur les biens définis par Frothaire"⁸.

L'abbaye est un lieu de sépulture prisé au VII^e siècle comme l'attestent les 21 sépultures mises à jour lors de fouilles en 1978. Datant des VI^e et VII^e siècles, elles sont situées dans un espace pouvant être celui de l'église du haut moyen âge⁹ et parmi elles, se trouve peut-être celle de l'évêque Eutulanus¹⁰.

² PICART Benoît, *Histoire ecclésiastique & politique de la ville et du diocèse de Toul*, Toul, A. Laurent, 1707, p. 228

³ ROZE Francine, "L'abbaye Saint-Evre de Toul au haut moyen âge", *Le Pays lorrain*, 1981-1, Nancy, 1981, pp. 73-83, ici p. 73

⁴ THIERY A. D., *Histoire de la ville de Toul et de ses évêques*, 2 vol., Paris, Robet – Nancy, Grimblot et Raybois – Toul, Vve Leclerc, 1841, tome I, p. 58

⁵ GAILLARD Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934), les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 63

⁶ *ibid.*, p. 159

⁷ trad par GAILLARD, *op cit.*, p. 160

⁸ GAILLARD, *op cit.*, p. 162

⁹ GAUTHIER Nancy - PICARD Jean-Charles, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*, Paris, De Brocard, 1986, p. 59

et LIEGER-MARGUET-GUILLAUME, "Sépultures mérovingiennes de l'abbaye Saint-Epvre de Toul", *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 1984, n° 3-4, p. 301-317

¹⁰ GAILLARD *op cit.*, p. 64

Malgré quelques problèmes avec les évêques de Toul et les confiscations royales auxquelles s'ajoutent les invasions et malheurs temporels, l'abbaye reste en règle pendant plus d'un siècle. Au IX^e siècle, la communauté se compose en moyenne d'une quarantaine de religieux ainsi que nous l'apprend le diplôme de Charles le Gros donné en 885¹¹. Cependant, le siècle suivant est marqué notamment par les invasions hongroises qui pillent la maison. Les religieux se réfugient en ville avec les reliques de saint Epvre. La régularité se relâche et l'avenir de la maison semble peu assuré¹². Néanmoins, Gauzelin en entreprend la réforme en 934 avec des moines prêts à appliquer la règle de saint Benoît et un abbé nommé par lui¹³. L'évêque y fait appliquer les observances de Saint-Benoît-sur-Loire et y nomme Archambaud comme abbé¹⁴. Gauzelin prend également soin du temporel de cette abbaye et fait confirmer le tout par l'empereur Othon I^{er} en 948¹⁵. L'évêque Berthold y fait venir vers l'an 1000, Guillaume de Volpiano, abbé de Saint-Benigne de Dijon et réformateur dans l'esprit clunisien de plusieurs abbayes de Lorraine¹⁶. Ce retour à une règle plus strictement appliquée ne se fait pas sans heurts notamment avec ceux qui ont alors l'habitude de fréquenter le cloître sans pour autant être des religieux¹⁷.

L'abbaye toulaise est un centre d'études réputé. L'école est dirigée par un moine de Luxeuil, Adson, puis par Bernier et accueille des étudiants tant religieux que laïcs¹⁸. Comme Gorze, Saint-Epvre fournit des religieux pour les réformes entreprises dans d'autres maisons telles celle de Montier-en-Der ou de Saint-Vanne à Verdun¹⁹. Le catalogue de la bibliothèque de Saint-Epvre réalisé à la fin du XI^e siècle est conservé aujourd'hui à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich et son étude²⁰ a permis de connaître l'organisation d'une bibliothèque d'abbaye au moyen âge. L'organisation en est déjà quasiment celle qui perdure jusqu'à la Révolution française : La Bible, les Pères de l'Eglise en commençant par leurs commentaires sur l'Ecriture, les autres commentaires,

¹¹ *ibid*, p. 213

¹² SCHAEFFER Michèle, "Les abbayes Saint-Evre et Saint-Mansuy aux X^e et XI^e siècles", *Etudes toulaises*, n° 27, Toul - Institut de Recherche régionale de Nancy 2 - Cercle d'Etudes Locales du Toulais, 1982, pp.55-63, ici p. 56

¹³ GAILLARD, *op cit*, p.168

¹⁴ MARTIN Eugène, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, 3 vol., Nancy, Crépin-Leblond, 1900, tome 1, p. 152

¹⁵ *ibid*, p. 153

¹⁶ ROZE, *art cit*, p. 73

¹⁷ MARTIN, *op cit*, p. 184

¹⁸ *ibid*, pp. 155-156

¹⁹ *ibid*, p. 157

²⁰ FAWTIER Robert, "La bibliothèque et le trésor de l'abbaye de Saint-Evre-lès-Toul à la fin du XI^e siècle d'après le manuscrit 10 292 de Munich", *MSAL*, Nancy, 1911, pp. 123-156

les vies des saints et les livres liturgiques, livres des poètes chrétiens puis non-chrétiens, grammaire, dialectique et rhétorique logiquement suivis d'arithmétique, géométrie, musique et astronomie²¹. L'intérêt de ce document est de présenter à la suite du catalogue des volumes (pouvant regrouper plusieurs titres) de la bibliothèque, l'inventaire du trésor de l'abbaye.

L'évêque Brunon l'enrichit et fonde plusieurs prieurés²². Ainsi vers 1130, ce même évêque lance une souscription pour rétablir le monastère. "Tout le monde se fit un plaisir d'y contribuer [...] depuis l'empereur"²³. Les XI^e et XII^e siècles sont une période riche au plan intellectuel pour l'abbaye toulouise. L'école de Saint-Epvre attire des professeurs réputés qui forment des élèves doués. Mais c'est aussi un centre d'écriture avec un traité sur l'antéchrist par Adson dédié à Gerberge, épouse du roi de France Louis IV Outremer. Puis, vers 1200, un religieux toulouais livre le récit épique à l'origine du Roman de Renart, *l'Echasis cujusdam captivi*²⁴.

L'abbaye Saint-Epvre connaît une période de grandes difficultés au début du XIII^e siècle. En effet, l'abbé Garin est en conflit avec l'évêque de Toul, Eudes de Sorcy qui est agressé par les religieux en plein synode. L'évêque tente sans succès de déposer l'abbé récalcitrant qui lui succède sur le siège épiscopal en 1228 sans qu'il puisse s'y maintenir longtemps. En plus de ces querelles, l'abbaye est en pleine crise économique et se trouve fortement endettée²⁵. En 1236, les religieux n'arrivant pas à trouver un nouvel abbé, demandent à l'évêque de Toul de leur proposer quelqu'un. Roger de Marcey leur recommande Vidric, abbé de Senones qui est élu. Ce dernier prend possession de son abbaye après avoir réglé sa succession vosgienne non sans difficulté. L'abbaye est alors dans un état de grande pauvreté. "Les meubles, les ornemens d'Eglise, les Croix, les Calices, les Chappes de Soye, étoient demeurées en gage chez une certaine femme de Metz ; les fermes et les Seigneuries étoient toutes ou engagées ou aliénées"²⁶. L'abbé

²¹ *Ecriture et enluminure en Lorraine au moyen âge*, catalogue de l'exposition *La plume et le parchemin*, 29 mai – 29 juillet 1984, chapelle des Cordeliers à Nancy, Nancy, Société Thierry Alix, 1984, pp. 78-82

²² MARTIN, *op cit.*, p. 73

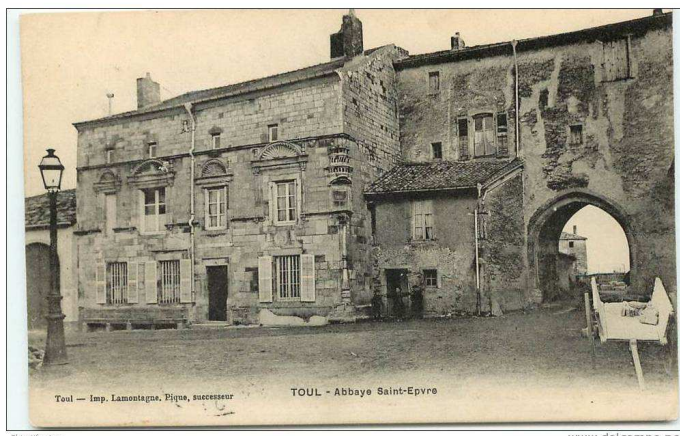
²³ CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 tomes, 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome II, col. 159

²⁴ SCHAEFFER, *art cit.*, p. 62

²⁵ GUYON Catherine, "Le prieuré Saint-Pierre de Châtenois au moyen âge", dans ROTHOT Jean-Paul – HUSSON Jean-Pierre, *Pays de Châtenois, la ruralité dans la plaine des Vosges*, actes des journées d'études vosgiennes, 27-29 octobre 2006, Epinal, Société d'Emulation des Vosges, 2007, pp. 131-157, ici p. 145

²⁶ CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, édition revue et annotée par François DINAGO, Saint-Dié, L. Humbert, sd, p. 123

Vidric sait rétablir un peu de prospérité dans sa nouvelle maison toulaise en emportant de Senones tout ce qu'il peut²⁷. Il y est inhumé en 1247²⁸.



L'abbaye Saint-Epvre, carte postale ancienne

En 1319, l'abbaye est endeuillée par l'assassinat de son abbé Guillaume qui a le nez, la main et le pied tranchés par Aubert de Tellon. Il meurt de ses blessures et le coupable est condamné à fonder une chapelle à perpétuité²⁹.

En 1401, le duc Charles II assiège la ville de Toul. L'abbaye Saint-Léon est détruite par les assiégés pour mieux se défendre ; les chanoines gagnent Liverdun. Quant à Saint-Epvre, abbaye et faubourg soutiennent le duc. Les bourgeois de Toul incendient l'un et l'autre et lorsque le duc demande une fois la paix signée, un dédommagement pour le monastère, les bourgeois refusent³⁰.

L'abbé de Saint-Epvre, Hermann d'Ogéville est délégué par les religieux du diocèse pour participer au concile de Constance (1414-1418). Là, il est chargé par les pères conciliaires de la rédaction des articles et statuts synodaux que l'abbé toulais s'empresse de faire approuver dans son diocèse d'origine à son retour³¹. A la fin du moyen âge, la bibliothèque de l'abbaye compte 290 volumes ce qui la situe dans la moyenne régionale³².

Alors que les troubles à la tête de l'Eglise ont semé la confusion, les mœurs monacales se trouvent bien relâchées. En 1422, l'abbé de Saint-Epvre, Thierry d'Ogéville, rassemble vingt-deux de ses confrères lorrains à Toul afin de remédier à cet état de fait. Réunis dans la cathédrale, c'est l'évêque Henri de Ville qui préside leur chapitre au

²⁷ CALMET Augustin, *Histoire de Lorraine*, tome III, col. 96

²⁸ *ibid*

²⁹ *ibid* 3, col. 314

³⁰ *ibid*, col. 512

³¹ CHEVRIER François-Antoine, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine avec une réfutation de la bibliothèque lorraine de dom Calmet, abbé de Senones*, Bruxelles, 1754, 2 vol., ici tome 1, pp. 43-44

³² SCHAEFFER, *art cit*, p. 62

nom du pape³³. Malheureusement, cette louable initiative ne rencontre que fort peu d'échos.

A l'occasion du siège de Metz par Charles Quint en 1552, le gouverneur de Toul fait raser les églises conventuelles de la périphérie, Saint-Epvre et Saint-Mansuy³⁴. C'est l'abbé Jacques de Tavagny (1586-1596) qui songe à la réforme de l'abbaye en lui donnant des statuts particuliers la rapprochant d'un chapitre noble. En 1595, il est nommé visiteur des monastères bénédictins de Lorraine alors que la réforme vanniste est encore à naître. C'est son neveu et successeur à Saint-Epvre qui la fait entrer à l'abbaye³⁵.

2) L'ère vanniste

En 1610, les douze religieux qui composent la communauté de Saint-Epvre sont tous de noble condition³⁶. Elle est unie à la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe par traité du 20 août 1611 avec l'accord de son abbé Louis de Tavagny, évêque de Christopole³⁷ à qui il faut six années pour se décider. Cette union ne se fait pas sans heurts. En effet, voulue par l'évêque Jean des Porcelets de Maillane, elle ne l'est pas par l'abbé régulier d'alors, Louis de Tavagny. Il entraîne dans ce refus de la réforme ses religieux et suscitent les magistrats de la ville à prendre son parti. Pour lui, rien ne peut être changé dans le régime du monastère sans le consentement du roi. Finalement, l'abbé de Tavagny cède et les religieux suivent, dont le prieur dom Claude de Riquechier, docteur en Sorbonne. En effet, l'évêque a obtenu cette année-là un bref pontifical pour la réforme des monastères bénédictins³⁸. L'introduction de la réforme à Saint-Epvre entraîne "un changement non seulement au spirituel pour la gloire de Dieu, mais aussi au temporel"³⁹. En effet, l'accord de 1603 est revu pour faire place aux religieux réformés et remettre en ordre les différentes fonctions claustrales. Ces différents offices sont remis entre les mains des vannistes. Cela entraîne d'ailleurs un procès entre un religieux non réformé et la nouvelle communauté car il entend bien conserver sa charge-bénéfice⁴⁰.

³³ MARTIN, *op cit*, p. 389

³⁴ GUILLAUME Pierre-Etienne, "Notice sur l'abbaye de Saint-Manui-lès-Toul", *MSAL*, 3^e série, VII^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1879, pp. 5-52, ici p. 13

³⁵ CALMET, *Histoire de la Lorraine*, tome VI, col. 720

³⁶ *ibid*, tome III, col. 760

³⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 15

³⁸ CALMET *Histoire Lorraine*, tome VI, col. 720

³⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 15

⁴⁰ *ibid*

En 1717, les constructions des abbés de Tavagny sont toujours debout et la communauté compte quinze religieux⁴¹. L'ancien capitaine de cavalerie de La Tour écrit à Brienne pour dénoncer la vie publiquement dissolue du prieur et du procureur de Saint-Epvre⁴². Enfin, en 1788, la mense abbatiale de Saint-Epvre, comme tout ou partie des revenus de plusieurs maisons, est unie au chapitre de dames nobles de Bouxières-aux-Dames à l'occasion de son transfert à Nancy en 1786⁴³. C'est donc la deuxième abbaye bénédictine toulouise qui se retrouve sans mense abbatiale.

II- Histoire architecturale

La première abbaye est détruite par le comte Eudes de Champagne en 1032. Elle est reconstruite par l'évêque Brunon de Dagsbourg (évêque de Toul de 1026 à 1052). De l'ensemble primitif rien ne subsiste sur place. Seuls quelques éléments, dont un ange conservé au musée de Kansas City, témoignent encore de la reconstruction entreprise alors et des campagnes suivantes⁴⁴. Cette reconstruction est menée à bien grâce à une sorte de souscription dont la liste des donateurs a été conservée et parmi lesquels figurent l'empereur et sa femme, l'évêque de Metz, comtes et abbés⁴⁵.

L'enclos abbatial couvre une superficie de cinq hectares et quatre ares. Il est de forme rectangulaire avec un périmètre d'environ 975 mètres. L'abbaye est encore détruite en 1552 lors du siège de la ville de Toul par Charles Quint. En effet, le commandant Montarlot la fait incendier pour qu'elle ne puisse pas servir à l'ennemi⁴⁶. Les monuments anciens, notamment les tombeaux que l'église abrite, disparaissent avec elle⁴⁷. Une nouvelle église abbatiale est construite à partir de 1561 par l'abbé Jacques de Tavagny puis continuée sous son successeur et neveu Louis de Tavagny jusqu'en 1631, date de sa consécration⁴⁸. Construite sur les anciennes fondations, elle est néanmoins "beaucoup

⁴¹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 5

⁴² Arch. nat., 4 AP 83

⁴³ MARCHAL Corinne, "Les chapitres nobles de dames lorrains et comtois au XVIII^e siècle : les caractères uniformisateurs d'une identité nobiliaire d'exclusion" dans ROTH François (dir.), *Lorraine, Bourgogne et Franche-Comté, mille ans d'histoire*, Pont-à-Mousson - Moyenmoutier, Comité d'histoire régionale - Edhisto, 2011, pp. 271-288, ici p. 286

⁴⁴ ROZE, *art cit*, p. 73

⁴⁵ MARTIN E, *op cit*, p. 201

⁴⁶ CALMET, *Histoire Lorraine*, tome VII, col. 87

⁴⁷ *ibid*, p. 74

⁴⁸ CALMET, *Notice ... cit*, col. 609

plus basse et moins somptueuse"⁴⁹ que la précédente église. Le religieux qui, en 1717, dresse un état des biens du monastère la date de 1610-1611, moment de l'introduction de la réforme vanniste. Son entretien est à la charge des abbés, fait relativement rare car cela est le plus souvent rattaché à la mense conventuelle⁵⁰.



La rue Saint-Epvre à Toul

"Dans un site fort agréable⁵¹" selon dom Ruinart, l'abbaye Saint-Epvre est privée de son église abbatiale détruite par nécessité de défendre la ville. L'ancienne église qui était très vaste⁵² est démolie, "la nouvelle est beaucoup trop petite"⁵³. Dans le cloître, se "voit un tombeau antique encastré dans le mur de l'église, mais sans inscription aucune"⁵⁴. Le prieur en est alors dom Humbert Belhomme qui accueille très bien les savants visiteurs, leur donnant des copies des manuscrits les plus anciens du monastère.

Au début du XVIII^e siècle, une campagne de travaux concerne les bâtiments des religieux. A cette occasion, un bas-relief antique est découvert lors du percement des caves de ces édifices⁵⁵.

En 1766, l'abbaye est en commende entre les mains de l'évêque de Strasbourg, le cardinal Louis-Constantin de Rohan. La mense conventuelle est "chargée de l'entretien de l'église abbatiale, lieux réguliers, des murs de clôture, cloches, paiements de l'organiste et des sonneurs"⁵⁶. L'abbaye est chargée de 8 529 livres de dettes qui vont être

⁴⁹ CALMET, *Histoire Lorraine*, tome VII, col. 88

⁵⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 5H

⁵¹ RUINART Thierry, *Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace*, trad. dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome VII, Nancy, Wiener, 1862, p. 125

⁵² *ibid*

⁵³ *ibid*

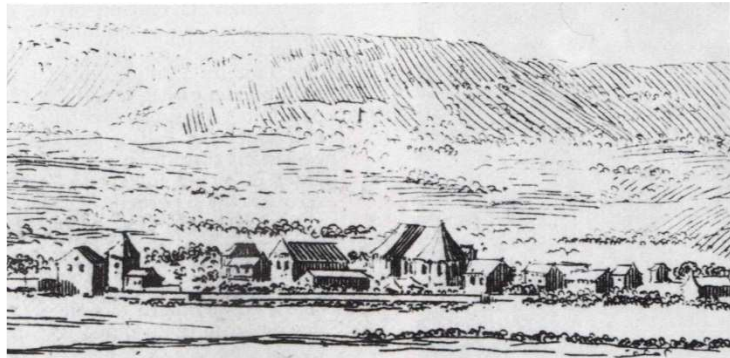
⁵⁴ *ibid*

⁵⁵ CALMET, *Notice... cit*, col. 611

⁵⁶ Arch. nat., 4 AP 83, p. 528

alourdies parce qu'il faut reconstruire tous les bâtiments de la basse-cour qui "tombaient en ruine"⁵⁷.

L'histoire architecturale de Saint-Epvre s'achève avec la Révolution française. En effet, vendue, son église sert de carrière de pierre. Elle est ainsi entièrement détruite et son sous-sol totalement perturbé par sa mise en culture d'une part et par des fouilles plus ou moins sauvages d'autre part. Plusieurs découvertes y sont ainsi faites dont des crosses en cuivre doré et des lambeaux de drap d'or. Les tombes sont pillées, rapportant parfois quelque argent contre des objets en or mais il n'y a apparemment pas de profanation des corps des anciens évêques toulous⁵⁸.



L'abbaye Saint-Epvre

Vue en perspective de Toul par Israël Sylvestre (détail)

III- Description et analyse architecturale

1) Les plans et élévations

L'abbaye présente bien évidemment tous les bâtiments nécessaires à la vie de la communauté. Cette dernière dispose donc de "cloître, réfectoire, chapitre, dortoir, bibliothèque, cuisine, chambres d'hôtes, greniers, fagoterie au-dessus du réfectoire et du chapitre et autres offices et lieux adjacents, la moitié de la cave au-dessous de la salle abbatiale avec l'ancien chapitre présentement converti en cave et la fruiterie au-dessous du dortoir des religieux. La nouvelle entrée qui est entre la maison abbatiale et la tour de l'église et une grande chambre avec un cabinet pour loger le portier de la maison et nombre d'autres petites dépendances"⁵⁹. L'introduction de la réforme vanniste a été une bonne opération pour les religieux qui, dans un premier temps, n'ont pas la charge de l'entretien de leurs bâtiments.

⁵⁷ *ibid*, pp. 529-530

⁵⁸ GUILLAUME Pierre-Etienne, *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, 5 vol., Nancy, Thomas et Pierron, 1866, tome 1, p. 150

⁵⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 5

Autre singularité de l'abbaye toulaise, elle possède à la limite de sa basse-cour ou dans le faubourg de Saint-Epvre, plusieurs maisons qu'elle loue à des particuliers. Elle s'assure ainsi un revenu régulier en plus de ses droits féodaux⁶⁰.

2) Le mobilier

Dans le manuscrit munichoïse figure la liste des objets conservés au trésor de l'abbaye vers 1073-1080. Cet inventaire reproduit par R. Fawtier⁶¹ montre surtout des textiles liturgiques et quelques vases sacrés. Tous les éléments propres à la célébration de l'eucharistie sont présents avec patènes, une petite et une grande pour les offrandes, corporal et sa bourse, pale, chandeliers, encensoir et ampoules, seraient-ce nos burettes d'aujourd'hui ? et bien entendu nappes pour l'autel, chasse-mouches. Les vêtements liturgiques sont également bien présents dans leurs différentes formes : aubes, amict, chasubles, étoles et manipules, dalmatiques, tuniques et chapes. Se remarque un décor d'autel pour le carême et plusieurs tapis.

Autre élément du trésor de l'abbaye toulaise, un camée romain apporté de Constantinople au XI^e siècle par le cardinal Humbert puis donné à Louis XIV, à sa demande, en 1684. En compensation, le monarque accorde un don pour la sacristie de l'abbaye, d'un montant de 7 000 livres⁶².

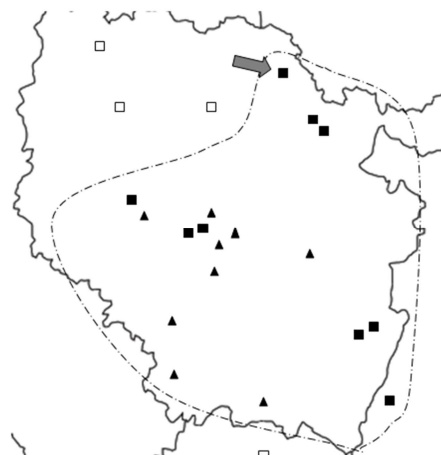
⁶⁰ *ibid*

⁶¹ FAWTIER, *op cit*, pp. 153-156

⁶² GUILLAUME, *Histoire du diocèse de Toul cit*, p. 151

Historiographie

Comme les autres monastères vannistes de l'est mosellan, l'abbaye Sainte-Croix de Bouzonville n'a pas été l'objet de nombreuses recherches. Néanmoins, elle se distingue de ses consœurs de Saint-Avold et Longeville par une publication relativement récente due à l'abbé Nicolas Dicop, *Bouzonville et son abbaye*, parue en 1978.



Depuis, quelques articles viennent compléter l'histoire de l'abbaye, parus presque exclusivement dans *Les Cahiers lorrains* et les *Mémoires de l'Académie Nationale de Metz*. Ils traitent essentiellement de l'église abbatiale Sainte-Croix qui a également été le sujet d'un mémoire de maîtrise à l'université de Nancy. Heureusement, la matière ne manque pas pour qui voudrait entreprendre une grande histoire raisonnée de l'abbaye Sainte-Croix car le fond des archives départementales de Moselle est particulièrement riche, déjà pour les sources originelles de l'époque bénédictine, mais aussi pour les aménagements que subissent l'église et l'abbaye au cours des XIX^e et XX^e siècles.

I- Présentation historique

1) De la fondation à l'époque moderne

Bouzonville ne tire pas son origine de son abbaye mais plutôt du patronyme d'un de ses seigneurs, Boson, documenté par ailleurs et vivant au IX^e siècle. Le bourg probable se développe autour d'un château qui échoit à Adalbert d'Alsace et son épouse Judith. Ce sont eux qui, dans le premier tiers du XI^e siècle, fondent l'abbaye Sainte-Croix. Adalbert, parti en Terre Sainte, revient porteur d'une parcelle de la vraie croix. Cette relique, déposée à l'église juste achevée, lui donne son nom. L'évêque de Metz Thierry II de Luxembourg, la consacre le 31 janvier 1033 sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de Saint-Pierre¹. A leur mort, les fondateurs sont inhumés dans l'église abbatiale. Leurs corps, ou supposés tels, sont retrouvés à la fin du XVII^e siècle lors de travaux dans l'église².

L'abbaye participe au renouveau du monachisme occidental du XI^e siècle notamment grâce à Poppon de Stavelot (978-1048) qui y introduit la règle bénédictine selon la réforme de Cluny³ vers 1037-1038⁴. En Lorraine, cette réforme s'illustre principalement dans le nord de la région avec aussi Richard de Saint-Vanne et Jean de Gorze⁵. En 1049, elle reçoit la visite de Léon IX reçu par le fils des fondateurs, Gérard d'Alsace⁶. Gérard et Gisèle ont deux fils. L'un d'eux, Gérard II d'Alsace (1048-1070) est le premier duc héréditaire, fondateur de la maison de Lorraine. C'est à cette époque, au début du XII^e siècle que les vexations des voués commencent pour Bouzonville. Comme dans d'autres maisons, ces protecteurs se muent en profiteurs⁷. C'est ainsi que le sort de l'abbaye de Bouzonville reste lié aux aléas de la maison ducale de Lorraine jusqu'au départ de celle-ci. Les textes nous apprennent que le comte Adalbert a été inhumé dans le chœur de l'abbatiale, sa femme Judith au milieu du moutier, leur fils Gérard aux côtés de son père et Gisèle, son épouse, dans le chœur de la chapelle Saint Pierre. L'abbaye de

¹ CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 tomes, 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome II, col. 116

² *ibid*, col. 117

³ MICHAUX Gérard, "La vie quotidienne à l'abbaye de Bouzonville aux XVII^e et XVIII^e siècles", *Les Cahiers lorrains 1984*, 2-3, Metz, SHLA, 1984, pp. 189-201, ici p. 189

⁴ VOLTZ Eugène, "L'abbatiale Sainte-Croix de Bouzonville", *Les Cahiers lorrains*, 1984, 2-3, pp. 167-188, ici p. 168

⁵ MICHAUX, *art cit*, p. 189

⁶ BRONDER Philippe, *Histoire de Saint-Avold*, rééd. Le Livre d'histoire, coll. Monographies des villes et villages de France, Paris, Res Univesis, 1989, p. 20

⁷ DICOP Nicolas, *Bouzonville et son abbaye, la belle histoire d'une abbaye lorrain*, Metz, éditions Le Lorrain, 1978, p. 43

Bouzonville, qui compte huit religieux en 1186, n'en compte plus que cinq en 1413 au moment de l'élection du nouvel abbé Jean Risch de Wiskirchen (1413-1451). La destruction puis la reconstruction de l'abbaye restent les faits marquants de cette époque troublée en Lorraine dont l'église actuelle demeure le seul témoin.

A Bouzonville comme dans beaucoup - pour ne pas dire toutes - les abbayes de Lorraine, la commende est en vigueur au XVI^e siècle avec son lot d'abus et de relâchements. S'y ajoutent les exactions guerrières des troupes qui traversent à plusieurs reprises la vallée de la Nied dans ce même siècle⁸. Les religieux sont même autorisés en 1532 à vivre dans des maisons particulières dans le bourg par une autorisation du duc Antoine. Le cloître est abandonné et les offices de moins en moins suivis⁹. L'abbé Jean Cellier essaie de remédier à cette situation en 1596 mais ses appels restent sans réponse. C'est alors que la relique de la Sainte-Croix accomplit un miracle. En effet, les protestants messins dérobent les objets précieux et la relique de l'abbaye en 1597. Sous les ordres du sieur Provençal, ils vendent leur butin mais la relique ne trouve pas d'acquéreur. Ils décident alors de la jeter au feu mais, selon la légende, elle se retire seule des flammes par trois fois ; elle est alors donnée à la comtesse de Crouï. Néanmoins, cela n'est pas sans susciter des questions car aucune relation contemporaine des faits n'est connue, elles sont bien plus tardives, et aucune opération militaire n'est documentée¹⁰. Ce miracle est à lire dans une perspective vanniste de préfiguration du retour à la règle ou, au moins, de retour à un peu plus de rigueur tel que le souhaite le prieur d'alors, événement qui se concrétise quelques années plus tard avec l'introduction de la réforme lorraine au monastère.

2) L'ère vanniste

Après une période de relâchement de la règle monastique, la réforme de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe est imposée à l'abbaye Sainte-Croix en 1612 par l'évêque de Toul Jean des Porcelets de Maillane (1607-1624), soutenu par le duc de Lorraine Henri II (1608-1624). Elle est la onzième maison à intégrer la nouvelle congrégation. Dans ce secteur, Longeville l'a fait en 1606 et Saint-Avold en 1607. Cette introduction de la réforme vanniste ne se fait pas sans heurts, ici non plus. En effet, sur les huit religieux

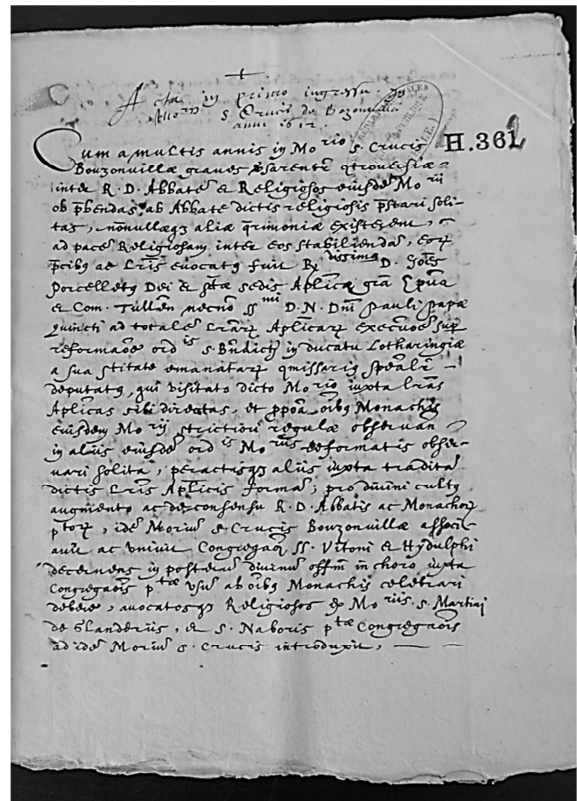
⁸ MICHAUX, "La vie quotidienne...", *art cit*, p. 189

⁹ DICOP, *op cit*, p. 183

¹⁰ MARTIN Philippe, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1997, p. 55

présents à Bouzonville, un seul accepte les nouveaux statuts, l'abbé Jean Cellier, mais il meurt en 1616. Les religieux refusent alors de suivre les règles vannistes et la congrégation emploie les grands moyens en renouvelant totalement la communauté et en exilant les anciens religieux vers d'autres monastères¹¹.

Comme la majorité des abbayes de Lorraine, l'abbaye de Bouzonville est mise en commende, ici au profit de la maison ducale. Cela se fait en douceur puisque le duc de Lorraine Henri II demande à Jean Cellier de prendre son fils Henri comme coadjuteur. En 1616, Henri de Lorraine succède au dernier abbé régulier de Bouzonville¹² en plus des abbayes de Saint-Mihiel et Saint-Pierremont. En 1633, la séparation des menses est effectuée avec deux tiers de revenus pour l'abbé commendataire et le tiers restant pour les religieux¹³. Ce partage fixe aussi le nombre de religieux à douze auxquels s'ajoute le prieur claustral. Ils ont la charge d'entretenir leurs lieux de vie et les dépendances, l'église abbatiale et autres églises dont ils perçoivent les dîmes sauf en cas de "feu, foudre et force auquel cas le dit Sgr abbé sera obligé de contribuer aux deux tiers pour les dites réparations"¹⁴.



Acte de rattachement
de l'abbaye à la congrégation
(Arch. dép. Moselle, H 362-1)

Voici un cas d'assurance assez rare afin de se protéger des conséquences des conflits ou catastrophes naturelles qui, il est vrai surtout pour le premier cas, ont sérieusement malmené la maison.

En 1634, lorsque Nicolas-François de Lorraine (abbé de Bouzonville depuis 1626) résigne sa charge, le roi de France met l'abbaye en économat et nomme un nouvel abbé, Nicolas Voillot, cleric de l'Eglise de Toul. Il est aussi abbé de Jeand'Heurs et de Saint-

¹¹ MICHAUX, "La vie quotidienne...", *art cit*, p. 190
¹² *ibid*, p. 191
¹³ Arch. dép. Moselle, H 358
¹⁴ *ibid*

Epvre de Toul¹⁵. Cela passe pour une usurpation par l'occupant français des droits de l'Etat lorrain. Nicolas Voillot est révoqué par le duc de Lorraine qui manœuvre pour faire nommer en 1641 un membre du chapitre de Notre-Dame de Paris, Nicolas Parfait. Ce dernier laisse un bon souvenir chez les religieux à qui il confie la gestion de la mense abbatiale pendant son long règne, 1641-1690¹⁶. Autour du monastère, les hostilités se poursuivent en Lorraine avec notamment, en 1645, l'installation dans l'abbaye d'une "troupe d'Allemands, qui font leur prêche dans le réfectoire¹⁷" ; puis encore, après la guerre de Trente Ans, sous la pression de la France qui s'oppose aux troupes impériales menées par le duc de Lorraine Charles V (1675-1690). Celui-ci passe les défilés de Bouzonville pour y battre les dragons du roi de France en 1677. En 1690, ce dernier occupant la région nomme un autre clerc parisien à la tête de Bouzonville mais celui-ci ne reçoit apparemment jamais ses bulles de commende et, face à l'hostilité des Lorrains, il résigne sa charge en 1698¹⁸.

A son retour en Lorraine, Léopold donne Bouzonville à l'un de ses proches, l'abbé François Le Bègue qui est aussi nommé grand doyen de la Primatiale de Nancy et primat de Lorraine tout en étant conseiller et secrétaire d'Etat. Cependant, il ne profite pas longtemps de ses bénéfices puisqu'il meurt dès l'année suivante¹⁹. En 1699, dom Mathieu Petitdidier est élu abbé de Bouzonville mais Léopold ne l'entend pas de la sorte et fait annuler l'élection de dom Petitdidier en menaçant les religieux bouzonvillois de sanctions et en obtenant de la congrégation la mutation à Châtenois du prieur mosellan, dom Basile Vivin²⁰. A cette occasion, un mémoire sur le droit d'élection de l'abbé est rédigé par les bénédictins²¹. Le duc nomme alors son frère, François, à la tête du monastère. Il ne faudrait cependant pas voir là une manœuvre de Léopold contre dom Petitdidier dont le jansénisme notoire plait au duc de Lorraine qui en a fait un de ses conseillers les plus écoutés en matière de religion²², mais plutôt un moyen de contrôler plus aisément cette zone frontière de ses duchés.

¹⁵ DICOP, *op cit*, p. 212

¹⁶ *ibid*, p. 213

¹⁷ MARCHAL Laurent, "Journal de dom Cassien Bigot, prieur de Longeville-les-Saint-Avold", *Documents d'histoire lorraine* tome XIV, Nancy, 1869, p. 141

¹⁸ *ibid*

¹⁹ *ibid*, p. 214

²⁰ *ibid*, pp. 214-215

²¹ Arch. dép. Moselle, H 363

²² RONSIN Albert, "Les conflits de possession de l'abbaye de Senones de 1625 à 1793", actes des journées d'étude *Histoire des terres de Salm*, Saint-Dié, Société philomatique vosgienne, 1994, pp. 113-128, ici p. 117

Durant tout le XVIII^e siècle, la piété populaire ne se dément pas : un pèlerinage autour des reliques de la Croix se développe notamment grâce au prieur dom Philippe Loupmont qui restaure ce pèlerinage en 1719²³. Parallèlement, une confrérie du Saint-Sacrement est créée dans l'église abbatiale la même année. Les bénédictins ne se contentent pas d'accueillir les fidèles le dimanche, ils organisent aussi des missions attirant les foules et au cours desquelles ils distribuent les sacrements²⁴. L'action pastorale des religieux de Bouzonville dépasse de loin celle de nombre de leurs confrères. Ils la doublent d'une action éducative car les religieux entretiennent deux classes à l'intérieur du monastère. Fréquentées par les enfants des officiers du bailliage et de la maîtrise des Eaux et Forêts, elles sont appréciées par la population²⁵. Ce souci intellectuel apparaît aussi dans la correspondance de dom Sébastien Michelot avec dom Calmet. Le moine de Bouzonville entretient l'abbé de Senones des affaires de son couvent et surtout lui demande un prieur laborieux pour achever le classement des archives qu'il a commencé²⁶.

L'abbaye est à nouveau l'objet d'enjeux politiques lorsque le duc Léopold reprend à son compte l'idée de créer un évêché lorrain. Pour le doter de biens-fonds, il envisage en 1717 de lui octroyer la mense abbatiale de Bouzonville²⁷. Les religieux posent néanmoins comme condition qu'une part des revenus de cette mense leur soit allouée pour financer les travaux de l'église car, dans la bulle validant la séparation des menses, il est prévu trois parts : une pour les religieux, une pour l'abbé commendataire et la troisième pour l'entretien des bâtiments et église. Or l'église a été incendiée en 1683 et la part prévue pour les travaux complète la part de l'abbé commendataire qui, bien entendu, ne verse rien aux religieux pour les réparations nécessaires. Ceux-ci se trouvent donc en grande difficulté et écrivent même, par leur prieur dom Philippe Loumont, au nonce apostolique pour justifier leur position²⁸. Le duc de Lorraine refuse et suspend son aide personnelle aux travaux en cours. C'est toutefois partie remise car le duc tient à contrôler les nominations à la tête du monastère. Ainsi, après son frère François de Lorraine qui ne conserve pas longtemps l'abbaye (de 1699 à 1706), il accepte l'échange contre un canonat à Liège que ce dernier fait avec Alexis de Nassau-Siegen. L'abbé de Nassau

²³ MICHAUX, " La vie quotidienne...", *art cit*, p. 198

²⁴ *ibid* p. 197

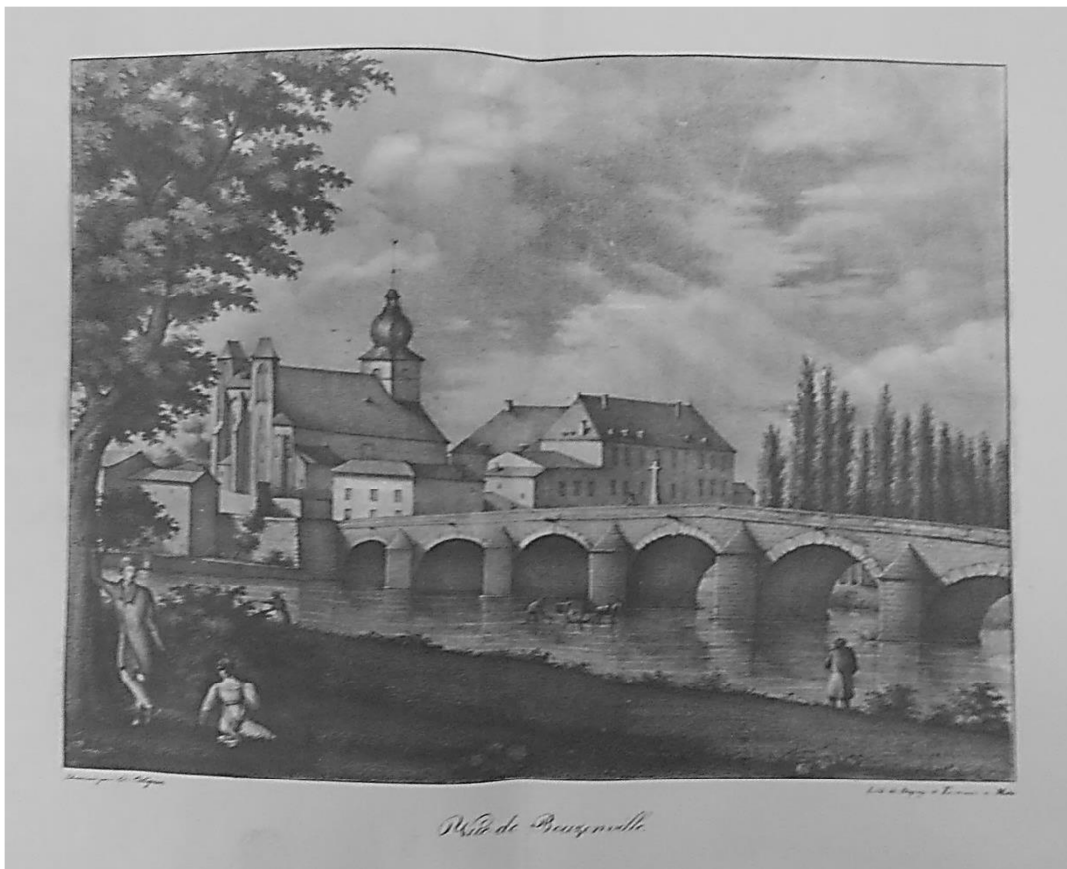
²⁵ *ibid*, p. 199

²⁶ GUILLAUME Pierre-Etienne, "Documents inédits sur les correspondances de dom Calmet et dom Fangé", *MSAL*, 3^e série, 2^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1874, p.194

²⁷ Arch. dép. Moselle, H 362-9

²⁸ *ibid*

fait plusieurs courts séjours à Bouzonville. A sa mort en 1734, les religieux réclament le droit d'élection mais la duchesse douairière Elisabeth-Charlotte d'Orléans nomme Jean-Claude Sommier²⁹. Originalité de son titre, il a un coadjuteur commendataire en la personne de Charles-Philippe de Lambertye qui perçoit une pension de coadjuterie de 2 000 livres. Ce dernier lui succède pour une longue période à la tête de l'abbaye de Bouzonville (1736-1781). Dépensier, il meurt en laissant des dettes très importantes et son comportement laisse aux habitants de Bouzonville un mauvais souvenir de l'abbaye. Son successeur, Charles Meun de Sarlabous est nommé en mai 1782 par Louis XVI. Il est alors vicaire général du diocèse de Saint-Bertrand-de-Comminges.



L'abbaye de Bouzonville en 1797
(Arch. dép. Moselle, 18 J 212)

En 1766, l'abbaye déclare à la commission des réguliers quatorze religieux et trois convers. La séparation des menses étant faite, la mense conventuelle est chargée de l'entretien des bâtiments claustraux, de l'église et des fournitures et ornements. Elle a également en charge le versement des salaires des bedeau, organiste et portier³⁰. Ses

²⁹ DICOP, *op cit*, p. 217

³⁰ Arch. nat., 4 AP 83, p. 547

revenus se situent alors dans la moyenne de la congrégation bien qu'ils soient inférieurs à ceux des deux autres abbayes du trinôme est-mosellan. Cependant, jusqu'à la Révolution française, ils ne cessent d'augmenter à l'instar de ceux des autres maisons vannistes³¹.

En 1784, le prieur de Bouzonville est dom Joseph Baudot, le sous-prieur, dom Jean Henry et le doyen Jacques Lequeux³². L'indiscipline y est de mise et les violences fréquentes. En effet, le chirurgien est plusieurs fois intervenu notamment pour soigner dom Claude Fleurand que dom François Grandemanche a battu avec sa canne³³. Dom Hilaire n'est guère plus doté d'un caractère religieux puisqu'il abuse de l'eau de vie et courtise les jeunes filles.³⁴ Dom Colleson se fait le rapporteur de toutes les dérives constatées dans la maison ce qui lui attire bien des ennuis l'obligeant à changer d'abbaye. Il quitte Bouzonville pour Saint-Avold en 1785 ou 1786 où il continue ses rapports des comportements dérogeant à la règle³⁵.



Sceau conventuel de l'abbaye de Bouzonville (1776)
(Arch. dép. Moselle, H 375-11)

Notons enfin que, comme à Saint-Avold, la franc-maçonnerie est particulièrement présente à Bouzonville. Non seulement nombre de religieux en sont membres mais le siège de la loge y est installé. La loge des "Amis réunis" est régulièrement constituée le 11 mars 1789 bien qu'existant depuis 1788. Sur ses seize membres, huit sont des religieux du monastère³⁶ dont le prieur, dom Néophit³⁷.

3) La Révolution française et après

Sentant poindre les menaces, les bénédictins de Bouzonville obtiennent le 3 novembre 1789 du président de la congrégation, l'autorisation de faire de leur église

³¹ MICHAUX, " La vie quotidienne...", *art cit*, p. 192-193

³² TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Deux abbayes bénédictines à la veille de la Révolution, Bouzonville et Saint-Avold, 1784-1788", *MANM, CXLVII^e année, V^e série, tome XI, 1965-66*, Metz, éditions Le Lorrain, 1968, pp. 65-83, ici p. 69

³³ *ibid* p. 69

³⁴ *ibid*, p. 71

³⁵ *Ibid*, p. 71

³⁶ MICHAUX, " La vie quotidienne...", *art cit*, p. 199-200

³⁷ GODEFROY Jean-Ernest *Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion, 1918; p. 66

abbatiale le siège d'une nouvelle paroisse qu'ils desserviraient³⁸. Ils s'engagent alors aussi à continuer à enseigner et à agrandir leur école très active³⁹. Ils sont rejoints en cela par les préoccupations des habitants du secteur qui, dans le cahier de doléances de la communauté de Bouzonville, signalent que "les communautés religieuses n'étant fondées que pour le bien et l'avantage des Etats, Sa Majesté est très humblement suppliée d'ordonner que dans les lieux de leurs fondations, indépendamment de leurs contributions aux charges et impositions publiques, elles se [rendent] utiles, par l'enseignement des vérités de la religion catholique et des humanités, jusqu'en philosophie"⁴⁰.

Le 28 mars 1790, le maire Nicolas-Joseph Altmayer procède à l'inventaire des biens du monastère. Il reçoit une déclaration, incomplète, du prieur dom José Néophyte. Se trouvent alors à l'abbaye dix religieux, deux convers et dix domestiques⁴¹. Dans l'état que communique le prieur, il n'est pas fait mention des sommes prêtées à d'autres maisons de l'ordre dont Saint-Avold (715 livres en 1771) et le prieuré du Ménil (7 035 livres en 1788) et à certains particuliers. Il y a alors en caisse 191 francs, 10 sols et 6 deniers⁴².

Les religieux ne doutent pas de leur retour à la vie civile car en 1791, les derniers membres de la communauté ne font aucune réparation suite aux dégâts causés par une tempête⁴³. D'autant que la municipalité ne prend absolument aucun soin de l'église et des bâtiments. Il n'est qu'à lire le compte-rendu de la visite faite par les édiles le 10 prairial an III où tous les lambris et serrures sont arrachés, les fenêtres cassées et le bâtiment à l'abandon⁴⁴.

Dans un premier temps, la municipalité ne sachant que faire des bâtiments du monastère, les loue. En 1791, l'hôtel abbatial est l'objet d'un bail de deux ans avec Jean-Baptiste Steinmetz alors que l'aubergiste Pierre Maffert loue une partie du rez-de-chaussée pour les réunions du club des jacobins⁴⁵. Puis, dès 1792, la ville propose au ministère de la guerre de transformer l'abbaye en caserne de cavalerie à l'exception d'un

³⁸ *ibid*, p. 97

³⁹ *ibid*, p. 98

⁴⁰ DORVAUX Nicolas – LESPRAND Paul, *Cahiers de doléances des communautés en 1789, bailliages de Boulay de Bouzonville*, Metz, Scriba, 1908, pp. 288-289

⁴¹ DICOP, *op cit*, p. 256

⁴² BENOIT, *art cit*, p. 162

⁴³ Arch. dép. Moselle, 18 J 213

⁴⁴ Arch. dép. Moselle, 18 J 212

⁴⁵ Arch. dép. Moselle, 18 J 213

logement pour le curé⁴⁶. Cette initiative trouve réponse car l'armée occupe rapidement les lieux. S'y installent d'abord le deuxième escadron du 4^e régiment de hussards, ci-devant Saxe, et le deuxième du 1^{er} régiment, ci-devant Berchiny. Les hommes logent aussi ponctuellement en ville chez l'habitant. Au mois d'avril 1792, la France entre en guerre avec l'Autriche. De nouvelles troupes passent et séjournent dans l'abbaye. Des magasins à vivres y demeurent plusieurs années⁴⁷. Le 30 octobre 1792, la maison abbatiale est vendue à Antoine Joly de Bouzonville qui l'acquiert avec une grange, une écurie, une halle et un petit jardin pour la somme de 9 025 livres. L'aile gauche sous le deuxième porche est affectée à l'habitation du nouveau curé de la ville⁴⁸. C'est l'ancienne maison des filles.

Le monastère souffre de pillages et dévastations surtout dus à ses occupants. Quand les militaires partent, la municipalité songe à y installer la gendarmerie mais, face à l'état des lieux, recule. Un peu plus tard, un industriel parisien Jean-Baptiste Belleville désire y établir une fabrique de couvertures de laine et de molleton ; la municipalité lui accorde les autorisations nécessaires le 30 août 1793 mais le projet est rapidement abandonné. Le délabrement de la maison décourage tous ceux qui s'y intéressent. Certains songent même alors y ouvrir la prison du district.

Peu après cependant, la municipalité fait effectuer un relevé des dégradations commises dans l'abbaye. Le 29 mai 1795, en vertu d'un arrêté du 23 mai précédent du directoire de Sarrelibre (ex-Sarrelouis), les sieurs Plassiart, receveur des droits d'enregistrement et Lagrois, garde-magasin des vivres, en compagnie du maire et des officiers municipaux se rendent dans la matinée à l'abbaye et font leurs constatations⁴⁹. Dans ce rapport, il n'est plus question de la bibliothèque de l'abbaye qui compte en 1789 près de quatre mille volumes alors que les archives de la maison prennent le chemin du directoire départemental à Metz. L'abbé Dicop suppose que la plupart des ouvrages ont contribué, avec le mobilier de la maison, à chauffer les trois fours que la boulangerie militaire y a entretenus pendant plus de deux ans. En 1798, il ne reste plus que quelque 200 livres sur les rayons⁵⁰.

⁴⁶ DICOP, *op cit*, p. 171

⁴⁷ *ibid*, p. 173

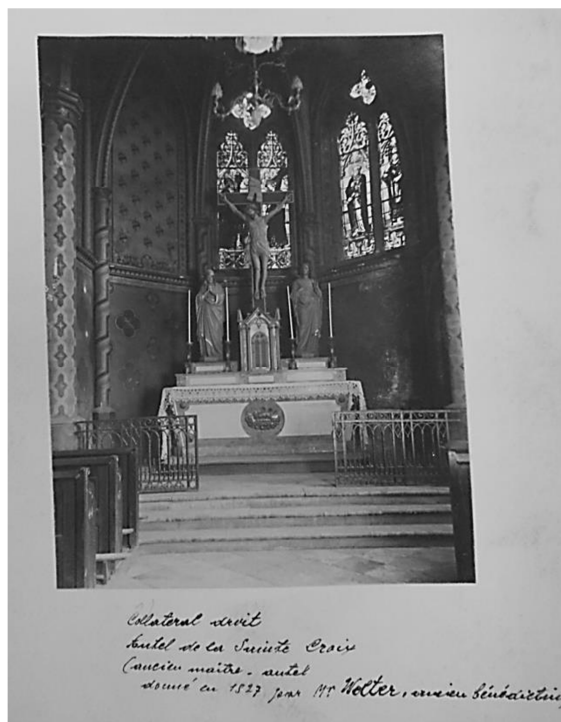
⁴⁸ *ibid*

⁴⁹ *ibid*, pp. 174-175, reproduit en annexe p. 793

⁵⁰ *ibid*, p. 175

Finalement, les bâtiments de l'abbaye sont vendus en 1798. Le département charge alors l'ancien juge de Bouzonville, Jean-Paul Hanne, et le citoyen Borde, commissaire du gouvernement, à procéder à une estimation des bâtiments du monastère, le tout formant un ensemble de sept lots dont le prix de départ est de 13 000 livres. C'est une association de trois spéculateurs qui emporte les enchères pour 368 000 livres. Ces messieurs, François Taverdon, Léon Maire et Jean Blaise, ne tardent pas à revendre leur acquisition par lots et en tranches. Ainsi, l'ancienne abbaye se transforme en cour de fermes. En 1855, Georges Boulangé visitant l'abbaye rapporte que "ce qui reste du cloître attenant à l'église du côté du nord, est aujourd'hui un cloaque infect ; des étables à porcs sont établies sous les arcades, des fumiers et des ordures en occupent une partie⁵¹".

De son côté, le mobilier disparaît rapidement. La grille du chœur est vendue alors que stalles et autel sont démontés⁵². L'église est très rapidement dépouillée de son bois qui sert au chauffage de la mairie⁵³ et de tous ses objets métalliques. Précieux, ils sont envoyés à la Monnaie ; non précieux, ils sont vendus à un forgeron comme la grille du chœur cédée le 23 ventôse an II à Jean Heitz⁵⁴. Les ventes révolutionnaires se font du 21 avril au 8 juin 1798. Le dernier jour, l'église est finalement réservée avec ses boiseries - pour ce qu'il en subsiste - armoires de sacristie, tables et livres de bibliothèque⁵⁵. Notons que l'église ne devient réellement propriété communale qu'avec l'arrêt du Conseil d'Etat du 27 décembre 1804⁵⁶.



*Calvaire offert
autel de la Sainte Croix
(ancien maître-autel
donné en 1827 par M. Hölter, ancien bénédictin)*

Le calvaire offert en 1827
par l'ex-bénédictin Welther
(Arch. dép. Moselle, 18 J 212)

Le mobilier qui survit à la Révolution reprend du service avec la réorganisation du culte. Ce sont l'orgue, les stalles

⁵¹ BOULANGE Georges, "Les sépultures lorraines à Bouzonville", *L'Austrasie*, 3^e volume, Metz, 1855, p. 335

⁵² Arch. dép. Moselle, 18 J 212

⁵³ DICOP, *op cit*, p. 162

⁵⁴ *ibid*

⁵⁵ *ibid*, p. 162

⁵⁶ *ibid*, p. 270

en partie et quelques boiseries. La reconstitution du mobilier manquant commence avec le don fait en 1827 d'un calvaire par un ex-bénédictin de Saint-Vincent de Metz, Jean-Pierre Welter originaire de Bouzonville⁵⁷.

Une partie des bâtiments de l'abbaye retrouve à partir de 1893, une vie religieuse avec l'installation de filles de la charité, ce qui aboutit à l'ouverture d'un hôpital en 1898. Les troupes allemandes occupent les locaux de cet établissement ainsi que la cure qu'elles transforment en camp militaire avec ce que cela suppose comme aménagements dans les bâtiments déjà bien malmenés depuis leur achèvement par les vannistes. La libération par les troupes américaines ne se fait pas sans son lot de destructions. Cependant, alors que la reconstruction est engagée, un incendie accidentel détruit en 1948, ce que la guerre a épargné⁵⁸.

II- Histoire architecturale

1) Les premières constructions

L'église romane, le monastère et ses dépendances sont détruits vers 1340-1342, probablement au cours d'une guerre territoriale opposant le duc de Lorraine Raoul, voué de l'abbaye, à l'évêque de Metz Adhémar de Monteil. Aucun vestige ne permet d'imaginer ce qu'a été cet édifice. La reconstruction semble démarrer très rapidement puisque, dès 1343, une bulle d'indulgences est donnée par le pape Clément VI⁵⁹.

Rapidement reconstruit sur les mêmes fondations, le chœur est achevé en 1345 comme en témoigne une inscription dédicatoire de l'abbé Gutzon de Wiskirch. L'ensemble de l'édifice s'élève lentement pendant le XV^e siècle⁶⁰. Au final, ce sont ces bâtiments bien peu entretenus qui attendent les vannistes à leur arrivée.

2) Les constructions vannistes

L'église et le monastère brûlent pendant la guerre de Trente Ans, entre 1620 et 1640, alors que la région est sillonnée par des troupes espagnoles, croates et

⁵⁷ *ibid*, p. 165

⁵⁸ *ibid*, pp. 178-179

⁵⁹ VOLTZ, "L'abbatiale Sainte-Croix...", *art cit*, p. 169

⁶⁰ *ibid*

autrichiennes. Les guerres du XVII^e siècle laissent l'abbaye de Bouzonville dans un état de désolation. En 1668, aussitôt les hostilités terminées dans la région, les religieux réclament les conditions de logement promises et que le contexte guerrier a empêchées. L'abbé commendataire Nicolas Parfait répond au prieur, dom Clément Dulot, par la positive⁶¹. Mais, ces travaux n'ont pas dû être de grande ampleur et la réalisation ne dure pas longtemps.

En effet, le sort s'acharne sur l'abbaye et le 19 mai 1694, elle est ravagée par un nouvel incendie⁶². Les travaux littéraires et historiques de dom Barthélemy Claudon sont alors détruits⁶³. A la suite de quoi l'église reçoit de nouvelles couvertures et la voûte du collatéral nord est reprise comme en témoigne le millésime 1691 qui y est porté⁶⁴. Au lendemain de ce sinistre, le maire et les gens de justice de Bouzonville se rendent sur les lieux et signent un procès-verbal dont voici le texte :

"Cejourd'hui vingtième May mil six cent quatre-vingt-quatre, à la requête des Révérends Pères Prieur, Religieux et Couvent de l'abbaye de Bouzonville, nous maire et gens de justice de Bouzonville, accompagnés de notre greffier, nous étant transportés dans ladite Abbaye accause de l'incendie arrivé sur elle le jour précédent pour recognoître Lestât auquel était restée ladite Abbaye. Nous avons trouvé que le département et la basse-cour abbatiale et tout le couvent avec les basses-cours et moulin sont bruslés comme aussi la toiture de l'Eglise avec celles des trois clochers qui furent couvertes d'ardoises et les cloches fondues et que rien n'a été réservé que le réfectoire et la chambre joignante. Le feu s'y étant pris à la vue de plusieurs habitants dudit Bouzonville entre des cheminées au-dessus des greniers dans un temps que le vent fut sy impétueux et contraire que l'on s'en aperçu que le feu avait paru un moment après dans ledit clocher de sorte que humainement il était impossible de l'empêcher quoiqu'on y ait apporté tout le secours que se pouvait de la part des dits Religieux et du peu de nombre d'habitants qu'il y a audit Bouzonville. Ce qui fut cause que les Religieux n'ont pu rien sauver sinon ce qui était dans l'Eglise qui fut conservé accause de la voûte, duquel accident nous avons dressé le présent verbal pour servir et valoir ce que de raison. En foi de quoy nous avons signé et soubmarqué fait au dit Bouzonville et les jours et an sus dit"

⁶¹ DICOP, *op cit*, p. 168

⁶² *ibid*, p. 154

⁶³ MICHEL Louis-Antoine, *Biographie historique et généalogique des hommes marquans de l'ancienne province de Lorraine*, Nancy, imprimerie Dissette, 1829, p. 115

⁶⁴ VOLTZ, "L'abbatiale Sainte-Croix...", *art cit*, p. 169

Le cloître est reconstruit sur un plan deux fois plus grand⁶⁵ mais les travaux traînent. Les difficultés financières et la mésentente entre les religieux et l'abbé commendataire expliquent cette lenteur. Les religieux s'adressent donc au bailliage de Sarrelouis ; une expertise évalue les dommages à 52 464 livres, 9 sols et 6 deniers. Il faut recourir à la justice pour trouver un arrangement avec l'abbé commendataire Jacques Tuffet au sujet des revenus de la mense abbatiale à affecter à la reconstruction. La décision favorable aux religieux permet de commencer les travaux de reconstruction⁶⁶. Une première tranche aboutit à sauver l'église dont la mise hors d'eau est terminée en 1691. Cependant, en 1715, le chantier est toujours en cours et fait l'objet d'une expertise par le géographe Bergeron et l'architecte Ménager⁶⁷. Les religieux s'adressent donc à leur nouvel abbé commendataire, le prince de Nassau-Siegen alors à Bruxelles. Ce dernier ne réagit pas. Ainsi, au mois de novembre de la même année, les moines sont autorisés par la cour de Lorraine à saisir les revenus de la mense abbatiale. Les travaux reprennent et de nouvelles vitres sont posées à l'église⁶⁸.

Le cloître est élevé entre 1684 et 1692, à l'emplacement du cloître primitif. Le reste des bâtiments est reconstruit entre 1692 et 1730. La date de 1698 se lit au-dessus du deuxième porche sur le mur de l'abbaye. Le beffroi, qui semble clore les travaux, est achevé en 1777⁶⁹. C'est cet ensemble que dom Calmet trouve "beaucoup mieux bâti qu'il n'avait jamais été"⁷⁰.

L'église abbatiale de Bouzonville accueille la population locale dont le siège paroissial est à Vaudreching qui ne dispose que d'une petite église vétuste. Après plusieurs tentatives d'ériger Bouzonville en cure au cours du XVIII^e siècle, cela ne se fait qu'en 1791...⁷¹ dans l'église abbatiale.

Lorsqu'un nouvel abbé commendataire est pourvu de l'abbaye, une copie de l'état des lieux est envoyée à la Cour de Lorraine. Ainsi en 1706, lorsque le prince de Nassau-Siegen devient abbé de Bouzonville, le palais abbatial ne se présente pas sous un aspect engageant. Son logement se compose de trois pièces délabrées et vétustes, inoccupées depuis longtemps. La cour de l'abbaye tient davantage de la cour de ferme avec volailles

⁶⁵ *ibid*, p. 169

⁶⁶ DICOP, *op cit*, p. 155

⁶⁷ VOLTZ, *art cit*, p. 170, reproduit en annexe

⁶⁸ DICOP, *op cit*, p. 157

⁶⁹ VOLTZ, *art cit* p. 170

⁷⁰ CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 2 vol., Nîmes, rééd Lacour Reviva 3 vol., tome 1, col 164

⁷¹ MICHAUX, "La vie quotidienne...", *art cit*, p. 197

en liberté qu'à une enceinte monastique alors que les vaches du monastère logent juste à côté du logement de l'abbé qui peut profiter du tas de fumier juste sous ses fenêtres...⁷²

Une nouvelle résidence juste à côté du porche de l'abbaye est bâtie pour l'abbé qui n'y vient pas davantage pour autant. Ce pavillon est loué par son amodiateur à des gens de toutes conditions ce dont les religieux se plaignent en 1718.

3) Etat de l'abbaye aujourd'hui

En 1792, l'église sert d'entrepôt pour l'armée révolutionnaire de la Moselle avant de devenir un lieu de rassemblement pour les réunions municipales et que s'y célèbre la fête de la Raison en 1793. La tourmente révolutionnaire et l'Empire laissent l'ensemble des bâtiments claustraux et l'abbatiale dans un état de délabrement complet. L'église est officiellement cédée à la commune comme paroissiale lors du rétablissement du culte puisqu'elle n'est pas vendue comme tous les autres biens nationaux. La vente tardive des bâtiments claustraux vient renforcer cette exception locale.

En 1893 pendant l'annexion allemande, la congrégation des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ouvre un hospice pour personnes âgées dans les bâtiments claustraux. Cette maison de retraite existe toujours. Néanmoins, l'ensemble conventuel offre alors un visage peu accueillant à ceux qui le visitent tel Arthur Benoît lorsqu'il prépare son article sur les derniers jours de l'abbaye de Bouzonville⁷³. Il trouve alors que "ce qui restait du cloître de Bouzonville, était un véritable cloaque, occupé en partie par des réduits à porcs, des fumiers et des ordures [...] les bâtiments du couvent suintaient la pauvreté dans leur nudité ; leur construction, genre caserne, rappelle bien la fin du dix-septième"⁷⁴.

Des travaux sont entrepris sur l'ancienne abbatiale dès l'époque de la Restauration. Alors, les bâtiments "tombent de vétusté. Sa belle église, de style ogival, vient d'être restaurée avec beaucoup de goût, sous l'habile direction d'un pieux et savant ecclésiastique"⁷⁵. Les travaux se poursuivent au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e. L'abbé Fleck, futur évêque de Metz, curé de Bouzonville de 1863 à 1867 y contribue grandement⁷⁶. Il fait ainsi abaisser le niveau de la nef et refaire le pavage dans presque

⁷² DICOP, *op cit*, pp. 169-170

⁷³ BENOIT Arthur, "Les derniers jours de l'abbaye de Bouzonville" *MAIM 1895-96*, Metz, Houpert, 1897, pp. 155-168

⁷⁴ BENOIT, *art cit*, p. 155

⁷⁵ BRONDER, *op cit*, p. 20

⁷⁶ VOLTZ, *art cit* p. 171

toute l'église. Il commande également un nouvel autel, réduit le nombre de stalles qu'il dispose dans le chœur et change la porte de la sacristie⁷⁷. Toutefois, plusieurs témoins de l'architecture originelle demeurent comme des clés de voûtes historiées, symboles eucharistiques et armoiries. Ainsi, l'église médiévale de Bouzonville est l'objet régulier de grands travaux notamment dans les années 1930. Plusieurs devis de cette époque sont conservés et concernent une remise en état générale du bâtiment⁷⁸.

III- Les constructions

1) Les plans

L'église Sainte-Croix est une église de type basilical, dont les fenêtres hautes ont été murées. Le vaisseau central est éclairé par une fenêtre en façade et par trois baies élancées dans le chœur. Les collatéraux sont percés de baies néogothiques. Le plan allongé de l'église à trois vaisseaux séparés par des piliers cylindriques, ne présente pas de transept. Le chevet de l'ancienne abbatale se compose de trois absides. L'abside centrale est encadrée par deux tourelles de chevet dont l'élancement contraste avec la faible hauteur relative des absidioles. Cette configuration de chevet à tours jumelées encadrant un appendice axial est assez originale. Les tours permettent l'accès aux combles de l'édifice et n'ont pas de fonction liturgique. L'appendice axial, sorte de *sacellum*, enjambe ce qui devait être l'ossuaire du cimetière monastique. Il peut s'agir d'une chapelle sacramentaire destinée à recevoir les reliques de la vraie Croix.

Le plan de l'abbaye elle-même est conforme aux habitudes des bénédictins en ce début du XVII^e siècle. Il adopte une forme régulière autour du cloître dont un des côtés est occupé par l'église. L'incendie de 1583 oblige à une totale reconstruction qui n'est achevée qu'un bon siècle plus tard alors que les vannistes occupent les lieux⁷⁹. Les contreforts du cloître sont alors de même forme que ceux du lieu équivalent de la proche abbaye de Freistroff⁸⁰.

La disposition des bâtiments en 1791 est connue grâce à un plan dressé à l'occasion de leur vente prochaine comme Biens nationaux. Si l'original de ce plan a disparu, il en

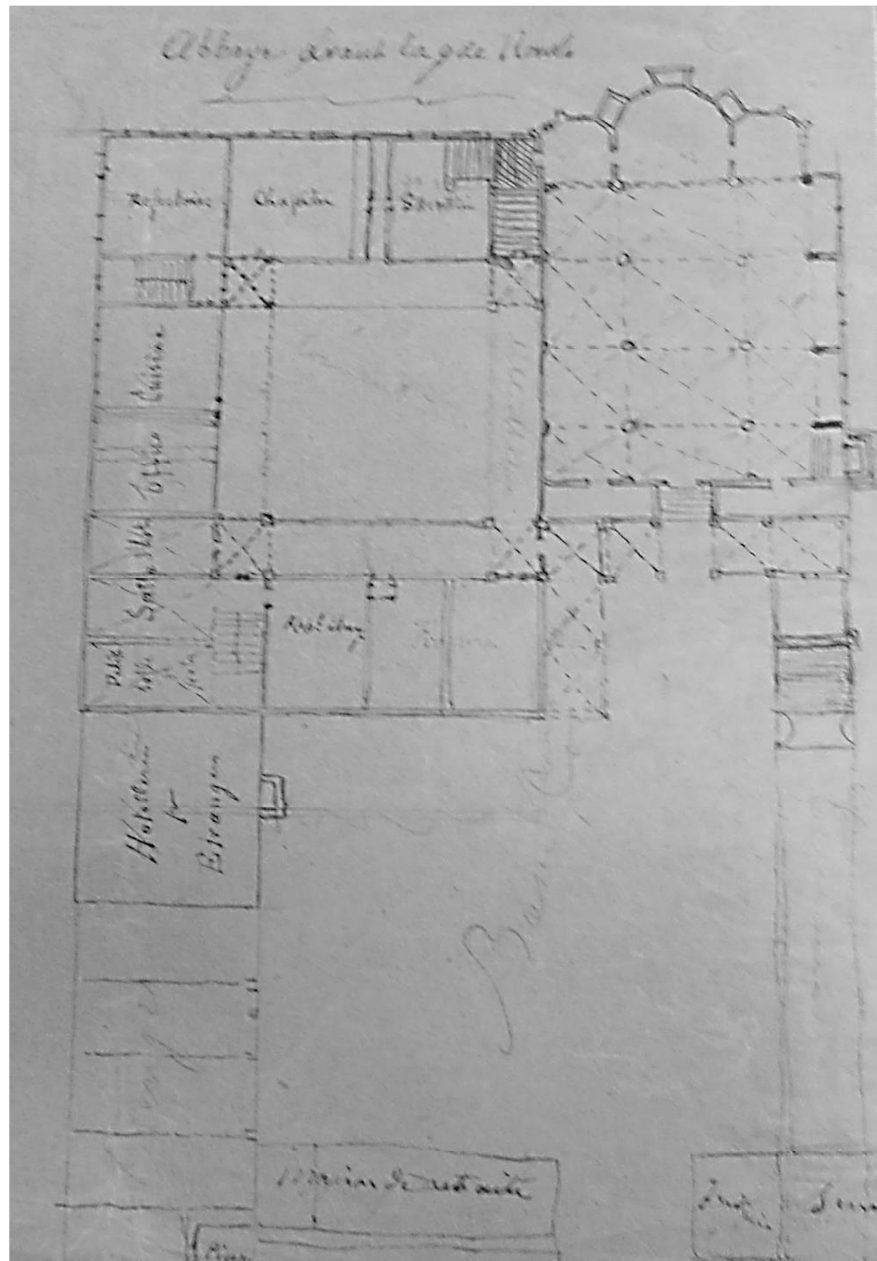
⁷⁷ DICOP, *op cit*, p. 274

⁷⁸ Arch. dép. Moselle, 18 J 212

⁷⁹ Plaque de commémoration sur l'aile nord du cloître

⁸⁰ Arch. dép. Moselle, 18 J 212, papiers du chanoine Morhain

subsiste une copie par l'abbé Morhain⁸¹. L'entrée dans l'abbaye se fait par "une porte cochère pratiquée dans et sous" la maison abbatiale qui se prolonge avec sa grange aux dîmes et ses dépendances. Le tout communique avec une cour où s'ouvrent l'église "d'une construction gothique" puis l'abbaye par son "cloître ou péristyle"⁸². Signalons enfin, la présence d'un "bâtiment des filles" séparé du cloître mais dans l'enceinte abbatiale⁸³.



Plan du cloître de l'abbaye de Bouzonville à la fin du XVIII^e siècle,
chanoine Morhain (Arch. dép. Moselle, 18 J 212) sd

81 *ibid*
82 *ibid*
83 *ibid*

2) Les élévations

L'église abbatiale est construite sur le replat d'une colline surplombant la Nied. Le parement de grès en grand appareil présente des colorations variées allant du gris au rouge. L'abbatiale primitive du XII^e siècle a totalement disparu, ravagée par les flammes vers 1342. Comme l'atteste l'édifice actuel, elle est entièrement reconstruite dans le style gothique entre 1342 et 1375. La clef de voûte du chœur de l'abbatiale porte la date de construction du chœur (1345) et précise le nom du maître d'ouvrage, l'abbé Gutzon de Wiskirch (1342-1366). A chaque campagne de travaux, le sous-sol de l'église a livré son lot de découvertes de tombes, malheureusement sans indication d'identité.



La cour de l'abbaye (état en 2012)

Le 19 mai 1684, l'abbaye brûle et l'église est atteinte par le sinistre. Sa toiture et celle des tours sont détruites. Si le XVIII^e siècle apporte son lot de modernisations dont la construction du portique du cloître jusqu'au-devant de la façade occidentale de l'église, il est surtout marqué par le souci de reconstruire l'église qui tient davantage de la ruine que du lieu de culte. Malgré des réclamations et procès, les abbés commendataires semblent peu enclins à participer à l'effort que doit



Le cloître (état en 2012)

fournir le monastère⁸⁴. Par la suite, est construit un avant-corps au pied de la tour dont les piliers sont insérés dans les murs médiévaux. Aujourd'hui, bien que détruit, les pilastres et l'amorce des arcs doubleaux de ce portique sont toujours visibles. C'est également au cours de cette campagne de travaux que la tour reçoit une couverture à double bulbe⁸⁵. Auparavant, elle devait être couverte d'un toit en pavillon à quatre pans. L'élévation de la façade principale a été modifiée au XIX^e siècle lorsque les deux portails latéraux sont murés⁸⁶. Ils restent tout de même visibles de l'intérieur de l'église. Cette façade était précédée d'une galerie voûtée prolongeant l'aile ouest du cloître⁸⁷.

Le cloître est partiellement conservé. Six travées témoignent de son élévation. Les arcades en plein cintre s'insèrent dans un appareil à refends aux joints profonds qui s'arrêtent sous un bandeau plat indiquant le départ de l'étage. Des contreforts surmontés d'élégants ailerons agrémentés de motifs décoratifs, renforcent les piédroits coupés par une imposte moulurée sous la retombée des arcs. Ils reçoivent la poussée des voûtes d'arrêtes rythmées par des arcs doubleaux.

Dans la galerie, s'ouvrent des portes encadrées chacune par un ordre de pilastres doriques portant un fronton courbe coupé par un tabernacle. Les fenêtres de l'étage sont percées dans un mur crépi et s'enveloppent d'un cadre appareillé également à refends⁸⁸. L'austérité de l'ensemble est rompue par d'élégantes clés à têtes sculptées et par le décor à feuillages des ailerons⁸⁹. Sur la clé de l'arc de l'avant-porche, figurent les armes de la ville : la Croix et le Renard.

3) Le mobilier

Du mobilier originel peu de chose subsiste. La grille du chœur, les stalles et les autels sont démontés pendant la Révolution. De ces éléments, a



Reliquaire de la Sainte-Croix
(Arch. dép. Moselle, 18 J 212)

⁸⁴ DICOP, *op cit*, pp. 134-135

⁸⁵ *ibid*, p. 150

⁸⁶ *ibid*, p. 169

⁸⁷ *ibid*

⁸⁸ VOLTZ, " L'abbatiale Sainte-Croix...", *art cit* p. 182

⁸⁹ *ibid*, p. 183

néanmoins survécu une partie des stalles. De même, la relique de la Croix est détruite pendant la période révolutionnaire⁹⁰. Cette relique à laquelle le monastère doit son nom en est aussi l'origine. Cependant les traces du pèlerinage dont elle dut être l'objet aux premiers siècles de sa présence restent bien discrètes. La première vraie mention de cette insigne relique est le vol du trésor de l'abbaye en 1597, connu par deux documents plus tardifs⁹¹. La relique, qui se préserve miraculeusement du feu et du dépotoir où elle est jetée, est rendue au monastère par la duchesse de Crouï en 1616⁹². En 1790, le reliquaire existe encore bien que l'essentiel du trésor ait déjà été envoyé à la Monnaie. Il ne reste alors qu'un ciboire et un ostensor en vermeil, deux calices en argent, une croix de procession, des bâtons de choristes, un encensoir et sa navette argentés, six chandeliers et la croix de l'autel en argent et six autres chandeliers en cuivre ciselé⁹³. Invisible aujourd'hui, le reliquaire de la Sainte-Croix existe encore, sous une forme relevant plus de l'assemblage du XIX^e siècle que d'un objet plus ancien.

Le reliquat des stalles datant de la fin du XVII^e siècle, a été regroupé sur le pourtour du chœur par l'abbé Fleck. Ce sont au total quatorze sièges qui ont été conservés⁹⁴. Les jouées sont galbées en forme de console et se retournent en volutes sous les pièces d'appui supérieures. A leurs pieds, elles s'amortissent sur une feuille d'acanthe stylisée enroulée en volute. Les faces s'agrémentent de décors sculptés, riches et variés, à base principalement de feuillages et d'éléments floraux. Les tranches formant accoudoirs sont animées par des têtes d'angelots dont les ailes s'infléchissent pour épouser la courbure du tracé et s'ordonner selon les lignes de la mouluration. Une tête chauve de moine les remplace dans une travée. Les miséricordes des sièges sont soutenues par des têtes d'angelots formant cul-de-lampe. Un accent imprévu y surgit dans une tête d'homme à longue barbe en pointe. D'autres éléments ayant aussi appartenu aux stalles sont aussi conservés dans l'église.



La justice

⁹⁰ DICOP, *op cit*, p. 258

⁹¹ Arch. dép. Moselle, H 359

⁹² DICOP, *op cit*, p. 288

⁹³ BENOIT, *art cit*, p. 163

⁹⁴ VOLTZ, " L'abbatiale Sainte-Croix...", *art cit*, p. 186

Ce sont deux lions couchés et quatre panneaux sculptés. Les deux premiers panneaux (74 x 34 cm) représentent en faible relief la Prudence en femme debout de profil, vêtue à l'antique, pieds et bras nus, serrant deux serpents dans la main gauche ; et la Justice, de trois-quarts avec une robe à l'antique serrée à la taille et tenant la balance de la main gauche et l'épée courte de la main droite. Les deux autres panneaux (70 x 28 cm) présentent une perspective architecturale d'un couloir au sol dallé et dont les parois sont éclairées par des fenêtres à remplages encore gothiques à deux lancettes. Le plafond est à caissons. La porte dépourvue de maçonnerie, s'ouvre sous un linteau droit, appareillé de claveaux dont celui du milieu légèrement en saillie forme clé. Les jambages harpés sont montés en pierres étroites. Jean-Marie Fisité, curé de 1872 à 1889, fait aménager des armoires de sacristie avec les boiseries du chœur⁹⁵.



Les stalles (cliché du chanoine Morhain)
(Arch. dép. Moselle, 18 J 212)

Depuis le début du XX^e siècle, l'église de l'abbaye de Bouzonville a subi de grosses transformations et les stalles en sont parmi les témoins. Dans une disposition encore relativement proche de ce que devait être leur disposition originelle sur le cliché de l'abbé Morhain, elles sont aujourd'hui réparties sur un seul rang sur tout le pourtour du chœur. Tous les lambris ont disparu, remplacés de manière symétrique par quelques panneaux décoratifs de l'ensemble subsistant dont deux vues de cloître en perspective assez maladroite et surtout les deux panneaux des vertus. L'aménagement liturgique contemporain vient ainsi s'insérer au milieu d'éléments historiques rappelant le passé de l'église au service d'une communauté religieuse.

Notons aussi la présence d'une chaire. A Bouzonville, si les autels disparaissent pendant la Révolution, la chaire survit jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Sur la

⁹⁵ DICOP, *op cit*, p. 274

rampe d'accès figuraient les armes de la congrégation. Les panneaux sculptés sont enlevés pendant le conflit et ce qui en reste est détruit après la guerre⁹⁶.

Parmi les autres éléments de mobilier présents avant la Révolution figurent deux confessionnaux mentionnés dans les documents se rapportant au projet d'installation d'une paroisse à Bouzonville, dans l'église abbatiale en 1751⁹⁷.

L'orgue de 1717, posé par Christophe Mouchereel, traverse la Révolution. Cet instrument est assez important puisqu'il s'agissait d'un huit pieds à trois claviers avec positif et écho. C'est le premier orgue de Christophe Mouchereel qui relate les circonstances de sa construction dans son *Mémoire instructif pour faire les devis, desseins, plans, marchez & réceptions des orgues*⁹⁸. En 1770, cet orgue est transformé par Barthélemy Chevreux⁹⁹. L'instrument est restauré après 1819 puis souffre de l'incendie du clocher en 1834. L'année suivante, il est remis en état par le facteur Wegman de Metz¹⁰⁰. Remanié encore en 1840 puis 1848, il est finalement remplacé par un instrument de la manufacture Verschneider en 1878. Le buffet Mouchereel et une partie des jeux ont été réinstallés cette même année à Kédange-sur-Canner. Là, les buffets subsistent encore avec une partie de la tuyauterie d'origine mais l'instrument est actuellement injouable et a subi des transformations dans sa mécanique et le soubassement du grand-corps de buffet. A Bouzonville, l'orgue Verschneider a depuis été lui-même remplacé par un orgue de chœur neuf dû au facteur Marc Garnier en 1979.

Apparaît dans l'église lors de la réorganisation du culte, une crucifixion du XV^e siècle dont la provenance demeure inconnue¹⁰¹. Elle est en bois sculpté et doré.

Des tableaux au cadre le plus souvent doré sont présents en assez grand nombre dans l'église et les bâtiments conventuels. Ils se répartissent ainsi : treize dans l'église, un à la sacristie, six dans le réfectoire et cinq dans la salle capitulaire où se trouve également un autel¹⁰². Malheureusement, rien d'autre n'est connu sur eux.

La bibliothèque du monastère compte environ 4 000 volumes qui disparaissent sans laisser de traces ou très peu. Aucun n'est parvenu à la bibliothèque de Metz et Benoît

⁹⁶ VOLTZ, " L'abbatiale Sainte-Croix...", *art cit.*, p. 186

⁹⁷ DICOP, *op cit.*, p. 265

⁹⁸ Rodez, 1734, reproduit en annexe p. 787

⁹⁹ LUTZ Christian, *Inventaire des orgues de Lorraine, Moselle*, 4 vol., tome IV, Metz, Assecarm-Serpenoise, 1999, p. 2573

¹⁰⁰ DICOP, *op cit.*, p. 154

¹⁰¹ VOLTZ, " L'abbatiale Sainte-Croix...", *art cit.*, p. 187

¹⁰² BENOIT, *art cit.*, p. 164

signale juste les trois volumes de la première édition de *l'Histoire de la Lorraine* de dom Calmet à Vic-sur-Seille¹⁰³. A nouveau inventoriée en 1791 par le nouveau maire, Jean Verbiel, il s'y trouve plus de volumes que lors du premier inventaire. Voilà bien une exception bouzonvilloise, la tendance étant alors plutôt à l'évaporation mystérieuse des ouvrages qu'à leur multiplication. Il est vrai que le maire Altmayer, n'a probablement pas tout inventorié la première fois, jugeant certains ouvrages inutiles comme cela est alors assez souvent le cas¹⁰⁴. Les archives sont pour leur part, transférées à Metz même si quelques pièces sont arrivées à Nancy et à la Bibliothèque nationale.

Enfin, le mobilier des bâtiments claustraux reste peu connu. Chaque religieux a sa propre chambre avec un lit et quelques meubles. L'abbaye compte trois chambres d'hôtes, l'une tapissée de papier, l'autre avec une tapisserie de laine avec un lit de serge brune, dans la troisième un lit de serge verte avec une tapisserie de papier rouge¹⁰⁵.

¹⁰³ *ibid*, p. 166

¹⁰⁴ *ibid*, p. 165

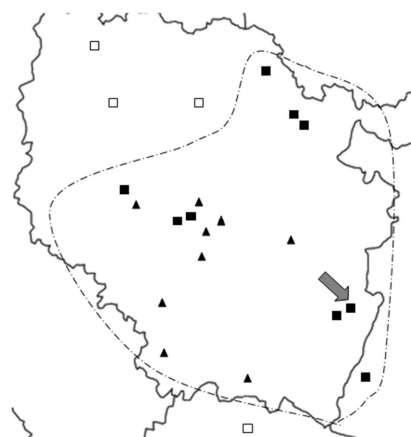
¹⁰⁵ *ibid*, p. 164

Historiographie

L'abbaye Saint-Pierre de Senones a été l'objet d'études anciennes mais assez peu de contemporaines car elle a été très souvent occultée par la principauté de Salm-Salm qui a fait de la cité sa capitale.

La lacune d'importance est la perte des archives de l'abbaye. Le fonds actuellement consultable sous forme microfilmée aux Archives départementales des Vosges est plutôt maigre.

Quelques pièces sont présentes dans d'autres centres d'archives ou bibliothèques de Lorraine, notamment les bibliothèques de Saint-Dié et Epinal ainsi que les Archives de Meurthe-et-Moselle concernant essentiellement le comté de Salm. En effet, les archives sont pillées au moment du rattachement de la principauté à la France en 1793. Le reste est détruit lors de l'incendie de 1811 qui ravage une grande partie de la ville alors que les pièces transportées à Saint-Dié, comme une bonne partie des archives de Moyennoutier, ont été vendues comme vieux papiers¹.



¹ SEILLIERE Frédéric, *Rapport présenté à la commission du monument de dom Calmet*, Saint-Dié, L. Humbert, 1873, p. 45

Cependant, l'histoire de l'abbaye a très tôt intéressé les historiens comme en témoignent des écrits tels que la *Chronique* de Richer ou celle de Jean de Bayon et bien entendu ceux de dom Calmet traitant de l'histoire lorraine sans compter son *Histoire de l'abbaye de Senones* dont deux manuscrits sont conservés, l'un étant annoté de la main de l'auteur. François Dinago en a assuré la publication pour le compte de la société philomatique de Saint-Dié à la fin du XIX^e siècle.

La fin de l'Ancien Régime est dominée par la personnalité des abbés qui s'y succèdent, dom Mathieu Petitdidier et surtout dom Augustin Calmet qui occultent totalement la vie de l'abbaye. Heureusement, la *Vie du TRP dom Augustin Calmet* publiée en 1762 par son neveu et successeur, dom Fangé, permet de connaître la part de celui-ci dans l'aménagement de l'abbaye. Dom Barthélemy Claudon (né en 1638) avait également écrit une *Histoire chronologique des abbés qui ont gouverné l'abbaye de Senones depuis sa fondation jusqu'en 1664*, malheureusement détruit dans l'incendie de l'abbaye de Bouzonville en 1683². Au début du siècle suivant, dom Bennin Jeannin écrit une histoire de l'abbaye en latin dont dom Calmet s'inspire largement pour sa propre histoire du monastère qu'il dirige, ouvrage complété à son tour par son successeur dom Fangé³.

Notons enfin que le baron Seillière, auteur d'une importante monographie sur Senones et la principauté de Salm-Salm a également abordé dans cet ouvrage l'histoire de l'abbaye alors convertie en usine, établissement placé sous sa direction. Si une partie des archives de la famille Seillière sont consultables sur microfilms aux Archives départementales des Vosges, nous ne savons ce qu'il est advenu des objets liturgiques ou décoratifs qui constituent la collection familiale exposée à la fin du XIX^e siècle dans l'ancien hôtel abbatial de Senones. Certes, une part est vendue ou donnée à des musées lorrains par celui qui les acquit, Frédéric⁴, mais une autre partie est apparemment restée dans les collections familiales.

² MICHEL Louis-Antoine, *Biographie historique et généalogique des hommes marquans de l'ancienne province de Lorraine*, Nancy, Hissette, 1829, pp. 114-115

³ GERARD Aurélie, *Dom Augustin Calmet et l'abbaye de Senones, un milieu littéraire*, Langres, éditions Dominique Guéniot, 2012, p. 20

⁴ Il fait ainsi des dons de tableaux au Musée historique lorrain de Nancy et à la ville de Senones.

I- Présentation historique

1) Le contexte de la fondation de Senones et les premiers siècles

Senones est le premier monastère créé dans cet ensemble appelé depuis l'époque moderne, la Croix Sacrée des Vosges. Les autres abbayes sont Moyenmoutier, Etival, Bonmoutier-Saint-Sauveur et Val de Galilée plus connu sous le nom de son fondateur, Saint-Dié. Au IX^e siècle, selon le livre de confraternité de Reichenau, la communauté se compose de vingt religieux sous la conduite de l'abbé Boniceolus⁵. Elle est alors, non pas une abbaye royale comme sa voisine Moyenmoutier, mais une propriété de l'évêque de Metz. Cette dépendance à l'évêché de Metz se confirme avec le fait qu'Angelram, évêque de cette même cité, est aussi l'abbé de Senones, charge qu'il reçoit de l'empereur Charlemagne. Moine de Gorze puis à Saint-Avold, Angelram succède sur le siège messin à Chrodegang en 768. C'est à ce moment que l'abbaye senonaise passe du statut d'abbaye impériale à celui d'abbaye épiscopale⁶. Néanmoins, cette dépendance est uniquement temporelle et elle conserve ce statut jusqu'à la prise de possession des terres par les comtes de Salm en 1570. Pour se faire accepter par les religieux, Angelram dépose à Senones les reliques de son prédécesseur, saint Siméon. Comme les moines refusent de les accueillir dans leur enceinte, il fait construire une chapelle sur les hauteurs de la bourgade. Cette chapelle est rebâtie à neuf en 1735⁷. Les reliques de saint Siméon rejoignent finalement l'abbaye vers 785, sous l'abbatit de Norgandus au bénéfice duquel Angelram résigne sa charge d'abbé de Senones. Les reliques sont déposées dans une châsse en argent qui disparaît après le XIII^e siècle⁸.

L'abbaye connaît comme les abbayes voisines une période de décadence que dom Calmet situe à partir du règne abbatial d'Adélarde vers 835. Cette situation perdure au moins une centaine d'années avant que ne soit introduite, vers 930 à Senones, la réforme issue de Gorze⁹. L'abbé d'alors, Rengerus y envoie un de ses religieux étudier la règle de saint Benoît. Ce moine, Rambert, est nommé prieur à son retour à Senones puis, à la mort de Rengerus, élu abbé. Après son élection, Rambert fait valider cette dernière par l'évêque de Metz, Adalbéron, soutien si ce n'est initiateur de la réforme de l'abbaye de

⁵ GAILLARD Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934), les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 213

⁶ CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, publiée par DINAGO François, Saint-Dié, L. Humbert, 1878-1880, p. 33

⁷ *ibid*, p. 37

⁸ *ibid*, p. 39

⁹ *ibid*, p. 50

Gorze¹⁰. Quatre des plus jeunes religieux quittent alors le monastère alors que les autres se plient à la nouvelle discipline¹¹.

Au tournant des XI^e et XII^e siècles, l'abbaye est donnée par l'évêque de Metz à Antoine de Pavie. Ce moine d'origine italienne fait une partie de ses études à Metz où il entre comme religieux à l'abbaye Saint-Arnould. Il est assez rapidement nommé prieur de Lay-Saint-Christophe, dépendant de l'abbaye messine¹². Il y fait construire l'église qui subsistait encore au XVIII^e siècle. Cet édifice est consacré en 1092 par l'évêque Pibon. A ce moment-là, Antoine est déjà abbé de Senones depuis deux ans¹³. Outre ses qualités religieuses, le nouvel abbé est surtout un grand constructeur. "Il bâtit des églises en grand nombre tant dans l'abbaye que dans les prieurés qui en dépendent"¹⁴. C'est dans ces mêmes années que la famille de Salm est pourvue de l'avouerie des terres de Senones. Le premier titulaire en est Herman de Salm, cité en 1111.

Le début du XIII^e siècle est pour l'abbaye de Senones, une période difficile. Les revenus sont alors en nette diminution et le choix des abbés, pas toujours très heureux¹⁵. Plusieurs d'entre eux se succèdent à intervalles rapprochés, souvent obligés de démissionner ou

déposés suite à leur inconduite. Par exemple, l'abbé Conon de Deneuvre ne porte pas la bure monacale et vient au chœur avec son faucon de chasse au poing...¹⁶ L'ordre se rétablit avec l'abbé Vidric (1224-1238) qui réorganise les offices et messes célébrés à



Dédicace à la vierge de l'église ronde d'Antoine de Pavie
 Gravure (*Notice de Lorraine* par dom Calmet)
 d'après un vitrail disparu de cette église

¹⁰ *ibid*, pp. 51-52

¹¹ OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique de la principauté de Salm, des abbayes de Senones et Moyenmoutier*, Saint-Dié, Thouvenin, 1951, p. 5

¹² CALMET, *op cit*, p. 63

¹³ *ibid*, p. 64

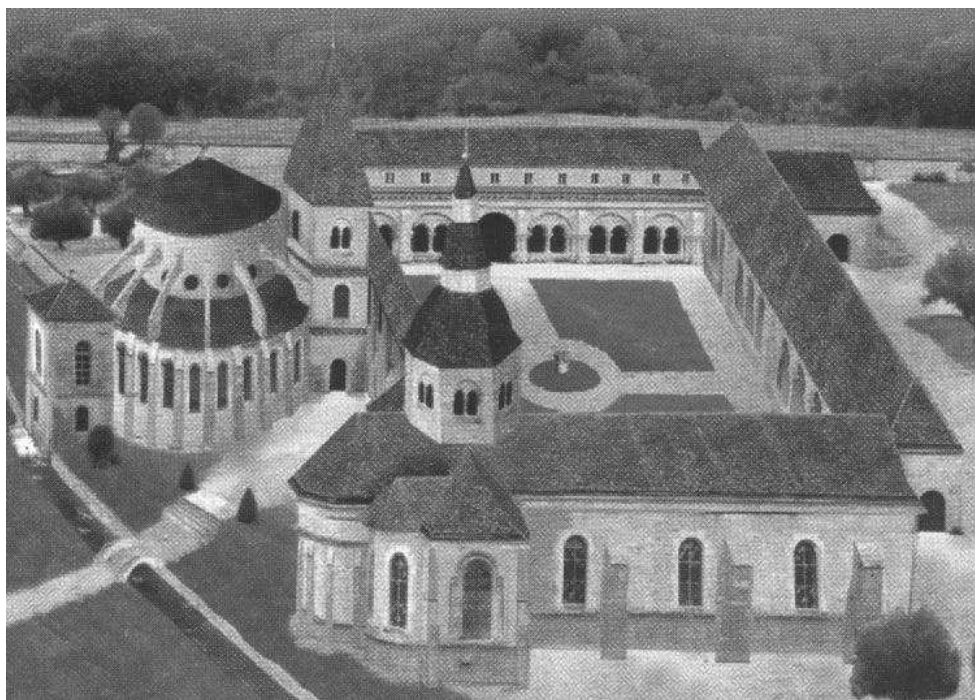
¹⁴ *ibid*, pp 65-66

¹⁵ *ibid*, pp. 103-106

¹⁶ OHL, *op cit*, p. 16

l'abbaye dans ses deux églises et à la chapelle Saint-Siméon¹⁷. Cependant, le comte de Salm Henri II s'en prend aux biens du monastère débutant une longue série d'exactions de cette famille¹⁸. Vidric est élu, en 1236, abbé de Saint-Epvre de Toul. Sa succession à Senones est difficile¹⁹. Son successeur, Baudoin continue son œuvre de redressement notamment en termes de revenus qu'il sait accroître.

Cependant, la famille de Salm empiète de plus en plus sur les terres et droits de l'abbaye. Henri IV de Salm se montre ainsi particulièrement entreprenant. Il fait ouvrir des forges au pied du Donon pour exploiter les mines de Grandfontaine puis il fait abattre les arbres du monastère pour en faire du charbon. L'abbé Baudoin s'en plaint à l'évêque de Metz qui fait détruire les bâtiments²⁰. Excommunié, le comte n'en demeure pas moins indiscipliné et fait saisir les biens du monastère dans ses dépendances et à Senones même où le couvent est pris d'assaut en mars 1262²¹. Il est vrai que la vacance du siège épiscopal de Metz ne favorise pas les affaires du monastère. Renaud, officier du comte, s'empare des clés, des meubles, ustensiles divers et bétails du monastère. Les religieux doivent alors quitter celui-ci. En procession, ils gagnent Moyennoutier puis se



Senones au XIII^e siècle, reconstitution par l'Office de Tourisme du Pays des Abbayes

¹⁷ CALMET, *op cit*, p. 113

¹⁸ OHL, *op cit*, pp. 20-21

¹⁹ CALMET, *op cit*, p. 120

²⁰ OHL, *op cit*, p. 24

²¹ *ibid*, p. 25

dispersent²². L'affaire s'achève sans que toutefois le monastère récupère ses biens matériels saisis²³. La communauté ne s'y réinstalle qu'une fois les meubles revenus plusieurs mois après l'accommodement trouvé entre les deux parties en 1265. Des forges sont rétablies au pied de Framont, propriété commune des comtes et du monastère²⁴.

Dans le dernier tiers du XV^e siècle, la séparation des menses est réalisée de manière claire bien qu'existant préalablement de manière confuse²⁵. Allant dans le sens d'une émancipation des abbés senonais, l'abbé régulier Jean de Borville obtient en 1501 du pape Alexandre VI, le droit, pour lui et ses successeurs, de porter les ornements pontificaux : mitre, bâton pastoral et autres ornements ainsi que l'autorisation de donner la bénédiction solennelle au peuple après la messe, de bénir les pales et ornements sacerdotaux, de conférer la tonsure et les ordres mineurs, de réconcilier les autels, églises et cimetières profanés, tout ceci dans son abbaye, ses prieurés et paroisses et à la réserve qu'aucun évêque ne soit présent²⁶. Ces autorisations font des abbés de Senones, de véritables prélats²⁷.

Au milieu du XVI^e siècle, les religieux senonais envoient les plus jeunes d'entre eux étudier chez les carmes de Baccarat²⁸. C'est alors que l'abbaye est définie comme de nul diocèse. Cette mention apparaît pour la première fois dans les bulles d'élection de dom Claude Padoux en 1545²⁹. Dans les années qui suivent, l'abbaye rencontre des problèmes sérieux avec la famille de Salm alors passée à la religion réformée et qui se sent donc libre de tout devoir envers l'abbaye dont elle accapare les biens³⁰. Cela se poursuit avec les habitants des terres de l'abbaye qui, passés à la religion réformée aussi, refusent de payer les dîmes³¹.

Cette époque est néanmoins celle d'un sursaut de régularité pour la maison senonaise. La vie intellectuelle y reprend ses droits même si les religieux partent étudier en d'autres lieux. L'abbé Claude Raville enrichit la bibliothèque avec ses propres écrits et surtout les livres qu'il acquiert alors³². A l'opposé, au plan matériel, la situation ne

²² CALMET, *op cit*, pp. 142-143

²³ *ibid*, pp. 145-146

²⁴ OHL, *op cit*, p. 27

²⁵ *ibid*, p. 219

²⁶ *ibid*, p. 221

²⁷ *ibid*, p. 224

²⁸ *ibid*, p. 239

²⁹ *ibid*, p. 249

³⁰ *ibid*, pp. 251-253

³¹ *ibid*, p. 284

³² *ibid*, p. 261

s'améliore pas. L'abbaye est dépouillée de ses droits seigneuriaux que les comtes de Salm usurpent à coup de menaces, occupations de l'abbaye, rassemblements populaires et actions en justice entre 1571 et 1573.

2) L'ère vanniste

a) les premiers temps de la réforme

L'introduction de la réforme vanniste à Senones prend plusieurs années. En effet, en 1612 quand son adhésion est souhaitée par l'évêque de Toul et grand pourvoyeur en abbayes de la congrégation, Jean des Porcelets de Maillane³³, l'abbé Lignarius est à Rome pour un long procès et les religieux ne veulent rien faire sans son consentement. Motif bien pratique pour conserver leur style de vie du moment alors que les abbayes voisines sont déjà réformées. Finalement, après six ans, en 1618, la réforme est introduite avec l'accord des seigneurs du ban de Senones dont les comtes de Salm protestants qui s'y sont longtemps opposés. La réforme se fait alors en douceur avec le retour de quatre religieux profès de Senones qui sont allés à Saint-Vanne y apprendre l'application de la règle selon les constitutions de la congrégation³⁴. L'évêque de Toul Jean des Porcelets de Maillane, principal artisan de cette réforme de Senones, donne les lettres patentes pour le retour des religieux réformés le 26 mars 1618³⁵.

L'abbatiat de Jean Lignarius est des plus agités. Tenu pour incompetent, un coadjuteur lui est imposé mais il refuse de travailler avec. Finalement, il meurt peu après avoir résigné sa charge d'abbé entre les mains de Nicolas-François de Lorraine en 1624³⁶. C'est ainsi que la commende fait son entrée à Senones avec un personnage au parcours atypique d'abbé, évêque, cardinal diacre puis, se mariant, duc de Lorraine éphémère avant un retour à l'état ecclésiastique lorsqu'il devient veuf de son mariage avec sa cousine Claude. En 1631, Nicolas-François, nommé à Senones en 1625, permute son abbaye avec celle de Belchamp détenue par le prince Charles de Remoncourt, fils naturel de Charles III et déjà abbé de Gorze et de Saint-Rémy de Lunéville, prieur de Flavigny, grand-prévôt de Saint-Dié et premier primat de Nancy en 1636. Ce nouvel abbé

³³ Arch. nat., G 9 34, *Mémoire pour les président, visiteurs et religieux bénédictins de la congrégation de St Vannes et St Hydulphe, et tant pour eux en corps et congrégation, que pour les religieux de l'abbaye de Senones en particulier.*

³⁴ CALMET, *op cit*, p. 308

³⁵ *ibid*, p. 315

³⁶ *ibid*, p. 327

commendataire est obligé de quitter la Lorraine par ordre du roi de France en 1643 et se choisit un coadjuteur en la personne de son neveu Charles-Nicolas-Hyacinthe, fils du duc Nicolas-François, ancien abbé de Senones... et alors âgé de quelques mois. Néanmoins, les religieux élisent un des leurs, dom André Royer, pour succéder à l'abbé exilé. L'élu, familier du duc Charles IV, ne profite pas de son abbaye que Charles-Nicolas-Hyacinthe résigne en 1661 en faveur de son père, Nicolas-François qui est abbé de Senones pour la seconde fois. L'année suivante, dom André Royer meurt et les religieux lui élisent un successeur en la personne de leur prieur, dom Joachim Vivin, tout en faisant opposition à la prise de possession de Nicolas-François. En 1668, l'abbé commendataire résigne sa charge et demande à la congrégation de désigner son successeur. Le choix se porte naturellement sur dom Vivin et Senones retrouve, temporairement, la régularité³⁷.

En 1656, une commission est organisée pour arrêter l'hérésie dans le district de l'abbaye de Senones. Parmi ses membres, un bénédictin s'illustre, dom Hippolithe Boban. Ce dernier, profès à Saint-Mihiel en 1615, est successivement prieur de Saint-Epvre, de Saint-Nicolas et de Senones puis visiteur de la congrégation. En 1658, il est prieur de Mérvillille et enfin de Morteau où il meurt en secourant les malades de la peste³⁸.

Dom Vivin meurt en 1684 et les religieux, surveillés par l'intendant Charuel, doivent proposer trois noms pour que le roi de France choisisse son successeur. Le candidat retenu est dom Pierre Alliot dont le frère est abbé de Moyenmoutier, l'autre frère, médecin du roi et dont le père a été médecin de la reine Anne d'Autriche. Or la curie romaine refuse de donner ses bulles à dom Alliot car la Lorraine n'est pas reconnue comme une terre française et le roi de France ne peut y nommer à un bénéfice. Ainsi, l'abbé doit se faire élire par sa communauté en 1685 puis, après avoir obtenu un brevet du roi de France et l'accord de sa congrégation, se pourvoir à Rome pour obtenir ses bulles. Pour compliquer encore la situation, le duc Charles IV a obtenu de la curie un *nihil transeat* interdisant toutes transmissions de bénéfices pendant la durée de la guerre. Il faut attendre la paix de Ryswick en 1697 pour que la levée de ce dernier soit demandée par Léopold. Autre raison pour que les choses restent bloquées à Rome, le prince de Salm-Salm souhaite voir à la tête de l'abbaye un de ses proches ou un abbé lointain. Pour mettre fin à cette situation, le duc Léopold, en conflit avec la papauté, pousse son frère François, abbé de Stavelot, à jeter un dévolu sur l'abbaye de Senones. Ce dernier obtient

³⁷ *ibid*, p. 115

³⁸ DUMONT Charles, *Histoire de la ville de Saint-Mihiel*, 4 vol., Nancy, 1860-1862, tome IV, p. 325

ses bulles de commende en 1711 et prend possession l'année suivante malgré un procès de l'abbaye et les protestations de dom Alliot. Cette manœuvre est pour Léopold le moyen d'empêcher un antijanséniste d'être nommé à Senones et d'y conserver dom Alliot qui resterait abbé dans les faits. François meurt en 1715 et dom Alliot demande aussitôt à nouveau ses bulles qu'il n'obtient pas avant sa mort quelques mois plus tard³⁹. Dom Pierre Alliot manque néanmoins de volonté et dirige Senones avec l'aide de son frère Hyacinthe, abbé de Moyenmoutier puis du successeur de celui-ci qui l'a déjà défendu à Rome lors de son élection, dom Humbert Belhomme⁴⁰.

Le début du règne de dom Pierre Alliot, profès à Saint-Mansuy de Toul, est encore agité par des procès avec les princes de Salm qui cherchent alors à asseoir toujours davantage leur emprise sur les terres de l'abbaye. Ils s'investissent comme seigneur régalien et souhaitent que l'abbaye se soumette à leur désir⁴¹.

Si les relations avec les princes de Salm ne sont pas toujours très cordiales, elles le sont davantage avec le duc de Lorraine. En effet, en 1688, les religieux de Senones assemblés capitulairement donnent leur accord pour que la mense abbatiale de leur maison soit unie aux biens du prieuré de Sainte-Croix récemment transféré à Nancy selon la volonté du duc Léopold. Cet acte n'est néanmoins pas suivi d'effet⁴². Cependant, si les religieux senonais sollicités pour abandonner leur juridiction quasi-épiscopale sur leur territoire au bénéfice d'un éventuel futur évêque de Saint-Dié, le font, c'est sous réserve de l'accord du prince de Salm qui se révèle là, bien utile⁴³.

En 1707, dom Alliot rétablit l'ermitage de La Maix. Il en bénit la chapelle médiévale réhabilitée et y installe un nouvel ermite, frère Antoine Jouin⁴⁴. Ce dernier utilise deux bâtiments connus par le dessin que dom Pelletier en réalise peu avant sa mort en 1755. Peu après, en 1758, l'ermitage est fermé, les bâtiments et la chapelle abandonnés, la dévotion mariale transférée dans le village de Luvigny qui est érigé en paroisse en 1772⁴⁵.

³⁹ RONSIN, *art cit*, pp. 116-117

⁴⁰ Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 2, f° 798

⁴¹ CALMET, *op cit*, pp. 359-375

⁴² *ibid*, p. 381

⁴³ OHL, *op cit*, p. 106

⁴⁴ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 162

⁴⁵ *ibid*, p. 162

b) Senones et dom Petitdidier

Dom Mathieu Petitdidier succède à dom Alliot en 1715. Erudit philosophe et théologien, il est profès de l'abbaye de Saint-Mihiel où il a enseigné dans l'Académie. Il a alors en charge la réfutation de l'ouvrage de Dupin, la *Bibliothèque ecclésiastique*⁴⁶, ce qui le place dans le concert discordant des querelles théologiques de l'époque. Elu abbé de Bouzonville, il ne peut entrer en possession de son abbaye car le duc de Lorraine la donne à son frère François de Lorraine. Toutefois, il dirige ensuite l'abbaye Saint-Léopold de Nancy de 1705 à 1708 puis de 1711 à 1715. Elu à Senones à cette date, il ne peut en prendre possession tout de suite et doit renoncer à son élection pour se faire nommer par Rome. Il obtient gain de cause, soutenu par le duc de Lorraine et peut prendre possession de l'abbaye en 1716 mais il trouve un compétiteur sérieux en la personne de l'abbé Jean-Claude de Bouzey, abbé commendataire de Belchamp, chantre de la primatiale de Nancy, prélat domestique de Sa Sainteté, référendaire des signatures de grâce et de justice qui jette un dévolu sur l'abbaye de Senones car, selon lui, dom Petitdidier est janséniste et sa prise de possession n'est pas valide. Il obtient évidemment ses bulles de commende et prend possession du monastère en 1719. Malgré un procès perdu d'avance, les religieux ne désarment pas et il faut attendre 1726 pour que, dom Petitdidier ayant su gagner la confiance de Rome, puisse être pourvu de son abbaye contre une pension à verser à l'abbé de Bouzey⁴⁷.

Dans cette affaire, dom Petitdidier, taxé de jansénisme, a su se défendre efficacement. Après des écrits très favorables au Saint-Siège, dont un traité sur l'infailibilité pontificale, il reçoit le titre d'évêque de Macra *in partibus infidelium*, preuve que sa situation s'est bien améliorée en cour de Rome. Toutefois en France, ses textes sont jugés contraires au gallicanisme ambiant et condamnés par plusieurs parlements, ce qui les rend encore plus populaires à Rome. La personnalité complexe de dom Petitdidier est à comprendre comme celle d'un moine politique. En effet, comme presque tous les membres de sa congrégation, il est acquis aux thèses jansénistes mais pour gravir les échelons des supériorités, comme pour pouvoir jouir librement de son monastère, il lui faut faire acte d'allégeance aux pouvoirs religieux et civils. Ainsi s'explique, de manière quelque peu succincte il est vrai, le revirement de dom Petitdidier. Prouvant que son attachement au jansénisme reste réel tout au long de sa vie, il se

⁴⁶ DUMONT, *op cit*, tome IV, p. 395

⁴⁷ RONSIN, *art cit*, p. 118

propose, selon dom Thierry de Viaixnes, de recevoir Quesnel dans son monastère vosgien⁴⁸. Conseiller écouté dans la congrégation comme à la cour ducale, dom Petitdidier est avant tout désireux de faire retrouver la paix à l'Eglise et voit donc une nécessité dans le fait que chaque parti fasse des concessions. Il est vrai que le statut temporel de l'abbaye depuis 1709 est compliqué avec une double juridiction du prince de Salm-Salm et du duc de Lorraine sans oublier ses prétentions canoniques comme territoire de nul diocèse. Ainsi, Quesnel pourrait bénéficier pleinement de cette situation au sein d'une congrégation largement acquise à ses idées. C'est la proposition qui est formulée fin-novembre ou début décembre 1716. L'exilé accepte l'invitation à quitter les Pays-Bas dès le début de l'année 1717⁴⁹. Tout se prépare, le trajet de Quesnel jusqu'à Senones en suivant le Rhin jusqu'à Strasbourg où la chaise de dom Petitdidier doit l'attendre, puis le transfert des archives jusqu'à un monastère bénédictin lorrain. Les derniers détails sont réglés lors du chapitre général de Luxeuil en avril 1718 et dom Thierry de Viaixnes se décide à y préparer le duc de Lorraine⁵⁰. Néanmoins l'opposition à la retraite senonaise de Quesnel vient d'abord de son entourage et dès le printemps suivant, le doctrinaire exilé souhaite retarder la réalisation de son voyage pour finalement enterrer le projet à la fin août. Il est vrai que l'appel survenu entre temps et l'âge déjà avancé (84 ans) de l'oratorien font pencher la balance du côté de ses proches qui souhaitent rester en exil. De plus, le contexte lorrain évolue dans un sens ultramontain avec l'autorisation donnée par Léopold à l'université de recevoir la bulle *Unigenitus* et son interdiction de tout appel. Il est vrai qu'il fait là acte d'allégeance à Rome pour favoriser la création d'un évêché lorrain mais la curie y trouve aussi son compte car la Régence en France penche du côté janséniste. L'entourage de Quesnel le voit donc plus à Paris qu'au fond des Vosges mais l'oratorien se prépare à son dernier voyage et renonce à tout nouveau déménagement dès l'automne 1717. Sa reconnaissance reste néanmoins acquise à dom Petitdidier jusqu'à sa mort qui survient le 2 décembre 1719⁵¹.

⁴⁸ TAVENEAU René, "Un projet de retraite de Pasquier Quesnel à Senones (1716-1717)", *AE*, 1962-2, 5^e série, 15^e année, Nancy, Berger-Levrault, 1962, pp. 107-126, ici p. 110

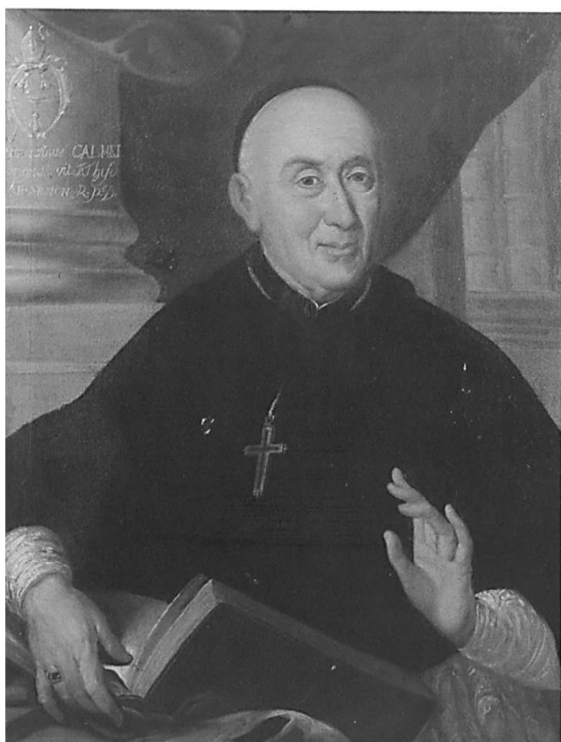
⁴⁹ *ibid*, p. 114

⁵⁰ *ibid*, pp. 116-117

⁵¹ *ibid*, p. 134

c) dom Calmet

A dom Petitdidier, forte personnalité, succède un abbé plus consensuel, dom Augustin Calmet. Elu le 9 juillet 1728, dom Calmet a déjà occupé plusieurs responsabilités au sein de la congrégation et sa réputation de savant l'a précédé dans les Vosges. Après plusieurs années à Paris, il est abbé de Saint-Léopold de Nancy et prieur de Lay-Saint-Christophe. Le nonce de Lucerne qui suit les affaires des abbayes de nul diocèse en Lorraine, le propose pour un titre d'évêque *in partibus* comme l'était son prédécesseur mais dom Calmet refuse. Son élection n'a pas été contestée et aucun dévolu



Dom Augustin Calmet (1731) par Charles-Louis Cheron (Nancy, MHL inv. 95.510)

n'est jeté sur l'abbaye tant qu'il en est abbé. Soucieux de permettre à sa maison de rester dans la règle, il fait élire très rapidement un coadjuteur en la personne de son neveu et collaborateur, dom Augustin Fangé, mais, surtout, il diminue le revenu de la mense abbatiale afin de la rendre moins appétissante en créant le prieuré de Ménil près de Lunéville.

Dom Calmet reçoit Voltaire en 1744. L'écrivain passa 18 à 20 jours à l'abbaye "occupé à étudier dans [la] bibliothèque. Il assista à la grande procession de Fête-Dieu, et toutes fêtes et dimanches à la messe, mangeant au réfectoire avec les religieux"⁵².

Lorsque le prince régnant de Salm, Nicolas-Léopold, vient s'installer à Senones en 1754, dom Fangé qui le reçoit à la place de son oncle déjà malade, rompt avec des siècles de lutte entre l'abbaye et le bras séculier. Le coadjuteur de Senones lui avance même 10 000 livres pour participer à la construction du premier château princier de la petite

⁵² CALMET, *Histoire Senones cit*, p. 420

capitale⁵³. En 1753, dom Fangé entreprend un voyage en Autriche où il est reçu à la cour de l'empereur lorrain fraîchement élu⁵⁴.

d) les derniers abbés de Senones

A la mort de dom Calmet en 1757, son coadjuteur lui succède sans problème et l'abbaye reste au calme jusqu'à ce que la question de l'érection d'un évêché à Saint-Dié refasse surface en 1775. Espérant le soutien du prince de Salm-Salm, l'abbé et les religieux de Senones opposés à être dépossédés au bénéfice du nouveau diocèse, sont déçus car le prince leur donne ordre de consentir par acte du 1^{er} août 1776. Les religieux s'exécutent et l'abbé ne peut que revendiquer le titre de vicaire général pour les paroisses dépendantes de l'abbaye. Il l'obtient mais doit alors affronter le prince de Salm sur un sujet plus grave. En effet, en 1777, le prince de Salm entreprend alors de désunir l'abbaye de Senones de la congrégation vanniste pour en faire une abbaye indépendante sur le modèle germanique. Le prince entend ainsi mieux contrôler le monastère en obligeant les religieux à y rester alors que les statuts de la congrégation ne prévoient de stabilité qu'au sein de la congrégation et non dans une maison précise. Un autre risque à cette séparation qu'entrevoit le chapitre général de la congrégation, est la sécularisation de l'abbaye et l'abandon de la vie régulière selon les constitutions adoptées à Saint-Vanne, sans compter que la congrégation perdrait ainsi une de ses plus importantes maisons⁵⁵. Malgré les négociations menées par le chancelier du prince, M. Noël, la situation en reste là⁵⁶. Le projet échoue et l'abbaye reprend sa vie paisible d'autant que les religieux eux-mêmes, assemblés capitulairement, sont opposés à ce projet du prince⁵⁷. Dom Fangé est nommé prieur de son monastère lors du chapitre général de 1778 et l'ancien prieur, acquis au prince de Salm, envoyé à Ménil. Un autre religieux, dom Charles Vincent, tout dévoué au prince et au chancelier Noël, est muté à Bouzonville alors qu'un nouveau sous-prieur, dom Michel Maugendre est nommé. Le prince de Salm interdit la sortie de son territoire au premier et interdit l'entrée au second. Seule la mort de Louis-Charles-Othon en 1778 met fin à son désir de contrôler l'abbaye dans ses membres et possessions⁵⁸. Cette dispute

⁵³ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 64

⁵⁴ BAUMONT Georges, "La relation du voyage de dom Fangé à Vienne", *BSAL* 2^e série, tome XVII^e, volume 66, Nancy, 1922, pp. 41-60

⁵⁵ Arch. nat., G 9 34, *Mémoire... cit*

⁵⁶ *ibid*

⁵⁷ *ibid*

⁵⁸ RONSIN, art cit, pp. 121-122

est aussi l'occasion au chapitre général de rappeler le traité de 1751 reconnaissant l'érection de la principauté de Salm et surtout le fait que les religieux sont très majoritairement français...⁵⁹

Dom Fangé meurt à son tour le 15 mai 1784 et son successeur est élu dès le lendemain. Il s'agit de dom Jean-François Lombard, religieux de Senones et alors curé de Saint-Jean-du-Mont. Agréé par la congrégation, il prête serment de fidélité au prince Constantin et peut ainsi prendre possession de son monastère. En 1786, dom Lombard doit affronter très brièvement, et sans que l'affaire sorte de la congrégation, un compétiteur en la personne de dom Charles Bonnaire qui est prié par le visiteur de Lorraine de se désister, ce qu'il fait aussitôt⁶⁰.

e) la Révolution française

La Révolution française en marche, huit religieux de Senones s'adressent à l'Assemblée nationale pour sortir de leur maison et percevoir une pension équivalente à celle de leurs confrères dépendant de maisons en terre française. Trois mois plus tard, en janvier 1790, le prince de Salm ordonne aux religieux de quitter l'abbaye à l'exception de l'abbé et de six d'entre eux : un curé, deux vicaires et trois régents pour les humanités. Cette décision reste sans effet et le chapitre décide, en décembre 1790, que ceux qui veulent retrouver leur liberté peuvent partir contre une pension. Les huit de 1789 en profitent alors⁶¹.

Dom Lombard devient en mars 1791 le vicaire général du diocèse de Saint-Dié au nom de l'évêque de La Galaizière partant en exil. En effet, sa situation en terre étrangère lui assure une immunité qui lui permet de continuer à agir selon l'ordre ancien⁶². Néanmoins, l'heure du rattachement de la principauté de Salm-Salm à la France est proche et le vicariat général de dom Lombard, peu long. La municipalité de Senones demande le rattachement à la France, l'obtient, et le 12 mars 1793, les scellés sont posés sur les effets de l'abbaye. Les religieux encore présents et renforcés par cinq comtois

⁵⁹ Arch. nat., G 9 34, *Mémoire... cit*

⁶⁰ RONSIN, art cit, p. 122

⁶¹ *ibid*, p. 123

⁶² MARTIN, *Histoire des diocèses... cit*, tome III, p. 101

venus s'y réfugier après la fermeture de leurs maisons, sont chassés sauf l'abbé et le procureur qui doivent assister à l'inventaire des biens du monastère⁶³.

Dom Lombard refuse la constitution civile du clergé et de prêter serment. Après un exil forcé, il revient en France au rétablissement du culte et obtient la cure de Saint-Jean-du-Mont où il s'installe avec huit de ses anciens religieux pour y vivre selon la règle de saint Benoît. Bien que la création de maisons religieuses soit encore interdite sous l'Empire, il continue à vivre en communauté et meurt le 11 janvier 1815⁶⁴. Sa collection personnelle est alors vendue aux enchères. Elle contient 80 tableaux et 500 livres provenant de l'abbaye. Parmi les pièces répertoriées figurent un portrait d'abbé, probablement dom Alliot et le canon pontifical de la messe ayant appartenu à dom Petitdidier. Ce dernier est, à la fin du XIX^e siècle, dans la collection Seillière⁶⁵.

Rattachée à la France, la principauté connaît la même suite d'événements. Le 2 mars 1793, elle est officiellement rattachée à la France et, en attendant l'arrivée des commissaires de la Convention, le directoire du département fait poser le 8 mars, les scellés sur l'abbaye et les caisses publiques⁶⁶. Dans les semaines qui suivent les terres et jardins de l'abbaye sont mis en location puis le monastère lui-même. Il est alors presque vidé de ses meubles, vendus dès le 5 avril. Le reliquat du mobilier, sauf la bibliothèque, est vendu pour à peine 500 livres avant juin 1793⁶⁷. Les biens fonciers du monastère sont également vendus assez rapidement⁶⁸. L'abbaye elle-même est mise en vente en deux lots. Le 3 juin 1796, Pierre Mazerand achète la basse-cour et le palais abbatial avec ses dépendances pour 13 257 livres. Le 9 juillet suivant, le monastère lui-même est vendu avec des clauses restrictives. Elles sont de laisser libres les bâtiments occupés par l'hôpital militaire qui s'y est installé ainsi que les biens mis à disposition du gouvernement que sont l'orgue, les cloches et l'horloge. Ceci explique peut-être le fait que le clocher ait survécu jusqu'à aujourd'hui. Ce lot est vendu pour 38 000 livres au même Mazeran⁶⁹. Ce dernier est le maire de Senones de 1790 à 1793 puis de 1797 à 1803. Originaire de Cirey-sur-Vezouze, il a épousé la petite-nièce de dom Calmet,

⁶³ RONSIN, art cit, p. 123

⁶⁴ *ibid*,

⁶⁵ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 60

⁶⁶ BOUVIER Félix, *Les Vosges et la révolution, 1789-1795-1800*, Paris, Berger-Levrault, 1885, p. 195

⁶⁷ OHL, *op cit*, p. 160

⁶⁸ Arch. dép. Vosges, 5 Q 135

⁶⁹ PARMENTIER Damien, "La vente des biens nationaux dans la Principauté de Salm : la liquidation des biens de l'abbaye Saint-Pierre de Senones", actes des journées d'études *Histoire des Terres de Salm* (16-17 septembre 1994, Senones-Saint-Dié), Saint-Dié, Société philomatique vosgienne, 1994, pp. 157-166, ici p. 158

Charlotte Pariset. Il installe en 1799 une fabrique de toile dans une des ailes de l'abbaye et permet à Norbert Tisserand d'y créer une faïencerie dans l'ancien réfectoire et la cuisine attenante⁷⁰. Néanmoins, l'évêque constitutionnel Maudru a un projet pour ces bâtiments. Il s'en ouvre aux évêques des départements voisins qui se disent prêts à le suivre dans son projet en apportant leur soutien et des fonds. Ceux-ci sont destinés à la création à Senones d'une maison d'éducation pour 300 à 400 jeunes hommes. Finalement, le projet ne se fait pas à cause du contexte antireligieux qui voit mal cette idée cléricale⁷¹. Cependant, le destin industriel du lieu se trouve vite scellé avec l'installation des manufactures cotonnières de John Heywood qui achète en 1809 l'ancienne bibliothèque et la cour intérieure de l'abbaye aux fins de les y installer⁷².

La famille de Salm conserve tout de même des liens avec Senones. Ainsi, dès 1808, le prince fait relever les cendres de ses ancêtres dans les ruines de l'église abbatiale et fait construire un caveau près de la tour romane⁷³. La princesse Charlotte de Salm y décède en 1812

II- Histoire architecturale

1) Jusqu'à l'époque moderne

Antoine de Pavie est un abbé constructeur tant "au dedans et au dehors ; dans l'abbaye et dans les membres qui en dépendent"⁷⁴. Parmi ces édifices, se trouve la principale église de l'abbaye dédiée à Saint-Pierre. Achevée vers 1120, elle est connue par un plan dressé par dom Pelletier en 1741. Ce plan se base sur la découverte des fondations du chœur médiéval lors des travaux que dom Calmet y commande. Selon lui, l'église incendiée en 1534 a vu son chœur reconstruit de manière très simple et peu développée⁷⁵. Mais c'est en fait tout le monastère qui est rebâti autour d'une deuxième église médiévale en forme de rotonde malheureusement détruite lors de travaux ultérieurs d'agrandissement du cloître.

⁷⁰ *ibid*, p. 160

⁷¹ OHL, *op cit*, p. 168

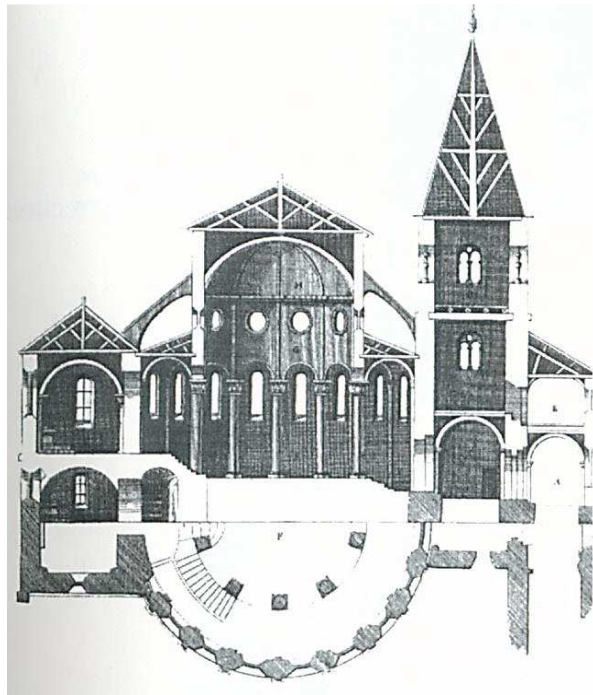
⁷² *ibid*, p. 173

⁷³ OHL, *op cit*, p. 172

⁷⁴ CALMET, *Histoire Senones cit*, p 76

⁷⁵ *ibid*, p 77, plan reproduit en hors-texte entre les pages 76 et 77 de l'édition Dinago, l'original se trouvant dans le manuscrit de la Bibl. mun. de Saint-Dié

Cet édifice est visité par dom Mabillon lors de son voyage de 1696. C'est alors que dom Ruinart reçoit de l'abbé Pierre Alliot, un dessin et les dimensions de cette église et apprit qu'il "en existait une semblable à Hugoncourt, village à trois ou quatre lieux de là"⁷⁶. Ce dessin, reproduit par dom Pelletier en 1741, est dû à dom Léopold Durand et réalisé avant la démolition de l'église ronde⁷⁷. Pour dom Calmet, cette église est "d'un goût particulier"⁷⁸. Pour reprendre sa description : "c'était une coupole



La rotonde de Senones

soutenue de dix colonnes et environnée de bas-côtés en rond. Au-devant de cet édifice était une grosse tour carrée et au fond vers l'Orient était le presbytère, où se voit l'autel hors de l'enceinte des colonnes et des bas-côtés. Sous cet autel et sous le fond du chevet ou presbytère, étaient des grottes souterraines avec quelques autels"⁷⁹. Selon la vie manuscrite de l'abbé Antoine de Pavie que dom Calmet consulte lors de la rédaction de son histoire de Senones, l'église date de 1125⁸⁰. Elle n'a pourtant été consacrée que le 24 janvier 1153⁸¹ sous l'abbé Humbert par Henri de Lorraine, évêque de Toul, qui fait à cette occasion présent des autels de Saint-Jean et Saint-Maurice, deux églises dépendantes du monastère⁸². Les deux églises de Senones figurent également en version tronquée – ne se voient guère que les clochers – sur la gravure aux armes d'Erric de Lorraine publiée par dom Belhomme dans son histoire de Moyenmoutier.

⁷⁶ RUINART Thierry, "Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace", trad. dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome VII, Nancy, Wiener, 1862, p. 48

⁷⁷ GRANDIDIER Daniel, "L'église à rotonde érigée par Antoine de Pavie à Senones au XII^e siècle", *Histoire des terres de Salm*, Saint-Dié, Société philomatique vosgienne, 1994, pp. 51-61, ici p. 52

⁷⁸ CALMET, *op cit*, p. 26

⁷⁹ *ibid*, p 77

⁸⁰ CALMET, *op cit*, p. 26

⁸¹ OHL, *op cit*, p. 13

⁸² CALMET, *op cit*, p. 96, IL s'agit de l'église paroissiale de Senones, Saint-Maurice située sur un plateau surplombant la cité. Elle le reste jusqu'à la construction de l'actuelle église de Senones au début du XIX^e siècle. Une église du XVIII^e siècle existe toujours à cet emplacement. L'autre église est très certainement de l'église Saint-Jean du village du Puid à 6,5 kms de Senones.

L'abbé Vidric entreprend la rénovation des bâtiments du cloître en faisant voûter les galeries de celui-ci. Il l'orne également de colonnes depuis la porte du chapitre jusqu'au réfectoire. Il fait aussi construire un bâtiment sur le devant du monastère à l'emplacement du palais abbatial de l'époque moderne⁸³. Les travaux du cloître se poursuivent sous l'abbatiat de Baudoin (1238-1270). Ils emploient alors deux tailleurs de pierre, un convers et un prébendier selon Richer⁸⁴. L'abbaye se présente alors sous la forme d'une place forte entourée de murs et avec des tours. Ainsi, lorsqu'en 1261, le comte s'empare de l'abbaye, il y établit une garnison qui en garde les tours⁸⁵. La configuration de l'ensemble est alors bien proche de celle de Moyennoutier dont une gravure conserve le souvenir. En avril 1534, le monastère est ravagé par les flammes. L'abbé Thirion d'Anthelup entreprend alors la reconstruction totale de l'abbaye. Lorsque dom Calmet relate ce fait dans son histoire de l'abbaye de Senones, il peut encore consulter les marchés et mémoires passés à l'occasion de ces travaux. Ils sont aujourd'hui perdus. Au-delà des bâtiments, ce sont aussi les archives du monastère qui disparaissent⁸⁶. De ces travaux, existe encore au siècle de dom Calmet, le palais abbatial portant les armes de l'abbé d'Anthelup.

Dom Claude Raville (1564-1588) fait ériger une bibliothèque, "bien voûtée et assurée contre le feu et ornée de peintures au naturel des anciens patriarches depuis Adam jusqu'à Notre Seigneur"⁸⁷.

2) Les constructions vannistes

En 1629, l'abbé commendataire Nicolas-François de Lorraine échange avec les religieux les dîmes et le gavage du Ménil de Senones contre les réparations et entretien des bâtiments. Cette nouvelle annexe à la séparation des menses de 1609 fait porter une charge supplémentaire sur la part conventuelle qui ne retient qu'un tiers des revenus globaux du monastère. Ceci explique que l'abbaye connaisse parfois des difficultés pour de gros travaux d'autant que le contexte n'est pas encore des plus favorables à une reprise économique⁸⁸. Néanmoins, presque aussitôt, le prieur et les moines entreprennent des

⁸³ *ibid*, p. 114

⁸⁴ *ibid*, p. 126

⁸⁵ *ibid*, p. 146

⁸⁶ *ibid*, pp. 237-238

⁸⁷ *ibid*, p. 262

⁸⁸ PERNOT Michel, "Le temporel de l'abbaye de Senones au milieu du XVII^e siècle", *BSEL*, nouvelle série n° 46, 1973-2, pp. 17-29

travaux à la sacristie et aux chapelles de l'église. Cette dernière présente alors probablement encore son chevet roman à abside principale flanquée de deux absidioles qui servent de chapelles, l'une à la Vierge et l'autre à Saint-Benoît. La date de ces travaux (1630) est alors portée sur la clé de voûte de l'abside avant d'être recouverte par la date de 1718, année où l'église est reblanchie⁸⁹. Des travaux non identifiés ont lieu en 1665 à proximité immédiate de la maison abbatiale car un trésor en deniers y est découvert enterré. Ce trésor d'origine inconnue appelle une sentence d'excommunication pour ceux qui en ont eu ou pris, reçu ou recélé⁹⁰. Sur le dessin de Bucelin, le monastère de Senones apparaît dans ses grandes lignes, conforme à ce que l'on en sait pour cette époque. Mais, il se remarque que le cloître a moins d'ampleur que l'actuel. En effet, l'église abbatiale présente encore une façade en pierre de taille d'origine médiévale car la porte présente un linteau en accolade et les grandes baies sont géminées sous une rose.

En 1670, alors que l'ancien prieur dom Joachim Vivin est abbé depuis deux ans, le dôme de l'église Saint-Pierre est rebâti selon le modèle toujours existant. Son ancienne toiture est alors une simple couverture "n'ayant d'élévation qu'autant



Gabriel Bucelin, *L'abbaye de Senones*

Dessin dans son carnet de voyage, 19 août 1665

qu'il en fallait pour écouler les eaux de la pluie"⁹¹. Et en effet, sur la gravure de Bucelin, est bien visible une simple tour carrée avec une toiture à quatre pans. Les travaux sont confiés au frère Georges. Les bardeaux qui le couvrent alors sont peints en blanc, noir et rouge. Les aménagements se poursuivent ensuite. En 1674, les boiseries de la sacristie sont entièrement refaites. En 1680, c'est tout le cloître qui est reconstruit avec les dortoirs, en fait des chambres au sud et à l'ouest et des galeries sur les deux autres côtés et le réfectoire avec ses boiseries dans lesquelles des tableaux sont encastrés⁹². La

⁸⁹ *ibid.*, pp. 333-334

⁹⁰ OHL, *op cit.*, p. 93

⁹¹ CALMET, *op cit.*, p. 349

⁹² *ibid.*, pp. 350-351

bibliothèque change d'emplacement et de décor vers 1680 aussi, quand dom Vivin la fait installer au-dessus du réfectoire qu'il vient de faire élever. Elle est alors ornée de nouvelles boiseries et ses collections complétées de plusieurs bons livres selon dom Calmet⁹³.

L'abbaye de Senones est encore l'objet de grands travaux qui démarrent à l'extrême fin du XVII^e siècle pour s'achever au milieu du siècle suivant. La première campagne de travaux est la reconstruction du palais abbatial par dom Alliot en 1688-1689⁹⁴. L'abbaye de dom Vivin tout juste achevée, passe, selon dom Calmet, "pour la plus belle de toutes celles qui étaient alors dans le pays. Elle était très commode, mais l'on y avait joint le vieux et le neuf, d'une manière qui ne faisait pas un bon effet [...] Il y avait beaucoup de disproportion entre les différentes parties qui composaient ce grand corps de bâtiments"⁹⁵. Ainsi, l'abbé Alliot, dès 1707, fait dresser des plans qu'il présente au chapitre de Luxeuil de la même année. Ces plans sont examinés et approuvés. Pour reprendre le propos de dom Calmet "une seule chose causait de l'embarras, c'était la chapelle de la Vierge ou Rotonde, ouvrage ancien et respectable, tant par sa structure singulière que par son antiquité et la dévotion des peuples. Elle était située de manière qu'elle occupait presque tout le côté de l'orient où naturellement devait être le dortoir des religieux. On hésita beaucoup si on la démolirait ; enfin on conclut qu'étant impossible de rien faire de régulier sans la renverser, on ne devait pas balancer de le faire ; d'autant plus que la grande tour qui était au-devant était très endommagée dans un de ses angles et menaçait ruine ; que les voûtes des bas-côtés étaient aussi très endommagées et que toute la toiture de cet édifice était d'un grand entretien"⁹⁶.

La décision prise, les travaux de démolition commencent aussitôt. La première pierre du nouvel ensemble est posée par l'abbé Alliot et dom Belhomme le 22 mars 1708 à l'angle sud-est du réfectoire⁹⁷. Le cloître est élevé en 1709-1710 selon les dates portées sur les ailes subsistantes⁹⁸. La plaque de fondation en plomb de cette reconstruction a été retrouvée par Frédéric Seillière qui en donne le texte : *Petrus 2^{us} Senoniensis hujus M^{rii} et Humbertus 2^{us} Mediani M^{rii} abbates primum hujus ædificii appositi q^o claustrum a fundamentis reædificanti lapidem posuerunt A^{no} Dⁿⁱ MDCCCVIII Clementis XI Papæ*

⁹³ *ibid*, p. 352

⁹⁴ *ibid*, p. 390

⁹⁵ *ibid*, p. 391

⁹⁶ *ibid*, p. 391

⁹⁷ *ibid*, p. 392

⁹⁸ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 182

*VIII Leopoldi primi Lotharinigiæ et Barri ducis feliciter regnantis XI Petri Alliot abbatis XXIV die vero XXII mensis Martii*⁹⁹. Ainsi donc, lorsque dom Martène et dom Durand visitent l'abbaye en 1708, ils la trouvent toute refaite à neuf avec "à l'entrée de l'église, une ancienne figure de saint Pierre dont la mitre est ronde et pointue comme un pain de sucre"¹⁰⁰.

A la suite de ses prédécesseurs, Dom Petitdidier fait aussi œuvre de bâtisseur en faisant ériger en 1719¹⁰¹ un nouveau bâtiment pour la bibliothèque, celui qui subsiste aujourd'hui encore. Les boiseries et le parquet de l'ancienne bibliothèque y sont transférés et complétés. La bibliothèque occupe le deuxième niveau du bâtiment sur des caves et un niveau de greniers, les trois niveaux étant voûtés. L'ancienne bibliothèque est transformée en cinq chambres pour des hôtes¹⁰². Ce nouveau bâtiment de la bibliothèque est ensuite agrandi par dom Calmet en 1749¹⁰³. Le savant abbé y fait poser des grillages en 1735, des serrures et des décors sculptés¹⁰⁴.

L'abbaye est ensuite encore remaniée par dom Calmet puis par son neveu et successeur, dom Fangé¹⁰⁵. Les religieux enterrés jusqu'alors dans la rotonde, sont inhumés ensuite au nord-est de la tour au côté gauche du chœur. Dom Pelletier a également laissé une vue cavalière de la ville de Senones et de son abbaye daté de 1754 où le cimetière est alors à droite du chœur, côté est du transept. Deux autres plans manuscrits de Senones sont levés en 1754 par un anonyme et en 1788 par Adrian¹⁰⁶. Ils font suite à un plan antérieur réalisé en 1748 par un religieux de Senones, dom François Georges¹⁰⁷.

Dès ses premières années de gouvernement, dom Calmet entreprend des travaux en commençant par la maison abbatiale jugée alors comme "trop petite et peu commode : il l'augmenta de la moitié, y ajouta des cours, des écuries, des remises"¹⁰⁸. En 1730-1732, il fait ériger le pavillon d'angle au sud-ouest du cloître. Les aménagements se poursuivent

⁹⁹ SEILLIERE, *Rapport cit*, pp. 45-46 note 2. Cette plaque est aujourd'hui conservée en mairie de Senones.

¹⁰⁰ RUINART, *Voyage littéraire... op cit*, pp. 187-188

¹⁰¹ Date portée sur un cartouche aux armes effacées dans le mur nord de la bibliothèque.

¹⁰² CALMET, *op cit*, p. 411

¹⁰³ *ibid*, p. 418

¹⁰⁴ CASSE-GRANDJEAN Marie-José, "La bibliothèque de l'abbaye de Senones", *Histoire des terres de Salm, Saint-Dié, Société philomatique vosgienne*, 1994, pp. 75-82, ici p. 77

¹⁰⁵ *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges, op cit*, p. 110-111

¹⁰⁶ Ces plans sont en 1878 en possession de Frédéric Seillière.

¹⁰⁷ Conservé à la cure de Senones reproduit par SEILLIERE, *Documents... op cit*, planche 44

¹⁰⁸ FANGE, *op cit*, p. 69

avec la basse-cour de l'abbaye puis l'agrandissement du potager désormais clos par une galerie longue de 500 pieds. Enfin, pour parachever la reconstruction du cloître due à dom Pierre Alliot, dom Calmet fait percer la grande porte de l'abbaye en 1732¹⁰⁹ et construire l'escalier principal de celle-ci en 1752-1755¹¹⁰.

Parmi les travaux de dom Calmet figure aussi la construction d'un nouveau chœur pour l'église Saint-Pierre. Le marché est passé au début de l'année 1741 pour 17 000 livres, l'abbé fournissant chaux, sable, bois, briques, tuiles et vitres pour plus de 25 000 livres¹¹¹. A cette occasion, est détruite la construction du début du XVII^e siècle qui fait place à un chœur beaucoup plus développé. Dom Calmet fait relever les fondations de l'ancien chœur permettant d'en voir la disposition encore très romane¹¹². Le chœur de l'abbatiale tel que reconstruit par dom Calmet présente des chapiteaux ioniques, deux moitiés de chapiteaux ont été conservées lors de l'aménagement de la chapelle historique par Frédéric Seillière¹¹³.



Le bâtiment des filles et le palais abbatial, (état en 2010)

Parmi les améliorations que dom Calmet apporte à l'abbaye, signalons la pose de nouveaux pavés dans la sacristie et la salle capitulaire en 1734 puis en 1748 et enfin en 1749, la pose de pierres de Merviller et carreaux de marbre noir. Les religieux font paver de la même manière le réfectoire. Dom Calmet porte de l'intérêt aux constructions qu'il entreprend comme un bon gestionnaire ainsi qu'en témoigne cette phrase que son neveu rapporte dans la suite qu'il donne de l'histoire de l'abbaye de Senones due à son oncle : "il

¹⁰⁹ Date portée dans la cartouche aux armes de dom Calmet surmontant cette porte.

¹¹⁰ *ibid*, p. 70

¹¹¹ CALMET, *op cit*, p. 417

¹¹² *ibid*, p; 334

¹¹³ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 179

n'en coûte guères plus de bastir proprement que de le faire mal" ajoutant que les constructions entreprises par dom Calmet témoignent d'un "goût qui tient un juste milieu entre le faste et la simplicité"¹¹⁴.

Le palais abbatial est voulu par dom Fangé qui en confie la réalisation à François Pierson, entrepreneur de Senones¹¹⁵. Les travaux durent de 1760¹¹⁶ à 1763. La première date est portée sur le pavillon nord du bâtiment, la seconde est celle donnée par dom Fangé dans sa suite à l'histoire de l'abbaye par dom Calmet¹¹⁷. Son projet initial prévoit en plus de la reconstruction de l'hôtel abbatial, celle de l'aile du cloître qui se situe dans son prolongement aboutissant à la bibliothèque avec des pierres de taille, "*plus propres à résister à la pluie*"¹¹⁸. Ainsi, les niveaux du palais abbatial et de son étage se trouvent alignés sur ceux du cloître ce qui sous-entend, qu'ils ne l'étaient pas auparavant.

Il fait également construire en 1766, le bâtiment des femmes entre son palais et le monastère même. Cet édifice est percé d'une porte cochère permettant l'accès à la basse-cour et à ses dépendances agricoles. Les autres dépendances se situent sur l'entrée principale, face au monastère et à son église. S'y trouvent des écuries, dont celles de l'abbé, un moulin et deux maisons louées¹¹⁹.

La disposition avec entrée unique est bousculée par l'histoire mais la grande porte de l'abbaye existe toujours. Elle ouvre sur l'escalier d'honneur aux grilles sorties des ateliers de Jean Lamour. Cet escalier communique alors avec les cellules des religieux d'une part et d'autre part sur les logements des invités où séjourne Voltaire en 1754. Au rez-de-chaussée, le hall d'entrée ouvre sur la nef de l'église abbatiale



Vue générale du cloître, (état en 2010)
A gauche l'église néo-romane de 1860
et à droite, la porte d'entrée de l'abbaye

¹¹⁴ "Histoire de l'abbaye de Senones" par dom Calmet et prolongée par dom Fangé, *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges*, tome VI, Epinal, Vve Collot, 1879, p. 139

¹¹⁵ *ibid*, p. 155

¹¹⁶ Date relevée par Seillière sur le pavillon du palais abbatial, côté sud (*Documents...*, p. 183)

¹¹⁷ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 19

¹¹⁸ "Histoire de l'abbaye de Senones", *op cit*, p. 155

¹¹⁹ Dossier préalable au classement, Metz, 1999

aujourd'hui détruite, sur le cloître et sur une cour intérieure. Sur son plan de l'abbaye réalisé en 1748, dom Georges¹²⁰ montre plus en détail la basse-cour de l'abbaye. L'église possède également une entrée spécifique à côté de l'entrée du monastère lui-même dont il vient d'être question. On se retrouve dans une configuration quasiment identique à celle de l'abbaye de Moyenmoutier telle qu'elle est reconstruite à la fin du XVIII^e siècle. A l'opposé des bâtiments de l'abbaye, derrière le cloître, se trouve le potager. Il se termine par une galerie couverte dont les extrémités sont peintes de perspectives dues à Provençal. Cette galerie s'effondre en 1794¹²¹.

Dans le registre de comptes du personnel de l'abbaye conservé pour la période 1776-1792¹²², apparaît à plusieurs reprises pour de petites sommes un maçon : Fister également tailleur de pierre. Malheureusement, ses interventions ne sont pas décrites. De même, apparaît un menuisier : Henry, un "recouvreur" : Nicolas Parmentier qui passe un traité pour l'entretien des toitures de l'abbaye et ses dépendances ; des serruriers et plusieurs charpentiers, Dominique Perrin de Senones et Etienne Patrolle. Parmi les travaux que le maçon et le menuisier entreprennent, il y a un chantier à l'église abbatiale dont dom Fangé fait rehausser le dallage et refaire un nouveau portail puisqu'il faut pour cela démonter toute la boiserie dont cette nef est ornée et la remettre à la même place¹²³.

3) Pendant et après la Révolution française

Pendant la Révolution française, l'abbaye souffre et toutes traces de l'Ancien Régime sont effacées. Il en est ainsi des armoiries de dom Calmet qui sont en hauteur. Elles et les autres sont effacées par un maçon nommé Aubertin qui en présente son rapport le 29 nivôse 1793¹²⁴. Cette même année 1793, tous les fers inutiles de l'abbaye sont arrachés et vendus. Il en est ainsi de la porte du cloître, celle du jardin, des grilles du cloître et celles du balcon de la bibliothèque¹²⁵. Heureusement, la rampe de l'escalier d'honneur doit ne pas être jugée inutile puisqu'elle est toujours en place.

¹²⁰ SEILLIERE, *Rapport... cit*, p. 49, note 2

¹²¹ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 214

¹²² Arch. dép. Vosges, 2 H 16

¹²³ "Histoire de l'abbaye de Senones", *Document rares ou inédits... op cit*, tome VI, p. 165

¹²⁴ SEILLIERE, *Rapport... cit*, p. 41

¹²⁵ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 230

L'église est dévastée le 8 juin 1794¹²⁶. Elle est ensuite vendue comme Bien national le 9 juillet 1796 et démolie peu après sauf la tour. Le 10 avril 1797, Tisserand, deuxième propriétaire du cloître vend à la commune de Senones l'emplacement de la nef de l'église abbatiale et la tour de celle-ci ainsi que l'aile orientale du cloître¹²⁷. C'est à ce dernier emplacement que se succèdent trois églises. Dès 1826, Senones a le projet de rebâtir une église à l'emplacement de l'ancienne église abbatiale¹²⁸. Ce qui en subsiste en 1830 sert de base à un premier projet de construction d'une église au centre de Senones. Le sol est alors considérablement rehaussé¹²⁹. Cette même année, le prince de Salm est remercié pour le don qu'il a fait en faveur de la reconstruction de l'église¹³⁰. En 1854, l'architecte Morey propose de faire gratuitement les plans d'une nouvelle église qui soit en harmonie avec la tour médiévale conservée dont il s'est épris. Cela se fait par l'intermédiaire du curé de Senones, Alexandre Minel¹³¹. Ce dernier propose en 1856 de faire construire l'église sans demander de secours à la commune qui approuve bien entendu¹³². Néanmoins, le devis au final plus élevé que prévu (74 500 francs au lieu de 42 000), conduit le curé à demander une subvention à la commune deux ans plus tard¹³³. En 1866, les travaux de la nouvelle église s'arrêtent faute de subsides ; la commune met alors en adjudication la construction du portail et la réparation de la tour¹³⁴. Deux ans plus tard, à l'instigation de Frédéric Seillière, des fouilles sont entreprises sous la tour romane pour retrouver les restes de dom Calmet qui sont ensuite déposés dans un tombeau face à celui de la famille de Salm. Bien qu'achevée depuis plusieurs années, la nouvelle église paroissiale de Senones n'est consacrée par Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, que le 15 septembre 1895¹³⁵.

Une grande partie de l'abbaye est cédée le 19 novembre 1805, par ses derniers propriétaires, la veuve Mazeran et Martin Guillermet, à une société qui vient alors tout juste de naître, la Société des Manufactures Saint-Maurice de Senones qui décide d'ouvrir dans ces locaux une industrie cotonnière, la première du genre dans les Vosges¹³⁶. La Société achète ensuite la maison des filles à Daniel Toubhans en 1822 puis l'aile

¹²⁶ OHL, *op cit*, p. 164

¹²⁷ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 215

¹²⁸ OHL, *op cit*, p. 178

¹²⁹ SEILLIERE, *Rapport... cit*, p. 41

¹³⁰ Arch. dép. Vosges, fonds privé anonyme, 2 Mi 631

¹³¹ OHL, *op cit*, p. 191

¹³² *ibid*, p. 192

¹³³ *ibid*

¹³⁴ *ibid*, p. 193

¹³⁵ *ibid*, pp. 219-211

¹³⁶ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 216

septentrionale du cloître aux héritiers de Tisserand en 1843, aile où la faïencerie fondée les premiers jours de la Révolution a cessé de fonctionner en 1819¹³⁷.

4) Les intervenants

Les principaux artisans des chantiers senonais sont restés inconnus à l'exception de François Pierson, l'architecte du palais abbatial de dom Fangé. Celui-ci est par ailleurs l'architecte de l'abbaye de Moyenmoutier¹³⁸.

Parmi les peintres qui travaillent à la décoration de l'abbaye, il convient de citer Claude Charles qui livre des œuvres pour la bibliothèque et sept toiles pour l'abbaye même¹³⁹. Le peintre Provençal¹⁴⁰ livre des "perspectives" pour la galerie du jardin alors que Philippe Dupuy peint en 1750 un *Jupiter qui distribue des sorts aux mortels* d'après un modèle antique¹⁴¹. La collection de l'abbaye de Senones est connue par un inventaire aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Saint-Dié¹⁴². S'y côtoient les monnaies et médailles antiques, médiévales ou moderne, des antiquités mais surtout une collection d'estampes composée essentiellement de portraits mais aussi de nus et courtisanes. Parmi les peintures, certaines ne semblent guère avoir été destinées à un établissement religieux comme *Le Satyre et la femme nue* ou *La maîtresse et son amant...*¹⁴³. De cet ensemble subsiste la collection d'histoire naturelle donnée à l'Ecole centrale du département pendant la Révolution alors que les tableaux disparaissent presque tous comme les collections de médailles et d'antiques¹⁴⁴. Il semble néanmoins qu'une partie de ces collections ait rejoint celles des princes de Salm et dès lors, connu le même sort.

Le sculpteur Basile-Benoît Mathis, élève de Guibal est signalé comme ayant travaillé à l'abbaye de Senones sans qu'aucun travail précis ne soit mentionné¹⁴⁵. Si

¹³⁷ *ibid*, pp. 220-221

¹³⁸ se reporter à cette notice pour en savoir plus sur cet architecte du pays.

¹³⁹ GERARD Aurélie, "La bibliothèque de l'abbaye de Senones au temps de dom Calmet, entre exemplarité et singularité", *La croix monastique des Vosges*, collection Terre d'abbayes en Lorraine n°1, La-Petite-Raon – Saint-Dié, Entreprises et culture en Lorraine - Société philomatique vosgienne, 2010, pp. 90-98, ici p. 98

¹⁴⁰ DIGOT, *Histoire cit*, tome 6, p. 142

¹⁴¹ GERARD, *art cit*, p. 98

¹⁴² Bibl. mun. Saint-Dié, ms 80-VI : *Catalogue des manuscrits, tableaux, estampes, monnaies, médailles etc de l'abbaye de Senones*.

¹⁴³ GERARD, *art cit*, p. 98

¹⁴⁴ *ibid*

¹⁴⁵ MICHEL, *op cit*, p. 356

l'artiste est parfois identifié, le plus souvent, seule l'œuvre l'est. Ainsi, dom Calmet fait enrichir son monastère de plusieurs tableaux dont les quatre Evangélistes qui ornent le vestibule de la bibliothèque à partir de 1739 et *Saint-Antoine* ou encore *Castor et Pollux* pris sur une pierre antique de Metz tout comme le *Jupiter* déjà mentionné. Madame du Châtelet lui offre pour la sacristie du monastère une représentation de *La Cène*. Enfin, un échange de portraits a lieu avec le prince-évêque d'Augsbourg en 1752 alors que la famille impériale d'Autriche lui envoie des portraits peints ou en cire et des estampes¹⁴⁶.

III- Description et analyse architecturale

1) Plan et élévation de l'église abbatiale

Aujourd'hui disparue, l'église abbatiale est connue par les dessins de plans et élévations conservés ainsi que par son clocher roman toujours subsistant et intégré à l'église néo-romane élevée à la fin du XIX^e siècle sur l'aile est du cloître. Il s'agit d'une assez vaste église avec une nef à trois vaisseaux de trois travées qui pourrait tout à fait être de type halle même si le peu de largeur des collatéraux ne plaide pas vraiment en ce sens. Les grandes ouvertures visibles sur la vue cavalière sont d'époque moderne et rythment les trois travées des nefs. Le type de voûtement précis est inconnu. Le transept légèrement saillant est de deux travées, une première, large, qui porte la tour octogonale et la seconde de moitié plus étroite. Dans les bras du transept, cette dernière se subdivise en deux compartiments abritant des autels latéraux. Enfin, le chœur est de deux travées suivies d'une abside arrondie dans son état après 1741. Ce dernier état offre un chœur beaucoup plus développé qui présente des chapiteaux ioniques et de vastes ouvertures sans meneaux. Il est rythmé par une succession de contreforts.

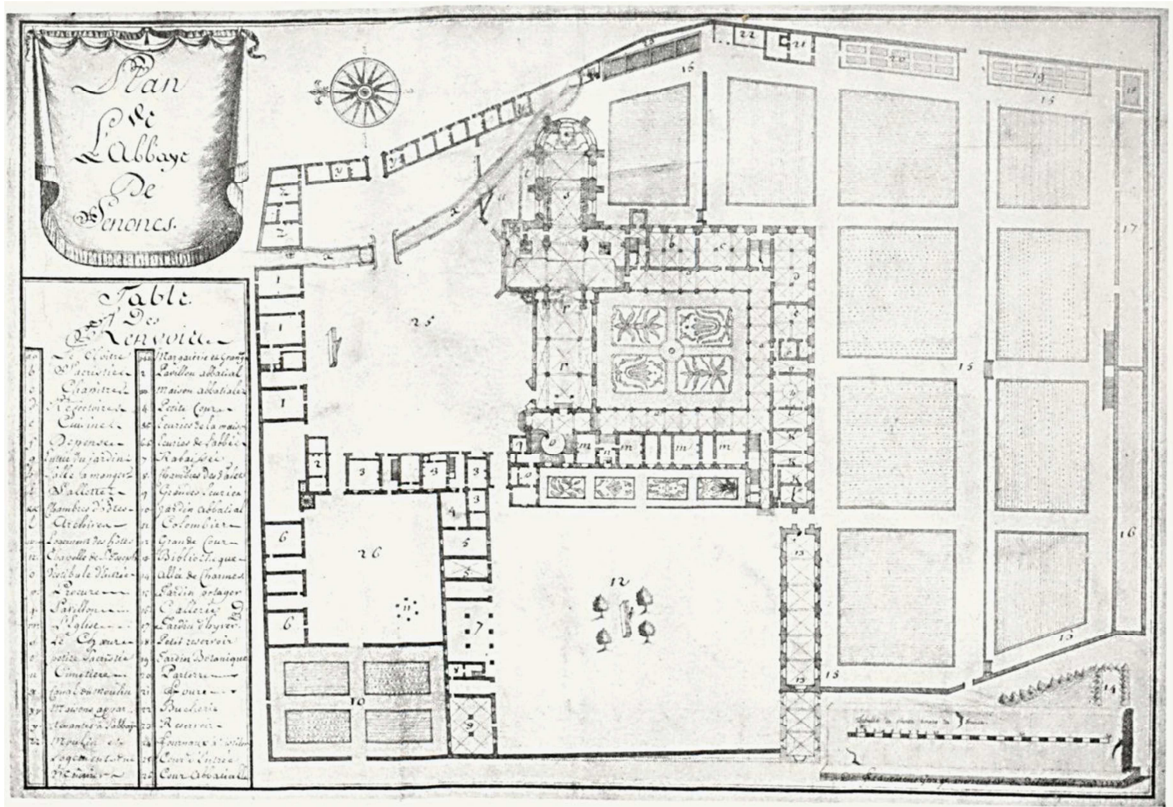
Les accès à l'église se font par le hall d'entrée de l'abbaye dans l'angle nord-ouest du cloître. Cette porte est connue par un dessin conservé au Musée historique lorrain. D'un style résolument baroque, elle est flanquée de colonnes formant un plan concave sous un fronton courbe légèrement chantourné. Enfin, l'église communique avec le cloître au niveau de la première travée du transept sud. La sacristie se trouve dans le bâtiment est du cloître accessible depuis le bras sud du transept et depuis la galerie du cloître.

¹⁴⁶ GERARD, *art cit*, p. 97

2) Le plan de l'abbaye

Si les intervenants sur les chantiers qui se succèdent au fil des XVII^e et XVIII^e siècles à Senones sont restés presque tous inconnus, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'évolution des bâtiments. Dom Calmet dans son *Histoire de l'abbaye de Senones* se montre prolix, ayant à sa disposition des documents depuis disparus.

Suite aux travaux de dom Pierre Alliot comme aujourd'hui encore, les bâtiments se présentent avec trois ailes de cloître et un quatrième côté, celui de l'église, laissé totalement libre. A l'est, se trouvent la sacristie et la salle capitulaire, au sud le réfectoire, la cuisine et la salle à manger et enfin à l'ouest, sur des caves voûtées, des appartements pour les hôtes avec, à l'étage, les chambres de religieux et la bibliothèque au-dessus du réfectoire avant qu'elle ne soit transférée dans un bâtiment spécifique par dom Petitdidier. Ces bâtiments sont desservis par des escaliers d'angle en pierre¹⁴⁷ dont deux subsistent aujourd'hui.

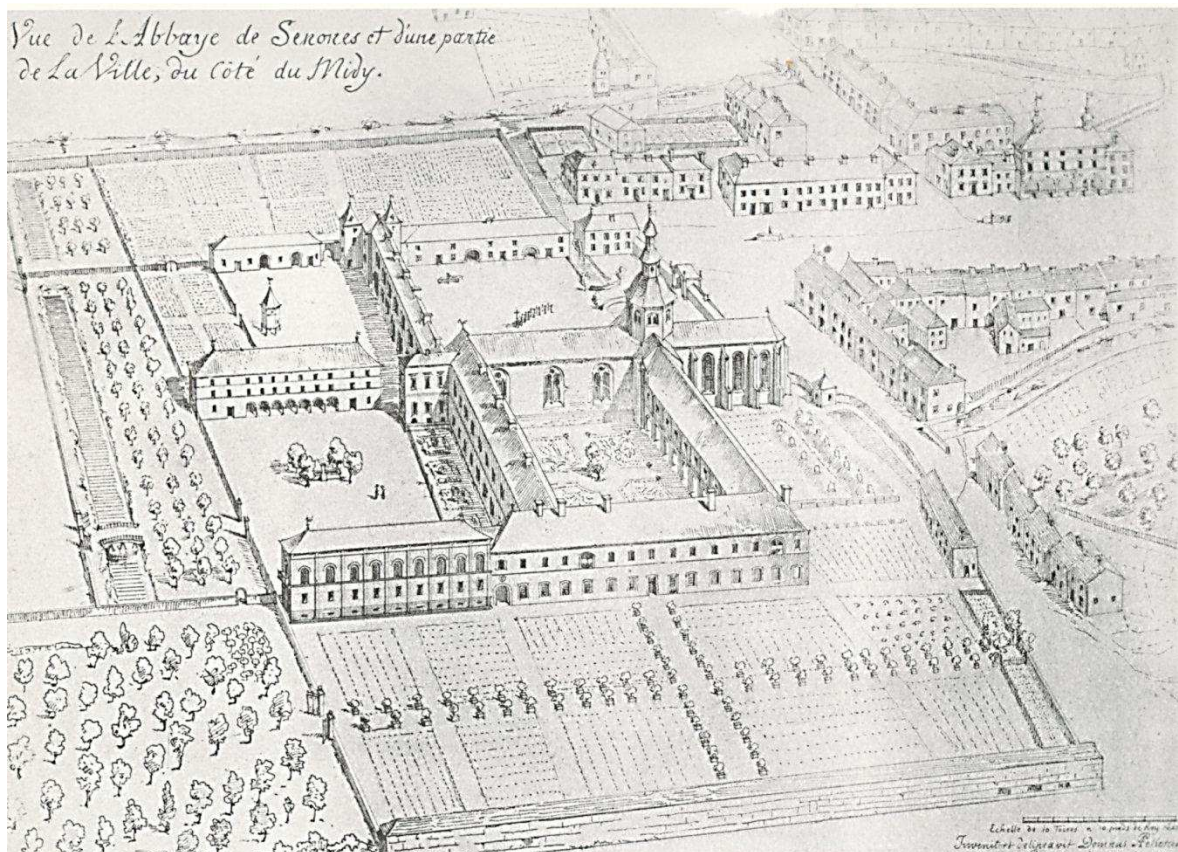


Plan de l'abbaye de Senones en 1748

Le bâtiment agricole est élevé par dom Calmet en 1731 avec écuries, remises, granges et greniers. A cette occasion, tout l'enclos ouest est rebâti. Le reste de la clôture

¹⁴⁷ CALMET, *Histoire de Senones cit*, p. 393

est refait en 1733 avec une galerie au fond du grand jardin et une grande porte avec quatre petites maisons attenantes côté ville. L'année suivante, dom Calmet fait élever le pavillon à l'angle sud-ouest du cloître où se trouvent son appartement, celui du procureur de l'abbaye et celui du curé de Saint-Maurice. Ce bâtiment est complété par un petit corps de logis joignant le palais abbatial au cloître. Enfin, le grand escalier d'honneur est achevé en 1733 avec ses rampes. C'est cet escalier principal qui dessert les appartements de la procure au premier étage puis les cellules des religieux et la tribune d'orgue de l'église abbatiale au second étage. En 1873, la porte originelle subsiste encore alors que l'entrée dans le couloir des cellules a vu sa grille, enlevée en 1793, remplacée par une cloison et une double porte vitrée¹⁴⁸.



L'abbaye de Senones, vue cavalière en 1754

3) Les élévations de l'abbaye

a) les élévations extérieures

Le palais abbatial possède encore des façades proches de leur état originel à l'exception des fenêtres du rez-de-chaussée sur la façade est, partiellement comblées dans

¹⁴⁸ SEILLIERE, *Documents...*, *op cit*, p. 230

leur partie inférieure, et de trois fenêtres au premier étage formant balcon suite à la transformation du plancher intérieur¹⁴⁹. La façade ouest a été plus largement modifiée par les adjonctions faites au pavillon nord et la disparition du pavillon sud. Ouvrant sur cette façade, le bâtiment des communs qui existe au nord est détruit. Il est encore visible, bien que transformé profondément pour ne pas dire totalement reconstruit, sur une photogravure de l'ouvrage de Frédéric Seillière¹⁵⁰.

La façade est présente donc, autour d'un portail à fronton orné autrefois des armes de dom Fangé, quatre fenêtres au sud et deux au nord auxquelles succède la porte charretière. Le portail est rectangulaire, mouluré avec un fronton triangulaire où s'inscrit un arc en plein cintre. Il est flanqué de pilastres. Le fronton est lui, flanqué de deux volutes complétant son décor de médaillons rocaille. Les deux niveaux supérieurs marqués par des cordons légèrement moulurés présentent une succession de huit fenêtres chacun. Dans une façade en maçonnerie, les encadrements de fenêtres sont en pierre de taille avec des agrafes particulièrement riches et variées aux motifs rocaille. La façade ouest est en pierre de taille et chaque fenêtre présente des clés sculptées. Les dernières travées aux extrémités sud et nord sont flanquées de pavillons d'un seul niveau exhaussés au XIX^e siècle. La façade nord a subi de nombreuses et profondes transformations. La façade sud du palais abbatial n'existe pas car ce bâtiment est mitoyen à celui des filles. Ce dernier présente deux façades simples, enduites, avec une modénature d'encadrement des fenêtres. La toiture repose sur une corniche et les angles sont marqués par un crénage. Ce bâtiment est alors percé d'une porte cochère permettant l'accès à la grande cour et au bâtiment agricole de l'abbaye. Ce dernier a été modifié dans ses élévations particulièrement sobres et surtout dans sa couverture. Celle-ci avec son clocheton à girouette est une création de 1893. Certaines de ces ouvertures ont été modifiées et de nouvelles percées.

Lui faisant pendant, le bâtiment de la bibliothèque a extérieurement peu souffert de sa transformation en bâtiment industriel. Les façades nord et sud en maçonnerie, conservent leurs médaillons sculptés décentrés du fait de l'agrandissement de cet édifice par dom Calmet. Ces façades sont rythmées sur leurs deux niveaux par des pilastres doriques superposés encadrant les baies. Les deux niveaux sont soulignés par un bandeau horizontal. Le bâtiment repose sur un soubassement de grès rattrapant le dénivelé de la

¹⁴⁹ *ibid*, p. 227

¹⁵⁰ *ibid*, planche 58

cour. La façade est porte l'emprise du bâtiment industriel qui y était adjacent. En pierre de taille, elle présente une grande fenêtre axiale ouvrant sur un balcon et surmontée d'un pignon au décor finement ouvragé. Sous les deux niveaux, s'étend une grande cave qui accueillait les tonneaux de vin de l'abbaye¹⁵¹.

Le cloître est conservé pour ses ailes est et sud. D'une longueur de 30 mètres, elles sont en moellons enduits. La premier niveau est occupé par la galerie de circulation, ouverte sur le centre du cloître par des arcs en plein-cintre reposant sur des pilastres doriques et un bandeau horizontal. Elle distribue également plusieurs pièces, des chambres pour la galerie est ayant pour certaines conservé leurs dimensions originelles. L'encadrement des portes en pierres de taille est d'une grande simplicité de motif. La première porte après l'escalier d'honneur, légèrement surhaussée par rapport au niveau du cloître, a conservé un fronton triangulaire. Sur le second niveau d'élévation de la façade intérieure comme sur la façade ouvrant sur la grande cour, se reprend la même modénature pour l'encadrement des fenêtres. L'aile sud du cloître présente les mêmes élévations que l'aile précédente tout en accueillant un cadran solaire sur sa face sud, aujourd'hui inaccessible car le premier niveau est complètement ouvert sur des bâtiments industriels occupant les anciens jardins.

A l'angle des deux ailes subsistantes du cloître existe toujours un des escaliers originels. Il se présente sous la forme d'un



Aile nord du cloître



L'escalier sud-ouest

¹⁵¹ Arch. dép. Vosges, 9 Q 5 bis

escalier à deux volées droites. La première volée repose sur un mur d'échiffre. Il est couvert par un voûte d'arêtes avec arcs diaphragmes et clés pendantes boutonnées et ornées de feuillages. La rampe et les balustrades en sont en bois, remplaçant une rampe en fer forgé disparue.

Enfin, la porte d'entrée principale du monastère est conservée, ouvrant sur la cour d'honneur, à l'angle du cloître et du bâtiment des filles. Elle communique avec le vestibule principal desservant le cloître, l'église abbatiale, l'escalier d'honneur et la grande cour intérieure. Cette porte est restaurée par le baron Seillière en 1865¹⁵². La sculpture du fronton arrondi au-dessus de la porte proprement dite fait partie des éléments sculptés originels conservés. La lisibilité de ce monogramme est cependant difficile et les avis divergent. L. Benoît y voit le chiffre de dom Petitdidier¹⁵³ alors que le baron Seillière, celui de dom Alliot¹⁵⁴.

Néanmoins, ces deux hypothèses posent problème car cette porte n'aurait été élevée que sous l'abbatit de dom Calmet, donc postérieurement à ces deux autres grands abbés constructeurs. Malheureusement, les armoiries qui figuraient au-dessus de ce fronton ont été bûchées et sont aujourd'hui illisibles. L'escalier se présente sous une forme ovale. Suspendu, il est couvert d'une voûte d'arêtes reposant sur des culots soutenus par des pilastres. La première volée repose sur un mur d'échiffre avec les marches de départ en volute. Des jeux de marches concaves et convexes s'observent sur les quartiers tournants. La rampe en fer forgé est rythmée en triangle où jouent des volutes. Cet escalier occupe un vestibule relié aux bâtiments adjacents par un chaînage concave. Son rez-de-chaussée présente plusieurs ouvertures dont trois portes originelles. Parmi elles, la grande porte du monastère et la porte aujourd'hui transformée en fenêtre et privée de son décor, ouvrant autrefois dans l'église abbatiale. A l'extérieur, sur une photo du baron Seillière, aujourd'hui au Musée historique lorrain de Nancy, un clocheton coiffe encore la croupe du toit du cloître alors que le mur entre l'escalier d'honneur et l'église abbatiale détruite ne présente qu'une seule ouverture : la porte ouvrant originellement dans l'église. Elle se présente alors comme une simple porte alors qu'un dessin la représentant vue depuis l'escalier d'honneur montre un décor beaucoup plus riche. Flanquée de colonnes supportant un entablement courbe, elle est de plan concave. Tout ce décor a disparu et

¹⁵² SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 229

¹⁵³ BENOIT Arthur, "Quelques mots sur les abbayes de Senones et Moyenmoutier en 1759", *BSPV*, 6^e année, 1880-1881, Saint-Dié, imp. Humbert, 1881, p. 5

¹⁵⁴ *ibid*

aujourd'hui, cette façade est percée de fenêtres dans ses deux niveaux d'élévation et surtout la communication directe avec le cloître n'est plus possible suite à l'ouverture d'un passage pour les véhicules entre la place dom Calmet et la cour d'honneur de l'abbaye.

b) les élévations intérieures conservées

Le palais abbatial conserve quelques éléments de ses élévations intérieures ainsi que du décor originel. C'est notamment le cas de l'escalier principal à une seule volée droite avec une rampe en fer forgé. Au premier étage, si l'appartement de l'abbé a conservé sa disposition originelle, les planchers ont été intégralement refaits dans le dernier tiers du XIX^e siècle alors que les lambris subsistent encore partiellement. Les entrepreneurs propriétaires de l'abbaye, dont Frédéric Seillière, font refaire poutres et planchers du palais abbatial de Senones car pourris en 1868¹⁵⁵. Les salles d'honneur du premier étage conservent alors encore leurs boiseries et cheminées d'origine. Elles consistent en une série de neuf panneaux chantournés de grande taille (2,10 m de hauteur sur une largeur variant entre 1,05 à 1,77 m) surmontés de quatorze panneaux plus petits (1,20 m de hauteur sur une largeur variant de 0,77 à 1,05 m). Frédéric Seillière décide alors de compléter ce lambris par un décor peint. S'il y avait eu des toiles peintes dans certains de ces cadres, elles avaient alors déjà complètement disparu¹⁵⁶.

L'aile est du cloître a conservé ses arcades et sa galerie originelles. Les pièces du rez-de-chaussée semblent avoir été partiellement préservées alors que le premier étage l'est presque entièrement. Les murs de refend, le cloisonnement du côté est, ainsi que l'ensemble du plancher sont toujours présents alors que tout élément de décor a disparu. Ainsi, c'est la disposition de tout un étage de cellules qui est globalement conservée.

L'aile sud du cloître présente également sa galerie d'origine. Les voûtes badigeonnées laissent cependant place dans une moitié est de la galerie à une construction du XX^e siècle en béton imitant la disposition originelle alors que l'escalier d'angle a été remplacé par un monte-charge et un nouvel escalier. Les quatre premières travées du réfectoire existent toujours ; les travées suivantes sont coupées par un cloisonnement moderne. Cependant, sur une photographie du baron Seillière, il est

¹⁵⁵ SEILLIERE, *Documents... op cit*, p. 51

¹⁵⁶ *ibid*

possible de voir les deux pièces réunies en une seule¹⁵⁷. Le décor toscan des colonnes déjà présent dans le cloître, varie toutefois entre les deux parties de ce qui est alors une orangerie. En effet, les colonnes démarrent du sol dans la partie réfectoire alors qu'elles reposent sur un support carré dans la partie cuisine¹⁵⁸. A l'étage, toute trace de la disposition originelle des pièces a disparu.

Ouvrant sur l'escalier d'honneur, l'appartement de dom Calmet avec sa chambre et son cabinet de travail attenant ont été partiellement préservés, au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle lorsque le plancher de ce niveau est rehaussé¹⁵⁹. Néanmoins, la chambre a conservé sa cheminée du XVIII^e siècle. La porte d'accès à ces appartements est changée de place lors de l'exhaussement du rez-de-chaussée.

De la disposition originelle de la bibliothèque ne subsiste que le voûtement en arêtes du second niveau. Le premier est désormais couvert par une voûte de brique supportant un plancher de béton alors que tout le cloisonnement a été détruit.

IV- Le mobilier

1) Le mobilier disparu

a) les objets du culte et les reliquaires

En 1680, six grands chandeliers d'argent avec une croix sont commandés pour orner le maître autel à Jean Racle de Nancy. L'année suivante, l'abbé Joachim Vivin s'adresse à François Hennequin de Nancy pour réaliser deux chandeliers d'argent pour les acolytes, des vases sacrés et sa crosse abbatiale¹⁶⁰.

Dom Claude Raville (1564-1588) fait réaliser plusieurs pièces d'ornements ou d'orfèvrerie pour l'église abbatiale. Il en est ainsi de quatre colonnes autour du maître-autel. Ces colonnes sont fondues en 1640 par suite des malheurs et surtout de la baisse importante de revenus due à la guerre de Trente Ans¹⁶¹. De nouvelles colonnes sont érigées en 1680. En bronze, ces colonnes torsées sont ornées de fleurons et soutiennent

¹⁵⁷ Photographie conservée au Musée historique lorrain

¹⁵⁸ SEILLIERE, *Documents... op cit*, pp. 231-232 et planche 61

¹⁵⁹ *ibid*, p. 231

¹⁶⁰ CALMET, *op cit*, p. 352

¹⁶¹ *ibid*, p. 338

chacune un vase enflammé. Elles sont toujours présentes au moment de la liquidation de l'abbaye en 1793¹⁶². Des frises et chandeliers complètent cet ensemble. Les nouvelles colonnes et le suspensoir pour le Saint-Sacrement sont dus à Claude Gérard et Nicolas Husson, maîtres fondeurs à Nancy. L'ensemble coûte 3 000 francs barrois¹⁶³. Dom Joachim Vivin fait aussi réaliser une nouvelle châsse en argent pour accueillir les reliques de saint Siméon en 1684. Elle est commandée à François Hennequin, orfèvre à Nancy¹⁶⁴. Dom Fangé contribue également au trésor de l'abbaye en commandant en août 1766 à l'orfèvre Picque de Strasbourg, un nouvel ostensor orné de pierreries pour 1 100 livres, 7 sols, 4 deniers¹⁶⁵.

Parmi l'argenterie inventoriée au moment du rattachement de la principauté à la France, figurent la châsse de Saint-Siméon et quatre autres reliquaires avec un décor en argent, sept calices dont un sans patène, un ciboire, un soleil, tous en vermeil, une crosse, deux grandes croix, six bâtons de choriste, six chandeliers et une grande croix d'autel en argent et quatre chandeliers d'acolyte, burettes, une aiguière, des plats, deux encensoirs avec leur navette, des ampoules pour les saintes huiles, un bénitier et son goupillon. A la lecture de cette énumération, il est possible de remarquer que pour une abbaye de l'importance de celle de Senones qui a compté des abbés et religieux prestigieux, la sacristie comporte bien peu d'objets du culte. Il est vrai qu'au moment de l'inventaire, plusieurs objets ont déjà été vendus par le procureur de l'abbaye pour près de 3 000 livres de Lorraine afin de subvenir aux besoins de la communauté¹⁶⁶. Un nouvel inventaire est réalisé en 1790 lorsque dom Charles Beauger reçoit la garde des objets de la sacristie par ses confrères, tâche qu'il accomplit avec scrupule selon le témoignage de l'abbé, dom Lombard¹⁶⁷. Ainsi, au moment de la Révolution française sont envoyés à la Monnaie de Metz, un Christ et des chandeliers en cuivre d'un poids total de 86 livres ainsi qu'un plat en étain de 4 livres¹⁶⁸.

La sacristie de Senones renferme également plusieurs pièces tissées dont sept devants d'autel et quatre tapis "destinés à couvrir la place du supérieur"¹⁶⁹. Puis au milieu des nappes et autres linges habituels, est noté un assez grand nombre de rideaux pour le

¹⁶² Arch. dép. Vosges, 9 Q 11

¹⁶³ *ibid*, p. 351

¹⁶⁴ *ibid*, p. 355

¹⁶⁵ OHL, *op cit*, p 128

¹⁶⁶ Arch. dép. Vosges, 9 Q 5bis, inventaire du 20 mars 1793

¹⁶⁷ *ibid*

¹⁶⁸ Arch. dép. Vosges, 9 Q 11

¹⁶⁹ Arch. dép. Vosges, 9 Q 5 bis

tabernacle, aux différentes couleurs liturgiques. Dom Calmet achète six tapisseries pour 7 000 livres en 1748¹⁷⁰. Puis, en 1749, il acquiert les broderies d'un lit offertes par Louis XIV à la ville de Ludres. Elles servent à décorer un dais¹⁷¹.

b) les sculptures et monuments

A l'époque de dom Calmet, plusieurs monuments funéraires médiévaux subsistent. Il en est ainsi de la tombe de l'abbé Henri de Deneuvre (mort en 1490) bien qu'ayant changé d'emplacement. Les autels ont également bougé dans l'église, pour certains depuis peu. Dans les manuscrits de l'histoire de Senones de dom Calmet, le secrétaire note un autel à Saint-Benoît mais dom Calmet raye cette titulature pour la remplacer par celle de saint Joseph. Il y a alors un autel à saint Joseph au nord de la croisée à l'emplacement de celui de la Vierge, depuis peu au sud de la croisée¹⁷². Est également présente, mais devant le maître-autel, côté évangile, la tombe de Jean de Borville mort en 1506. Toujours au-devant du maître-autel se trouve la tombe de l'abbé Thierry d'Anthelup mort en 1541.

Dom Calmet décrit également un grand lustre en cuivre d'environ cinq pieds de hauteur suspendu à l'entrée du chœur. Commandé par l'abbé de Borville dont les armes sont présentes dessus, il se compose de deux rangs de six cierges complétés au premier niveau par des anges. Au centre de la composition figure le Christ ressuscité¹⁷³. Lui est aussi dû un bras d'argent, reliquaire de saint Christophe¹⁷⁴.

Parmi les sculptures ornant l'église abbatiale se trouve un sépulcre réalisé au milieu du XVI^e siècle¹⁷⁵.

Au mois de décembre 1733, en relevant l'ancien pavé du chœur et des environs, est découverte une statue d'archevêque portant le pallium et tenant de la main gauche un livre fermé et le bâton de sa crosse dans la main droite. La statue est coupée entre sa poitrine et le bras droit et la partie supérieure perdue. Dom Calmet y voit une

¹⁷⁰ OHL, *op cit*, p. 120

¹⁷¹ *ibid*, p. 121

¹⁷² CALMET, *op cit*, p. 219

¹⁷³ OHL, *op cit*, pp. 49-50

¹⁷⁴ *ibid*, p. 50

¹⁷⁵ CALMET, *op cit*, p. 240

représentation du fondateur de l'abbaye pouvant dater alors de "plus de deux à trois cents ans"¹⁷⁶.

c) le mobilier et les décors

Sont aussi dues à l'abbé Raville des "chaires au chœur" ou plus probablement des stalles qui passent "pour les plus belles et les mieux exécutées de tout le pays" et l'aigle lutrin encore utilisé au XVIII^e siècle ainsi que quatre candélabres dont deux sont toujours auprès de l'autel à l'époque de dom Calmet¹⁷⁷.

Le petit orgue de la Rotonde est vendu en 1645 au prieuré de Breuil¹⁷⁸. Un nouvel orgue est posé dans l'église abbatiale en 1743¹⁷⁹. Il vient en remplacement d'un ancien instrument de 1598 construit par Nicolas Platel et son neveu Henri Henrion. Il a été réparé en 1680 par le facteur Jean Humbert de Vézelize¹⁸⁰. L'ancien orgue est, sur les conseils du bénédictin de Munster, dom George Franck, abandonné et remplacé par un orgue neuf de Jan-Jadoc Vonesche que dom Calmet, alors abbé, connaît déjà puisque c'est ce facteur qui a transféré le vieil orgue de Rosières à Lay-Saint-Christophe en 1727. Ce même facteur pose aussi un orgue neuf à la paroisse de Munster en 1739. L'instrument d'influence germanique est assez important avec trois claviers-pédalier et coûte plus de 6 000 livres dont 3 100 livres pour l'instrument lui-même et le reste pour le buffet et les sculptures. Les religieux participent à la dépense à hauteur de 1 200 livres, le reste étant payé par dom Calmet lui-même. L'instrument disparaît, vendu comme Bien national, le 21 avril 1794 à Dieudonné Galland¹⁸¹.

Au moment de la Révolution française, plusieurs inventaires successifs sont faits de la cave au grenier. Le contenu des différentes pièces est relevé sauf lorsque les commissaires n'ont "rien trouvé de susceptible d'être inventorié"¹⁸². Cependant, le lendemain, la visite se poursuit et il est noté l'ensemble du mobilier composant l'appartement de l'abbé senonais, bien chiche d'ailleurs puisque dans la première chambre ne se trouvent qu'une petite armoire, une commode, un secrétaire, une vieille table de

¹⁷⁶ OHL, *op cit*, pp. 29-30

¹⁷⁷ CALMET, *op cit*, p. 262

¹⁷⁸ *ibid*, p. 338

¹⁷⁹ *ibid*, p. 417

¹⁸⁰ LUTZ Christian – FARINEZ Paul, *Inventaire des orgues de Lorraine, Orgues des Vosges*, Metz, Assecarm – éditions Serpenoise, 1991, p. 577

¹⁸¹ *ibid*, p. 578

¹⁸² Arch. dép. Vosges, 9 Q 11, PV de visite du 27 mars 1793

jeux, six chaises, un panier pour le bois sans compter les rideaux et un calendrier perpétuel. Cependant, le décor est plus riche avec un paysage au-dessus de la cheminée et au total dix-neuf tableaux "tant paysages que portraits"¹⁸³ au cadre doré, cinq plus petits et encore cinq portraits au cadre de bois noir. La seconde chambre ne contient qu'une table, un bureau, deux chaises et une "cheminée en toile"¹⁸⁴. Les commissaires notent la présence de nombreux papiers mais ils n'en font aucun inventaire, les scellés ayant été posés sur ces portes. Dans l'ancienne chambre de dom Fangé, hormis le pauvre mobilier déjà rencontré dans la maison abbatiale, n'est à relever que la présence d'une commode aux incrustations de métal¹⁸⁵. C'est un même mobilier de peu de valeur et d'intérêt qui est relevé dans les chambres d'hôtes de l'abbaye¹⁸⁶.

Les chambres des religieux dont l'inventaire est fait le 2 avril 1793, ne sont guère plus meublées. Le mobilier ne compte que les pièces attendues, à savoir tables, chaises, lits et quelques armoires simples¹⁸⁷. A la procure, les papiers sont encore conservés de même que des vêtements religieux : froques, scapulaires, robes de moine et culottes...¹⁸⁸

2) Le mobilier conservé

Le baron Seillière fait don à la ville de Senones de trente-et-un tableaux et gravures des princes de Salm et de l'abbaye et de cinquante-six objets divers¹⁸⁹. Son fils, le baron Léon Seillière fait don de trois cartons d'autel aux armes de dom Calmet à Mgr Foucault qui les dépose à la cathédrale de Saint-Dié en 1930¹⁹⁰ où ils disparaissent lors de la destruction de celle-ci en 1944.

Le presbytère de Senones conserve plusieurs éléments mobiliers ou statuaires dont la provenance n'est pas établie avec certitude pour une grande part d'entre eux même si l'abbaye semble l'être pour la grande majorité. C'est peut être le cas d'une huile sur toile représentant la *Crucifixion* du XVIII^e siècle malheureusement en assez mauvais état et d'une statuette de *l'Immaculée Conception* de la même période en bois doré polychrome. C'est certainement le cas du fragment de chape conservé et attribué à un vêtement de

¹⁸³ *ibid*, PV de visite du 28 mars 1793

¹⁸⁴ *ibid*

¹⁸⁵ *ibid*

¹⁸⁶ *ibid*

¹⁸⁷ *ibid*

¹⁸⁸ *ibid*

¹⁸⁹ OHL, *op cit*, p. 216

¹⁹⁰ *ibid*, p. 234

dom Calmet. N'en subsiste que le tableau figurant *l'Adoration des Mages* en fils d'or et d'argent sur velours.

Parmi le mobilier conservé, notons aussi une cloche aujourd'hui à Hattonchâtel en Meuse. Signée par le fondeur Aubert, elle porte l'inscription suivante *Haec campana renovata est curante RRPPD Fanget abbate Senoniensi, et benedicta, adantibus religiosa hujusmodi monasterii Senoniensis et populo, anno M D CCCLXXXII*¹⁹¹. Deux confessionnaux sont retirés de l'église abbatiale pour être donnés, l'un à l'église de Saint-Stail, l'autre à celle de Grandrupt selon cette source mais, il n'y a pas d'église à Grandrupt...¹⁹² A Saint-Stail subsiste un confessionnal qui ne semble pas devoir remonter à cette époque même si alors l'église est toute neuve puisqu'achevée en 1790.

D'autres œuvres d'art subsistent provenant des collections de l'abbaye dont un portrait de dom Fangé au Musée lorrain. Des portraits en mauvais état, de dom Petitdidier, dom Calmet et dom Fangé sont conservés à la mairie de Rambervillers, propriétaire des œuvres. Plusieurs autres toiles sont conservées en mairie de Senones.

3) Le mobilier reconstitué

En 1868, une commission est en charge de la reconstruction de l'église. Elle a mis en place un comité pour assurer des fouilles avant le chantier avec comme but essentiel, de retrouver les restes de dom Calmet dont le monument originel a disparu. Seul en subsiste une plaque de marbre noir avec l'épithète du savant abbé. Dirigé par Frédéric Seillière, ce comité mène à bien sa tâche et dès septembre 1868, les ossements de dom Calmet sont déposés à la sacristie puis le squelette reconstitué mis dans un double cercueil¹⁹³. Ce comité devient le 5 août 1873, comité de souscription pour le monument qui est érigé en 1873 avec une statue due à Falguière, le plan d'ensemble étant de l'architecte départemental Morey¹⁹⁴.

¹⁹¹ BENOÎT Arthur, "Les inscriptions du département de la Meuse", *MSLSA de Bar-le-Duc*, Bar, 1897, pp. 178-179

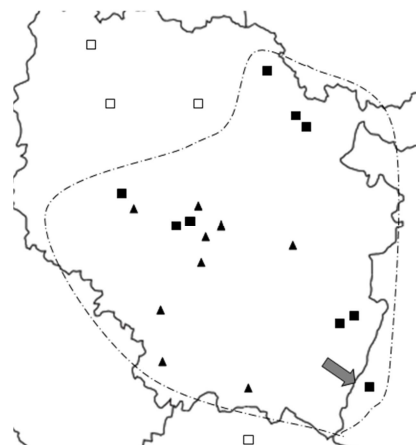
¹⁹² Histoire de l'abbaye de Senones, *Documents rares ou inédits... op cit*, tome VI, p. 363

¹⁹³ SEILLIERE, *Rapport...*, *op cit*, pp. 4-5

¹⁹⁴ *ibid*, p. 19

Historiographie

Le fond de l'abbaye de Munster est conservé aux archives départementales du Haut-Rhin. Il contient notamment une première ébauche d'histoire de l'abbaye due à l'abbé Charles Marchant (1656-1681). Depuis le XVI^e siècle, le monastère est l'objet d'articles ou de notices dans des ouvrages d'histoire, cosmographie ou topographie.



Hormis l'*Histoire de l'abbaye de Munster* par dom Calmet publiée en 1882 par François Dinago d'après le manuscrit de cette dernière conservé à Saint-Dié et portant la date de 1704, il n'y a pas de réelle histoire de l'établissement qui soit parue hormis les articles de la monumentale description des monastères d'Alsace sous la direction de René Bornert à partir de 2009. Cependant, ces dernières décennies, l'abbaye a suscité l'intérêt des chercheurs locaux et alsaciens qui font part de leurs travaux dans l'*Annuaire de la Société d'Histoire du Val et de la Ville de Munster*. L'époque moderne y est particulièrement bien documentée et les recherches se poursuivent.

I- Présentation historique

1) La fondation et les premiers siècles

La tradition dit que les premiers moines seraient venus s'installer vers 634 dans le vallon d'Ampfersbach près de Stosswihr. Ensuite, ils se sont établis dans le monastère fondé à Munster vers 660-668, qui devient l'abbaye Saint Grégoire, l'une des plus grandes et anciennes abbayes bénédictines d'Alsace. Selon la tradition de l'abbaye, ces religieux sont italiens et disciples de saint Grégoire le Grand, origine du nom du monastère et de sa vallée¹. Parmi les premiers moines de Munster, trois deviennent évêques de Strasbourg : les saints Juste, Maximin et Ansoalde², mais l'abbaye n'est pas encore constituée en tant que telle. Cela n'est réellement le cas que sous l'impulsion des souverains francs ou alémaniques qui l'enrichissent. Cela se voit également dans la liste des abbés où l'on passe de noms latins à des noms locaux comme celui du premier abbé Colduvinus³. Dom Martène et dom Durand rapportent dans leur récit de voyage la tradition de la fondation de cette abbaye qui a Saint-Grégoire-le-Grand comme patron. Elle aurait été fondée par des religieux de l'abbaye Saint-André de Rome fondée elle-même par ce pape qui aurait ainsi donné son nom à la vallée de l'abbaye alsacienne : vallée grégorientale. René Bornert propose comme hypothèse sur la fondation de Munster, une création par des moines irlandais soutenue par le pouvoir civil⁴, ce qui la situe bien dans le contexte des abbayes de la montagne vosgienne⁵.

Cet établissement qui bénéficie de la protection des souverains mérovingiens et carolingiens, obtient de nombreux titres et privilèges ainsi que d'importantes donations par Childéric II (673), Carloman (769), Louis le Débonnaire (823 et 826), Lothaire I^{er} (843), Lothaire II (855), Zwentibold (896). A cette époque, au moins quatre religieux de Munster deviennent évêques de Strasbourg : Widegern (720-729), Heddo (734-776), Saint Rémy (776-783), Rachion (783-813) ainsi que Wichardus qui devient évêque de Besançon à la fin du X^e siècle. L'abbaye possède apparemment la couronne, le sceptre et l'épée du roi Dagobert. A l'époque de dom Calmet, seule subsiste la couronne que les

¹ CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Munster*, publiée par DINAGO, François, Colmar, L. Lorbert – J. B. Jung et Fils éditeurs, 1882, p. 7

² *ibid*, p. 9

³ *ibid*, pp. 20-21

⁴ BORNERT René osb, *Les monastères d'Alsace, tome 2-1, Les abbayes bénédictines*, Strasbourg, éditions du Signe, 2011, p. 365

⁵ FALTRAUER Claude, "L'évolution du paysage sous l'influence d'une fondation religieuse, l'exemple de Moyennoutier dans les Vosges", *Actes du Congrès international du CTHS, Neuchâtel, avril 2010*, Paris, éditions du CTHS, à paraître

abbés peuvent porter dans certaines circonstances. Ainsi, deux d'entre eux se sont fait représenter avec ses reliques au tournant des XV^e et XVI^e siècles⁶.

Dans le privilège de Louis le Débonnaire, l'abbaye porte encore son nom d'origine, *Confluentes* et il n'est fait aucune mention d'un village attenant à la maison dont la règle bénédictine est précisée pour la première fois. Dans le privilège de Lothaire I^{er}, il est mentionné la possession par *Confluentes*, d'un "poile" à Moyenvic ou Marsal pour se fournir librement en sel comme cela est le cas pour de nombreuses autres maisons religieuses telles Senones ou Remiremont⁷.

Pendant de longs siècles, l'abbé qui a le privilège d'exercer la juridiction absolue sur tous les sujets de l'abbaye, est le seigneur des habitants de la vallée. L'abbaye obtient son immunité et la liberté d'élection du père abbé. Le 4 mai 1182, elle est totalement détruite par un incendie. A partir de 1235, le monastère est élevé au rang d'abbaye d'Empire en contrepartie de l'abandon de ses droits de juridiction à l'empereur Frédéric II. Il gagne cependant une place dans les diètes d'Empire. L'abbaye et la vallée sont rattachées au diocèse de Bâle dont elles font partie jusqu'à la Révolution. Durant les siècles suivants l'abbaye continue à obtenir des privilèges royaux et des bulles papales et conserve ses droits et prérogatives sur Colmar malgré la fondation du chapitre Saint-Martin de cette ville.

En 1274, le pape Grégoire X accorde, depuis Lyon, une bulle en faveur de Munster dans laquelle il est rappelé que les religieux de l'abbaye peuvent hériter et disposer de leurs biens mobiliers apparemment librement⁸. La cité, née depuis aux côtés du monastère, acquiert son indépendance et son statut de ville impériale durant ce même XIII^e siècle, mais l'église paroissiale reste dans une totale dépendance au monastère. Les évêques de Bâle n'y ont autorité qu'à partir de la fin du XIV^e siècle. Cette emprise se remarque aussi sur le monastère lui-même car, en 1312, l'évêque Gérard fixe le nombre de religieux de Munster à seize⁹. Par le règlement qu'impose l'abbé Marquart en 1339, les droits de l'abbaye sont fixés en accord avec la cité et la vie régulière restaurée a minima. Ensuite, l'empereur Venceslas expédie de Prague en 1411, un privilège d'exemption pour le monastère le plaçant sous son unique autorité pour le temporel et sous celle du pape pour le spirituel. Munster est donc alors établi et confirmée comme abbaye impériale et

⁶ CALMET-DINAGO, *op cit*, pp. 24-25

⁷ *ibid*, p. 61

⁸ *ibid*, pp. 101-102

⁹ *ibid*, p. 110

directe. Elle fonctionne alors comme un chapitre avec un nombre fixe de prébendes (douze prébendes de religieux en 1434 alors qu'il n'y a que sept moines, et une pour l'abbé élu). Chaque bénédictin gère sa prébende et peut sortir du monastère pour ses affaires et la gestion de ses biens propres¹⁰.

L'abbaye connaît des difficultés lors de l'introduction de la Réforme à Munster et dans la vallée. Mais le manque d'ancrage profond des idées réformées et la mollesse de la riposte catholique empêchent les tensions de se cristalliser¹¹. Néanmoins, au milieu du XVI^e siècle, il ne reste pour tout religieux que l'abbé et son frère... A la mort de cet abbé, Petermann d'Aponex, l'évêque de Bâle demande à l'abbé de Saint-Georges en Forêt-Noire de lui fournir un religieux pour aller diriger le monastère alsacien. C'est chose faite en 1555 avec Joachim Brining¹². En 1560, le nouvel abbé démissionne et l'abbaye reste vide pendant huit ans. De plus, la situation du monastère est telle qu'il manque de disparaître totalement. Un receveur est nommé par l'évêque de Bâle pour administrer le monastère vide¹³, Frédéric de Hadstat. La ville de Munster profite bien évidemment de la situation de faiblesse du monastère pour rogner tous ses droits¹⁴. L'administrateur résigne toutefois rapidement sa charge et c'est pendant la vacance du siège abbatial que la Réforme luthérienne pénètre en profondeur le Val Saint-Grégoire. L'église paroissiale est saisie par la commune convertie et un ministre protestant, Paul Leckdeir, est installé à Munster en 1564¹⁵. Peu après, la peste ravage la région. Puis, en 1568, un nouvel abbé entre à Munster, Henri de Jestetten. Il bénéficie du soutien de l'empereur et doit lutter contre le luthéranisme bien installé. Un combat s'engage pour l'église paroissiale détenue jusqu'alors par les réformés, les catholiques s'étant repliés dans l'église abbatiale.

La situation empire encore puisqu'il n'y a plus d'abbé à Munster. Les clercs élus ou nommés ne restent pas et le monastère est confié à des administrateurs. Le premier est le doyen du chapitre de Spire, Adam de Holsaffel, qui prend le titre d'abbé après trois années en 1577 mais il meurt dès l'année suivante. Il faut attendre neuf ans pour qu'un nouvel administrateur soit nommé par l'évêque de Bâle et l'archiduc d'Autriche. C'est un cistercien, profès de Bebenhausen en Wurtemberg. Cet administrateur est l'objet de plaintes qui l'obligent à quitter le monastère mais il y revient. Refusant le titre d'abbé,

¹⁰ *ibid*, p. 135

¹¹ BORNERT, *op cit*, p. 385

¹² CALMET-DINAGO, *op cit*, p. 160

¹³ BOBENRIETER, *op cit*, p. 83

¹⁴ CALMET-DINAGO, *op cit*, pp. 157-159

¹⁵ *ibid*, p. 165

celui-ci est donné à Jean-Henry Brimsy de Herblingen qui reçoit ses bulles de provision en 1600. Doyen de l'abbaye de Murbach, il conserve dans sa bulle de provision, cette charge en plus de celle de Munster. Il réussit à rétablir quelque peu la situation matérielle de l'abbaye qui est dite dans la bulle de provision "dépouillée de tous ses droits et privilèges, privée de ses revenus, accablées de dettes"¹⁶. Il réussit en peu de temps à monter contre lui l'évêque de Bâle et le bailli local. La vie dissipée de ses religieux fournit au premier l'occasion de s'immiscer à nouveau dans les affaires du monastère et notamment d'y introduire une réforme pendant qu'il tient emprisonné l'abbé Brimsy. Le monastère est ainsi agrégé à la réforme d'Ochsenhausen et dirigé par l'un des pères de cette réforme, Grégoire Blarer de Vertensee, qui est nommé abbé à la mort de l'abbé Brimsy en 1630. S'il est alors envisagé de donner l'abbaye aux jésuites, le soutien de la famille d'Autriche et de l'abbé d'Ebersmunster fait reculer l'évêque de Bâle mais une réforme réelle est devenue vraiment nécessaire¹⁷.

Blarer de Vertensee a pour mission de réformer totalement la maison et de la pourvoir en novices issus de la "noblesse, de Rome et d'honnêtes familles"¹⁸. Si le nombre de religieux atteint à la mort de l'abbé de Vertensee le permet, ils pourront élire leur nouvel abbé, sinon l'on demandera à Ochsenhausen un nouvel abbé. Mais la région est alors rapidement occupée par les Suédois qui emprisonnent l'abbé puis pillent le monastère. Il n'y reste que trois religieux auxquels s'ajoute l'abbé réfugié à la Cour de Vienne. Le monastère est alors placé sous l'autorité d'administrateurs de Colmar et Munster. L'abbé de Vertensee travaille à l'union de son monastère à la congrégation de Souabe alors que l'Alsace entre, ces années-là, dans le giron du royaume de France. L'abbé obtient toutefois l'autorisation de retourner dans son monastère et d'y établir la réforme souhaitée par lui. C'est chose faite en 1646. L'abbé meurt peu après, en 1649, et son successeur élu est Henri de Stuben, doyen de Murbach et Lure. Il essaie d'y introduire la réforme de Souabe mais sans y parvenir. Cet échec est imputable à une réticence de l'évêque de Bâle, à celle de l'évêque de Strasbourg qui vient de créer sa propre congrégation et à l'abbé de Munster lui-même¹⁹. A sa mort en 1653, le prince d'Harcourt tente d'introduire à Munster le régime de la commende en faveur de son fils, Alphonse-Louis de Lorraine. Les religieux ont cependant déjà élu un religieux

¹⁶ *ibid*, p. 175

¹⁷ BORNERT, *op cit*, p. 390

¹⁸ CALMET-DINAGO, *op cit*, p. 183

¹⁹ BORNERT, *op cit*, p. 392

d'Ochesenhausen comme abbé et l'évêque de Bâle ne sait que faire. Finalement, après plusieurs années au cours desquelles tous tiennent tête à la force civile, le prince d'Harcourt propose de faire nommer abbé de Munster son conseiller aumônier, le bénédictin Charles Marchand de Saint-Germain-des-Prés. Ce dernier peut prendre possession de son nouveau bien le 14 août 1656. Le nouvel abbé trouve une maison dans un état déplorable bien que toujours régulière. Elle est obérée, les biens aliénés, les bâtiments presque tous en ruine et l'office divin presque abandonné selon dom Calmet²⁰.

Par le traité de Westphalie, l'abbaye de Munster entre en territoire français mais conserve ses avantages d'abbaye immédiate d'Empire. Elle devient ainsi une antenne royale en terre germanique. De plus, elle est attendue comme foyer de rechristianisation de la région et notamment de ses propres terres largement gagnées au protestantisme. Enfin, son intégration dans une congrégation bénédictine réformée en fait réellement une pièce d'importance sur l'échiquier politique de cette région de frontière.²¹

2) L'époque vanniste

Claude Marchand rétablit autant que faire se peut la situation matérielle de l'abbaye. Doutant, selon dom Calmet, de trouver en Alsace "des sujets en assez grand nombre pour pouvoir y remettre l'exacte observance de la règle"²², il décide de travailler à son union à la congrégation lorraine de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Des visiteurs issus des abbayes de Senones et Moyenmoutier sont envoyés sur place et le traité d'union est signé le 14 mars 1659, ratifié par le chapitre général du 3 mai de la même année qui se tient à Saint-Mihiel. Cette union a des conséquences bénéfiques sur le rayonnement de l'abbaye et fait d'elle, "une des meilleurs maisons de la réforme"²³.

Aussitôt entré dans la congrégation lorraine, Munster est mis à contribution dans une querelle agitant le monde régulier, celle de l'auteur de *L'Imitation de Jésus-Christ*. Les bénédictins soutiennent qu'il s'agit d'un des leurs, Jean Gersen, et les chanoines réguliers soutenus par les jésuites, un des leurs, Thomas De Kempis. Par ses liens privilégiés avec les monastères allemands et autrichiens, Munster est un bon intermédiaire pour se procurer les manuscrits les plus anciens de l'ouvrage médiéval qui

²⁰ CALMET-DINAGO, *op cit*, pp. 198-199

²¹ BORNERT, *op cit*, p. 400

²² DINAGO – CALMET, *op cit*, p.199

²³ MARCHAL, *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, Nancy, Wiener, 1862, p. 190

sont presque tous conservés dans des maisons germaniques²⁴. C'est là le premier élément montrant les liens particuliers entre Munster et Paris et surtout, ses premières démarches comme plaque tournante entre les bénédictins français et allemands. Cette situation se confirme car, même lorsqu'une bonne partie des religieux de Munster est originaire d'Alsace, la maison reste très française dans l'âme ce qui n'est pas sans créer parfois quelques frictions, tant au sein de la communauté qu'avec l'administration²⁵.

L'abbé Marchand prend un coadjuteur extérieur à la congrégation vanniste mais bien bénédictin puisque mauriste de l'abbaye Saint-Benoît-sur-Loire, dom Louis de La Grange, frère de l'intendant d'Alsace en cette année 1680. La coadjuterie lui est accordée et il est élu canoniquement à la mort du grand réformateur de Munster. Il poursuit durant ses trente-deux années de gouvernement l'œuvre entreprise par son prédécesseur et notamment la reconstruction du cloître. En 1704, la communauté a doublé par rapport à vingt ans plus tôt avec vingt-deux religieux. Elle se compose en très grande majorité de lorrains et enregistre toujours des professions assez nombreuses²⁶. Cette même année 1704, dom Calmet rejoint l'abbaye comme sous-prieur. Il y fonde une Académie sur le modèle qu'il a connu à Moyennoutier. Cette académie s'occupe essentiellement de théologie positive et d'études augustiniennes, le religieux y travaille néanmoins beaucoup à ses commentaires sur l'ancien et le nouveau testament car il a là de quoi alimenter ses connaissances et réflexions notamment sur les langues mortes bibliques²⁷. Cette tradition d'études se remarque aussi par l'explosion de la bibliothèque qui passe de 651 volumes en 1665 à plus de 8 500 en 1789...²⁸

En 1705, le monastère œuvre pleinement au retour au catholicisme en établissant dans son église une confrérie du Très-Saint-Sacrement qui a pour but de "réparer le scandale de l'hérésie"²⁹.

Les études en vue de la prêtrise se font en partie à Munster depuis le transfert en ce lieu du cours de théologie. Ainsi, dom Augustin Calmet qui vient de faire profession

²⁴ BORNERT, *op cit*, p. 395

²⁵ *ibid*, p. 405

²⁶ BOBENRIETER Gérard, *L'histoire d'une histoire, 1704-2004, tricentenaire de l'histoire de l'abbaye de Munster écrite par dom Augustin Calmet*, compte d'auteur, 2004, pp. 10 et 12

²⁷ *ibid*, p. 20

²⁸ BORNERT, *op cit*, p. 397

²⁹ MULLER Claude, "L'introduction de la confrérie du Très-Saint-Sacrement à Munster (1700-1707)", *ASHM* 38, Munster, SHM, 1994, pp. 27-31

religieuse à l'abbaye Saint-Epvre de Toul où il suit le début de son cours de philosophie, le poursuit à Munster toujours avec le même professeur, dom Ambroise Borain³⁰.

Cette entrée dans la congrégation vanniste s'accompagne d'un retour à une vie économique saine. En effet, les comptes sont redressés, les menses séparées et ses revenus la placent en 1766-1767 au deuxième rang de richesse des abbayes alsaciennes³¹. La communauté est alors composée de vingt-trois religieux³². En 1771, lorsque dom Aubertin monte sur le siège abbatial, il est à la tête d'une communauté de vingt-huit religieux dont la moyenne d'âge est de 38 ans sur un territoire formant une petite seigneurie prospère. Les bâtiments sont alors totalement rétablis³³.



L'abbaye Saint-Grégoire de Munster au XVIII^e siècle
Gravure d'Hans Matter (XIX^e s)

3) La Révolution française et après

Face aux menaces qui pèsent alors sur la maison, l'abbé dom Aubertin et ses religieux s'enfuient à Belfort pendant l'été 1789. Ils reviennent à Munster une fois le calme rétabli par le lieutenant-général Victinghoff³⁴. Après une tentative de transfert de l'abbaye dans une autre maison, les religieux optent pour le retour à la vie civile. Sur les 28 moines, 7 au moins prêterent un des serments révolutionnaires³⁵.

³⁰ FANGE Augustin, *La vie du TP dom Augustin Calmet*, Senones, Joseph Pariset, 1762, p. 5

³¹ MULLER Claude, "Les splendeurs de l'abbaye bénédictine de Munster dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (1750-1790)", *ASHM 40*, Munster, SHM, 1986, pp. 61-70

³² Arch. nat., 4 AP 83, p. 605

³³ BORNERT, *op cit*, p. 405

³⁴ GODEFROY Jean-Ernets, *Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, E. Champion, 1918, p. 85

³⁵ MULLER Claude, "Les bénédictins de Munster en 1790", *ASHM 38*, Munster, SHM, 1984, pp. 121-124

En août 1791, l'abbaye est fermée, son mobilier vendu aux enchères du 18 au 27 août 1791 par le commissaire du district, Jean Metzger, la bibliothèque riche de près de 8 500 volumes est transférée à Colmar. Les bâtiments sont estimés à 28 000 livres sans l'église et un petit jardin hors de l'enclos. Ils trouvent preneur à 72 000 livres en la personne d'André Hartmann et ses associés, mais la vente est annulée et une nouvelle, organisée. Cette fois, les bâtiments sont acquis par Joseph Greney et ses associés dont Hartmann, pour 84 000 livres. Cependant, les nouveaux acquéreurs ne peuvent disposer de leur acquisition car les bâtiments sont réquisitionnés partiellement puis totalement pour l'établissement d'un hôpital militaire qui reste en service jusqu'en 1796. C'est seulement à cette date-là que les différents associés se répartissent les lots dont plusieurs sont acquis par Hartmann pour une fabrique d'indienne³⁶.



La destruction de l'abbaye de Munster en 1802

Aquarelle d'Henri Lebert

L'église abbatiale n'ayant pu être sauvée pour le culte, catholiques et protestants n'arrivant pas à s'entendre sur l'affectation des deux églises, l'abbatiale et la paroissiale Saint-Léger, la première est finalement vendue et transformée en carrière. En effet, les catholiques ne veulent pas renoncer à leurs droits sur l'église paroissiale Saint-Léger alors sous le régime du simultaneum. Une des tours qui a survécu est finalement abattue en 1865 pour cause de vétusté³⁷.

À partir de 1798, Hartmann construit autour de l'ancienne abbaye bénédictine le site industriel du couvent. Celui-ci abrite alors le tissage, la teinturerie, ainsi que d'autres activités de production et de transformation. En 1844, c'est le bâtiment de la bibliothèque qui disparaît. Le site de l'ancienne abbaye Saint-Grégoire est racheté en décembre 1988 par la ville de Munster aux établissements Hartmann.

³⁶ BORNERT, *op cit*, p. 409

³⁷ DINAGO – CALMET, *op cit*, p. IX

II- Histoire architecturale

1) Les premières constructions

Les fouilles entreprises sur les espaces libres du site monastique ont permis de révéler la survivance des substructures de l'abbatiale préromane³⁸. Lui succède un édifice roman dont un chapiteau et un dessus de colonne ont été retrouvés en 1967 lors de fouilles³⁹. Cette nouvelle église semble avoir conservé les caractéristiques de l'édifice précédent comme le montrent de nouvelles fouilles entreprises en 1990⁴⁰. La salle du chapitre est alors attenante à l'église alors que dortoir et réfectoire sont aussi mentionnés.

De nombreux incendies malmènent à plusieurs reprises la ville et l'abbaye ; pour cette dernière c'est notamment le cas le 16 août 1348⁴¹, puis pour les deux communautés et les deux églises en 1354⁴². Entre 1470 et 1507, l'église abbatiale est reconstruite en style gothique par les abbés Rodolphe de Laubgass et Christophe de Monjustin. La tour est commencée en 1470 puis, en 1479, c'est le début du chantier du chœur de l'abbatiale. Celui-ci est achevé Christophe de Montjustin qui fait édifier la nef⁴³. Une partie des vitraux est posée en 1521 par l'abbé Burgard de Nagel dont une verrière le représente en prière devant la Vierge⁴⁴.

2) Les constructions vannistes

a) historique

Poursuivant l'œuvre de réforme et de renaissance de l'abbaye de Munster, les religieux et l'abbé de La Grange profitent du legs de 19 000 livres de dom Marchand pour reconstruire l'abbaye à partir de 1682. Les travaux qui durent quatre ans, consistent en la reconstruction du cloître à l'exception de l'église déjà rénovée. La sacristie s'est aussi enrichie à la mort de l'abbé Marchand d'une chapelle avec six chandeliers, le crucifix et les vases sacrés, tous en argent, ainsi qu'un ornement complet en velours noir. Ces travaux qui durent presque un siècle sont réalisés sur les plans de dom Léopold Durand,

³⁸ KERN, E, "Etude archéologique des vestiges de l'abbaye de Munster", *ASHM 45*, Munster, SHM, 1991, pp. 89-106, ici pp. 95 et 102

³⁹ BRUNEL, "De nouvelles données sur l'abbaye de Munster", *ASHM 34*, Munster, SHM, 1980, pp. 7-12, ici p. 8

⁴⁰ KERN, *art cit*, pp. 95 et 102-103

⁴¹ DINAGO – CALMET, *op cit*, p. 122

⁴² *ibid*, p. 125

⁴³ *ibid*, p. 149

⁴⁴ *ibid*, p. 154

profès de Munster en 1701. Le grand autel de l'église est refait en cette fin de XVII^e siècle avec des colonnes, ouvrages de maître Adrien de Remiremont qui fait aussi le dôme de ce baldaquin alors que les anges au-dessus des colonnes sont d'un artisan de Kaysersberg.

A partir de 1692, le jardin est complet et commencent les travaux aux boiseries du chapitre, du réfectoire et de la bibliothèque qui vient de s'enrichir du fonds du chancelier de Strasbourg acheté en 1691. Malgré d'autres fonctions, l'abbé de La Grange réside à Munster qu'il contribue à enrichir avec une tapisserie de haute lisse estimée à 1 200 ou 1 300 livres en 1691 puis, en 1703, de sa vaisselle d'argent fondue pour faire des porte-cierges, un baiser de paix et une nouvelle crosse abbatiale. L'année suivante, l'abbé donne encore 3 000 livres pour un ornement de drap d'or consistant en trois chapes, une chasuble et deux tuniques⁴⁵.

Dom Ruinart visite durant l'été 1696 l'abbaye de Munster. Il note alors que le monastère a donné son nom à un village et dont l'abbé est prince d'Empire, siégeant à la diète impériale⁴⁶. Quant au monastère, "ses bâtiments sont très vastes, ils ont été souvent dévastés par l'ennemi et toujours réparés promptement. L'église, bâtie en différents temps, n'est pas d'une même construction"⁴⁷. Le couvent a été restauré en 1514 par Christophe de Montjustin, dont la tombe est au-devant du maître-autel. Entre 1681 et 1770, les bâtiments sont considérablement repris. Ce sont dom Charles Marchand qui en est le premier rénovateur en tant que prince-abbé de Munster⁴⁸ puis son successeur dom Louis de La Grange. L'architecte bénédictin, dom Léopold Durand y intervient également⁴⁹. Ainsi, en 1704, les bas-côtés de la nef médiévale sont abattus pour en élargir les fenêtres et y faire des plafonds en plâtre comme à la nef⁵⁰.

Le palais abbatial a été construit entre 1786 et 1789 par dom Benoît Aubertin, le dernier abbé. Il n'est pas entièrement achevé au moment où la Révolution française éclate. Il devait servir de résidence à l'abbé.

⁴⁵ CALMET-DINAGO, *op cit*, pp. 221-222

⁴⁶ RUINART Thierry, "Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace", trad. dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome VII, Nancy, Wiener, 1862, p. 58

⁴⁷ *ibid*, p. 38

⁴⁸ *ibid*

⁴⁹ DINAGO – CALMET, *op cit*, p. IX

⁵⁰ *ibid*, p. 149

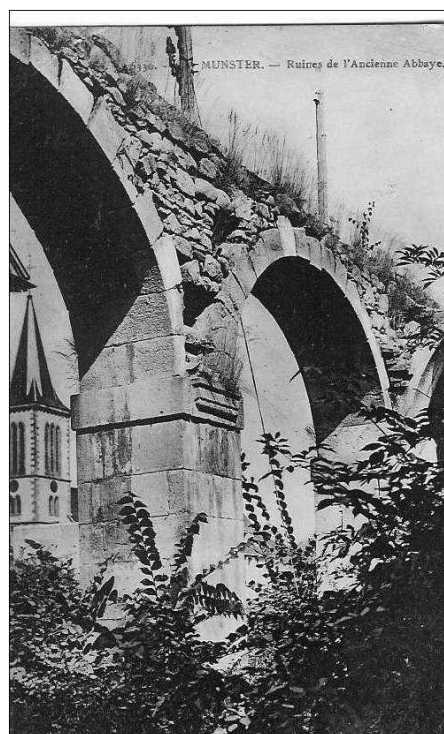
b) description

Selon l'iconographie connue de cette église, elle semble avoir repris le plan de l'édifice gothique précédent avec un chœur de trois travées fermé par une abside pentagonale et ouvrant sur une nef de cinq travées flanquée de bas-côtés. Le transept, d'une travée, se démarque à peine du reste de l'élévation. Le massif occidental reprend le modèle roman et est coiffé d'une flèche octogonale. Il est orné d'une galerie gothique.

Le cloître se situe au sud de l'église qui en forme le quatrième côté. Deux des ailes du cloître s'élèvent sur deux étages, un grand corps de bâtiment dépassant le carré claustral et ouvrant sur les jardins à l'est et le bâtiment sud. Le cloître est fermé à l'ouest par ce qui semble une simple galerie. Le palais abbatial s'élève sur le devant du cloître et de l'église s'ancrant à l'angle du clocher. Le jardin comporte une orangerie et l'abbaye elle-même compte très peu de bâtiments à vocation agricole à part des écuries et un pressoir.

3) Etat de l'abbaye aujourd'hui

Lorsque F. Dinago publie *l'Histoire de l'abbaye de Munster* par dom Calmet, il introduit l'ouvrage avec notamment une description de l'abbaye à son époque⁵¹ (1882). Depuis, les structures restées en place ont été dévastées par la Première Guerre mondiale et seuls quelques éléments subsistent. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, une notable partie des bâtiments monastiques existe toujours. Le palais abbatial, divisé en deux lots, conserve alors son élévation originelle pour son aile gauche, la droite ayant déjà subi plusieurs transformations. Elle s'appuie sur une des tours de l'église. De ce palais abbatial avec son entrée en forme de tunnel connu sous l'appellation "*s'Bàssial*", l'aile droite fortement endommagée



Ruines de l'abbaye,
(carte postale vers 1930)

⁵¹ *ibid*, pp. IX-XI

pendant la Première Guerre mondiale a été démolie, seule l'aile gauche avec l'entrée subsiste.

Le cloître est à la fin du XIX^e siècle, dans le même état de transformation, coupé entre plusieurs propriétaires avec des murs de séparation. Seule une partie a conservé un état proche de son origine, l'actuelle maison du prélat. Ce bâtiment est le vestige le plus important de l'ancienne abbaye bénédictine et a conservé l'essentiel de son aspect extérieur d'origine. Il devient hôpital militaire, maison d'habitation puis, entre 1940 et 1988, il accueille le siège du bureau central des manufactures Hartmann et Fils. La ville de Munster rachète ce bâtiment en 1988 et le rénove entre 1992 et 1994. Depuis le 25 juin 1994, il abrite l'administration du Parc Naturel Régional des Ballons des Vosges, l'Office de Tourisme de la Vallée de Munster et un restaurant. Aujourd'hui, il subsiste encore des voûtes du cloître datant du XVII^e siècle, l'escalier en colimaçon menant autrefois aux cellules des moines au premier étage ainsi qu'une porte gothique de la fin du XV^e siècle, antérieure à la guerre de Trente Ans, de facture remarquable, avec traces de blasons martelés.

A l'époque de Dinago, il subsiste encore une salle de bal dans l'ancien réfectoire orné de boiseries provenant de l'église abbatiale, la cuisine attenante est alors une brasserie. Le bâtiment de la bibliothèque a, pour sa part, été détruit en 1844.

Les vestiges du moulin de l'abbaye sont actuellement utilisés pour la régulation des eaux du canal provenant de la Fecht qui traverse la ville et dont l'abbaye utilisait l'énergie hydraulique.

4) Mobilier

A l'époque de dom Calmet subsistent plusieurs éléments du XV^e siècle dont la crosse en argent de l'abbé Rodolphe de Laubgatz, un encensoir de même matière et deux grands chandeliers en cuivre. La crosse est remplacée par une nouvelle au début du XVIII^e siècle⁵². Parmi les pièces d'orfèvrerie encore présentes à l'époque de dom Calmet, il y a aussi un grand Melchisédech d'argent de 1508 et deux croix d'argent aussi de 1506 et 1507⁵³.

⁵² CALMET - DINAGO, *op cit*, p. 144

⁵³ *ibid*, p. 149-150

Le décor de l'église et de l'abbaye est connu partiellement par un inventaire précis réalisé en 1696 par dom Antoine de Lescale, prieur. Il donne même les sujets et le support des tableaux, choses particulièrement rare⁵⁴. Il s'y remarque un chemin de croix de seize stations dans l'église, plusieurs tableaux sur les thèmes de la Passion, de la Vierge et des saints et saintes. L'abbaye conserve aussi des tapisseries dans le chœur, autour de l'autel et au-dessus des stalles sans que le sujet en soit donné⁵⁵.

Dans le chœur de l'abbatiale, il y avait "une sorte d'armoire" servant de reposoir pour les jours saints et dont les "battants [sont ornés] de peintures qui représentent la sépulture, la résurrection et les apparitions de Jésus-Christ"⁵⁶.

Dans le mobilier de l'église abbatiale, à part de nombreux autels dont aucune description précise ne subsiste, le maître-autel est un peu plus connu. Terminé en 1686 par maître Adrien de Remiremont, il se présente sous la forme d'un autel à la romaine surmonté d'un baldaquin réalisé partiellement par deux menuisiers de Munster et des anges sculptés par un artisan de Kaysersberg. Il est peut-être imité du baldaquin alors tout récent de la cathédrale de Strasbourg qui a aussi servi de modèle à celui d'Ebersmunster toujours existant.

Autre pièce de mobilier d'importance, l'église est dotée d'un orgue posé sous l'abbatiale de Grégoire Blarer de Wartensee (+ 1649). Il est remplacé en 1706 par un orgue du facteur lorrain Claude Legros dont c'est le seul chantier connu pour des bénédictins alors qu'il est très actif en Lorraine et tout spécialement à Metz où il est installé.

Les stalles enfin et les boiseries tant de la bibliothèque que de la salle capitulaire et du réfectoire ont aussi disparu. Quelques éléments sont conservés au musée Unterlinden de Colmar. La salle du chapitre est restée intacte jusqu'en 1809 et une description en est conservée dans le journal d'Henri Lebert. Son décor se complète alors de fresques représentant les quatre éléments ou les quatre saisons, sujets peu religieux pour une telle salle. L'hôtel de ville de Munster conserve enfin une sculpture en chêne représentant deux oiseaux.

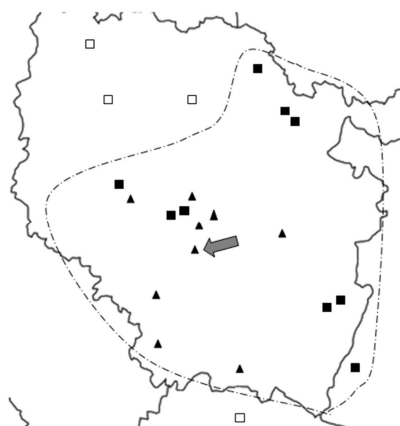
⁵⁴ Arch. dép. Bas-Rhin , 1 H 51

⁵⁵ CALMET - DINAGO, *op cit*, p. 222

⁵⁶ *ibid*, p. 145

Historiographie

Aujourd'hui établissement spécialisé de l'Office d'Hygiène Sociale, le prieuré de Flavigny-sur-Moselle, longtemps sous contrôle de l'abbaye Saint-Vanne de Verdun, a une histoire propre dès ses premiers siècles bien qu'elle soit souvent intimement mêlée à celle de l'illustre maison verdunoise. Par son histoire et les personnalités qui l'ont marqué, sa situation aux portes de Nancy et la qualité de son architecture, le prieuré de Flavigny a tout d'une abbaye.



Son prieur probablement le plus connu, dom Rémi Cellier (prieur de 1733 à 1761), en écrit l'histoire restée inédite mais dont un manuscrit est conservé à la bibliothèque municipale de Nancy. Il faut ensuite attendre les travaux des érudits de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e pour que des ouvrages ou des notices le concernant paraissent à nouveau. Parmi eux, deux religieux se distinguent, l'abbé Guillaume qui travaille sur plusieurs maisons religieuses de Meurthe-et-Moselle et le chanoine Dedenon, auteur d'une *Histoire du prieuré bénédictin de Flavigny-sur-Moselle*.

Lorsque l'antique maison est réoccupée par des religieuses bénédictines à la fin du XIX^e siècle, une histoire de cette institution est publiée. Depuis, les bâtiments n'ont plus guère intéressé si ce n'est pour leur ensemble de vitraux aujourd'hui outre-Atlantique. Ces

témoins remarquables de l'art verrier lorrain du XVI^e siècle sont actuellement conservés au Musée des Cloîtres de New-York. Vendus par les bénédictines en 1904, ils sont acquis par un collectionneur parisien puis passent aux Etats-Unis. En 1917, le musée new-yorkais des Cloîtres achète trois verrières sur l'ensemble des sept vitraux originaux. Trois avaient disparu très tôt et le quatrième survivant est dans une collection particulière américaine en 1913¹.

I- Présentation historique

1) De la fondation à l'époque moderne

L'origine de cet établissement remonte à une donation faite à l'évêque de Verdun, Bérenger qui y crée une grange monastique en 952². Fondé sur une terre du fisc royal, le prieuré dépend donc de l'abbaye Saint-Vanne de Verdun. Il est composé d'une église paroissiale Saint-Hilaire et d'une grange auxquelles succède vers 1050, un prieuré organisé suite à la translation qui y est faite en 964 des reliques de Saint-Firmin dont le nouvel établissement prend le nom³. Inventées vers 956⁴, en même temps que celle de saint Vanne, elles sont conservées dans l'église paroissiale Saint-Hilaire dont les religieux ont la charge et l'usage⁵. Des bâtiments neufs sont élevés sous l'abbatit de Richard à Verdun qui envoie à Flavigny le moine Odon avec mission de réorganiser le prieuré et d'en bâtir



Translation des reliques de S. Firmin,
Vitrail du prieuré de Flavigny, abside, 1925

¹ Collectif, *Le vitrail en Lorraine du XII^e au XX^e siècle*, Inventaire général de Lorraine, Metz-Pont-à-Mousson, éditions Serpenoise – Centre culturel des prémontrés, 1983

² DEDENON Alphonse, *Histoire du prieuré bénédictin de Flavigny-sur-Moselle*, Nancy, imprimerie Wagner, 1936, p. 7

³ DEDENON, *op cit*, p. 12

⁴ GUILLAUME Pierre-Etienne, "Notice sur le prieuré de Flavigny-sur-Moselle et sur quelques personnages qui l'ont illustré", *MSAL*, 3^e série, V^e volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1877, p. 234

⁵ *ibid*, p. 235

les édifices nécessaires⁶. De ceux-ci subsisterait la tour-porche. Sa nouvelle église est consacrée vers 1045-1049 par le futur pape Léon IX⁷.

Ce prieuré devient autonome en 1130. Cela passe certainement par l'augmentation du nombre de religieux, l'abandon par l'abbé de Saint-Vanne des droits sur les biens cédés à l'établissement surtout dans le courant du XI^e siècle et la nomination d'un prieur⁸. Le prieur devient le véritable responsable du prieuré en l'administrant librement en son nom propre. L'enrichissement du prieuré en terres, droits et dîmes lui assure un revenu de plus en plus important et peu à peu le prieur égale en responsabilité certains abbés.

Les voués de Flavigny sont de la famille d'Acraigne, installée à proximité, qui fait partie des donateurs les plus généreux. Cela permet de penser que ces voués se montrent ni trop avarés, ni tentés par les biens du couvent. Cependant, le prieuré de Flavigny attire la convoitise du duc de Lorraine d'autant plus que la famille d'Acraigne est proche de celle de Vaudémont. Ainsi Ferry III s'impose-t-il comme voué en 1252⁹. Cette nouvelle avouerie est confirmée par un acte de Jean de Lorraine en 1362 dont la teneur est respectée jusqu'en 1643¹⁰.

Dans le deuxième tiers du XII^e siècle, le prieuré est ravagé par les guerres intestines qui sévissent dans la région. Cette situation peu confortable dure jusqu'au début du siècle suivant lorsque le prieur Guillaume fait rebâtir les bâtiments claustraux et l'église ainsi que les dépendances qu'il entoure d'une solide clôture¹¹. En 1343, l'abbé de Saint-Vanne, Errard de Bazaille, sépare les menses du prieuré et, dans cette même période, accorde une charte d'affranchissement aux habitants de Flavigny¹². Ne portant d'abord que sur les forêts, elle gagne tous les biens du prieuré



Ouverture sous comble
Clocher du XII^e siècle

⁶ DEDENON, *op cit*, p. 19

⁷ GUILLAUME, *art cit*, p. 236

⁸ DEDENON, *op cit*, p. 33

⁹ *ibid*, pp. 44-45

¹⁰ *ibid*, p. 46

¹¹ *ibid*, pp. 48-49 et CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 vol., 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome II, col. 617

¹² *ibid*, pp. 53-54

partagés d'abord en deux parts égales qui deviennent les deux tiers pour le prieur, le tiers restant pour les conventuels¹³.

Hermann d'Ogéville, frère de l'abbé de Moyenmoutier, Thierry, apporte au prieuré de Flavigny un souffle nouveau. Appelé par l'évêque de Toul pour prendre la tête de Saint-Mansuy, il participe avec ce dernier au concile de Constance d'où il rapporte des idées nouvelles. Ainsi, il convoque les abbés bénédictins et ses propositions sont adoptées par les maisons représentées. Elles apportent un regain de ferveur et de régularité¹⁴. Pendant un temps, le prieur de Flavigny et son abbaye mère de Verdun ont le même abbé et prieur, Antoine Des Guerres qui parvient à obtenir à Rome une dispense pour pouvoir ajouter à sa charge de prieur de Flavigny, celle d'abbé de Saint-Vanne et plusieurs autres offices¹⁵.

2) L'ère vanniste

Ce prieuré prend un grand essor aux XV^e et XVI^e siècles. Il s'affilie à la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe en 1640 lorsque dom Placide Collard en est désigné prieur après avoir été visiteur puis président de la congrégation¹⁶. En effet, malgré quelques tentatives, la réforme n'a pas encore pu être appliquée à Flavigny en raison de son refus par le précédent prieur, Claude d'Arbois. Il faut attendre la mort de celui-ci en 1640 pour que deux visiteurs soient députés dans le prieuré afin d'y établir la nouvelle règle¹⁷. Le prieur nommé est dom Placide Collard. Néanmoins, souvent éloigné de son prieuré, dom Collard ne peut en jouir tranquillement puisque la France puis la Lorraine décident d'y introduire successivement la commende. Les Français nomment Jean Huault de Montmagny qui résigne rapidement sa charge en faveur de son frère Adrien qui lui-même la cède à son autre frère, Louis, en 1647. Entre temps, malgré les procès en cours, la maison ducale pousse Charles de Rémoncourt à jeter un dévolu sur le prieuré. Il en est pourvu par bulles d'Urbain VIII en 1643. Flavigny a alors trois prieurs...¹⁸ A la séparation des menses revues par dom Collard à sa nomination, une

¹³ *ibid*, pp.56-57

¹⁴ *ibid*, p. 62

¹⁵ CALMET, *Histoire de Lorraine cit*, tome V, col. 297

¹⁶ GUILLAUME, *art cit*, p. 248

¹⁷ DEDENON, *op cit*, p. 95

¹⁸ *ibid*, pp. 97-98

nouvelle séparation des menses est réalisée le 9 août 1646¹⁹ alors que le monastère est doté de trois prieurs concurrents.

En commende jusqu'en 1692, il passe alors à un prieur régulier. Sa communauté compte une douzaine de religieux²⁰. Dom Charles Noirel obtient Flavigny par résignation du dernier commendataire, son oncle. Mais, comme il est un religieux, il est agréé par la congrégation et permet au prieuré de retrouver la régularité²¹. Cependant dom Noirel ne réside pas à Flavigny ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes à la communauté. En 1710, dom Noirel, âgé de 70 ans, se choisit un coadjuteur en la personne de dom Charles Cachedenier de Vassimont. Ce dernier est agréé par le pape et le duc. Il peut être installé avec bénéfice de succession ce qui arrive en 1712.

Revenue à la régularité, la communauté continue son développement économique et intellectuel, augmentant son nombre de profès. Fils aîné d'une famille de dix enfants, il est un des quatre frères à être religieux, seul le cinquième se marie. Parmi eux, il y a Gabriel, chanoine de Saint-Pierre de Bar, Nicolas, cordelier et trois bénédictins : Pierre qui meurt abbé de Longeville, Charles et Jean à Flavigny. Les trois bénédictins prononcent leurs vœux à Saint-Mihiel avant de partir très tôt pour Saint-Mansuy de Toul. Charles est nommé prieur claustral de Saint-Mansuy avant 1691. Il en est élu abbé en 1697 après une période de vacance due à l'occupation française. C'est ensuite qu'il apprend sa nomination comme coadjuteur de Flavigny. S'il préfère Flavigny à Saint-Mansuy, c'est sûrement pour les revenus appréciables, la renommée de la maison et probablement parce que, située en terre lorraine, elle est plus à l'abri des convoitises. Néanmoins, son titre de prieur est complété par celui d'abbé de Sainte-Marie-des-Arcques puis, après qu'il en ait fait la demande, par l'obtention pour lui et ses successeurs, de l'autorisation de porter les insignes et ornements épiscopaux²².

Dom Vassimont est avant tout un intellectuel. Dom Calmet lui donne cinq ouvrages d'histoire locale aujourd'hui introuvables. Sous son impulsion, Flavigny devient un centre intellectuel important dans la congrégation. Il a fréquenté à Saint-Mansuy les futurs savants abbés de Moyenmoutier et Senones. Ce n'est donc pas surprenant que sous son gouvernement, le bâtiment de bibliothèque soit achevé et meublé²³. De plus, il acquiert

¹⁹ Arch. nat., 4 AP 83, p. 577

²⁰ Arch. nat., 4 AP 82, *état des monastères*, p. 317

²¹ DEDENON, *op cit*, p. 118

²² *ibid*, pp. 131 et 133

²³ *ibid*, p. 132

pour 2 500 livres, en 1728 à Bar-le-Duc, la bibliothèque de M. Vassart d'environ 1 200 volumes²⁴. C'est son coadjuteur qui est chargé de l'opération, pouvait-il mieux choisir puisque ce dernier est dom Rémi Cellier ?

Personnalité marquante de l'histoire de Flavigny à l'époque moderne, dom Rémi Cellier en est prieur de 1733 à 1761. Né à Bar-le-Duc en 1688, il étudie chez les jésuites de la ville puis fait profession religieuse à Moyenmoutier en 1705. Brillant étudiant de l'Académie et du noviciat, il y est chargé des cours de philosophie et théologie qu'il dispense notamment à dom Barrois, futur abbé de Moyenmoutier et à dom Joseph de L'Isle, futur abbé de Saint-Léopold de Nancy²⁵. En 1716, il est doyen de l'abbaye vosgienne puis nommé coadjuteur de Flavigny par bulle de Benoît XIII en 1724 par l'entremise de dom Belhomme, abbé de Moyenmoutier²⁶. Dom Cellier publie en 1718 une *Apologie de la morale des Pères* avant d'entreprendre ce qui est l'œuvre de sa vie, *L'Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*.

Suite à la dédicace qu'il fait de son grand ouvrage au cardinal Imperiali à Rome, ce dernier fait envoyer à Flavigny les reliques de sainte Emérite en 1731. Les reliques reconnues sont déposées dans une châsse provisoire avant que dom Cellier n'en offre une nouvelle²⁷. Autorisé l'année suivante par l'évêque de Toul, le pèlerinage se développe et les miracles s'opèrent²⁸. Ce nouveau culte ajouté à la remise en valeur du culte à saint Firmin, fait de Flavigny un lieu de pèlerinage important de Lorraine centrale et lui assure des revenus en rapport. Pour l'historien, un lien est à faire entre le retour à la régularité encore récent et le besoin pour le prieuré de marquer cela concrètement auprès des populations.

Dom Cellier meurt en 1761 et c'est son neveu, dom Benoît Martin qui lui succède à la tête du prieuré. En 1716, dom Martin fait profession religieuse à Moyenmoutier comme son oncle avant lui. Il quitte très certainement l'abbaye vosgienne en même temps que lui et devient doyen de Flavigny en 1733 puis prieur de Saint-Mihiel en 1742 avant de revenir comme sous-prieur à Flavigny à partir de 1748. Ce prieur de Flavigny fait confirmer par la Cour souveraine de Lorraine, l'autorisation pour lui et ses successeurs de

²⁴ GUILLAUME, *art cit*, p. 259

²⁵ *ibid*, p. 261

²⁶ *ibid*, p. 262

²⁷ DEDENON, *op cit*, pp. 149-151

²⁸ MARTIN Philippe, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1997, p. 20

porter les ornements pontificaux. Ils peuvent désormais recevoir la bénédiction abbatiale et porter les insignes des prélats, comme les abbés des grandes maisons de l'ordre²⁹.

En 1766, la communauté se compose de quinze religieux, un orphelin abandonné et dix domestiques à gages. Elle a en charge "l'entretien et menues réparations à l'église et bâtiments claustraux". Le prieur leur verse alors une indemnité, surtout en cas de gros travaux³⁰. Les bâtiments du prieuré sont "fort considérables"³¹.

Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, la franc-maçonnerie s'implante fortement dans la communauté bénédictine. L'atelier *La Loge Saint-Jean* de Nancy reçut le 3 novembre 1774, cinq bénédictins de Flavigny moyennant 10 écus³². Le nouveau prieur est alors dom Joseph Guéniot (1773-1784) qui n'a laissé quasiment aucune trace dans l'histoire de son établissement si ce n'est une inspection des bâtiments du couvent par Nicolas Removille, entrepreneur de Pulligny cette année 1774 puis, à nouveau en 1781 et 1782³³. Son successeur et dernier prieur de Flavigny est dom Nicolas-Hydulphe Debras (1784-1790). Profès à Moyenmoutier en 1753, il occupe des responsabilités dans la congrégation dont il est procureur général à Nancy en 1777 puis visiteur de 1783 à 1786³⁴ et enfin, dernier président de la congrégation, élu lors du chapitre-général de Saint-Mihiel qui s'est tenu à partir du 10 juin 1789³⁵. La mense prieurale est unie en 1786 au chapitre noble de dames de Bouxières lors de son transfert à Nancy³⁶. Il partage en cela le sort des abbayes toulouses.

3) La Révolution française et le devenir des bâtiments

La Révolution ne se passe pas sans heurts. Le 30 juillet 1789, une quarantaine d'hommes se dirigent vers le prieuré. Dom Debras les occupe en leur donnant à boire et à manger afin de laisser le temps aux secours demandés d'arriver³⁷. Dès le mois de juin de

²⁹ *ibid*, p. 153

³⁰ Arch. nat., 4 AP 83, p. 597

³¹ *ibid*, p. 599

³² GODEFROY Jean-Ernest., *Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion, 1918, p. 66

³³ DEDENON, *op cit*, p. 173

³⁴ *ibid*, p. 174

³⁵ GODEFROY, *op cit*, p. 78

³⁶ MARCHAL Corinne, "Les chapitres nobles de dames lorrains et comtois au XVIII^e siècle : les caractères uniformisateurs d'une identité nobiliaire d'exclusion" dans ROTH François (dir.), *Lorraine, Bourgogne et Franche-Comté, mille ans d'histoire*, Pont-à-Mousson - Moyenmoutier, Comité d'histoire régionale - Edhisto, 2011, pp. 271-288, ici p. 286

³⁷ *ibid*, p. 85

cette même année, des habitants de Flavigny adressent à Necker un mémoire pour se plaindre des bénédictins. Ils y sont décrits comme manquant de charité et de compréhension envers ceux qui peinent à payer leurs impôts et redevances car l'année a été très mauvaise³⁸.

Lors des enquêtes de 1790-1791, pour connaître le choix de vie future des religieux, sur les dix membres de la communauté, sept optèrent pour la poursuite de la vie communautaire³⁹. L'inventaire des biens mobiliers réalisé le 7 mai 1790, renseigne sur l'état du monastère⁴⁰. Ces biens sont confiés à la garde de dom Debras et du frère Firmin Rouyer⁴¹ qui reste gardien des lieux jusqu'à la liquidation complète du prieuré. A partir de mars 1791, les religieux commencent à quitter les lieux et le 19 juillet suivant, la vente du mobilier est décidée. Cette vente rapporte 2 103 livres. Les archives sont transportées cette même année au greffe du Directoire. Le 3 mai, un document signale que la bibliothèque est envoyée à Nancy dans son intégralité car il n'y a pas eu de disparition semble-t-il, ce qui est plutôt surprenant. Ainsi, ce serait 1 100 in-folio, 930 in-4° et 1 760 in-8° ou in-12 qui auraient gagné la préfecture. Les œuvres d'art qui, selon le chanoine Dedenon, auraient suivi le même chemin, ne sont pas répertoriées au musée des beaux-arts de Nancy⁴². L'église reste meublée avec autels principal et latéraux, stalles et bancs⁴³. Les deux reliquaires de saint Firmin et sainte Emérite sont emportés pour la Monnaie en 1792⁴⁴.

Vendu comme bien national, le prieuré est acheté par la famille Bernier qui le conserve jusqu'en 1824 quand il est revendu à la comtesse de Lamarche qui y installe un couvent de bénédictines⁴⁵. Ces religieuses ont, pour certaines d'entre elles, déjà exercé la vie religieuse avant la Révolution. C'est le cas de l'abbesse Marie-Jeanne de Lamarche élue abbesse de Vergaville en 1783 et qui tente de reconstituer sa communauté au Ménénil de Lunéville puis à Saint-Dié avant son installation à Flavigny. La proposition d'acheter le prieuré de Flavigny est faite par le curé du lieu, le père Baillard. Partie visiter les lieux,

³⁸ Arch. nat., D XIX 14

³⁹ DEDENON, *op cit*, p. 178

⁴⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, Q 655

⁴¹ *ibid*, p. 182

⁴² "De l'an II au sacre de Napoléon, le premier musée de Nancy", Nancy, Musée des Beaux-arts, 23 novembre 2001 – 4 mars 2002, catalogue : Paris, éditions de la RMN, 2001

⁴³ DEDENON, *op cit*, p. 182

⁴⁴ *ibid*, p. 189

⁴⁵ GUILLAUME, *art cit*, p. 287

l'abbesse les trouve tout à fait dans l'esprit bénédictin et bien conservés⁴⁶. L'acte est passé le 30 août 1824 et les premières réparations se font aussitôt pour un déménagement en septembre de la même année. La communauté se compose alors de 17 religieuses dont l'abbesse et deux novices.⁴⁷

Toutefois, une partie du prieuré est restée propriété privée et cela rend la clôture impossible d'autant que l'église paroissiale est en reconstruction et que les offices ont lieu dans l'ancienne prieurale. Cette dernière est entièrement rénovée en 1827-28. Les religieuses ouvrent un pensionnat pour jeunes filles et la communauté prospère⁴⁸. Le pensionnat est transféré en 1842 dans l'hôtel du prieur tout juste acquis par les religieuses⁴⁹. Expulsées en 1904 – la communauté rejoint alors l'Italie et un monastère à Cassine - le prieuré est vendu à Emile Culot.

Réquisitionné par l'armée pendant la Grande Guerre, le monastère est transformé en quartier général et abrite l'État-Major de la 8^e Armée. La paix revenue, madame Thidric cède en 1921 le prieuré à Gustave Simon, ancien maire de guerre de Nancy. Celui-ci, à son tour, le revend en 1922 au doyen Jacques Parisot désireux d'en faire un préventorium d'enfants. Grâce à un don d'un riche Américain et à divers concours financiers, l'Office d'Hygiène Sociale peut acquérir cette antique fondation bénédictine. Dès 1925 y est implanté un préventorium de 400 lits pour enfants primo-infectés. La tuberculose pratiquement vaincue, l'épidémie de poliomyélite fait naître un centre de réadaptation pour handicapés physiques géré conjointement par l'O.H.S. et la CRAM du Nord-Est. C'est alors que l'église est désaffectée et transformée en salle d'exercices physiques⁵⁰.

La quasi-totalité des bâtiments monastiques subsistants a été classée au titre des Monuments Historiques en 1990 : église, bâtiment conventuel, cloître, salle capitulaire, bibliothèque, escalier, réfectoire, cuisine, décor intérieur, etc.

⁴⁶ *Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Eustase (966-12924) par les religieuses de la communauté*, Nancy, société d'impressions typographiques, 1924, p. 92

⁴⁷ *ibid*, pp. 92-93

⁴⁸ DEDENON, *op cit*, p. 192

⁴⁹ *Histoire de l'abbaye Saint-Eustase... op cit*, p.102

⁵⁰ *ibid*, p.100, note 1

II- Histoire architecturale

1) Les premières constructions

Les premiers bâtiments monastiques s'élèvent dans le début du XI^e siècle, l'église ayant été comme de nombreuses autres, consacrée par Léon IX. Au milieu du XII^e siècle, le monastère est déjà en mauvais état et son nouveau prieur envoyé de Saint-Vanne à Verdun, dom Guillaume le rebâtit. Il rétablit l'église, la tour, le chapitre et le dortoir et fait construire des greniers et des caves⁵¹.

D'autres travaux ont lieu sous la conduite du prieur Jean de Bauzumont dont les armoiries d'azur à clé d'argent, se trouvent en plusieurs endroits des bâtiments et notamment sur une clé de voûte de l'aile du cloître logeant l'église⁵². Nous sommes alors vers 1425-30⁵³.

Suite aux ravages des troupes bourguignonnes dans la vallée de la Moselle, l'église est détruite⁵⁴ et une nouvelle campagne de travaux a lieu entre 1480 et 1509, sous le gouvernement de Barthélémy de Lucy, également prieur de Saint-Nicolas-de-Port et abbé de Saint-Arnould de Metz⁵⁵. Contemporaine de l'église de Saint-Nicolas-de-Port, l'église priorale de Flavigny est cependant très proche stylistiquement et ornementalement de la chapelle des cordeliers de Nancy. Voulu par René II, cette dernière est élevée entre 1480 et 1487 ce qui permet de dater aussi l'église de Flavigny. Un même architecte ou une même équipe a probablement travaillé sur les deux chantiers car s'y retrouvent les mêmes chapiteaux, nervures et pilastres.

Paul de Haraucourt de Chambley, bailli de Nancy et prieur par dispense, entreprend des embellissements dans l'église au début du XVII^e siècle⁵⁶ comme pour la maison du prieur⁵⁷. Cependant, la guerre de Trente Ans s'installe en Lorraine et les Français du capitaine Caumont de la Force détruisent Flavigny, village et prieuré. Les archives sont brûlées et les bâtiments renversés⁵⁸.

⁵¹ GUILLAUME, *art cit*, p. 237

⁵² DEDENON, *op cit*, p. 64

⁵³ GUILLAUME, *art cit*, p. 241

⁵⁴ DEDENON, *op cit*, p. 68

⁵⁵ GUILLAUME, *art cit*, p. 242

⁵⁶ *ibid*, p. 246

⁵⁷ DEDENON, *op cit*, p. 86

⁵⁸ *ibid*, p. 87

2) Les constructions vannistes

L'instauration de la réforme vanniste s'accompagne d'une remise en état des bâtiments, travaux qui durent jusqu'en 1642. Le moulin détruit est reconstruit et doublé par une autre meule. Il en est de même pour le bac⁵⁹.

Malgré le régime de la commende, les bâtiments restent en bon état et les prieurs semblent y veiller puisque cela est dans leur mense. Cela est visible par des réparations entreprises entre 1646 et 1648 portant sur presque toutes les parties du monastère. Ces travaux d'entretien comprennent de la petite maçonnerie, charpente et surtout beaucoup de "raccomodage"⁶⁰. Ensuite de quoi, il est temps de bâtir du neuf et le prieur claustral Gaillot fait, en 1668-1669, construire une hôtellerie et un corps de logis de sept cellules aboutissant sur le cloître sans oublier un beau logement pour le prieur commendataire – abbé de Saint-Avold - après avoir fait réviser par un charpentier de Saint-Dié, les charpentes et couvertures de la grange en 1667⁶¹. En 1683, des travaux de rénovation intérieure et légère transformation sont faits au logement du prieur par Joseph Miog et Jean Vouriau⁶². La bougerie citée par Dedenon comme due au prieur Gaillot n'est construite qu'en 1727 en même temps qu'un pressoir réalisé par l'entrepreneur Mathias Lusat⁶³.

Le prieur, dom Charles Noirel, abandonne pendant deux ans les revenus de sa mense, sauf 400 écus, pour faire démarrer les travaux des bâtiments du prieuré⁶⁴. Cependant, le prieur n'est pas disposé à remplir pleinement cette tâche de reconstruction qui lui incombe. Il est convoqué au chapitre général de Saint-Mihiel en 1701 puis un nouvel arrangement est nécessaire en 1707 pour faire enfin démarrer les travaux. Ils portent sur la toiture de l'église avec l'installation d'un clocheton sur le chœur de celle-ci. En fait, il s'agit d'une



Dessin pour une fenêtre de Flavigny
(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110)

⁵⁹ *ibid*, p. 96

⁶⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

⁶¹ *ibid*

⁶² *ibid*

⁶³ *ibid*

⁶⁴ GUILLAUME, *art cit*, p. 252

petite flèche qui, à l'occasion d'une réfection générale des toitures de l'église et de la grosse tour, est déplacée "de l'endroit où elle est" sur le chœur par le maître charpentier Anthoine Margeron de Fléville et Louis le Jeune, maître recouvreur de Villers le Sec⁶⁵. La reconstruction du cloître est également décidée⁶⁶. Dans le marché pour le nouveau bâtiment du cloître, il est bien précisé que la pierre doit être "taillée suivant le dessein des élévations avec toutes les architectures à l'ordre toscan au-dedans du cloître et dorique pour la face dudit cloître"⁶⁷. Des dessins d'éléments d'architecture subsistent notamment concernant les fenêtres. Enfin, en 1710, sont élevés engrangements, bergerie et écuries faisant suite à la bibliothèque⁶⁸. Le marché pour les boiseries de cette dernière est également conservé et la salle toujours existante avec son voûtement d'origine mais sans les boiseries. C'est le menuisier Dominique Riche qui est, en 1719, chargé de l'exécution de ce marché pour des rayonnages à la française, le long des murs avec un plancher intermédiaire pour atteindre les livres les plus hauts⁶⁹.

En 1713, le cloître est achevé par le pavage des allées menant au jardin. Cette campagne se complète par divers travaux de maçonnerie tels que la pose d'escaliers pour descendre dans les caves, le cloisonnement des cellules, crépissage et blanchissage des murs du cloître et de l'église.⁷⁰ Les travaux se poursuivent encore dans l'église en 1714 quand le nouveau prier, dom Charles de Vassimont, en fait "restaurer le gros-œuvre, continuer la nef jusqu'à la tour sur une longueur de 50 pieds, faire les collatéraux et voûter l'augmentation de la nef. L'entrepreneur Antoine Zanette, avait traité moyennant 40 sols de main d'œuvre pour chaque toise de maçonnerie et 3 sols pour chaque pied de roi en parement en pierres de taille, y compris les moulures. L'abbaye fournissait les matériaux"⁷¹. En fait le marché est passé avec Zanette et Antoine Renel, maîtres maçons déjà connus par les rénovations de 1713 pour effectivement prolonger l'église dans le même style en portant les armes de l'abbé sur la voûte et "les roses pareilles aux autres de ladite église"⁷² alors que voûtains et murs seront plâtrés sur le modèle des travées antérieures. C'est quasiment une reprise intégrale de l'église qui est faite depuis les voûtes jusqu'aux murs et à la tour. Cette modification d'importance au niveau stylistique

⁶⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

⁶⁶ *ibid*

⁶⁷ *ibid*

⁶⁸ *ibid*

⁶⁹ *ibid*

⁷⁰ *ibid*

⁷¹ GUILLAUME, *art cit*, p. 257-258

⁷² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

s'accompagne de l'ouverture d'un passage pour rejoindre les greniers de la maison conventuelle – passage qui existe toujours – ainsi qu'une nouvelle ouverture au-dessus de la porte d'entrée⁷³. De même, le chœur d'hiver et de nuit est repris entièrement avec le percement de nouvelles ouvertures⁷⁴. Le 3 février 1715, un marché est conclu avec Bonnaire et Porillon de Flavigny "pour construire un dôme sur la grosse tour" ce qui sous-entend de démolir le toit en bâtière dont la tour est alors couverte ; faire un nouveau marnage pour les cloches qui prennent place sous la plate-forme du nouveau dôme et ce dernier est couvert "d'écailles" pour un coût total de 900 livres⁷⁵.

Le même prieur charge le 21 février 1725, Nicolas Zanette d'une grande construction, celle de la maison prieurale avec deux ailes de bâtiment⁷⁶, selon les plans donnés par dom Léopold Durand. Le lot de marché comprend la démolition de ce qui subsiste de l'ancien bâtiment prieural et la construction depuis les fondations du nouvel édifice qui sera "tant au-dedans qu'au dehors, bien et duement enduit et blanchy"⁷⁷ Cette même année 1725 est construit un canal souterrain jusqu'à la rivière, pour l'égoût des eaux polluées provenant de tout le prieuré⁷⁸.

En 1726, des marchés supplémentaires sont conclus avec Nicolas Garnier de Saint-Nicolas pour la vitrerie, avec le sieur Barbazant de Favières pour fourniture de tuiles et de tuyaux de terre cuite, avec François Petit-Jean pour des murs de clôture et de séparation depuis le colombier jusqu'à la porte de sortie du côté de la prairie⁷⁹. Puis le 2 février 1732, il fait élever par les architectes Adam de Nancy et Morman d'Haroué, un portail pour l'entrée de l'église conventuelle suivant leur dessin avec sculptures et ornements pour 6 000 livres tournois, une



Le bâtiment des servantes élevé en 1734
sur les plans de dom Léopold Durand
(état en 2012)

⁷³ *ibid*

⁷⁴ *ibid*

⁷⁵ *ibid*

⁷⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 104, *Histoire de Flavigny* ms par dom Cellier ; Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110 : marché pour la construction

⁷⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

⁷⁸ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 104

⁷⁹ *ibid*

chambre et la nourriture. Ce portail, de deux niveaux d'élévation accueille divers ornements et trois statues, dont une d'évêque dans la niche⁸⁰. Adam signe une quittance le 22 février 1752 pour ces derniers travaux⁸¹.

En 1734, est entreprise l'aile attenante à la tour de l'église par un traité passé entre dom Vassimont et Etienne Haynault, architecte à Flavigny. La construction de ce bâtiment pour les servantes, doit se faire selon les plans, alors toujours conservés, de dom Léopold Durand, "tant pour ce qui regarde la maçonnerie que pour les portes et croisées des trois étages et de l'abat-jour qui donne sur le jardin comme aussi les plinthes marquées dans le même dessein, de plus mettre en pierre de taille toutes les croisées du bâtiment prieural qui ne sont qu'en briques, tant celles qui donnent sur la basse-cour que celles qui donnent sur le jardin"⁸². Malheureusement, la liasse avec les plans et dessins de dom Durand est aujourd'hui perdue mais le bâtiment subsiste.

Dom Cellier va faire agrandir et aménager le prieuré souvent qualifié dans les documents de l'époque d'abbaye. Il fait notamment reconstruire en 1752, le grand portail de l'église par Adam de Nancy pour 6 000 livres sans compter les 1 350 livres pour réparations à l'église. Malheureusement, seule la quittance est conservée⁸³. Puis les travaux se poursuivent avec l'édification d'un nouveau bâtiment⁸⁴ et en 1753, il fait construire et meubler une nouvelle sacristie. Cet ensemble est jugé "très considérable et bien bâti" par Durival en 1779⁸⁵. Tous ces travaux ont nécessité beaucoup de bois prélevé dans les forêts du monastère ou ayant fait l'objet de ventes extraordinaires destinées à couvrir les frais de construction, entretien et réparation des bâtiments et de l'église tout au long du XVIII^e siècle⁸⁶.

3) Depuis la Révolution française

Les premières campagnes de travaux suivent l'arrivée de la communauté bénédictine en 1824. Des réparations sont faites au bâtiment du prieuré lui-même puis en 1827-1828 à l'église qui est, à nouveau, l'objet d'attentions en 1880 lorsque la toiture

⁸⁰ *ibid* (le marché correspondant est conservé dans la série H 110)

⁸¹ GUILLAUME, *art cit*, p. 259

⁸² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

⁸³ *ibid*

⁸⁴ GUILLAUME, *op cit*, p. 263

⁸⁵ DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 3 vol., Nancy, Vve Leclerc, 1779, tome II, p. 57

⁸⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 125

nécessite de grosses réparations. L'activité de pensionnat se développant sous l'impulsion des religieuses, un nouveau bâtiment est érigé en 1877 puis une deuxième chapelle en 1880⁸⁷. Depuis, d'autres constructions sont encore venues s'ajouter dont une masque partiellement le palais prieural.

Le mobilier disparaît presque entièrement pour ce qui avant pu en survivre de la Révolution et les vitraux encore en place au XIX^e siècle (quatre verrières et quelques panneaux épars) sont vendus en 1904 par les religieuses. En 1907, ils sont à Paris dans une collection privée avant de traverser l'Atlantique où, en 1917, trois des verrières et des panneaux armoriés sont acquis par le Musée des cloîtres de New-York⁸⁸.

III- Description et analyse architecturale

1) Le plan

Le plan est celui d'une assez grande abbaye de la congrégation avec les pièces à vivre autour d'un cloître bordant l'église et une aile en retour pour le logement du prieur. Le quartier des femmes est séparé du carré claustral par l'église alors que les chambres d'hôtes y sont intégrées. Seule grande innovation, la bibliothèque est nettement séparée de l'abbaye même, dans un bâtiment isolé sur le côté de la clôture, proche de l'entrée et à proximité immédiate des bâtiments agricoles. Peut également se remarquer la présence d'une prison qui reste en fonction jusqu'aux derniers temps de l'abbaye ; cachot isolé, accessible uniquement par une trappe toujours visible aujourd'hui depuis le couloir reliant le cloître à l'hôtel prieural.

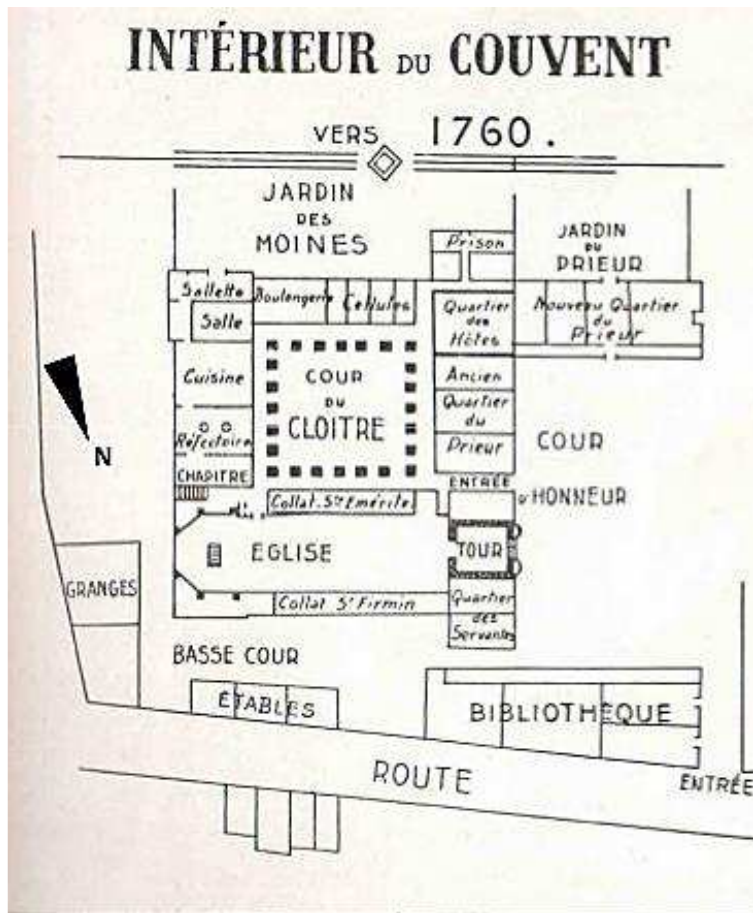
2) Les élévations

La nef de l'église abbatiale présente encore dans ses parties sous combles, le sommet des fenêtres hautes romanes. Elles sont visibles au-dessus de l'extrados des voûtes à liernes et tiercerons de la fin du moyen âge. Ces baies murées sont au nombre de huit et absentes sur les travées de chœur et avant-chœur.

⁸⁷ *Histoire de l'abbaye... op cit*, p. 114

⁸⁸ *Le vitrail en Lorraine du XII^e au XX^e siècle*, Inventaire général de Lorraine, Metz-Pont-à-Mousson, éditions Serpenoise, centre culturel des Prémontrés, 1983, p. 401

Les élévations des bâtiments abbaciaux sont conformes aux habitudes du temps et ne dénotent pas un goût prononcé pour les éléments décoratifs à l'exception notable de la porte de l'église. La sobriété extérieure des bâtiments laisse cependant place à un peu plus de luxe décoratif dans le cloître même et tout particulièrement par le soin apporté aux frontons des portes ouvrant dans celui-ci.



Restitution dans DEHENON, *op cit*, p. 137

3) Le décor

Les vitraux sont posés sous l'administration de Wary de Lucy, prieur de 1510 à 1537 qui confie l'administration du prieuré à son père, notaire apostolique de seigneur de Dombasle⁸⁹.

Le chœur est pavé en marbre en 1735⁹⁰ et un nouvel autel de la même matière, élevé en 1733 d'après un devis de C. Adam de Nancy. La bibliothèque est équipée d'un nouveau parquet et de boiseries pour 1 469 livres en 1740.⁹¹ Le nouveau palais prieural de dom Vassimont porte les armes de celui-ci. Il est parallèle au bâtiment de la bibliothèque et vient en prolongement de l'aile sud du cloître.

⁸⁹ GUILLAUME, *art cit*, p. 243

⁹⁰ *ibid*

⁹¹ *ibid*, p. 264

4) Le mobilier

Une châsse décorée de lames et de statuettes en argent est créée au début du XVI^e siècle pour recueillir les reliques de saint Fimin⁹². A la fin du XVII^e siècle, le prieuré investit dans des vases sacrés en argent dont un calice, un plat et sa burette et un Melchisédech⁹³. Il faut dire que l'inventaire conservé de 1640 ne semble pas complet tant peu d'éléments y sont présents. En effet, quasiment aucun vase sacré et fort peu de vêtements liturgiques y figurent. N'apparaissent que les linges d'autel et les nappes sauf des livres de chœur dont un missel et un graduel donnés comme manuscrits à l'usage de Toul



Le péché originel,

verrière conservée au Cloisters Museum de New-York

et deux petits tableaux "de Notre Seigneur et de Notre Dame sur le grand autel"⁹⁴. L'inventaire dressé en 1648 est lui, bien plus complet. Il fait apparaître du linge d'autel en quantité et aux différentes couleurs liturgiques tout comme les vêtements. Les vases sacrés et autres pièces d'orfèvrerie sont en nombre réduit mais suffisant⁹⁵. Le détail en est donné dans un nouvel inventaire de 1661 : "une châsse de S. Firmin d'argent et de cuivre doré, deux calices d'argent dont l'un est un peu doré, deux soleils pour mettre le St Sacrement dont l'un d'argent doré et l'un a le pied de cuivre. Le St Ciboire d'argent et un

⁹² *ibid*, p. 244

⁹³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 112

⁹⁴ *ibid*

⁹⁵ *ibid*

calice d'étain"⁹⁶. Seul le maître autel a des chandeliers et un crucifix en métal (cuivre), les petits autels se contentent de chandeliers en bois. Par les inventaires successifs conservés et quelques quittances, il est possible de voir le contenu de la sacristie se compléter jusqu'à la fin du XVII^e siècle. L'effort porte aussi sur les vêtements liturgiques. En 1714, une omoplate de S. Firmin est prélevée dans le grand reliquaire de Flavigny pour être remis à l'évêque de Toul afin d'enrichir la chapelle de l'une de ses maisons⁹⁷.

A l'actif de dom Cellier, il faut mettre notamment, en 1740, une châsse pour accueillir les reliques de sainte Emérite⁹⁸. Ces reliques ont été officiellement reconnues par dom Vassimont, prieur et dom Cellier, coadjuteur, plusieurs témoins laïcs dont un maître-chirurgien de Flavigny et l'ensemble des religieux prêtres de la communauté du lieu en octobre



Châsse de Se Emérite au début du XVIII^e siècle
(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 112)

1731, à la demande de l'évêque-comte de Toul Scipion-Jérôme Bégon. L'acte en est conservé ainsi qu'un dessin du reliquaire⁹⁹. Un nouvel autel dédié à S. Firmin est élevé sur le modèle de celui de Se Emérite déjà réalisé par les "Srs Vallier et Cherrier, bourgeois de Lunéville et Mes sculpteurs et menuisiers". Cet autel a un cadre sculpté et doré pour le tableau et sera inversé par rapport au précédent pour "faire saillir tout le corps de l'ouvrage chargé de sculpture"¹⁰⁰. Cette opération coûte 950 livres¹⁰¹. En 1747, ce sont deux nouveaux autels latéraux qui sont livrés pour 1 400 livres, le surplus étant offert par une demoiselle Fargeot¹⁰².

Précédant les travaux dans le chœur de l'église priorale, dom Cellier commande en 1735 la sculpture des stalles confiée au sieur Pierre, maître-sculpteur à Nancy, pour la somme de 750 livres. Les sièges eux-mêmes sont réalisés par Maigrat, maître-menuisier à Frolois, avec des cadres cintrés pour les sièges en hauteur selon le plan donné par dom

⁹⁶ *ibid*

⁹⁷ *ibid*

⁹⁸ GUILLAUME, *art cit*, p; 264

⁹⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 112

¹⁰⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

¹⁰¹ GUILLAUME, *art cit*, p. 264-265

¹⁰² *ibid*, p. 265

Léopold Durand. Maigrat donne quittance le 28 février 1752 pour 3 062 livres¹⁰³. L'année suivante, marché est passé pour des chaises de chœur avec Maigrat, chaises qui doivent être réalisées selon le plan de dom Léopold Durand qui prévoit treize sièges de chaque côté, nombre ramené à dix par dom Cellier. Plus détaillé, ce marché nous apprend qu'il existe déjà un modèle conservé, "dans le fond" ; que les sièges sont "ceinturés par le haut semblable à celui du fond" ; que "celles des supérieurs seront de même compartiment que le reste du lambris". Ce lambris est complété pour rejoindre "les deux piliers qui donne dans la nef et joint les petits autels"¹⁰⁴. Ainsi, il y au total, les sièges du fond qui servent de modèles, puis dix sièges de chaque côté "dans le haut" et deux "dans le bas"¹⁰⁵ ce qui fait au moins vingt-quatre sièges, ce qui correspond à la taille de la communauté. On ne sait ce qu'il advient de cet aménagement de dom Cellier puisqu'une vingtaine d'années plus tard, le chœur est entièrement repris. Ainsi, B Lechien de Nancy donne un reçu de 1 600 livres pour l'autel de l'église, le 1^{er} mars 1752¹⁰⁶. Cette même année, de nouveaux sièges de chœur sont livrés par le menuisier François Maigrat pour 3 062 livres¹⁰⁷.

Mais dom Cellier se préoccupe aussi de l'orfèvrerie religieuse et commande une crosse en argent, une croix d'or, un instrument de paix, une croix en argent, des vases sacrés en vermeil, un bougeoir en argent, six chasubles avec leurs accessoires, cinq aubes en dentelle et le surplus du linge ainsi que trois canons d'autel encadrés, dorés et ornés de miniatures¹⁰⁸. Les comptes de la sacristie, très partiellement conservés, permettent de suivre, année après année dans le premier quart du XVIII^e siècle, les recettes en messes et les dépenses afférentes à la liturgie. Ces dernières consistent surtout en cire et cierge mais aussi en ornements dont plusieurs sont fabriqués par les dames du Saint-Sacrement de Nancy¹⁰⁹. Il est vrai que ces dames se livrent à toutes sortes de travaux de couture pour les bénédictins. De leur côté, les recettes tiennent en messes et offrandes. De manière assez surprenante, des frais d'acquisition d'ouvrages ou de reliure pour la bibliothèque apparaissent aux côtés de frais équivalents pour les livres de chœur de

¹⁰³ *ibid*, p. 264

¹⁰⁴ *ibid*

¹⁰⁵ *ibid*

¹⁰⁶ *ibid*

¹⁰⁷ *ibid*

¹⁰⁸ *ibid*, p. 265

¹⁰⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 112

l'église¹¹⁰. Enfin, l'église du prieuré est dotée d'un orgue réparé par "Colin, maréchal" en janvier 1722¹¹¹.

Le prieuré apparaît comme richement meublé au décès de dom Cellier. L'inventaire dressé alors mentionne cent-dix tableaux ou objets d'art dont une trentaine de toiles provenant de Florence. Elles avaient été expédiées par le marquis de Beauvau. Bien sûr, les artistes lorrains sont présents avec notamment Provençal et Claude Charles¹¹².

110 *ibid*

111 *ibid*

112 DEDENON, *op cit*, p. 164

Dans la province de Lorraine, deux prieurés occupent une place particulière. Il s'agit de prieurés cures. Ce ne sont pas les seules maisons vannistes à exercer cette fonction, il suffit de penser à Notre-Dame de Bar-le-Duc ou Saint-Nicolas à Neufchâteau mais dans ces deux derniers cas, il s'agit de prieurés sous la dépendance d'une abbaye alors que Saint-Nicolas-de-Port et Rosières sont également des prieurés conventuels, c'est-à-dire autonomes.

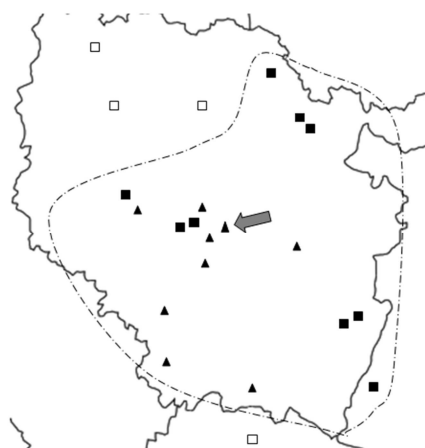
De plus, chacun d'eux a une histoire bien particulière. A Rosières, le prieuré est le fruit d'une fondation d'un chanoine de Saint-Dié qui cède aux vannistes une chapelle et un logement avec quelques revenus. A Saint-Nicolas-de-Port, les vannistes occupent une place de choix en desservant le pèlerinage national des Lorrains. Dans l'un et l'autre cas, les religieux ont la charge pastorale de la paroisse.

A cause de ces spécificités, ces deux établissements sont traités ensemble dans cette partie. Leur fortune historiographique est à peu près semblable puisqu'ils n'ont que peu intéressé les historiens. Certes, Saint-Nicolas de Port est davantage étudié que Rosières sur lequel aucune étude n'a été publiée ce qui fait qu'il a très largement sombré dans l'oubli le plus complet. En ce qui concerne Saint-Nicolas de Port, si le pèlerinage et sa basilique sont bien étudiés, que de nombreuses publications existent, le prieuré en lui-même n'a que peu intéressé. Son histoire relativement courte l'explique peut-être mais les vannistes ont joué un rôle considérable au niveau de l'aménagement de la basilique. Certes, les ajouts et décors XVIII^e dérangent l'un ou l'autre venu s'émerveiller de la

prouesse du maître d'œuvre de la basilique mais ils n'en constituent pas moins un pan essentiel de l'histoire du lieu, nécessaire à la compréhension de l'histoire du sanctuaire à l'époque moderne.

I- Présentation historique

Le prieuré est à l'origine une dépendance de l'abbaye de Gorze, fondé à Varangéville en 1098, avec une chapelle annexe desservant le village de Port. Ce dernier prend de l'importance avec le dépôt qui y est fait de la relique de saint Nicolas et les libéralités accordées à la cité au commerce florissant. Une paroisse y est érigée comme succursale de Varangéville avant d'être totalement autonome en 1214 alors que les bénédictins y habitent déjà. C'est probablement l'abbé de Gorze qui instaure un prieuré à Port pour assurer la desserte du pèlerinage mais cela lui crée aussi des complications avec son prieuré de Varangéville. Doté presque exclusivement à partir des dons reçus des pèlerins, Port prend le devant de la scène¹. Ainsi, cette situation de fort développement de l'annexe n'est pas aussi sans poser des problèmes notamment en termes de justice. Il faut, en 1343, trouver un arrangement entre le duc de Lorraine qui soutient fermement le pèlerinage et l'abbé de Gorze qui détient les droits de justice sur ces terres appartenant au prieuré de



¹ WAGNER Anne, "Le prieuré de Saint-Nicolas-de-Port (XI^e-XIV^e siècles)", *Actes du symposium de juin 1985*, diffusés par l'association Connaissance et Renaissance de la Basilique, 1986, pp. 27-31, ici p. 29

Varangéville². En 1366, le prieuré de Varangéville n'est plus qu'une ombre car ses richesses ont été dilapidées par son prieur, dom Thiébaud Deville, si bien que son successeur n'y vit plus qu'avec deux religieux sur un emprunt fait à Brocard, seigneur de Fénétrange³.

La situation du prieuré portois ne semble guère reluisante au début de l'époque moderne puisqu'il est admodié pour trois ans par son prieur, Pierre de Lucy en 1515⁴. En 1601, le duc Charles III arguant que le prieuré de Saint-Nicolas n'est plus qu'une ruine décide d'en transférer le titre et les revenus au chapitre de la primatiale de Nancy nouvellement fondée. Les chanoines nancéens emportent les trésors de la



Le prieuré de Varangéville (état en 2012)

basilique ou du moins ce qui est resté sur place après la guerre de Trente Ans bien que le cardinal Charles de Lorraine donne la basilique et la paroisse à la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe en 1604. Peu pressée de prendre possession de ce cadeau qui paraît autant empoisonné que prestigieux, la toute jeune congrégation traîne et les vannistes ne s'installent à Port qu'en 1613.

Entre temps, dès 1604, des religieux de l'ordre de Saint-Barnabé s'y installent. Le chapitre primatial leur cède l'église, les offrandes et les logements adjacents et une pension de 1 200 francs barrois⁵. La communauté de douze religieux dessert le pèlerinage et la cure de la cité⁶. Néanmoins, ces religieux italiens ne donnent pas satisfaction et quittent la région en 1613. L'évêque de Toul envisage alors de les remplacer par d'autres religieux italiens issus de l'ordre de saint Charles Borromée. Mais, en attendant que ceux-ci arrivent, les bénédictins s'installent au détriment de nombreux autres ordres tels que jésuites ou capucins. Finalement, ce sont eux qui restent et leur installation est confirmée

² CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 vol., 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome III, col. 37

³ CALMET Augustin, *Notice de Lorraine*, 1756, 2 vol., rééd Nîmes, Lacour, 3 vol., 1997, tome II, col. 145

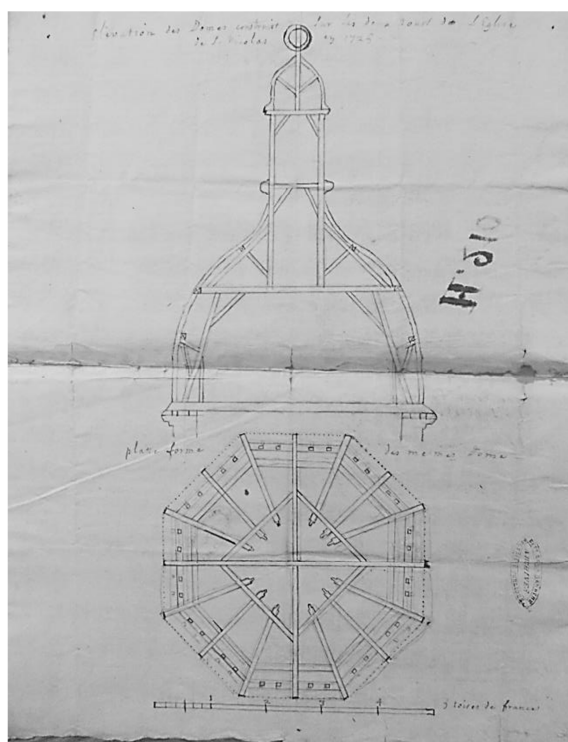
⁴ *ibid*, col. 146

⁵ *ibid*, col. 149

⁶ Arch. nat., 4 AP 82, état des monastères, pp. 317-318

cette même année⁷. Ce changement d'ordre religieux n'affecte pas la renommée du pèlerinage qui connaît une centaine de miracles entre 1605 et 1626⁸ soit 57 % des miracles du XVII^e siècle dont la plus forte période se situe après 1612-1613. Ces dates correspondent d'une part à l'arrivée des vannistes et à la publication d'un manuel de pèlerinage citant cinq des premiers miracles⁹. La série s'arrête après l'apparition de la peste en 1627.

En 1631, la cure de Varangéville est unie au prieuré portois et elle est dès lors desservie par un prêtre séculier¹⁰ à la charge du prieuré¹¹. Quelques années plus tard, en novembre 1635, la ville de Saint-Nicolas-de-Port et son sanctuaire sont ravagés. Dom Cassien Bigot rapporte que les troupes en cause, après avoir maltraité les habitants, pillé et brûlé les maisons, s'en prennent au sanctuaire et "volent tout ce qui était dedans, rompant les coffres qu'on y avait réfugiés et, comme diables sortis d'enfer, brisent et ruent par terre les saintes images, fracassent les autels en profanant tout ce qui était de saint et de sacré"¹². Le grand comble est ensuite incendié et les flammes se propagent au bâtiment du prieuré. Heureusement, la relique du saint et une partie du trésor sont sauvées par les bénédictins en étant déposées à Nancy¹³. Les religieux ne sont pas ménagés par les troupes et le prieur passe près de la décapitation¹⁴. La



Elévation des domes construits dans les deux tours de Saint-Nicolas en 1725
(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 210)

⁷ CALMET, *Notice cit 2*, col. 150

⁸ MARTIN Philippe, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1997, p. 59

⁹ MAISSE Odile, "Le témoignage des fidèles : les récits de miracle de Saint-Nicolas-de-Port au début du XVII^e siècle", *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, tome LXXV, n° 194, janvier-juin 1989, Paris, Société d'histoire religieuse de la France, 1989, pp. 177-185, ici p. 178

¹⁰ DURIVAL, Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 3 vol., Nancy, Vve Leclec, 1779, tome II, p. 66

¹¹ PICARD Benoît, *Pouillé ecclésiastique et civil de Toul*, 2 vol., Toul, Rolin, 1711, tome I, p. 135

¹² BIGOT Cassien, *Journal publié dans Documents sur l'histoire de la Lorraine*, Nancy, Wiener, 1869, vol. 14, pp. 49-50

¹³ CALMET, *Histoire Lorraine*, tome VI, col. 196

¹⁴ DIGOT Auguste, *Histoire de Lorraine*, 6 vol., Nancy, Vagner, 1856, tome V, p. 261

reconstruction de la toiture de l'église occupe les religieux pendant de longues années car la somme à rassembler est colossale. Ils font ainsi appel à la solidarité de la congrégation mais surtout organisent des quêtes y compris chez les grands de ce monde tant à Lunéville et Nancy. Le duc donne du bois et autorise l'abattage massif dans les forêts du prieuré. De plus, il donne encore, en 1662, aux religieux la possibilité de récupérer et réutiliser les ardoises provenant des démolitions opérées à Nancy. De son côté, le roi de France participe aussi financièrement aux travaux¹⁵. Cependant, le chapitre de la Primatiale de Nancy se fait très fortement tirer l'oreille car s'il se reconnaît comme le vrai propriétaire de la grande église, il refuse de participer aux frais de reconstruction de la toiture arguant du fait que cela incombe aux vannistes, locataires du lieu...¹⁶

En 1704, un conflit oppose les bénédictins et les paroissiens de Saint-Nicolas qui demandent un prêtre séculier pour desservir la paroisse, prêtre qui résiderait dans la maison curiale. Une transaction est conclue en 1705 et c'est un religieux vanniste qui fait office de curé¹⁷. Il en est de même pour Varangéville. L'histoire ayant inversé la situation, la cure de Varangéville est desservie par un bénédictin de Port et le prieuré supprimé.

Le XVIII^e siècle est surtout marqué par les travaux que les bénédictins entreprennent tant pour leur propre maison que dans l'église de pèlerinage qu'ils desservent. Cela passe également par la police du lieu avec un arrêt pris pour interdire la mendicité dans l'église comme par les inventaires du trésor et des ornements liturgiques sans oublier de rappeler ce que le roi a pris pour envoyer au billon¹⁸.

En 1766, le monastère est composé de treize religieux. Il a la charge de l'entretien et de la fourniture de tout ce qui est nécessaire au culte, y compris l'organiste, pour cette église qui est aussi paroissiale¹⁹.

En 1789, le prieur, dom Bridot, fonde un atelier de filage et tissage de laine afin d'employer les plus pauvres de la cité portoise sur vingt métiers. Cette bonne œuvre faillit néanmoins être dévastée par un groupe de révolutionnaires que le prieur arrête à temps²⁰.

¹⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 282

¹⁶ *ibid*

¹⁷ CALMET, *Histoire Lorraine*, tome VI, col. 153

¹⁸ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

¹⁹ Arch. nat., 4 AP 83, p. 551

²⁰ GODEFROY Jean-Ernest., *Les bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion, 1918, p. 81

II- Histoire architecturale

A leur arrivée, les vannistes s'installent dans une vieille maison mise, en son temps, à la disposition des ambroisiens par la Primatiale de Nancy. Puis, en 1613, ils occupent la maison des vieilles prisons donnée par le duc Henri II. Ils achètent ensuite plusieurs maisons dans l'actuelle rue des bénédictins, celle des vieux fours en 1620, de l'Echiquier en 1622 et un groupe de trois petites maisons derrière la Neuve Halle. En 1635, cet ensemble est la proie des flammes mais l'Echiquier qui fait office de maison conventuelle est épargné.



L'emplacement du jardin et du prieuré
(état en 2012)

C'est dom Charles George, prieur, qui entreprend dans le dernier quart du XVII^e siècle, la construction d'un nouveau prieuré²¹. La maison de Saint-Nicolas est des "mieux bâties et des plus régulières du pays"²² selon dom Calmet. Le prieuré est bâti sur les plans de l'architecte du Roy. Ce plan est pour l'historien senonais, "un modèle d'une maison régulière, solide, modeste et commode"²³. Les bâtiments sont jugés "aussi élégants que commodes [avec] de très beaux jardins auxquels on communique par une voûte"²⁴. Durival lui-même note la modernité du monastère²⁵. Les bénédictins se sont réservé le chœur de la grande église. Derrière des boiseries disparues, ils ont une entrée particulière, ornementée de motifs gothiques et transformée actuellement en placard dans la sacristie²⁶.

Les vannistes se lancent dans la spéculation immobilière en achetant les maisons entourant leur propriété, pour la plupart d'ailleurs déjà en ruine et qu'ils laissent dans cet état, probablement dans un souci de plus grand isolement ; mais ils acquièrent aussi trente-sept autres maisons qu'ils rénovent et mettent en location. Il est vrai que la manse

²¹ MAZERAND Michel, *Une ville lorraine chargée d'histoire, Saint-Nicolas-de-Port*, Saint-Nicolas-de-Port, association Connaissance et renaissance de la basilique, 1985, p. 171

²² CALMET, *Notice cit*, col. 153

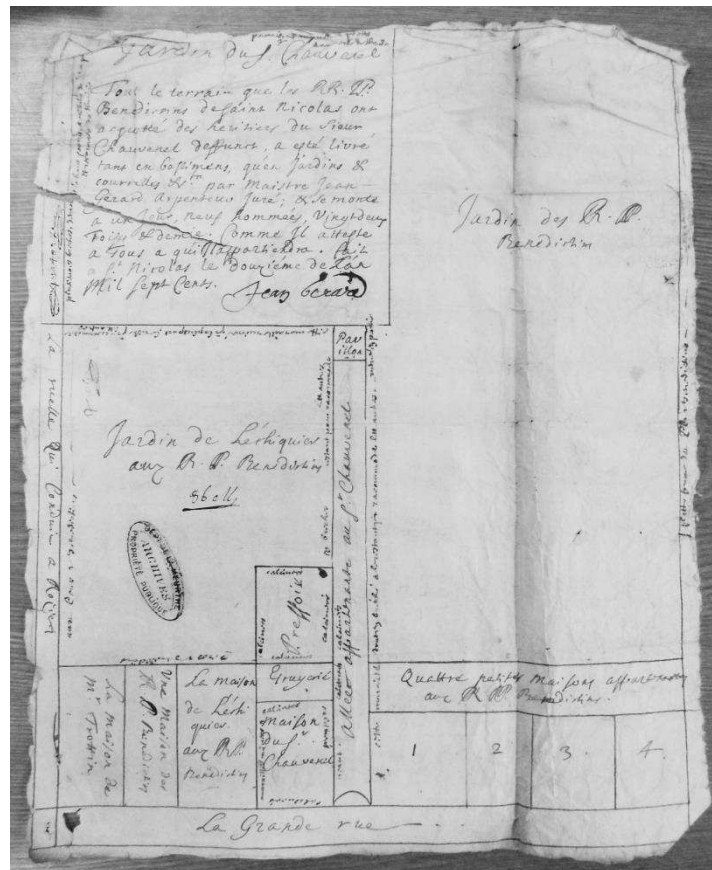
²³ *ibid*, col 153

²⁴ RUINART Thierry, *Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace*, trad. dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome VII, Nancy, Wiener, 1862, p. 41

²⁵ DURIVAL *op cit*, p. 66

²⁶ BADEL Emile, "Simon Moycet et l'église de Saint-Nicolas", *MSAL*, Nancy, Crépin-Leblond, 1889, pp.86-140, ici p. 138

prieurale ayant été donnée à la primatiale de Nancy, il leur faut trouver d'autres sources de revenus. Ils en profitent également pour se doter de grands jardins²⁷. Ainsi, les archives du prieuré conservent de nombreuses pièces concernant ces acquêts et les problèmes de voisinages qu'ils apportent parfois. C'est l'occasion notamment de découvrir des plans présentant l'imbrication des propriétés aux abords de la grande église et le véritable *monopoly* auquel se livrent les bénédictins²⁸. Ainsi, peu à peu, ils disposent d'un enclos abbatial d'une relativement grande superficie pour une situation en zone urbaine. Leur propriété est bordée de maisons mises en location ou de leur propre prieuré. Un passage traverse l'ensemble du domaine sur toute sa longueur qui est l'objet d'un litige car il faut construire une muraille pour l'isoler des jardins des autres propriétaires.



Achat du jardin du sieur Chauverel, 1700

(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 299)

De plus, les bénédictins sont propriétaires en 1693, de boutiques autour de l'église dont la plupart sont en ruine et certaines louées, de petites maisons qualifiées de masures, en location tant autour de leur propriété qu'ailleurs dans la cité portoise. L'ensemble ne leur rapporte selon un état des revenus de cette même année que peu tant l'entretien de l'ensemble vieillissant coûte²⁹. Les biens du prieuré de Bleurville qui est uni à celui de Saint-Nicolas permettent néanmoins aux religieux de subventionner l'hôpital de Saint-Nicolas-de-Port³⁰.

²⁷ MAZERAND, *op cit*, p. 173

²⁸ Ces actes sont regroupés dans la série H 299, (Arch. dép. Meurthe-et-Moselle)

²⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 299

³⁰ *ibid*

Les religieux font construire une arcade pour relier le clos du prieuré à leur possession de l'autre côté de la grand-rue, soit au chevet de la basilique à hauteur du numéro 8 de l'actuelle rue Aristide Briand où ils ont acheté en 1684 la maison du boulanger Noirel. Cette arche ne s'est point faite sans le consentement du voisin, Jacquemin Le Clerc qui accepte la construction contre une indemnité de 1 260 francs. Edifiée vers 1686, elle est vendue avec les autres biens nationaux en 1791. L'expert d'alors rappelle que "la communication par l'arcade a été jadis l'objet d'un agrément de principe, car il existe un autre passage souterrain depuis le couvent et qui traverse également la rue"³¹. L'arcade, côté prieuré, part d'une maison acquise par les vannistes en 1682 à Henri Pierot, et qui sert dès lors de cure³².

Vendus en 1791 au sieur Bellot, les bâtiments du prieuré sont détruits en 1826-1827 et de nouvelles constructions ont pris leur place dans le courant du XIX^e siècle. N'en subsistent actuellement que des caves sous les habitations récentes et six arcades du cloître enserrées dans un bâtiment contemporain.

III- Description et analyse architecturale

1) Le plan

D'une extrême simplicité, il est constitué par un cloître jouxtant la basilique sur sa face sud. Les galeries du cloître ouvrent pour l'une, dans le chœur et pour l'autre sur une porte latérale sud-ouest de la basilique. Le parterre du cloître mesure 27,4 mètres sur 17,15 m³³.

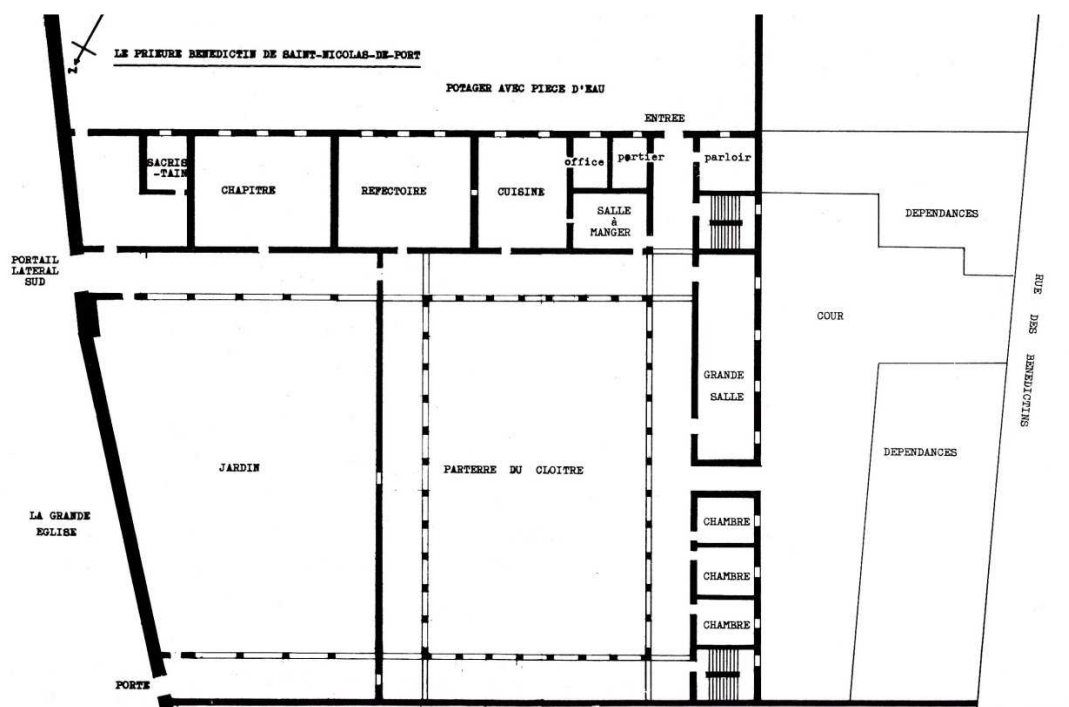
La galerie est abrite la salle capitulaire, le réfectoire, la cuisine et la salle à manger des hôtes. La galerie sud présente une grande salle et trois chambres d'hôtes. Les deux autres côtés du cloître (nord et ouest) ne comportent qu'une série d'arcades qui se prolonge jusqu'à l'église à l'ouest. Sur une sorte d'avant cour au sud, s'ouvrent les dépendances³⁴. Les ailes sud et est sont dotées d'un étage où sont logés les religieux avec la bibliothèque, une salle de billard, les archives et la chambre du prieur.

³¹ MAZERAND, *op cit*, p. 82

³² *ibid*, p. 83

³³ *ibid*, p. 171

³⁴ *ibid*, p. 172



Restitution dans MAZERAND *op cit*, planche hors texte

2) Les élévations

Les bâtiments ayant été détruits en 1826-1827, il n'en subsiste actuellement que des caves sous les numéros 11ter et 13bis. Ce sont de vastes caves voûtées d'arêtes.

A l'exception des ailes est et sud du cloître, il n'y avait vraisemblablement qu'un seul niveau d'élévation. Celle du cloître est connue par un dessin réalisé lors de la démolition et conservé dans le fonds iconographique de la bibliothèque municipale de Nancy et par six arcades subsistantes. Ce dessin présente une galerie de cloître en cours de démolition à l'angle de laquelle démarre un escalier de pierre à balustrade. L'élévation est tout à fait conforme à ce qui se rencontre dans les autres maisons. L'ordre toscan y est respecté dans sa sobriété. Les piliers portent les voûtes d'arêtes et des



Les ruines du cloître au XIX^e siècle
(reprod dans MAZERAND, *op cit*)

arcades en plein cintre, les doubleaux de même. Une porte visible au bout de la perspective représentée laisse deviner un fronton aux formes légèrement baroques.

3) Décor et mobilier

A l'exception du lambris du dortoir et des frontons baroques du cloître, bien peu d'éléments permettent d'apprécier ce décor. Le mobilier de la maison est lui mieux connu par son inventaire révolutionnaire même s'il semble qu'une bonne partie de ce mobilier ait alors déjà quitté les lieux.

4) Le mobilier de l'église

La situation de l'église au lendemain de la Guerre de Trente Ans n'est pas brillante. Dépouillée de son argenterie et ravagée par le feu et la soldatesque, les bénédictins ont à faire face à la situation. Le prieur dom Georges s'y emploie avec énergie. Les religieux veillent déjà à rétablir la solennité du culte en pourvoyant le sanctuaire en objets du culte bien qu'ils aient à subir une réquisition royale, facilitée par un inventaire de l'évêque sur lequel les officiers royaux se sont basés pour vérifier que les bénédictins remettent bien toute leur argenterie au billon de Metz. Plus tard, ces mêmes religieux font un état de ce qui a disparu et avouent alors avoir quelque peu triché. En effet, "ils trouvèrent moyen de sauver la grosse lampe et la lampe moyenne donnée par feu M. le Cardinal, et ce par le moyen de deux petites qu'ils firent faire exprès et qu'ils substituèrent à la place tant de la grosse que de celle de Monseigneur le Cardinal"³⁵. Au total, l'argenterie remise au roi représente une somme de 4 052 francs barrois. Le prieur prévoyant a fait réaliser un "Melchisédech d'argent médiocre"³⁶ pour pouvoir continuer la liturgie tout en préservant le grand Melchisédech. En plus de l'argenterie, il y a aussi à préserver les vêtements liturgiques dont "l'ornement d'Angleterre qui dépérissait" et qui est confié à "Lamoureux à présent brodeur de SAR"³⁷. Cet ornement dit d'Angleterre a été donné par la duchesse Marguerite de Lorraine, reine d'Angleterre. Il consiste en une chasuble, deux tuniques, trois chapes et un devant d'autel³⁸. Dans l'inventaire paroissial de 1584, cet ornement est décrit de manière plus précise. Les chapes sont toutes ornées d'images "au derrier quest

³⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

³⁶ *ibid*

³⁷ *ibid*

³⁸ *ibid*

du jardin d'olivier, l'autre figure de l'Annonciation et l'une de la Nativité et toutes trois armoyées des armes d'Angleterre, les traist enrichis de perles"³⁹. Le prieur du début du XVIII^e siècle, dom Georges, a également acheté de nouveaux "ornemens nécessaires à la sacristie, sçavoir douze chasubles de soye et une croix de chasuble en broderie d'or"⁴⁰.

Le chœur de l'église ayant été incendié en 1635, dom Georges achète "quatre pans de tapisserie" car le chœur, longtemps, "demeura dans cet état ce qui était fort laid à voir"⁴¹. Le souci pastoral reste présent avec la préservation des éléments statuaires antérieurs à l'arrivée des bénédictins de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe à Saint-Nicolas-de-Port. Ainsi, dans la liste des travaux entrepris dans l'église par les bénédictins figure notamment la restauration du sépulcre de l'église très abîmé par l'incendie de 1635⁴² et "auquel le peuple a beaucoup de dévotion"⁴³. Ainsi, dom Georges commande "une fort belle balustrade de pierre en architecture et y faisant mettre sept belles statues qu'il acheta"⁴⁴. Ce sépulcre est aujourd'hui partiellement conservé dans la chapelle basse dans un état sanitaire préoccupant, notamment pour ce qui est des reconstitutions du XVII^e siècle. Avec la restauration des autels divers qui peuplent l'église et le renouvellement des ornements et vases sacrés, la dépense totale pour les bénédictins se monte à plus de 12 000 livres⁴⁵.

Après quoi, vient la restauration du chœur avec notamment son mobilier dont les stalles datent de 1728. Ces stalles, au-delà de leur nombre très important par rapport à la taille de la communauté - 51 sièges alors que le nombre de religieux ne



Les stalles de la basilique

³⁹ *ibid*

⁴⁰ *ibid*

⁴¹ *ibid*

⁴² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 282

⁴³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

⁴⁴ *ibid*

⁴⁵ *ibid*

dépasse jamais la douzaine - présentent aussi des caractéristiques décoratives peu habituelles pour des stalles de vannistes. En effet, aucune représentation de vertus, ni scènes d'histoire, ni lion mais les figures des évangélistes, du bon pasteur et des apôtres Pierre et Paul réparties entre les pilastres doriques jumelés des lambris. Le baptême du Christ et Jésus au jardin des oliviers (côté droit), Moïse sur le Mont Horeb et une autre scène non identifiée (côté gauche) figurant à l'entrée des stalles ne sont pas non plus des thèmes habituels chez les bénédictins de Lorraine. Ces quatre bas-reliefs ont été grattés et sont aujourd'hui difficilement lisibles. A l'opposé, l'autre décor est tout à fait traditionnel avec des jouées formées de feuilles d'acanthé s'enroulant pour former accoudoir. Les panneaux des lambris aux formes légèrement chantournées rappelant ceux de l'église des chanoines réguliers de Lunéville sont placés tête-bêche par groupe de trois. L'ensemble du lambris incluant les portes de communication avec les chapelles absidiales, est surmonté de cinq grands frontons rococo ornés de figures en médaillon dont un saint Nicolas avec le baquet et les trois enfants. Seules deux cariatides engainées et bien détachées de la masse au niveau des têtes, habitent les lieux.

Les vannistes poursuivent leurs importants travaux d'aménagement dans l'église avec notamment l'érection d'un nouvel autel majeur à l'entrée du chœur, donc devant les stalles. Pour l'occasion, cet autel est privilégié par le pape Innocent X et sa construction approuvée par le roi en 1727⁴⁶. C'est ainsi tout le chœur du sanctuaire qui est réorganisé. Les vannistes montrent là l'intérêt qu'il porte à la dignité du lieu de leurs célébrations puisque c'est là leur espace privilégié dans cette grande église de pèlerinage. Ils aménagent ainsi qu'il a été dit, un passage direct pour y accéder depuis les bâtiments du prieuré. L'autel n'est pas seulement remplacé mais avancé depuis le fond du chœur pour permettre de voir "la beauté de la coquille de ladite église" ainsi que le rappelle le duc Léopold qui soutient également le projet non sans avoir préalablement envoyé un expert vérifier sur place les aménagements proposés. D'autant que l'autel voué à la disparition était peu ancien puisque dû à la générosité de l'évêque de Lenoncourt⁴⁷. Ce nouvel autel subsiste encore de nos jours. Il lui a été adossé un autel en stuc ce qui fait qu'il a aujourd'hui la particularité d'être à double face.

Cette campagne dans le chœur de l'église fait suite à des travaux assez importants aux fonts baptismaux entrepris dès 1714 puisque l'évêque de Toul envoie alors un

⁴⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 282

⁴⁷ *ibid*

émissaire contrôler ce qu'il se fait à Saint-Nicolas-de-Port. L'envoyé épiscopal doit être satisfait car l'affaire en reste là et les bénédictins poursuivent leurs aménagements liturgiques⁴⁸. Cela montre aussi que, pour un certain nombre de leurs maisons, les vannistes restent sous le contrôle pastoral de l'évêque ordinaire du lieu. Ici, ils se retrouvent apparemment aussi d'accord sur le décor d'une église de pèlerinage puisqu'aucune remarque n'est formulée par le siège toulousain.

La même année, le sacristain établit un inventaire des "sacrés joyaux, reliquaires et ornements et autres meubles qui se sont trouvés dans la grande église du glorieux Saint Nicolas de Port, ordre de St Benoît, de la congrégation de St Vanne et St Hydulphe"⁴⁹ en se basant sur l'inventaire de 1613 perdu. Il est vrai que les paroissiens de Saint-Nicolas-de-Port, soucieux de préserver leur patrimoine, ont déposé une requête pour une telle action visant à vérifier que leurs biens propres sont toujours sauvegardés par les bénédictins. Le premier inventaire des biens de la paroisse est réalisé en 1711 par le sacristain vanniste, dom Jean Ribeaucourt et complété en 1714 par dom Joseph Play qui signe comme curé de Saint-Nicolas. Dans le grand inventaire exhaustif des objets et vêtements du culte dressé la même année 1714, les pièces d'orfèvrerie traditionnelles sont présentes en assez grand nombre comme en témoigne le nombre de calices avec leurs patènes : sept. Ostensoirs, ciboires et croix de procession en argent et vermeil complètent le nécessaire liturgique. En sus, est cité un grand bras d'or avec sa main sur un support en vermeil "enrichi de plusieurs pierres précieuses dont l'on en a ôté une grande de devant représentant une figure profane qui a été donnée à son altesse royale Léopold premier, à la place de laquelle on a mis une figure en émail représentant notre glorieux patron enrichi de quatre armoiries de la maison de Lorraine, de plusieurs bouquets de perles dont il y en a plusieurs de perdues, plus de quatre anneaux dont trois sont d'or avec des pierres précieuses et l'autre d'agate représentant le chef de St Jean-Baptiste. Ce bras contient les reliques de notre glorieux patron"⁵⁰. C'est là une description particulièrement précise du bras reliquaire de Saint-Nicolas. S'y remarque notamment le soin apporté au détail avec le remplacement d'une scène profane par une image du saint⁵¹, tout autant que le désir de plaire au duc qui reste un des principaux bailleurs de fonds du chantier quasi

⁴⁸ *ibid*

⁴⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

⁵⁰ *ibid*

⁵¹ Préservée au moment de la Révolution française, elle a été enchâssée dans le nouveau bras reliquaire en vermeil du XIX^e siècle. Il s'agit d'une petite plaque émaillée sur cuivre représentant saint Nicolas bénissant les trois enfants tout-à-fait conforme à l'iconographie devenue habituelle du saint.

permanent de cette grande église des Lorrains. Le duc, en échange de cette figure d'une Vénus⁵², fait don d'un grand ornement complet avec vêtements liturgiques et devant d'autel et voile pour le ciboire⁵³. Deux autres petits bras reliquaires existent. Le premier en vermeil avec un bracelet d'argent contient des reliques de l'autre saint Nicolas, celui de Tolentino et une dent de saint Laurent. Le second est en argent et sert ordinairement à la vénération des reliques du saint Nicolas par les pèlerins. Le culte au saint s'appuie aussi sur une "image de saint Nicolas en relief avec une cuvette aux trois enfants en vermeil et la base d'argent"⁵⁴. Viennent ensuite les objets en argent : deux lampes, une grosse et une petite, quatre chandeliers – deux grands "de belle façon" et deux petits, deux burettes et un plat avec "quelques figures de vermeil", deux nefes, quatre petites boîtes pour les Saintes Huiles dont deux appartiennent à la paroisse avec une coquille – probablement pour les baptêmes et enfin au sacraire : un petit chef donné par un dévot non identifié. Puis viennent dans cette procession, les objets en cuivre dont les six chandeliers du maître autel "de fonte avec deux petits pour les messes basses et le crucifix dont le pied est aussi de fonte de même que le christ qui est présentement à la grande sacristie". Douze chandeliers "de fonte façonnée" et deux petits "simples" pour les messes basses garnissent l'autel du "grand saint Nicolas"⁵⁵.

En comparant cet inventaire avec celui du trésor dressé par les marguilliers de la paroisse en 1584⁵⁶, les pertes sont assez importantes notamment en ce qui concerne les petites statues et les chandeliers en argent, qui sont partis au billon sur réquisition du roi au cours de la guerre de Trente Ans. Seuls ont pu être préservés les reliquaires de S. Nicolas et ses figures⁵⁷ mais aussi les deux navires en argent qui appartiennent à la paroisse⁵⁸ et probablement des vases sacrés mais comme les descriptions précises manquent dans les deux inventaires, il est difficile d'en être certain. Malheureusement un nouvel "inventaire fait et dressé en l'an 1737 de tous les meubles appartenant à l'église de Saint Nicolas de Port"⁵⁹ aurait pu compléter l'ensemble s'il en subsistait plus que les deux premières pages.

⁵² Aujourd'hui au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale

⁵³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

⁵⁴ *ibid*

⁵⁵ *ibid*

⁵⁶ *ibid*

⁵⁷ Dont certainement le buste reliquaire du XVII^e siècle toujours conservé à la basilique

⁵⁸ Deux navires subsistent toujours dans le trésor de la basilique, datés du XVII^e siècle et rachetés à un brocanteur nancéen par Emile Badel (Association Connaissance et Renaissance de la basilique, *La basilique de Saint-Nicolas en Lorraine*, Saint-Nicolas, 1979, p. 186)

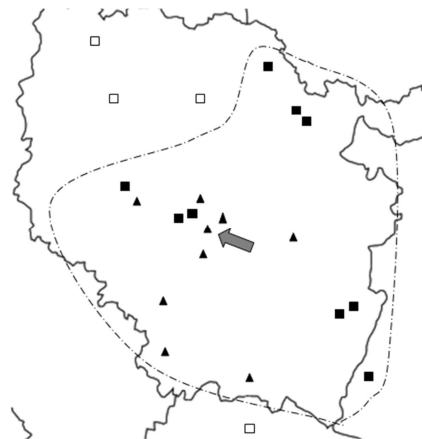
⁵⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

Enfin, le 11 avril 1748, les reliques de S. Nicolas sont transférées en présence d'une très nombreuse assemblée tant religieuse que laïque, dans "le piédestal d'une statue d'un riche métal préparée à grands frais, et posée sur une colonne de pierre, ornée, au même lieu qu'occupait la figure ancienne"⁶⁰. L'ancienne statue-reliquaire était en bois doré. Elle était "mutilée en plusieurs endroits, avait contracté vétusté"⁶¹ et se trouvait à côté du grand autel "au milieu de l'église".

⁶⁰ *ibid*
⁶¹ *ibid*

I- Présentation historique

Le prieuré des Saints-Innocents de Rosières est fondé par testament du 3 décembre 1621 par Bonaventure Rennel, doyen de la collégiale de Saint-Dié. Il cède aux bénédictins vannistes la chapelle des Saints-Innocents, entre les salines et le château, le logement joignant et un jardin, les ornements de l'église complétés des siens conservés dans sa maison canoniale de Saint-Dié, quelques rentes et bien-fonds⁶². A la mort du donateur, la famille de ce dernier conteste le testament et la donation. Les religieux se retirent partiellement par acte du 1^{er} février 1622.



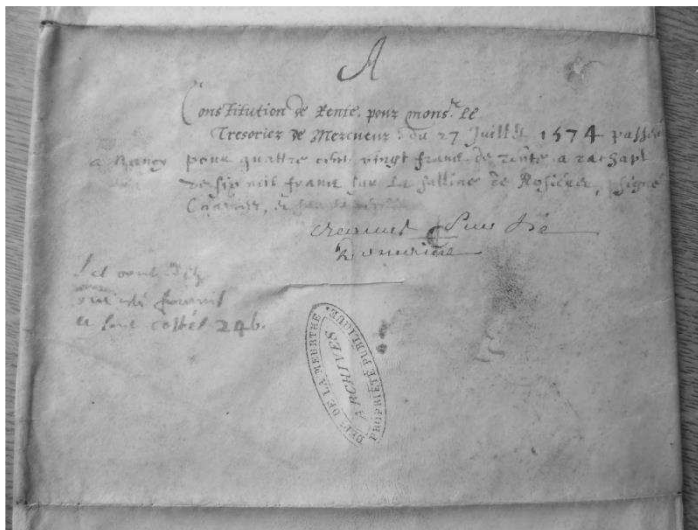
Dès l'année suivante, la nouvelle fondation est épaulée. C'est d'abord le doyen de la primatiale de Nancy, Jean Mathé, qui "ajoute quelque chose à la fondation"⁶³ puis l'évêque de Toul, Jean des Porcelets de Maillane érige cette maison en prieuré en faveur de la congrégation vanniste. Deux chapelles lui sont concédées en 1632 par le suffragant

⁶² Arch. nat., 4 AP 82, état des monastères, p. 318 et CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 1756, 2 vol., rééd Nîmes, Lacour, 3 vol., 1997, tome II, col. 357
Copie du testament Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 266

⁶³ CALMET, *Notice... op cit*, tome II, col 357

de Toul puis deux autres, données par l'abbaye de Moyenmoutier en 1663⁶⁴. Toutes sont fusionnées dans la seule chapelle des Saints-Innocents cumulant ainsi les patronages de Saint-Antoine et de Saint-Nicolas⁶⁵.

C'est néanmoins une toute petite communauté de deux ou trois religieux qui demeure à Rosières, devant sa survie à la charge de chapelains des salines que détiennent ses religieux⁶⁶. Cette précarité est déjà signalée par Benoît Picard dans son Pouillé du diocèse de Toul⁶⁷. Elle ne va pas aller en s'améliorant puisque les religieux sont obligés de réclamer à plusieurs reprises le versement de la rente constituée sur les salines par le duc Charles III au bénéfice du fondateur du prieuré qui lui a cédé⁶⁸.



Acte de constitution de la rente au bénéfice des bénédictins
1621, (Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 266)

Cet état de fait incite la commission des Réguliers à envisager la suppression de cette fondation récente car les salines sont alors abandonnées et la chapelle des Saints-Innocents desservies par les vannistes, sans objet puisqu'elle en était le lieu de culte⁶⁹. Néanmoins, le prieuré fonctionne jusqu'à la Révolution française durant laquelle il disparaît sans laisser d'autres traces que le bâtiment où vivent les religieux.

Il est vrai qu'il est composé d'une communauté très réduite. En 1784-1785, la maison se compose de trois religieux et deux domestiques, chargés de l'entretien, réparation et des ornements de l'église ainsi que d'une ferme à Domptail⁷⁰. Elle est, dans ses dernières années, dirigée par un administrateur et non un prieur, dom Mougnot qui signe les dernières quittances de travaux et tient les comptes depuis juillet 1789.

⁶⁴

ibid

⁶⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 266

⁶⁶

ibid

⁶⁷ PICARD Benoît, *Pouillé ecclésiastique et civil du diocèse de Toul*, Toul, Louis et Etienne Rolin, 1711, p. 145

⁶⁸ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 266

⁶⁹ Arch. nat., 4 AP 82, p. 318

⁷⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 270

II- Le cadre de vie

Les archives départementales de Meurthe-et-Moselle ne conservant aucun document pouvant éclairer sur l'histoire de cet édifice, il est difficile d'en retracer un historique précis. Cependant, même si elles manquent de précisions, les pièces du procès opposant les descendants de Bonaventure Rennel et la congrégation présentent quelques éléments intéressants. Il s'agit en fait, semble-t-il d'un îlot de maisons très modestes. La résidence principale, proche de la chapelle se compose de trois chambres, cuisine et grenier, ouvrant sur une petite cour avec dépendances⁷¹. Les autres demeures sont juste citées comme servant au logement du personnel agricole de la maison, notamment des vignerons. Les religieux logent dans la moitié d'une "maison bourgeoise", l'autre moitié appartenant au sieur Cancheron⁷².



Le prieuré,(état en 2012)

Cette moitié de maison d'occasion pour eux, l'était déjà pour le chanoine déodatien qui leur lègue. En effet, cette belle demeure Renaissance a appartenu à Poirson Baudoin de Rosières, conseiller du duc de Lorraine avant d'être remaniée au XVI^e siècle par Bonaventure Rennel. Elle est alors contigüe à la chapelle que les religieux desservent⁷³.

Le prieuré subsiste sans sa chapelle mais identifié comme une demeure privée du XVI^e siècle sans aucune mention de l'établissement des bénédictins en ces murs. Il se

⁷¹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 266

⁷² *ibid*

⁷³ *ibid*

présente comme une demeure assez importante avec un corps de bâtiment central flanqué de deux ailes en retour. Il a depuis subi de nombreuses transformations et adjonctions. Ainsi, quelques ouvertures de l'époque d'origine subsistent à l'instar de fenêtres à meneaux mais aussi une magnifique porte cochère. Il est évident que la situation matérielle et l'ampleur réduite de la communauté bénédictine qui y vécut n'a pas permis d'y entreprendre une reconstruction générale. Cependant, des travaux d'entretien sont menés jusque dans les dernières années de la maison avec, notamment en 1789, la pose de grandes et petites persiennes pour la façade et le grenier⁷⁴. Cependant, d'assez importantes transformations ont été accomplies en 1784-1785. Ce sont la destruction d'une cheminée dans la "chambre de devant" remplacée par un nouveau mur de brique monté jusqu'au toit par Touvenin alors que Bringole et Nicolas charrient les pierres. Un escalier est aussi reconstruit avec des pierres de taille de "Gerbévillé" puis, "Barbier, plâtrier de Lunéville" refait le plafond de la chambre de la servante⁷⁵. D'autres plafonds sont refaits en plâtre tout comme les murs de la cuisine alors que de grosses pièces de bois sont acquises de Mercier de Rozières, pour le réfectoire. Ces travaux se complètent par l'acquisition d'un fourneau auprès du barbier de la communauté puis, à Lunéville, d'un "fourneau à la turque". Le serrurier intervient aussi bien entendu dans cette campagne de rénovation qui se complète avec du verre de Baccarat pour une fenêtre, verre posé par un vitrier de Rosières. Ainsi, ces travaux se montent pour 1784 à un total de 1 712 livres et 19 sols. Les travaux reprennent en avril 1785 avec la charpente du pressoir qu'il faut remplacer. La rénovation de l'intérieur de la maison se poursuit avec la plâtrerie et les huisseries (nouvelles portes intérieures) et quelques acquisitions dont de la tapisserie, un dessus de porte avec son cadre doré et un "petit coffre fermant à clef pour y mettre l'argenterie de la sacristie"⁷⁶. L'ensemble de cette deuxième campagne se monte à 412 livres, 5 sols, 6 deniers. Enfin, l'année suivante, en 1786, des boiseries sont posées dans la chambre au-dessus de la cuisine⁷⁷.

Comme les religieux n'ont pas d'église proprement dite, ils tiennent leurs offices dans la chapelle des salines. Cette dernière est dotée d'un plan assez original⁷⁸. Elle se présente sous la forme d'un bâtiment dont la nef se termine en triangle, faisant face à une abside à trois pans coupés. Cette abside est d'ailleurs aménagée en sacristie alors que le

⁷⁴ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 270

⁷⁵ *ibid*

⁷⁶ *ibid*

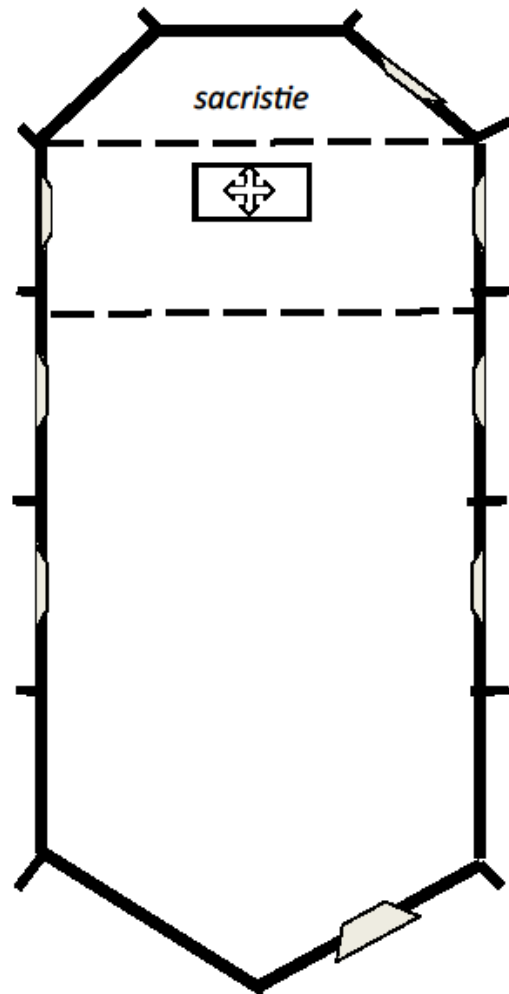
⁷⁷ *ibid*

⁷⁸ Une photo de ce plan est conservée au Musée historique lorrain.

sanctuaire se trouve dans la travée précédente. La nef compte trois travées dont deux seulement sont percées de vitraux. La dernière se terminant par le triangle, n'est ouverte que par la porte d'entrée de la chapelle sur un des côtés du triangle.

Pour sa part, l'église paroissiale a été reconstruite assez loin dans le village au milieu du XVIII^e siècle. Elle ne semble pas conserver d'éléments anciens pouvant se rapporter à la présence bénédictine.

Du mobilier liturgique ou domestique des bénédictins, bien peu de choses est connu. Les comptes subsistant ne laissent apparaître que très peu d'éléments concernant le décor tant de l'église que des appartements. Durant l'exercice 1778-1779 figure un "raccommodage" de la niche du Saint-Sacrement et d'un fauteuil pour 1 livre, 4 sols⁷⁹. Ne suit, dans le compte 1787-1788, qu'une somme assez importante de 9 louis pour "l'hotel de nôtre église"⁸⁰ avec, en sus, la dorure du crucifix de ce même autel. La création de l'autel est due à Marchis de Lunéville et la dorure à Tranqualle et son compagnon⁸¹. Enfin, dans le compte 1789-1790, sont achetés des cadres dorés pour les canons de l'autel⁸². Un seul achat pour les logements apparait dans le compte 1788-1789, consistant en trois petits cadres achetés au vicaire de Varangéville pour un petit écu, sans que soit toutefois précisé le sujet de ces peintures⁸³.



Plan de la chapelle des bénédictins de Rosières
d'après une photo conservée au Musée
historique lorrain (Nancy)

⁷⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 266

⁸⁰ *ibid*

⁸¹ *ibid*

⁸² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 270

⁸³ *ibid*

La chapelle elle-même devait être intéressante car il s'agit bien d'une chapelle votive érigée par le sieur Baudoin suite à trois pèlerinages qu'il fait, dont un à Saint-Jacques de Galice. La chapelle est restée propriété privée, se transmettant dans la famille jusqu'à parvenir à Bonaventure Rennel qui y entreprend des aménagements importants comme la construction d'une sacristie, la toiture en ardoise, un nouvel autel en remplacement des trois anciens et le portail d'entrée. Elle avait "été bénie par le duc [?] Erric [qui a aussi] consacré son autel" avec des reliques des Saints-Innocents⁸⁴. Elle renferme de l'argenterie dont l'origine n'est pas connue mais qui apparaît dans un acte du 30 avril 1790 : "extrait des dépôts de l'hôtel de ville de Rosières aux Sallines" à la monnaie conservé dans les archives du prieuré. Ce document montre surtout la grande indigence de la maison chargée de dettes et ne possédant "ny argenterie, ny argent monoyé, ny bibliothèque à l'exception de quelques livres de piété à l'usage des vieillards qui ont toujours habité la maison, ny manuscrits, ni médailles". Ces "vieillards" sont alors dom Pierre Mougenot âgé de 66 ans et administrateur, dom Marc-Antoine-Hubert Chomier âgé de 67 ans et dom Barthélemy Colleson âgé de 66 ans. La sacristie renferme tout de même quelques ornements et pièces d'orfèvrerie, il est vrai fort peu nombreux. Les ornements liturgiques suffisent à peine à la communauté avec six aubes, trois chasubles de trois couleurs, une chasuble noire et une chape blanche. En ce qui concerne les vases sacrés, ils sont en argent, titre de Lorraine, et consistent en un ciboire, un calice, un encensoir et sa navette et un ostensor. Le mobilier est tout aussi pauvre avec six chandeliers et un crucifix en bois doré⁸⁵. L'orgue est vendu en 1772 aux bénédictins de Ménil alors que le grand orgue de l'église paroissiale l'a été en 1727 à ceux de Lay-Saint-Christophe, remplacé à Rosières par un nouvel instrument de Jan-Jadoc Vonesche qui subsiste très partiellement aujourd'hui dans la nouvelle église de la ville construite en 1745⁸⁶.

⁸⁴ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 266

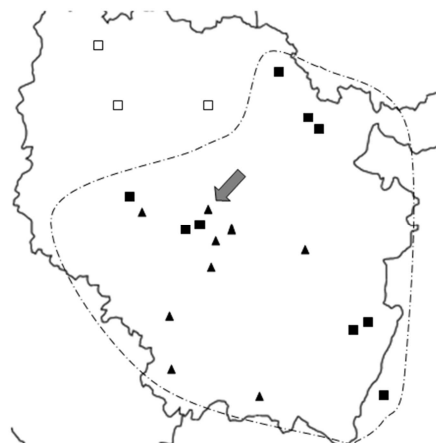
⁸⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 270

⁸⁶ LUTZ Christian, *Inventaire national des orgues, Lorraine, Meurthe-et-Moselle*, Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1990, p. 386

Dans la province de Lorraine comme dans les autres provinces, chez les vannistes comme dans les autres ordres religieux, il existe un certain nombre de prieurés autonomes, totalement indépendants de toute abbaye mère. Ils sont dits prieurés conventuels ou manuels. Au nombre de neuf pour le sujet qui nous intéresse, ils ne sont cependant pas tous à regrouper sous une même bannière. Certains ont acquis un rang particulier comme Flavigny qui, avec ses prieurs mitrés et crossés, aurait pu prétendre au statut d'abbaye ; c'est pourquoi il est traité à part dans cette étude. Tout aussi particuliers, sont les prieurés-cures, en l'occurrence Saint-Nicolas-de-Port et Rosières-aux-Salines qui sont regroupés dans une même notice. Enfin, la plus grande majorité de ces établissements traverse l'histoire sans histoire ou plutôt sans traits particulièrement originaux. De fondation ancienne ou moderne, émancipés dès l'origine ou plus tardivement, alors souvent avec l'arrivée des vannistes, certains acquièrent néanmoins une place à part dans la congrégation. Ce sont le prieuré collège de Breuil à Commercy et le prieuré de Morizécourt, petite Trappe vanniste. Malgré leur rôle spécifique ou l'expérience qui y est menée, ils n'en partagent pas moins le long fleuve tranquille, ou moins tranquille, des autres établissements de statut et importance comparables. C'est donc, tout naturellement, qu'ils ont pris place dans ce même chapitre de notre travail.

Historiographie

Largement méconnu, cet établissement aux portes de Nancy est pourtant important pour l'historien de l'art. En effet, l'église prieurale de Lay a été un modèle d'église romane pour la Lorraine actuelle et les éloges qu'elle recueille à l'époque moderne en témoignent déjà. Malheureusement, aujourd'hui il n'en reste rien. Le prieuré en lui-même n'a jamais eu de grande



importance si ce n'est stratégique de par sa position géographique et parce qu'il est alors une enclave messine aux portes de Nancy. Ceci explique peut-être qu'il n'ait peu voire pas intéressé les historiens à l'exception de dom Calmet qui lui consacre une courte histoire ainsi qu'il le fait presque partout où il passe. Cela est d'autant plus dommage que le fonds d'archives conservé est relativement important et tout particulièrement en ce qui concerne l'histoire architecturale à l'époque vanniste.

I- Présentation historique

Ce prieuré est fondé vers 959 par la princesse Eve comme dépendance simple, sans titre ni saint dédicataire, de l'abbaye Saint-Arnould de Metz¹. Il ne prend vraiment son essor que dix ou vingt ans plus tard lorsqu'y sont transférées les reliques de Saint-Cloud qui donne son nom au jeune établissement. Avec elles, s'y installent quelques religieux bénédictins de Metz². Le prieuré reste dans une totale dépendance de Saint-Arnould jusqu'au XV^e siècle où apparaissent des actes dont il est une des parties à part entière. Les bulles de confirmation de ses biens ainsi que les diplômes sont précédemment faits au nom de l'abbaye de Saint-Arnould³. Ainsi, en 1203, les biens de Lay sont identifiés comme tels dans une charte de l'évêque de Toul mais comme partie des biens de l'abbaye messine⁴.

Sa première véritable expansion est le fait d'un religieux originaire de Pavie, Antoine, placé là par l'abbaye messine vers 1080. Les revenus sont accrus et permettent à une communauté plus importante d'y vivre ; le nombre de religieux passant de deux-trois à dix-douze. L'action d'Antoine de Pavie ne se limite pas à l'accroissement des biens mais touche à tout le temporel puisqu'il y fait reconstruire les bâtiments monastiques dont une belle église⁵. Néanmoins, le prieuré est tellement endetté qu'il est laissé à un admodiateur au XIV^e siècle⁶. Un siècle plus tard, la situation ne s'est pas améliorée et Jacques Marcaire, prieur de Lay, admodie son prieuré pour quatorze ans, à charge d'y entretenir deux prêtres et un clerc dont un religieux de Saint-Arnould⁷. Le prieuré est ravagé en 1449 par les troupes de Charles VII.

Le prieuré de Lay acquiert son autonomie par sa mise en commende très rapide. En effet, les premières tentatives de ce genre se font dès la seconde moitié du XV^e siècle. Cependant, l'abbaye Saint-Arnould ne renonce pas facilement à ce prieuré⁸ pourtant peu important en terme de revenus et de renom. Les revenus de ce dernier intéressent malgré tout le monastère messin car ils lui permettraient de payer ses dettes. Il entreprend plusieurs actions en ce sens notamment auprès du pape qui accorde en 1425 les revenus

¹ CALMET Augustin, *Histoire du prieuré de Lay* publiée par LEPAGE Henri, Nancy, Wiener, 1863, p. 4

² *ibid*, pp. 9-10

³ *ibid*, p. 12

⁴ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 213

⁵ CALMET-LEPAGE, *op cit*, p. 13

⁶ *ibid*, p. 19

⁷ *ibid*, p. 21

⁸ *ibid*, pp. 23ss

du prieuré de Lay pour vingt ans à compter de la mort du titulaire. Cet acte ne semble pas avoir été suivi d'effets⁹. L'abbé de Saint-Arnould y renonce officiellement en 1464¹⁰.

Au long du XVI^e siècle, deux prieurs cohabitent à Lay, le commendataire et celui envoyé par Saint-Arnould qui se disputent la direction de l'établissement. Antoine de Lenoncourt, prieur commendataire au début du XVII^e siècle a le projet de faire entrer la réforme vanniste à Lay à condition que ces derniers abandonnent une mense du prieuré de Belval au bénéfice du collège que les jésuites veulent ouvrir à Epinal. Cependant, ce qui semble être une mesure de protection pour le prieuré de Lay ne pourrait être qu'une manœuvre car M. de Lenoncourt a pour but de l'unir à la mense primatiale de Nancy dont il est le premier titulaire¹¹. Cependant, l'ensemble de la manœuvre échoue et le prieuré de Lay reste hors de la congrégation vanniste¹² pour quelques temps encore. A la même époque, il est question de transférer une partie de ses revenus à la maison des Missions royales de Nancy. Les religieux se défendent arguant de la pauvreté de la maison et de son ancienneté qu'ils font remonter à 959¹³. Mais, la bulle d'union est fulminée ce qui n'empêche pas les compétiteurs de se faire pourvoir du prieuré.

De Lenoncourt se décide finalement à accueillir huit vannistes en 1620. Une bulle du 6 des calendes d'avril 1621 ratifie l'entrée de Lay dans la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe¹⁴. La séparation des menses est alors envisagée et même fixée par une bulle de Grégoire XV qui tarde à être appliquée en ce domaine¹⁵. L'abbaye de Saint-Arnould, pour essayer de contrer le prieur commendataire, cède tous ses droits sur Lay au roi de France mais sans que cela soit suivi d'effets et les vannistes n'arrivent à Lay qu'en 1627¹⁶ et encore, les malheurs du temps s'ajoutant aux tracasseries des successeurs de M. de Lenoncourt mort en 1626, les empêchent de résider au prieuré. Ainsi, les supérieurs de la congrégation s'adressent à son successeur et neveu, Henri de Lenoncourt, pour obtenir la séparation effective des menses qui permettrait à la communauté de résider sur place¹⁷. Henri de Lenoncourt résigne sa charge en faveur de M. de Stainville

⁹ *ibid*, p. 26

¹⁰ CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 vol., 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome V, col. 231

¹¹ CALMET-LEPAGE, *op cit*, p. 33

¹² *ibid*, p. 34

¹³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 216

¹⁴ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 213

¹⁵ CALMET-LEPAGE, *op cit*, p. 34

¹⁶ *ibid*, p. 35

¹⁷ *ibid*, p. 35

de Couvonge en 1654. Ce dernier opère enfin la séparation des menses cette même année¹⁸.

La lutte de l'abbaye Saint-Arnould pour conserver dans son obédience le prieuré de Lay se poursuit malgré tout. Ainsi, lorsque M. de Stainville meurt en 1657, Claude Drouot obtient le prieuré en commende mais l'abbé de Saint-Arnould, aussi commendataire, nomme Henri de Salins qui prend possession en 1669¹⁹. Ce dernier résigne sa charge en 1694 au bénéfice d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, François-Philippe Morel. Cet ecclésiastique prend à cœur sa charge et veille aux intérêts du prieuré tant au temporel qu'au spirituel, ainsi l'état du prieuré rédigé en 1707 montre des biens largement en très mauvais état tant en ce qui concerne le prieuré lui-même pour lequel des travaux non détaillés sont mentionnés mais aussi dans les fermes louées²⁰.

Il résigne sa charge en 1713 au bénéfice de dom Calmet. Ce dernier reçoit ses bulles en 1715. Dom Calmet reste pourvu du prieuré de Lay tout en étant retourné à Paris surveiller l'impression de certains de ses ouvrages puis lorsqu'il est nommé abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718²¹. Après l'accomplissement de son mandat d'abbé, il revient à Lay où il commence la rédaction de son *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*.²² Il n'y reste cependant que peu de temps puisqu'en 1727, il est à nouveau élu abbé de Saint-Léopold et président de la congrégation vanniste. C'est pendant ce double mandat qu'il est élu abbé de Senones par la communauté de ce monastère²³.

En 1766, les revenus du prieuré ne suffisent qu'à trois ou quatre religieux à peine²⁴. En effet, la mense prieurale est unie au séminaire des Missions royales de Nancy depuis 1746. Le prieuré n'a donc été autonome, avec tous ses revenus, qu'une vingtaine d'années. Dans l'état des couvents demandé en 1766, il est dit de Lay que la maison ne compte alors que cinq religieux et trois domestiques. L'entretien de la maison et de sa "grande et belle église" ainsi que d'une "moitié d'une petite église", constituent les seules charges²⁵.

¹⁸ *ibid*, p. 36

¹⁹ CALMET-LEPAGE, *op cit*, p. 37

²⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 192

²¹ FANGE, Augustin, *La vie du TRP dom Augustin Calmet*, Senones, François Pariset, 1762, p. 49

²² *ibid*, p. 52

²³ *ibid*, p. 54

²⁴ Arch. nat., 4 AP 82, *état des monastères*, p. 317

²⁵ Arch. nat., 4 AP 83, p. 555

Le 5 mai 1790, se trouvent à Lay, six religieux assez âgés qui desservent le pèlerinage à saint Clou. Les reliques de ce dernier sont conservées dans une châsse en bois doré et celles de saint Christophe, dans un bras reliquaire.

II- Histoire architecturale

1) Les bâtiments médiévaux

Au tournant des XI^e et XII^e siècles, l'abbaye est donnée par l'évêque de Metz à Antoine de Pavie. Ce moine d'origine italienne fait une partie de ses études à Metz où il entre comme religieux à l'abbaye Saint-Arnould. Il est assez rapidement nommé prieur de Lay-Saint-Christophe, dépendant de l'abbaye messine²⁶. Il y fait construire l'église qui subsiste encore au XVIII^e siècle. Cet édifice est consacré en 1092 par l'évêque de Toul, Pibon. A ce moment-là, Antoine est déjà abbé de Senones depuis deux ans²⁷.



Le prieuré de Lay : logis prieural
(cliché Inventaire du Patrimoine, 1961)

²⁶ CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, publiée dans *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges*, tomes V et VI, Epinal, Vve Collot, 1879, p. 63

²⁷ *ibid*, p. 64

Au début du XVIII^e siècle, seuls le chœur et le transept sont alors voûtés, la nef est couverte d'un plafond en bois. Dom Calmet s'emploie alors à embellir l'édifice en y faisant faire un nouveau plafond pour la nef, renouveler le pavé, faire de nouvelles cloches²⁸. En 1721, il fait voûter les collatéraux et remplacer les vitres puis, l'année suivante, orner le transept de deux grands tableaux²⁹. Le premier représente *saint Arnould* à qui un pêcheur présente un poisson dans lequel est son anneau ; le second, *la translation du corps de saint Clou*, fils de saint Arnould et titulaire du prieuré³⁰. Il est vrai que dom Calmet semble apprécier cette église qu'il définit comme "grande et belle pour ce temps-là [...] remarquable par sa structure"³¹.

2) Les constructions vannistes et leur mobilier

Une campagne de travaux apparaît à la fin du XVII^e siècle alors que dom Barthélémy Claudon est prieur claustral. Du bois à bâtir est acheté en juillet 1679 car alors la toiture du dortoir est refaite à neuf³². Cette même année, les maçons Thomas et Laurent refont la couverture, un corps de logis et la galerie rejoignant l'église ainsi que des réparations au mur de l'auditoire, ces dernières réparations étant notées comme à la charge du prieur³³. Puis, en août 1682, la chapelle de la Vierge est reblanchie alors que la sacristie est réparée le mois suivant³⁴. Dans les années qui suivent, ce sont de menus travaux qui se déroulent sous forme de "raccommodage" selon l'expression d'alors car les sommes s'y rapportant restent fort modestes³⁵.



Le prieuré de Lay : logis prieural
(cliché Inventaire du Patrimoine, 1961)

²⁸ *ibid*, p. 32, Les cloches sont posées en 1723.

²⁹ CALMET-LEPAGE, *op cit*, p. 39

³⁰ FANGE, *op cit*, p. 32

³¹ CALMET, *Notice cit*, col 624

³² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 206

³³ *ibid*

³⁴ *ibid*

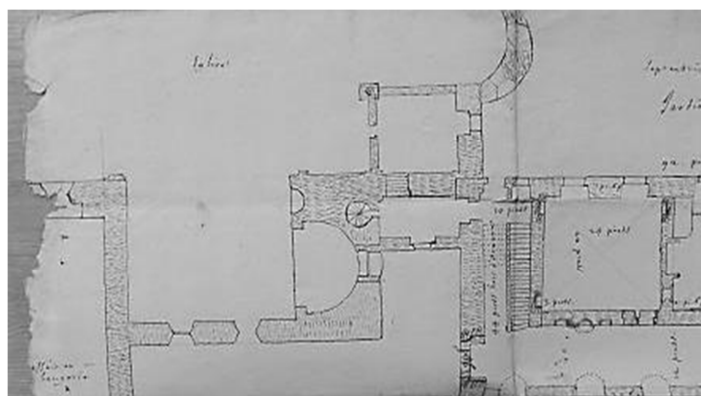
³⁵ *ibid*

De grands travaux s'étalent sur plusieurs années, de 1721 à 1727. Ils débutent avec les travaux à l'église déjà mentionnés pour 4 000 livres. En 1724-1725, c'est le bâtiment du prieuré qui est rebâti en ses deux ailes. L'ensemble est béni le 25 juillet 1726³⁶. Les constructions se poursuivent avec la grange, l'écurie, la maison de la servante et du vigneron, le mur de clôture et la grande porte. Les greniers sont achevés en 1727, année où est reconstruit le grand colombier.

Au final, sous la conduite de dom Calmet, le prieuré se dote de nouveaux bâtiments d'un coût total d'environ 46 000 livres. Ces bâtiments sont par la suite régulièrement entretenus comme en témoignent les livres de comptes conservés où s'égrainent les interventions pour "raccommodage" de vitriers, maçons, charpentiers, serruriers, menuisiers et fontainiers. Parfois, de petits travaux ont lieu comme la pose de nouveaux lambris dans les chambres et le réfectoire, le blanchiment de murs³⁷.

En 1748, a lieu une visite générale et reconnaissance des édifices dont le prieuré de Lay a la charge avec la mention des travaux éventuels à y faire. Ce relevé réalisé par un ingénieur des Ponts et Chaussées agissant sur requête du conseil d'Etat du duc, roi de Pologne, est une bonne photographie du prieuré cette année-là³⁸. Ainsi, l'église se dévoile quelque peu. Elle est globalement en assez bon état pour la maçonnerie en pierre de taille

si ce n'est quelques moellons qui manquent et des joints à refaire. La nef est ouverte sur l'extérieur par une grande porte avec un porche en charpente. "Le dessus de la nef est terminé par un plafond cintré dont les naissances prennent au-dessus des corniches de plâtre"³⁹ alors que "la voûte du collatéral est



Jonction entre l'église et la bâtiment prieural (v. 1720-1725)

(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 109)

extrêmement surbaissée, elle est construite en arête avec lunette"⁴⁰. Chaque collatéral compte huit vitraux composés de petits losanges et une petite porte perce le collatéral droit. "La voute du croison entre le chœur et la nef est en plein cintre dans ses extrémités

³⁶ CALMET, *Histoire du prieuré de Lay*, notes manuscrites additionnelles.

³⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 211 et 212

³⁸ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 211

³⁹ *ibid*

⁴⁰ *ibid*

et en arêtes dans le milieu"⁴¹. Enfin, le chœur ne consiste qu'en une abside en cul-de-four. A sa droite, est la base de la tour, couverte de deux voûtes d'arêtes alors qu'un local de stockage lui fait pendant.

Hormis sa description dans l'état des lieux de 1748, est conservé un dessin en coupes transversale et longitudinale des bulbes de Saint-Nicolas en 1725⁴². Les bénédictins ont-ils coiffé la tour de leur église selon le modèle portois d'alors ? Il n'est pas impossible que dom Calmet qui est alors le prieur de Lay ait eu cette idée car il connaît la grande église des Lorrains qui est alors aussi en plein chantier. Mais il est probable que ce ne fut là qu'un souhait.

L'église est couverte en tuiles creuses. A l'angle de la tour et du transept, un escalier permet d'accéder à la charpente de l'église et communique avec le bâtiment du prieuré, au niveau des archives⁴³. De même, l'église abrite sous le collatéral jouxtant le bâtiment prieural, une cave qui est éclairée par quatre soupiraux et occupent la même emprise au sol que le collatéral qui la surmonte. Son usage n'est malheureusement pas donné.

3) La Révolution française et le devenir des bâtiments

Au moment de la Révolution française, les moines vendent deux de leurs trois calices en argent pour payer leur contribution patriotique alors que le reste du mobilier de l'église prieurale demeure grandement méconnu. La sacristie basse, celle de l'église paroissiale, contient un petit saint Christophe en piédestal, un vieux tableau, etc.⁴⁴.

Le prieuré est vendu en trois lots le 24 août 1794. D'après Gilles de Beuzelin, en 1835, on voit chez un tonnelier, dans une petite salle voûtée, des traces indéchiffrables de peinture paraissant remonter au XV^e siècle⁴⁵. Cette description est quelque peu rapide. Dans le logement du prieur, un plafond peint est conservé dans la tour. Aujourd'hui, seul subsiste ce bâtiment converti en maison d'habitation alors que le bâtiment conventuel disparaît dans la deuxième moitié du XX^e siècle. En effet, un dessin conservé au Musée

⁴¹ *ibid*

⁴² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 210

⁴³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 211

⁴⁴ CALMET, *Histoire du prieuré de Lay*, notes manuscrites additionnelles

⁴⁵ *ibid*

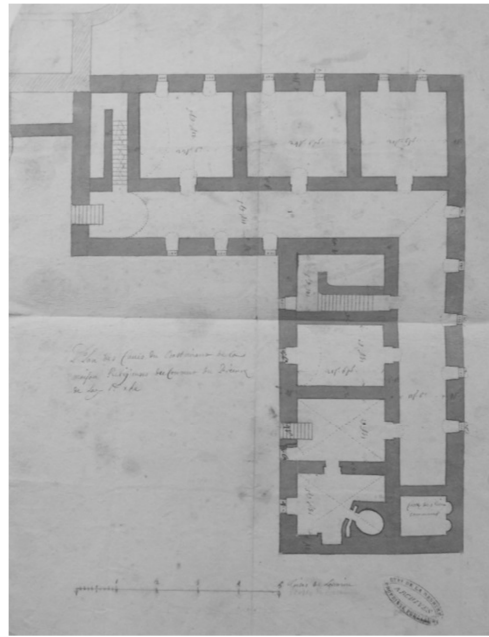
historique lorrain montre *Les ruines du prieuré* en 1954 avec le bâtiment Renaissance subsistant et en contrebas, le bâtiment classique en déjà fort mauvais état.

III- Description et analyse architecturale

1) Le plan

Le plan du bâtiment conventuel tel que reconstruit en 1724-1725 apparaît fort simple. Il s'agit d'un bâtiment de deux ailes formant retour. Les deux ailes de bâtiment sont desservies par un large corridor central.

Le premier niveau comporte les pièces à vivre pour utiliser un anachronisme. En effet, s'y trouvent rassemblés la cuisine, le réfectoire et les chambres d'hôtes au nombre de trois. Enfin, les chambres des religieux sont à l'étage desservies par un couloir central avec fosse d'aisance à l'angle du bâtiment. Ce bâtiment en L s'ancre sur le transept sud de l'église, à son chevet, et communique avec celle-ci. Il est entouré de jardins.



Plan des caves du prieuré de Lay (v. 1724)
(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 209)

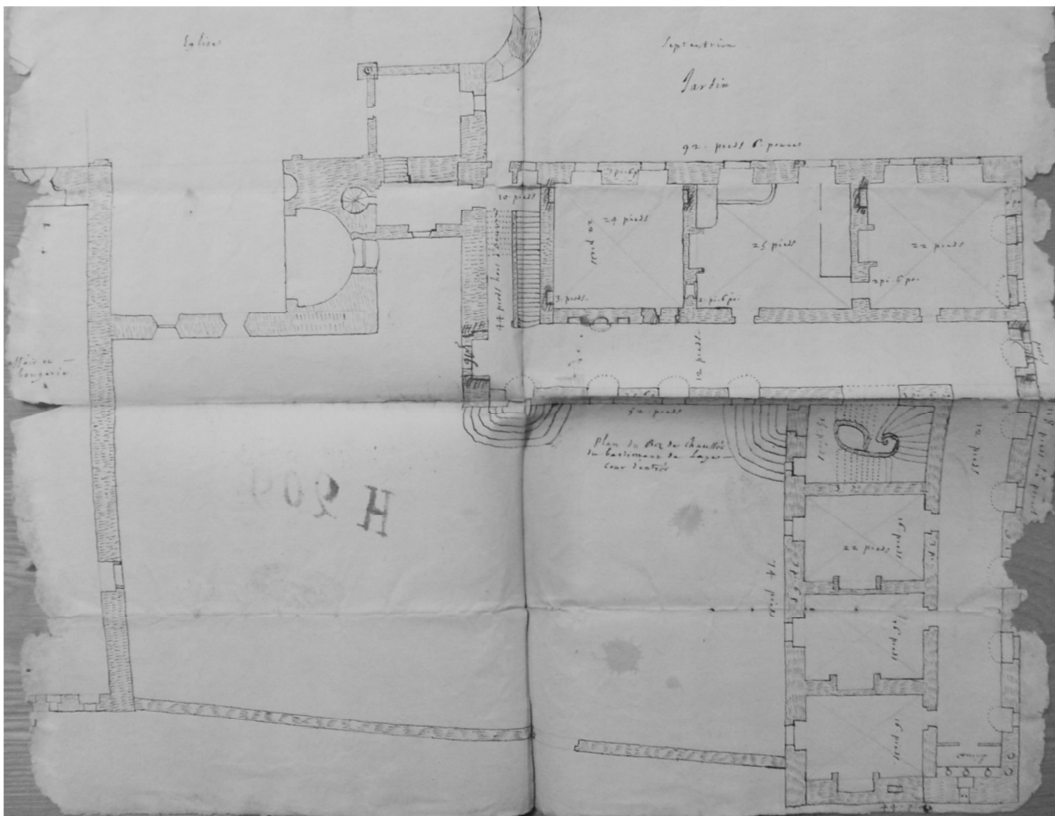
Connaissant l'appréciation très positive que fait dom Calmet du prieuré de Port, il a probablement tenté de transformer Lay selon ce qui existait près de la grande église. Effectivement, sur le plan reconstitué de Saint-Nicolas-de-Port, se trouvent les mêmes dispositions générales avec les lieux communs dans une aile de bâtiment alors que les chambres d'hôtes sont dans l'aile en retour.

L'hôtel du prieur est demeuré plus ancien. Ses élévations de style Renaissance masquent un intérieur partiellement plus ancien bien que très largement repris au début du XVII^e siècle⁴⁶. Le bâtiment subsiste toujours aujourd'hui, propriété privée. Dans l'état

⁴⁶ PFISTER Christian, *Histoire de Nancy*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1902, 3 tomes, tome 1, p. 34

des lieux des propriétés du prieuré de 1748⁴⁷, il est décrit à la suite de l'église. L'entrée principale se fait à l'angle de la tour du bâtiment et donne dans un vestibule lambrissé. Ouvrant sur ce vestibule, une pièce à four avec un "cabinet voûté qui est pratiqué dans une tour ronde"⁴⁸.

Les étages de cette tour sont desservis par un escalier à vis en pierres de taille prenant dans la cave voûtée. Ouvrant sur le vestibule, un passage dessert successivement la cuisine, une chambre, le "poëlle" puis une autre chambre. Le sol est partout de briques. A l'étage, c'est une succession de chambres desservies par un corridor jusqu'aux latrines⁴⁹. L'état général du bâtiment est alors assez médiocre : planchers pourris, vitres cassées ou manquantes, murs lézardés... Dom Calmet, pour cet hôtel, procède à une mise au goût du jour réalisée avec des moyens limités comme le confirme l'état des lieux de 1748 qui parle outre les désordres apparents dans le gros-œuvre, d'une charpente mal construite et d'une couverture en tuiles à deux pans avec une croupe prenant l'eau⁵⁰.



Plan du rez-de-chaussée du prieuré de Lay (v. 1724)

(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 209)

47 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 211

48 *ibid*

49 *ibid*

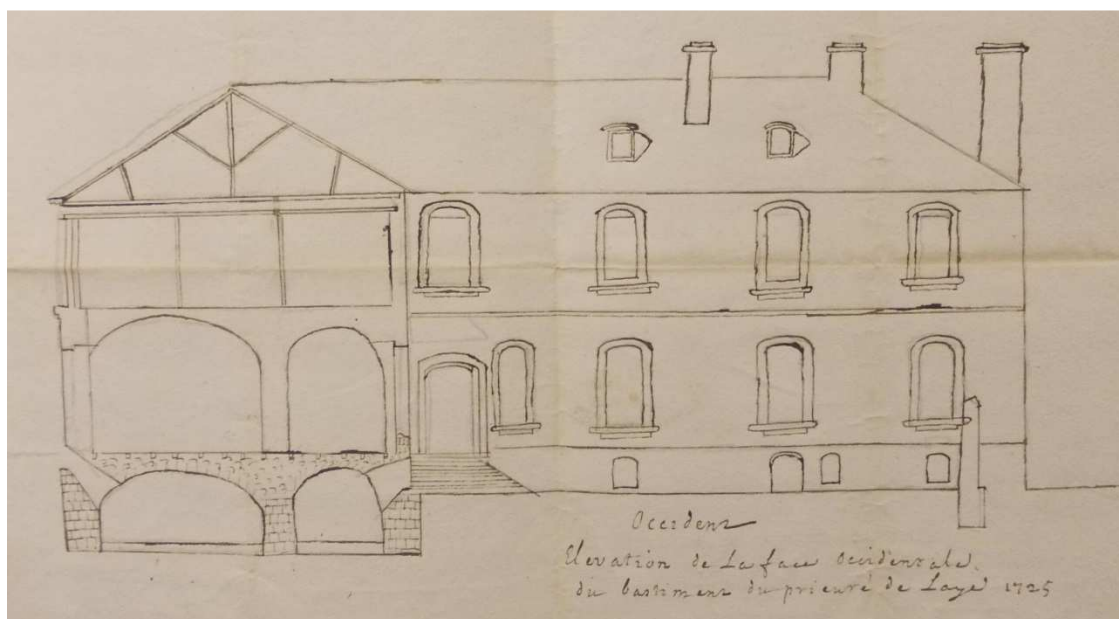
50 *ibid*

Cette maison prieurale est complétée par un ensemble de bâtiments de service : écuries, granges, hallier et un pressoir comme à Morizécourt, l'ensemble de construction médiocre et nécessitant des réparations régulières. Notons, outre le pressoir, les logements des vigneron et des bâtiments à usage viticole qui confirment la production de vin assez importante dans ce prieuré. Les vignes constituent, en effet, le principal type de terres agricoles possédées par la maison. Enfin, sont présents dans la "basse-cour d'entrée" une prison et le logement des bergers. Le moulin est, quant à lui, devenu une scierie⁵¹.

2) Les élévations

Les élévations du prieuré tel que reconstruit en 1725 apparaissent conformes aux habitudes du temps et d'une grande sobriété de lignes. Elles sont connues en coupe par un dessin conservé aux archives départementales de Meurthe-et-Moselle. L'élévation comporte deux niveaux sur caves voûtées. La toiture assez raide est ouverte par quelques chiens assis et percée de cheminées.

D'assez petites dimensions, ce bâtiment est néanmoins prévu pour une petite vingtaine de religieux alors que la communauté reste particulièrement réduite tout au long des deux siècles d'occupation par les vannistes.



Elévation du prieuré de Lay en 1725
(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 209)

⁵¹ *ibid*

3) Décor et mobilier

En 1717, les Zaynette, architectes de Flavigny, érigent trois autels à l'église du prieuré de Lay⁵². Dom Calmet dote le prieuré d'une bibliothèque d'une valeur de 3 000 livres⁵³. La bibliothèque est bien fournie en ouvrages. Il y a 990 volumes, beaucoup de journaux, des brochures et des bréviaires de l'ordre et autres ouvrages de piété. Les volumes sont marqués "Scti Clodulphi de Laio". Le 15 juin 1794, le fermier du couvent, gardien des scellés de la bibliothèque, fait observer que les membres du directoire du district ont permis à un moine d'enlever 60 à 70 volumes et qu'il a dû en prendre plus. Les commissaires trouvent néanmoins, lors du transfert des livres à la bibliothèque de Nancy, 451 ouvrages faisant 985 volumes, ce qui ne diffère guère du chiffre primitif⁵⁴.

Dans le décor de l'abbaye, il y a deux grands tableaux qui coûtent 800 livres en 1722. L'un d'eux est probablement le Saint-Christophe dans un style "fort sombre" réalisé par De Bar du Lys⁵⁵. L'année suivante, ce sont quatre cloches qui sont posées pour 2 500 livres⁵⁶. Ces éléments rejoignent le grand crucifix doré du grand autel acquis en août 1679⁵⁷. Le mois suivant, c'est à Metz, qu'est acheté un crucifix d'étain d'Angleterre avec angelots dorés pour être mis sur un des autels de l'église⁵⁸. De même, un tableau représentant l'enfant Jésus entre sa mère et Joseph est acheté pour 12 francs en 1669⁵⁹.

En 1727, dom Calmet achète l'ancien orgue de Rosières pour 850 livres⁶⁰. Il reste en place jusqu'à la Révolution, moment où il est vendu et disparaît sans laisser de trace⁶¹.

⁵² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 208

⁵³ CALMET-LEPAGE, *op cit*, p. 38

⁵⁴ BENOIT, *art cit*, p. 16

⁵⁵ DIGOT, *Histoire cit*, tome VI, p. 140

⁵⁶ GERARD Aurélie, *Dom Calmet et l'abbaye de Senones, un milieu littéraire*, Langres, Guéniot, 2011, p. 89

⁵⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 206

⁵⁸ *ibid*

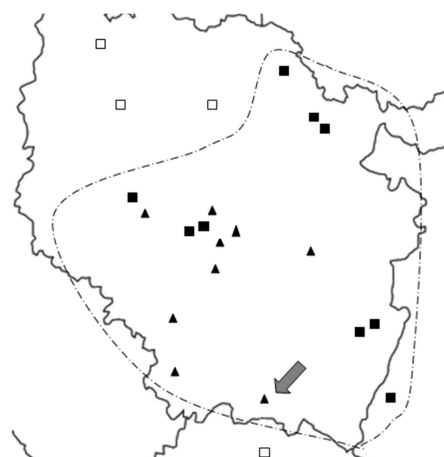
⁵⁹ *ibid*

⁶⁰ BENOIT, *art cit*, p. 40

⁶¹ LUTZ Christian, *Inventaire national des orgues, Lorraine, Meurthe-et-Moselle*, Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1990, p.26

Historiographie

Totalement occulté par le chapitre noble de chanoinesses de la ville de Remiremont dont il est l'origine, le Saint-Mont n'attire guère l'attention que des archéologues et des historiens pour ses premiers temps. Il est vrai que ce lieu, source du monachisme de la montagne vosgienne dans la mouvance colombanienne de Luxeuil, connaît une histoire entrecoupée de longues périodes d'abandon suite au transfert du monastère primitif dans la vallée de la Moselle. Néanmoins, dès la fin du moyen âge, une communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin s'y installe avant d'être remplacée à son tour par un prieuré bénédictin. Etablissement peu important, il ne laisse que peu de traces historiques bien qu'il ait accueilli des personnalités intellectuelles importantes dans le milieu vanniste.



Actuellement, aucun bâtiment ancien ne subsiste sur le site et les constructions les plus récentes n'ont été que peu étudiées au bénéfice des structures plus anciennes et tout spécialement celles des premiers temps de l'établissement religieux sur le Mont Habend.

Quelques études existent heureusement sur le site et la totalité de son histoire. La société d'histoire de Remiremont et son pays lui a ainsi consacré un numéro de sa revue et l'historien local Abel Mathieu, un volume.

I- Présentation historique

1) Le contexte de la fondation

Foyer d'évangélisation de la haute vallée de la Moselle, le Saint-Mont est fondé vers 620 par Amé et Romaric. Originellement couvent double d'hommes et de femmes suivant la règle colombanienne, il devient assez rapidement un monastère uniquement de femmes. Ce dernier est transféré dans la vallée vers 818 après le passage à la règle de Saint-Benoît suivant une période de mitigation⁶². Le couvent d'hommes n'est probablement jamais autre chose qu'une petite dépendance de l'abbaye de Luxeuil.

Le Saint-Mont reste plus ou moins désert. Des ermites s'y installent par intermittence aux X^e et XI^e siècles jusqu'au moment où leur nombre les fait se rattacher à un ordre connu, celui des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Séhère, prêtre originaire d'Epinal prend le titre d'abbé et reçoit en donation le fief de Chaumousey où il établit une communauté qui devient la riche abbaye connue pour être le berceau de la réforme de cet ordre par saint Pierre Fourier. Le Saint-Mont est finalement à nouveau abandonné alors que les religieuses commencent lentement à se séculariser et obtiennent leur sujétion directe au Saint-Siège selon la déclaration d'Urbain IV en 1088⁶³.

Vers 1120-1130, une nouvelle communauté masculine de chanoines réguliers s'installe sur le Mont. Ils sont dirigés par un prieur approuvé le chapitre de la ville. En 1169, la cure de Dommartin leur est accordée après le passage en ce lieu de l'évêque de Toul, Pierre de Brixey.

Au cours de ces premiers siècles, de nouvelles chapelles s'ajoutent aux deux sanctuaires primitifs. Ce sont, vers 910, la chapelle Saint-Amé et Saint-Romary puis du XIII^e au XV^e siècle, les chapelles Sainte-Croix, du Sépulcre, Sainte-Marguerite, Saint-

⁶² MATHIEU Abel, *Histoire du Saint-Mont*, Dommartin-les-Remiremont, compte d'auteur, 1971, pp. 46-47

⁶³ *ibid*, pp. 54-55

Michel et Sainte-Claire soit au total huit lieux de prière ! Six sont encore entretenus à la fin du XVII^e siècle⁶⁴.

2) Le renouveau spirituel du Mont

Le Saint-Mont entre dans le giron vanniste en 1619 suite à l'appel fait par l'abbesse Catherine de Lorraine. C'est une maison pauvre car ses biens ne suffisent pas à nourrir la communauté⁶⁵. Ce passage d'un ordre à un autre ne se fait pas sans contestation de la part des chanoinesses de Remiremont. En effet, ces dernières réussissent déjà à faire reculer leur nouvelle abbesse, Catherine de Lorraine, sur ses projets de réforme du chapitre. Lorsque cette dernière se résout à faire renaître une vie religieuse exemplaire sur le Mont, elles trouvent là une nouvelle occasion de s'opposer à elle. En effet, les chanoines de Saint-Augustin acceptent rapidement de quitter les lieux contre une pension et une place dans les autres maisons de leur ordre. La bulle de rattachement du Saint-Mont à la congrégation vanniste est donnée par Grégoire XV le 30 janvier 1619. Les obstacles levés par les chanoinesses font que les chanoines ne quittent réellement les lieux qu'en 1623. C'est alors l'abbesse elle-même et quelques dames qui s'installent dans des locaux remis en état par leurs soins avec deux bénédictins comme chapelains⁶⁶. Les difficultés se poursuivent jusqu'en 1625 même si l'union à la congrégation vanniste est prononcée définitivement par l'évêque de Toul, Jean des Porcelets de Maillane le 26 septembre 1623, confirmée par le duc de Lorraine Henri, le 9 octobre suivant⁶⁷. La communauté compte rapidement six religieux qui élisent leur premier prieur, dom Joseph Braconnier⁶⁸. La mort, en 1648, de l'abbesse Catherine de Lorraine offre aux dames de Remiremont l'occasion de nouvelles contestations.

Cependant, le prieuré offre une position stratégique tant comme relais entre les abbayes de la région de Toul-Nancy et celles de la montagne vosgienne avec les postes avancés de la réforme en Franche-Comté (Faverney et Besançon) tout en renforçant le rôle post-tridentin de forteresse monastique des terres lorraines.

⁶⁴ KRAEMER Charles, "Le Saint-Mont : un lieu d'inhumations privilégiées dans les Vosges du Sud du VII^e au XVIII^e siècle, approche historique et archéologique", *ASEV*, nouvelle série n° 9, années 1995-1997, Epinal, SEV, 1997, pp. 29-42

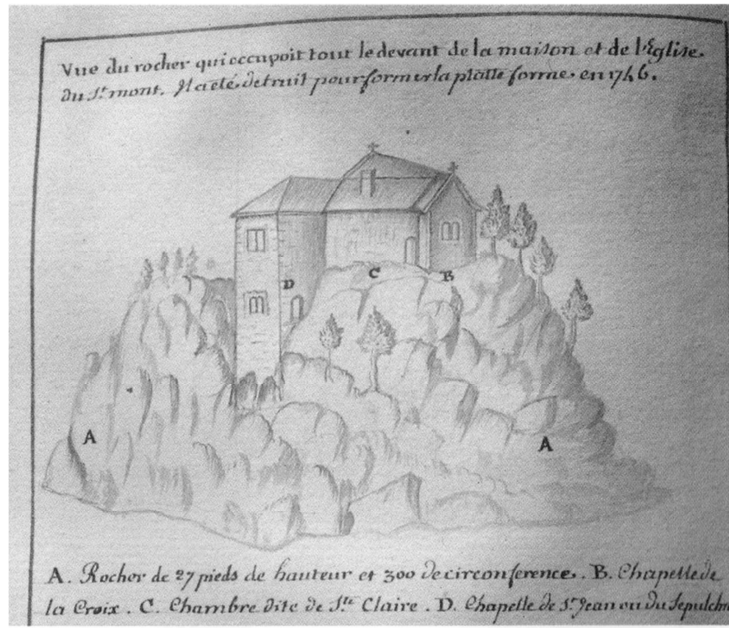
⁶⁵ Arch. nat., 4 AP 82, état des monastères, p. 318

⁶⁶ MATHIEU, *op cit*, pp. 74-75

⁶⁷ *ibid*, p. 76

⁶⁸ MICHAUX Gérard, "Le prieuré du Saint-Mont aux XVII^e et XVIII^e siècles" *Le Saint-Mont, lieu sacré de la montagne vosgienne*, bulletin de la société d'histoire locale de Remiremont et sa région, n°7, Remiremont, 1985, pp. 38-71, ici, p. 61

Ceci explique probablement aussi le maintien de cette communauté chargée de dettes conséquentes pour son établissement ainsi que cela est noté par les visiteurs de la congrégation en 1631 et les années suivantes. La guerre de Trente Ans laisse le prieuré dans la désolation et avec un administrateur pour gérer ce qu'il y reste. Il n'y a alors plus que quatre religieux⁶⁹.



Vue cavalière du Saint-Mont en 1746

(Arch. mun. Remiremont, ms 48)

De 1700 à 1720, ce sont huit religieux qui occupent le mont avec leurs deux domestiques sans oublier le concierge de leur maison en ville. Ce nombre reste globalement stable au cours du XVIII^e siècle comme le confirme dom Calmet qui parle de six à huit religieux⁷⁰. Ils occupent des fonctions curiales également avec un moine desservant la cure de Dommartin-les-Remiremont et un second, vicaire à Remiremont même. Le Saint-Mont reste par ailleurs un actif foyer de dévotion populaire avec ses sept chapelles. Les formes de cette dévotion sont aussi variées que populaires sans sembler atteindre le chapitre noble de la cité⁷¹.

En 1700, le prieur dom Nicolas Maillot échange une série de manuscrits contre une quarantaine d'ouvrages avec dom Humbert Belhomme de Moyenmoutier "ce qui a augmenté considérablement notre petite bibliothèque" selon dom Maillot⁷². Il est vrai que les vannistes du Saint-Mont y ouvrent une école pour la noblesse locale et cela, d'autant plus facilement que l'abbesse Catherine de Lorraine a fait construire une route pour permettre l'accès en voiture au haut-lieu⁷³. Cette réputation d'érudition des vannistes du Mont est illustrée par les dons faits pour leur bibliothèque, en livres directement ou en argent pour en acquérir. Dom Chrysostome Petit (+ 1724) est chargé de l'enseignement

⁶⁹ MATHIEU, *op cit*, p. 81

⁷⁰ CALMET, *Notice... op cit*, tome II, col. 317

⁷¹ *ibid*, p. 63

⁷² Arch. dép. Vosges, 7 H 55

⁷³ ROY R., *Pèlerinage au Saint-Mont*, Epinal, Vve Collot, 1887, p. 241

au prieuré et il est aussi directeur spirituel de plusieurs chanoinesses et bourgeois de Remiremont en ce début de XVIII^e siècle⁷⁴.

Le plateau sommital dégagé est le lieu de réception des invités qui peuvent profiter de la vue dégagée et d'un goûter offert par les religieux vannistes tel celui qu'ils donnent en 1735, pour recevoir Anne-Charlotte de Lorraine, nouvelle abbesse de Remiremont⁷⁵.

Sans être un actif foyer de jansénisme, le Saint-Mont abrite néanmoins quelques personnalités notoirement jansénistes dont dom Nicolas Maillot, disciple de dom Desgabets, et dom Chrysostome Petit surnommé *le petit Quesnel*⁷⁶. Dom Gesnel rédige entre 1750 et 1756 alors qu'il en est prieur, un mémoire historique et critique du Saint-Mont⁷⁷. Sous la direction de ses prieurs, dom Jérôme Gillet et dom Mathieu Gesnel, une dizaine de religieux peut travailler dans la bibliothèque de leur prieuré qui compte 1 400 ouvrages en 1789⁷⁸.

Suite à l'état des maisons religieuses de 1766, il est question de supprimer ce prieuré en l'unissant à celui de Ménil près de Lunéville. La communauté se compose alors de dix religieux⁷⁹. Cependant, rien ne se fait car les religieux ne sont pas sujets à controverses dans leur application des principes bénédictins tant dans la tenue de la liturgie que dans leur action charitable avec deux hospices (Remiremont et Raon) financés par les revenus du prieuré bien que ceux-ci soient bien peu importants. Le monastère occupe le 17^e rang sur 19 avec ses 6 335 livres annuelles de revenus⁸⁰.

3) La Révolution française et après

Dans la nuit du 25 au 26 juillet 1789, des révolutionnaires viennent frapper aux portes du prieuré mais sans toutefois les forcer. Comme ces dernières ne s'ouvrent pas, ils repartent. Au matin, le prieur, dom Nicolle descend les objets précieux dans la maison

⁷⁴ *ibid*, p. 248

⁷⁵ MICHAUX Gérard, "Le prieuré du Saint-Mont aux XVII^e et XVIII^e siècles", dans *Le Saint-Mont, lieu sacré de la montagne vosgienne*, Le Pays de Remiremont, n°7, 1985, revue de la société d'histoire du pays de Remiremont, pp. 58-71, ici p. 66

⁷⁶ TAVENEAUX René, *Le jansénisme en Lorraine*, Paris, Vrin 1960, p. 208

⁷⁷ Arch. dép. Vosges, 7 H 55, *Mémoire historique sur ce qui s'est passé de considérable au Saint-Mont depuis 1732 jusqu'en 1740*

⁷⁸ HEILI Pierre, *Anne-Charlotte de Lorraine (1714-1773), abbesse de Remiremont et de Mons, une princesse européenne au siècle des Lumières*, Remiremont, Société d'histoire locale et Gérard Louis éditeur, 1996, p. 198

⁷⁹ Arch. nat., 4 AP 82, p. 319

⁸⁰ MICHAUX, *art cit*, p. 68

que le prieuré possède à Remiremont⁸¹. Les religieux se décident alors à engager une troupe de 25 à 30 hommes pour se protéger⁸². En fait, les exactions continuent, les obligeant même à fuir leur maison pendant cinq à six semaines⁸³. Au cours de l'année 1790, les religieux transportent tous leurs livres en ville⁸⁴.

Le 2 mai 1790, en ville, les biens de la maison et de l'hospice dépendants du prieuré sont inventoriés par J.-B. Noël et J. Bourgau. Ces mêmes commissaires font l'inventaire des biens au Saint-Mont même du 5 au 10 du même mois. Néanmoins, les bénédictins du Saint-Mont sont soucieux de montrer leur attachement aux nouvelles valeurs puisqu'ils participent à la fête du 14 juillet 1790⁸⁵. Le 25 janvier 1791 pourtant, la maison est vidée et les ventes commencent pour s'achever en 1793 à l'exception du prieuré même qui n'est vendu qu'en 1819 au sieur Robinot qui achève la destruction des bâtiments ruinés par les années d'abandon⁸⁶. Toute l'argenterie du prieuré, ainsi que celle des autres maisons religieuses de la cité, sont envoyées à la Monnaie en février 1791 avant une seconde livraison en 1793⁸⁷. Les derniers linges sacrés sont vendus ou donnés à l'hôpital le 29 avril 1794. Ainsi, tout le mobilier religieux des maisons supprimées et de la paroisse disparaît. Au même moment, les livres appartenant aux bibliothèques de communautés religieuses ou confisqués aux émigrés, sont catalogués par les citoyens Janny et Roussel. Réunis dans une salle de l'hôpital, ils forment le premier noyau de la bibliothèque de la ville⁸⁸.

Déserté par les religieux en mars 1791, le Saint-Mont entre dans une période d'oubli jusqu'à sa vente en 1819. Aucun document ne nous renseigne sur ces années qui, si les destructions n'y ont pas débuté, ont vu les bâtiments se ruiner d'abandon.

⁸¹ GODEFROY Jean-Ernest., *Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion, 1918, p. 85

⁸² Arch. nat., F¹⁹ 611-5

⁸³ HEILI Pierre, " La fin d'un monastère ou les dernières années du Saint-Mont sous les débuts de la Révolution" *Le Saint-Mont, lieu sacré de la montagne vosgienne*, bulletin de la société d'histoire locale de Remiremont et sa région, n°7, Remiremont, 1985, pp. 72-83, ici, p. 74

⁸⁴ *ibid*, p. 75

⁸⁵ GODEFROY, *op cit*, p. 118

⁸⁶ MATHIEU, *op cit*, p. 97

⁸⁷ BERGEROT, *op cit*, p. 78

⁸⁸ *ibid*, p. 173

II- Histoire architecturale

Les bâtiments claustraux et l'église abbatiale sont complétés par un réseau de quatre chapelles autour du monastère⁸⁹. Ce sont, au nord les oratoires Sainte-Croix et Saint-Michel, au sud Sainte-Claire, Sainte-Marguerite et Saint-Amé. Cette dernière chapelle est divisée en deux nefs. Les tombeaux, vides, des saints sont toujours conservés pour Sainte-Claire et aussi les saints Amé et Romaric⁹⁰. Sainte-Claire est l'objet d'une dévotion toute particulière et les chanoines réguliers choisissent sa chapelle et ses abords immédiats comme cimetière, destination qui est conservée jusqu'à la suppression du prieuré.⁹¹ L'évêque de Toul, Pierre de Brixey, vient consacrer en 1169 l'église du monastère⁹². En 1248, l'évêque Conrad Probus consacre un autel en l'honneur des saints Pierre et Paul et de saint Romaric⁹³.

Lorsque les bénédictins s'installent au Saint-Mont, ils trouvent des bâtiments en très mauvais état et des sources de revenus négligées. Parmi leurs tâches, la rénovation des constructions les oblige à de lourds emprunts⁹⁴.

Pillé pendant la guerre de Trente Ans, le prieuré est l'objet d'une première rénovation en 1654-56⁹⁵. En 1663, un incendie en détruit complètement les bâtiments. Il est à nouveau rebâti de 1663 à 1666, avec l'aide de la congrégation⁹⁶. Le 1^{er} octobre 1696, le mont reçoit la visite de dom Mabillon et dom Ruinart qui laissent une description succincte des lieux. Ils notent la présence de nombreuses chapelles du Mont tout en regrettant qu'il n'y ait là plus rien d'antique à l'exception de manuscrits "même des plus anciens comprenant divers traités des saints Pères et d'autres opuscules"⁹⁷.

En 1700, "le prieur et les religieux augmentèrent leurs églises d'un bonnet de voûte à l'entrée et y placèrent un jubé pour y mettre un jeu d'orgue"⁹⁸. C'est chose faite en 1712 lorsque l'orgue arrive enfin car entre temps, en 1709, l'église a été victime de la foudre⁹⁹.

⁸⁹ Arch. nat. 4 AP 83, p. 563

⁹⁰ RUINART Thierry, Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace, trad. dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, Nancy, Wiener, 1862, vol. 7, p. 100

⁹¹ MATHIEU, *op cit*, p. 64

⁹² ROY, *op cit*, p. 230

⁹³ *ibid*, p. 234

⁹⁴ MATHIEU, *op cit*, p. 77

⁹⁵ KRAEMER Charles, *Aux origines de Remiremont, le Saint-Mont, guide historique et archéologique du Saint-Mont et de ses environs*, Epinal, GRAHV, 1991, p. 10

⁹⁶ MATHIEU, *op cit*, p. 78

⁹⁷ JOUVE Louis, *Voyages anciens et modernes dans les Vosges, promenades, descriptions, souvenirs, lettres, etc., 1500-1870*, Epinal, Veuve Durand et fils, 1881, pp. 37-38

⁹⁸ Arch. dép. Vosges, 7 H 55

⁹⁹ ROY, *op cit*, p. 246

L'année suivante, le réaménagement de l'église se poursuit avec "les mêmes prieurs et religieux [qui] ont fait bastir une coquille derrière le grand autel pour y placer les stalles pour qu'ils soient plus commodément et qu'ils ne soient pas interrompus ni dissipés dans l'office lorsqu'il y a affluence de peuple"¹⁰⁰. Hors de l'église cette fois, en 1721, les chambres des religieux sont lambrissées¹⁰¹.

Une nouvelle campagne de travaux a lieu à l'initiative du prier dom André Bonhomme et ses religieux, initiative prise dès 1732¹⁰². Ainsi, le plateau ouest est-il totalement arasé et les deux chapelles qui s'y trouvent, détruites. C'est le cas de la chapelle Sainte-Croix dont le grand crucifix de pierre est transféré dans la chapelle Saint-Michel¹⁰³. Les religieux agissent de même avec l'image de saint Jean conservée dans une chapelle, sous la chambre des dames jouxtant la chapelle Saint-Michel¹⁰⁴. Ces grands travaux, les bénédictins auraient pourtant souhaité les éviter en allant s'installer dans la vallée, ce qui leur est refusé¹⁰⁵.

Seule l'église Saint-Pierre n'est pas abattue lors de ces grands travaux du milieu du XVIII^e siècle même si elle est totalement rénovée en 1732. Agrandie déjà en 1700, elle remonte pour ses parties les plus anciennes au XII^e siècle mais a été considérablement remaniée à plusieurs reprises, notamment par l'adjonction d'une travée¹⁰⁶. L'église prieurale est l'objet d'attentions au XVIII^e siècle sans toutefois être reconstruite comme l'ensemble du prieuré. En 1758, dom Gillet y fait remplacer l'ancien maître-autel par un nouveau en marbre et pierre exécuté à Nancy. Les tapisseries qui décorent le chœur sont remplacées par les boiseries des stalles et les deux absidioles reçoivent chacune un petit autel. Dom Calmet juge cette église "solidement bâtie, et très bien ornée et très bien entretenue" même si "on n'y voit aucune antiquité remarquable, sinon dans le dehors du mur du côté du nord-est, en-dehors, deux figures sépulcrales en bas-relief à demi corps, qui sont très anciennes et qui ont été tirées de quelque tombeau"¹⁰⁷.

¹⁰⁰ Arch. dép. Vosges, 7 H 55. Le prier, dom Maillot dont les notes sur feuillets volants sont conservés ajoutent à la suite de ces informations : "*L'on sera peut-être bien aise dans la suite de savoir l'année de toutes ces adjonctions à notre ancienne église*".

¹⁰¹ MICHAUX, *art cit*, p. 68

¹⁰² Arch. dép. Vosges, 7 H 55, *Ce qui s'est passé de considérable au Saint-Mont depuis 1732 jusqu'en 1740*.

¹⁰³ *ibid*

¹⁰⁴ *ibid*

¹⁰⁵ ROY, *op cit*, pp. 249-251

¹⁰⁶ KRAEMER, *op cit*, p. 18

¹⁰⁷ CALMET, *Notice... op cit*, tome II, col. 318

Selon le chroniqueur du Saint-Mont pour les années 1732-1740, il en est au Saint-Mont comme dans d'autres maisons, qui au fil du temps ont été "tant de fois changée, raptassée et bâtie par morceaux qu'il ne s'y trouve rien de régulier, tant de changement l'ayant d'ailleurs rendue très caduque et y ayant du danger à l'habiter plus longtemps, les religieux ont été obligés de penser sérieusement à la renverser pour en construire une nouvelle plus commode et plus régulière"¹⁰⁸.

La première pierre des nouvelles constructions est posée le 22 septembre 1735 par Marie-Louise de Rohan-Soubise représentant l'abbesse de Remiremont. Après une messe du Saint-Esprit dans l'église prieurale et une procession des religieux, chanoinesses et officiers du chapitre de Remiremont, la cérémonie se déroule sur le parvis. Une plaque de plomb est enchâssée dans une pierre près de la porte d'entrée des futurs bâtiments. La cérémonie finie, une procession reprend le chemin de l'église au son du *Te Deum*, des cloches et des canons !¹⁰⁹

Dans les mois qui suivent, l'aile principale est détruite pour être rebâtie. En 1738, la première aile des nouveaux bâtiments est achevée malgré un ouragan qui renverse une partie des toitures et cheminées l'année suivante. Cette même année 1739, le 15 mars, commencent à être percées les fondations pour la deuxième aile, "les religieux avaient l'année auparavant démoli par leurs propres mains tous les vieux bâtiments qui restaient"¹¹⁰. Cette aile est achevée dans l'année bien qu'il ait dû à nouveau faire sauter de la roche pour dégager suffisamment de place pour le couloir et l'escalier¹¹¹.

Dressés par les religieux et leur prieur, dom Jérôme Gillet, les plans du monastère deviennent réalité au prix d'une dépense considérable, notamment à cause du dynamitage des rochers. En 1742, la dépense est déjà de 57 000 livres et encore, dom Jérôme Gillet signale qu'elle a été réduite parce que les religieux ont travaillé "tous comme des manœuvres, nous avons démoli les toitures, jeté bas les murs de l'abbaye, fourrés les pierres sous les sables et même les terres, pas un ouvrier n'y a mis la main"¹¹². Ainsi, la communauté est-elle réduite à quatre religieux pendant la durée des travaux et encore, les dettes ne sont éteintes que bien après l'achèvement des travaux. Le prieur, dom Benoît Vieilhomme (1740-43), fait achever la construction de l'aile est. Les travaux se

¹⁰⁸ Arch. dép. Vosges, 7 H 55

¹⁰⁹ *ibid*

¹¹⁰ Arch. dép. Vosges, 7 H 55

¹¹¹ *ibid*

¹¹² Arch. dép. Vosges, 7 H 55, lettre de dom Jérôme Gillet du 24 novembre 1741

poursuivent néanmoins avec le percement d'une citerne, le pavage de l'église, la remise à neuf des vitres et les stalles de l'église¹¹³. Ils se terminent avec la construction de l'aile occidentale sous le gouvernement du prieur, dom Mathieu Gesnel (1743-47 et 1753-56). Alors que les travaux sont bien engagés, il est question en 1750 de transférer le prieuré dans la plaine. L'opposition formelle de l'abbesse de Remiremont met fin rapidement à ce projet.

Un visiteur, Henri-Antoine Régnard de Gironcourt, laisse une description du Saint-Mont en 1779¹¹⁴ : "J'arrivai par l'espèce de clos ou de prey ou étoit une chapelle qui a été démolie il y a quelques années et ou dans une affluence de pèlerins il s'étoit commis de fortes indécences et scandales nuitamment et où l'on voit le pais de Sainte-Claire. A une certaine distance subsiste encore la chapelle de Saint Romary, arrivé au sommet je revis avec plaisir la belle plate-forme devant l'église et la maison des religieux, ses belles allées et plantations d'arbres propres à la promenade et la belle vue soit du côté de Rupt soit du côté de Remiremont. J'entrai dans la maison et des fenêtres du corridor j'eus un nouveau plaisir de revoir le vallon de Vagney et de Saint-Amé qui a encore plus de variété. Je parcourus dans la bibliothèque le manuscrit qui contient le nécrologe". Bien que sommaire, cette description permet de se faire surtout une idée du panorama dont jouissent les visiteurs du mont après les grands travaux du premier tiers du XVIII^e siècle. Lors de l'inventaire du 5 mai 1790, le prieuré est jugé en assez bon état, aucun gros travail n'étant à y prévoir¹¹⁵.

En 1790, le prieuré est confisqué comme Bien national. Les inventaires sont d'une précision extrême allant jusqu'à détailler la batterie de cuisine et chaque pièce de mobilier¹¹⁶. Tout est très rapidement descendu en ville et regroupé avec les biens des autres maisons religieuses de la cité des chanoinesses pour y être vendu. Les objets liturgiques et certains meubles restent néanmoins au Saint-Mont sous la garde de religieux et il ne semble pas qu'il y ait eu de disparition comme cela est très souvent constaté ailleurs¹¹⁷. C'est à cette occasion que les reliquaires sont descendus à l'église de Remiremont¹¹⁸.

¹¹³ MATHIEU, *op cit*, p. 86

¹¹⁴ Bibl. mun. Nancy, ms 1658 reproduit dans *Le Saint-Mont, lieu sacré de la montagne vosgienne*, bulletin de la société d'histoire locale de Remiremont et sa région, n°7, Remiremont, 1985

¹¹⁵ Arch. dép. Vosges, 9 Q 5 bis

¹¹⁶ *ibid*

¹¹⁷ *ibid*, récolement de juillet 1791

¹¹⁸ *ibid*

Le prieuré lui-même est vendu, ruiné, en 1819 à Bobinot. Le nouveau propriétaire, entrepreneur à Remiremont, démolit ce qui reste de l'église et du prieuré, en vend les pierres et en utilise une partie pour construire une maison de garde. En 1852, la partie supérieure du mont est vendue et les propriétaires y font élever la chapelle actuelle à l'emplacement de l'église conventuelle¹¹⁹.

III- Description et analyse architecturale

1) Le plan

Le plan des bâtiments successifs des XVII^e et XVIII^e siècles est connu par le plan qu'en dresse l'archiviste de la ville, Vuillemin, au XVIII^e siècle et conservé à la Bibliothèque municipale de Remiremont.

La partie sommitale du mont est occupée par l'église prieurale, longue de 26 mètres. Vers le sud, les bâtiments conventuels sont un peu en contrebas de l'église. A l'ouest de l'ensemble se trouve un monticule rocheux supportant deux chapelles détruites en 1731 avant l'arasement du rocher, opération décidée par le prieur, dom André Bonhomme¹²⁰.

La maison ne peut accueillir que huit religieux, car il n'y a que huit cellules auxquelles s'ajoutent cinq chambres de domestiques, trois chambres d'hôtes, une salle capitulaire, un réfectoire, une cuisine et à l'étage une bibliothèque¹²¹.

2) Le décor

Un ensemble de tapisseries qui ornent le chœur de l'église est déplacé en 1738 lors de la pose des boiseries à l'occasion de la rénovation de l'église. Les tapisseries sont alors installées dans "la première chambre à côté de la salette"¹²².

¹¹⁹ KRAEMER, *op cit*, p. 10

¹²⁰ BAUMGARTNER, Jean-Claude, "Les chapelles du Saint-Mont", *Le Saint-Mont lieu sacré de la montagne vosgienne*, bulletin de la société d'histoire locale de Remiremont et de sa région, *Le Pays de Remiremont*, n° 7, 1985, pp. 39-55, ici pp. 43-45

¹²¹ Arch. dép. Vosges, 9 Q 5 bis

¹²² Arch. dép. Vosges, 7 H 55

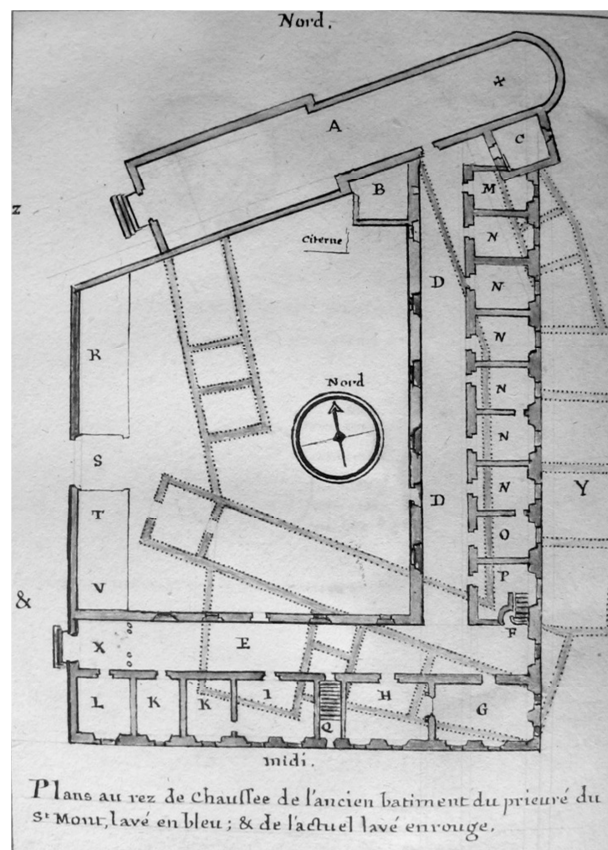
3) Le mobilier

Connu par les inventaires révolutionnaires¹²³, il est d'une grande simplicité. Dans les chambres d'hôtes, un lit, une table et quelques chaises. Les religieux brodent des dessus de lit pour les chambres d'hôtes, le premier en 1739 qui est "assez propre" et le second l'année suivante, "violet qui est encore plus propre que le vert"¹²⁴.

Dans les chambres des religieux, les premiers d'entre eux disposent d'un lit avec rideau. Chez le prieur, il y a même du papier aux murs. Dans les différentes cellules, des rideaux sont aux fenêtres. Ces petits détails montrent bien la hiérarchie dans la maison même mais aussi l'originalité du Saint-Mont en la matière. Il est vrai que si les inventaires révolutionnaires y sont particulièrement détaillés, ils sont le plus souvent rapides dans les autres maisons, ne permettent pas d'établir de justes comparaisons. Le Saint-Mont possède également une maison d'accueil en ville qui sert en cas de danger ou plus souvent pour accueillir les hôtes. Elle est meublée comme les chambres d'hôtes du prieuré à savoir d'un lit, une table et quelques chaises. Il s'agit là du même type de mobilier que pour les cellules de religieux.

Plan des constructions du Saint-Mont dom Vuillemin

(Arch. mun. Remiremont, ms 48)



Plans au rez de chaussée de l'ancien bâtiment du prieuré du S^t Mont, lavé en bleu ; & de l'actuel lavé en rouge.

Légende :

- A : église et B, sacristie, C : archives,
- G : réfectoire et H, cuisine, K : chambre des hôtes, L :
- chambre pour les femmes,
- N : cellules des religieux, O : salle capitulaire,
- T : chambre des domestiques, V : boulangerie

¹²³ Arch. dép. Vosges, 5 Q 5

¹²⁴ Arch. dép. Vosges, 7 H 55

Cette simplicité se retrouve dans l'église où se trouvent six grands chandeliers, un Christ et six petits chandeliers en cuivre, un jeu d'orgue de 4 pieds, quatre petites cloches et seize livres liturgiques¹²⁵. Le maître-autel a été renouvelé en 1738 lorsque l'ancien autel est détruit pour faire place à un nouveau en marbre. Commandé à Nancy, il a coûté un total de 750 livres. Sa consécration se déroule le 21 mars de cette même année, jour de la Saint-Benoît¹²⁶. A l'opposé de sa description de l'architecture du prieuré, Henri-Antoine Régnard se montre plus prolixe sur le mobilier et tout spécialement les œuvres d'art qui s'y trouvent : "J'ay de nouveau examiné l'église, dont j'ay parlé ailleurs, au fond du chœur est la représentation en bois de Sainte Claire que l'on croit fille de Saint Romary et première abbesse du Saint-Mont. Au bas est un reliquaire, un gros ossement sur lequel on lit brachium Stae Clarae.

"Dans la nef se trouve deux chapelles sur lesquelles il y a aussi deux reliquaires à l'autel où est le tableau de Saint Benoît environné de princes et de prélats et peint en 1630 par Bellot. On ne voit point d'inscription au reliquaire en vermeil qui est dans une petite châsse. A l'autel de l'autre côté est aussi une petite châsse montrant autant que je me rappelle des ossements et certainement ces mots écrits : Reliquae SS Romarici, Amati et Adelphi. Vis-à-vis cet autel il y a un tronc et une main de bois soutenu d'un bras au milieu duquel il y a encore une petite relique de Sainte Claire, c'est un petit doigt - entre le gros doigt de la main et le suivant on a sculpté un œil".¹²⁷

Les objets du culte sont, au moment de l'inventaire du 5 mai 1790, de peu d'importance en nombre et en valeur. Ainsi, ne sont relevés que trois calices avec leur patène, un ciboire, un ostensor et une "boette d'onction"¹²⁸. Le seul objet précieux est le reliquaire de Sainte-Claire en argent. Trois calices et trois patènes, un ciboire composent les vases sacrés, tous sont en vermeil ou en métal doré. Le crucifix est couvert de feuilles d'argent sur un pied de cuivre doré¹²⁹. Il en va de même pour les vêtements de chœur, seules sont notées deux chasubles comme étant "assez précieuses"¹³⁰ par leur galon d'or et pour l'une la présence d'un décor en fil d'or. Ainsi, ce ne sont que six grands chandeliers, huit petits et un crucifix en cuivre qui sont répertoriés le 10 janvier 1792¹³¹.

¹²⁵ Arch. dép. Vosges, 9 Q 5 bis

¹²⁶ Arch. dép. Vosges, 7 H 55

¹²⁷ Bibl. mun. Nancy, ms 1658 reproduit dans *Le Saint-Mont, lieu sacré de la montagne vosgienne*, bulletin de la société d'histoire locale de Remiremont et sa région, n°7, Remiremont, 1985

¹²⁸ Arch. dép. Vosges, 9 Q 5 bis

¹²⁹ *ibid*,

¹³⁰ *ibid*

¹³¹ Arch. dép. Vosges, 9 Q 9

Enfin, ce sont quatre cloches qui partent à la fonderie le 2 mars 1792¹³² alors que, d'autre part, dans le prieuré lui-même, sont recensés 1 537 volumes à la bibliothèque.

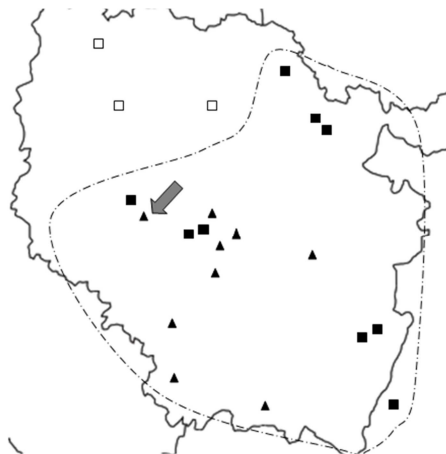
¹³²

Arch. dép. Vosges, 9 Q 8

Historiographie

Si la ville de Commercy a été l'objet de monographies et d'études ne serait-ce que pour son château ou l'exil qu'y vit le cardinal de Retz, le prieuré de Breuil n'y apparaît qu'au détour d'un chapitre.

Une grande exception est la publication par Jacob d'un manuscrit jusqu'alors inédit et conservé par l'historien et juge Dumont, par la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc. Il s'agit du journal de dom Jean Picart, tenu par ce religieux du prieuré et transcripteur des mémoires du cardinal de Retz. De 1649 à 1653, il note ce qu'il pense être les choses les plus mémorables de son prieuré. Cette chronique a été rééditée en 2005¹.



¹ PICART Jean, *Mémoire des choses les plus mémorables du prieuré de Breuil*, rééd Nîmes, Lacour-Rédivia, 2005

I- Présentation historique

1) Le contexte de la fondation et l'époque médiévale

A l'origine, communauté religieuse de femmes, ces dernières sont très vite remplacées par des religieux venus de Molesmes en 1096 grâce à l'évêque Pibon². En effet, si l'origine des religieuses reste inconnue, leur départ est lui daté. La ville de Commercy est assiégée en 1037 par le comte de Champagne qui la pille et l'incendie. Les moniales trouvent refuge à Verdun où leur est confiée ce qui devient l'abbaye Saint-Maur³.

Si le couvent ne participe pas directement à la vie de la cité du fait de son éloignement de l'enceinte médiévale, il joue un rôle important dans la vie intellectuelle et religieuse. Largement doté par les seigneurs de Commercy, il peut se développer paisiblement malgré les conflits dont la ville souffre régulièrement. Mais, tout ne se passe pas sans heurts. L'établissement d'une collégiale de chanoines et les relations avec les seigneurs successifs de Commercy ne sont pas sans troubler la quiétude des religieux. De menus conflits trouvent en général assez rapidement une solution amiable.

La commende fait son entrée au prieuré vers 1534 lorsque l'abbé de Molesmes, évêque de Châlons, nomme Jean de Balairé prieur du Breuil au détriment du prieur élu François de Cartula. Les religieux se plaignent et lorsque les Grands Jours en arrivent au point de rendre le jugement de cette affaire, le père du commendataire évincé fait assassiner le prieur régulier et menace les autres religieux qui s'enfuient⁴.

2) L'ère vanniste

Le seigneur de Commercy, Charles d'Urre dont la vie dévote à l'extrême le fait abandonner presque toutes ses charges laïques au bénéfice d'une vie ascétique de mortification et de prière, se fait l'artisan d'une réforme de la vie religieuse au prieuré sans que toutefois il intègre la congrégation vanniste⁵. Malheureusement la guerre de Trente Ans fait rage également aux marches de Lorraine et le prieuré de Breuil est isolé à

² MEDARD Roger, *La paroisse de Commercy et l'église Saint-Pantaléon*, Bar-le-Duc, imprimerie du Barrois, 1986, p. 8

³ DUMONT Charles-Emmanuel, *Histoire de Commercy*, 3 vol., Bar-le-Duc Numa-Rolin, 1843, tome I, p. 10

⁴ DUMONT, *op cit*, tome I, p. 345

⁵ DUMONT, *op cit*, tome II, p. 56

l'écart de la cité. Cette situation fait que lorsque, en 1649, l'armée de Falkenstein approche de Commercy, les religieux quittent nuitamment leur couvent pour se réfugier en ville⁶. Ils regagnent néanmoins leur maison et jouent la carte des compliments de circonstance aux troupes qui se succèdent dans la région et ce, quel que soit leur bord⁷.

Les vannistes s'y installent en 1663⁸. C'est dom Henri Hennezon qui est le principal acteur de cette union car il n'a pas oublié les études qu'il y a faites après son retour en Lorraine⁹. Les bénédictins du Breuil "enseignent les humanités. Ils prêchent, ils confessent, ils administrent les sacrements dans le faubourg en cas de nécessité ; ils viennent souvent au secours de la paroisse pour y célébrer des messes et y exercer les autres fonctions du ministère. Ils font constamment l'office divin dans leur église ; ils font aux pauvres de la ville et aux passants d'abondantes aumônes ; ils font vivre beaucoup d'ouvriers en leur procurant de l'ouvrage et en dépensant les revenus de la maison sur les lieux"¹⁰. Cependant les relations avec la ville se gâtent en 1704 lorsque la municipalité sollicite de Léopold l'autorisation d'ouvrir à Commercy, un couvent de capucins. Les bénédictins s'y opposent et ferment le collège, renvoyant tous leurs élèves. Menacés de procès par la municipalité et en butte à l'hostilité des habitants, ils doivent faire machine arrière¹¹.

L'école monastique devient collège en 1751 grâce à dom Calmet qui y est alors et y travaille à son *Histoire de la Lorraine*¹² et ce sur les instances de Charles d'Urre, seigneur du château-bas¹³. Cependant, la modicité des revenus du prieuré ne permettent pas d'y entretenir plus de six ou sept religieux dont un seul est chargé des cours ce qui fait qu'en cas de maladie ou d'absence, l'activité scolaire est suspendue¹⁴. La situation s'améliore après l'union à Breuil du prieuré de Méraville jusqu'alors dépendant de Senones. Cette union est confirmée par les décrets de Louis XV et Stanislas datés de 1751 (26 avril et 19 mai). Deux religieux peuvent désormais y être attachés pour enseigner le latin. Le prieur

⁶ *ibid*, p. 121

⁷ *ibid*, p. 129

⁸ ROUSSEL François – GUILLAUME F., *Commercy*, collection Images du patrimoine, Nancy, Inventaire de Lorraine, p. 7

⁹ DE L'ISLE Joseph, *Histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel*, Nancy, Hæner, 1757, p. 315

¹⁰ Arch. dép. Meuse, E dpt 91, Attestations du lieutenant-général au bailliage, des officiers municipaux, du curé de la ville (1772-1773)

¹¹ DUMONT, *op cit*, tome II, p. 202

¹² MEDARD, *op cit*, p. 10

¹³ ROUSSEL – GUILLAUME, *op cit*, p. 7

¹⁴ CROIX Charles, "L'enseignement à Commercy de 1750 aux premières années du XIX^e siècle", *Le Pays lorrain 1930-10*, Nancy, LPL, 1930, pp. 557-572, ici p. 558

devient principal du nouveau collège qui permet d'étudier des premières classes jusqu'à la rhétorique¹⁵.

La communauté se compose en 1766 de dix religieux subsistant tout juste¹⁶. Les bâtiments sont entièrement à sa charge¹⁷. Les élèves sont eux trente, et reçoivent des cours sur les auteurs latins et français, géographie, histoire, arithmétique et orthographe¹⁸. En 1773, ils sont toujours aussi nombreux à être accueillis gratuitement et exemptés de milices¹⁹. Parmi leurs professeurs se remarquent plusieurs grands noms dont dom Jean-Baptiste Aubry qui poursuit le travail de dom Cellier et qui est auteur de plusieurs ouvrages de philosophie. Dom Stanislas Plessis envoie ses vers au roi de Pologne dont il partage le prénom²⁰.

La Révolution se passe sans trop de heurts avec les bénédictins dont la mission éducative est reconnue et appréciée. Certains d'entre eux sont même prêts à la poursuivre avant leur dispersion ordonnée en 1791. Deux d'entre eux reprennent une activité d'enseignement dans le nouvel établissement de la ville après la Révolution. Dom Aubry, ancien prieur, enseigne à l'école secondaire²¹ qui s'ouvre dans les locaux même du collège bénédictin le 16 frimaire an XII²².

Non aliénés, les bâtiments du prieuré ne sont pas vendus comme Biens nationaux en 1791-92. L'église devient une succursale de l'église paroissiale²³ avant de servir de magasin au district puis d'être démolie en 1799. Les arcades du cloître sont murées. La gendarmerie s'y installe en 1800 puis le premier sous-préfet, Hussenot. Le prieuré reste sous-préfecture jusqu'en 1833 et gendarmerie jusqu'en 1860. Les locaux dégagés de la première de ses affectations reçoivent l'Ecole normale en 1854. Cette même année, la salle du chapitre est transformée en chapelle²⁴ avant de devenir réfectoire en 1883²⁵. C'est ainsi que le prieuré retrouve une vocation d'enseignement après qu'il ait été envisagé un

15

ibid

16 Arch. nat., 4 AP 82, état des monastères, p. 319

17 Arch. nat., 4 AP 83, p. 569

18 MEDARD, *op cit*; p. 10

19 CROIX, "L'enseignement... art cit", p. 559

20 MARTIN Eugène, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, 3 vol., Nancy, Crépin-Leblond, 1903, tome III, p. 42

21 CROIX, "L'enseignement... art cit", p. 561

22 *ibid*, p. 366

23 *ibid*, p. 560

24 MEDARD, *op cit*, p. 11

25 *ibid*, p. 12

temps sa transformation en hôpital²⁶ puis qu'il ne soit local administratif au service de l'Etat. Actuellement, sa rénovation bien menée a permis de rouvrir les arcades du cloître et le bâtiment accueille les services culturels de la ville de Commercy en complément du château.

II- Histoire architecturale

L'histoire architecturale est connue par des textes à partir du XVII^e siècle. Les documents concernent surtout l'église et ses dépendances. En 1629, Charles d'Urre fait réparer le couvent, fournit les bois nécessaires au rétablissement de l'église²⁷. C'est probablement au terme de cette campagne de travaux que sont commandés deux autels latéraux et un nouvel orgue en 1632 par le prieur d'alors, dom Claude Ricquechier.

Puis le prieuré est entièrement reconstruit entre 1714 et 1721 par le prieur d'alors, dom Hilaire de Rutant²⁸. La première pierre de cette campagne de travaux est posée le 17 novembre 1714²⁹. Le chantier est placé sous la direction de dom Léopold Durand qui en a fourni les plans. A été conservée la nef ancienne de l'église avec les deux autels latéraux et l'orgue de 1632. Au-dessus de la nef se trouve un étage de grenier avec un couloir pour aller au clocher et où est aménagée la bibliothèque³⁰. Un corps de portique est pour sa part, accolé à gauche du bâtiment principal³¹.

L'église apparaît sur deux peintures qui représentent le château au milieu du XVIII^e siècle. Elle ferme le cloître sans lui être accolée. Sa tour-clocher et sa façade occidentale sont reconstruites de 1753 à 1754 mais nef et chœur anciens sont conservés³². Ce dernier a été rebâti en 1720³³. En 1757, s'y adjoint une chapelle pour l'antique statue de Notre-Dame du Breuil³⁴.

²⁶ CROIX Charles, "L'ancien prieuré des bénédictins de Notre-Dame de Breuil à Commercy", *Le Pays lorrain 1931, 11-12*, Nancy, LPL, 1931, pp. 598-603, ici p. 603

²⁷ DUMONT, *op cit*, tome 2, p. 56

²⁸ *ibid*, p. 9

²⁹ CROIX, "L'ancien prieuré... art cit", p. 598

³⁰ *ibid*, p. 599

³¹ ROUSSEL-GUILLAUME, *op cit*, p. 44

³² *ibid*, p. 44

³³ CROIX, "L'ancien prieuré..." art cit, p. 601

³⁴ MEDARD, *op cit*, p. 9

Les bâtiments du prieuré sont reconstruits au cours de cette même campagne. Le cloître, en trois corps, est achevé en 1754, date portée à l'entablement du mur pignon de l'aile droite, grâce aux libéralités du prince de Vaudémont³⁵. Dans un document rédigé en 1754, le prieur Thimothée Haraucourt, donne cette description des "neufs bâtiments de Notre-Dame de Breuil : la maison comme elle est construite aujourd'hui est fort régulière, elle consiste en un cloître parfait, fort clartoux à cause de son élévation avec un parterre au milieu"³⁶.

A cette même date, un nouveau bâtiment est envisagé pour le collège, destiné à accueillir "deux chambres suffisantes pour pouvoir contenir le nombre des étudiants, lequel formera une autre aile, vis-à-vis de la façade de l'église ; dans lequel se trouveront aussy les logements de la servante avec de beaux greniers"³⁷. La pierre de fondation de cet édifice est conservée dans le bâtiment actuel et porte la mention "collegium 1757"³⁸.



Le prieuré de Breuil à Commercy (état en 2010)

En 1800, le premier sous-préfet de Commercy, Charles-François Hussenot, s'installe dans une maison particulière ayant ses bureaux dans la cure avant que ne soit mis à sa disposition le bâtiment du prieuré de Breuil. L'église est alors démolie³⁹ et le

³⁵ ROUSSEL-GUILLAUME, *op cit*, p. 44

³⁶ cité par : ROUSSEL-GUILLAUME, *op cit*, p. 44

³⁷ cité par CROIX, *art cit*, p. 559, note 11

³⁸ MEDARD, *op cit*, p. 10

³⁹ DUMONT, *op cit*, tome III, p. 79

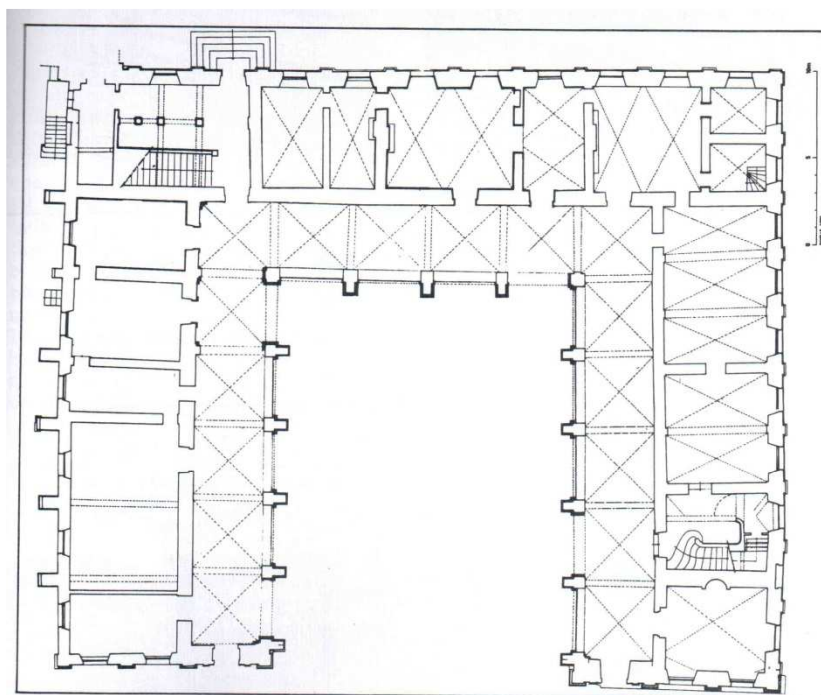
cloître réaménagé. Il l'est à nouveau lorsque l'Ecole normale de la Meuse s'y installe en 1854.

III - Description et analyse architecturale

1) Le plan

Une description du plan du prieuré est donnée par Charles Croix dans son article du *Pays Lorrain*⁴⁰ d'après un manuscrit conservé alors à la bibliothèque de Commercy "Compte et déclaration de tout le receveur du monastère de Notre-Dame de Breuil, ordre de Saint-Benoît, uni à la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, duquel dom Timothée Haraucourt, religieux et procureur au dit monastère, fait état selon la recepte par lui faite en cens, argent et grains en l'année mil sept-cent cinquante-quatre". De cette description, apparaît un plan tout à fait traditionnel avec la succession habituelle des pièces dans leur ordonnancement autour du cloître dont un "chœur d'hiver". L'appartement du prieur n'apparaît pas dans ce plan ce qui laisse supposer qu'il ne devait guère se distinguer des autres pièces du prieuré.

Ce plan est également connu par un procès-verbal de visite du 8 février 1791⁴¹ où nous apprenons en plus que les caves ne se trouvent qu'au côté nord, ceci est notamment dû à la déclivité du terrain. Le côté sud est



Restitution de la disposition originelle du rez-de-chaussée
(service régional de l'inventaire de Lorraine)

⁴⁰ CROIX "L'ancien prieuré... art cit", pp. 600-601 description reproduite en annexe p. 797
⁴¹ Arch. dép. Meuse, Q 155

occupé par l'église et sa porte principale. Le bâtiment du collège est à l'ouest de l'ensemble du carré conventuel, de même que le logement des filles et les écuries. Au nord se trouvent des hangars et à l'ouest, des engrangements.

Le premier étage, accessible par deux escaliers en pierres de taille, compte douze chambres desservies par un corridor. Le troisième niveau est celui des greniers.

2) Les élévations

Les portes intérieures du cloître sont architecturées. Le chambranle à crossettes et le linteau fortement mouluré sont liés entre eux par une agrafe. L'escalier principal desservant les niveaux d'élévation et les dépendances est situé dans l'angle postérieur gauche. Il se compose de deux paliers et un repos. Il a conservé sa rampe en fer forgé. Les deux dernières volées reposent sur des arcs portés par deux piliers et une colonne.

Le cloître est percé de grandes arcades en anse de panier. Chacune d'entre elles est encadrée de pilastres formant contrefort au premier niveau. Un fronton triangulaire couronne la façade du corps principal. Le deuxième niveau d'élévation est scandé de fenêtres dont l'encadrement prend appui sur un cordon très légèrement mouluré marquant la séparation des niveaux. En maçonnerie, il s'oppose ainsi au premier niveau en pierre de taille. Les arcs des



Le prieuré de Breuil à Commercy (état en 2010)

fenêtres sont en anse de panier avec une clé non ornée. Entre les fenêtres, des pilastres sans motif rythment la façade. L'ensemble reste d'une sobriété à toute épreuve.

3) Le mobilier

Un premier orgue est construit en 1610⁴². Le petit orgue de la Rotonde de Senones est acheté en 1645⁴³ mais ne semble pas durer longtemps puisqu'en décembre 1649, un nouvel orgue est en cours de construction par Daguirz⁴⁴.

Les meubles et effets du prieuré sont connus par un inventaire du 7 novembre 1790⁴⁵. Le mobilier et les objets attachés à l'église sont peu nombreux. Les chandeliers ne sont que quatre en bois et autant seulement en cuivre pour l'autel. Les vases sacrés sont tout aussi peu présents avec seulement deux calices et leurs patènes en argent vermeil pour l'un et en même matière sauf le pied en cuivre pour l'autre. Ils sont complétés pour le service de l'autel par des burettes, un ostensor en argent vermeil et quelques linges sans oublier les cartons d'autel et un lutrin. Notons encore la présence d'une lampe en cuivre, probablement la veilleuse du Saint-Sacrement, un bénitier et son goupillon, un encensoir et sa navette en argent et chose plus rare, un dais en velours cramoisi avec galons argentés et des bâtons en cuivre. Enfin, viennent un drap mortuaire et quelques tapis. Les ornements liturgiques sont beaucoup plus nombreux avec des ornements complets aux différentes couleurs liturgiques et des vêtements ne formant pas un ensemble complet⁴⁶.

Le mobilier est dispersé en 1793 et échoit pour une partie à l'église Saint-Pantaléon⁴⁷. Il en est ainsi de la statue de Notre-Dame-du-Breuil⁴⁸. C'est une vierge à l'enfant polychrome du début du XVI^e siècle. La vierge est debout, couronnée et porte l'enfant qui tient un fruit dans ses mains. Elle a pris place dans la niche d'un autel en bois datable du XVIII^e siècle, au décor baroque avec de lourdes ailes et un fronton courbe.

Les stalles du prieuré actuellement au nombre de dix-huit, sont également conservées à l'église Saint-Pantaléon⁴⁹. De la première moitié du XVIII^e siècle, elles sont aujourd'hui réparties par groupe de trois sièges au bas des verrières de l'abside reconstruite à la fin du XIX^e siècle. Leur décor est limité aux miséricordes et aux jouées ornées les unes et les autres de motifs floraux. Les accoudoirs reposent sur des têtes

⁴² MEDARD, *op cit*, p. 8

⁴³ CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, publiée dans *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges*, tomes V et VI, Epinal, Vve Collot, 1879, p. 338

⁴⁴ PICART, *Mémoire des choses...*, p. 50

⁴⁵ Arch. dép. Meuse, Q 808

⁴⁶ *ibid*

⁴⁷ ROUSSEL-GUILLAUME, *op cit*, p. 44

⁴⁸ DUMONT, *op cit*, tome III, p. 193

⁴⁹ *ibid*

d'aigles émergeant d'un décor végétal. Le lambris dorsal est d'une sobriété extrême, constitué uniquement de panneaux à peine moulurés.

L'hôtellerie du prieuré ne semble avoir que deux chambres dont la première est meublée notamment par un lit à baldaquin avec toute sa garniture : matelas,



Les stalles dans le chœur de l'église saint-Pantaléon de Commercy

plumon, traversin et deux couvertures⁵⁰. Le reste du mobilier est des plus simples, en bois et bien ordinaire. Ne sont relevés que sept tableaux grands et moyens dont les sujets ne sont pas donnés. La bibliothèque renferme alors 353 in-folio, 265 in-quarto, 187 in-octavo et 1 058 in-12⁵¹.

Les chambres des religieux ne sont guère plus accueillantes pour les commissaires qui y trouvent des paillasses, des chaises et tables ordinaires sauf quelques objets plus rares comme un guéridon et un baromètre dans la première chambre aux murs avec de la tapisserie de papier. Cette pièce est cependant inoccupée. Le prieur occupe la troisième chambre qui se remarque par la présence d'un porte-livres avec plusieurs ouvrages provenant de la bibliothèque de la maison ainsi que des livres personnels⁵².

Chaque religieux dispose de deux pièces, l'une forme salle de réception et la seconde, chambre à coucher. Il en est ainsi pour dom Stein dont la première pièce est boisée à hauteur des appuis de fenêtres et ensuite tapissée de toile. Il en est de même pour le salon du procureur de Breuil. La première chambre de dom Stein comporte autour d'une grande table en bois sculpté six chaises et un fauteuil. La seconde pièce est sa chambre à coucher avec un lit à baldaquin.

Le religieux suivant, en l'occurrence le sous-prieur, dispose également de deux pièces reprenant les mêmes dispositions que pour dom Stein à savoir une pièce de

⁵⁰ Arch. dép. Meuse, Q 808

⁵¹ *ibid*

⁵² *ibid*

réception et une chambre à coucher. Les autres moines disposent également d'ouvrages dans leurs pièces, livres empruntés à la bibliothèque conventuelle et livres leur appartenant en propre.

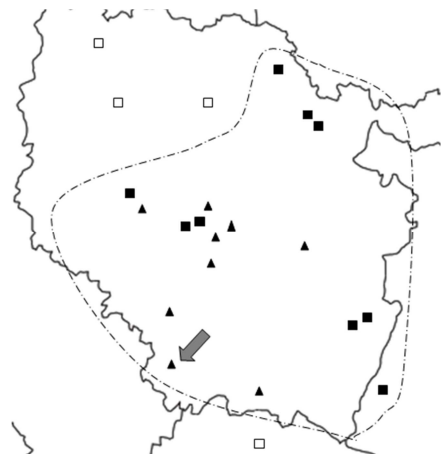
Suivent les chambres du personnel, jardinier puis cuisinier et la chambre des archives avec une armoire où sont les papiers de la maison. Enfin, le premier étage se termine avec un dortoir sur lequel s'ouvre une chambre d'orgue avec un petit instrument et deux pupitres. Cas unique dans les maisons de la province de Lorraine, cet instrument est alors certainement, un instrument d'études.



Le cloître, aile est (état en 2010)

Historiographie

Le prieuré de Morizécourt a perdu ses archives hormis quelques liasses concernant ses biens tous situés dans un rayon assez réduit autour de la maison. D'autres pièces diverses sont rassemblées mais n'apportent aucune précision sur les constructions du prieuré. M. Jean-François Michel a étudié néanmoins la vie religieuse davantage connue des vannistes de Morizécourt en l'assortissant de certains aspects de l'architecture du prieuré.



I- Présentation historique

1) Le contexte de la fondation

Au début du XI^e siècle, Gautier de Deully et son épouse, Adèle fondent au pied de leur château un prieuré qu'ils donnent à l'abbaye Saint-Epvre de Toul. Cette fondation est

confirmée en 1044 par l'évêque de Toul, Brunon¹. Il en consacre la première église avec ses autels et l'enrichit un peu². L'acte de fondation ayant brûlé, il est renouvelé par Pierre, évêque de Toul en 1188, confirmé par le pape Célestin III en 1152 qui permet également au prieur "de recevoir pour religieux tous ceux qui voudraient y faire profession"³. L'abbé de Saint-Epvre, Widric, dote également le prieuré notamment en ornements et en nature⁴. La dotation des fondateurs est assez importante en revenus d'église sans être particulièrement grande. Pour le chroniqueur de Saint-Epvre en 1717, la date de création du prieuré est 1227⁵.

Après une période d'affirmation de sa présence et de ses revenus, le prieuré de Deuilly connaît des heures sombres. Au XIV^e siècle, ses biens sont confisqués par l'abbaye de Saint-Epvre. Cette situation qui ne devait être que provisoire est finalement rendue perpétuelle par décision romaine à condition que "le prieuré ne soit pas privé de ses services ordinaires ; que le soin des âmes ne soit pas négligé et qu'on en acquitte les charges accoutumées"⁶. C'est ainsi qu'en 1469, Nicolas de Valfroicourt, prieur de Deuilly résigne sa charge en faveur de l'abbé de Saint-Epvre, Vauthier de Chatenoy qui, aussitôt résigne la sienne en faveur de l'ancien prieur contre une pension de 60 livres⁷. Cette quasi suppression du prieuré de Deuilly est confirmée par bulle en 1477⁸.

Puis viennent les guerres entre Lorrains et Bourguignons qui finissent par réduire le prieuré à une simple chapelle. Ainsi, en 1410, le prieuré souffre déjà avec le siège du château⁹, premier d'une série qui trouve son épilogue en 1478 lorsque le seigneur de Deuilly fait détruire le prieuré qu'il juge trop dangereux pour la défense de son château qui est quand même pris et démantelé. Il s'empare de tous les biens de la maison bénédictine, jusqu'aux ornements liturgiques¹⁰. Ainsi, suite à tout cela, décision est prise en 1480, de ne laisser qu'un seul religieux pour desservir la chapelle qui remplace le

¹ MICHEL Jean-François, "De la colline de Deuilly aux replats de Morizécourt, histoire du prieuré Notre-Dame de Deuilly-les-Morizécourt" dans TAVENEAU René – MICHEL Jean-François, *Bénédictins entre Saône et Meuse*, Paris, éditions Messene, 1996, p. 32

² Arch. dép. Vosges, 1 J 568, *Recherches sur le prieuré de Deuilly de Morizécourt*

³ CALMET, *Notice... cit*, col. 322

⁴ Arch. dép. Vosges, 1 J 568

⁵ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 5

⁶ CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 1756, 2 vol., rééd Nîmes, Lacour, 3 vol., 1997, col. 323

⁷ Arch. dép. Vosges, 1 J 568

⁸ *ibid*

⁹ *ibid*

¹⁰ CALMET, *Notice... cit*, col 323

prieuré détruit¹¹. Les revenus du prieuré sont alors réunis aux menses de Saint-Epvre, moitié pour la mense conventuelle et moitié pour la mense abbatiale¹².

En 1560, la chapelle est dépourvue de tout au bénéfice d'un prêche luthérien installé à Deuilly par le seigneur des lieux, Olry du Châtelet¹³. En 1568, l'abbaye toulaise dont dépend Deuilly reçoit une maison à Sérocourt à titre de compensation mais cela ne semble pas suffisant puisque nombre de procès s'ensuivent ou se poursuivent. Cette maison de Sérocourt est occupée par quelques religieux qui installent une chapelle dans l'église paroissiale. Cependant, cela ne satisfait pas pleinement l'abbé de Saint-Epvre car la maison donnée est loin de l'église et il ne trouve pas bon qu'un religieux ait à se promener constamment au milieu des séculiers. Ainsi, en 1580, il obtient un bref pontifical l'autorisant à confier la charge de cette église à un prêtre séculier et à en retirer les religieux¹⁴.

Comme il faut trouver une solution, en 1623, la famille du Châtelet propose un nouvel emplacement pour le prieuré disparu. C'est la colline de Morizécourt. L'abbaye donne son accord en 1625 et fait confirmer le transfert par le pape



Le prieuré, (état en 2012)

Urbain VIII. Les nouveaux bâtiments peuvent dès lors commencer à sortir de terre¹⁵ mais il faut encore attendre pour qu'une nouvelle communauté s'y installe.

2) L'époque vanniste

Le prieuré entre dans la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe en 1634¹⁶. Néanmoins, le premier prieur vanniste n'est nommé qu'en 1691 pour cause de guerre. Les

¹¹ Arch. dép. Vosges, 1 J 568

¹² DUBOIS Jules, *Martigny-les-Bains et ses environs*, Bar-le-Duc, Comte-Jacquet, 1900, p. 212

¹³ Arch. dép. Vosges, 1 J 568

¹⁴ *ibid*

¹⁵ *ibid*

menses sont séparées à ce moment-là¹⁷. La communauté est alors des plus réduites puisqu'elle ne compte qu'un prieur, un sous-prieur et un religieux¹⁸. L'action des trois prieurs qui se succèdent entre 1690 et 1704 semble avoir été consacrée uniquement à la remise en état du prieuré tant au niveau matériel qu'en terme de revenus. Pendant cette période néanmoins, un religieux de Morizécourt fait œuvre d'historien, dom Henri Bagard¹⁹.

Ses bâtiments sont achevés après la guerre²⁰. Comme le dit dom Calmet, la communauté est alors importante dans ce prieuré "rétabli de fond en comble"²¹.

Le prieuré connaît un tournant dans son histoire, tournant qui en fait un lieu à part dans la congrégation. En effet, devant le succès de La Trappe et le départ pour ce monastère de plusieurs jeunes bénédictins, les vannistes réagissent en ouvrant une petite Trappe dans une de leurs maisons. Le choix se porte sur Morizécourt, communauté peu nombreuse, n'étant pas un grand centre intellectuel ou avec une longue histoire prégnante. La décision est prise en 1703 et le prieur désigné pour accomplir cette transformation est dom Benoît Depardieu qui est bientôt assisté d'un sous-prieur, élément fort de la vie régulière, dom Claude Pasquin²². La mise en œuvre de ce projet passe par une adaptation locale des règles de la congrégation. Le succès est au rendez-vous et il est ressenti rapidement dans la congrégation comme une menace pour son unité, son uniformité notamment. Ainsi, dès 1707, il est décidé de mettre fin à l'expérience en cours. En 1708, dom Depardieu est nommé prieur de Lay-Saint-Christophe où il ne reste qu'un an, refusant par la suite toute autre supériorité, et dom Pasquin est nommé maître des novices à Saint-Mansuy de Toul²³.

¹⁶ TAVENEAUX René, "Prieurs et sous-prieurs de Morizécourt sous le régime de Saint-Vanne (1634-1790)" dans TAVENEAUX René – MICHEL Jean-François, *Bénédictins entre Saône et Meuse*, Paris, éditions Messene, 1996, p. 43

¹⁷ MICHEL, *art. cit.*, p. 38

¹⁸ Arch. dép. Vosges, 1 J 568

¹⁹ TAVENEAUX, *art. cit.*, p. 43

²⁰ DURAND Daniel, "L'empreinte bénédictine entre Meuse, Saône et Moselle, ses survivances au XVIII^e siècle", dans TAVENEAUX René – MICHEL Jean-François, *Bénédictins entre Saône et Meuse*, Paris, éditions Messene, 1996, p. 28

²¹ CALMET Augustin, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 7 vol., 2^e édition, Nancy, A. Leseure, 1745-57, rééd, Paris, Le Palais Royal, 1973, tome II, col. 160

²² TAVENEAUX, *op cit.*, p. 45

²³ *ibid.*, p. 46

La commission des Réguliers envisage la suppression du prieuré en l'unissant à l'abbaye Saint-Léopold de Nancy afin d'en accroître les revenus²⁴. La communauté se compose alors de douze religieux auxquels s'ajoutent sept domestiques à gages²⁵.

Le prieuré de Morizécourt est agité par une rébellion de certains religieux menée par dom Hydulphe Debras, ancien prieur, contre le prieur nommé par le chapitre général de 1783, dom Nicolas Roussel²⁶. Dom Debras a pourtant été condamné pour ses agissements avant qu'il ne se retrouve avec son comportement peu religieux à Saint-Avold. Sont également mis en cause dom Jean Milo et Jean Nicole. Le nouveau prieur n'a, au départ, d'autre choix que de laisser en place les religieux à leurs offices car ceux nommés en même temps que lui sont également des nouveaux dans la maison dont ils ne connaissent rien. Parmi les irrégularités remarquées par les nouveaux supérieurs, est le fait que dom Nicole, procureur du prieuré, a passé des commandes, contracté des dettes, acheté et vendu diverses choses sans que personne n'en soit informé. C'est ainsi qu'une vie intérieure compliquée va peser sur le prieuré à la veille de la Révolution. Devenu lieu d'exil pour religieux au mauvais comportement ou peu enclins à l'obéissance, Morizécourt n'en est cependant pas laissé pour tel par la congrégation qui essaie, par l'envoi de nouveaux religieux zélés, de redresser la situation. Ses faibles revenus et sa situation précaire font, de plus, constamment peser sur lui la menace d'une fermeture.

En 1789, il n'y a plus que dix moines. Dans le recensement et baux en cours concernant les domaines nationaux, seules quelques pièces de terres apparaissent à l'exception d'un acte avec le curé de Sérocourt concernant la répartition des dîmes entre le prieuré et lui avec description des charges lui incombant (entretien de l'église paroissiale) en contrepartie de cet abandon de revenus par les bénédictins²⁷.

3) La Révolution française et après

Morizécourt est attaqué dès juillet 1789 par des révolutionnaires qui obligèrent les religieux à signer un acte de renonciation à leurs droits seigneuriaux²⁸. La bibliothèque compte environ 1 500 volumes répertoriés en 1790 mais dépareillés et formant des séries

²⁴ Arch. nat., 4 AP 82, état des monastères, p. 316

²⁵ Arch. nat., 4 AP 83, p. 576

²⁶ Arch. nat., G 9 34

²⁷ Arch. Dép. Vosges, 4 Q pro 67

²⁸ GODEFROY Jean-Ernest., *Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion, 1918, p. 84

incomplètes²⁹. L'inventaire du prieuré est effectué le 19 novembre 1790. Le mobilier est des plus habituels dans ce type de maison. Seuls se démarquent quelques tableaux sur lesquels le seul renseignement donné est que le cadre est en bois doré³⁰. L'église n'est guère plus meublée avec seulement "un jeu d'orgues incomplet, un grillage en fer, un grand tableau représentant l'Assomption, trois pans de tapisseries et leurs encadrements, une croix de cuivre et les stalles sculptées"³¹. L'église compte néanmoins deux autels sur lesquels se trouvent, pour le grand autel, six grands chandeliers de cuivre et pour le petit, quatre petits chandeliers de cuivre aussi. La sacristie elle-même ne renferme que le strict nécessaire avec quelques vêtements liturgiques, "un calice dont la coupe et la patenne en argent et le pied en étain", un second calice, un ciboire, un ostensor, un encensoir et sa navette ainsi que des burettes d'étain³². Dix religieux y vivent et tous retournent à la vie civile sauf un prêtre infirme et mourant. Le district d'Epinal, dès la fin janvier 1791, met en location le prieuré de Morizécourt dont "l'abandon complet entraînait de nombreuses dégradations"³³. La vente des biens nationaux suit dès le 3 février 1791 et rapporte 2 225 livres. Le nouveau propriétaire, Martin-Nicolas Félix, conseiller au baillage puis juge au tribunal de district et conseiller général³⁴, fait alors immédiatement abattre l'église³⁵.



Le prieuré vu du ciel

Quelques années plus tard, en 1841, les bâtiments sont acquis par le père du général Pothier qui transforme l'ancien prieuré en petit château et lui donne la configuration qu'il a conservée jusqu'à aujourd'hui. Les Allemands occupent les lieux de

²⁹ MICHEL, *art cit*, p. 38
³⁰ Arch. dép. Vosges, 9 Q 4
³¹ *ibid*
³² *ibid*
³³ BOUVIER Félix, *Les Vosges pendant la Révolution, 1789-1795-1800*, Paris, Berger-Levrault, 1885, p. 88
³⁴ DUBOIS, *op cit*, p. 216
³⁵ MICHEL, *art cit*, p. 39

1940 à 1944 puis les séminaristes du diocèse de Saint-Dié y attendent un nouvel établissement de 1944 à 1945.

II- Histoire architecturale

Il ne reste aucune trace de la pose de la première pierre ou d'un quelconque document faisant état du chantier de Morizécourt. De plus, les bâtiments actuels, modifiés au cours du XIX^e siècle ne permettent pas plus une datation précise du chantier. Néanmoins, le premier prieur s'installe là en 1690. D'après dom Calmet, les bâtiments sont achevés en 1713 "pour la plus grande partie et depuis ce temps-là augmentés et embellis"³⁶ Cette date de 1713 est confirmée par Durival l'Aîné qui ne donne aucune autre précision ni commentaire sur ces bâtiments³⁷.

Le premier membre de la famille Potier à s'y installer y entreprend plusieurs modifications dont la pose d'un fronton au-dessus du perron de la grande porte d'entrée. Cet ensemble est également alors couronné d'un balcon.

III- Description et analyse architecturale

L'église prieurale forme un L avec l'aile de bâtiment conservée. Le chœur est séparé de la nef par une grille en fer forgé. Deux autels latéraux sont ornés de chandeliers et de tableaux. De même, un jeu d'orgue est encore présent au moment de l'inventaire révolutionnaire³⁸. Le chœur est décoré d'un tableau représentant *L'Assomption* et de stalles.

³⁶ CALMET, *Notice... cit*, col 325

³⁷ DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 3 vol., Nancy, Vve Leclerc, 1774, tome II, p. 377

³⁸ MICHEL, *art cit*, p. 38

L'ensemble conventuel comprend trois bâtiments en plus de l'église. Il y a ainsi deux bâtiments de communs dans la basse-cour. L'un de ceux-ci, cantonnés de puissants contreforts, présentent des arcades propres aux dépendances agricoles. Ce niveau abrite un pressoir de 1726, un char équipé, deux ballonges et deux tonneaux. L'étage de ce bâtiment est réputé avoir été une école, peut-être le très temporaire noviciat du temps de la petite



Le pressoir des bénédictins toujours en place (état en 2012)

Trappe vanniste de Morizécourt mais, faute de document, rien ne vient le confirmer ou l'infirmier. Le bâtiment lui faisant face, abrite les étables et écuries. L'ensemble du clos abbatial est fermé par une grande porte en grès rose.

Le bâtiment des religieux jouxte l'église détruite avec lequel elle forme un retour d'équerre. Le rez-de-chaussée de ce bâtiment présente une succession de grandes salles longeant un grand corridor. L'ensemble a été profondément modifié dans ses volumes intérieurs. Ainsi, le réfectoire a été coupé en deux pièces. Les armes de la congrégation figurent au sommet d'un cartouche. Les fenêtres de ce niveau ont été transformées en portes fenêtres au cours du XIX^e siècle. Ce niveau abrite aussi certainement la cuisine, la salle capitulaire dont le décor est



La salle capitulaire, (état en 2012)

globalement préservé malgré quelques aménagements du XIX^e siècle. Y figurent au milieu des éléments décoratifs traditionnels à base de plantes, les armes de la congrégation.



La "cellule témoin",
(état en 2012)

L'étage est divisé en cellules de taille identique sauf une légèrement plus grande que les autres, pour le prieur. Actuellement, le cloisonnement ayant été refait, les pièces ne présentent globalement plus leur volume d'origine sauf quelques-unes.

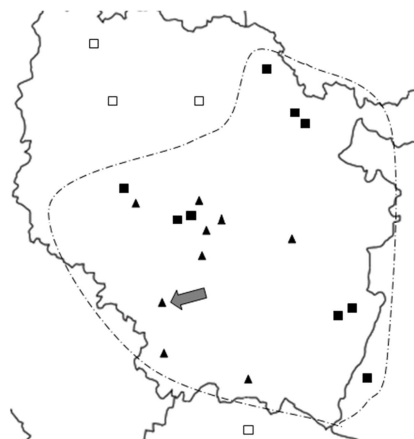
Difficilement localisable dans l'édifice, deux pièces restent : la bibliothèque pour abriter 1 500 volumes et la chambre d'hôtes meublée plus confortablement que les cellules des religieux, selon l'inventaire de 1790.

Actuellement, une petite chapelle présentant un mobilier ancien dont une statue médiévale et un autel en bois probablement du XVIII^e siècle subsiste, souvenir de la transformation de la maison en petit séminaire. Toutefois, ces pièces de mobilier conservent le mystère de leur origine.

L'élévation orientale a conservé son apparence originelle avec ses deux pavillons d'angle.

Historiographie

Peu étudié, le prieuré de Châtenois l'a néanmoins davantage été pour sa période médiévale que moderne. Hormis quelques articles sur l'un ou l'autre aspect de son histoire, aucune étude d'ensemble n'en a été entreprise. Cette dernière est d'autant plus compliquée que le fond d'archives concernant Châtenois est, à l'image de nombreux fonds monastiques vosgiens, assez réduit.



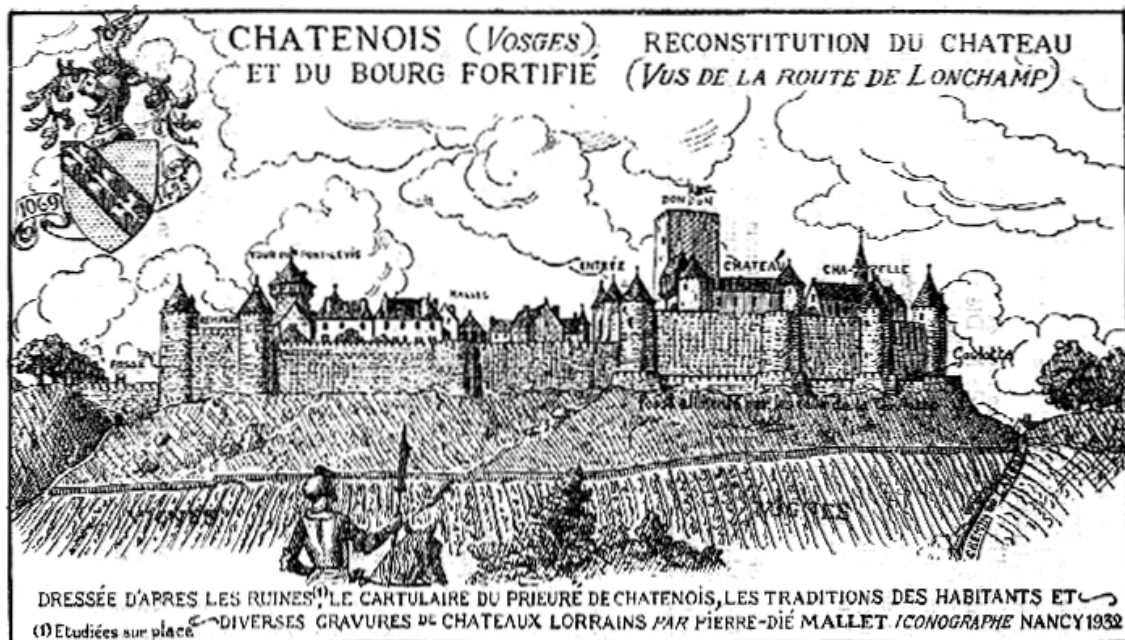
I- Présentation historique

1) Les premiers temps

Le prieuré est fondé vers 1070 par la duchesse de Lorraine Hadwide de Namur¹. Le prieuré occupe une place importante tant pour la famille ducale, qui fait de Châtenois sa

¹ GUYON Catherine, "Le prieuré Saint-Pierre de Châtenois au moyen âge", dans ROTHOT Jean-Paul – HUSSON Jean-Pierre, *Pays de Châtenois, la ruralité dans la plaine des Vosges*, actes des

première capitale, que pour l'abbaye Saint-Epvre de Toul dont il dépend. Les bâtiments commencent alors à s'élever à proximité du château ducal mais les difficultés que vit alors l'abbaye toulaise, font que le prieuré de Châtenois est donné aux moines de Molesmes qui envisagent d'y créer une véritable abbaye². Vers 1114-1115, les moines toulous revendent le prieuré et interviennent en ce sens auprès du duc de Lorraine Thierry qui se prépare pour la croisade. En effet, les monastères et le siège épiscopal toulous sont alors en pleine conquête de ce secteur donnant accès à la vallée de la Meuse et à l'ancienne voie romaine Lyon-Trèves. Un accord est trouvé et l'évêque de Toul, Ricuin de Commercy, le confirme en décidant que Châtenois ne pourrait jamais être élevé au rang d'abbaye et se trouve sous une totale dépendance de l'abbaye Saint-Epvre³. Cette période est marquée par un fort accroissement du temporel du prieuré⁴.



Face à la concurrence des autres établissements religieux de cette région et tout particulièrement des puissantes abbayes de Mureau et L'Etanche, la situation matérielle du prieuré se dégrade à partir de 1230. En plus des problèmes que connaît alors l'abbaye Saint-Epvre, les familles des donateurs primitifs et traditionnels du prieuré s'éteignent sans que le relais soit assuré par d'autres. Viennent s'ajouter à cela, de nombreuses contestations de propriété.

journées d'études vosgiennes, 27-29 octobre 2006, Epinal, Société d'Emulation des Vosges, 2007, pp. 131-157, ici p. 131

² *ibid*, pp. 137-138

³ *ibid*, p. 138

⁴ *ibid*, p. 141

La guerre entre le duc de Lorraine et le comte de Vaudémont associé à l'évêque de Metz, en 1341-42, ruine la maison. Les bâtiments conventuels sont pillés, quatre villages et plusieurs granges monastiques brûlés et la population en partie massacrée⁵. Mais le prieuré connaît un fort redressement dès la fin du XIV^e siècle et au début du siècle suivant. Il gagne également en autonomie et son prieur en assure pleinement la gestion. Choisi localement dans un milieu social élevé, les appuis et les donations se multiplient⁶. Les prieurs successifs prêtent une attention toute particulière à la gestion des biens de l'établissement dont la bonne santé matérielle se remarque au fait que le prieur, Thierry de Lignéville, possède dès 1456, un hôtel prieural⁷. La commende et son lot d'abus font leur entrée à Châtenois peu après, en 1482, avec Hugues, chanoine de la cathédrale de Metz⁸. La conventualité s'interrompt d'ailleurs en 1508⁹.

2) L'ère vanniste

Le prieuré est desservi par des prêtres séculiers jusqu'en 1636, date à laquelle les bénédictins y retournent au nombre de six ou sept¹⁰. C'est alors qu'il acquiert peu à peu davantage d'autonomie par son entrée dans la congrégation vanniste en 1655. Malgré son indépendance, le prieuré de Châtenois continue de verser une rente à son abbaye mère, Saint-Epvre de Toul¹¹.

En 1766, la communauté se compose de dix religieux prêtres dont un dessert la cure du village¹², l'église prieurale étant également paroissiale. La maison est chargée de l'entretien et réparations de tous les bâtiments qui la composent¹³. Ses revenus ne suffisant pas, elle a emprunté 8 283 livres notamment pour construire sa basse-cour avec une fontaine¹⁴.

⁵ *ibid*, p. 147

⁶ *ibid*, p.149

⁷ *ibid*, p. 152

⁸ *ibid*, p. 152

⁹ DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 3 vol., Nancy, Vve Leclerc – imprimerie d'e l'Intendance, 1774, tome II, p. 174

¹⁰ Arch. nat., 4 AP 82, état des monastères, p. 316

¹¹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 15

¹² Arch. nat., 4 AP 83, p. 605

¹³ *ibid*, p. 611

¹⁴ *ibid*, p. 612

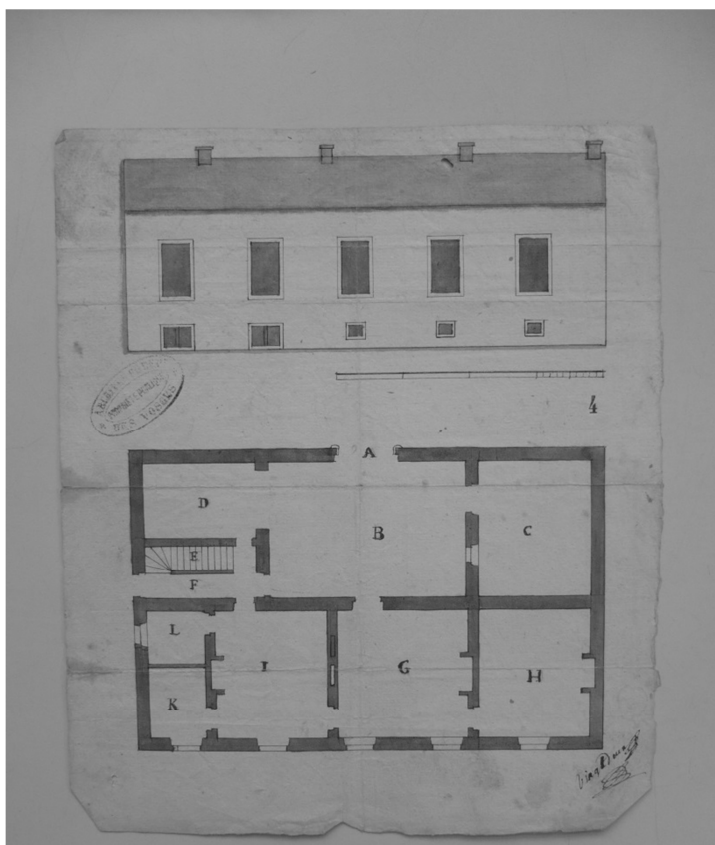
Au moment de la Révolution française, la maison compte encore neuf religieux dont le prieur, un frère laïc et sa bibliothèque regroupant environ mille volumes¹⁵.

II- Histoire architecturale

Une campagne de travaux de remise en état des bâtiments est opérée à partir de 1658. Ils font suite à l'arrivée des vannistes au prieuré de Châtenois. Par leur peu d'importance les premières années, ils montrent que la situation du prieuré n'est pas enviable. Petits aménagements¹⁶, ils sont suivis par des travaux plus lourds à partir de 1661 avec un arrêt rendu par la cour qui ordonne la réparation des bâtiments en prenant la moitié des revenus du prieur commendataire¹⁷.

Les travaux durent car c'est seulement en 1701 qu'est signé un traité pour la construction d'un nouvel hôtel prieural. Le marché entre les religieux et le maître-architecte Bétau daté du 15 janvier 1701 et les plans correspondants sont conservés¹⁸.

Sont aussi conservés un plan de l'église daté de 1729 et une gravure ancienne montrant notamment l'église médiévale. Il s'agit d'un édifice à nef romane de huit travées, flanquée de bas-côtés séparés de la nef par une série de piles alternativement de sections rondes



Elévation et plan de l'hôtel prieural de 1701

(Arch. dép. Vosges, 6 H 48)

¹⁵ Arch. dép. Vosges, 9 Q 2

¹⁶ Arch. dép. Vosges, 6 H 27

¹⁷ *ibid*, Arrêt du 27 juillet 1661

¹⁸ Arch. dép. Vosges, 6 h 48

et carrées selon un modèle habituel dans les Vosges. Le clocher octogonal est à la croisée du transept et le chœur est flanqué de deux absidioles. Les travaux se poursuivent en 1684 quand, le 14 août, débutent les travaux du logement du prieur commendataire suivant la décision prise au chapitre général de Saint-Mihiel. En fait, le prieur occupe trois chambres au bas du corps de logis avec une cuisine et une cour privée. Les dix religieux composant la communauté alors sont logés dans le reste du bâtiment, aux étages supérieurs. Deux experts sont nommés pour la construction d'un nouveau prieuré, Pierre Le Poulot et Claude Garotte¹⁹.

Une nouvelle campagne de travaux est menée de 1725 à 1727, confiée à l'entrepreneur Zanète. Après que lui ait été versée une petite somme, pour une expertise ?, en 1725, les fonds engagés dans l'opération sont beaucoup plus importants dès 1726 avec un contrat de 5 000 livres au total, versées à des entrepreneurs de bâtiments, des menuisiers, serruriers et charpentiers. L'année suivante, 1727, ce sont au total 30 287 livres qui sont consacrées aux dépenses de construction. La communauté emprunte 17 000 livres à un taux de 5 %, auprès de Colnet, auditeur des comptes à Nancy (5 000 livres), Drouvelle, curé de Tolaincourt (4 000 livres), aux abbayes de Moyenmoutier, Toul et Nancy (2 000 livres à chacune) et aux dames de la congrégation à Neufchâteau (2 000 livres aussi). Les vannistes ne sont alors plus que quatre avec sept domestiques²⁰. Malheureusement, le prieuré tout juste rebâti ne dure pas car en 1741, un incendie le détruit. Il est alors reconstruit et la communauté s'y réinstalle²¹.

En 1750, le cloître est blanchi et une maison de ferme est construite par Michel Ory, maître maçon. La même année, des travaux de menuiserie pour 722 livres et 7 sols sont réalisés, consistant en des fenêtres, faux-plafonds et armoires²². Deux ans plus tard, le maître menuisier Jean Poignant de Diocourt rédige un devis pour des travaux de charpente sur le bâtiment des domestiques, le colombier et une partie du bâtiment des religieux abritant la bibliothèque, les archives et des greniers²³. Les travaux se poursuivent avec, en 1764, les croisées de l'infirmerie et des chambres d'hôtes²⁴.

Mais les travaux ne s'arrêtent pas là puisque les prieurs commendataires vont exiger de la part de religieux la construction d'un nouvel hôtel prieural C'est notamment

¹⁹ Arch. dép. Vosges, 6 H 27

²⁰ *ibid*

²¹ CALMET Augustin, *Notice de Lorraine*, col. 220

²² Arch. dép. Vosges, 6 H 27

²³ *ibid*

²⁴ *ibid*

le cas du chanoine de Meaux, de Boullay, en 1786 comme avant lui de Mgr Duvernin, évêque d'Arach, suffragant de celui de Strasbourg en 1772²⁵.

L'état du prieuré à la veille de la Révolution française est connu par l'expertise qu'y mène Charles Carton, architecte, conducteur principal des Ponts et Chaussées de Lorraine, résidant à Neufchâteau, dans le cadre de la succession de Toussaint Duvernin, prieur commendataire de Châtenois²⁶.

La Révolution française saisit le prieuré et l'église qui est aussi paroissiale. Le corps de bâtiment et une aile sont abattus, la deuxième aile est conservée pour en faire le presbytère communal jusqu'en 2013 quand part le dernier prêtre résidant de Châtenois. Au milieu du XIX^e siècle, l'ancienne église est détruite pour faire place à une nouvelle construction de l'architecte départemental Grillot. Ses pierres servent alors à remblayer le terrain afin de pouvoir construire une église plus large et la flanquer d'une nouvelle rue. Elles y sont toujours.

III- Description et analyse architecturale

1) Le plan

Deux descriptions, une totale et une partielle, du bâtiment existent. La première date de 1786, réalisée à l'occasion du décès d'un prieur commendataire, et la seconde dans les inventaires révolutionnaires.

Le plan est particulièrement simple puisqu'il consiste en un corps de logis et deux ailes, l'ensemble étant fermé par l'église ce qui forme le cloître. Le rez-de-chaussée est occupé de manière traditionnelle par la sacristie, la salle capitulaire, le réfectoire, la cuisine et ses dépendances, trois chambres d'hôtes et une "*salle de compagnie*"²⁷. L'accès à l'étage se fait par deux escaliers de pierre. Ce dernier comprend, réparties de chaque côté d'un couloir central, les quinze cellules des religieux, la procure et la bibliothèque. Diverses dépendances s'ouvrent sur la cour. La maison est alors jugée "*bien décorée extérieurement et presque neuve*"²⁸. Elle est complétée par l'hôtel prieural.

²⁵ Arch. dép. Vosges, 6 H 48

²⁶ Arch. dép. Vosges, 6 H 27

²⁷ Arch. dép. Vosges, 9 Q 2

²⁸ *ibid*

Actuellement, une seule aile subsiste. Elle a conservé son aspect général et ses élévations. Les descriptions connues s'y trouvent confirmées.

2) Les élévations

L'aile subsistante du cloître permet d'appréhender l'aspect général du bâtiment. Très proche de celui du Breuil, près de Commercy, les grandes lignes architecturales s'y retrouvent. Ainsi, le cloître ouvre par de larges baies avec un muret entre chaque colonne. Actuellement, l'espace originellement ouvert est partiellement vitré et comblé en maçonnerie. Les traces d'arrachement de l'aile détruite sont bien visibles extérieurement mais aussi intérieurement où les ouvertures comblées sont encore apparentes dans leur grande majorité.



L'aile subsistante du cloître (état en 2012)

Le cloître suit un modèle connu avec arcades en plein cintre, piliers et pilastres qui reposent sur des socles cubiques toscans et les chapiteaux également toscans à annelets. Aucun motif décoratif n'est visible à l'exception de frontons de porte.

3) Le décor

L'église de Châtenois abrite une très riche statuaire en pierre ayant conservé des traces de polychromie.

Parmi les éléments de cette statuaire, se trouvait dans le cloître, sous une arcade dans l'épaisseur du mur de l'église au midi, un gisant que dom Calmet identifie comme étant celui du duc Thierry. "Un prince couché, ayant un bonnet ou couronne en tête, une tunique longue et sans plis, un manteau long, attaché par devant d'un cordon orné avec

une boucle ; ceint d'une ceinture pendante et précieuse, ayant une palme à la main et une bourse de pèlerin à la ceinture"²⁹.

4) Le mobilier

Il n'est connu que par les inventaires révolutionnaires et encore ceux-ci sont-ils succincts. L'argenterie de l'église prieurale n'est que de peu d'importance en quantité. Comme cela a été remarqué à Morizécourt, seul le nécessaire est présent : "un ostensor, trois calices, un encensoir et sa navette, un ciboire, un boîte d'onction, une petite boîte pour porter le viatique et une petite statue de saint Pierre"³⁰.

Le décor tant du prieuré que de l'église a disparu avec les bâtiments qu'il ornait. Le mobilier ne subsiste quasiment plus à l'exception des boiseries particulièrement riches de la sacristie. A Châtenois se trouve une des dernières sacristies vannistes conservées, malheureusement sans les vêtements et objets qu'elle renfermait. S'y trouve aménagée, une piscine liturgique, dissimulée dans une des armoires mais reconnaissable par le décor de son applique de dessus de porte avec des poissons.



Sacristie, boiseries du XVIII^e siècle

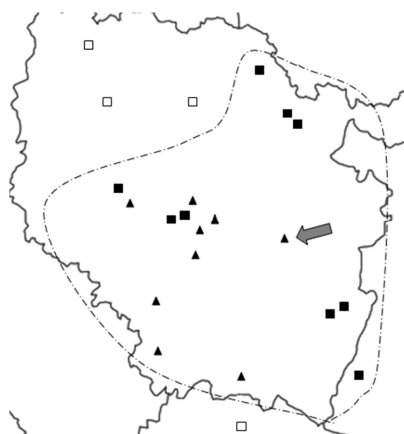
²⁹ CALMET, *Histoire de Lorraine cit*, tome II, col. 242-243

³⁰ Arch. dép. Vosges, 9 Q 2

LE PRIEURÉ SAINTE-MARIE DE L'ANNONCIATION DU MENIL DE LUNEVILLE

Historiographie

Par sa courte histoire, le prieuré du Ménil de Lunéville n'a guère retenu l'attention des historiens. Son histoire reste à faire d'autant que les archives de Meurthe-et-Moselle conservent un fond important provenant de l'établissement.



I- Présentation historique

1) Le contexte de la fondation

Le duc Léopold de Lorraine souhaite implanter des bénédictins dans ses capitales de Nancy et Lunéville. Dans le premier cas, c'est l'abbaye Saint-Léopold, ex-prieuré Sainte-Croix ; pour Lunéville, les choses sont assez compliquées. Le peu d'entrain de la congrégation et l'opposition des maisons concernées n'aident pas ce projet ducal. Léopold jette son dévolu sur Senones. Il souhaite ainsi en 1709, en prendre la manse abbatiale pour en doter la nouvelle maison. L'opposition générale à ce projet le fait abandonner très vite mais il revient à la charge en 1716 en proposant au président de la congrégation, alors dom Belhomme de Moyanmoutier, de rassembler les revenus de plusieurs petits prieurés :

Châtenois, Insming, Lay, Mervaville et d'autres encore. Dom Belhomme lui répond que les différences de statuts de ces établissements, les juridictions dont ils dépendent rendent ce projet bien difficile voire impossible à faire aboutir. Le prieuré de Lunéville ne voit donc le jour que peu après la mort du duc Léopold qui l'a tant désiré.

Il est fondé par dom Calmet qui retransche 12 000 livres des revenus de la manse abbatiale de Senones pour en doter le nouvel établissement. Ce dernier est alors établi à Léomont, prieuré dépendant de l'abbaye de Senones distant de quelques kilomètres de Lunéville. Ratifié par le conseil de Régence puis pourvu des bulles nécessaires en 1734, le prieuré est confirmé par la Cour souveraine de Nancy et par un arrêt du Conseil d'Etat de janvier 1735¹⁷⁶⁷. Cependant, l'emplacement initial ne convenant pas, il est décidé de le transférer au Ménil de Lunéville. Sont donc achetés au prince de Craon, pour 100 000 livres, "la maison la ferme, le grand jardin et les autres appartenances de ce lieu, provenant de M. de la Tour du Ménil de Saint-Mihiel". Ce transfert est approuvé par bulles en 1737¹⁷⁶⁸. Pour parachever sa fondation, dom Calmet y fait bâtir une chapelle¹⁷⁶⁹.

2) Une courte histoire

La communauté de douze membres peine à achever ses bâtiments. Cela lui serait facilité par la réunion du Saint-Mont¹⁷⁷⁰, ce qui ne se fait pas. Dans son état de 1768, la communauté ne compte plus que huit religieux "à cause des bâtiments que nous avons entrepris"¹⁷⁷¹. En effet, c'est ce qu'il ressort des comptes de construction qui rappellent que la maison ne peut subvenir aux besoins que de sept à huit religieux¹⁷⁷². Cependant, en 1782, ils ne sont plus que quatre¹⁷⁷³ avant de revenir en 1786, à un effectif de sept moines, six domestiques et un lecteur nourri à la maison. Ils sont chargés de huit églises et cinq fermes.

Dans l'état de la maison en 1789, il est noté neuf religieux de chœur qui se partagent 15 509 livres de revenus auxquelles s'ajoutent les dîmes et quatorze jours de vignes à Léomont et Rosières. Ils ont à leur service six domestiques et un serviteur de messe. Parmi

¹⁷⁶⁷ FANGE Augustin, *La vie du TRP dom Calmet*, Senones, Pariset, 1762, p. 78

¹⁷⁶⁸ *ibid*, p. 79

¹⁷⁶⁹ *ibid*, p. 80

¹⁷⁷⁰ Arch. nat., 4 AP 82, p. 318

¹⁷⁷¹ Arch. nat., 4 AP 83, p. 501

¹⁷⁷² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 262

¹⁷⁷³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 263

les charges, il y a l'entretien de huit églises à proportion des dîmes qu'elle y perçoit¹⁷⁷⁴. Cependant le prieuré est endetté¹⁷⁷⁵, essentiellement auprès de particuliers, de plus de 36 000 livres pour les bâtiments et de 189 louis auprès de Moyenmoutier et de 9 966 livres auprès de Bouzonville pour son fonctionnement sans compter le don gratuit¹⁷⁷⁶. Le prieur d'alors est dom Nicolas Gridel.

Les religieux quittent leur établissement au printemps 1791¹⁷⁷⁷. En effet, dès le mois de mars 1791, les bâtiments du prieuré sont vendus en deux lots à Liot et Mathieu qui les acquièrent pour 38 000 livres chacun.

Après la signature du concordat napoléonien, d'anciennes religieuses de l'abbaye de Vergaville s'y installent en louant une partie de l'ancien prieuré. Une chapelle y est consacrée en 1803 et un pensionnat ouvert car seules les congrégations enseignantes sont autorisées. L'abbesse, Mme de Lamarche, sait développer cette activité et doit, les autres



Le Ménéville en 1917

propriétaires du Ménéville ne voulant pas vendre leur part, trouver un autre lieu. C'est l'ancien palais épiscopal de Saint-Dié que la communauté occupe de 1809 à 1824¹⁷⁷⁸.

II- Histoire architecturale

Les travaux pour de nouveaux bâtiments débutent en décembre 1766, ce qui en fait les contemporains de ceux de la grande abbaye de Moyenmoutier. Cette année-là, les travaux avancent bien et vite puisque les fondations sont creusées et posées. Les matériaux, pierres de taille, sable, chaux et bois pour la charpente, proviennent de l'actuel

¹⁷⁷⁴ *ibid*

¹⁷⁷⁵ BRICQUEL Paul – HATTON abbé, "La religion à Lunéville pendant la grande révolution", *Le Pays Lorrain 1924-1*, Nancy, Crépin Leblond, 1924, pp. 12-24 ici, p. 15

¹⁷⁷⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 263

¹⁷⁷⁷ BRICQUEL-HATTON, *op cit*, p. 68

¹⁷⁷⁸ *Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Eustase (966-12924) par les religieuses de la communauté*, Nancy, société d'impressions typographiques, 1924, pp. 81-83 et 86-87

arrondissement de Lunéville et les travaux confiés à des entrepreneurs du lieu et de ses environs. Ce sont notamment les fournisseurs de pierres : Krantz de Lunéville pour celles provenant des carrières de Chanteheux et Bonnerot et Roch de Baccarat pour celles provenant de Mervillé et Créville. La chaux est fournie par Baudez de Damelevières alors que les entrepreneurs sont de Lunéville. Ce sont Le Brun et La Grange. Le sable vient d'un terrain loué par les chanoines réguliers à un fermier. Le charpentier est Chrétien, dont seul le nom est donné, sans localisation¹⁷⁷⁹. Les travaux se poursuivent l'année suivante, en 1767, avec l'intervention du ferblantier Vautrin, du cloutier L'Evêque, du marchand de bois Margada, du serrurier de Lunéville Remy sans compter le toiseur juré Bardin et "le sieur Cironeo, soi-disant conducteur des bâtiments"¹⁷⁸⁰ et bien entendu les manœuvres bien utiles pour faire progresser un tel chantier ; chantier qui avance bien puisque la charpente est couverte au cours de cette tranche de travaux comme en témoignent les paiements pour les "solives et essains" fournis respectivement par Gébier de Chanteheux et Robert, recouvreur à Lunéville. Au milieu des entreprises intervenant apparaît le nom du "sieur Joly pour les premiers plans des bâtiments" en 1767¹⁷⁸¹ alors qu'en 1768 apparaît le nom de celui qui prend alors la direction du chantier, "Sr Alexandre Lambert, architecte à compte des traités passés avec lui pour finir les ailes commencées"¹⁷⁸². Cependant, cet architecte ne reste pas sur le chantier et les bénédictins ont recours au "sieur Rémoville de Pulmigny pour être venu nous guider dans les traités passés avec le Sr Lambert"¹⁷⁸³. Le paiement des pierres et moellons dure encore sur cet exercice avec un versement au Sr Krantz pour matériaux provenant des bosquets et de Chanteheux. Il faut d'ailleurs faire venir un "toiseur" car il y a contestation entre les bénédictins et Krantz sur la quantité de moellons fournis¹⁷⁸⁴. Les religieux ne disposent que d'une simple chapelle qu'ils font rebâtir, "face à la place neuve. On y a employé les matériaux du magnifique sallon de Chanteheux"¹⁷⁸⁵. Ainsi, les éléments sculptés décoratifs de la folie de Stanislas terminent-ils leur existence comme élément de décor d'une chapelle vanniste !

Le gros œuvre s'achevant, c'est l'aménagement intérieur du bâtiment qui débute avec le paiement de "moellons provenans des carrières de Mortagne destinés pour les pendans

¹⁷⁷⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 262

¹⁷⁸⁰ *ibid*

¹⁷⁸¹ *ibid*

¹⁷⁸² *ibid*

¹⁷⁸³ *ibid*

¹⁷⁸⁴ *ibid*

¹⁷⁸⁵ DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 3 vol., Nancy, Vve Leclerc, 1774, tome II, p. 76

des voûtes"¹⁷⁸⁶. S'ajoutent enfin à cette liste, d'autres frais entrant davantage dans les tâches administratives liées à la construction de ces bâtiments, dont les frais d'enregistrement de documents notamment concernant les prêts faits pour payer les travaux, par notaires et tabellions ainsi que les frais de déplacement de l'abbé de Senones pour "le posage" de la première pierre et le paiement de l'aubergiste qui héberge les ouvriers¹⁷⁸⁷. Au total, entre le 14 mai 1767 et le 1^{er} avril 1771, les nouveaux bâtiments ont coûté 118 422 livres, 3 sols et 8 deniers¹⁷⁸⁸. Certains intervenants dont "Nicolas, Me masson et tailleur de pierres" et "Joseph Bruno Me charpentier", perçoivent encore des paiements en 1772¹⁷⁸⁹.

Divers petits travaux d'aménagement, de confort ou de décoration voire de simple entretien sont réalisés presque chaque année. Ainsi, dès 1780-1781, charpentiers et menuisiers (dont Nicolas Petit



La cour d'honneur (état en 2013)

précisé "menuisier de la maison" dans le compte de 1779), "ferblanquier" - est-ce encore Vautrin cité dans le compte de 1779 ? - "platreur" et Sevrin, serrurier, qui interviennent sans que soient précisées les opérations qu'ils réalisent¹⁷⁹⁰. De même, conformément à l'usage, il y a une fontaine dans la maison. Elle est réparée durant ce même exercice 1780-1781 et une cheminée en tôle posée à la procure. En 1789, 6 louis et demi sont payés à Léonard Vallée pour "plafons et corniches" dans les chambres du prieur et du doyen¹⁷⁹¹. Pourtant ces dernières avaient déjà été refaites quelques années auparavant puisque dans les comptes de 1784 figurent 42 livres, 12 sols pour "avoir fait plafonner et blanchir en colle la chambre du R P prieur". S'ajoutent à cet exercice, 8 livres "pour de nouvelles planchettes au clocher" et 15 livres, 9 sols 8 deniers "pour entretien des toitures et

¹⁷⁸⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 262

¹⁷⁸⁷ *ibid*

¹⁷⁸⁸ *ibid*

¹⁷⁸⁹ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 263

¹⁷⁹⁰ *ibid*

¹⁷⁹¹ *ibid*

fontaines"¹⁷⁹². L'abonnement avec un fontainier comme avec un recouvreur pour entretien des toitures, Braudel, se poursuivent jusqu'à l'exercice 1789-1790. Deux interventions d'entretien ont lieu cette année 1789 : un vitrier pour 25 livres et Vautrin, ferblantier pour deux chanlattes.

III- Description et analyse architecturale

1) Le plan

Le plan consiste en deux ailes de bâtiment en équerre dans un enclos de 33 jours entouré d'un mur de 7 pieds de haut. Les bâtiments sont prévus pour accueillir vingt-six religieux. Le nouveau bâtiment de 1766 mesure 400 toises carrées¹⁷⁹³. Il est précédé d'une basse-cour où s'ouvrent les communs dont la



Façade côté jardin (état en 2013)

toiture est totalement reprise en 1782¹⁷⁹⁴. Dans la cour et tout autour de la maison, sont aménagés des caniveaux en pierre réalisés par Jean La Motte¹⁷⁹⁵. La cour elle-même, est divisée par des palissades peintes en 1772¹⁷⁹⁶.

La maison compte trois chambres d'hôtes qui sont repeintes en 1783¹⁷⁹⁷. Le réfectoire est "plafonné" cette même année par "Valet, plâtrier de la maison"¹⁷⁹⁸ après avoir été, comme le dortoir et la chambre du sous-prieur, "repiqué" et blanchi¹⁷⁹⁹. Ce même artisan intervient déjà en 1779 pour "une cheminée à la procure et réparations aux

¹⁷⁹²

ibid

¹⁷⁹³

Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 262

¹⁷⁹⁴

Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 263

¹⁷⁹⁵

ibid

¹⁷⁹⁶

ibid

¹⁷⁹⁷

ibid

¹⁷⁹⁸

ibid

¹⁷⁹⁹

ibid

chambres de la maison"¹⁸⁰⁰. Cette dernière est équipée d'un "canal pour tirer les eaux des caves" réalisé en 1780¹⁸⁰¹.

La bibliothèque est un peu réaménagée en 1783 puisque "Thiebault maçon de la maison [a] ouvert et fermé une porte à la bibliothèque"¹⁸⁰².

2) Les élévations

Le bâtiment d'habitation du prieuré subsiste dans sa très grande partie. Seule la chapelle a été détruite, probablement pendant les troubles révolutionnaires puisque les religieuses qui s'y installent en 1803 sont obligées de consacrer une nouvelle chapelle dans les communs et qui est, à son tour, transformée en salles de classe puisque le prieuré est aujourd'hui occupé par l'institution Saint-Pierre-Fourier et l'école Sainte-Jeanne-d'Arc. Les deux corps de bâtiments, perpendiculaires, se présentent comme une construction classique où toute ornementation est exclue. Seules quelques portes extérieures sont moulurées et portent une agrafe. Les trois niveaux d'élévation d'origine, (le quatrième avec ses mansardes ne date que du XIX^e siècle), ne sont marqués par aucun cordon. Seul le pavillon central est en pierre de taille. Son haut toit à faitière est désormais flanqué de deux frontons en pierre formant niche pour abriter des statues dont une du patron de l'institution actuelle. Ces adjonctions sont datées de 1895.



La salle des professeurs,
seule pièce conservée
dans son état d'origine

Des élévations intérieures, subsistent quelques éléments conservés dont une galerie du cloître tout-à-fait conforme aux habitudes. C'est aujourd'hui le hall d'accueil de l'établissement. A l'angle des deux ailes de bâtiment, le grand escalier est lui aussi conservé

1800 *ibid*
1801 *ibid*
1802 *ibid*

avec une première volée en pierre puis la seconde en bois. L'accès à l'étage sous combles se fait par de petits escaliers. De forme classique ovale, il est aujourd'hui doté d'une rampe en fer du XIX^e siècle courant sur les deux niveaux. Contrairement aux habitudes déjà observées, il n'y a pas de fenêtres particulièrement agrandies au bout des couloirs mais des fenêtres de même modèle que toutes les autres.

Une seule pièce a conservé ses boiseries d'origine avec une cheminée et un miroir sur lequel, les religieuses ont gravé l'inscription bien connue de la basilique de Sion "ce n'ame po tojo, 1904" au moment de leur départ. Mais, contrairement à Sion, aucune nouvelle inscription n'est venue la contredire. Les lambris muraux sont composés de panneaux moulurés, légèrement chantournés.

3) Le décor

Méconnus, les éléments de décor n'en sont pas moins présents et notamment de la ferronnerie sur les balcons qui est mise "en noir" comme la "grande porte grillée et la voiture" en 1783¹⁸⁰³ alors que l'année précédente les corps-pendant en fer-blanc avaient été remis en couleur et partiellement remplacés¹⁸⁰⁴.

De même, les chambres ont un plafond très souvent avec corniche et sont peintes "en colle" dans la très grande majorité des cas, voire parfois en couleur comme la chambre de la procure et celle de dom Antoine refaites en 1783 par Morlar de Lunéville¹⁸⁰⁵ alors que quelques années plus tôt, en 1779, c'est Maurice Porte qui met "en couleur les boiseries de la chambre du R P Prieur et la procure"¹⁸⁰⁶. La chambre du prieur est dotée comme à l'accoutumée pour les grandes chambres des responsables, d'une cheminée pour laquelle un manteau est acheté en 1783¹⁸⁰⁷. Des cheminées "en tolle" sont posées l'année précédente dans deux chambres d'hôtes et une dans celle de dom Antoine, achetées et posées par un certain Sylvestre¹⁸⁰⁸.

1803 *ibid*
1804 *ibid*
1805 *ibid*
1806 *ibid*
1807 *ibid*
1808 *ibid*

4) Le mobilier

La chapelle du Ménéil est dotée depuis ces premières années d'un orgue racheté aux bénédictins de Rosières avant 1772 date à laquelle Georges, organiste à Rosières transfère l'instrument "de la veille à la neuve maison"¹⁸⁰⁹. Le sculpteur Thouvenot livre à cette occasion "des pots de fleurs pour masquer les tuyaux" et Joseph Morlot le repeint¹⁸¹⁰. L'organiste est alors Jean-Baptiste Portant. Réparé en 1779¹⁸¹¹, cet instrument dure comme en témoignent les paiements faits à divers organistes dont celui de la paroisse venu assurer différents services et qui touche 18 livres entre avril 1780 et mars 1781¹⁸¹² ou comme les frais engagés pour soigner l'organiste blessé au bras en 1784 : eau de vie et M. Castara qui a fait le pansement¹⁸¹³. C'est ainsi sûrement qu'il a fallu payer un organiste de passage "pour être venu toucher l'orgue quelques dimanches"¹⁸¹⁴. Il est encore attesté dans les inventaires de 1790¹⁸¹⁵. A part l'orgue, apparaissent des livres de chœur dont "quatre graduaux" achetés en 1782¹⁸¹⁶, bien peu de choses sont connues sur cette chapelle si ce n'est l'achat régulier de cierges triangulaires.

La maison compte plusieurs horloges, une au dortoir et une à la basse-cour venant compléter les montres des responsables, l'ensemble étant "raccommodé" en 1783 par un horloger non nommé¹⁸¹⁷. Parmi les pièces de mobilier, figure une originalité, un clavecin pour lequel des cordes sont achetées en 1780¹⁸¹⁸. L'année précédente, c'est une demi-douzaine de chaises de paille qui étaient acquises¹⁸¹⁹.

Les meubles des couvents du lunévillois sont décrits dans plusieurs inventaires dont le dernier daté du 24 octobre 1791. Ils reçoivent diverses destinations. Pour l'argenterie, c'est la monnaie, pour les ornements liturgiques, c'est la sacristie de Saint-Jacques à Lunéville, pour les tableaux - au moins pour une notable partie de ceux-ci - c'est l'église

1809

ibid

1810

ibid

1811

ibid

1812

ibid

1813

ibid

1814

ibid

1815

LUTZ Christian, *Inventaire national des orgues, Lorraine, Meurthe-et-Moselle*, Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1990, p.38

1816

Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 263

1817

ibid

1818

ibid

1819

ibid

des carmes de cette même ville alors que les livres des bibliothèques ecclésiastiques, sont entassés au-dessus de la sacristie de Saint-Jacques¹⁸²⁰.

¹⁸²⁰ *ibid*, p. 69

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Au terme de cet exposé tant de l'histoire que de l'architecture et du mobilier présent dans les abbayes et prieurés vannistes, un certain nombre de points ressortent comme autant de jalons pour une réflexion sur le cadre de vie des vannistes.

Déjà, le retour sur l'époque pré-vanniste montre bien l'implication des religieux dans le quotidien des régions qu'ils "colonisent". S'il semble anachronique, ce terme recouvre néanmoins une certaine réalité, certes pas pour toutes les maisons étudiées mais pour les plus anciennes, c'est confirmé. Ce lien avec la politique – ou le pouvoir laïc du moins – reste fort tout au long de l'histoire des maisons religieuses et c'est aussi le cas pour les fondations récentes et notamment celles de la congrégation. Ce dernier fait est une originalité de la congrégation dans le paysage bénédictin d'alors. Les autres grandes congrégations ne fondent pas et lorsque la commission des réguliers se met en place, toutes perdent des maisons sauf la congrégation lorraine malgré les menaces qui pèsent sur certains prieurés. Cette double originalité fait de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, une exception tenant, peut-être, pour une part, de son statut territorial. En effet, bien qu'implantée largement en France, elle reste jusqu'au deuxième tiers du XVIII^e siècle, une congrégation étrangère, lorraine.

Cette imprégnation dans un territoire donné, au plus près des populations avec lesquelles les relations ne sont pas toujours idéales, font aussi se révéler certains aspects de la vie religieuse qui ont des incidences sur l'architecture et l'organisation de l'espace abbatial. En effet, l'engagement comme lieu d'école ou d'accueil d'hôtes, font de certaines

maisons des lieux où des espaces peu traditionnels sont à penser. De même, la centralisation des noviciats et la possibilité de recevoir le chapitre général influent directement sur la taille des maisons. Enfin, et cela touche plus particulièrement les églises, le statut de celles-ci n'est pas sans répercussions sur leurs aménagements. Eglise de pèlerinage héritée ou créée à l'époque médiévale, église ayant aussi une vocation à être église paroissiale ou simple chapelle d'une communauté réduite, cela diffère. Au-delà même de la simple question du plan à adopter, le décor doit aussi être pensé en fonction des destinataires de celui-ci.

Cette richesse décorative et architecturale n'est pas sans lien non plus avec la situation de la province. Pays d'entre-deux, la Lorraine développe aussi une forme d'art qui est propre, synthèse, parfois audacieuse, des grandes formes artistiques des provinces et grands royaumes qui l'entourent. Ainsi, chaque maison, même la plus modeste, apporte quelques informations, sur les méthodes de construction de la congrégation ou la perception que l'historien en a aujourd'hui.

Par la notice bibliographique ouvrant chaque présentation monographique, il est déjà possible de tirer quelques conclusions sur l'intérêt qui a été manifesté pour ces établissements. En effet, lorsque les bâtiments, ne serait-ce que partiellement, que les fonds d'archives sont importants et qu'il n'existe aucune étude complète de l'histoire de l'abbaye, cela interroge. Déjà sur l'intérêt de celle-ci, mais sans l'avoir étudié comment savoir si elle présente ou non de l'intérêt ? Mais aussi sur l'image et la perception qu'ont eues les populations à partir de la Révolution française sur leur passé et les témoignages de celui-ci. Evidemment, lorsque rien ou presque ne subsiste, il ne sert à rien de créer un passé qui risque de rester grandement fiction.